

LES GUERRES SOUS LOUIS XV,

PAR

LE COMTE PAJOL,
GÉNÉRAL DE DIVISION.

TOME V.

GUERRE DE SEPT ANS
(1759-1763).

DE LA PAIX DE PARIS A LA MORT DU ROI
(1763-1774).



PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET C[IE],
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1886.

LES

GUERRES

SOUS

LOUIS XV.

Typographie Firmin-Didot. — Mesnil (Eure).

LES

GUERRES

SOUS

LOUIS XV,

PAR

LE COMTE PAJOL,

GÉNÉRAL DE DIVISION.

TOME V.

GUERRE DE SEPT ANS

(1759-1763).

DE LA PAIX DE PARIS A LA MORT DU ROI

(1763-1774).



PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

—

1886.

LES

GUERRES SOUS LOUIS XV.

GUERRE DE SEPT ANS.

CHAPITRE PREMIER.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1759 (JANVIER, FÉVRIER, MARS 1760).

Positions de l'armée pendant l'hiver. — Plan de la campagne de 1760.

Janvier. 1er. MM. de Voyer et de Vogué font leur jonction à Mengerskirchen, leurs cantonnements. — 4. Driedorf, point de ralliement. M. de Muy marche sur Hachenburg. — 5. Le duc de Wurtemberg, MM. de Clausen et du Blaisel sur Heuchelheim. — 6. Mouvement général de Giessen sur le Rhin. — 7. Prise de Dillenburg par l'ennemi. — 12. Nortman sur la basse Dill. — 13. M. de Voyer à Hachenburg, M. de Muy à Altenkirchen, M. de Vogué à Weilburg. — 15 au 30 Postes avancés de l'ennemi sous les ordres de Luckner. Positions des armées anglaise, hessoise, hanovrienne. Nos troupes dans leurs quartiers.

Du 1er *février au* 10 *mars*. La tranquillité règne de part et d'autre. — 17. Le cordon ennemi pousse une pointe sur Fulda et la Franconie. Incertitude du duc de Broglie sur la direction de l'ennemi. — 18. Il apprend sa marche sur Fulda. — 22. Par suite, M. de Vair est obligé de rester à Steinau pour favoriser le désir d'appui réciproque entre les Saxons et les Wurtembergeois. — 24. MM. de Rochambeau et de Robecq s'avancent dans la vallée de la Kinzig. Contribution

exigées par l'ennemi dans la principauté de Wurtzburg. La retraite de l'ennemi opérée, nos détachements reprennent leurs positions. — 27. Toutes les troupes sont dans leurs quartiers. Positions des armées prussienne, autrichienne, russe et suédoise.

La campagne de 1760 semblait, par suite des préparatifs, devoir être brillante, appuyée par deux armées, et une réserve aux ordres du prince Xavier de Saxe; le commandement en chef de l'armée dite d'Allemagne était confié au duc de Broglie; M. de Saint-Germain, avec un corps séparé, tenait le bas Rhin. L'armée alliée, sous le prince Ferdinand, d'un effectif plus faible que le nôtre, se composait entièrement de troupes d'élite. Pour cette année, les projets de Versailles se résumaient à tâcher de s'emparer de la Hesse et de terminer par la conquête du pays de Hanovre (1).

(1) *État général des troupes hivernant en première ligne sur le Mayn et le haut Rhin :*

Saxons : Grenadiers, Bruhl, Prince-Antoine, Rochan, Prince-Gotha, Lubomirski, Prince-Clément, Prince-Joseph, Prince-Frédéric, Prince-Xavier, Gardes, Princesse-Électorale, Prince-Maximilien, 13 B.

Wurtembergeois : Prince-Louis, Werneck, Romans, Prince-Guillaume, Rheder, Truchsis, Grenadiers, 12 B. (Wurtzburg et Fulda); grenadiers à cheval, cuirassiers, dragons, hussards, 13 E.

Français : MM. de Chabo (légion Royale) : baron Zuckmantel (Anhalt, Nassau, Royal-Suédois); Clausen (Royal-Bavière); Diesbach (Castella, Diesbach, Epptingen); Vaubécourt (Champagne, Vaubécourt, Belsunce, la Marche, Provence, Tournaisis), 27 B.; de Scey (la Ferronnays, le Roi-dragons); Caraman (Caraman, Orléans-dragons), 16 E.

En deuxième ligne, à la rive droite du Rhin, dans le Rhingau et sur la Nidda :

C. de Modène (grenadiers Royaux et Lecamus); C. de Chantilly (grenadiers de Narbonne et Chantilly); Rochechouart (Belsunce, Aquitaine), 13 B.; Prince-Holstein (Wurtemberg, Royal-Allemand, Nassau), 6 E.

En troisième ligne, bordant le Rhin et le Mayn, depuis son embouchure :

MM. du Châtelet (Navarre, Orléans); Rochambeau (Auvergne, Durfort); Laujamet (Grenadiers de France, Royal-Deux-Ponts); de Mouy (de Mouy, Villepatour, artillerie, milice de Laon); Dagieu (Dauphin, la Marche-comte, Vatan, Condé, la Marck), 32 B.; d'Apschon (Apschon-dragons, 4 E., formant des détachements séparés; les volontaires de Dauphiné, de Hainaut, d'Austrasie, de Flandre, de Clermont et Turpin (hussards).

En quatrième ligne, toute de cavalerie, entre le Rhin et le Mayn à la rive gauche du Rhin :

Dès le 1er janvier 1760, le duc de Broglie se mit en mesure de commencer les opérations. Il écrivait de Friedberg au marquis de Voyer : « Vous ferez aujourd'hui votre jonction avec M. de Vogué à Mengerskirchen. Je ferai partir demain matin la légion Royale pour se rendre après-demain à Weilburg, d'où elle poussera, le même jour 3, un détachement à Mehrenberg : on dit que c'est un lieu très élevé et d'où on découvre le pays fort au loin ; vous donnerez vos ordres à cette légion; elle gardera votre flanc depuis Greifenstein jusques à l'embouchure de la Dill dans la Lahn, et assurera votre communication avec moi par Weilburg; ainsi vous observerez, s'il vous plaît, de ne jamais vous éloigner de la Lahn. » Il lui recommandait en outre de s'emparer, s'il le pouvait, d'Herborn et de Dillenburg, et, dans le cas où il ne pourrait prendre cette dernière ville, dont la situation capitale commande toute la région, de se réunir en cantonnements très serrés à Mengerskirchen, à portée d'être rendu sur le champ de bataille qu'il aurait préparé. Les choses se passèrent comme il l'avait indiqué, et, le 1er, MM. de Voyer et de Vogué ayant fait leur jonction à Mengerskirchen, les troupes sont cantonnées dans les environs, l'infanterie de M. de Vogué à Neunkirchen et la cavalerie à Langen-Derbach. M. de Voyer mit la droite de ses cantonnements à Emerichenhaim, la gauche à Zehnzen, Fischer à Sechsheden près Dillenburg, et Nortman avec ses hussards et de l'infanterie à Herborn, dont il ne put s'emparer. Le lendemain, M. de Voyer indiqua comme point de ralliement le poste de Driedorf, d'où il pouvait veiller à toutes les parties de l'étendue considérable qu'occupaient les troupes de ces deux petits corps, et plaça M. de Vogué à Herborn avec le commandement de la basse Dill depuis Dillenburg, où se trouvaient les dragons et les Fischer (1).

Dans la vallée de la Sieg, les opérations avaient été aussi condui-

Commissaire-général, Toustain, d'Éricy, Dessalles, Dauphin-Étranger, Lameth, Noë, Poly, Moutiers, Fumel, Charost, Escouloubre, Condé et les 5 brigades de carabiniers. Effectif total : 98 B. et 88 E.

(1) *Le ministre à M. de Broglie.*

« 2 janvier.

« Je le regarde comme un des meilleurs officiers que le roi ait dans sa cavalerie légère; il méritera certainement les mêmes sentiments de votre part. » (D. G., 3550, 28.)

tes de façon à favoriser les mouvements sur la Dill. Le chevalier de Muy, parti, le 2, de Siegberg pour Hachenburg, reçut du maréchal, à la date du 1er, des ordres qui lui enjoignaient de marcher sur Siegen pour y faire des démonstrations contre les magasins de Korbach, couvrir la gauche de M. de Voyer, lui servir de point d'appui et s'opposer à tout ce qui viendrait de la Westphalie; mais il ne put les exécuter et continua sa marche sur Hachenburg, où il arriva le 3; M. de Voyer l'engagea à envoyer seulement un détachement à Siegen avec un poste intermédiaire.

Pendant que tout était en action dans le Westerwald et sur la Dill, la légion Royale se portait, le 3, à Greifenstein à la droite de M. de Voyer, la brigade de Champagne (8. B.) à Weilburg, et celle de Piémont à Weilmunster. Par ce mouvement, la gauche de l'armée se trouvait en contact avec M. de Voyer, et dans tous les cas il pouvait en être soutenu (1).

De son côté, le duc de Wurtemberg s'était avancé sur Laubach, et M. de Clausen vers Gross-Buseck et Mainzlar, pour occuper les ennemis à leur gauche tandis qu'on agissait sur leur droite. Au centre, M. du Blaisel fit croire en même temps, par une démonstration, qu'il allait déboucher par Giessen avec une colonne considérable sur Heuchelheim. Tous ces mouvements, en inquiétant les ennemis, eurent le résultat qu'on en attendait de faciliter l'opération, de M. de Voyer. Dans cette situation, M. le prince Ferdinand n'avait que deux partis à prendre, ou de marcher à M. de Voyer, de l'attaquer et de l'éloigner assez pour qu'il ne pût pas le gêner dans ses subsistances, ou de quitter sa position de Kirtorf et de se retirer. L'expédition sur Dillenburg et Herborn s'étant faite le 3, le prince Ferdinand devait marcher à Dillenburg et Herborn le 4, si telle était sa résolution. Il se décidait à la retraite, et les rapports annoncèrent bientôt que les ennemis repliaient leurs cantonnements et que leurs équipages se dirigeaient vers Korbach. M. de Voyer se disposa à les suivre.

Dès les premiers avis que M. de Broglie eut des apparences de retraite de l'ennemi, il prescrivit à M. de Muy, vu son inutilité sur la

(1) Lettres de M. de Voyer au duc de Broglie, Mengerskirchen, 2 janvier (D. G., 3550, 88); de M. de Broglie à M. de Voyer, Friedberg, 2 janvier (D. G., 3550, 79); de M. de Vogué au duc de Broglie, Herborn, 4 janvier (D. G., 3550, 77).

Dill, de prendre le chemin du bas Rhin pour mettre cette contrée en sûreté; mais M. de Vogué ayant fait savoir, le 5, que le mouvement de retraite n'était pas encore assez accentué, M. de Muy suspendit sa marche sur Cologne. Pour être plus promptement instruit et juger par lui-même des opérations des ennemis, M. de Broglie se rendit à Giessen le 5, et, pour avoir de tous les côtés ses troupes à la poursuite, il ordonne à M. de Saint-Germain, avec ses troupes légères, les chasseurs, l'infanterie et 4 régiments de dragons, de se rendre à Staufenberg; à M. de Clausen, avec de la cavalerie et des troupes légères, de s'avancer sur Kirchhayn, intermédiairement entre M. de Saint-Germain et les troupes de Wurtemberg, qui de Laubach s'étaient portées à Grunberg pour aller jusqu'à Homberg sur l'Ohm; à M. de Vaire, avec ses volontaires et des troupes légères, de suivre la rive gauche de la Lahn jusqu'à une lieue de Marburg; enfin à un détachement d'infanterie et de troupes légères montées de longer la rive droite jusqu'à Ober-Walgern.

Ces divers mouvements furent exécutés le 6; les ennemis marchaient depuis la veille vers Marburg, et se trouvaient encore à hauteur de cette ville. La légion Royale avait passé la Dill suivant les ordres de M. de Vogué, ainsi que les détachements de Conflans et de Nortman; ils firent quelques prisonniers à Rodenhausen, et marchèrent ensuite à Hohensolms. Tout ce que les ennemis avaient encore sur la Dill s'était retiré pendant la nuit; M. de Conflans et Fischer suivirent leur arrière-garde jusqu'à Gunterod et Ober-Weidbach, et Nortman, à la suite de M. de Wangenheim, qui s'arrêta à Rossbach, s'établit à Altenkirchen.

Il survint en ce moment un événement qui causa la plus grande surprise dans l'armée.

Le 7, les ennemis s'emparèrent de Dillenburg. Le lendemain, M. de Voyer fut donc obligé de se replier sur Driedorf, de cantonner à Mengerskirchen, et demanda à M. de Muy de s'avancer sur les hauteurs de Hohn, entre Hachenburg et Mengerskirchen. Sur les premières nouvelles que le maréchal de Broglie reçut de cette affaire, il mande à M. de Voyer (1) que, vu la disette des subsistances

(1) *M. Fischer à M. de Voyer.*

« Rodenroth, 11 janvier.

« Tant que nous resterons ici, l'ennemi ne s'en ira pas. Impossible d'avancer, si la neige continue ; les chemins en sont encombrés. » (D. G., 3550, 14.)

qui régnait dans le pays, la difficulté des chemins, la rigueur de la saison, il n'était pas vraisemblable que les ennemis passassent la Dill en force pour nous suivre; que leur pointe sur Dillenburg n'avait d'autre objet que d'en retirer la garnison du château; qu'en conséquence il fallait s'éloigner le moins possible, et avoir l'air de les attendre, pousser même des détachements sur Dillenburg, et faire courir le bruit que l'on devait marcher en avant dès que le corps de M. de Muy aurait rejoint. Le maréchal pensait qu'il n'en fallait pas davantage au prince Ferdinand pour l'engager à se replier, n'étant pas vraisemblable qu'ayant abandonné les bords de la Lahn et n'ayant point de magasin à Marburg, il pût prendre entre cette ville et Dillenburg des quartiers tout à fait découverts. M. de Broglie écrivit en même temps à M. de Muy qu'il ne croyait pas que les ennemis rendissent son secours nécessaire à M. de Voyer, et qu'au lieu de s'avancer sur Hahn, il devait s'acheminer vers le bas Rhin aussitôt que M. de Voyer serait certain que les ennemis ne marcheraient plus sur lui.

M. de Muy prévenait les intentions du maréchal à ce sujet, et répondait à sa proposition que les mêmes raisons qui l'avaient empêché de marcher à Siegen s'opposaient en ce moment à ce qu'il s'éloignât d'Hachenburg, soit pour se porter à Hahn et vers Mengerskirchen, soit pour retourner au bas Rhin; qu'il croyait ne devoir prendre de parti à ce sujet que lorsque M. de Voyer aurait décidé le point de sa retraite, ou sur Hachenburg ou sur Weilburg, parce que, s'il se repliait sur Hachenburg, il devait l'y attendre et ne pas laisser à l'ennemi la liberté de s'y porter; si, au contraire, M. de Voyer venait à se replier sur Weilburg, il ne pourrait lui être d'aucune utilité pour l'y suivre, sans abandonner entièrement le bas Rhin.

L'opération des ennemis sur Dillenburg avait été combinée avec les différentes parties de leur armée, surtout devant M. de Saint-Germain, qui, posté à Emsdorf sur le chemin de Kirchayn, avait été obligé de se retirer à Nordecken (1). Leurs mouvements, et la célérité avec laquelle le prince Ferdinand avait ravitaillé le château de Dillenburg depuis que ses troupes en occupaient la ville, montraient que ce prince voulait tenir ce poste pendant

(1) D. G., 3594.

l'hiver; et comme il ne le pouvait qu'en occupant aussi Marburg, il n'y avait pas à douter qu'il établirait la première ligne de ses quartiers sur l'Ohm. Toujours persuadé que les ennemis ne tarderaient pas à entrer dans leurs quartiers, M. de Broglie fit filer quelques-unes de ses troupes, et, pour chercher à accélérer la retraite de l'ennemi, il résolut un mouvement sur le prince de Holstein; mais, d'après l'avis de M. de Saint-Germain, il n'eut point d'exécution.

Dès ce moment, considérant l'état de souffrance des troupes, et regrettant qu'aussitôt après le malheureux événement de Dillenburg, on n'eût pas remarché sur-le-champ contre M. de Wangenheim, il ne s'occupa plus que des dispositions nécessaires pour replier son armée. MM. de Voyer et de Vogüé (1) reçurent des ordres à cet effet, et M. de Muy celui de se mettre en marche vers le bas Rhin dès que la tête des troupes de M. de Vogüé arriverait à Hachenburg. Sur ces entrefaites, MM. de Vogüé et de Voyer apprirent la présence du corps de Luckner à Eisenroth, sur le chemin de Marburg; que M. de Wangenheim, le 9, avait fait entrer quelques troupes dans Herborn et Dillenburg; que des troupes légères se montraient en même temps vers Haiger et en annonçaient d'autres marchant sur Siegen. M. de Voyer fit en conséquence avancer, le 12, M. de Nortman d'Hohenroth à Bilstein, ainsi que des hussards et 2 B. destinés à éclairer la basse Dill.

Le mouvement général de M. de Voyer eut lieu le 13; il arriva ce même jour à Hachenburg, et M. le chevalier de Muy en partit pour se rendre à Altenkirchen, d'où il se dirigea sur Dusseldorf et Cologne. M. de Vogüé quitta également, le 13, Mengerskirchen pour Weilburg avec les troupes destinées à hiverner sur la Lahn.

M. de Broglie avait fait replier, dès le 12, M. de Saint-Germain et les troupes destinées à le soutenir. Le 13, les grenadiers et les troupes légères quittèrent Staufenberg et Lollar, et furent placées à Butzbach et Giessen, pour assurer la communication et couvrir un convoi de fourrages et de farine qui entra dans cette dernière place; le reste des troupes se rendit dans les quartiers sur la Lahn, le Mayn et le Neckar, et le maréchal arriva, le 16, à Francfort, où il établit son quartier général.

(1) D. G., 3550, 217.

M. de Saint-Germain, chargé du commandement de la droite, se rendit à Aschaffenburg; M. de Vogué commanda sur la Lahn et s'établit à Limburg; M. de Voyer rentra en France; M. de Lusace se rendit à Wurtemberg avec ses Saxons, et les troupes de Wurtemberg se portèrent sur le Mayn et le Tauber entre les Saxons et la droite de l'armée. Toutes ces troupes étaient rendues à leur destination le 20.

L'ennemi avait établi des postes avancés à Dillenburg, Homberg sur l'Ohm, Marburg et Hatzfeld, sous les ordres de Luckner. Dans le bas Rhin, le corps du général Scheitter tenait Coësfeld; Dulmen ainsi que Dortmund étaient occupés par des troupes réglées; la troupe de Buckeburg était placée à Haltern. Le prince de Holstein tenait la haute Roer dans les environs de Mulheim, et le prince Ferdinand avait son quartier général à Neuhauss. Les Hanovriens, aux ordres du général Sporcken, occupaient le pays de la Marck et de Munster; les Anglais tenaient l'évêché d'Osnabruck, et les Hessois avec les Brunswickois, la Hesse. L'armée du roi avait pris ses quartiers, une partie sur le bas Rhin, sa gauche à la basse Lahn, tirant vers Vilbel, se prolongeant au delà, en première ligne, le long de la vallée de la Kinzig, et en seconde jusqu'à Mittenberg, d'où les troupes de Wurtemberg et les Saxons s'étendaient jusqu'à Schweinfurth. Il devenait vraisemblable que le prince Ferdinand placerait son armée, la première ligne derrière l'Ohm, et sa droite traversant le duché de Westphalie et s'étendant jusqu'à Lippstadt, en abandonnant Munster à lui-même et à sa forte garnison. C'est ce qu'il avait fait, car dans cette position il se trouvait également à portée de marcher ou sur le bas Rhin ou sur le Mayn, et avait l'avantage d'avoir toute son armée dans le point central et de pouvoir la faire agir vers sa droite ou sa gauche. Néanmoins, malgré les inquiétudes qui régnaient en France depuis deux ans pour le bas Rhin, il n'était pas probable que le prince Ferdinand eût jamais le projet formé d'y entreprendre une opération sérieuse.

La difficulté du passage d'un fleuve comme le Rhin pour toute une armée, surtout laissant derrière elle les places de Wesel et de Dusseldorf; l'impossibilité presque démontrée de réussir à prendre un établissement solide au delà du Rhin; enfin les risques énormes que l'ennemi avait courus, dans la campagne de 1758, de perdre son armée, qui n'avait pu repasser le fleuve sans échec que par une

espèce de miracle, tout cela rassurait pour le bas Rhin. Il n'en était pas de même pour le côté du Mayn, les ennemis ayant leurs postes avancés à Dillenburg, Marburg et Homburg, par conséquent bien près de Francfort, où, en trois marches, ils pouvaient aisément arriver en corps d'armée. Cette position aurait même été tellement menaçante pour cette partie, qu'on n'aurait pu avoir aucun quartier au delà du Mayn, si le pays entre eux et cette rivière n'avait été mangé, si nous n'avions pas conservé Giessen, et si enfin on n'avait pas eu un champ de bataille connu et préparé à Bergen, où on pouvait rassembler l'armée en assez peu de temps. Dans ces circonstances, le maréchal présenta deux projets, traita avec Versailles toutes les questions relatives à la prochaine entrée en campagne, et, jusqu'au 10 mars, une complète tranquillité régna de part et d'autre.

A cette époque, le maréchal croyait à un rassemblement derrière le cordon ennemi pour faire une pointe sur Fulda et la Franconie. En effet, le 17, deux colonnes, l'une composée de 20,000 hommes, traversant le Wogelsberg, se dirigeait sur Friedberg; l'autre, composée de 10,000 hommes, venait de Schlitz par Eichenau. M. de Vair, placé à Rosenfeld en avant de la tête de la vallée de la Kinzig, ne tarda pas à en voir l'avant-garde et se replia, le 18, sur Neuhof, où les troupes légères de l'ennemi, soutenues par Luckner, arrivèrent en même temps que lui. Il y eut une vive escarmouche après laquelle M. de Vair se retira sur Salmunster et Steinau. M. de Broglie, incertain si les ennemis pour venir à lui prendraient la direction de Birstein, qu'ils avaient déjà suivie l'année précédente pour combattre à Bergen, ou si le détachement de Luckner n'avait pour but que d'occuper la tête de la vallée de la Kinzig et de couvrir le flanc des colonnes qui marchaient sur le duc de Wurtemberg (1) et le haut

(1) Tous les princes allemands n'atteignirent pas le même degré d'amitié pour notre pays. Le prince de Wurtemberg (Charles-Eugène), né en 1728, bien qu'élevé par Frédéric de Prusse, eut le courage de rester fidèle à la France, malgré les plaintes de ses sujets horriblement foulés par nos troupes et épuisés de nos exactions. Jean-Théodore, prince de l'Empire, qui avait accédé à l'union de Francfort, voyait avec douleur la conduite de son frère l'électeur de Cologne envers l'Empereur. Le roi d'Espagne et celui de Naples, l'électeur palatin, l'évêque de Liège, le duc de Modène, François-Marie d'Este, qui avait épousé en 1720 Charlotte-Aglaé d'Orléans, et le prince de Wurtemberg, furent les seuls amis

Mayn, envoya ordre aux régiments d'infanterie les plus éloignés de se rapprocher d'une marche pour être plus promptement rassemblés à Francfort; il prépara en même temps une expédition contre la vallée de la Kinzig, espérant imposer assez à l'ennemi pour l'empêcher de marcher sur le Mayn, et ordonna au comte de Solms, qui commandait les Saxons, de rassembler une partie de ses forces à Schweinfurth avec un gros détachement à Kissingen sur la Saala, et à M. de Wolf, qui commandait les Wurtembergeois, de se rassembler près de Gemunden, à la rive gauche du Mayn, aussitôt que le mouvement ennemi serait bien constaté, et de pousser des détachements à Rieneck et Hammelburg, ainsi que d'autres entre cette dernière place et Bruckenau, afin de soutenir ses hussards et dragons dans ce dernier poste, important à conserver pour éclairer les mouvements ennemis et entretenir la communication avec Schluchtern. Nous étions en mesure de faire face à l'ennemi, mais le défaut de magasins ne permettait pas au maréchal d'agir en faisant mouvoir toute l'armée. Cependant l'avant-garde ennemie continuait à s'avancer, et entrait à Fulda le 18. M. de Broglie, toujours incertain si les ennemis marcheraient sur Francfort, ainsi que quelques rapports l'annonçaient, ou s'ils se porteraient sur Wurtzburg, ou enfin s'ils s'établiraient seulement dans la contrée de Fulda pour y subsister, apprit par M. de Vair que la colonne ennemie s'avançait sur Fulda, que les Wurtembergeois, à son approche, avaient abandonné Bruckenau et s'étaient retirés jusqu'à Rieneck.

Le 22, M. de Vair avait été obligé d'abandonner Steinau, et des avis d'Hamelburg disaient que le prince héréditaire poussait deux colonnes en avant, l'une par Vacha, Geisa, Tann, Kalten-Nordheim et Ostheim, l'autre par Eisenach, Salzungen, Wasungen, Meiningen, et d'autres troupes à Neustadt sur la Saala. M. de Solms, instruit de ces mêmes nouvelles, avait, suivant l'ordre du duc de Broglie, fait marcher de Schweinfurth, Ober et Unter Wern un fort détachement sur Kissingen, et engagea le général Wolf (à Karlstadt) à envoyer des grenadiers à Hammelburg et à faire

de la France. Soit parenté, sympathie ou intérêt, il nous importait de rendre l'Espagne plus confiante, Naples plus militaire, les Génois moins inquiets, les Allemands moins besogneux.

construire des redoutes sur les hauteurs qui commandent le défilé de Bruckenau. Il prit en même temps des mesures pour rassembler ses troupes près de Schweinfurth au moment donné. De son côté, le maréchal avait prescrit au général Wolf de renvoyer ses hussards à Bruckenau et de les soutenir par des détachements, de renforcer les postes de Reineck et d'Hammelburg, de faire les derniers efforts pour se maintenir près de Gemunden, et de ne se retirer, s'il y était forcé, sur Weilburg, qu'après avoir disputé le terrain pied à pied.

A l'égard du comte de Solms, le maréchal, en apprenant ses dispositions, et persuadé que les ennemis, en grande force, projetaient de pénétrer en Franconie, lui fit savoir que l'on pouvait s'y opposer au moyen d'une combinaison entre les Saxons, les Wurtembergeois et le corps des Impériaux (commandé par M. de Serbelloni, et à cette époque en Franconie), et qu'il s'agissait pour ces trois corps de se tenir en mesure de se joindre par leur droite ou par leur gauche, suivant le côté vers lequel l'ennemi se porterait : si c'était sur le Mayn, au-dessus de Bamberg, les Saxons devaient s'allonger par leur droite vers cette ville et se faire remplacer à Schweinfurth par une partie des Wurtembergeois; si, au contraire, ils se portaient ou sur ces dernières troupes ou sur les Saxons, il fallait faire en sorte d'engager M. de Serbelloni à se rendre à Wurtzburg. Ce dernier avait pris des dispositions pour que le général Rosenfeld, dans le cas où les ennemis auraient marché sur Meiningen et Königshofen, se portât avec les troupes de l'Empire sur Lichtenfels et Staffelstein, et pour que le général Roth s'avançât à Hassfurth, afin de se réunir à Ostheim ou Königshofen, si les ennemis s'avançaient à eux, ou pour se porter, suivant les circonstances, M. Roth sur Lauringen, et M. de Rosenfeld sur Heldberg, ayant devant eux des troupes légères. Le projet de M. de Serbelloni consistant à replier ces corps sur Bamberg, si l'ennemi était trop supérieur, pour contribuer au succès des mouvements de sa droite et faire craindre une diversion par la vallée de la Kinzig, le maréchal fit marcher, le 21, M. de Rochambeau avec du canon à Gelnhausen, pour prendre le commandement de cette partie, et le prince de Robecq, avec un autre détachement considérable, partit, le 24, de Hanau, pour s'avancer dans la vallée de la Kinzig, avec ordre de combattre, s'il n'y trouvait pas de trop grandes forces.

Mais, le 22, les ennemis avaient déjà abandonné Schluchtern et Steinau; ils se retiraient sur Fulda, et M. de Vair les suivait, soutenu par M. de Rochambeau.

M. de Robecq (1) dut occuper d'abord la vallée de la Kinzig, et ensuite éloigner l'ennemi le plus qu'il lui serait possible, sans cependant s'exposer à être coupé; mais ayant continué sa retraite, et l'arrière-garde s'étant trouvée à Blanckenau le 23, il ne dépassa pas Gelnhausen. M. de Vair se porta jusqu'à Flieden, où il apprit que l'extrême arrière-garde quittait Fulda le 24, après y avoir enlevé beaucoup d'argent, des hommes et des chevaux. D'autre part, M. de Solms manda au duc de Broglie que tous les ennemis avancés dans la vallée de la Sinn et à Bruckenau gagnaient vers Fulda, emmenant des otages pour une contribution exigée de la principauté de Wurtzburg, et que les Wurtembergeois occupaient Bruckenau.

Nos détachements eurent ordre de rentrer : M. de Vair reprit son ancienne position vers Herbstein et Crainfeld, la légion Royale s'établit dans les baillages de Schwarzenfeld, Brandenstein et Bruckenau; les troupes de Wurtemberg, qui occupaient ce dernier poste, s'avancèrent vers Neustadt et Bischofsheim; enfin un régiment de dragons remplaça la légion à Gelnhausen et Wachtersbach. Le maréchal ignorait sur quel point l'ennemi s'était retiré; ne pouvant se persuader qu'un mouvement aussi considérable avait eu seulement pour but d'enlever quelques sommes d'argent et quelques centaines d'hommes, instruit d'ailleurs, par M. de Solms, des difficultés qu'ils eurent dans tous les temps pour pénétrer par la Saala, il pensa que le haut Mayn méritait une attention particulière. Il ordonna en conséquence à une partie des troupes de Wurtemberg de border le Mayn depuis Gemunden jusqu'auprès de Kitzingen, et au reste de se placer sur la rive droite dans l'angle rentrant que forme cette rivière entre Gemunden et Schweinfurth, aux Saxons de repasser la Saala depuis Kissingen jusqu'à Neustadt. Les armées des autres puissances belligérantes n'eurent que des rapports éloignés avec les opérations dont la Lahn et le Mayn furent le théâtre, à l'exception de l'armée de l'Empire, avec laquelle

(1) Robecq (Alexandre de Montmorency, prince de), né le 11 novembre 1724; 1744, colonel de Limosin; 1748, brigadier; 10 février 1759, maréchal de camp; 25 juillet 1762, lieutenant général. Très brave; ne manque pas de talent; trop sévère sur la discipline. (D. G.)

il y eut une sorte de combinaison nécessitée par les mouvements des ennemis vers la Franconie, où cette armée se trouvait en quartiers depuis le mois de décembre.

Le prince héréditaire, qui, dans le commencement de décembre, avait porté un corps jusqu'au Woigtland, s'était replié sur le prince Ferdinand; enfin, en janvier, le roi de Prusse et le maréchal Daun, forcés par la rigueur de la saison de suspendre les opérations en Saxe, mais résolus de part et d'autre à rester en force dans leurs positions aux environs de Dresde, prenaient des quartiers dans les mêmes cantonnements où ils se trouvaient. L'armée autrichienne occupait Dresde et toute la partie de la Saxe qui avoisine la Bohême. Le maréchal Daun avait son quartier général à Pirna; il avait envoyé le général Loudon hiverner dans la haute Silésie avec le reste des troupes autrichiennes, et le général Fouquet dans la basse Silésie aux environs de Glogau. Le roi de Prusse distribua ses troupes entre Freyberg, Leipzig et Torgau, maître de la position de Wildruf et de celle de Kesselsdorf. L'armée russe, sous Soltikof, forma ses quartiers sur la Vistule, et celle de Suède dans la Poméranie, aux ordres du général Lantingshausen. C'est ainsi que prit fin la campagne de 1759 à 1760.

CHAPITRE II.

ARMÉE DU RHIN ET DU MAYN (AVRIL, MAI, JUIN). — CAMPAGNE DE HESSE JUSQU'A LA DÉMISSION DE M. DE SAINT-GERMAIN.

Avril. Occupations et cordons de l'armée ennemie. — 10. Ses mouvements sur la haute Fulda et la haute Werra. — 19. Situations des armées dans leurs quartiers d'hiver. Préparatifs de rassemblement.

Mai. 2. Corps du bas Rhin, ou réserve de gauche à M. de Saint-Germain, à Dusseldorf; de la droite, au comte de Lusace, destiné à défendre le pays de Fulda et la vallée de la Kinzig. L'armée alliée se partage en trois colonnes, Dulmen, Paderborn et Cassel. — 15. Marche de l'ennemi, ses principales forces dirigées en deux colonnes sur la Hesse. — 19. Le corps de Luckner sur l'Ohm. — 20. Général Sporken près de Munster. — 21. L'armée ennemie en avant de Cassel. — 22. Lettre du maréchal de Broglie au maréchal de Belle-Isle; réponse du 27. — 23. Ordre de bataille de l'armée. — 24. Affaire de Butzbach. — 25. La réserve de droite, appelée vers Gemunden, est portée sur Lohr. — 29. Position de M. de Saint-Germain à Dusseldorf, d'après les ordres de M. de Broglie. Marche des divisions Guerchy et Chabo sur Hachenburg arrêtée par la retraite de Luckner. — 30. Mouvements de l'ennemi dans la haute Fulda.

Juin. 4. Situation générale des troupes. Le maréchal de Broglie se propose d'agir contre la Hesse avec ses principales forces. Un corps opérera sur sa droite (dit réserve de droite), et à proximité du corps principal; l'autre (réserve de gauche), dans le comté de la Marck. M. de Saint-Germain se rassemble à Dusseldorf, Cologne, Andernach; le comte de Lusace, à la rive gauche de la Saala, entre Hammelburg et Gemunden. — 9 au 14. La réserve de droite manœuvre pour se rapprocher du corps principal de l'armée. Ce mouvement force l'ennemi à se replier sur Schlitz en quittant son camp de Fulda. — 10. L'ennemi à Fulda; M. de Lillebonne à Steinau; M. de Vogué à Schluchtern; M. de Caraman à Ober-Stolzbach; M. de Rougé à Birstein, pour protéger la vallée de la Kinzig. — 11. L'artillerie du corps saxon à Gelnhausen. — 12 au 13. M. de Lusace se porte à Salmunster; le 14, à Schluchtern. — 14 au 20. A Ober-Moos (réserve des Saxons). Opérations de la réserve de M. de Saint-Germain. — 15. Les troupes de la réserve de gauche en mouvement; le 20, à Dortmund, en passant le Rhin et la Roer. Décision du roi sur les projets du maréchal de Broglie pour livrer bataille. — 20 au 25. Le général Sporken se rassemble entre Lunen et Hamm. — 27. M. de Lusace à Kotzenhain; le 24, à Merlau. Entre Butzbach et Hungen, le gros de l'armée (77 B., 83 E.); à

Weilburg, M. de Guerchy (13 B., 6 E.); à Hachenburg, M. de Chabo (7 B., 10 E.). — 22 au 29. L'armée et la réserve de droite se portent en avant jusqu'à Marburg. — 22 au 24. M. de Broglie au camp de Grunberg. — 24 au 27. A Schweinsberg. — 27. Neustadt. — 24. M. de Lusace à Erbenhausen; le 27, à Willingshausen. L'armée ennemie se replie sur Ziegenhain. — 28. Blocus du château de Dillenburg. — 29-30. Prise de Marburg.

La Hesse, l'évêché de Paderborn, le duché de Westphalie, le comté de la Marck, l'évêché de Munster, une partie du bas Rhin, Dortmund, Haltern, Coësfeld et Dulmen, formaient les quartiers d'hiver de l'armée alliée. Elle occupait une partie du Hanovre, d'Hildesheim, et, en outre, un cordon de troupes était répandu sur la Diemel, pendant que le prince Henri hivernait dans le Mecklemburg. Voici sa composition :

Infanterie hanovrienne : 26 B. de chasseurs à pied, le corps de Scheiter, 1 B. de tireurs, 1 B. d'artillerie, et 3 B. francs : 28,196 hommes.

Gardes du corps, 1 ; cavalerie, 16 E. ; hussards, 4 ; chasseurs, 4; grenadiers de Scheiter, 2; carabiniers de Stockausen, 2; dragons, 16; grenadiers, 1 (46 E.), 9,100; Anglais, 12,000; Hessois, 19,000; Brunswick, 6,000; Buckburg, 1,200. Total : 75,496 hommes.

Les B. de milice, les dragons et Prussiens ne sont pas compris, et, d'après les rapports et notes diplomatiques, les Anglais allaient être portés, avant peu de jours, à 17,500.

De notre côté, il y avait sur le Rhin et sur le Mayn :

1re ligne (Saxons) : Grenadiers, 1; Bruhl, 1; Prince-Antoine, 1; Rochan, 1; Prince-Gotha, 1; Lubomirski, 1; Prince-Clément, 1; Prince-Joseph, 1; Prince-Frédéric, 1; Prince-Xavier, 1; les Gardes, 1; Princesse-Électorale, 1; Princesse-Maximilien, 1; 13 B. *à Wurtzburg, Kitzingen, Volfach, Oschsenfurt, Heidingsfeld;* Wurtembergeois, etc., etc.

Prince-Louis, 2; Werneck, 2; Romans, 2; Prince-Guillaume, 2; Rheder, 2; Truchsis, 2; Grenadiers, 12 B., *dans le pays de Wurtzburg et le comté de Wertheim,* en remontant la rive gauche du Mayn et sur les deux rives.

Grenadiers à cheval, 4 ; cuirassiers de Fouquet, 4 ; dragons et hussards, 13 E., *dans les pays de Wurtzburg et de Fulda.*

Troupes françaises : légion Royale (M. de Chabo), *Bruckenau;*

la Ferronnays et le Roi (dragons) (8 E.), *Gelnhausen, Westerbach;* Caraman et Orléans-dragons (8 E.), *Ostheim, Rhodeim;* Royal-Bavière, 3 B., *Friedberg;* Diesbach, 2, *Homburg;* Eptingen, 2, *Ursel;* Anhalt, 3, *Nauheim;* Nassau, 3, *Walsdorf;* Royal-Suédois, 3, *Coblentz;* Champagne, 4, *Limburg;* Waubecourt, 2, *Saint-Goar;* Belzunce, 1, *Rheinfels;* la Marche, Provence, 1; Tournaisis, 1, *Neuwied* (27 B., 16 E.).

2e ligne. *A la rive droite du Rhin, dans le Rhingaw et sur la Nidda:* grenadiers de Modène, 2; *Budesheim;* grenadiers de le Camus, 2, *Bergen;* grenadiers de Narbonne, 2, *Vilbel;* grenadiers de Chantilly, 2, *Hochst;* Belzunce, 3, *Hattenheim;* Aquitaine, 2, *Rudesheim*; Wurtemberg, 2, *Massenheim;* Royal-Allemand, 2, *Erbenheim;* Nassau, 2, *Mosbach* (13 B., 6 E.).

3e ligne, bordant *le Mayn et le Rhin, depuis l'embouchure du Mayn:* Navarre, 4, *Aschaffenburg;* Orléans, 2, *Seligenstadt;* Auvergne, 4, et Durfort, 2, *Hanau;* grenadiers de France, 4, *Francfort;* Royal-Deux-Ponts, 3, *Langen;* brigades de Mouy et Villepatour (artillerie), 2, *Offenbach;* milices de Laon, 1; Dauphin, 2; la Marche-comte, 1, *Bobenhausen et Dieburg;* Vatan, 2; Condé, 2, *Bingen;* la Marck, 3, *Bacharach;* d'Ornans (milices), 1, *Wuzenau;* d'Apschon-dragons, 4, *Didesheim* (33 B., 4 E.).

4e ligne (cavalerie), entre *le Rhin et le Mayn, à la rive gauche du Rhin:* Commissaire-général, 2; Toustain, 2; d'Ericy, 2, *Uffenheim*, terres du margrave d'Anspach; Dessalles, 2, *Crumbach;* Dauphin-Étranger, 2, *Hedesheim;* Lameth, 2, *Erpach;* Noë, 2, *Northeim;* Poly, 2, *Pfungstadt;* Moustiers, 2, *Zell;* Fumel, 2, *Klein-Gerau;* Charost, 2, *Trebur;* Escouloubre, 2, *Odernheim;* Condé, 2, *Ingelheim;* Carabiniers, 10 E. *sur le Neckar* (36 E.).

Troupes françaises, 73 B., 75 E.; saxonnes, 13 B.; Wurtembergeois (1) 12 B., 13 E. Total: 98 B., 88 E.

Dès le 10 avril, ayant eu avis de mouvements de l'ennemi sur la haute Fulda et la haute Werra, et les postes de la vallée de la Kinzig ayant informé que les alliés formaient un grand rassemblement à Hirschfeld et Vacha, avec l'intention probable de se porter dans le pays de Fulda, le maréchal fit marcher, le 10, aux ordres de M. de Boisclaireau (2), les grenadiers et chasseurs de 3 briga-

(1) D. G., 3567.

(2) Boisclaireau (de), lieutenant-colonel de Beaujolais; brigadier, 7 décembre

Aufenau, près Salmunster, où il occupa une très bonne position, la gauche à ce village et la droite s'étendant sur le sommet des montagnes. A peine arrivé, il eut ordre de gagner Flieden, avec des démonstrations laissant croire à l'ennemi son arrivée prochaine, et, en même temps, de préparer les moyens de l'attaquer réellement. D'Aufenau il arrive, le 14 juin, à Schluchtern. Le maréchal le prévenait en ce moment que, le corps du prince héréditaire étant de beaucoup supérieur aux troupes de sa réserve, il n'était pas prudent de se commettre à une action, et qu'il fallait attendre le rassemblement de l'armée, qui s'effectuerait sous peu de jours; que cependant, pour mettre la vallée de la Kinzig à l'abri de tout événement, il envoyait M. de Rougé à Birstein avec 1 brigade d'infanterie, et, pour le couvrir, des troupes légères qui devaient communiquer avec celles de la réserve.

Ces dispositions devinrent inutiles. Lorsque, le 14, M. de Lusace arriva sur la hauteur de Schluchtern, M. de Caraman était déjà à Neuhof, que l'ennemi avait abandonné, ainsi que son camp près de Fulda et la ville, après en avoir tiré de fortes contributions. M. de Caraman s'y porta rapidement, et se trouvait à midi sur le Schutzenberg; mais, malgré toute sa promptitude, il ne put joindre que leur arrière-garde. Ses troupes occupèrent Fulda et les environs. M. de Lusace resta à Schluchtern avec M. de Vogué, où ils apprirent que le prince héréditaire campait à Schlitz.

Pendant que le prince Ferdinand nous occupait ainsi à droite, il faisait, suivant son habitude, d'autres mouvements sur notre gauche pour nous cacher son véritable objet, et, dans la matinée du 13, tous les postes de Fischer, placés entre l'Emscher et la Roer, furent vivement attaqués, mais sans succès.

« J'ai eu fort chaud ce matin, à 3 heures, écrivait de Duisburg Fischer au ministre de la guerre; je fus attaqué par sept endroits dans tous mes postes sur la Roer; c'est le bataillon de Bulow, ci-devant aide de camp du roi de Prusse, donné au prince Ferdinand, qui m'a attaqué avec 10 pièces et la légion britannique; les hussards de Hesse et des piquets de l'armée dans tous mes postes en deçà et au delà de la Roer. Leur dessein était de prendre d'emblée Ruhrort, devenu insoutenable par le desséchement des flaques d'eau. Un de mes détachements, que j'avais porté entre l'Embscher et la Roer, a un peu souffert; on me croira peut-être perdu à l'armée,

mais je suis hors d'affaire, je perds une centaine d'hommes, et je conserve tous mes postes (1). »

Pendant ce temps, le général Imhof faisait filer la plus grande partie de ses troupes sur Hamm, où il avait déjà un corps considérable; un autre se trouvait à Dortmund, composé de troupes légères et de la légion britannique, nouvellement levée. Le corps de Dulmen se trouvait fort diminué, toute son artillerie ayant marché sur Hamm. A ce moment, M. de Saint-Germain reçut du maréchal de Broglie les instructions pour les opérations que la réserve de gauche devait exécuter; il lui était prescrit de ne rien changer au plan tracé, mais il avait la faculté d'employer à son exécution les moyens qu'il jugerait propres, suivant les circonstances.

Ci-joint le mémoire, en entier, qui contient les instructions du maréchal de Broglie, pièce très importante par l'influence des prescriptions qu'elle renferme sur les événements. M. de Saint-Germain, au moment où il adressa ce mémoire au maréchal de Belle-Isle, avait mis en marge des notes. Elles sont renvoyées au bas des pages. Le maréchal de Broglie n'eut aucune connaissance de ces notes. Elles font voir combien le désaccord existait déjà entre le général en chef et M. de Saint-Germain et à quel point d'aigreur leurs relations en étaient arrivées.

Mémoire sur les opérations qui doivent être exécutées par la réserve de M. le comte de Saint-Germain (2).

« La réserve de M. de Saint-Germain étant destinée à agir concurremment avec la grande armée, il est nécessaire de tracer les opérations qu'elle aura à exécuter. Voici le moment d'agir arrivé, et il ne peut être qu'utile d'ouvrir de bonne heure la campagne, pour, si elle est heureuse, avoir plus de temps à profiter des avantages qu'on aura pu remporter. On suppose que la terre pourra fournir à la nourriture de la cavalerie, tout étant plus avancé dans le pays de la Marck que dans la Hesse, et ce pays, ayant été moins mangé l'année dernière, peut procurer encore quelques subsistances en sec (3).

(1) D. G., 3555, 152.

(2) Francfort, le 12 juin 1760. (D. G., *Mémoires de Vault*, 1760, p. 69.)

(3) « Le comté de la Marck est le pays le plus froid et le plus stérile; il n'y croît

« L'objet principal de la réserve du bas Rhin, au premier début de la campagne, semble devoir être de distraire assez l'attention de l'ennemi, et de lui faire assez craindre pour ses derrières, pour l'obliger à lui opposer un corps considérable et l'empêcher ainsi de réunir toutes ses forces pour défendre pied à pied la Hesse (1).

« Pour cet effet, il semble que M. de Saint-Germain doit agir vivement, tant qu'il n'aura pas devant lui des forces supérieures aux siennes, pousser en avant ses troupes légères, exiger des contributions, inquiéter des convois ou les enlever, et enfin faire à l'ennemi tout le mal qu'il lui sera possible (2).

« Si un corps ennemi, inférieur à lui ou même égal, se mettait en mesure, et qu'il pût l'attaquer avec avantage, il peut le faire; et comme il est trop prudent pour en venir là et trop habile pour n'avoir pas fait les meilleures dispositions, et pris les mesures les plus justes pour sa retraite, en cas de malheur, il ne doit point craindre d'être désapprouvé, et il peut être sûr de trouver en moi les mêmes sentiments que je désirerais trouver dans les autres en pareil cas (3).

« Comme le premier objet de M. de Saint-Germain semble devoir être de favoriser par une diversion les opérations de la grande armée, il est nécessaire que le commencement des siennes précède de quelques jours celui où l'armée campera en front de bandière (4).

« Les subsistances au sec ne pouvant la nourrir que jusqu'au 22 du mois, on sera obligé de la mettre ce jour-là sous la toile, et peut-être même le 21.

« Il est donc indispensable que la réserve de M. de Saint-Germain ait passé le Rhin et fait une marche en avant le 17, afin que les nouvelles que M. le prince Ferdinand aura de ce mouvement, pendant trois jours consécutifs, avant d'apprendre que la grande armée est rassemblée, le tiennent au moins dans l'incertitude dans son camp de Fritzlar, et l'em-

que des mars, et en très petite quantité; je parle de la partie sur la gauche de la Roer, qui est celle désignée dans ce mémoire. »

(1) « La réserve ne peut guère se porter que jusqu'à la hauteur de Hamm. M. de Sporcken, posté près de cette ville sur la droite de la Lippe, appuyé et soutenu par Lippstadt et Munster, tient par cette position la réserve en échec, et elle ne pourra pas pénétrer plus avant. Ainsi M. le prince Ferdinand n'en a rien à redouter, et cela ne lui échappera pas. »

(2) « Il n'y aura ni contributions à lever, ni convois à enlever. »

(3) « Heureux si l'on pouvait compter sur cette façon de penser ! »

(4) « La réserve aura passé, le 17, la Roer à Mulheim et arrivera sur Dortmund vers le 20, à moins que les circonstances ne ralentissent sa marche ; mais tout cela ne peut donner aucune inquiétude réelle à M. le prince Ferdinand. »

pêchent de marcher avec toute son armée sur l'Ohm pour défendre cette rivière. Il faut donc que M. le comte de Saint-Germain regarde le 17 comme une époque fixe à laquelle il devra être, avec toute sa réserve entière, à une marche en avant du point où il a passé le Rhin.

« Il est actuellement question de voir celui par lequel il peut être plus avantageux qu'il débouche, pour remplir les projets qu'il doit avoir.

« Il faut d'abord considérer (1) que, la garnison de Wesel ayant été augmentée de 1 B. suisse, cette place peut être livrée à ses propres forces, et que tous les magasins et effets du roi, entre la Meuse et le Rhin au-dessous de Wesel, étant rentrés dans les places fortes, et le pays étant au roi de Prusse, il devient absolument indifférent que les partis ennemis passent ce fleuve, et qu'ainsi la défense du pays de Clèves n'est plus d'aucune considération. Cette réflexion était nécessaire pour faire voir la véritable situation des choses dans cette partie, et qu'on ne fît plus entrer en considération la sûreté du bas Rhin.

« M. de Saint-Germain a trois partis à prendre en débutant, et trois débouchés :

« Le 1er par Wesel, le 2e par Bockum, le 3e par Schwehn et Hagen. Il y en a encore un autre par Hattingen, que M. de Bon m'assure avoir accommodé au mois d'octobre 1758 et avoir rendu très praticable pour les caissons de vivres, quoique la saison fût alors mauvaise.

« Il semble que M. de Saint-Germain penche beaucoup pour déboucher par Wesel, pousser les ennemis aussi loin qu'il eût été nécessaire pour les rassembler et les contenir, et qu'ensuite, passant par la rive gauche de la Lippe, il croit qu'il aurait pu trouver le moyen de les séparer de Munster, s'ils avaient tenu à Dulmen, ou se porter sur la Roer, ainsi que je l'avais ordonné, et, par là, le véritable projet serait toujours resté caché aux ennemis, qui, dans la position où il se serait trouvé, n'auraient pas osé détacher un corps pour se porter sur le bas Rhin. Voilà les termes dans lesquels il s'est expliqué dans la lettre qu'il m'a écrite le 7 de ce mois (2).

(1) « J'ai fait retirer tout ce que j'ai pu dans les places fortes, et j'ai ordonné au B. de milice qui reste à Clèves de ne s'y pas laisser enfermer, mais de se retirer à Gueldre ou Wesel, si les ennemis passaient en force.

« M. de Castella dirigera toute cette partie. »

(2) « M. de Saint-Germain peut avoir tort; mais cette idée, si elle était un peu plus approfondie, ne serait peut-être pas traitée avec tant de mépris.

« On ne peut pas disconvenir qu'en débouchant par Wesel on replierait les ennemis qui sont sur la droite de la Lippe, ou sur Dulmen, ou sur Munster, et qu'on les rassemblerait, au moins pour un temps, vers l'un de ces deux endroits.

« Par ce qui a été dit plus haut, la crainte du corps que l'ennemi pourrait détacher sur le bas Rhin doit cesser, et par conséquent ne peut être mise en considération ; et quant au reste du projet de rassembler et contenir l'ennemi, de passer ensuite à la rive gauche de la Lippe et trouver moyen de le séparer d'avec Munster, s'il avait tenu à Dulmen, j'avoue que je ne le comprends pas, puisque, pour que la réserve qui serait à la rive gauche de la Lippe pût séparer de Munster l'ennemi qui serait à Dulmen, il me semble qu'il faudrait qu'elle repassât à la rive droite, à Lunen ou à Hamm, et marchât de là droit à Munster (1). Pour que ce corps s'en laissât séparer, il faudrait qu'il fût ou bien faible ou bien mal conduit, puisqu'il se mettrait dans le cas de périr, se trouvant alors entre la réserve et le Rhin. Si, au contraire, le camp de Dulmen était formé par un corps à peu près égal à la réserve, il semble que celle-ci courrait de grands risques, puisque ce corps l'empêcherait certainement de tirer des convois de Wesel, et que, pour peu que les ennemis eussent des troupes légères à Unna (2) ou à Werle, ils rendraient bien difficiles ceux qu'elle tirerait de Schwalm, lorsqu'elle serait sur la rive droite de la Lippe et près de Munster ; et comme il serait pos-

S'ils s'étaient trouvés supérieurs à la réserve, ce serait une autre affaire, et il n'est pas question ici de cette supériorité, qui demanderait un autre genre de guerre et de conduite. L'ennemi, qui est toujours supposé inférieur, n'aurait pas pu empêcher la réserve de passer sur la gauche de la Lippe quand elle l'aurait voulu, et de se porter, par cette rive, où elle aurait souhaité. Pendant les différents mouvements qu'elle aurait faits, l'ennemi, incertain, aurait-il osé se déposter ? On ne peut pas avoir oublié que M. de Saint-Pern passa la Lippe avec un très gros corps, M. le prince Ferdinand étant à Dulmen et M. le prince de Holstein dans un point intermédiaire ; que M. de Saint-Pern resta assez longtemps sur la droite de cette rivière pour que toute l'armée ait eu le temps de passer, si c'eût été le projet. »

(1) « Je demande si l'armée du roi eût passé entièrement la Lippe, si M. le prince Ferdinand eût pu rester à Dulmen, et s'il n'aurait pas été forcé de se retirer bien vite sous Munster et de laisser, par conséquent, la communication très libre avec Wesel.

« Il en serait de même, en pareil cas, de la réserve ; et pourquoi ce qui est arrivé une fois ne pourrait-il pas encore arriver ? »

(2) « Les troupes légères que l'on fait trouver tout d'un coup à Unna et doivent tomber du ciel ou arriver par les airs, et celles de cette espèce, ne sont plus à craindre. Dès que l'on suppose une armée à Unna et une à Dulmen, tout est dit, et la réserve n'aurait pas tenté de faire des miracles. Il n'a jamais été question que du corps de M. de Sporcken, et c'est en conséquence que l'on a raisonné. C'était l'affaire de la réserve de conserver une communication libre avec Wesel et Dusseldorf, et elle en connaît la conséquence. »

sible, et qu'il est même vraisemblable que le prince Ferdinand ferait alors marcher un corps considérable pour couvrir le comté de la Marck, la position de la réserve pourrait devenir très fâcheuse, se trouvant entre ce corps, celui de Dulmen et Munster.

« Je suis persuadé qu'il y a quelque faute dans la lettre extraite ici, que le secrétaire aura faite ; ou c'est la mienne de ne pas l'entendre, étant bien sûr que ces réflexions n'auraient pas échappé à M. de Saint-Germain (1). Quoi qu'il en soit, le débouché par Wesel, à la rive droite de la Lippe, ne me semble pas propre à remplir l'objet qu'il paraît nécessaire d'avoir, qui est de pénétrer promptement dans le comté de la Marck, puisque, si les ennemis sont campés à Dulmen, cela obligera à aller fort doucement. L'opération de repasser ensuite la Lippe devant eux peut être sérieuse, et les convois qu'on tirera de Wesel demanderont des escortes considérables ; on sait combien elles ont fatigué l'armée pendant le camp de Recklinghausen (2).

« Il m'a paru que l'on a été généralement étonné que l'on n'ait pas préféré alors de porter l'armée en avant de Dortmund, et de tirer ses convois de Dusseldorf et Elberfeld (3).

« Si on se résolvait à déboucher par Wesel, je crois qu'il faudrait passer tout de suite la Lippe et marcher le plus diligemment qu'on pourrait en avant de Dortmund, et se mettre par là en état de tirer ses convois d'abord de Dusseldorf et ensuite des établissements qu'on ferait à Elberfeld. La seconde direction que peut prendre la réserve est par Kettwig, Bockum, et je sais qu'il y a par là une marche reconnue pour trois colonnes. Il semble qu'on tombe plus droit sur Dortmund, et, lorsqu'on est à Bockum, on ne trouve plus d'obstacles ; mais cette direction demande plusieurs jours de marche, et fait perdre par conséquent des moments qui peuvent être précieux.

« A l'égard du troisième parti de marcher par Elberfeld et Hagen, je sais

(1) « Le prince Ferdinand ne peut pas faire voler ses troupes pour les faire trouver, à point nommé, partout où la réserve voudrait entreprendre : il connaît trop la valeur et l'habileté de M. le maréchal de Broglie pour oser se diviser devant lui. M. de Saint-Germain a fait toutes les réflexions, il sait qu'il faut se conduire selon les circonstances. »

(2) « M. le maréchal n'a qu'à ordonner, et il sera très exactement obéi dans toutes les choses qui seront possibles. Il serait à souhaiter qu'il fît plus d'attention que ses ordres ne parviennent que le troisième jour depuis leur date, et que les choses changent bien dans cet intervalle de temps. Il faut toujours cinq à six jours pour avoir une réponse de lui. »

(3) « Ceci n'a rien de commun avec ce qui concerne la réserve, et il y aurait bien à discuter sur tout cela. »

que j'y ai passé avec de l'artillerie et des pièces de 12, en revenant de Cassel, au mois de mars 1758, et que, quoique la saison fût peu avancée, le chemin était si beau, que cette artillerie, et le régiment de Diesbach qui l'escortait, alla de Hagen à Dusseldorf en deux jours et demi (1).

« Il n'y a que le passage de la Lenne, qui tombe près Westhofen dans la Roer, et celui de la Roer qui présentent des difficultés, cette première rivière étant plus grosse, en cet endroit, que la Roer. Lorsque j'y passai, c'était le temps de la fonte des neiges; peut-être seraient-elles moins fortes aujourd'hui, on me l'assure, et très souvent elles sont à sec; mais, pour ne pas se tromper, il faut compter qu'il y faut des ponts assez considérables, et que, si l'ennemi était une fois en force de l'autre côté de Westhofen, il serait peut-être difficile de l'en déloger. Voilà les difficultés de cette marche : je crois qu'on pourrait les prévenir en faisant passer par Hattingen le corps de Fischer (2), pour venir, par une marche très vive par la rive droite de la Roer, s'emparer de Westhofen et garder les ponts, en même temps que M. de Saint-Germain ferait marcher par Hagen les grenadiers et chasseurs de sa réserve, avec du canon, ses dragons et le régiment des volontaires de Flandre, pour aller prendre poste à Westhofen et lui en garder le passage. Ces troupes y arriveraient en 24 ou 30 heures, et le reste de la réserve en deux jours ou 60 heures.

« Le général Loudon (3) vient d'entrer en Silésie par une marche de 8 milles d'Allemagne (56 kil.) qu'il a faite en 24 heures. On peut faire bien du chemin dans cette saison en marchant sans équipages, et il n'y a que les marches vives par lesquelles on puisse surprendre l'ennemi.

« Les avantages qui se trouvent à pénétrer par Hagen et Westhofen sont d'être, d'abord, en avant de Dortmund et au milieu du pays de la Marck, de pouvoir y prendre un poste que je crois bon, surtout en l'accommodant un peu, et d'établir tout de suite la communication des convois avec Dusseldorf, qu'il est aisé d'assurer avec peu de troupes, qui arrivent par un beau chemin, et où on a Elberfeld, qui est un très gros lieu, susceptible de ressources de toutes espèces pour un entrepôt et des

(1) « Ce qui est bon pour un petit corps qui se sauve ne l'est pas pour un grand qui marche avec grand appareil et beaucoup de subsistances; il n'y a qu'un seul chemin par cette route. »

(2) « Les ennemis ayant un corps entre Essen et Bockum, le corps de Fischer ne suffit pas, et il périrait jusqu'au dernier homme s'il trouvait des forces supérieures, et elles y sont. D'ailleurs, le camp qui est à Dortmund voit venir, et masquerait les débouchés tant qu'il le voudrait. »

(3) « Le général Loudon n'est sûrement pas gêné dans ses opérations; il a le temps de les préparer de loin, de les changer selon les circonstances, qui varient continuellement, et la réserve n'a pas ces avantages. »

établissements. Ce sont ces raisons qui m'ont toujours fait pencher pour que la réserve prît cette route, et j'y ajouterai encore celle que, par cette position de Dortmund (1), que l'on peut accommoder pour être le point d'appui dans tous les cas, la communication de la réserve avec l'armée devient beaucoup plus courte, et que, si celle-ci parvient à l'Edder, ses troupes légères et celles de la réserve se joindront par leurs patrouilles, et je pourrai avoir des nouvelles de M. de Saint-Germain et lui donner des miennes en un jour, ce qui peut être de la plus grande conséquence pour nous communiquer les nouvelles que nous aurons réciproquement des ennemis, ainsi que les opérations que nous ferons.

« Pour résumer et terminer ce mémoire, je le séparerai en deux parties : la première doit être fixe, et je prie M. de Saint-Germain de ne rien négliger pour l'exécuter ; elle consiste en deux points : le premier, qu'il se mette en mouvement le 17, avec toute sa réserve, et qu'il fasse en sorte que le même jour il soit au moins à une marche de Dusseldorf, sur le débouché qu'il préférera, ne pouvant lui prescrire rien là-dessus de plus que ce que je lui ai dit plus haut : cet article est essentiel pour cadrer avec les mouvements que je compte faire ; le second, d'avoir pour but fixe de gagner le plus promptement possible Dortmund et la position qu'il y a à peu de distance de cette ville, derrière le Landwerth, sur le chemin d'Unna, ou même plus proche d'Unna, derrière un grand ravin qui s'y trouve, et de s'y placer de manière à masquer les débouchés de Lunen et de Hamm, à tenir Dortmund et à s'assurer du passage de la Roer à Westhofen (2).

« Les moyens de s'assurer de cet objet forment la seconde partie ; je n'ai fait qu'indiquer ceux que j'imagine, M. de Saint-Germain est plus capable que personne de juger de leur possibilité ou d'en trouver de meilleurs ; je ne puis là-dessus que lui laisser toute liberté, et, pourvu qu'il arrive promptement au but, je ne pourrai qu'approuver tout ce qu'il aura jugé à propos de faire. S'il parvient, comme je l'espère, à prévenir les ennemis en avant de Dortmund, les circonstances de leurs mouvements, de leurs forces et de l'état où sera Hamm le détermineront à chercher à s'en emparer, et il ne négligera sûrement pas de pousser les Fischer le plus en avant qu'il le pourra, le long de la Roer, pour intimider le pays et engager le prince Ferdinand à envoyer des troupes pour le couvrir (3).

(1) « On ne croit pas que sous le ciel il puisse y avoir un plus mauvais point d'appui que Dortmund, eu égard aux circonstances présentes. »

(2) « Il n'est pas possible de tenir Dortmund quand on en est éloigné. »

(3) « Les ennemis sont depuis plusieurs jours en deçà de Dortmund ; il s'agit de les en chasser, s'il est possible.

« Le prince Ferdinand ne prendra aucun moyen pour couvrir le comté de la Marck. »

« Mais l'objet principal est de choisir et accommoder un poste en avant de Dortmund, où il puisse se mettre en sûreté, qui lui serve de citadelle et qui le mette en état de tenir quelque temps contre des forces supérieures, qui lui assure Dortmund, qui est une bonne ville et de beaucoup de ressources, et qui enfin couvre sa communication avec Dusseldorf.

« J'ai cru devoir entrer, dans ce mémoire, dans un assez grand détail pour n'être pas obligé d'y revenir et pour faire part de toutes les idées que la connaissance que j'ai de tout ce pays-là peut me donner. »

A la réception de ce mémoire, M. de Saint-Germain écrivit au maréchal de Broglie, le 14 juin : « En conséquence de vos ordres, la réserve passera la Roer à Mulheim le 17, et marchera rapidement sur Schwerte et Dortmund (1). »

Pendant que le commandant de la réserve de gauche s'occupait de l'exécution des ordres qu'il avait reçus, et que les troupes restées dans le duché de Clèves sous M. de Leyde (2) se mettaient en marche pour joindre cette réserve, de manière que celle-ci fût en état de commencer son mouvement le 16, et arriver à Dortmund le 20, M. de Castella, laissé au commandement de Wesel, avisa M. de Saint-Germain de l'approche d'un corps ennemi avec du canon (3), et représenta que le bas Rhin n'avait pour toute défense que 1 B. de milice, et que les magasins considérables qui se trouvaient à Alpen, Gennep et entre le bas Rhin et la Meuse se trouvaient en péril. Mais M. de Saint-Germain, voulant se conformer exactement aux ordres de M. de Broglie, laissa M. de Leyde continuer sa marche sur Dusseldorf, et prescrivit au B. de milice resté à Clèves de se retirer à Gennep, si les ennemis passaient le Rhin avec des forces supérieures, d'y couvrir aussi longtemps qu'il pourrait les magasins, et de se replier ensuite à Gueldre. Cependant quelques mouvements avaient lieu, du côté des ennemis, au sujet desquels M. de Broglie écrivait au maréchal de Belle-Isle, de Francfort, le 14 juin :

« Par les nouvelles reçues aujourd'hui du bas Rhin, il paraît que

(1) D. G., 3555, 173.

(2) Voir la lettre de M. de Valogny, du 20 juin, qui donne le détail de la marche des troupes de la réserve de gauche.

(3) M. de Castella au ministre de la guerre, Wesel, 15 juin. (D. G., 3555, 177.)

le prince Ferdinand a fait transporter de Lippstadt à Ziegenhayn le reste de sa grosse artillerie; M. du Blaisel, et des émissaires que je crois bons, disent qu'il y est arrivé avant-hier des pièces de gros calibre et beaucoup de chariots de munitions. Les rapports disent aussi que le corps qui est à Fritzlar doit marcher incessamment sur l'Ohm, et les ordres sont donnés aux baillages de ramasser beaucoup de paille pour y faire camper l'armée rassemblée. Si le prince Ferdinand prend ce parti, il paraît décidé à recevoir une bataille, et il semble qu'elle est indispensable, si le roi ordonne que je cherche à me porter en avant et à pénétrer dans la Hesse. Comme nos subsistances au sec seront consommées presque entièrement le 22 du mois, je suis obligé de prendre cette époque pour assembler l'armée; les mouvements des ennemis d'ici là, et la position qu'ils prendront, décideront si son premier camp sera près de Giessen ou vers Lich et Hungen; mais quoi qu'il en soit, il y a toute apparence que, peu de jours après, la bataille se donnera, à moins qu'ils ne se retirent à mesure que nous marcherons à eux, ce à quoi je ne vois guère d'apparence, si le prince Ferdinand fait tant que de se porter avec toute son armée sur l'Ohm, ou même derrière la Schwalm dans le camp de Ziegenhayn.

« C'est à S. M. et à son conseil de me prescrire si je dois donner la bataille ou la différer; la politique devant, ce semble, décider seule là-dessus. Quant à moi, je tâcherai de mettre les troupes du roi le plus ensemble que je le pourrai, de bien reconnaître la position des ennemis, de faire la meilleure disposition que je saurais, de donner les ordres les plus clairs, et enfin de me préparer une retraite où l'armée puisse s'arrêter et se réunir. »

M. de Belle-Isle répondit, le 19 juin : « M. le duc de Choiseul vous a fait connaître que la situation politique, tant intérieure qu'extérieure, et les efforts qui ont été faits pour mettre en campagne une armée supérieure à celle des ennemis, font désirer avec raison à S. M. que vos projets soient offensifs et que vous commenciez bientôt vos opérations. Je ne puis que vous répéter ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous mander, par ordre de S. M., sur la liberté absolue qu'elle vous laisse de prendre, dans les différentes occasions, le parti que vous jugerez le plus utile au bien

de son service. J'y ajouterai, pour répondre plus particulièrement à ce que vous demandez aujourd'hui, que S. M. vous laisse de même le maître de combattre les ennemis, si vous le jugez à propos, et s'en rapporte entièrement sur cet objet à vos lumières, à votre prudence. »

Cependant M. de Saint-Germain avait commencé à exécuter les ordres qu'il avait reçus, et, à ce sujet, M. de Valogny écrivait au maréchal de Belle-Isle, le 20 juin 1760 :

« Le comte de Saint-Germain ayant résolu de passer le Rhin le 16, et de se diriger sur Dortmund, avait, dès le 15, porté à la rive droite les B. suisses d'Yenner, Courten, Lockmann et le 1er B. de Redding (l'autre B. de ce régiment est à Wesel); il avait également fait passer 2 brigades d'artillerie et les 15 pontons attachés à sa division. Le régiment de Planta et celui de Royal-dragons sont déjà à Ratingen et Mettmann.

« M. le marquis Dauvet marcha, le 16, à la rive gauche de la Roer, vis-à-vis Mulheim, avec 8 B. suisses, le régiment de dragons, les 2 brigades de canon et les pontons, pour protéger deux ponts que le sieur Fosseler avait fait remonter de l'embouchure de la rivière. Le 1er B. de Redding était resté à Mettmann pour escorter un convoi. Le comte de Saint-Germain fit passer, le 16 au matin, le reste de la réserve et se porta sur deux colonnes à Calcum, la gauche au Rhin et la droite au ruisseau d'Anger.

« La division Dauvet traversa, le 17, la Roer et campa à Essen; celle de M. de Saint-Germain marcha, le 17, sur deux colonnes, passa la rivière et s'établit, la droite à Mulheim et la gauche en avant du château de Styrum.

« M. Dauvet était le 18 à Wattenscheid; M. de Saint-Germain, marchant sur deux colonnes, arriva à Steele.

« Le 19, M. de Saint-Germain, dans l'ordre des jours précédents, campa près Dortmund, où la légion britannique était encore le 16; la division de Dauvet rejoignit à moitié chemin, à hauteur de Bockum, le corps de M. de Saint-Germain.

« Le 20, la réserve réunie s'avança sur deux colonnes vers Dortmund, la gauche à la ville, la droite à la branche de l'Emscher qui passe au village de Horde. M. de Saint-Germain n'ayant pu envoyer à M. de Leyde que le 15, dans la nuit, des ordres pour ramener la brigade de Touraine et le régiment de Thianges, qui

étaient sur le bas Rhin, il était impossible que ces troupes eussent le temps de le joindre avant son départ; en conséquence il lui ordonna de se rendre avec sa division, le 17, vis-à-vis de Dusseldorf et d'en partir le 18, pour venir le joindre par Mettmann et Hattingen... Le régiment d'Alsace, par les ordres de M. le maréchal, s'est rendu, le 17, à Dusseldorf et s'est joint à cette division. M. de Leyde est arrivé aujourd'hui à Hattingen et ira demain vers Alt-Bockum... Cette division se réunira à la réserve le 22 ou le 23.

« Le corps de Fischer est au village de Brackel, avec des postes qui éclairent Lunen, Hamm et Unna. Le 1er B. de Redding est à Elberfeld, et les volontaires de Flandre sont à Schwerte et éclairent la partie d'Arnsberg, Meschede et Iserlohm. Les marches se sont faites aisément et les troupes sont arrivées tous les jours de bonne heure dans le camp, quoique, par la position des ennemis, qui bordaient la Roer, et la rapidité de cette marche, on n'ait pas eu le temps de les reconnaître ni de les préparer. »

La marche de la réserve par Mulheim fut approuvée par le maréchal, qui fit savoir, le 16, à M. de Saint-Germain qu'il considérait sa mission comme remplie, s'il parvenait à Schwerte, à Dortmund, et à établir sa communication pour tirer ses convois de Dusseldorf; qu'il devait ne s'écarter que le moins possible de la Roer pour raccourcir sa distance avec l'armée, et enfin il lui prescrivait de préparer un point de sûreté pour couvrir, dans tous les cas, le débouché de Westhofen. A l'égard des opérations propres à inquiéter les derrières des ennemis et à engager le prince Ferdinand à porter sur lui une sérieuse attention, il le laissait absolument maître de se conduire selon ses vues, et de combattre, s'il en trouvait l'occasion.

Le maréchal de Broglie avait fixé au 22 l'ouverture de ses opérations, et, pendant que la réserve de gauche exécutait son mouvement sur Dortmund, il sortait, le 18, ses troupes de leurs cantonnements d'hiver pour les rassembler, le 21, entre Butzbach et Hungen.

M. de Lusace, encore à Schluchtern dans la position prise le 14, surveillait les ennemis, qui paraissaient vouloir agir sur Fulda et contre lui, et disposait ses forces à recevoir le combat; mais ces dé-

monstrations se réduisirent à attaquer la troupe de M. de Berchiny, avancée jusqu'à Weidenau (1).

La marche rapide de M. de Saint-Germain remplissait les intentions du maréchal plus promptement qu'on ne l'avait espéré. Ce général pensait que les ennemis se contenteraient de garder la Lippe, malgré les facilités qu'ils avaient de porter sur la basse Roer un corps pour intercepter ses communications et ses subsistances, objet très important. Ne négligeant aucune supposition, il s'occupa, dès son arrivée à Dortmund, de s'établir dans le pays ainsi que sur la Roer, de manière que des forces supérieures ne pussent l'en chasser, et à conserver par sa position ses relations avec Cologne. Il établit deux autres communications de Dusseldorf à Schwerte, l'une par Elberfeld et l'autre par Hattingen, qu'il fit éclairer avec le corps de Fischer, les volontaires de Flandre et le B. de Redding.

Dans ces circonstances, la réserve de droite dut se rapprocher de l'armée pour la couvrir et opérer de concert; elle quitta sa position, le 20, près d'Ober et Unter Moos, alla, le 21, dans les environs de Kotzenhain et, le 22, à Merlau, près des sources de l'Ohm. Ce même jour, l'armée quitte ses cantonnements de la veille et campe à Grunberg, la droite en avant, la gauche vers l'église de Wirberg, les grenadiers et chasseurs entre Grunberg et Stangenrod, les grenadiers de France et Royaux près de Niederohmen, et la cavalerie aux environs de Queckborn.

Alors M. de Melfort (2) est en même temps lancé sur Homberg

(1) « Le comte de Lusace avait porté en avant les régiments des volontaires de Hainaut et de Berchiny pour éclairer la marche du prince héréditaire de Brunswick. Entre 8 et 9 heures du matin, plusieurs brigadiers et maréchaux des logis du régiment de Berchiny arrivèrent ventre à terre à la cavalerie des volontaires de Hainaut en criant : *A cheval! le régiment de Berchiny est perdu!* Aussitôt M. de Grandmaison rassembla son infanterie, se porta sur un plateau vis-à-vis le régiment de Berchiny et fit tirer le canon sur un E. de hussards blancs, envoya des troupes d'infanterie à droite dans le bois et en avant pour protéger la retraite des hussards de Berchiny. Pendant ce temps-là, les dragons des volontaires de Hainaut se portèrent à toute course à leur secours; ces manœuvres déconcertèrent l'ennemi; alors les hussards de Berchiny se rassemblèrent avec les dragons de Hainaut, chargèrent ensemble l'ennemi et le culbutèrent de toutes parts, en tuèrent sur place, firent près de 50 prisonniers et prirent autant de chevaux. » (D. G., 3556, 64.)

(2) M. le comte Drummond de Melfort, colonel-lieutenant de Royal-Ecossais; brigadier, 10 mai 1748; maréchal de camp, 20 février 1761; fils de Melfort, le chef

pour avoir des nouvelles; il vit le camp ennemi derrière Kirchhayn, près de Langenstein. Il apprit que Luckner avait passé la Lahn, se dirigeant sur Dillenburg; mais il ne put savoir si le prince Ferdinand se trouvait en avant de Fritzlar; dans la matinée du 23, plusieurs rapports assurèrent qu'il devait se trouver le même jour à Neustadt, et qu'il avait retiré du comté de la Marck les troupes arrivées par Korbach à Fritzlar, sous les ordres du prince d'Anhalt.

Le maréchal, jugeant que le projet du prince Ferdinand était de nous arrêter sur l'Ohm, non seulement pour nous faire perdre du temps, mais aussi pour ne pas nous abandonner la plus grande partie de la Hesse, pensa qu'il n'y avait aucun moment à perdre et se porta, dès le soir même, avec toutes ses troupes légères, les grenadiers de France, 12 B., les carabiniers et les dragons, entre Amœneburg et Homberg, sur la rive gauche de l'Ohm. Le maréchal de Broglie rendait compte, le 25 juin, au maréchal de Belle-Isle de son mouvement en ces termes : « J'ai fait marcher l'armée, le 23 au soir; je suis arrivé le 24, de très bonne heure, près de Homberg et d'Amœneburg; comme le temps et les chemins étaient très mauvais, l'artillerie et les pontons n'ont pu être rendus que dans l'après-midi. J'ai fait jeter sur-le-champ des ponts et fait pratiquer des communications dans les prés marécageux qui bordent l'Ohm ; et, malgré plusieurs démonstrations des ennemis de se porter sur notre débouché, j'ai passé l'Ohm. Ils ont abandonné alors Homberg; les troupes légères (le prince de Robecq) ont poursuivi la garnison, qui en sortait; le régiment de hussards de Nassau a fait des prisonniers et pris assez considérablement de chariots et d'équipages. La légion Royale, soutenue de la brigade des dragons du Roi et de la Ferronnays a en même temps attaqué une arrière-garde, et ils l'ont obligée de se retirer après quelques volées de canon. Il est heureux que le prince Ferdinand ne soit pas arrivé à temps pour nous disputer ce passage de l'Ohm; car, vu l'avantage que leur donnait la rive droite, extrêmement escarpée, il aurait été, je crois, impossible de les y forcer. J'ai été obligé de séjourner aujourd'hui, parce que les troupes, qui ont marché trente heures et n'ont achevé de passer la rivière que ce matin au jour, étaient extrêmement fatiguées.

de la famille illustre des Drummond d'Écosse, lieutenant général, et qui a laissé un *Essai sur la cavalerie légère* et un *Traité de la cavalerie*.

J'ai profité de la journée pour reconnaître le pays en avant et pour y faire ouvrir des communications. J'ai été presque tout le jour à cheval, et cela m'a procuré de découvrir les différents camps des ennemis; j'y ai vu au moins 35 ou 40,000 hommes, et toutes les nouvelles des gens du pays assurent que le prince Ferdinand est à Neustadt avec toute son armée. Je compte, demain, faire prononcer un mouvement à toute l'armée pour la rapprocher de Kirtorf, où j'ai fait marcher aujourd'hui le corps de réserve de M. de Lusace, et j'examinerai s'il m'est possible de m'approcher de l'armée des ennemis et, s'il y a jour, de l'attaquer. Par ce que j'ai vu aujourd'hui, il semble que le pays est extrêmement difficile et que leur camp a devant lui un terrain fort fourré et fort escarpé; je compte m'en approcher davantage et faire ensuite de mon mieux... »

Après le passage de l'Ohm, l'armée s'établit à Scheweinsberg. Il s'agissait de savoir s'il serait possible de s'approcher du prince Ferdinand et de l'attaquer dans la bonne position qu'il occupait. Dans ce but, la réserve de droite marcha, le 25, de Merlau à Kirtorf, où le maréchal avait résolu de se porter le lendemain.

Les nouvelles reçues par le maréchal annonçaient que le prince Ferdinand était à Neustadt et devait marcher, le 26, pour nous attaquer. Le 26, à la pointe du jour, la droite se mit en mouvement vers Kirtorf, et le reste des troupes se tint prêt à prendre les armes. Sur les nouvelles, reçues dans la journée, de la retraite du prince Ferdinand, le maréchal s'avance sur Neustadt le 27.

Dès son arrivée à Neustadt, le maréchal détacha M. de Nortman, avec un parti de troupes légères, pour éclairer le chemin de Cassel, et, deux jours après, M. de Poyannes se portait à Halsdorf pour le soutenir et empêcher toute tentative de l'ennemi sur le blocus de Marburg. Le commandant de cette place n'ayant pas voulu se rendre à la première sommation que lui fit M. de Chabo, celui-ci fit venir du renfort et de l'artillerie; quelques bombes jetées dans le château amenèrent la capitulation dans la nuit du 29 au 30 juin. La garnison resta prisonnière de guerre. On s'empressa alors de faire assiéger Dillenburg, bloqué depuis le 27.

Les ennemis s'étaient retirés derrière la Schwalm, dans une position retranchée qu'il parut impossible de forcer par son front; mais telle n'était pas la pensée du maréchal: ses vues se portaient sur l'Edder, où il voulait les prévenir, et, pour y réussir, il fallait que

le prince Ferdinand restât dans sa position jusqu'à ce que nous fussions en état de marcher; car nous étions retenus par la nécessité de tirer le pain de Giessen, jusqu'à ce que Marburg fût approvisionné, et cette opération demandait beaucoup de temps par la rareté des moyens de transport. Sur la gauche, M. de Saint-Germain était à Dortmund depuis le 20. Lorsque M. de Broglie sut qu'il y était arrivé sans aucune opposition de l'ennemi, il pensa qu'il n'en restait pas beaucoup de ce côté et lui prescrivit, le 25, de se porter vivement sur Lippstadt, de lancer ses troupes légères jusqu'à Warburg et même plus loin; mais quoique la marche de cette réserve n'eût pas engagé les ennemis à se rassembler sur la haute Lippe, comme l'avait cru M. de Saint-Germain, ce général ne jugea néanmoins ni possible ni convenable de se porter vers Lippstadt, et craignit d'exposer ses troupes à une perte certaine en entreprenant une pareille opération. Les nouvelles des ennemis en face de lui le confirmèrent dans son idée constante, que la direction donnée à sa réserve par le maréchal ne leur porterait aucun ombrage et ne dérangerait rien à leurs projets de défensive; qu'ils resteraient tranquillement derrière la Lippe et l'empêcheraient de remonter cette rivière et la Roer. En effet, M. de Sporken était toujours à Dulmen avec un gros corps et des détachements à Haltern et Lunen; le prince d'Anhalt était à Werne sur la Lippe, et le corps de Scheitter, fortifié de quelques troupes régulières, arrivait dans la nuit du 21 au 22 à Recklinghausen. Pour observer les mouvements de ce dernier, la troupe de Fischer fut envoyée sur Kastrop, tandis que les volontaires de Flandre éclairaient la contrée de Schwerte et Iserlohm.

Instruit de ces différents détails, et sachant, par les détachements envoyés sur Frankenberg et par les gens du pays, qu'un corps considérable et quelques B. francs étaient partis de Lippstadt et de Hamm pour se rapprocher du prince Ferdinand, M. de Broglie persista dans son idée que les troupes de M. de Saint-Germain étaient supérieures à celles qui lui étaient opposées. Ces motifs, et les avantages à tirer de la jonction de la réserve pour forcer le prince Ferdinand à abandonner l'Edder, l'engagèrent à ordonner, le 29, à M. de Saint-Germain de marcher promptement sur la haute Ruhr (par journées de six lieues au moins) par Soëst, Rhuten, Brilon et même Korbach. Comme il avait une force de 30,000 hommes, il pouvait, s'il le jugeait nécessaire, en laisser 10,000 pour

garder le débouché de Westhofen et pour assurer ses derrières. Le maréchal ajoutait que ces troupes seraient suffisantes, attendu la faiblesse de l'ennemi dans cette partie; que, si la jonction avait lieu, elle ferait la perte du prince Ferdinand, qui serait contenu dans la position qu'il prendrait, et que pendant ce temps M. de Saint-Germain pourrait s'emparer de Munster et de Lippstadt, puis on forcerait le prince à passer le Wéser. Le commandant de la réserve de gauche ne pensait pas comme le maréchal sur la direction de ses troupes, ni sur les mouvements qu'il lui était prescrit de faire en avant; il trouvait même contradictoires les ordres reçus successivement, les uns de ne point abandonner la Roer, les autres de profiter de sa supériorité pour attaquer les ennemis à la droite de la Lippe, et enfin de se porter vivement sur Lippstadt et ses troupes légères sur Warburg.

Le mouvement de M. de Sporcken, en se portant à Haltern et en faisant soutenir le corps de Scheitter par des forces sérieuses, augmenta non seulement les difficultés que M. de Saint-Germain apercevait dans les ordres du maréchal, mais aussi les inquiétudes qu'il avait sur sa position. Il craignait, malgré sa supériorité, d'être forcé à rétrograder sur le Rhin pour reprendre la route tenue avant d'arriver à Dortmund; il se voyait au moment d'être obligé, par le mouvement de M. de Sporcken, de se replier sur Essen pour couvrir et assurer sa communication. Après avoir reçu les instructions du maréchal contenues dans sa lettre du 29, M. de Saint-Germain fit part au maréchal de Belle-Isle de sa fâcheuse situation, et, persuadé depuis longtemps que le maréchal de Broglie dissimulait des sentiments peu favorables à son égard, il voulut profiter de ce moment pour se soustraire à des suites fâcheuses et se détermina à une démarche aussi inattendue qu'extraordinaire, résolu à abandonner le fruit de ses services plutôt que de se charger d'une mission combinée pour le perdre. Il demanda son rappel au ministre de la guerre et proposa à M. de Broglie de le lui accorder d'avance.

CHAPITRE III.

MANŒUVRES EN JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE. — AFFAIRE DE WARBURG. — PRISE DE MUNDEN.

Juillet. 1er. Le maréchal de Broglie à Neustadt. — 4. M. de Saint-Germain de Dortmund à Arnsberg. — 4 au 9. La réserve de gauche se porte sur Brilon. — 5. M. de Poyannes d'Halsdorf à Frankenberg. — 6. Sur Meschedé. — 8. M. de Closen à Radern. M. de Saint-Germain, appelé avec instance, n'arrive que le 9 à Kirchayn avec 2 brigades. — 10. Combat de Korbach, où le prince Ferdinand et le prince héréditaire sont battus et forcés de se retirer à Sachsenhausen. — 11. Le maréchal à Nieder-Ems. — 14. La réserve de gauche entre Gembeck et Wasbeck. — 15. M. de Saint-Germain chasse l'ennemi de la hauteur d'Arolsen. Prise de Dillenburg. M. de Sporken près de Landau. — 16. Malheureux événement de M. de Glaubitz. — 17. Trois corps ennemis campent entre Landau et Volkmarsen. — 18. M. d'Auvet à Kanstein. — 20. Départ de Korbach de M. de Saint-Germain, remplacé par le chevalier du Muy. — 21. La réserve de droite à Olderhausen; y séjourne le 22. et se réunit à M. de Stainville le 23. — 24. M. de Broglie attaque le prince Ferdinand à Sachsenhausen et le force à se retirer sur Wolfhagen et Naumburg. La réserve de gauche près de Wasbeck. — 26. Combat d'Ihringhausen, entre Cassel et Immenhausen, où est battu le prince Ferdinand. Camp de Freienhagen. — 27. La droite à Zierenberg, et la réserve de gauche à Volkmarsen et Warburg. — 28. Corps ennemi entre Liebenau et Corbecke. — 30. Combat sous Cassel. — 31. Combat de Warburg entre les troupes de la réserve de gauche (M. de Muy) et celles du prince héréditaire, qui force la gauche de l'armée française à se retirer sur Volkmarsen.

Août. 1er. Le corps d'armée à Zierenberg, le maréchal à Cassel. — 2. M. de Lusace à Lutternberge. Prise de Munden. — 3. Le prince de Condé chargé d'attaquer le corps anglais de lord Gramby. Passage du défilé de Munden. — Du 4 au 22. l'armée est à Ober-Lestingen. Prise du château de Bentheim par M. de Cambefort : attaque de Stadtberg par M. de Muy. La réserve de droite (M. de Lusace), du 3 au 26, près de Mielenhausen; celle de gauche, du 4 au 21, sur les hauteurs de Wolfhagen et Herlinghausen. — 8. Gembeck attaqué. — 10. Ziegenhain capitule devant M. de Stainville. — 11. M. de Saint-Victor, attaqué près de Sabbaburg, arrive à Imsen le 12. — 13-14. Aucun mouvement. — 15. M. de Broglie fait replier les avant-postes ennemis. — 16-17. Fourrages. Il ne se passe que des fusillades entre les patrouilles et les avant-postes. — 20. L'armée fait

un fourrage général. — 21. La réserve de Muy marche à Nieder-Elsungen pour se rapprocher de la gauche de l'armée; celle de droite garde sa position à Mielenhausen. — 22. L'armée quitte le camp de Listingen. Mouvement général. — 23. A Immenhausen. — 25. Forêt et château de Sabbaburg; positions des troupes par échelons pour soutenir ce poste. — 26. M. de Muy à Nieder-Elsungen. — 28. Hussards de Berchiny envoyés à Giessen pour y faire le service à pied. L'armée ennemie prononce son mouvement sur la Diemel, sur l'Edder et au delà du Wéser, du 24 juillet au 19 septembre; elle campe entre Scherfede et Warburg.

Septembre. 6. Attaque de M. Nortman. Évacuation de Zierenberg. — 9. Fourrage général. — 11. Un corps s'avance de Marburg sur Freienhagen. — 12. M. de Stainville se porte au-devant de lui. Le prince de Croy se replie sur Munden. — 13. Affaire de Radern, l'ennemi poursuivi jusqu'à Hallenberg. M. de Lusace entre Friedland et Witzenhausen. Deiderode. — 14. L'armée d'Immenhausen va camper à la droite de Cassel. — 15. M. de Lusace, campé près de Cassel, reste assuré des débouchés d'Hedemunden. — 17. Position de l'armée. — 18. Départ du maréchal. — 19. M. de Wangenheim quitte son camp d'Uslar pour celui de Dransfeld. Marche sur lui; simple combat d'arrière-garde. Retour au camp de Barterode. Un autre camp est formé à Moringen. L'armée sur la Diemel, l'Edder et au delà du Wéser. — 25. M. de Luckner sur Northeim. — 26. La réserve de la droite à Esbeck. — 27. M. de Chabo envoyé derrière Welda. — 28. L'ennemi opère sa retraite sur Warburg. Le duc de Fronsac sur la Twiste. Prise de Ruhrort. — 29. Marche de l'ennemi sur Xanten. — 30 septembre au 14 octobre. L'armée et la réserve de gauche détachent successivement 36 B. et 42 E. sur le bas Rhin.

Les rapports entre le général en chef, maréchal de Broglie, et M. de Saint-Germain étaient devenus des plus tendus; le dissentiment le plus complet ne tarda pas à éclater, de sorte que ce dernier ne pouvant plus supporter cette situation, écrivit, le 1er juillet, à son chef :

« J'ai fait jusqu'ici tout ce que j'ai pu pour exécuter ponctuellement vos ordres et pour m'accoutumer au style amer, ironique et plein de mépris qui caractérise toutes vos lettres. Je n'ai rien à me reprocher du côté de la volonté et de l'activité; je pense, d'après cela, qu'il serait très contraire au service du roi qu'une réserve, telle que celle-ci, fût aux ordres d'un général odieux à celui qui commande l'armée, et en conséquence j'écris pour demander mon rappel. Si vous vouliez m'accorder de me retirer, cela serait plus prompt et les choses n'en iraient que mieux. En attendant les ordres de Versailles ou les vôtres, je ferai de mon mieux; mais je ne ferai jamais l'impossible, quelque volonté que j'aie de bien

servir le roi et de contribuer à vos succès. Je compte pouvoir faire partir d'ici, le 4, 1 brigade d'infanterie et des dragons pour occuper Arnsberg, où je pourrai la suivre le 8 ou le 9, si les subsistances, comme je l'espère, peuvent arriver; je fais tous les efforts pour en ramasser le plus qu'il se pourra, et nous marcherons en caravane, si les ennemis restent à peu près où ils sont. Il n'est plus question de soutenir la communication avec Dusseldorf, mais je compte pouvoir m'approvisionner par Cologne et établir une communication avec cette ville. Il est nécessaire que je pousse devant moi un gros détachement à Arnsberg pour couvrir les voitures, qui iront de Dusseldorf tout d'une traite. Je suis forcé de rester dans cette position pour couvrir les autres convois qui suivront et pour déblayer Hagen; mais, comme je l'ai déjà marqué, je compte la quitter le 8 ou le 9, et arriver en trois marches à Arnsberg. A moins que vous ne m'en donniez un ordre précis, je ne tiendrai pas Dortmund, parce que je ne le crois pas soutenable, quand même j'y laisserais 6 B. (1). »

Le maréchal de Broglie lui répondit, de Neustadt, le 5 juillet :

« J'ignore le parti que le roi et son conseil prendront sur la demande que vous avez faite de votre rappel, mais certainement je ne vous accorderai pas la permission de prévenir sa réponse; je croirais trop mal servir S. M. de contribuer à la priver d'un officier tel que vous, et je ne travaillerai jamais qu'à tâcher de vous retenir à son service. Mais revenons à ce qui regarde les opérations présentes, qui sont et doivent être l'unique but auquel nous devons tendre. J'ai lu avec toute l'attention qu'il mérite le mémoire de M. de Belle-Isle. Il paraît que vous serez nourris jusqu'au 14 inclus, sans avoir encore rien tiré des fours de Brilon. »

En même temps il écrivait à M. de Belle-Isle, le 4 juillet, de Neustadt :

« Plus je pense à la situation où nous nous trouvons, plus je me confirme dans l'opinion que le succès de cette campagne dépend de la jonction de M. de Saint-Germain avec moi, puisque alors le prince Ferdinand aura beaucoup de peine à se hasarder de nous attendre dans aucun poste, et qu'ainsi nous l'obligerons à repasser la Diemel, s'il y est à temps, ou la Fulda, si par une trop

(1) D. G., 3556, 34.

longue présence sous Cassel il nous donnait de couper sa retraite par Warburg. »

Pour se mettre en état d'empêcher les ennemis de le prévenir sur l'Edder, le maréchal fit marcher le 5, d'Halsdorf à Frankenberg, M. de Poyannes, qui y trouva le détachement de M. de Nortman, revenu de Fritzlar, où il avait été lancé quelques jours auparavant.

« Vous verrez par le rapport de M. de Nortman, dit le maréchal de Broglie, le succès qu'a eu son détachement. Il écrit avec beaucoup de naïveté et ne cherche pas à se faire valoir. Il ne m'a pas encore envoyé l'état de sa perte. Des officiers de Berchiny, qui étaient dans Fritzlar lorsqu'il y est entré, et qui ont vu tout ce qui s'est passé pendant la journée, assurent que leur perte consiste en quarante ou cinquante hommes ou chevaux, et que celle de Luckner devait avoir été plus grande, puisqu'il avait le premier quitté le combat et gagné les hauteurs. Il est certain que ce détachement a mis l'alarme jusqu'à Cassel et que, s'il était arrivé un jour plus tôt à Fritzlar, il aurait causé un désordre très grand dans les équipages, qui, selon le rapport des officiers de Berchiny, qui les ont tous vus, depuis Cassel jusqu'à Fritzlar, n'avaient pas un seul homme d'escorte; cela obligera les ennemis à prendre plus garde à eux.

« M. de Nortman a mis dans ce détachement beaucoup d'activité et de célérité, et a témoigné beaucoup de fermeté dans ce combat, ayant affaire à un corps bien plus considérable que lui, et renforcé par 2 régiments de cavalerie qui arrivaient ce même jour, venant d'Angleterre. C'est un officier excellent, et ce qui fait son éloge, c'est la considération, l'estime et l'amitié qu'ont pour lui tous les officiers à ses ordres. »

Malgré son mécontentement, M. de Saint-Germain prenait ses mesures pour exécuter les ordres du maréchal, et, malgré les grandes difficultés à assurer le pain jusqu'au 14, il part le 4, pour se rendre de Dortmund à Arnsberg.

M. de Broglie, regardant la marche de la réserve comme décisive pour le succès de la campagne, assura de son côté tous les moyens pour nourrir de nouvelles troupes avec les dépôts de Marburg et de Giessen aussitôt qu'elles auraient joint l'armée. Il prit ses dispositions pour porter facilement un gros corps sur l'Edder, et prévint M. de Saint-Germain de se rendre, le 10, à Korbach, où il arriverait lui-même avec toute l'armée. Le maréchal regardait

la position des armées près de Ziegenhain comme la plus favorable à l'exécution de son plan, d'autant que des ennemis s'y étaient retranchés dès le moment de leur occupation, et que dans la nuit du 3 au 4 ils avaient commencé des redoutes et des épaulements sur la hauteur entre le Wasenberg et la Schwalm, qu'ils occupaient avec 5 B.

Les retranchements dont ils entouraient leur position laissaient croire au maréchal de Broglie qu'ils n'avaient aucun projet offensif envers la nôtre; il jugeait que, si M. de Saint-Germain s'avançait sur Korbach, le prince Ferdinand ne se laisserait pas séparer de Cassel et ne se hasarderait pas à vouloir nous couper la communication avec Giessen, parce que dans ce cas il ne pourrait se porter qu'entre cette place et Marburg, et que pendant ce temps M. de Saint-Germain pourrait se rendre maître de Cassel et de tous les établissements du Wéser.

M. de Saint-Germain, parti de Dortmund le 4, s'était porté le même jour sur deux colonnes à Menden sur la Roer, et se plaça face à Unna et Werl. Il avait fait partir en même temps M. d'Auvet, avec 3 brigades d'infanterie, 1 B. de Redding, 1 régiment de dragons et le corps de Fischer, pour Hagen. Il devait éclairer tout le cours de la Roer depuis Arnsberg jusqu'à Dusseldorf; il avait également fait marcher sur Meschedé et Freinohl les volontaires de Flandre stationnés à Schwerte, et un petit détachement de Fischer pour éclairer sa gauche, car le corps de Sporcken le suivait toujours. M. de Saint-Germain ne dissimulait pas ses inquiétudes sur les mouvements que cet adversaire pouvait exécuter pour occuper quelques postes de la Roer et contrarier ses subsistances.

Le 5, la réserve de gauche s'avance sur Arnsberg et se forme sur la rive gauche de la Roer.

Le 6, elle se porte vers Meschedé et s'établit sur deux plateaux, la cavalerie en avant sur les débouchés de Brilon, l'infanterie derrière la ville. Les volontaires de Flandre se portèrent à Brilon, et la brigade de la Tour-du-Pin, qui était à Arnsberg, se rendit à Velmède.

C'est de Meschedé que M. de Saint-Germain écrivait au maréchal de Broglie :

« Comme j'allais partir pour Brilon, j'ai reçu une lettre écrite d'Arnsberg, du 6, par laquelle on me mande qu'un corps ennemi

marchait sur cet endroit. A cette nouvelle, j'ai cru devoir retarder ma marche d'un jour, et peut-être de deux, pour mettre en sûreté les différents convois qui y passent, et qui auraient fait grand bruit dans les gazettes si les ennemis les avaient enlevés; d'ailleurs, c'est aujourd'hui jour de distribution, il est 6 heures du matin, et les caissons ne sont pas arrivés. Je fais retourner de Freinohl à Arnsberg la brigade de Touraine, qui y attendra l'arrivée de M. Dauvet (brigades d'Alsace, Jenner et Lockman, 1 B. de Redding, régiment de Thianges, dragons, et le corps de Fischer). »

Cette détermination contrariait les plans du maréchal; aussi, en lui faisant connaître la nécessité d'arriver à Korbach le 9, ou au plus tard le 10, lui adressa-t-il sur-le-champ l'ordre formel de se mettre en mouvement, et de se faire précéder de 1 régiment de cavalerie légère pour annoncer son arrivée. M. de Saint-Germain mit immédiatement en marche, le lendemain 9, tout ce qu'il pouvait mouvoir, avec 2 brigades, et rejoignit le 10.

Par l'assurance de l'arrivée de M. de Saint-Germain à Korbach le 9, le maréchal se vit en état d'exécuter sa marche pour dérober à l'ennemi son passage de l'Edder. Les ordres ne furent donnés qu'à 2 heures du matin. Lui-même il mit les colonnes en route; mais, par suite de retards dans l'exécution, la queue ne quittait Neustadt qu'à 8 heures. Il était convenu que M. de Lusace partirait à minuit de son camp et formerait la droite de l'armée, pour couvrir et soutenir les corps détachés de MM. de Lillebonne, du Blaisel et le prince de Robecq, destinés à l'arrière-garde. Pour prévenir des difficultés possibles entre trois officiers du même grade, M. de Stainville eut le commandement, avec la recommandation de laisser des vedettes jusqu'à la pointe du jour, afin que l'ennemi ignorât le plus longtemps le départ, qu'il n'apprit que par les paysans. Malgré un temps affreux et une pluie continuelle, les troupes arrivèrent en bon ordre et d'assez bonne heure sur Frankenberg pour y allumer des feux et se sécher. Le prince de Lusace, devant s'arrêter à Rauschenberg et ayant ainsi trois lieues de moins, M. de Glaubitz partit à minuit avec Anhalt et Berchiny pour Amœneburg, afin de couvrir Marburg et les convois venant de Giessen, et d'éclairer la haute Ohm. M. de Clausen se porte à Radern en avant de Sachsenberg avec MM. de Poyannes et de Rothe, gardant les défilés et débouchés dans la plaine de Korbach.

Le maréchal restait toujours sans nouvelles du prince Ferdinand. Le 9, il pousse M. de Clausen sur Sachsenhausen et Naumburg, M. de Robecq à Frankenau et Wildungen, afin de ne pas laisser passer l'Edder à l'armée sans être certain de ses projets; cependant il s'approche de Frankenberg et de ses ponts. En apprenant, sur les 9 heures, par des émissaires, que l'armée ennemie se dirigeait sur l'Edder, il ordonna le passage en appelant M. de Lusace à Frankenberg et MM. de Rothe et de Poyannes à Imminghausen, où l'armée devait camper. A ce moment, M. de Clausen annonçait qu'arrivé à la tour sur la hauteur de Korbach, il découvrait deux camps ennemis. Des ordres sont donnés d'occuper cette hauteur, où se rendit le maréchal, suivi des Carabiniers et de 1 brigade d'infanterie.

M. de Saint-Germain arriva le même soir à l'abbaye de Brilon, et fit savoir son impossibilité d'arriver à Korbach; on lui répondit de nous rejoindre le lendemain à la pointe du jour. Le 10 au matin, M. de Clausen annonça des forces considérables sur les hauteurs. Le maréchal se rendit à la Justice de Korbach et vit par lui-même l'ennemi débouchant d'un bois. Une escarmouche entre nos hussards et leurs troupes légères fit découvrir une forte colonne d'infanterie. C'est alors que M. de Saint-Germain se présenta seul avec 2 brigades d'infanterie, sans sa cavalerie et son artillerie : elles ne pouvaient arriver de toute la journée. Néanmoins le maréchal profita de sa présence pour appuyer les volontaires de Flandre par les 2 brigades de la Tour-du-Pin et de la Couronne; celles de Royal-Suédois et de Castella arrivèrent peu après avec quelques pièces de canon. L'ennemi attaqua vigoureusement. Pendant que les quatrièmes brigades d'infanterie et de cavalerie, appuyées par celles de Navarre et du Roi, arrivaient, on vit se présenter par la gauche et la droite deux colonnes considérables. Alors le maréchal envoie l'ordre à toutes les troupes en marche de le rejoindre, et M. de Saint-Germain attaqua avec les 2 brigades de Royal-Suédois et de Castella; elles prirent par la gauche, et M. de Clausen s'empara d'un mamelon où l'on fit avancer 24 pièces d'artillerie. Le feu devint très vif. La brigade de Navarre, ayant à sa tête M. de Saint-Victor, son lieutenant-colonel, s'empara d'une batterie ennemie. Les Allemands se retirèrent alors en désordre sur leur cavalerie, qui, rangée en bataille, empêcha notre infanterie de les suivre. Alors les troupes de gauche s'ébranlèrent pour fondre

sur Navarre; on porta à son secours les brigades d'Auvergne et d'Orléans avec 1,000 chevaux, des troupes légères sous MM. de Chabo et de Viomenil, puis 10 E. aux ordres du prince Camille, ce qui détermina l'ennemi à se retirer. Nos hussards, soutenus par les dragons de Beaufremont, joignirent 1 régiment de dragons anglais et le tuèrent ou le prirent presque tout entier. L'armée allemande (30,000 hommes) était commandée par le prince héréditaire, en présence du prince Ferdinand, arrivé à 5 heures du matin.

Le maréchal de Broglie au maréchal de Belle-Isle.

« Korbach, le 11 juillet 1760.

« On ne peut trop louer le courage que toutes les troupes qui ont combattu ont montré, et encore plus, s'il est possible, l'ordre qu'elles ont observé, quoique combattant dans les bois. L'action a été des plus vives; elle a duré quatre heures dans toute sa force, et avait été précédée par de grosses escarmouches dans le bois et dans la plaine, et par un feu de canon presque continuel depuis 7 heures du matin jusqu'à 4 heures. Notre artillerie a été très bien servie et a fait beaucoup d'effet. Les troupes qui ont eu part à l'action du bois sont : la brigade de la Tour-du-Pin; celle de la Couronne, composée de la Couronne et d'Aumont; celle de Royal-Suédois, avec Royal-Deux-Ponts; celles du Roi et de Navarre, dont était la Marche-prince; celle de Castella, formée de Castellas, de Diesbach et d'Epptingen. Ce dernier, qui n'avait encore été à aucune action, a fait des merveilles, ainsi que son colonel et les volontaires de Flandre. Tous ont marqué le plus grand courage; celle de Navarre a été la plus heureuse, puisque, avec une perte très peu considérable, elle s'est emparée de 7 pièces de canon et de 3 obusiers.

« Les brigades d'Auvergne et d'Orléans, quoique n'ayant pas attaqué le bois, n'ont pas laissé que de souffrir assez considérablement du canon. Notre perte est très peu considérable pour le feu prodigieux qu'il y a eu; elle ne va pas, à ce que je crois, à plus de 6 à 700 hommes tués ou blessés. MM. d'Epptingen et de Waldner sont blessés. A l'égard de celle des ennemis, elle est plus grande; nous avons 5 ou 600 de leurs blessés, laissés sur le champ de bataille et que l'on a trouvés dans les villages voisins. Les ennemis ont couché au bivouac sur les hauteurs de Sachsenhausen, près de

l'endroit où s'est passée l'action, et ce matin ils y ont établi un camp; plusieurs espions assurent cependant que l'armée entière y est. Celle du roi a campé hier au soir sur le terrain du combat.

« Il m'est impossible de faire marcher l'armée avant le 13, à cause du pain, et, même ce jour, la partie de la réserve de M. de Saint-Germain avec laquelle il est parti de Dortmund ne sera pas encore arrivée. Je désire bien ardemment que S. M. soit satisfaite du résultat de cette opération et de la promptitude avec laquelle nous avons exécuté une marche de quatorze lieues et passé l'Edder (1), dont il n'aurait pas été possible de tenter le passage si les ennemis avaient seulement eu un corps de 10,000 hommes pour s'y opposer. Il est assez surprenant que, l'intention du prince Ferdinand étant de nous le disputer, comme il est bien prouvé par le combat qu'il nous a livré hier, il se soit arrêté aussi longtemps à Ziegenhain et ait été aussi mal informé de nos desseins. »

Après l'affaire du 10, le maréchal reconnut les forces de l'ennemi : il trouva la gauche et son front protégés par des ravins et des escarpements qui les rendaient inattaquables; la droite lui parut également bien située pour la défense, cependant il jugea pouvoir diriger ses opérations de ce côté. M. de Saint-Germain fut envoyé, le 14, à Gembeck et Wasbeck pour dépasser la droite des ennemis et leur faire craindre d'être prévenus sur la Diemel. Pour lier cette position avec celle de l'armée, on fit camper, le même jour, entre Mulhausen et Berndorf la brigade des Gardes et les grenadiers de France et Royaux. Les Carabiniers et la brigade de Royal-Suédois furent portés entre la gauche de l'armée et Berndorf, ce qui forma une ligne continue depuis la droite appuyée à Vohle, où campait la réserve de M. de Lusace, jusqu'à l'extrémité de la gauche de M. de Saint-Germain. M. de Sporcken, qui avait rejoint le prince Ferdinand, campait près de Landau, sur la Schwarze, et ce mouvement le détermina à lever son camp afin de se rendre à Wolkmarsen, sur la Twist; une partie de la gauche de la deuxième ligne ennemie marcha également, et alla s'établir en potence derrière la droite. Cette

(1) Eder, Edder; prend naissance dans le Westerwald en Westphalie, sur la pente orientale de l'Ederkopf, et tombe au-dessus de Cassel, dans la gauche de la Fulda, bassin du Wéser; avec la Fulda et la Werra, serpente dans son cours inférieur à travers la fertile campagne de la Hesse.

nouvelle position engagea le maréchal de Broglie à faire camper toute la réserve de gauche sur le plateau où M. de Saint-Germain avait déjà placé les 2 brigades, en mettant la gauche à l'escarpement près d'Arolsen et sa droite à la maison de chasse, afin de pousser au delà d'Arolsen, sur le chemin de Wolfhagen à Warburg et même sur celui de Cassel, les troupes légères de la gauche.

La réserve campa, le 17, dans sa nouvelle position; M. de Saint-Germain mit son quartier à Kanstein et plaça à Mengeringhausen ses troupes légères, qui lancèrent un détachement à Helse. M. de Chabo s'étendit avec les siennes jusqu'à Cappel. La nouvelle position de la réserve de gauche avait occasionné dans le camp ennemi quelques changements; mais il se trouvait aussi inabordable qu'auparavant. Le seul point par lequel on aurait pu tenter une entreprise se trouvait au-dessus du village de Deringhausen, point d'où partait d'abord leur droite, qui maintenant devenait leur centre, et, pour s'en rapprocher, le maréchal fit attaquer, le 16, par M. de Vair, un détachement qui occupait un bois à une demi-lieue de Deringhausen. Les ennemis furent chassés, et quelques troupes de cavalerie, qui se présentèrent pour les soutenir, culbutées. On établit immédiatement deux redoutes à la pointe du bois. Malgré ce petit avantage, on dut considérer que l'attaque du camp ennemi se trouvait réduite à un seul point, présentant tout au plus un front de 8 à 10 B., ce qui rendait l'attaque de vive force impossible : il fallait tourner la position. Le maréchal paraissait certain de pouvoir les prévenir sur la Diemel; mais cette opération exigeait la séparation de Marburg et de Korbach, d'où on tirait le pain, et on n'avait pas encore réuni les moyens pour s'en procurer du côté de cette rivière. Il fallait donc rester à Korbach jusqu'au moment où on aurait formé à Brilon un grand établissement de vivres; des convois y arrivaient par Siegen et Berleburg (communication fort assurée par la prise de Dillenburg, qui s'était rendu, le 15, après un incendie considérable causé par les bombes). Les munitionnaires demandaient vingt-sept jours avant d'être en état de commencer les premières distributions derrière la Diemel. Pour ne point rester inactif pendant ce temps, le maréchal prépara le siège de Ziegenhain, qu'il voulait occuper, afin de ne pas laisser à l'ennemi une vedette sur Marburg et un point d'appui aux partis

qui auraient pu inquiéter notre communication avec Francfort. Il résolut en outre de balayer toutes les troupes légères entre l'Edder et la Schwalm, et y envoya M. de Stainville le 17 juillet.

Un malheureux événement, arrivé, le 16, au détachement de M. de Glaubitz, qui fut presque entièrement pris par le prince héréditaire, empêcha M. de Stainville d'accomplir sa mission et de se porter sur Marburg.

« J'attendais, écrivit M. de Glaubitz, le pain, qui n'arriva qu'à midi, lorsqu'un poste d'infanterie, à la gauche du camp, placé dans un bois, fut culbuté et mon camp attaqué. Royal-Bavière, dont il ne restait que 2 B., le troisième étant à Marburg, se trouvait à la distribution ; quand il entendit les coups de fusil, il jeta son pain, courut aux armes et soutint longtemps la mousqueterie. Anhalt se concentra dans Ermsdorf, appuyé par Berchiny, qui se replia bientôt. Les 2 pièces du régiment d'Anhalt ayant été prises, il me fallait tâcher d'arriver à Langenstein avec l'espérance de parvenir jusqu'à Marburg. Je commençais à gagner du terrain, lorsque les Anglais vinrent se ruer sur moi de droite et de gauche, malgré les pertes qu'ils avaient éprouvées par la vivacité de notre feu ; le soldat était rendu, exténué de fatigue, manquant de viande depuis trois jours, presque sans pain ni poudre ; il était près de 6 heures du soir ; nous avions encore plus de deux heures de marche à faire par une grande chaleur. Le prince héréditaire m'ayant proposé de capituler, j'acceptai en me rendant prisonnier. Le prince d'Anhalt, MM. de Courvoisier, Falkenheim et tous les officiers, se sont comportés avec grande valeur, ainsi que la troupe. M. d'Helffenberg, colonel de Bavière, et sept officiers sont tués. M. Stockart, lieutenant-colonel de Bavière, d'Ancillon, major, et beaucoup d'officiers sont blessés ; il y a de plus 400 soldats blessés, et environ 350 tués. »

De son côté, M. de Berchiny écrivait de Marburg, le 19 juillet, au ministre de la guerre :

« Je vous envoie ci-joint un petit détail de l'affaire de M. de Glaubitz, par ce que j'ai vu moi-même. Mon régiment a été écrasé par les charges considérables que j'ai été obligé de faire pour soutenir l'infanterie autant qu'il m'a été possible ; de 900, il ne me reste plus que 262 hommes en état de servir. Si vous n'avez des bontés, nous sommes ruinés ; nous avons eu le malheur de perdre nos équipages à Zeilbach. Nos officiers s'étaient saignés pour en

refaire de nouveaux; nous avons tout reperdu dans notre dernière affaire; il ne nous reste ni chemise, ni marmite, ni d'autre cheval que celui que chacun montait : voilà au vrai la situation du régiment et des officiers ; il a aussi, deux fois de suite, perdu sa caisse militaire. A peine nos chasseurs ont-ils été arrivés, qu'ils sont écrasés. Je ne saurais trop vous dire de bien de M. de Sombreuil; il est étonnant pour une troupe nouvelle qu'elle se soit défendue aussi vaillamment ; il ne me reste presque plus d'officiers. Il y en a quinze prisonniers et mes deux lieutenants-colonels. De grâce, ayez des bontés pour nous (1). »

Le 17, en apprenant le résultat de cette affaire, le maréchal eut d'autant plus d'inquiétude pour Marburg, que 1 B., destiné à y entrer, n'était pas encore arrivé, et que le prince héréditaire, que l'on assurait avoir marché, le 16 au soir, sur Kirchhayn, pouvait facilement tomber sur le parc des vivres ; mais il fut bientôt tranquillisé par les nouvelles de M. de Stainville, qui, de son côté, remportait un avantage entre Franckenau et Wildungen.

M. de Broglie (2) n'était cependant pas complètement rassuré

(1) D. G., 3557, 63.

(2) Broglie (Victor-Maurice, comte de), le premier maréchal de France créé par Louis XV, le 2 février 1724 ; mort le 4 août 1727.

Broglie (François-Marie de), 3e fils de Victor-Maurice, né le 11 juin 1671 ; sert en Allemagne sous les maréchaux d'Humières, de Boufflers, de Villars ; maréchal de France le 14 juin 1734 ; désigné, le 2 décembre 1741, pour commander l'armée de Bohême sous l'électeur palatin ; créé duc en 1742 ; à la tête de l'armée française en Bavière, en 1743 ; mort le 22 mai 1745.

Broglie (Victor-François de), né le 19 octobre 1718 ; fils de François-Marie ; 13 octobre 1734, colonel de Luxembourg (infanterie) ; 26 avril 1742, brigadier ; 1er mai 1745, maréchal de camp ; à l'armée de Flandre en 1746 et 1747 ; 10 mai 1748, lieutenant général ; fait toute la guerre de Sept ans ; maréchal de France le 16 décembre 1759 ; en juillet 1789, a le commandement des troupes autour de Versailles ; 1792, à la tête de l'armée des princes ; 1794, lève un régiment à la solde de l'Angleterre ; mort à Munster (Westphalie), le 30 mars 1804 ; habile tacticien ; trop disposé à agir isolément ; on est en droit d'imputer à son indépendance jalouse les défaites de Minden et Willingshausen.

Broglie (Charles-François, comte de), frère du maréchal Victor-François, et fils du maréchal François-Marie ; né le 20 août 1719 ; mestre de camp en 1741 ; brigadier en 1747 ; colonel des grenadiers de France ; ambassadeur ; lieutenant général le 18 mai 1760 ; soldat, diplomate, chef de la correspondance secrète, exilé à Ruffec ; rappelé par le nouveau règne ; mort à Saint-Jean d'Angély, le 6 août 1781. « Ce

sur Marburg, car on disait le prince héréditaire y dirigeant sa marche, et il manda alors sur-le-champ à M. de Stainville de s'y porter avec la plus grande célérité. M. de Lusace eut ordre de le suivre et de se porter par Aset et Bringhausen sur Franckenau, Gemunden et Kirchhayn. M. de Stainville marcha droit sur Marburg, arriva dans l'après-midi du 17 à Wolmar, d'où il demanda 2 nouveaux B. et des troupes légères pour Frankenberg, et, à 6 heures du soir, il touchait Wetter avec sa cavalerie; son infanterie n'y arriva que le soir. Il se rendit de sa personne à Marburg; et comme tout y était tranquille, que le B. attendu y était arrivé, ainsi que les débris de Berchiny, et qu'il sut le corps de Luckner seul à Kirchhayn, il en informa M. de Lusace afin de donner du repos à ses troupes.

M. de Lusace partit de Vohle le 17, avec la réserve, par la route de Bringhausen, et, après la marche la plus pénible à travers des défilés et des montagnes où il eut à franchir quatre fois l'Edder à gué, arriva le 18, à 7 heures du matin, à Franckenau. Il en repartit le soir pour Gemunden en passant par Lohlbach, résolu à se porter diligemment jusque sur Wildungen, où on affirmait les ennemis encore en position.

Le 18, le maréchal se rendit au camp des grenadiers de France et des brigades de Royal-Suédois et Castella, établi la veille sur les hauteurs de Nieder et Ober Marsberg, où il ordonna la construction de quelques redoutes, et qu'il renforça de Royal-cavalerie; puis il se porta à la réserve de gauche, campée derrière Mengeringhausen, en continuant des reconnaissances jusqu'à Arolsen.

Le 19, M. de Lusace marcha sur Rosenthal, où il reçut de nouveaux ordres pour agir de concert avec M. de Stainville et exécuter le projet de nettoyer le pays entre la Schwalm et l'Edder, projet contrarié par le malheur arrivé à M. de Glaubitz. Cette diversion avait encore pour but d'attirer l'attention de ce côté et de diviser ainsi les forces ennemies. En conséquence de ces instructions, M. de Lusace marcha sur Wildungen, et M. de Stainville s'y rendit de son côté.

Par suite du fâcheux désaccord survenu entre le maréchal et M. de Saint-Germain, ce dernier quitta l'armée le 20 juillet, et fut

n'est point un génie, mais il a de la vivacité et parfois de l'agrément. » (Mme du Deffand.)

remplacé dans son commandement par M. le chevalier de Muy (1). Cette réserve occupait le camp de Kanstein lorsque M. de Broglie fit ses dispositions pour déloger le prince Ferdinand de sa position.

Le 21, la réserve de la droite est portée à Olderhausen, y séjourne le 22, avec ordre de se réunir, le 23, au corps de M. de Stainville et de pousser de concert ce qu'ils rencontreraient d'ennemis sur la rive de l'Edder. Ils forcèrent Luckner à repasser l'Edder avec confusion, et mirent le prince Xavier en état d'occuper le lendemain Fritzlar par un détachement sous M. de Caraman.

« Je suis arrivé ici, écrivait de Wildungen M. de Lusace, depuis une heure. Les troupes de M. de Luckner n'ont été averties de mon arrivée que quand leurs postes ont été repliés. Après quelques coups de canon de la hauteur de Standsdorff, et après avoir laissé quelques chasseurs dans Wildungen, ils se sont promptement retirés sur la hauteur d'Auraff, l'Edder derrière eux. La colonne menée par M. de Grandmaison a débouché on ne peut plus à propos, en même temps que l'avant-garde des dragons se formait à la gauche de Wildungen et que ma réserve de grenadiers débouchait sur la droite.

(1) *Au roi.*

« 20 juillet.

« J'attendis jusqu'à hier 19, à 8 heures du soir, espérant que quatre jours de réflexion le feraient rentrer en lui-même, et, n'ayant point entendu parler de lui, je me déterminai à me conformer à la lettre de M. le maréchal de Belle-Isle; je prévins M. Gayot. Jamais démarche, Sire, ne m'a tant coûté, et, si le service de V. M. n'y avait été aussi intéressé, je ne m'y serais jamais déterminé. C'est le même motif qui m'a engagé à retirer M. de Voyer et M. de Luc de la réserve en donnant le commandement à M. de Muy. Voulant y rétablir l'esprit de subordination et d'ordre, il était nécessaire de les en ôter pour prévenir les difficultés qu'ils auraient fait éprouver à M. de Muy. V. M. sait la conduite que M. de Voyer a tenue vis-à-vis de moi à la fin de la dernière campagne, et elle sentira aisément que, s'il a été capable, ayant des torts aussi réels, de tenir tête avec autant d'audace à un maréchal de France commandant l'armée, il en agira encore bien plus irrégulièrement avec M. le chevalier de Muy. J'ai d'ailleurs d'autres raisons essentielles, qui ne sont pas ignorées de V. M., de le tenir au gros de l'armée et de ne pas le laisser entrer le premier dans aucun pays.

« Pour ce qui est de M. du Luc, personne n'ignore qu'il a beaucoup d'esprit et l'usage qu'il en fait; étant près de moi, il sera moins dangereux, et je le contiendrai ou l'enverrai en second dans une place, sur les derrières, où il ne pourra faire du mal. »

Toute la correspondance concernant cette affaire est très curieuse dans ses détails.

L'ennemi a pris sur-le-champ le parti de passer l'Edder dans la plus grande confusion. Un peu plus de vivacité de la part des dragons, et M. de Glaubitz pouvait être vengé; mais une halte faite mal à propos a donné le temps à l'ennemi de se former sur la hauteur de Bergheim...

« Voilà, Monsieur le maréchal, à quoi se borne le succès de l'expédition qui devait mettre entre vos mains 2 à 3,000 ennemis. D'un autre côté, M. de Stainville s'est égaré avec la colonne de droite et ce n'est que dans l'instant même où je reçois de ses nouvelles, par lesquelles j'apprends qu'après avoir marché depuis 10 heures du soir jusqu'à présent, il est enfin arrivé par des chemins les plus affreux à Braunau. Il ajoute encore qu'il compte envoyer tout de suite un détachement de dragons et d'infanterie à Kerstenhausen. Pour ce qui est de sa colonne, il ne croit pas qu'elle soit en état de passer Wildungen aujourd'hui. »

Le maréchal s'était rendu la veille à Wasbeck, pour prendre le commandement des brigades de Belsunce, Diesbach, d'Orléans, des dragons Beaufremont et d'Apschon, des volontaires de Flandre et de Vair, destinés à déboucher par Wetterburg sur le flanc gauche du camp de Wolkmarsen, M. de Clausen avec la brigade Royal-Suédois agissant en raison des circonstances.

Toute l'armée en bataille débouche à la pointe du jour; elle se porte en avant, s'empare de Wetterburg, pendant que M. de Clausen arrive à hauteur de Landau et que, à la réserve de gauche, M. de Muy, est maître de Wolkmarsen. Le maréchal passe la journée sur les hauteurs d'Arolsen; vers le soir, il charge MM. de Rochambeau et de Boisclaireau de prononcer un mouvement qui, à 4 heures du matin, force le prince Ferdinand à se retirer sur Wolfhagen.

Le 25, à la pointe du jour, le corps de M. de Broglie se mit à sa poursuite, pendant que M. de Chabo s'avance sur les hauteurs en avant d'Ehringen en passant l'Erpe, et que M. de Muy occupe les hauteurs de Ludersheim. M. de Bulow était vivement poursuivi par M. de Vair, dont les volontaires faiblirent néanmoins bientôt devant la résistance de l'ennemi. Alors MM. de Jaucourt, Nicolay, Guintrant et Saint-Victor, à la tête de leurs régiments, chargeant vigoureusement les E. hessois et hanovriens, les dégagèrent, mais ils laissèrent parmi les morts M. de Vair. Le maréchal arriva vers les 10 heures sur les hauteurs de Sachsenhausen avec l'avant-garde

du prince de Condé, et établit l'armée sur les hauteurs de Freienhagen, le corps du comte de Broglie derrière Wiesebeck, M. de Muy à Landau.

Le 26, le maréchal chassa les ennemis de la plaine de Wolfhagen, et M. de Muy, qui arriva à peu près, au moment où nous restions maîtres du champ de bataille, campa sur deux lignes, la droite au village d'Isthe, la gauche en écharpe sur des hauteurs à une lieue en avant de Wolfhagen; le comte de Broglie se plaça en avant du village de Wenigenhasungen.

Le 27 à midi, M. de Muy eut ordre de porter sa gauche à Altenhasungen et sa droite à Zierenberg; mais, au moment de se mettre en marche, la réserve reçut un changement de destination et fut établie à Wolkmarsen. A peine y était-elle établie, qu'un nouvel ordre la fit porter à Essentho, au delà de Stadtberg. La réserve marcha sur Warburg, et la tête des deux colonnes qu'elle formait y arriva à la nuit. La route suivie par celle de gauche était la seule praticable à l'artillerie. Les troupes étant extrêmement fatiguées, M. de Muy s'était déterminé à les faire reposer à Scherfede, au débouché du défilé de Kleinenberg, et à n'arriver que le lendemain de très bonne heure à Warburg; mais M. de la Morlière, qui occupa cette place avec 2 brigades, ayant eu des avis certains que les ennemis marchaient en force sur lui, en informa sur-le-champ M. de Muy, qui, vu les circonstances, continua sa marche et établit son camp, la droite à la Diemel, derrière Warburg, la gauche sur des hauteurs, en avant du village d'Ossendorf.

Le 29, le maréchal reconnaît les routes pour rapprocher l'armée du roi de celle des ennemis et les attaquer ensuite.

Le 30, l'armée campe, la droite à hauteur du village d'Ehlen, qu'elle laissa devant elle, sa gauche tirant vers Kaplenberg, Zierenberg restant en avant de son centre. Tous les B. de grenadiers, la Gendarmerie, la brigade des gardes, 3 brigades d'infanterie, et le corps de M. le prince de Robecq en tête, sont portés en avant du village de Dornberg, sous le prince de Condé, qui s'approcha avec les grenadiers et le corps du prince de Robecq du village de Weimar, occupé par l'ennemi, et le replia après lui avoir envoyé quelques volées de canon. Le camp fut levé. Une colonne de nos grenadiers, précédée du corps de M. de Chabo et suivie des Carabiniers, ayant débouché de l'autre côté de la montagne de Dornberg, une

partie de l'armée ennemie descendit, et nous vîmes un corps assez considérable marchant sur Cassel. Le matin, M. de Lusace avait attaqué la Cascade, en avait replié 2 B. qui la gardaient, et s'était emparé du poste de Weinenstein, au bas de la montagne, vis-à-vis du camp retranché.

Le 30, M. de Muy mandait à M. le maréchal qu'il venait de reconnaître un corps ennemi, qu'il jugeait être de 15,000 hommes, campé sur la rive gauche de la Diemel, sa gauche à Liebenau, sa droite à Corbecke. D'après les dispositions des ennemis dans la journée du 30, M. le maréchal jugea qu'il décamperaient dans la nuit, mais impossible de décider si leur direction serait sur la Diemel ou sur la Fulda. Pour être instruit plus sûrement de leur départ et du parti qu'ils auraient pris, M. le maréchal fit occuper à l'entrée de la nuit, par des B. de grenadiers et de chasseurs, les villages de Weimar et de Furstenwald, qui touchaient à leur ligne.

Le 31, à la pointe du jour, un brouillard très épais empêcha nos troupes légères de s'approcher de l'ennemi.

Vers 10 heures, M. le maréchal apprit, au village de Calden, par les volontaires de Saint-Victor, que l'ennemi se retirait sur la Diemel. Il avança M. de Guerchy avec 3 brigades d'infanterie et du canon sur Warburg, pour renforcer M. de Muy. Il ordonna également à M. de Saint-Pern de s'y rendre avec les grenadiers de France et Royaux et 8 pièces du parc. Il poursuivit lui-même l'ennemi avec le corps du prince de Robecq; mais ne pouvant le rejoindre, il marcha au gué de Wolfhagen, un peu au-dessous de Cassel, et ordonna au prince de Condé de prendre la même route; malgré toute sa diligence, il ne put arriver à temps : les ennemis avaient déjà monté le plateau de Sandershausen et étaient en pleine marche sur Munden. M. de Lusace s'était porté dès le matin dans le camp retranché de Cassel; vers les 11 heures, quand le brouillard fut tombé, il attaqua les redoutes et les nouveaux retranchements dont les ennemis avaient environné la ville. Les Saxons et la brigade de la Marck, animés par l'exemple de ce prince, y marchèrent avec le plus grand courage, et, malgré un feu très vif de canon, chassèrent le corps entier du général Kilmansegg, qui les défendait, et que harcelèrent vivement les volontaires de Hainaut et d'Austrasie, et les dragons, qui avaient passé la Fulda au-dessus et au-dessous de la ville.

M. le maréchal entra dans Cassel, vers les sept heures du soir, et y reçut une lettre de M. le chevalier de Muy, écrite vers 10 heures du matin, par laquelle il lui marquait qu'il voyait déboucher sur lui un corps de 40,000 hommes et qu'il allait être attaqué sans doute.

Voici ce qui s'était passé à Warburg.

Le 31 juillet, la réserve de la gauche campait, la droite à Warburg, la gauche aux hauteurs qui sont vis-à-vis des villages de Menne et d'Ossendorf. M. de Muy, d'après différents avis du maréchal sur la marche de l'ennemi, détacha le 31 juillet, à la pointe du jour, M. de Castries; celui-ci ne put reconnaître sa marche sur le camp de Warburg que lorsque le brouillard fut dissipé, c'est-à-dire vers 9 heures 1/2 du matin. Les troupes de la réserve sont bientôt disposées, et les gros équipages déjà mis en marche par précaution pour repasser la Diemel. Comme deux des colonnes ennemies paraissaient se diriger sur notre flanc gauche, M. de Muy plaça sur les hauteurs de Menne les 4 brigades d'infanterie de Bourbonnais, la Couronne, Jenner et Planta, aux ordres de M. de Ségur, lieutenant général, et de MM. Damezaga et de Travers, maréchaux de camp. Les brigades de la Tour-du-Pin et de Touraine, ayant à leur tête MM. de Maupeou et de Roquepine, furent placées à la droite, en deçà de Warburg. MM. de Lutzelburg (1) et Dauvet, de Lugeac, Soupire et de Maugiron, occupèrent le centre avec de la cavalerie, vis-à-vis d'une plaine fort étendue. Les dragons, aux ordres de M. le duc de Fronsac, prirent place entre la droite de l'infanterie et la gauche de la cavalerie; l'artillerie se rangea sur le front de la ligne; le corps de Fischer tenait la ville et la tour de Warburg. La colonne de droite de l'infanterie ennemie ayant tourné les hauteurs derrière notre gauche par le village d'Ossendorf, M. de Muy porta les brigades d'infanterie de Bourbonnais, de la Couronne et de Jenner à la tour qui est sur ces hauteurs; il fit avancer en même temps la brigade de Rouergue pour les soutenir, et y joignit celle de Touraine. La tête de la première colonne de l'ennemi nous prévint sur la sommité derrière notre

(1) Lutzelburg (de), et Maugiron (Louis-François de). Mousquetaire, 23 juin 1738; mestre de camp, 28 septembre 1740, d'un régiment de cavalerie de son nom, incorporé dans Chartres en 1761; maréchal de camp, 1er mai 1758; lieutenant général, 25 juillet 1762. Tous deux gens d'esprit, mais ambitieux et avides de grades; commandant la droite de la cavalerie à Warburg. (D. G.)

gauche, et leur seconde colonne s'avança parallèlement et à même hauteur dans le fond. M. de Muy forma nos brigades de gauche sur deux lignes, et le combat commença. Les brigades de Bourbonnais, de la Couronne et de Rouergue chargèrent cinq fois, malgré la supériorité du feu des ennemis, avec le plus grand courage, et leur firent perdre plusieurs fois du terrain; elles étaient vivement secondées par la brigade Jenner, que M. Damezaga commandait. Cependant on vit se déployer dans la plaine la cavalerie ennemie, dont une partie se portait sur le flanc de notre infanterie. M. de Muy fit avancer alors les brigades de cavalerie de Royal-Piémont et de Bourbon pour la protéger (1). Le combat se soutenait toujours à gauche, depuis plus de quatre heures, avec un avantage égal de part et d'autre; mais on s'aperçut que l'ennemi faisait filer des troupes vers nos ponts de la Diemel : le danger devenait pressant; M. de Muy y fit marcher M. de Roquepine, maréchal de camp, avec la brigade de Touraine; il manda en même temps à M. de Maupeou de s'y porter également avec la brigade de la Tour-du-Pin, donna ordre à la cavalerie et aux dragons de repasser la rivière, et fit retirer en même temps l'infanterie de la gauche. La brigade Planta couvrit leur retraite avec un courage et un ordre admirables.

M. de Lugeac, à la tête de la brigade de Bourbon, marcha sur la cavalerie anglaise, au moment où elle se précipitait sur notre infanterie, et la mit en désordre. Cette charge si vigoureuse et si opportune assura le passage de la rivière dans le meilleur ordre. Les dragons de M. le duc de Fronsac restèrent au débouché. Toutes nos troupes se mirent en bataille (2) sur les hauteurs adossées aux bois qui sont à la rive droite de la Diemel, où on établit des pièces qui continrent l'ennemi. La réserve, au bout de 2 heures, se remit en

(1) Serrurier (Mathieu-Philibert), né à Laon, le 8 septembre 1742; lieutenant; eut la mâchoire brisée à Warburg; maréchal de France le 14 juin 1804; mort le 21 décembre 1819.

(2) L'ordre de bataille comprenait sept parties distinctes : les deux ailes et le centre de la première ligne, les deux ailes et le centre de la deuxième, et la réserve. Lorsque les officiers généraux les plus anciens se trouvaient placés à la tête de leurs troupes, le commandant en chef distribuait les autres un peu partout sur le front des lignes, et alors souvent il en résultait une difficulté très grande de les employer tous.

marche sur Wolkmarsen, où elle campa sans que l'ennemi osât la suivre ni l'inquiéter. Cette retraite vis-à-vis d'un ennemi aussi supérieur prouve la vigueur de toutes les troupes qui combattirent ce jour-là; on ne leur prit ni drapeaux ni étendards.

M. de Muy, ayant repassé la Diemel sous la protection des batteries établies sur la rive droite de cette rivière, sans avoir été suivi, campe le même jour (31 juillet) à Wolkmarsen; mais la plus grande partie des équipages, n'ayant pas tenu la route prescrite, se dispersa dans les villages et les bois. Par suite de l'avis que l'ennemi poussait des troupes sur Arolsen, et craignant pour Korbach, le maréchal part, le 1er août, de Zierenberg avec son armée, sur cinq colonnes, pour s'établir sur une seule ligne à Ober-Wettesingen, sa droite aux hauteurs d'Ersen, sa gauche aux bois de Welda. Ce mouvement força le corps de milord Gramby à quitter les hauteurs de Wilda, quoiqu'il fût au delà de la rivière d'Erpe. La légion britannique tint toujours le bois en deçà de la Diemel, vers la gauche de notre armée. M. de Broglie, croyant ce bois fortement occupé, y porte, le lendemain 2, les grenadiers et chasseurs, les Carabiniers, les 5 brigades de cavalerie de l'aile gauche, les 12 pièces de canon, les hussards de Turpin, les volontaires de Dauphiné et de Clermont, sous les ordres de M. le prince de Condé. Il ordonne à M. de Saint-Pern de longer la rivière d'Erpe à la gauche de ce prince, et il tient à la tête du camp, avec M. de Guerchy, 3 brigades prêtes à soutenir l'attaque du bois. La légion britannique ayant abandonné le bois sans résistance, il y place, à la pointe, les B. de grenadiers et chasseurs; le lendemain 3, Navarre et Auvergne sont placés à la droite et à la gauche de la cavalerie de l'armée. Il envoie M. de Chabo, avec son corps renforcé de cavalerie, prendre poste à Rhoden, afin de faire repasser la Diemel à toutes les troupes légères encore à la droite de cette rivière; il tient les volontaires de Flandre sur les hauteurs de Wilda, et il mande, le 2, à M. de Muy de détacher de sa réserve M. de Castries vers Korbach, afin d'escorter jusqu'à Freinhagen le convoi de pain qui arrivait et de l'envoyer ensuite à Stadtberg pour en masquer les défilés, dont M. le prince héréditaire s'était approché le 1er août, pour couvrir Korbach.

Apprenant, le 3 au soir, que les ennemis sont dans Stadtberg, il fait partir, le 4, de son camp, Vaubécourt et Alsace pour joindre M. de Castries; il s'y porte lui-même. Il mande alors à M. de Cas-

tries de venir sur les hauteurs à la droite de Stadtberg, et envoie ordre à M. de Muy, dont il avait dirigé le même jour la réserve sur Korbach pour la joindre à M. de Castries, de changer sa route et de se porter aussi à Stadtberg pour masquer le débouché et s'en emparer. Le premier arriva le 4, à 11 heures du matin, à l'issue des bois d'Helminghausen avec Alsace et Vaubécourt, et y campa. M. de Muy n'y arriva que le lendemain 5, à 6 heures du matin. Il réunit à sa réserve le corps de M. de Castries et les 2 brigades de M. de Wurmser. Pendant ce temps, le maréchal, qui en se portant à Cassel avait laissé une partie de ses troupes sur les hauteurs d'Ehrsten et de Zierenberg, met toutes ses forces en marche, et, le même jour, il est entre Essen et Breuna, son quartier général à Ober-Elsungen.

Il se produisait cependant quelques mouvements du côté du Rhin.

Le 14 août, la réserve, partie de Neuss à la pointe du jour et établie à Meurs, eut ordre de se remettre en marche, le lendemain 15, de bonne heure, pour se porter sur le débouché de Closter-Camp; elle ne put arriver que très tard et campa en deçà du canal de Rheinberg à Gueldre. Le corps de Fischer fut envoyé dans l'abbaye pour couvrir son débouché, et la brigade de Bouillon resta du côté de Rheinberg.

Ce même jour 15, le prince héréditaire parut devant Rheinberg et se déploya dans la plaine, de manière à masquer son mouvement par derrière. Comme la ligne des ennemis approchait trop de la ville, M. de Chabo la fit reculer sous le feu de son artillerie; le reste de la journée se passa en fusillades. La réserve, arrivée en deçà du canal, fut arrêtée à la gauche du camp de Meurs, de l'autre côté duquel était un marais; la droite se prolongea parallèlement au canal, appuyée à des bois, l'infanterie en première ligne, la cavalerie en seconde, et la Gendarmerie en potence dans une plaine, en arrière de la gauche. Dans cette position, la réserve avait devant elle les débouchés dont elle devait se servir le lendemain pour passer le canal. M. de Syonville, lieutenant-colonel de Bouillon, en eut la direction et fut chargé de conduire avec lui M. de Boisclaireau, destiné à commander dans Wesel sous M. de Castella.

Le prince héréditaire, voulant combattre, prit son parti de ne point attendre l'attaque qu'il supposait avec raison que nous devions faire. Il se détermine à faire passer le Rhin au reste de son armée et à marcher pour nous surprendre : en conséquence, il masque

Rheinberg et arrive sur le canal. Il se jette brusquement et avec des forces supérieures sur le corps de Fischer. Ce fut à deux heures du matin que cette attaque commença; ce feu força la réserve de se mettre en bataille, mais l'obscurité avait empêché de prendre d'autres précautions que de porter à la tête des débouchés de la gauche les grenadiers et chasseurs de la brigade d'Auvergne, ce dont on était convenu dès la veille, pour soutenir le corps de Fischer. M. de Rochambeau s'acquitta de cette disposition avec célérité et intelligence. Sur le rapport de M. de Rochambeau à M. de Castries, il fut ordonné à la brigade d'Auvergne (M. de Besenval) d'appuyer les grenadiers. M. de Wurmser, à la tête d'Alsace, est placé dans des haies et des maisons à la droite d'Auvergne, et où les feux se dirigeaient; ces 2 brigades soutinrent avec fermeté des attaques réitérées. Les ennemis une fois arrêtés dans leur élan, on s'occupa de les obliger à se retirer, et c'est alors que la brigade de la Tour-du-Pin se porta en colonne par la droite vers Kloster-Camp, d'où on pouvait prendre à revers la colonne ennemie. Le canon de cette brigade commença son effet sur le flanc gauche de l'ennemi; M. de Lugeac fit placer en avant de la Gendarmerie 2 pièces servies par M. Thiboutot. L'attaque des ennemis étant bien décidée à la pointe du jour, M. de Roquepine, resté avec 8 B. dans l'intervalle de Rheinberg à la droite, reçut l'ordre d'arriver, et M. le comte de Chabo celui de ne laisser qu'une partie de Fischer dans la ville et de venir avec le reste de son corps. Les efforts des ennemis pour emporter les bois et les maisons de Camper-Bruch, défendus par les brigades d'Alsace et d'Auvergne, nous firent perdre beaucoup de monde, ce qui obligea encore à porter dans cette partie la brigade de Normandie (M. Dauvet), composée de ce régiment et de celui de Briqueville.

Jusqu'à ce moment-là, cette brigade restait en bataille pour soutenir Auvergne et Alsace, lorsque, le feu devenant si violent, elle entra dans les haies afin d'arrêter entièrement la tête de la colonne ennemie. Comme l'action durait depuis trois heures et ne se décidait pas, M. de Castries se mit lui-même à la tête de la brigade de la Tour-du-Pin pour pousser à la baïonnette la colonne qui combattait Auvergne, Alsace et Normandie. La marche seule du 2e B. de cette brigade décida la retraite de l'ennemi, qui fut suivi avec trop d'ardeur par notre infanterie, laquelle s'engagea dans la bruyère et

Camper-Bruch, malgré tout ce qu'on put faire pour la contenir; des escadrons anglais fondirent dessus et forcèrent bientôt ceux des nôtres qui étaient dans la bruyère à regagner précipitamment les haies, dont ils n'auraient pas dû sortir. Alors M. Dauvet avance le 1er B. de Briqueville, qui par son feu arrêta cette cavalerie; 2 E. de Royal-Piémont et 1 de Balincourt, que conduisait M. de Thiard (1), finirent par rejeter dans la bruyère cette tête de cavalerie. Après cette charge, les ennemis se retirèrent dans leur camp retranché de Buderich, laissant beaucoup de prisonniers et un étendard. Pendant que la gauche combattait, une colonne ennemie, qui voulait tourner la droite, tira quelques coups de canon sur la brigade de Royal-Étranger, que commandait M. de Cursay; mais il la contint jusqu'à l'arrivée de la brigade de la Couronne. Pendant l'affaire, les ennemis voulurent attaquer Rheinberg; M. de Chabo, qui y commandait avec l'avant-garde, et qui avait porté une partie de ses troupes sur sa gauche, reprit tout de suite par sa droite. Ses dispositions dans le cours de la journée furent toujours à propos. L'armée passa le même jour le canal et se forma, la droite à Rheinberg, où le quartier général fut établi; M. de Chabo marcha avec son avant-garde à Ossenberg.

Le 17, à la pointe du jour, on reconnaît l'ennemi. M. de Champagne, colonel de Rouergue, se porte le long de la digue du Rhin avec les grenadiers et les chasseurs de la brigade; il pousse jusqu'à une lieue de Buderich, où commença une fusillade qui dura toute la journée; M. de Roquepine, soutenant M. de Champagne avec la brigade liégeoise, y est blessé. Les débouchés de la plaine qui s'étend depuis la plaine de Borth jusqu'à Buderich sont reconnus; ensuite, à l'entrée de la plaine, toute l'avant-garde de M. de Chabo est liée avec M. de Roquepine, qui occupait la digue du Rhin. Il y eut dans la plaine de Borth, et dans les bois qui se trouvent à la droite et à la gauche de cette plaine, une vive escarmouche et beaucoup de monde tué de part et d'autre. L'armée campa dans la plaine derrière le village de Borth, avec le quartier général.

(1) Thiard de Bissy (comte de), né le 14 octobre 1721; entre, avec son frère Claude, en 1737, dans le régiment du Roi; lieutenant-colonel de cavalerie, 11 avril 1743; maréchal de camp, 19 avril 1760; lieutenant général, 25 juillet 1762; meurt sous la hache révolutionnaire, le 27 juillet 1794, le jour même de la chute de Robespierre.

Le 18, M. de Castries, qui comptait attaquer les ennemis dans leur camp retranché, monta à cheval avant le jour, et se disposait à se porter en avant, lorsqu'il apprit leur départ à minuit et qu'ils avaient repassé le Rhin sur des barques : il fit suivre l'arrière-garde par M. de Chabo; les dragons de Thianges et de Royal chargèrent les dernières troupes. L'arrière-garde ennemie traversa le Rhin, protégée par le feu de 22 pièces de gros canon; le pont, rompu, demeura en notre possession. M. de Castries arriva à onze heure du matin, le 18, dans Wesel avec les brigades de Bouillon et de Normandie, quand les ennemis en levèrent le siège. Alors la réserve est cantonnée à la rive gauche, mesure nécessitée par la fatigue extrême des troupes et le mauvais temps. Si on réfléchit que les troupes qui avaient combattu, le 16, à Camper-Bruch étaient parties de Cassel le 3, on jugera des moyens de tous genres employés pour arriver à ce beau résultat.

Du côté de Cassel, nous continuions à aller en avant.

M. de Lusace, qui avait passé la Fulda à Cassel le 1er août, se porte le même jour sur Munden, avec son camp à Lutternberge. En arrivant, il détache une entreprise contre les ennemis, soutenus par un corps du général de Kilmansegg et campé au débouché de l'autre côté du Wéser. L'attaque de la ville fut très vive pendant près de deux heures, au bout desquelles elle fut emportée. M. de Vignolles avec les volontaires étrangers entra par une fausse porte, et M. de Grandmaison avec les autres troupes en escalada les murailles. Maître de la ville, M. de Lusace enlève aussitôt les hauteurs de l'autre côté de la rivière; mais M. de Kilmansegg, au lieu de soutenir Munden, se dirige sur Gottingen. Instruit de ce succès, le maréchal ordonne à M. de Lusace de passer le défilé avec sa réserve, avec toutes les démonstrations nécessaires pour laisser croire à une invasion dans le Hanovre, afin de pouvoir agir ensuite d'après les mouvements que cette feinte produirait dans le camp ennemi. Donc M. de Lusace, en même temps qu'il poussait M. de Vogué vers Gottingen comme simulacre de cette entreprise sur le Hanovre, envoyait sur la Werra des troupes légères pour balayer les ennemis qui pouvaient encore se trouver dans cette partie.

Le 3 août, il passe le défilé de Munden et occupe le débouché près de Mielenhausen; mais le maréchal, craignant qu'il ne se compromît (car il avait maintenant devant lui Luckner et Kilmansegg,

ce dernier retiré vers le Wéser, et le premier occupant Adelepsen), s'il dépassait la tête du défilé de Munden, lui ordonne de ne pas s'avancer davantage. La situation de l'armée française, depuis l'établissement des ennemis sur la rive gauche de la Diemel, obligeait le maréchal à se tenir plutôt sur une défensive active que sur une véritable offensive. Les subsistances donnant toujours beaucoup d'inquiétude par la lenteur des moyens de transport, il s'attacha à prendre une position solide sur la Diemel. Le bas Rhin n'avait plus rien de bien intéressant depuis que le théâtre de la guerre était porté sur l'Edder et la Diemel. M. de Castella, laissé au commandement de Wesel, continuait d'occuper M. de Cambefort par des courses à la droite du Rhin pour troubler la communication de la Hollande et de l'Ost-Frise, que les ennemis entretenaient par Bentheim et Munster, et où apparaissaient souvent des détachements de la troupe de Scheitter. Cependant M. de Cambefort enleva un courrier et un convoi d'argent dirigé sur Berlin et fit des prisonniers jusqu'aux portes de Munster (1).

Afin d'avoir plus de facilité pour interrompre la communication et presser les courses jusqu'à Osnabruck et même sur le Wéser, en se mettant derrière l'armée ennemie, M. de Castella proposa au maréchal une entreprise sur le château de Bentheim. M. de Cambefort, avec sa troupe et une partie de la garnison de Wesel, se porta devant le château, bien défendu; mais à peine le feu était-il engagé que la garnison se rendit prisonnière de guerre. Le château de Bentheim ne resta pas longtemps en notre pouvoir; l'ennemi, étant revenu en force le 19, le battit si vivement que, le 22 au matin, M. Rheinhardt, craignant de le voir réduit, demanda à capituler et se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison.

Vers Munden, le désir qu'avait le maréchal de connaître la force de l'ennemi de ce côté l'engagea à s'y porter de sa personne le 4. Il trouva les 2 brigades de Wurmser dans la plaine de Stadtberg. Il fit attaquer la basse ville, en chassa la garnison qui la gardait. Maître de Stadtberg, il ordonna sur-le-champ à M. de Muy, à Wolfhagen, et à M. de Castries, encore entre Stadtberg et Korbach, de rejoindre immédiatement avec leurs troupes les 2 brigades de Wurmser. M. de Castries arriva à onze heures du soir, et M. de Muy

(1) D. G., 3558, 48.

ne put y parvenir que le 5, à six heures du matin ; il prit le commandement de toutes ces forces, dont la droite touchait au ravin qui part de Kanstein et Kohlgrund et va jusqu'à la Diemel, et la gauche vers Stadtberg. M. de Muy établit son quartier à Erlinghausen (1). Après l'établissement de ce camp, on aperçut les ennemis sur une hauteur où ils s'étaient retirés la veille; 2 B. de grenadiers et chasseurs, avec 4 pièces de canon, les firent replier sur Essentho et rejoindre la légion britannique, qui décampa à son tour et se dirigea sur l'abbaye de Dalheim. En même temps, un détachement de Fischer se mit à la poursuite d'un poste au-dessus du village de Westheim, autre débouché de la Diemel. Ces expéditions assurèrent entièrement cette partie de notre position, ainsi que Korbach et Marburg, et procurèrent l'avantage de permettre aux troupes un repos rendu si nécessaire par les fatigues excessives qu'elles venaient de supporter.

Avant de songer à un nouveau mouvement en avant, il fallait approvisionner Cassel, dont on ne pouvait s'éloigner sans avoir au moins amassé pour huit à dix jours de subsistances, et, en outre, être maître de Ziegenhain. M. de Stainville en avait bien commencé le siège le 6; mais, faute de moyens de transport pour l'artillerie et les munitions, il traînait en longueur. Les ennemis occupaient tout le cours de la Diemel, à la rive gauche, depuis les environs de Stadtberg jusqu'à son embouchure; les escarpements de leurs camps offraient de grandes difficultés d'attaque, et si, à l'époque où il pouvait être possible de reprendre les opérations, on éprouvait les retards et les contrariétés du moment actuel, le choix d'un projet et la manière d'opérer auraient présenté de grandes difficultés.

La réserve de M. de Muy occupait bien, par des détachements placés à Essentho, les débouchés de Stadtberg, mais ils n'en restèrent pas longtemps les maîtres. Un corps de 18 à 20,000 hommes, aux ordres du prince héréditaire, se porta, dès le 6, dans la plaine de Meerhof et campa un peu en arrière du village, la droite s'étendant vers Essentho; ses troupes légères obligèrent les nôtres à abandonner ce poste et à se retirer sur Stadtberg.

Pénétrer dans le Hanovre parut le seul moyen de déposter les ennemis, et, en attendant qu'il fût en état d'agir, le maréchal se

(1) D. G., 3558, 61.

proposa de tenter quelques démonstrations pour les engager à quitter la Diemel; puis, craignant que le prince héréditaire ne portât par Bredlar des troupes sur Korbach et la communication de Marburg, il envoya à Bredlar et à Matfeld les 600 derniers hommes de Fischer restés à l'armée et les remplaça à Westheim par les hussards de Turpin. Les grenadiers de France et Royaux furent placés à Rhoden, c'est-à-dire entre l'armée et M. de Muy.

La Diemel se trouva bien en sûreté par toutes ces précautions. Le côté du Wéser, depuis la Diemel jusqu'à la Fulda, était éclairé par les volontaires de Saint-Victor, qu'on jeta dans la forêt de Sabbaburg. Le comte de Lusace, aux débouchés du Hanovre, avait marché, le 4, du camp de Mielenhausen à Dransfeld, déjà occupé par le détachement de M. de Vogué et les volontaires, maîtres de Gottingen. Luckner avait le gros de ses troupes derrière Harste. Le 6, M. de Vaux le fit se retirer à Moringen. M. de Lusace se disposant à le suivre, Luckner courut jusqu'à Dassel et Holzminden pour sauver les fours. On fit quelques prisonniers, et les volontaires d'Austrasie se portèrent jusqu'à Eimbeck. M. de Lusace s'établit à hauteur de Gottingen, dans une bonne position, où il fit venir le reste de la réserve laissé à Dransfeld. M. de Lusace regardait son poste comme d'autant plus à l'abri, que M. de Kilmansegg avait repassé le Wéser à Beverungen; mais, en raison de son éloignement de l'armée, il se trouvait un peu en l'air : aussi, pour ne pas se laisser séparer de Munden et de l'armée, et ne pas se compromettre contre des forces supérieures, le maréchal lui prescrivit de faire une navette continuelle entre ses postes, afin d'empêcher les ennemis de connaître ses véritables forces. Ils ne tardèrent pas à paraître. Eimbeck est attaqué le 8. Les volontaires d'Austrasie se replient sur Harste, bientôt rejoints par 1 régiment de dragons et les volontaires de Nassau. Un autre régiment de dragons, avec M. de Lillebonne, près de Wibbecke, abandonne les hauteurs d'Adelepsen. Les volontaires de Wandermesch, laissés au pont de Saltz der Helden sur la Leine, durent l'abandonner le lendemain pour se retirer à Northeim, et M. de Wandermesch, avancé sur la rive droite de la Leine pour éclairer cette partie, y fut enlevé, le 11, avec ses volontaires et ses dragons (1).

(1) M. de Lusace, du 2 au 15 août. (D. G., 3559, 65.)

Le premier mouvement des ennemis sur Eimbeck, les avis d'un renfort de 8,000 Anglais y arrivant le 11, l'éloignement où la réserve se trouvait de l'armée, enfin le succès de l'entreprise sur le détachement de Saint-Victor, obligé de se replier avec perte des bords du Wéser, tous ces motifs avaient déterminé le comte de Lusace à prendre une position plus rapprochée des débouchés de la Werra.

La réserve mise en marche, le 11 au soir, arriva le 12, de grand matin, à Imbsen, jointe par 2 brigades d'infanterie que le maréchal lui envoya. Les troupes légères se replièrent sur Varlohsen et Ober-Schede, et des détachements furent envoyés à Witzenhausen, où avaient paru des hussards ennemis. M. de Saint-Victor, attaqué, avait dû abandonner Sabbaburg; mais d'un autre côté, malgré les obstacles, M. de Stainville amena Ziegenhain à capituler. Le 10, à 6 heures du soir, les Hessois et les officiers de la garnison se rendirent prisonniers de guerre. On y trouva des canons et un magasin assez considérable de farine. Cette prise devait marquer l'époque de la mise à exécution du mouvement projeté par le maréchal; mais comme les pluies continuelles survenues depuis quinze jours avaient mis les chemins dans un tel état, qu'il était difficile de remuer l'armée entière, le maréchal dut simplement mouvoir des troupes détachées pour inquiéter quelques-uns des postes ennemis sur la Diemel et leur laisser supposer une attaque le lendemain.

La réserve de M. de Muy avait marché, le 21, d'Herlinghausen à Nieder-Elsungen, près de la gauche de l'armée, et arriva, le 22, dans les bois de Wilhelmstadt, ayant la droite derrière le village de Monchehof et la gauche à l'escarpement de Velmar. Les troupes légères occupèrent le château de Sabbaburg, Udenhausen, Grebenstein, Calden, Dornberg, et M. de Saint-Victor continua d'éclairer la forêt et le Wéser. Le quartier du général de Muy fut établi à Heckershausen.

Le 22, M. le maréchal donne un mouvement général à l'armée; elle marche sur sept colonnes et campe, sa droite à Mariendorf, sa gauche à Hohenkirchen. M. de Saint-Victor, avec son avant-garde, se poste à Uchenhausen, renforcé des hussards de Turpin; M. le prince de Robecq à Grebenstein, les hussards de Berchiny à Elsen, et les Fischer à Dornberg. Le comte de Lusace s'étant avancé dès le 21 à Meensen, les troupes légères de sa droite rentrèrent à Gottingen; il en avait poussé d'autres en avant de sa gauche

jusqu'à Oedelsheim. La réserve de M. de Muy, qui avait fait un mouvement, le 21, pour se porter entre Nieder-Elsungen et Ehringen, avança, le 22, sa droite à Hohenkirchen et sa gauche à Velmar, en échangeant quelques coups de fusil tirés à nos arrière-gardes. Les 2 régiments de Royal et de Thianges-dragons et les Fischer, restés du côté d'Ober-Elsungen aux ordres de M. Travers, pour observer les mouvements des ennemis dans cette partie, furent attaqués vers le soir par 10 E. soutenus d'infanterie. Le duc de Fronsac, qui commandait nos dragons, secondé par MM. de Thianges et de la Blache, chargea plusieurs fois les ennemis vigoureusement, malgré leur supériorité, et les repoussa (1).

Le 23, M. le maréchal eut avis que les ennemis tenaient toujours leur position de Warburg, et que M. le prince héréditaire, venu à Breuna, établissait des postes jusqu'à Zierenberg. Sur ces nouvelles, M. le maréchal se rendit à la réserve de la gauche, où il vit par lui-même l'état des choses. L'armée ennemie ne fit aucun mouvement; on assurait qu'aucune troupe ne se présentait vers le Wéser et que le prince Ferdinand était toujours à Warburg. De tous les partis que ce prince pouvait prendre, celui de rester dans sa position était le plus contraire aux projets du maréchal, parce qu'il se voyait ainsi forcé de tenir la plus grande partie de ses forces sur la rive gauche de la Fulda pour garder la communication de Cassel.

Pour ne pas dégarnir trop promptement la Hesse et se mettre en même temps en force du côté du Hanovre, dans la soirée du 24, 4 brigades d'infanterie, 3 de cavalerie et 12 pièces, aux ordres du prince de Croy, rejoignent M. de Lusace, afin de le mettre en état de marcher sur le camp d'Uslar. Le maréchal, apprenant au même moment que l'armée ennemie s'avançait par la gauche et que le prince Ferdinand portait son quartier général à Breuna, envoie de l'infanterie et de la cavalerie au château de Sabbaburg pour soutenir M. de Closen et M. de Saint-Victor. Le lendemain, ce détachement est remplacé par la brigade de Royal-Suédois.

M. de Croy, après avoir marché toute la nuit, arriva dans la matinée du 25 à Imbsen, et M. de Lusace fit toutes ses dispositions pour attaquer la nuit suivante; mais une pluie abondante et conti-

(1) D. G., 3594.

nuelle, la difficulté des chemins et l'éloignement de six lieues qu'il y avait d'Imbsen à Uslar l'obligèrent à abandonner ce projet, et il se contenta de revenir, le 26, à son ancien camp d'Esbeck. M. de Vogué couvrit son flanc gauche, et, après avoir chassé les ennemis d'Adelepsen, on borda le ruisseau de ce nom. Ainsi M. de Lusace se trouvait de nouveau maître du bassin de Gottingen. M. de Croy resta à Ellernhausen, pour couvrir les débouchés de Munden et faire face aux troupes de Wangenheim et de Luckner, dont il était séparé par des bois.

Indépendamment du projet d'attaque sur Uslar, le maréchal avait espéré que la marche du prince de Croy engagerait le prince Ferdinand à se décider. Pendant que le maréchal (1) s'occupait de terminer la campagne, une partie de l'armée fit quelques mouvements qui amenèrent l'évacuation de Zierenberg, occupé par nos troupes. Dans la position générale que l'armée avait prise, le 22, à Immenhausen, Zierenberg ne fut point occupé. On porta seulement des troupes légères à Dornberg, et des B. de chasseurs sur la montagne de Gottersberg, qui en est voisine. Le maréchal, résolu de faire attaquer le 30 août, par le prince de Condé, avec les volontaires de Clermont et de Dauphiné, et les grenadiers et chasseurs de l'armée, Zierenberg et les postes derrière cette ville, envoya ordre à M. de Muy de changer la position de sa réserve pour en approcher la gauche de Dornberg, en portant les 2 régiments de dragons dans la plaine derrière Dornberg, 4 brigades d'infanterie et 3 de cavalerie entre Dornberg et Weimar, la cavalerie à droite et l'infanterie à gauche, 1 brigade d'infanterie et 1 de cavalerie à Monchehof, et 1 brigade d'infanterie dans le village de Weimar. Ces dispositions furent exécutées; mais on n'attaqua point Zierenberg, parce que les ennemis se retirèrent sur le camp de Breuna, où était M. le prince héréditaire. Le prince de Condé plaça, suivant les ordres de M. le maréchal de Broglie, les volontaires de Clermont et ceux de Dauphiné à Zierenberg, le B. de Turpin à Bodenhausen, et M. de Muy envoya le détachement de Fischer à Burghasungen. Telle était la position des troupes légères à la gauche de la

(1) On ne trouve dans la correspondance du maréchal aucun renseignement sur la position générale de l'ennemi après sa retraite de Cassel. Le prince Ferdinand avait passé le Diemel avec la plus grande partie de ses troupes, ayant son quartier général à Geismar, sur la route de Frankenberg à Frankenau.

réserve, lorsqu'un détachement ennemi, parti de Breuna (3 régiments de cavalerie anglaise et 3 B.) arriva le 6, à deux heures du matin, aux postes de Zierenberg, sans que les postes extérieurs de M. de Nortman en fussent avertis. L'ennemi entra pêle-mêle avec nos soldats dans la ville, et nous perdîmes tout l'état-major des volontaires de Clermont, 25 officiers, plus 400 hommes environ. M. de Viomesnil, en chargeant l'ennemi, sauva le reste. M. de Nortman avait été pris.

Le maréchal de Broglie se montra très courroucé de cette affaire. Il écrivait, le 26 septembre, au maréchal de Belle-Isle :

« M. de Nortman est dans le cas de tout homme surpris, et par conséquent condamnable. Il ne devait pas même avoir la nuit ses troupes dans Zierenberg, et surtout sa cavalerie ; mais il est certain aussi qu'il a été malheureux ; ses postes avancés n'ont pas fait leur devoir; il était de sa personne si alerte, qu'au premier coup de fusil il a été à cheval et que toutes ses troupes étaient habillées, et qu'aucun soldat ni officier n'a été pris en chemise. A l'égard de l'affaire de M. de Wurtemberg de l'année dernière, vous avez vu qu'il a produit la justification la plus complète et le témoignage le plus honorable. Je dois ajouter à cela qu'il a servi avec la plus grande vigilance, l'année dernière, dans le poste de Weilburg, où je l'avais placé, et qu'il a rendu, au commencement de la campagne, les services les plus importants. M. de Nortman est d'ailleurs un brave et ancien officier, dont les services passés semblent mériter l'indulgence pour cette dernière faute.

« Je ne vous en dirai pas autant de M. Decamp, capitaine de Raugrave. Il a été averti à temps par M. de Beaupréau ; il s'est laissé prendre dans Butzbach, ayant avec lui 2 compagnies; c'est d'ailleurs un sujet très médiocre, pour ne pas dire pis : un exemple ne peut jamais, je crois, être fait plus à propos, et il me semble même nécessaire, ainsi que d'annoncer, de la part du roi, que dorénavant tout officier surpris sera cassé, et ne pourra jamais rentrer au service.

« M. de Saint-Pern a passé une revue des volontaires de Dauphiné et de Clermont, et il a dû vous l'adresser. Il en a formé 400 hommes à pied et 200 à cheval, que j'ai gardés à l'armée sous M. de Viomenil; le reste a été envoyé de l'autre côté du Rhin. Il est sûr qu'avec de l'argent ils seront bientôt réparés, et quant aux officiers, si on

ne peut les faire échanger, il sera indispensable d'en nommer d'autres ; il semble même qu'il est nécessaire de prendre ce parti plus tôt que plus tard, afin d'accélérer le rétablissement de ces deux corps, qui, avec de l'argent, peut être très prochain. »

Le 11 septembre, le maréchal, sur la nouvelle qu'un corps ennemi se portait sur Marburg, arrive à Martinhagen, où était la réserve du comte de Stainville et lui ordonne de se porter tout de suite à Freienhagen, où il arriva dans la nuit du 12. Le 13, à la pointe du jour, la division est en marche sur Frankenberg; au village de Radern, elle se trouve en face du corps ennemi, séparée par un bois et un petit ruisseau qui se jette dans l'Edder. M. de Stainville, par sa position, renforce sa gauche des 2 B. de Bouillon, qu'il place au château de Lichtenfels. Vers 10 heures, le combat s'engage. M. de Scey, commandant la brigade du Roi, M. de Melfort, avec la légion Royale, donnent à plein collier. Quoique la montagne occupée par les ennemis fût très escarpée, Auvergne l'emporte au pas de course. MM. de Fersen et de Bulow sont tués dans une charge des dragons, au milieu de beaucoup d'officiers et de soldats. MM. de Montrond, capitaine des hussards de la légion, du Chayla, aide-major du régiment du Roi, ainsi que plusieurs officiers, quoique blessés, se distinguèrent dans cette action. Les dragons de la légion, les grenadiers et chasseurs de la division, les brigades du Roi, d'Auvergne, de Bouillon et Royal-Pologne s'avancèrent, poursuivant l'ennemi jusqu'au village de Neukirchen, près de Sachsenberg, presque jusqu'à Hallenberg. A l'approche de la nuit, qui mit fin à cette journée, M. de Stainville s'empara de 400 prisonniers, de 8 pièces et de bagages considérables. (D. G., 3594.)

Il avait été décidé que l'armée resterait dans sa position jusqu'à l'épuisement des fourrages, quand, le 13 septembre, elle commença le mouvement projeté et s'établit à la droite de Cassel, la gauche vers la Cascade. Après sa brillante expédition, M. de Stainville, instruit par M. de Rochambeau de la marche du prince héréditaire, et voulant se mettre en sûreté pour faire reposer ses troupes, se retira, le 14, sur Berleburg et, le 15, sur Allendorf. Depuis son mouvement rétrograde vers Cassel, l'armée, divisée en six corps, indépendamment de celui de M. de Stainville, avait sa droite appuyée à la Leine, à hauteur de Friedland, et sa gauche s'étendait jusqu'à Martinhagen, formant une ligne d'environ douze lieues à cheval sur

les deux rivières, sans compter les troupes employés aux communications (1). La place de Cassel se trouvait ainsi à couvert; mais sa conservation, à laquelle le roi paraissait extrêmement intéressé, dépendait des approvisionnements d'hiver.

Le maréchal de Belle-Isle au maréchal de Broglie.

« Paris, 15 septembre.

« J'ai lu, hier au soir, votre dernier mémoire du 6 septembre au roi dans son conseil. S. M. a vu avec bien de la peine que vous ne vous trouviez plus en état d'exécuter le troisième parti auquel vous vous étiez déterminé dans votre mémoire du 31 août. Vous dites qu'après avoir été examiner avec la plus grande attention la position que vous pourriez faire prendre à l'armée, vous avez trouvé qu'il y aurait trop de danger, etc., etc.

« Vous conviendrez, je crois, d'après cet exposé de votre mémoire, que, pour peu que l'on réfléchisse, comme il est de mon devoir de le faire, l'on en doit conclure que vous ne tiendrez point Cassel cet hiver. J'en suis d'autant plus affligé que nous avions au moins dû compter que ce serait le succès d'une campagne que vous avez commencée d'une manière très brillante. »

Le maréchal savait qu'un des moyens de subsister longtemps dans sa position consistait à tirer ses fourrages de l'autre côté de la Werra, de l'Eyffel et des pays de Gotha et d'Eisenach (2), et que, pour y parvenir, il devenait nécessaire de renforcer la droite

(1) *Position de l'armée, le* 17 *septembre.* — Réserve de droite (M. de Lusace), entre Gottingen et Friedland, la gauche à Witzenhausen, 25 B., 44 E.; corps d'armée, à Cassel et environs, 58 B., 28 E.; réserve de gauche (M. de Muy), à Wahlershausen sur la gauche de l'armée, 20 B., 20 E.; corps de Fischer et volontaires de Saint-Victor; division du prince de Croy, bordant la Werra et la Fulda, de Hedemunden à Spickershagen, 18 B.; division du prince de Robecq, 13 E.; division de M. de Chaho, à Breitembach sur l'Embs, au flanc gauche de M. de Muy, 4 B., 14 E.; division du comte de Stainville, à Frankenberg, 10 B., 14 E.; division de M. de Poyannes, à Lichetenau, 18 E.; troupes distribuées pour accélérer la rentrée des fourrages: grenadiers royaux de Narbonne, 2 B.; Royal-Nassau, le Roi, volontaires de Clermont, Dauphiné, d'Archiac, 8 E. — Total: 137 B., 159 E. (D. G., 3561, 16.)

(2) Eisenach, grand-duché de Saxe-Weimar, au confluent du Horsel et de la Nerse, dont les eaux réunies se jettent dans la Werra, branche mère du Wéser.

au delà de la Werra. En ce moment, M. de Wangenheim, dans les environs d'Uslar, s'avançait à Dransfeld, et, le 17 au soir, 8 B. de grenadiers et chasseurs, les grenadiers de France et Royaux, avec 24 pièces de canon, furent dirigés sur le camp de M. de Lusace.

Le 18, les Carabiniers partent pour la même destination, et le maréchal s'y rendit de sa personne le 19, avec le prince de Condé. De nouveaux renseignements laissaient supposer que M. de Wangenheim avait porté sa droite à Buhren, au lieu de Dransfeld, et sa gauche au débouché des gorges de Lewenhagen, et que le prince Ferdinand, ayant fait jeter un pont à Hemeln, avait mis en communication son camp dans les bois de Sabbaburg avec les troupes de M. de Wangenheim. Ces avis firent craindre l'impossibilité d'attaquer; néanmoins le maréchal laissa continuer la marche des troupes envoyées à la droite, tant pour faciliter davantage la rentrée des fourrages que pour imposer à l'ennemi. La longueur de la marche et les fatigues éprouvées par les troupes parties du camp de Cassel ne permirent de mettre les troupes en mouvement que le 19, à 11 heures du matin.

M. de Wangenheim s'établit sur la hauteur au-dessus de Dransfeld, sa gauche à Lewenhagen et sa droite tirant vers Buhren. Dès que les têtes de nos colonnes parurent à Dransfeld, les ennemis tentèrent de les arrêter; le maréchal poussa alors au grand trot nos 2 colonnes de cavalerie; mais comme le terrain était très raviné, elles ne purent arriver assez tôt pour empêcher la cavalerie ennemie d'entrer dans un bois situé derrière elle et que leur infanterie protégea. La deuxième colonne, dirigée par M. de Lusace, y marcha vivement. M. le général de Vaux, avec les B. de grenadiers et chasseurs des brigades de Castella et de la Marck, entra dans le bois par la gauche, tandis que 3 B. de grenadiers saxons, commandés par M. de Kleingemberg, major général, y marchaient par la droite; le maréchal fit avancer en même temps 2 brigades d'artillerie. L'infanterie ennemie, s'étant enfoncée dans le bois et formée derrière son artillerie, fit un feu assez vif, auquel la nôtre répondit immédiatement. La brigade de Diesbach, à peine arrivée, soutint les grenadiers, qui alors, de front avec les B. saxons, attaquèrent aussitôt. Il était sept heures; la mousqueterie s'engagea très vivement et dura plus d'une heure. Les ennemis furent enfin repoussés, mais l'obscurité de la nuit empêcha de les suivre, et ils passèrent sur la rive gauche du Wéser.

Les grenadiers saxons s'emparent de 2 pièces de canon, reprises par M. de Grandmaison, avec beaucoup de prisonniers. Au bruit de notre attaque, le prince de Croy fit déboucher de Munden un détachement de Condé pour arriver, par le bord de la rivière, au pont de Hemeln et s'en emparer. M. de la Borde, lieutenant-colonel à la tête de ce détachement, l'attaqua et s'en rendit maître ; mais les ennemis étant revenus avec des forces supérieures, il ne put le conserver. Pour distraire l'attention des ennemis du côté du Wéser, M. de Chabo, pendant les journées du 18 et du 19, dut faire des démonstrations sur la droite, qui eurent un plein succès, car M. de Wangenheim ne marquait aucune inquiétude jusqu'au moment de l'arrivée de nos têtes de colonnes (1).

Le maréchal revint à Cassel après cette expédition, laissant à M. de Lusace ses troupes, dont une partie à Deiderode, les grenadiers de France et Royaux cantonnés à la rive gauche de la Werra, et à M. de Robecq l'ordre d'aller, le 20, à Gottingen, à Landwerhagen, et, le 27, à Northeim, afin de pousser des détachements sur Eimbeck, d'un côté, et sur Giboldehausen, de l'autre, d'enlever les baillis qui n'avaient pas obéi aux ordres de livraison des fourrages et d'en accélérer la rentrée.

Quelques jours après l'affaire du 19, M. de Wangenheim repassait le Wéser à Beverungen et reprenait son camp d'Uslar ; M. de Luckner campait devant lui à Moringen, ainsi que les chasseurs hessois. Des nouvelles assuraient que le prince Ferdinand avait, le 24, fait repasser la Diemel à toutes ses troupes, et qu'un de ses corps sur les hauteurs de Meerhof près Stadtberg se dirigeait vers Munster. Alors on détache quelques troupes de cavalerie vers le bas Rhin, destinées à renforcer cette partie en raison du nombre d'ennemis qui s'y rendaient.

Depuis quelque temps déjà, le maréchal avait envoyé à Dussel-

(1) *Marche et composition de la réserve de droite, le* 19 *septembre*. Colonne de droite : les dragons d'Apschon et les Carabiniers à l'avant-garde. — 1re *ligne :* Royal-Allemand, Dauphin-Étranger. — 2e *ligne :* Orléans (cavalerie), 3 B. de grenadiers saxons à l'avant-garde. — 1re *ligne :* première brigade saxonne et de la Marck. — 2e *ligne :* deuxième brigade saxonne et Castella. — 3e *ligne :* Cuirassiers, cravates et Condé. — 4e *ligne :* 8 B. de grenadiers, chasseurs. — Les grenadiers de France suivirent la 3e colonne, l'artillerie fut détachée à chaque régiment. (D. G., 3561, 17.)

dorf et à Cologne Planta et Lochmann, et comme le roi se déterminait à envoyer 20 B. pour réparer les pertes de la campagne et mettre le bas Rhin dans une entière sécurité, M. de Muy fut désigné pour prendre le commandement de ces forces. En attendant son départ, M. de Castries s'y rend le 26, pour veiller à la sûreté du plat pays et, au moyen de la troupe de Fischer et de quelques garnisons, s'opposer aux partis qui voudraient y pénétrer. En effet, maître de la Hesse, il faisait tous ses efforts pour pousser le prince Ferdinand à passer le Wéser, à abandonner la Westphalie et à venir défendre le pays de Hanovre et celui de Brunswick. Loin de se laisser attirer de ce côté, le prince Ferdinand songea à diriger sur le maréchal une attaque, qui aurait pu devenir un échec funeste si le projet avait été exécuté plus hardiment, en donnant au prince héréditaire de Brunswick l'ordre de se présenter sur le bas Rhin et d'y assiéger Wesel. Maître de cette place, le prince Ferdinand passait le Rhin et la Meuse, et arrivait en Flandre, où les places, sans garnison, lui auraient fourni une conquête facile.

Le 28, le bruit de la marche d'un corps vers le bas Rhin prit plus de consistance, et le régiment de la Couronne, à Francfort depuis l'affaire de Warburg, se rendit à Cologne.

Le 30, M. d'Auvet, à la tête d'un corps composé de Royal-Étranger (cavalerie), de Rouergue, d'artillerie, d'un détachement des Fischer, d'un équipage de vivres et d'une ambulance, est dirigé sur Hachenburg. La Gendarmerie, cantonnée entre la Fulda et la Werra, rejoint ce corps d'observation, prêt à se porter sur Cologne, si cette ville était menacée, ou à couvrir le pays de Giessen à Coblentz, qui fournissait nos farines. En dirigeant ces troupes vers le Westerwald, le maréchal renforça de nouveau la droite, et, le 29, 4 B. de Belsunce et la brigade de cavalerie du Roi sont envoyés à M. de Lusace. Le même jour, la brigade des Gardes est portée à la droite de la Fulda, et Durfort à Krumbach. La marche du corps ennemi étant confirmée, sans qu'on connût cependant sa force ni sa véritable direction, le maréchal jugea nécessaire l'envoi de nouvelles troupes à Hachenburg. M. de Chabo, à la tête de Royal-dragons et de Thianges, se rend, le 1er octobre, à cette destination, et les 6 B. de la brigade liégeoise, Royal-Pologne et Poly, avec artillerie, reçoivent l'ordre de partir le 2 octobre, sous le commandement de M. d'Aubigny. Ces précautions n'étaient que trop bien fondées; les affaires dans le bas

Rhin pressaient, et on éprouva dans cette circonstance l'inconvénient inévitable de la lenteur des communications du haut Rhin et de la Hesse avec le bas Rhin, lorsqu'on n'est pas maître de ce pays à la rive droite du fleuve, et que de Cassel, de Marburg, de Giessen et de Francfort, on est forcé de diriger les courriers par la rive gauche.

Dès le 29 septembre, M. de Castella, commandant à Wesel, donnait avis que les troupes ennemies de Coësfeld et Dulmen marchaient sur Borken, d'où elles lançaient un détachement à Iselburg, et continuaient sur Dorsten. Quelques jours avant, il informait le maréchal que les ennemis occupaient Soëst, et, le 30, que la veille les troupes venant d'Essen avaient forcé les Fischer à Ruhrort et passaient le Rhin (1).

(1) « Dusseldorf, 29 septembre.

« L'ennemi passe le Rhin dans plusieurs endroits. M. de Beausobre annonce sa présence, à trois heures et demie, à Rheinberg, et sa marche sur Xanten, après avoir repoussé M. de Cambefort. » (D. G., 3561, 214.)

M. de Beausobre (*) *au ministre.*

« Gueldre, 30 septembre.

« 14 à 15,000 hommes sont actuellement depuis Dorsten jusqu'au Rhin ; une partie va passer à Rees, une autre l'a traversé à Ruhrort ; les Fischer et des Cambefort ont été battus à Rheinberg. » (D. G., 3561, 217.)

(*) Beausobre (Jean des Beault, baron de), né le 21 mars 1704, à Niort; cadet dans Courten; maréchal de camp, 10 mai 1748; lieutenant général, 17 décembre 1759; décédé le 8 octobre 1783; déjà vieux, et souvent alité; a une longue expérience et des talents militaires; aime trop l'argent; ne se couchait plus depuis son aventure si désagréable arrivée en Flandre. Étant colonel de hussards, se vantait de n'avoir jamais été surpris, d'être très vigilant, et cependant il fut arrêté prisonnier dans son lit, au milieu de son camp, et emmené sans bruit par des hussards autrichiens, munis de faux ordres du maréchal de Saxe. (D. G.)

CHAPITRE IV.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1760. — CAMPS SUR LE RHIN. — AFFAIRE DE KLOSTER-CAMP.

Octobre. 1er. MM. d'Aubigny, de Chabo, de Fronsac, sur Cologne; suivent M. Dauvet, parti, le 31, pour Hachenburg en six marches. — 3. MM. de Ségur, de Thiard, de Wurmser, de Besenval, même direction. — 4. MM. de Ségur et de Maupeou, de Coblentz à Wesel, 50 B., 50 E., sous les ordres de M. de Castries, renforcé de 20 B. arrivant de France. M. de Barral et le B. de Nancy prisonniers à Clèves. — 10. M. de Castries se hâte d'attaquer Wesel. — 11. Arrivée de régiments à Neuss. — 13. Concentration, ouverture de la première parallèle. — 14. Instruction à M. de Stainville pour une diversion sur le Hanovre. Marche de M. de Castries. Arrivée de l'ennemi à Rheinberg, il enlève des Fischer. — 15. M. Dauvet à Kloster-Camp; démonstrations dans la bruyère de Camper-Bruch, dans la nuit du 15 au 16; mort de d'Assas. — 16. Combat de Kloster-Camp. — 17. Positions de l'ennemi aux environs de Wesel. — 18. Rassemblement près de Neuss, 31 B., 32 E. Levée du siège de Wesel par M. de Schomberg. M. de Stainville s'empare d'Halberstadt, lève des contributions; ses marches du 15 au 24; il revient à Heiligenstadt. — 19. Camp de Buderich. — 20. Cantonnements entre Xanten et Buderich, 46 B., 42 E. — 21. Garnisons depuis Coblentz jusqu'à Wesel, Liège, Aix-la-Chapelle, sous M. de Castries. — 23. Renfort de 12 B. et 6 E. à M. de Lusace, par le passage de troupes ennemies sur la rive droite du Wéser. — 24. M. de Broglie toujours à Cassel. — 28. Affaire de M. de Boisclaireau à Schermbeck. — 29. Le prince Ferdinand à Klein-Recken; 30, entre Dorsten et Lembeck. — 30. Appel de M. de Broglie à M. de Castries pour une diversion sur Unna.

Novembre. 2. M. de Stainville à Heiligenstadt, pont sur la Leine; 4, dans le duché de Bergh, 4 B. — 5. Le prince héréditaire se replie sur Dulmen. — 7. M. de Castries débouche de Wesel; le 10, se porte à Drevenach et Schermbeck. — 11. Le corps de M. de Luckner décampe de Moringen. — 12. Attaque de MM. Pons et Schwartz. — 13. Surprise d'un poste de Cambefort. MM. de Saint-Pern et de Rougé vers Uslar. — 14. Fourrages sur la Rhume par M. d'Espiez. — 17. M. de Lusace commence sa retraite, campe à Herberhausen, y séjourne le 18. M. de Vaux commande dans Gottingen. — 19. La réserve passe la Werra à Allendorf. — 23. L'infanterie se cantonne près de Cassel, et la cavalerie sur la Lahn, le Mayn et en Wettéravie; 1 régiment de hussards à Siegen. — 24. Le capitaine de Viomenil fait des prisonniers entre Meinbressen et Westuffeln. — 27.

M. de Montfort attaqué. — 28. Le capitaine de Verteuil défend le château d'Arnstein. M. de Luckner se retire sur Friedland du 29 au 30. Différents mouvements de l'armée pour rentrer dans ses anciens cantonnements. Le prince héréditaire lève son camp de Dorsten et s'établit avec ses troupes dans l'Ost-Frise. M. de Castries rentre en France.

Décembre. — L'armée reste dans l'inaction jusqu'au 8; à cette date, l'ennemi commence sa retraite sur Eimbeck et Moringen. — 14. M. de Luckner passe la Leine et se porte à Heiligenstadt. M. de Lusace, avec le corps saxon, de Treffurt à Eisenach. M. de Stainville à Gotha. — 22. Le comte de Broglie marche à M. de Luckner, qui se retire facilement, vu la mauvaise direction et l'extrême fatigue des troupes en marche par des chemins affreux. — 30. Quartiers d'hiver, leurs positions. Résumé de la campagne.

M. de Guers, commandant à Dusseldorf, donnait avis, le 1er octobre, de la présence du prince héréditaire près de Wesel. M. Dauvet reçoit l'ordre de se rendre en six marches à Hachenburg avec Rouergue, Royal-Étranger (cavalerie), la Gendarmerie, une division d'artillerie (4 B., 14 E.); M. d'Aubigny quitte le corps de M. de Stainville, avec Bouillon et Royal-Pologne, pour la même destination (6 B., 4 E.); MM. de Chabo et de Fronsac se mettent en route avec Royal-dragons (4 E.).

Le 4 seulement, le maréchal en est informé officiellement. Cependant, d'après la lettre d'un commis aux vivres reçue le 3, le maréchal fit immédiatement partir pour Hachenburg et vers Cologne, avec MM. de Ségur, de Wurmser, de Thiard et de Besenval, la Tour-du-Pin, Auvergne, Alsace et Royal-Piémont (cavalerie), ainsi que 1 B. de milice, formant en tout 13 B. et 6 E. aux ordres de M. de Ségur. Le 4, les brigades d'infanterie de Touraine, celles de Vaubécourt et d'Orléans, 1 B. d'artillerie, 1 de milice et la brigade de cavalerie d'Aquitaine, avec la légion Royale, se mirent en marche sous M. de Maupeou. En sorte que les troupes envoyées dans le bas Rhin furent composées de 36 B., 42 E., 28 pièces, plus la légion Royale.

M. de Castries arrive à Coblentz le 29 septembre, et, après avoir pourvu à la sûreté de la citadelle, se rend le lendemain à Bonn. Apprenant la véritable situation des affaires, il part sur-le-champ pour Cologne, qui renfermait des dépôts considérables, et n'y trouve que 18,000 hommes de garnison. La Couronne ne pouvait y arriver que le 7 octobre. Malgré ce peu de monde, M. de Castries jugea pouvoir y tenir contre les entreprises des troupes légères, attendre une at-

taque réglée et le moment de la brèche pour l'abandonner. La retraite assurée par la rive droite du Rhin, tous les magasins furent embarqués et tenus prêts à être expédiés en lieu sûr.

Entre autres dispositions, il prescrivit au régiment de Montcalm, que la morve avait mis à pied, de se rendre de Dusseldorf à Coblentz; il laisse à Dusseldorf l'infanterie de Fischer, destinée à renforcer la garnison, et envoie à Cologne ce qui restait de la cavalerie de ce corps. Le B. de milice à Clèves se replia sur Gueldre; celui d'Aix-la-Chapelle passa à Liège, centre de nos principaux dépôts de la Meuse ; enfin , M. de Polignac, commandant à Ruremonde, devait se rendre à Liège, si les circonstances l'exigeaient. Ce fut à Clèves que les ennemis portèrent tous leurs efforts, et M. de Barral, qui y commandait, se rendit prisonnier.

Wesel ne méritait pas moins d'attention, les ennemis pouvant facilement mettre cette place derrière eux. Comme elle renfermait des dépôts importants de vivres et d'artillerie, et que la garnison (composée de 1 B. suisse et de 2,500 hommes de différents régiments, recrues ou soldats le moins en état de servir) était insuffisante, le maréchal ordonna à M. de Castries d'y faire passer 6 B. avec des canonniers, et lui prescrivit en outre, dans le cas où les ennemis passeraient le Rhin au-dessus de Wesel, de tenir la campagne en s'appuyant sur Gueldre et Dusseldorf, de se placer de manière à couvrir le pays entre Rhin et Meuse; enfin, de conserver Liège afin d'y remonter les magasins de Ruremonde. M. de Castries avait, autant que possible, prévenu les intentions du maréchal et trouvé, à la tête des montagnes, des positions très avantageuses pour assurer la réunion des troupes venant de la Meuse et du Rhin et pour lui procurer des débouchés dans la plaine qui s'étend jusqu'au pays de Clèves : il ne lui manquait que du temps. Les nouvelles du 2 lui donnèrent quelque espoir d'en gagner , mais elles le persuadèrent qu'il s'agissait d'un projet plus solide que d'une simple course. En effet, leur marche une fois décidée vers le bas Rhin au-dessous de Wesel, le prince héréditaire s'avançait sur Rees, où il jetait un pont, et 1,200 hommes passés à Rheinberg avaient déjà enlevé des détachements de Fischer, de Cambefort, et rassemblé tous les bateaux de la Roer (1).

(1) Rapport de M. de Cambefort. Wesel, 5 octobre. (D. G., 3564, 51.)

L'arrivée de l'ennemi à Rheinberg ferma la communication par terre avec Wesel. M. de Castries, n'étant pas encore en état d'y faire passer des troupes, pouvait tout au plus agir sur la Roer avec des détachements de Fischer pour inquiéter l'ennemi et rassembler sous Deutz les troupes venant de l'armée. A cet effet, il mande, le 2, à MM. d'Auvet, de Chabo et d'Aubigny de marcher, sans séjour, sur ce point; il construit des ponts sur la Sieg et l'Agger, et en prépare un à Bonn pour porter ses troupes à la gauche du Rhin, dans le cas où il ne lui serait plus permis de passer à Cologne. Les ennemis ayant la résolution d'attaquer Wesel, M. de Castries ne pouvait croire au projet extraordinaire d'entreprendre un siège de cette importance avec le seul corps qui venait d'arriver, et, quoiqu'il n'y eût dans la place que 7 B. environ et que la défense en demandât davantage, au lieu d'y envoyer un secours, il s'attacha à rassembler les troupes qui lui étaient destinées, afin de pouvoir ensuite tenter un effort et amener la levée du siège. Il savait que l'ennemi se proposait d'enlever Wesel de vive force, et que M. de Castella, craignant de ne pouvoir tenir plus de quatre jours avec son peu de monde contre les forces du prince héréditaire, désirait un prompt secours.

M. de Castries au maréchal de Broglie.

« Cologne, le 3 octobre 1760.

« Tous les avis que je reçois de différents côtés portent que le siège de Wesel est commencé ; on assure que le pont de Rees est fini et que celui au-dessus de Wesel ne l'est point encore. La tranquillité dans laquelle les ennemis ont été jusqu'à présent dans cette partie prouve qu'ils essayent de réaliser un projet qu'on a regardé jusqu'à présent comme une chimère, sans quoi leur mouvement ici eût été ridicule du moment qu'ils ne l'exécutaient pas différemment. Quoi qu'il en soit, il faut tâcher de voir clair dans une affaire aussi essentielle que celle-là, et je ne perds pas un moment pour préparer le mouvement des troupes qui arrivent. Je ne pourrai attendre les 6 derniers B. de France. Je compte porter sur l'Erft 24 B. et 36 E. M. de Maupeou, arrivant, le 13, à Deutz, sera le lendemain par la rive droite à Dusseldorf. Des marches seront ouvertes par

cette direction sur Wesel, et, après l'avoir menacé, il passera le Rhin, me joindra à la rive gauche, marchera, selon les circonstances, ou sur Rheinberg ou sur les hauteurs d'Alpen, d'où les gens qui connaissent le pays m'assurent que j'aurai beaucoup de facilité pour arriver sur Buderich. Les ennemis retranchent ce poste; mais s'ils veulent continuer leur siège, il faudra qu'ils se portent en avant, et qu'ils me préviennent à Rheinberg ou sur les bruyères d'Alpen; dans ce cas, selon la position de leur camp, je manœuvrerai pour les déposter. Il paraît que par la Niers on peut parvenir à les attaquer. Si on ne peut le faire de front, je tâcherai de profiter du mouvement des ennemis pour jeter un secours dans Wesel, et, si on ne peut le faire qu'en attaquant le prince héréditaire, je crois que votre intention est qu'on le fasse, plutôt que de ne pas sauver cette place. Si elle se trouvait pressée au point de ne pouvoir attendre l'arrivée de M. de Maupeou, il faudrait bien me déterminer à marcher avec 30 B. et 36 E.; mais le mouvement de M. de Maupeou sur Deutz serait toujours nécessaire en cas que je fusse battu, par la raison qu'on n'est pas toujours maître du point de sa retraite, et que, si j'étais forcé de me retirer sur la Meuse, il serait bien avantageux pour vous d'avoir un corps à la rive droite du Rhin qui en assurât toutes les places.

« Je ne connais que trois moyens de secourir Wesel, qui sont : la rive gauche, le cours du Rhin, et la rive droite, et tous trois par la partie supérieure. Le premier ne peut être exécuté que par la force; le second ne peut se hasarder, parce que le Rhin est très bas, et que, les ennemis ayant un corps à Buderich et un entre la rive droite du Rhin et la gauche de la Lippe, il serait trop dangereux de s'embarquer d'ici, parce que les vents contraires obligeraient peut-être d'aborder trop près des corps des ennemis, ou de rester au milieu du Rhin, où quelques pièces de canon pourraient nous couler. La rive droite a de même des difficultés. Je me détermine donc à marcher en force par la rive gauche (1). »

Par suite des raisons qu'il donnaît dans sa lettre, les troupes furent mises en mouvement, malgré la fatigue d'une marche de neuf jours consécutifs par de mauvais chemins. Il eût été désirable d'attendre les traînards, dont le nombre était grand, malgré les voi-

(1) D. G., *Mémoires de Vault,* 1760, p. 314.

tures qui portaient les havresacs ; mais M. de Castries, toujours persuadé qu'il n'y avait aucun moment à perdre, et pressé de tout employer pour jeter un secours dans Wesel, et d'attaquer le prince héréditaire, ne se laissa arrêter par aucune considération pour parvenir à sauver la place. La tête de ses troupes (4 B. et 6 E.), tant du côté de la Meuse que du côté du Rhin, arriva sur l'Erft dès le 10.

Le 11, 8 B. et 2 régiments de dragons sont entre Neuss et Closter-Meer, où résidait le corps de Fischer, et, le 13, 21 B. et 26 E. furent rassemblés à Neuss. Les régiments venant de l'armée, pris parmi ceux qui avaient le plus souffert pendant la campagne, se trouvaient dans un très mauvais état ; ceux arrivés de France manquaient d'équipages, d'artillerie, et quelques-uns de tentes (1).

L'armée du prince héréditaire (2), suivant les renseignements obtenus, était d'environ 36,000 hommes. M. de Castries, ne s'arrêtant pas à calculer le nombre de ses ennemis, ne s'occupait que des moyens d'action.

Le 13, il reçut de M. de Castella un avis en date du 11, portant que

(1) *État des troupes arrivant sous Neuss.*

Le 10, Rouergue, 2; Rochefort, 2 (4 B.); Royal-Étranger, 2; Crussol, 2; Bourbon, 2 ; artillerie Fischer (6 E.); le 11, Bouillon, 2 ; Horion, 2 ; Vierzet, 2; Briqueville, 2 (8 B.); Royal-Pologne, 2; Poly, 2 ; Royal-dragons, 4 ; Thianges, 4 (12 E.); le 12, Normandie, 2 B.; le 13, Normandie, 2 ; la Tour-du-Pin, 4 ; Auvergne, 4 ; Alsace, 4 ; Sarreguemines, 1 ; Touraine, 2 ; Enghien, 2 (19 B.) ; Gendarmerie, 8 ; Royal-Piémont, Balincourt, des Cars, 6 ; Aquitaine, 2 ; d'Escouloubre, 2 ; Preissac, 2 ; Conti, 2 ; Archiac, 2 (22 E.). — Total : 36 B., 42 E.

(2) Corps du prince héréditaire. — *Généraux :* MM. le comte de Buckeburg, qui commande le siège; Hardenberg, Malsburg, Breitenbach, Oheim, Owartz. Anglais, 2 régiments d'infanterie, 3,600 ; 2 de dragons, 912 (4,512) ; Hanovriens, 4 régiments d'infanterie, 4,000 ; 2 de cavalerie, 800 (4,800) ; Hessois, 3 régiments d'infanterie, 3,000 ; 2 de cavalerie ; 1 de dragons, 1,170 (4,170) ; Brunswick, 2 régiments d'infanterie, 2,200 ; 1 de cavalerie, 404 (2,604) ; troupes légères, Buckeburg, 1,500 ; corps de Schetter, 800 ; hussards prussiens, général Palskow, 300, 1,108 (3,708) ; hussards et chasseurs de Brunswick et un détachement de montagnards écossais.

Troupes destinées à renforcer le corps de Westphalie.

Le camp de Haren, 6,000 ; Anglais, 2 régiments d'infanterie ; 1 régiment de dragons partis de Warburg le 5 (général Griffen), 2,596 ; Hanovriens, 3 régiments d'infanterie, 3,000 ; régiment anglais, 900, partis de Warburg le 8 (général Schetter), 3,900 ; 2 régiments hanovriens, 2,000 ; 1 d'infanterie hessoise, 1,000 ; 1 régiment de dragons hessois, 780 (3,780), partis de Warburg, pour Merehof (général Sporken). — Total : 36,070.

la première parallèle était ouverte et que, le même jour 11, les ennemis en avaient poussé une seconde à peu de distance du chemin couvert. Ces nouvelles, quoique faisant connaître que la place était en état de défense et que le secours demandé n'était pas très pressant, ne ralentirent en rien ses dispositions. Il prévenait en cela les intentions du maréchal, très inquiet sur le sort du bas Rhin. Ce dernier savait, dès le 8, qu'un renfort avait été envoyé, le 7, à M. le prince héréditaire, et on lui assurait que le prince Ferdinand devait incessamment s'y porter avec la majeure partie de ses forces, en abandonnant presque entièrement le Wéser. Ces nouvelles, encore ignorées dans le bas Rhin, engagèrent sans doute le maréchal à presser de nouveau M. de Castries de jeter du secours dans Wesel et d'attaquer le prince héréditaire (1).

M. de Broglie était effectivement d'autant plus empressé de voir son lieutenant agir, qu'il considérait qu'un des principaux objets du prince Ferdinand, dans l'entreprise de Wesel, serait d'obliger l'armée française à abandonner les conquêtes de la Hesse et le pays de Hanovre pour porter le théâtre de la guerre dans le bas Rhin, et que la position centrale de l'ennemi lui procurait l'avantage d'y arriver plus tôt que nous, ou de regagner la Diemel, dans

(1) *Le maréchal de Broglie à M. de Castries.*

« Cassel, le 10 octobre 1760.

« J'ai reçu, il y a une heure, vos deux lettres des 6 et 7 de ce mois, avec les copies de plusieurs rapports tant de paysans que de voyageurs, et de la lettre de M. de Brungrewe, officier dans Fischer. Je pense, comme vous, que ce qu'elle contient sur la persuasion où était M. de Castella qu'il ne pouvait tenir que trois ou quatre jours encore est aussi faux que peu croyable. Je viens de parler tout à l'heure à M. Filley, chef du génie, et à M. de Fourcroy, qui m'ont répété ce qu'ils m'avaient déjà dit dans le commencement de la campagne : que 6 B. dans Wesel devaient s'y défendre au moins un mois, attaqués par 40,000 hommes, quand ils se borneraient à la défense du corps de la place et qu'ils abandonneraient tous les ouvrages extérieurs.

« En mettant les choses au pire, et Wesel ne tenant que quinze jours d'attaque sérieuse, qui n'a pu être commencée que le 5, vous aurez le temps d'y arriver et d'y jeter du secours ; et si vous y parvenez une fois, tout est dit, et Wesel, muni comme il l'est, ne peut être pris de plusieurs mois. Il faut cependant que vous calculiez encore comme si Wesel pouvait être pris plus tôt que quinze jours, afin de ne rien mettre au hasard. » (D. G., *Mémoires de Vault,* 1760, p. 510.)

le cas où il manquerait Wesel. Les circonstances paraissaient en ce moment favorables pour retenir le prince Ferdinand par une diversion dans le Hanovre : l'armée de ce prince se trouvait affaiblie; les Impériaux venaient d'obtenir des succès en Saxe; Leipsig abandonné et Wittemberg pris, les Russes marchaient sur Berlin, et le duc de Wurtemberg, avancé sur Halle, devait s'approcher d'Halberstadt et opérer de son côté une espèce de diversion. Donc le maréchal se détermine à ne point envoyer de nouvelles troupes à M. de Castries et lance sur Halberstadt un gros détachement qu'il confie à M. de Stainville (1). « Avec son détachement (dragons de Schomberg, Berchiny et Royal-Nassau), M. de Stainville partira, disait l'instruction, le 15, de Dingelstadt et se portera sur Halberstadt. Arrivé à ce point, il jugera s'il doit et peut s'avancer vers Hanovre, en se faisant passer pour l'avant-garde de l'armée de M. le duc de Wurtemberg et répandant le bruit que le but est de s'emparer de cette ville. Le but est d'attirer sur Hanovre l'attention des ennemis. A ce premier objet, qui est capital, M. de Stainville en joindra un autre plus aisé à remplir, c'est celui d'exiger des contributions de tous les pays ennemis qui se trouvent depuis Dingelstadt jusqu'à Halberstadt; il lui sera remis des demandes de M. Gayot pour les exiger en forme; il en recevra particulièrement une instruction sur les pays qui n'ont pas satisfait aux contributions qui leur avaient été imposées. »

Le maréchal avait aussi formé le projet de faire, encore une fois, repasser le Wéser à M. de Wangenheim, qui occupait Uslar; mais M. de Lusace, lui ayant fait remarquer la difficulté des chemins, rendus impraticables par des pluies continuelles, fut seulement chargé de favoriser l'expédition de M. de Stainville avec M. d'Espies, M. de Luckner se trouvant à Northeim et à Moringen.

Versailles approuva ces dispositions, quoique inquiétantes sur le parti à prendre pour la conservation de la Hesse, dans le cas où le prince Ferdinand marcherait sur le bas Rhin avec des forces plus considérables, dont les mouvements pourraient être combinés avec un corps parti d'Angleterre et destiné à le renforcer ou à faire une diversion sur nos côtes affaiblies par le départ de 20 B. La correspondance de M. de Belle-Isle laisse voir que le roi regardait les mouvements exécutables par la droite de l'armée comme peu capables

(1) D. G., 3562, 350.

de détourner de ses projets le prince Ferdinand, tandis que les opérations par la gauche étaient considérées comme plus utiles par rapport à Wesel; néanmoins M. de Broglie fut laissé entièrement libre de ses combinaisons.

Le temps devenait de plus en plus précieux : il ne fallait pas permettre à l'ennemi de se renforcer devant Wesel, ni lui laisser mettre en usage le moyen de changer le théâtre des opérations; mais, dans les circonstances où se trouvait M. de Castries, il y avait peut-être plus d'inconvénients à précipiter son mouvement, avec son peu de troupes, qu'à le retarder pour être plus en force. Cependant il ne balança point, et, sans attendre l'arrivée des divisions de Bissy et de Maupeou, ni les 6 B. venant de France, ni les régiments de cavalerie de Conti et d'Archiac, c'est-à-dire 18 B. et 10 E. de plus, il marche le 14, prend toutes les précautions nécessaires pour jeter des troupes dans Wesel, et désigne à cet effet les 4 B. de Normandie et les 2 de Briqueville.

La réserve marcha donc le 14; elle fut dirigée sur Meurs, et l'avant-garde, partant de son camp avant la pointe du jour, se dirigea sur Rheinberg, quoiqu'il y eût huit lieues, afin d'y prévenir l'ennemi, ou de l'attaquer avant qu'il pût y être renforcé. En effet, lorsque l'avant-garde parut, un millier d'hommes défendaient ce poste.

Position des troupes aux ordres de M. de Castries, le 16 octobre.

Normandie, 3; Briqueville, 3; Auvergne, 4; la Tour-du-Pin, 4; Alsace, 4; d'Invilliers et Mantes, 2 (20 B.); Gendarmerie, 8; Royal-Étranger, Royal-Pologne, Crussol, Bourbon, 8; Royal-Piémont, Balincourt, des Cars, Poly, 8 (24 E.) (ces 20 B. et 24 E. ont seuls combattu à la bataille de *Camper-Bruch*, le corps de Fischer ayant été forcé *à Kloster-Camp*); Rouergue, Rochefort, Tournaisis, 5; Bouillon, Vierzet, 4; la Couronne, Horion, 4 (13 B.); Royal-dragons, Thianges (8 E.) (ces 13 B. et 8 E. étaient *à Rheinberg* et environs, et ne purent joindre); Enghien, Touraine, 4 B.; Escouloubre, Preissac, 6 E. (ne rejoignirent les troupes, *à Kloster-Camp*, que le lendemain de l'action); Sarreguemines (milice) et Orléans, 2 B., *à Meurs;* les équipages, la Marche-prince, la Marche-province, 4; Vaubécourt, Vatan, 4 (8 B.) (les 2 brigades arrivèrent, le 16, *à Dus-*

seldorf); Forest, 1; la Reine, 2 (3 B.), le 16, *à Rheinberg;* Salis, 2 B., le 16, *à Neuss;* Bretagne, 2 B., le 16, près de *Juliers.*

Le 16, à deux heures du matin, les ennemis attaquèrent. On crut d'abord à une rencontre de patrouilles ; mais comme le feu redoublait, M. de Castries se porta à la gauche et y trouva M. de Rochambeau, qui, ayant bien reconnu son terrain dès la veille, avait placé sur le chemin de Meurs, dans les haies et quelques maisons de Camper-Bruch, ses chasseurs et grenadiers, contre lesquels s'arrêtèrent les premiers efforts de la colonne ennemie, ce qui donna le temps à la brigade d'Auvergne ainsi qu'aux autres troupes de se porter sur le lieu du combat. Ainsi engagée, non pas précisément par une surprise, car nos troupes avaient couché sous les armes, la bataille fut meurtrière.

Le principal effort de l'ennemi porta sur Auvergne. M. de Besenval (1) eut son cheval tué, M. de Rochambeau fut blessé, ainsi que M. de Castagnos. La brigade souffrit considérablement ; sa perte se monta : *infanterie*, capitaines, 19 tués, 87 blessés; lieutenants, 7 tués, 76 blessés; soldats, 815 tués, 1,644 blessés ; *cavalerie*, officiers, 1 tué, 3 blessés; cavaliers, 5 tués, 28 blessés; chevaux, 92 tués. Nous fîmes 2,770 prisonniers.

« Nous avons eu de la gloire bien chère pour cette fois, écrivait M. de Rochambeau, et mon pauvre régiment est anéanti de la meilleure espèce. »

« Je me reproche, écrivait de son côté M. de Castries au maréchal de Belle-Isle, le 20 octobre : 1° de n'avoir pas suivi les ennemis, le 16, avec plus de vivacité; 2° de n'avoir pas marché droit sur Buderich pour les empêcher de prendre la position où ils ont

(1) Besenval (Pierre-Victor, baron de), né à Soleure, d'une famille patricienne originaire de Savoie. Sa mère, comtesse Bielinska, Polonaise, tenait aux Leczinski. Son père avait été ministre de France en Saxe de 1707 à 1715 ; en 1720, à la tête d'une compagnie de gardes suisses, il fut chargé de protéger la maison de Law. Par singularité, son fils, dans la journée du 12 juillet 1789, à la tête de cette même troupe, contint le peuple, qui demandait le rappel de M. Necker. Il entra au service le 4 avril 1731, dans le régiment des gardes suisses, dont son père était colonel ; capitaine le 13 avril 1738 ; à Sahay, 1742 ; armée de Flandre jusqu'en 1748 ; brigadier, 20 mars 1747 ; à l'armée d'Allemagne ; maréchal de camp, 1er mai 1758 ; à Korbach; inspecteur des gardes suisses ; lieutenant général, 25 juillet 1762 ; mort le 2 juin 1791, à soixante-dix ans. Il aimait la littérature ; a écrit des romans et des mémoires pour amuser ses loisirs.

tenu le lendemain; 3° de n'avoir pas prévu le parti que les ennemis prirent, et, dès la pointe du jour, de n'avoir pas fait marcher l'armée pour être à même de les attaquer ce jour-là, au lieu d'attendre au lendemain, ce que j'ai été forcé de faire. Il serait vraisemblablement résulté de ces trois choses des avantages plus considérables que ceux que j'ai remportés; mais je craignis de mettre trop légèrement au hasard le succès que j'ai eu. D'ailleurs, le secours jeté dans Wesel était entré, ce qui ne laissait aucun doute sur la levée du siège de cette place. Ainsi tous les objets que le maréchal de Broglie m'avait donnés à remplir se trouvaient l'être par ces premières opérations, et je ne crus plus devoir rien entreprendre. »

Malgré ce qu'en disait M. de Castries, par modestie sans doute, le service était important pour la situation des affaires, ce qui justifia de nouveau les faveurs méritées, deux années auparavant, par la prise de Rheinfeld, et le roi y ajouta l'assurance d'une place dans l'ordre du Saint-Esprit au moment où l'âge prescrit permettrait de l'y admettre : il n'avait alors que trente-trois ans.

Le chevalier d'Assas fut tué, sans doute, dans l'un des postes de la route de Meurs ou des haies de Camper-Bruch. Aucune pièce ne fait mention du fait qui lui est attribué, car les rapports s'accordent à dire que les premiers coups de fusil ont été échangés par les troupes de Fischer, qui donnèrent ainsi l'alarme. Ce ne serait donc point au cri de : « A moi, Auvergne; c'est l'ennemi ! » qu'on doit le salut du camp français et la gloire de la journée, mais aux bonnes dispositions de M. de Rochambeau et au régiment d'Auvergne.

« J'étais au camp de Rheinberg, près Kloster-Camp, dit Grimm, le jour du combat si connu par le dévouement d'un militaire français. Ce mot sublime : « A moi, Auvergne; voilà l'ennemi ! » appartient au valeureux Dubois, sergent de ce régiment; par une erreur presque inévitable un jour de combat, il fut attribué à un jeune officier nommé d'Assas. » M. de Castries le crut comme tant d'autres; mais quand il eut forcé le prince héréditaire à repasser le Rhin et à lever le siège de Wesel, des renseignements positifs apprirent que le chevalier d'Assas n'était pas entré seul dans le bois, mais accompagné de Dubois, sergent de sa compagnie. Ce fut celui-ci qui cria : « A nous, Auvergne; c'est l'ennemi ! » Le chevalier fut blessé en même temps : il n'expira pas sur le coup.

Comme Dubois, une foule de témoins affirmèrent à M. de Castries que cet officier avait souvent répété à ceux qui le transportaient au camp : « Enfants, ce n'est pas moi qui ai crié; c'est Dubois. » M. de Rochambeau, dans ses *Mémoires,* raconte le fait de la même façon, et ce qui donne le plus d'autorité à cette version, c'est que Rochambeau était colonel d'Auvergne; Lombard de Langres, dont le père était sergent-major au même régiment, le répète au chapitre x du livre II de ses *Mémoires*. Jamais rectification n'a pu être faite au ministère de la guerre. En définitive, si d'Assas perd la gloire du mot, il a l'honneur d'avoir réclamé qu'il ne lui appartenait pas, et dans cette nuit célèbre nous avons deux héros pour un.

« M. de Castries, se doutant d'une surprise, l'envoya la nuit à la découverte : à peine avait-il fait quelques pas dans le bois voisin, des grenadiers ennemis l'environnent, le saisissent, et lui présentant la baïonnette, l'avertissant qu'au moindre bruit, il est mort. D'Assas semble d'abord obéir, puis tout à coup, renforçant sa voix, il crie : « A moi, Auvergne; voici l'ennemi! » puis il tombe percé de coups. La relation de la bataille ne fait nullement mention du dévouement du capitaine d'Assas, il se trouve seulement porté le premier des capitaines d'Auvergne tués. » (D. G., 3563, 7.) Ce fait d'armes est acquis néanmoins en son nom. A son dossier au ministère de la guerre, est marquée une pension de 1,000 livres, donnée à la famille et réversible de mâle en mâle. Cette bataille du 16, dite en France de Kloster-Camp, s'appelle souvent à l'étranger Camper-Bruch et Rheinberg (1).

Le siège de Wesel ayant été levé le 18, les ennemis se retirèrent vers Schermbeck et Dorsten. L'objet essentiel étant rempli, et les avantages qu'on aurait pu se procurer à la rive droite du Rhin ne pré-

(1) Assas (Louis, chevalier d'), né le 26 août 1733, au Vigan (Gard); lieutenant dans Auvergne le 21 octobre 1746; capitaine le 1er septembre 1755; tué dans la nuit du 15 au 16 octobre 1760. Ce fut seulement par un édit du 28 octobre 1777, signé à Fontainebleau, que le roi accorda une pension de 1,000 livres. Elle fut partagée en trois : 400 livres au baron François d'Assas; 300 à Jean-Charles-Marie d'Assas, son fils aîné; 300 à Jean-François d'Assas, son fils cadet. Ce partage ne devait avoir lieu que pendant la vie du père et des deux fils, la totalité appartenant après eux à l'aîné des descendants mâles, etc. Cette pension, supprimée par la révolution, fut rétablie en 1817, au profit du marquis Charles-Marie, capitaine retraité, et du comte Jean-François, contre-amiral.

sentant rien d'important, on se contenta de poursuivre les ennemis avec la troupe de Fischer et celle de Cambefort. Les fatigues extrêmes des soldats, jointes au mauvais temps, firent prendre, le 20, un cantonnement entre Xanten et Buderich; la division de Maupeou s'arrêta à Rheinberg et Orsoy. Le renfort envoyé au prince héréditaire s'était arrêté à Dortmund, et comme quelques hussards avaient paru sur la Vupper, on fit marcher, le 21, sur la Roer la troupe de Fischer.

Le prince héréditaire était encore, ce jour-là, sur les hauteurs de Brunen, à deux lieues de Wesel. M. de Castries, bien persuadé que désormais le prince était hors d'état de rien entreprendre sur la partie basse du Rhin, dirige la Gendarmerie à Andernach, et, le 22, 10 B. et 4 E. marchent vers Cologne, avec M. de Maupeou, pour être à portée de garder la communication ou de rejoindre l'armée; mais plus tard cette division ne dépassa pas Dusseldorf, parce que les détachements ennemis occupant le pays de Bergh en étaient partis, et que leur corps à la rive gauche de la Lippe était à Schermbeck.

Le maréchal de Broglie, sachant que, le 19, 10 B. ennemis et 4 régiments de cavalerie marchaient sur Munster et que le reste des troupes avait pris la route de Dortmund et de Hamm, et craignant que, si on restait dans une inaction totale au bas Rhin, ils ne réunissent leurs forces pour tomber soit sur lui, soit sur M. de Lusace, ce dont cependant il doutait beaucoup, pria M. de Castries d'annoncer une marche prochaine dans la Marck et de dessiner des démonstrations pour obliger l'ennemi à conserver en Westphalie un corps à peu près égal au sien; de former un corps de cavalerie avec tout ce qui était capable de servir, et de le cantonner aux environs de Wesel; enfin, lorsque cela lui serait possible, de faire passer le Rhin à de gros détachements ayant l'air de vouloir marcher sur Munster ou sur la Lippe.

Il devenait nécessaire en ce moment de rappeler en France la Gendarmerie, les régiments de cavalerie d'Archiac, de Conti, d'Arbonnier et de Lockmann, de Normandie, d'Auvergne et d'Alsace. Ayant tant souffert à l'affaire du 16, ils se trouvaient hors d'état de servir, ainsi que la Couronne, Rouergue et Rochefort. C'était donc 22 B. et 12 E. sur lesquels on ne pouvait compter, indépendamment des 12 B. destinés à la Meuse. Les régiments venus de

France n'avaient ni chevaux ni voitures, et il était très difficile de leur en procurer dans le pays par la quantité qu'en absorbaient l'artillerie et les équipages de vivres. M. de Castries démontra cet état de choses au maréchal, en lui observant que la présence du prince héréditaire à Brunen détruisait les nouvelles de sa marche sur Munster, d'un côté, sur Hamm, de l'autre; et que, malgré les pertes des régiments maltraités, son corps restait toujours fort d'environ 20,000 hommes. A l'égard de la diversion que le maréchal lui demandait, M. de Castries pensait que les ennemis seraient toujours les maîtres d'entreprendre ou sur l'armée ou sur la réserve de M. de Lusace, et que, quand même il déboucherait, ils pourraient, n'ayant rien à craindre pour Munster et Lippstadt, se contenter d'y laisser des garnisons; qu'ainsi ils pourraient se porter en force sur la Diemel et le Wéser, et qu'il lui paraissait préférable de faire marcher un corps dans le Westerwald et donner la main à la grande armée, si cela devenait nécessaire.

Cette idée avait déjà déterminé M. de Castries à tenir M. de Maupeou sur sa droite avec 10 B. et 4 E.; elle l'engagea de même, aussitôt après la retraite de l'ennemi le 26, à lui donner l'ordre de passer le Rhin et de cantonner ses troupes entre Dusseldorf et la Wupper; mais les ordres de Versailles étaient si précis sur l'envoi urgent d'un corps sur la Meuse, qu'il prit le parti de les faire marcher sur cette rivière, en y joignant 2 B. de Rouergue; 8 de ces B. cantonnèrent dans les environs de Liège, et les 4 autres à Ruremonde. M. de Castries fit en même temps une disposition générale du reste de ses troupes (1), qu'il rassembla depuis Rheinberg et Orsoy jusqu'à Xanten, en dehors des garnisons, et en état de tenir la campagne; il forma également dans le même em-

(1) *Emplacements des troupes aux ordres de M. de Castries. — Infanterie :* à Perrich et environs, 4; à Borth et environs, 4; à Rheinberg et Orsoy, 4; à Buderich et environs, 4; à Wesel, Cambefort. — *Cavalerie :* à Capellen et environs, 8; à Homberg et environs, 8; à Neukirchen et environs, 6.

Corps de M. de Chabo, à Xanten, 3 B. et artillerie; à Zullingen et environs, 4; à Clèves et environs, 4 E. éclairant le bas Rhin sur la rive gauche de la Roer; Fischer couvrant le duché de Bergh et la partie entre la Roer et la Lippe. — *Garnisons :* à Dusseldorf, 7; Cologne, 6; Andernach, 1; sur la Meuse, à Liège, avec MM. d'Andlau et de Maupeou, 8; Ruremonde, 4; Aix-la-Chapelle, 1; Gueldre, 1 B.; Saint-Cornelis-Munster, 4 E.; la Gendarmerie, 8 E., partant, le 1er novembre, d'Andernach pour Thionville. — Total : 67 B., 42 E. (D. G., 3563, 222.)

placement 1,650 chevaux et 600 dragons, seules ressources disponibles des 11 régiments de cavalerie et des dragons de Royal et de Thianges.

Quoique la partie basse du Rhin fût la seule accessible aux ennemis, comme il n'y avait aucun établissement de subsistances dans le pays de Clèves, on se contenta de le faire éclairer par le régiment de Thianges. D'Arbonnier et de Lochmann se mirent en marche dans les premiers jours de novembre, et ceux de Conti et d'Archiac allèrent, jusqu'à nouvel ordre, occuper Saint-Cornelis-Munster. M. de Castries se trouvait ainsi en état de remplir les intentions du maréchal, quand, le 28, l'ennemi prononça un mouvement sur Lippstadt et jeta dans Munster une forte garnison.

En attendant la réalisation des projets de l'ennemi, M. de Broglie s'occupa de cantonner sa cavalerie entre Cassel (1) et Fritzlar (38 E.), où elle pouvait se rétablir du dépérissement auquel les fatigues de la campagne l'avaient réduite. M. de Lusace, successivement renforcé, fit vivre ses troupes dans la principauté de Gottingen et dans l'Eychfeld.

Le détachement de M. d'Espies se portait, le 15, sur Northeim, obligeant M. de Luckner à passer la Leine, puis à gagner les hauteurs entre Moringen et Eimbeck. De son côté, M. de Stainville avait exécuté avec succès sa course sur Halberstadt, où il était entré sans aucune opposition et y avait levé 80,000 écus de contributions. Au milieu de ces opérations partielles, M. de Schomberg, détaché sur Aschersleben, attaqua un poste ennemi et lui enleva 150 prisonniers et 2 pièces de canon. (D. G., 3563, 127.)

Le maréchal de Broglie à M. de Stainville.

« Cassel, le 24 octobre 1760.

« Pendant que mes deux bras se meuvent, le centre n'a point été oisif. M. de Lusace a poussé fort utilement M. d'Espies sur Northeim et Eimbeck (2). M. de Luckner, qui avait peut-être envie

(1) Cassel, capitale du grand-duché de Hesse-Électorale (Kurhessen), rive gauche de la Fulda, une des deux grandes branches du Wéser, fut occupée par les Français depuis 1756 jusqu'en novembre 1762. Ses fortifications furent rasées en 1767.

(2) Eimbeck ou Einbeck, province de Hanovre, sur la Leine, affluent de l'Aller,

de regarder de trop près vos actions, s'était avancé dans cette partie; l'apparition de M. d'Espies, par qui à son tour il aurait pu être inspecté, l'a fait rétrograder d'Eimbeck à Moringen. Le général Wangenheim a de même rétrogradé d'Hardegsen sur Uslar, et M. de Zastrow, qui l'y avait remplacé, paraît y être resté avec lui.

« Vous voyez par ce récit que vous n'avez aucune mauvaise rencontre à craindre pour votre retour, et que vous pouvez laisser prendre à vos troupes, dans le pays ennemi surtout, tout le repos dont elles peuvent avoir besoin. Gardez-vous seulement des mouvements imprévus de M. d'Ippenbrock, qui paraît cependant fort tranquille dans le Hartz, mais de la mauvaise volonté de qui je ne puis vous répondre. » (D. G., 3563, 128.)

L'armée de l'Empire campait sur la rive gauche de l'Elbe, vis-à-vis de Wittemberg; les Russes (général Tottleben), conjointement avec les Autrichiens (général Lascy), avaient mis à contribution la ville de Berlin, et le duc de Wurtemberg occupait Dessau. La position de ce dernier appuyait l'expédition de M. de Stainville et lui permettait de pousser jusque dans les duchés de Brunswick et de Luneburg; mais les avantages que les Prussiens venaient de remporter ayant obligé les troupes de Wurtemberg à se retirer sur Halle, M. de Stainville se replia sur Weissensée, où il trouva l'ordre de M. de Broglie lui prescrivant de se rapprocher de l'armée, de se retirer sur le comté de Hohenstein, appartenant au roi de Prusse, d'y lever des contributions, des chevaux, des voitures et des grains, et de revenir ensuite par Dingelstadt, Vacha ou Wanfried.

La saison avançait, et le maréchal attendait toujours les mouvements définitifs de l'ennemi. Ayant appris, le 30 octobre, de grenadiers hanovriens revenus de Wesel, que le prince héréditaire se trouvait de sa personne à Paderborn, il craignit le rassemblement qu'il supposait dans le Hanovre, et manda immédiatement à M. de Castries (le 1er novembre) de déboucher de Wesel le plus tôt possible et de camper en avant de cette place; dans le cas où les ennemis se replieraient, de s'avancer soit sur Dulmen, soit sur Dortmund, suivant leurs mouvements; de remuer à Wesel la grosse artillerie et d'exécuter toutes les démonstrations capables de faire croire

bassin du Wéser. Elle fit partie, au quinzième siècle, de la ligue hanséatique, déchue depuis la guerre de Trente ans.

aux ennemis à une entreprise sur Munster, s'ils s'en éloignaient.

Les nouvelles que M. de Castries avait des manœuvres et de la position des ennemis se trouvaient toutes différentes de celles qui laissaient croire à M. de Broglie que le prince Ferdinand attirait toutes ses forces à lui; en effet, le prince se trouvait, le 29, à Klein-Recken; le 30, ses troupes prenaient des cantonnements dans les environs, et un corps restait entre Dorsten et Lembech, couvert par la troupe de Scheitter, qui occupait Schermbeck, Lunen, Olfen et Haltern. Un corps de troupes légères seulement avait passé à Unna. Il fit faire des reconnaissances de ces positions, et, le 30 octobre, le ministre de la guerre recevait un rapport de M. de Boisclaireau au sujet de l'affaire qu'il avait eue avec les troupes établies à Schernbeck, au moment où il allait reconnaître l'ennemi.

M. de Boisclaireau au ministre de la guerre.

« A Wesel, le 30 octobre 1760.

« Je vous dois compte des revers de la fortune comme de ses faveurs; c'est pourquoi je n'ai garde de vous dissimuler la moindre circonstance de ce qui m'est arrivé avec un détachement que M. de Castries a eu la bonté de me confier. L'objet de ma commission était de savoir au vrai la direction de la retraite des ennemis. Je ne pouvais m'en assurer qu'en leur ôtant un masque qu'ils tenaient à Schermbeck, où se réunissent les chemins de Dorsten et de Lembeck. Après avoir été bien instruit que ce poste n'était gardé que par le corps de Scheitter, je partis dans ce dessein, avant-hier, de Drevenack, où j'avais passé la nuit. Mon infanterie, avec toute la valeur que l'on pouvait attendre de son excellente composition, chassa les ennemis de tous leurs postes avancés, leur enleva Schermbeck et les vergers qui sont de l'autre côté. Les ennemis, dépostés de tous ces endroits, se formèrent sur la hauteur d'une plaine qui est par delà les vergers. Il ne s'agissait plus, pour mettre fin à notre histoire, que de priver l'infanterie ennemie du secours de sa cavalerie. Je me flattais que mes maîtres étaient plus que suffisants; mais vaine espérance : notre cavalerie, après une légère apparence de succès, s'est vilainement laissé enfoncer et est tombée dans une déroute qui serait devenue tragique, si je n'avais eu la précaution de placer à tout événement des grenadiers pour la

recevoir. Cette fuite n'a pas laissé que de coûter des hommes et des chevaux, parce que, comme ils ne choisissaient pas le chemin en s'en revenant, ils se sont abandonnés dans les cuisines d'un vieux camp, où nombre de cavaliers ont fait la culbute et sont demeurés au pouvoir de l'ennemi. Je leur avais fait faire un petit circuit par notre gauche, afin de ne pas les exposer en chargeant au feu de l'infanterie ennemie, que je tenais en échec avec la mienne par notre droite. Après ce désastre, je jugeai que je ne devais plus penser à garder Schermbeck, qui ne peut se soutenir qu'en restant maître des hauteurs; d'ailleurs, ma communication avec Wesel devenait très équivoque. Cela considéré, je pris le parti d'ordonner la retraite, qui s'est faite, grâce à Dieu, quoique suivi, avec assez d'ordre pour ne pas perdre un seul homme. M. de Castries m'a fait rentrer le lendemain. »

Le prince Ferdinand campait toujours à Warburg, et M. de Wangenheim à Uslar. M. de Broglie lui supposait deux projets : l'un, de rassembler toutes ses forces pour attaquer nos troupes sous Cassel, mais le manque total de subsistances dans la contrée qui les séparait ne paraissait pas lui en laisser la possibilité; l'autre, de se renforcer dans le pays de Hanovre et de chercher à attaquer M. de Lusace. L'exécution de ce dernier projet semblant plus praticable, on songea à augmenter son corps à mesure que les ennemis feraient passer des troupes sur la rive droite du Wéser, et, dès le 23, sur la nouvelle de l'arrivée d'un renfort au corps de M. Wangenheim, on mit en route 12 B., 6 E. et 12 pièces de canon. Un autre moyen, dont le maréchal pensait faire un usage avantageux pour empêcher la réunion de toutes les troupes du prince, consistait dans la diversion demandée avec instances à M. de Castries, jugeant que si le prince avait eu l'intention de rassembler ses troupes sur la Diemel ou le Wéser, il n'aurait pas, après le siège de Wesel, laissé aussi longtemps le prince héréditaire sur la basse Lippe.

Le 5 novembre, le prince héréditaire s'était replié la veille sur Dulmen, et le corps de Dorsten y restait sous les ordres de M. de Breitembach. Suivant les différents rapports, il paraîtrait que les troupes du prince, qui avaient remonté la Lippe ne consistaient qu'en quelques régiments d'infanterie, peu de cavalerie et des troupes légères, et, quoiqu'on assurât qu'elles se dirigeaient vers

Beverungen, c'était un trop faible renfort pour causer une inquiétude réelle. Le maréchal n'avait encore rien arrêté pour ses quartiers d'hiver; cependant il se proposait de tenir dans le haut Rhin la majeure partie de ses forces, pensant que rien ne serait plus avantageux pour la sécurité de la Hesse que d'avoir à Wesel un corps assez considérable toujours prêt à marcher, et, réciproquement, un corps en Hesse sur le point d'entrer en Hanovre, si les ennemis s'affaiblissaient pour marcher vers le bas Rhin. De plus, il considérait comme très avantageux d'occuper Gottingen, qui lui assurait la navigation de la Werra et garantissait nos quartiers d'hiver. Seulement, comme les ennemis pouvaient nous la disputer et même livrer bataille, il demanda des ordres à Versailles, en exposant : 1° que, si le prince Ferdinand voulait entreprendre de troubler les travaux, la garnison de la ville et le corps de M. de Lusace, renforcé d'infanterie et des détachements de M. de Stainville, seraient en état de l'obliger à ne tenter cette opération qu'avec de grandes forces et une démonstration qui donnerait le temps d'être informé de ses mouvements; et que, dans le cas où l'abandon de la place deviendrait forcé, M. de Vaux avait ordre de la mettre hors d'état de servir contre nous ; 2° que, si les ennemis différaient de douze à quinze jours, les ouvrages seraient assez avancés pour ne leur permettre de songer à l'attaque de la place qu'au printemps, parce qu'il paraissait impossible d'entreprendre ce siège pendant l'hiver. Le roi approuva le projet et laissa le maréchal maître de l'occupation de Gottingen.

En ce moment, la face des choses changea en Saxe. Le roi de Prusse venait de rentrer à Leipzig; vraisemblablement il allait reprendre sa position devant Dresde et occuper Freyberg; l'armée de l'Empire et le duc de Wurtemberg reviendraient sur des quartiers, derrière le Mayn.

Ces circonstances étaient bien différentes de celles qui avaient fait concevoir à Versailles le projet de conserver la Hesse pendant l'hiver; alors le roi de Prusse était en Silésie et les Autrichiens restaient maîtres de la Saxe et du cours de l'Elbe. Ce changement dans la position générale des armées alliées ne pouvait qu'influer infiniment sur celle de la Hesse; tout notre flanc droit et nos derrières, depuis Allendorf, sur la Werra, jusqu'à Fulda, devenaient entièrement découverts. Le prince Ferdinand pouvait nous forcer sous Cassel ou

sous Gottingen, et pendant ce temps un corps détaché de l'armée prussienne s'avancer sur Vacha et sur Fulda, et nous jeter ainsi dans de grands, embarras. Cette nouvelle situation des affaires engagea M. de Broglie à demander de nouveaux ordres sur la conservation de la Hesse et de Gottingen, et, en attendant, il continua les travaux et jeta des approvisionnements dans la place.

Le maréchal de Broglie au maréchal de Belle-Isle.

« Cassel, le 5 novembre 1760.

« Vous verrez que je ne change rien à ce que je lui ai mandé dans ma lettre du 1er de ce mois (à M. de Castries), me paraissant de plus en plus nécessaire de retenir sur le bas Rhin, par une diversion, le corps considérable des ennemis, et de les empêcher de réunir toutes leurs forces dans cette partie-ci. Il est certain que, s'ils le font, ils seront de beaucoup supérieurs à cette armée, et il paraîtrait que ce qu'ils auraient de mieux à faire serait de se porter sur elle et de chercher à la combattre, surtout après ce qui vient de se passer en Saxe : la rentrée du roi de Prusse dans Leipzig, et la vraisemblance qu'il ne s'en tiendra pas là et ramènera M. de Daun sous Dresde. Si cela arrive, et que l'armée de l'Empire et les troupes de Wurtemberg regagnent le Woigtland et la Franconie, comme dans ce cas-là elles le feront sans doute, cela rendra la position des quartiers d'hiver en Hesse beaucoup plus délicate, le roi de Prusse pouvant, de la haute Saala, s'il s'y établit une fois, envoyer quelques corps sur la haute Werra, tandis que le prince Ferdinand nous occuperait à Gottingen et Cassel. Dès que j'ai su que le roi de Prusse avait passé l'Elbe, j'ai toujours cru qu'il chercherait à décider le sort de la Saxe par une bataille, et que M. de Daun prendrait des positions à la lui rendre difficile à donner sans un grand désavantage; mais je ne m'étais pas attendu que, sans coup férir, Leipzig retombât entre les mains des Prussiens et que les Autrichiens se laissassent séparer de l'armée de l'Empire. Quoi qu'il en soit, je ne crois devoir rien changer au parti que j'ai pris de fortifier Gottingen, et je continuerai, à moins que les ennemis ne s'y opposent avec des forces considérables; et voici les raisons que j'ai pour en user ainsi : la volonté du roi étant

qu'on garde la Hesse, il n'y a de moyen de réussir que de se conserver la navigation de la Werra, parce que sans elle il est démontré impossible d'assembler à Munden, Witzenhausen et Cassel les magasins suffisants pour faire vivre les troupes nécessaires à garder cette partie et pour l'assemblée de l'armée au printemps. » (D. G., 3564,52.)

Le corps du prince héréditaire, diminué d'une faible partie, conservait une grande supériorité sur celui du bas Rhin; M. de Castries sentait l'impossibilité de donner de véritables craintes sur Munster et Lippstadt, tant à cause de la nature de ces places que par la difficulté de faire mouvoir la grosse artillerie dans les mauvais chemins qu'il avait à parcourir, et il exposa au maréchal sa situation en lui demandant des ordres sur sa conduite dans le cas où, s'avançant vers l'ennemi, il lui présenterait le combat.

Néanmoins, le 7, il fit déboucher de Wesel 15 B., qu'il établit en avant de la ville ; M. de Chabo occupa en même temps Drevenach avec 4 B., des dragons, la troupe de Cambefort, de l'artillerie, et porta des détachements sur Schermbeck, occupé par l'ennemi.

Le 10, les troupes s'avancèrent à Drevenack, où fut appuyée la droite; la gauche longea la lisière d'un bois qui touchait au canal de l'Issel, et le quartier général s'établit à Pliesterberg. M. de Chabo, avec l'avant-garde, se plaça en avant de l'armée, et M. de Thianges (1) resta dans le pays de Clèves avec 1 B. de milice et 1 régiment de dragons. Sur ce mouvement, les troupes ennemies qui cantonnaient dans les environs de Lunen, Haltern et Recklinghausen, s'étaient rapprochées de Dorsten. M. de Castries, ne pouvant se passer de troupes légères, venait de rappeler les Fischer, ainsi que les 4 B., pour s'emparer de Schermbeck. La marche de ce détachement et les mouvements de Fischer avaient eu, dans le duché de Bergh, tout le succès qu'on pouvait en attendre; le corps

(1) Damas (Jean-Pierre de), connu sous le nom de marquis de Thianges; né le 4 mars 1734; servit longtemps aux grenadiers Royaux; fit toutes les campagnes de la guerre de Sept ans; prisonnier à Cassel, le 24 juin 1762 ; mestre de camp d'un régiment de dragons qui prit son nom; brigadier; maréchal de camp; député aux états généraux par le Nivernois et le Donziois (Donzy, département de la Nièvre, au confluent de la Talvane et de la Nohain, capitale du Donziois, partie septentrionale du Nivernois); mort sans enfants, le 7 septembre 1800.

ennemi, du côté de la Roer, se replia également sur le camp de Dorsten, où il arriva le 8.

Le maréchal ne donna point de nouveaux ordres à M. de Castries; il lui rappela seulement ceux déjà envoyés.

Informé, le 11, que le prince héréditaire se rendait à Warburg; instruit, d'ailleurs, de la victoire du roi de Prusse, remportée le 3, près de Torgau, sur l'armée autrichienne, de la retraite des Impériaux vers le Woigtland (1) et de celle du duc de Wurtemberg sur Weymar, il craignit que le prince ne profitât de ces succès pour entreprendre quelque opération sur le Wéser ou dans la Hesse; et, voyant dans la diversion des troupes du bas Rhin le meilleur moyen d'empêcher la réunion des forces ennemies et de terminer la campagne, il prescrivit, le même jour (11 novembre), à M. de Castries de s'avancer et même de menacer Hamm. Il faut dire que M. de Broglie appréhendait moins une entreprise du prince avec toutes ses forces que la nécessité de prendre ses quartiers d'hiver, l'ennemi étant encore rassemblé. Le corps du prince héréditaire, rassemblé entre Dorsten et Lembeck, ne fit cependant aucun mouvement qui pût laisser supposer à M. de Castries le projet d'une concentration avec l'armée du prince Ferdinand; les troupes françaises restèrent donc dans leur camp près de Drevenack, et il n'y eut, pendant qu'on s'observait de part et d'autre, qu'une tentative de surprise sur un poste de Cambefort pendant la nuit du 13 au 14.

Sur la droite du Wéser, les ennemis se montraient plus actifs. Le 11, le corps de Luckner décampa de Moringen, et, passant par Northeim, se porta sur Gieboldehausen, où il attaqua, le 12, M. de Schwartz (2), qui, fort inférieur, se replia sur un détachement de dragons commandé par M. de Pons (3). L'énergique résistance de ces officiers arrêta la poursuite des ennemis, et nos deux détachements purent se retirer sur Duderstadt, où était M. de Stainville.

(1) Woigtland ou Vogtland, c'est-à-dire l'angle de la Saxe, qui confine à la Bohême, à la Bavière et à la Thuringe.

(2) Schwartz, capitaine au régiment des volontaires de Nassau, avec brevet de lieutenant-colonel; officier très actif, très intelligent.

(3) Pons, colonel d'Orléans-dragons. « Je ne saurais donner trop d'éloges à la conduite des officiers et à la bravoure des troupes. » (D. G., 3564, 159.)

Le 14, M. de Broglie apprit par un espion qu'un corps ennemi d'environ 18,000 hommes, venant de Wesel, s'était dirigé de Paderborn par Driburg sur Beverungen et Hoxter, avait passé le Weser et pris, le 13, ses cantonnements aux environs d'Uslar. M. de Lusace dut alors se rassembler sur-le-champ pour recevoir l'ennemi. Pendant la nuit, un autre émissaire confirma l'arrivée de 8,000 hommes à Uslar pour attaquer M. de Lusace. Sentant la nécessité de renforcer son aile droite, le maréchal envoya immédiatement M. de Rougé, avec 3 B. de grenadiers et chasseurs et 12 pièces de canon, à Hedemunden sur la Werra, et M. de Saint-Pern, qui cantonnait à la gauche de cette rivière, eut ordre d'envoyer à M. de Rougé 30 compagnies de grenadiers de France et Royaux et 1,200 hommes d'infanterie.

Le 16, le prince Ferdinand est de sa personne au camp d'Uslar. Toutes les nouvelles assuraient qu'il contenait 8,000 hommes; que 6,000 se trouvaient à Moringen, 10,000 autres à Northeim, et que Luckner, avec 4 ou 5,000, occupait Dutterstadt. Cette disposition semblait menacer M. de Lusace. Les ouvrages de Gottingen (1) se trouvant terminés et la place bien approvisionnée, le corps de la Werra devait naturellement se retirer, et son général reçut l'ordre de commencer son mouvement le 17. Ne voyant paraître aucune troupe ennemie, M. de Lusace ne se replia que le 19, et repassa la Werra à Allendorf, se dirigeant vers ses quartiers; M. de Stainville marcha aussi, le 19, d'Eschwège à Eisenach avec 4 B. saxons, 1 brigade de dragons et les volontaires de Schomberg, pour couvrir l'établissement des Saxons sur la haute Werra; les autres troupes allèrent à Wanfried, et on laissa dans le château d'Arnstein, en avant de Witzenhausen, de l'infanterie et quelques hussards aux ordres de M. de Verteuil, capitaine, ce poste étant nécessaire pour protéger la navigation de la Werra.

Différents régiments s'étaient déjà acheminés, dès le 10, des environs de Cassel vers Giessen et Francfort, et un convoi très considérable d'artillerie avait pris la même route, en sorte que

(1) *Garnison de Gottingen*. Commandant et gouverneur : M. de Vaux, lieutenant général. *Infanterie :* volontaires de Flandre et de Hainaut, 3,800 hommes. *Cavalerie :* détachements de divers régiments, dont 180 Berchiny, 750 hommes. (D. G., 3564, 306.)

l'armée se trouvait déjà fort affaiblie. Bien que la saison rassurât sur toute tentative contre Gottingen, néanmoins on crut nécessaire de tenir sous sa main encore quelques jours les troupes quirestaient, afin de surveiller les mouvements de l'ennemi sur la Diemel.

Enfin, le 23, l'infanterie se cantonne, très rapprochée de Cassel, de manière à être rassemblée en deux heures dans le camp retranché, et la plus grande partie de la cavalerie est dirigée sur la Lahn, en Wettéravie et sur le Mayn; les hussards de Turpin sont envoyés à Siegen, pour couvrir cette contrée, et dans la basse Lahn. Dès que nos troupes furent en mouvement, les ennemis s'ébranlèrent sur tout le front de notre position, tant du côté de la Diemel que de la Werra.

Le 24, un détachement de quelques milliers d'hommes s'avance dans les bois derrière Ehrsten, où il demeure jusqu'au 27, puis dans les villages de Meinbressen et de Westuffeln. M. de Viomesnil, capitaine, envoyé pour les observer, les rencontre, les attaque le sabre au poing, et leur prend hommes, chevaux et l'officier de hussards à leur tête (1). Le même jour, M. de Montfort surprit un poste de 200 hommes. Le lendemain, pendant la nuit, il fut attaqué à son tour par 2 B. des gardes hanovriennes, 2 de celles de Brunswick, de la cavalerie et du canon, commandés par le général Breitenbach. Ne pouvant tenir devant ces forces, il voulut se retirer sur l'autre rive de la Werra; mais le peu de sang-froid des bateliers occasionna un tel désordre qu'il fut obligé de gagner précipitamment les bois de Munden. M. de Veltzer, capitaine des volontaires d'Austrasie, avec un retranchement à peine commencé sur les bords de la Werra, s'y défendit si courageusement que les ennemis se retirèrent, après avoir essuyé une perte de 190 tués ou blessés.

A ce moment, M. de Broglie jugea bon de mettre M. de Belle-Isle au courant des difficultés de sa situation, et il lui écrivit le 21 novembre : « A présent que par la tournure qu'ont prise les affaires en Saxe, par les quartiers que le roi de Prusse occupe sur la Saala, par la retraite de l'armée de l'Empire dans la forêt de Thuringe, par le parti, que M. de Montazet me mande aujourd'hui, que M. O'

(1) Plusieurs actions de ce genre ont fait remarquer M. de Viomenil dans cette campagne. (D. G., Bulletin, 3565, 220.)

Donnel, qui commande l'armée de l'Impératrice, a pris de la faire rentrer dans ses quartiers et de ne rien entreprendre, il est certain que je ne pouvais pas prendre des quartiers en avant de la Werra, quand même je gagnerais une bataille. Je ne sais s'il serait à propos de s'y commettre, surtout quand les subsistances doivent nous forcer bientôt à nous retirer, après même le succès le plus avantageux. C'est au roi à me donner ses ordres sur un objet si important; je les exécuterai exactement, si toutefois il peut m'être possible de rassembler assez de subsistances pour pouvoir tenir l'armée réunie quatre jours, ce dont je suis très éloigné de répondre. Ce que vous aurez de la peine à vous représenter, c'est quelle doit être la situation d'un général qui court les plus grands risques, s'il ne rassemble pas son armée quand l'ennemi a la sienne rassemblée, et très près de lui, et qui est certain d'être obligé de se retirer et d'évacuer le pays, s'il la tient seulement quatre jours. Voilà mon état présent, qui est tel depuis longtemps, et qui ne cessera que quand nous nous serons assez rapprochés de nos dépôts pour pouvoir s'assurer que nous pourrons former des magasins à portée des lieux où il faudra combattre. Comme l'intention du roi est qu'on retarde ce moment, je n'y négligerai certainement rien, quelque inquiétude et quelque peine de corps et d'esprit que puisse me donner un état aussi critique que celui-ci. »

Le prince héréditaire restait à Klein-Recken, après avoir cantonné quelques régiments de cavalerie et en voyédans le duché de Bergh de faibles détachements que les nôtres firent replier. D'après toutes les nouvelles, il se préparait à mettre son corps en quartiers d'hiver. Le 28, M. de Castries quitte Drevenach, passe le Rhin, dont la crue menaçait le pont, et se cantonne, la droite à Rheinberg et la gauche à Xanten. Les Fischer et la troupe de Cambefort s'établissent sur la rive droite, en avant de Wesel.

Le 30 novembre, le prince héréditaire lève son camp de Dorsten et en retire toutes ses troupes, qu'il établit dans l'Ost-Frise et dans le pays de Munster. M. de Castries devant rentrer en France, M. de Muy, destiné à commander la réserve du bas Rhin pendant l'hiver, arrive à Dusseldorf le 5 décembre.

La séparation des troupes du prince héréditaire assurait la tranquillité du bas Rhin; il n'en était pas de même en Hesse. Le prince Ferdinand occupant toujours des cantonnements très resser-

rés, M. de Broglie n'avait pu faire entrer qu'une partie de ses troupes dans leurs quartiers; le reste campait toujours près de Cassel. Il rappelle à Eisenach, avec la plus grande partie des Saxons, M. de Lusace, qui occupait Vacha; il ordonne aussi à M. de Stainville de s'avancer vers Mulhausen avec les 4 B. saxons, 1 de ses régiments de dragons et celui de Schomberg. Ce général s'établit à Gotha, cantonnant ses troupes entre Eisenach et Langensalza; dans cette position, il pouvait inquiéter le flanc gauche des ennemis et rendre plus difficile la rentrée des fourrages qu'ils tiraient de la contrée d'Eychfeld. Afin de se mettre encore plus à portée de renforcer M. de Lusace sur la Werra, dans le cas où celui-ci eût été obligé de s'y replier, le maréchal remplace les Saxons à Vacha par le régiment de Castella, et avance 4 autres B. de la Fulda à Sontra, et 6 à Rothenburg. Toutes ces troupes, par cette position, arriveraient promptement sur la Werra ou sur Cassel. Cependant le prince Ferdinand s'éloigne de Gottingen, et M. de Vaux en profite pour introduire dans la place tous les approvisionnements.

L'armée ennemie était ainsi disposée : le corps de Wangenheim à Moringen, celui de Mansbach à Dutterstadt, celui de Kilmansegg à Lindau, celui de Luckner à Heilingenstadt, et le prince Ferdinand à Uslar, occupant les bords de la Diemel avec son infanterie, et avec la cavalerie ceux du Wéser, où elle pouvait subsister facilement; en outre, un corps de 10,000 hommes, venu du camp de Beckum, arrivait depuis quelques jours à Rhuten et Brilon, où le prince héréditaire se trouvait le 16, pour gagner Lippstadt.

Toujours sans nouvelles du prince Ferdinand, le maréchal jugeait sa position toute momentanée, en attendant que la gelée lui permît de reprendre ses opérations. Il en était de même d'un corps prussien avancé sur la Saala et dans la contrée de Northausen, et comme on venait d'apprendre l'arrivée du roi de Prusse, le 11, à Leipzig, l'inaction de ces troupes pouvait avoir le même motif que celle du prince Ferdinand. M. de Broglie était donc peu rassuré sur l'exécution d'un projet combiné par l'ennemi sur la droite de nos quartiers, bien que l'armée de l'Empire et le général Haddick eussent ordre de coopérer à la conservation des territoires occupés par l'armée française. Les troupes de l'Empire ne dépassaient pas 14 ou 15,000 hommes, bien faible garde pour notre

ligne de défense depuis Zwickau jusqu'au passage d'Ilmenau ; de plus, d'après les nouvelles rapportées par M. Baudouin, envoyé auprès de MM. O'Donnel et Haddick, ce dernier n'était pas en état d'agir offensivement contre le roi de Prusse; le secours attendu devait plutôt être destiné à se tenir à portée de la gauche de l'armée autrichienne qu'à joindre celle de l'Empire, et, au premier mouvement du roi de Prusse, tout rentrerait en Bohême. Les troupes de Wurtemberg, sur lesquelles on aurait pu compter, cessant d'être soudoyées par l'Impératrice, allaient rentrer dans leur pays, de sorte que le maréchal se trouvait réduit à ses propres forces, et la situation en devenait plus embarrassante pour conserver, jusqu'à l'ouverture de la campagne suivante, la Hesse, Cassel et Gottingen.

Le ministère préparait en ce moment les dispositions d'une nouvelle campagne, et, le 27 décembre, M. de Broglie fut informé de la résolution arrêtée de faire agir deux armées en Allemagne, l'une sur le bas Rhin, l'autre en Hesse.

Ainsi, après avoir rejeté hors de la Hesse l'armée des alliés, délivré le bas Rhin, fait lever le siège de Wesel par les forces envoyées vers la fin de septembre, en reprenant les mêmes quartiers qu'on y occupait depuis Coblentz jusqu'à Clèves, pendant l'hiver de 1759 à 1760, il essaya de tenir la ville et le landgraviat de Cassel avec la plus grande partie de son armée. Il a placé sa droite à la Werra, laissant Gottingen en avant d'elle ; il a bordé par des détachements le cours de cette rivière, celui de la Fulda, de l'Edder, de la Schwalm, de l'Ohm, de la Lahn, de la Dill, et il a porté à Siegen la gauche de sa première ligne, qu'il a étendue jusqu'à Siegberg, à six lieues de Cologne, pour la lier avec la réserve du bas Rhin. Une partie de ses troupes légères sont vers les sources de la Sieg, de la Lahn et de l'Edder, occupant les abords du duché de Westphalie et du comté de Waldeck; elles couvrent les quartiers que la raison des subsistances l'a forcé de reculer vers les comtés de Hachenburg, de Neuwied et de la basse Lahn ; le reste de ses forces s'étend en profondeur entre la Lahn, le Rhin et le Mayn. Les châteaux de Ziegenhain, de Marburg, de Dillenburg sont dans le centre et vers la gauche de la première ligne, la ville de Cassel et la Hesse forment la pointe avancée de la droite.

L'inaction des ennemis se prolongeait, et, en attendant les instructions que le maréchal avait demandées, le 23 décembre, sur la conduite à tenir dans sa position, il dirige vers leurs quartiers la plus grande partie des troupes retenues près de la Fulda et de la Werra; mais en même temps, pour ne pas perdre de vue l'ennemi, il le surveille de tous côtés par des détachements (1).

(1) Position générale de l'armée au 30 décembre 1760:

Infanterie: Castella, 2, *Vacha;* Saxons, 13, de *Treffurt* sur la Werra à *Eisenach;* Jenner, 2, *Butzbach;* Courten, 2, *Lichtenau;* volontaires de Hainaut et d'Austrasie, *Wanfried;* Picardie, 4, *Eschwege;* Modène, 2, *Allendorf;* volontaires le Camus et Chantilly, 3, *Oberode;* Condé, 2, *Witzenhausen;* Durfort, 2, *Almerode* sur la Gelster; Grenadiers de France, 4, Aquitaine, 2, *Munden,* confluent de la Werra et de la Fulda; Provence, 2, *Sandershausen;* Navarre, 4, Belsunce, 4, *Cassel;* volontaires de Saint-Denis, Saint-Victor, Neufchatel, 2, *Krumbach;* Champagne, 3, *Ob. et Nied. Zwehren;* volontaires de Clermont et Dauphiné, *Nordhausen;* Bourbonnais, 4, *Gilserberg;* Narbonne, 2, *Fritzlar* sur l'Edder; Royal-Suédois, 3, *Friedberg;* Dauphiné, 2, *Fulda;* Diesbach et Epptingen, 4, *Hirschfeld;* Nassau, 3, *Treyssa;* Nassau, 3, Ornans, 1, *Ziegenhain;* la Marck, 3, *Gemunden;* Bulkeley, 1, Royal-Ecossais, 1, O'Gilvy, 1, Dillon, 1, *Marburg;* Boccard, 2, Redding, 2, Salis, 2, Berwick, 1, Clarck, 1, Roth, 1, *Giessen;* le Roi, 4, *Hanau;* Royal-Deux-Ponts, 3, Waldner, 2, *Francfort;* volontaires de Mouy, 1, Villepatour, 1, Laon, 1, *Offembach;* Paris, *citadelle de Coblentz.* (D. G., 3565, 253.)

Cavalerie: Commissaire-général, 2, *Geisa;* Ericy, 2, *Hof-Bieber;* Bourbon-Busset, 2, *Fulda;* Seissel, 2, *Dornbach;* Moustier, 4, *Bischausen;* Rey, 2, *Reichen-Saxen;* Lusignan, 2, *Wipperode;* Cuirassiers, 2, *Gross-Borsel;* Noé, 2, *Datterode;* Chabrillan, 2, *Rambach;* Dessalles, 2, *Weissenborn;* Dauphin, 2, *Ergershaus;* Condé, 2, *Armstein;* Fleury, 2, *Hahn;* Fitz-James, 2, et Royal-Allemand, 2, *Langenschwalbach;* Wurtemberg, 2, *Idstein;* Nassau, 2, *Wiesbaden;* Bauffremont, 4, Apschon, 4, *Hanau;* Carabiniers, 10, *Limburg;* Royal, 2, Orléans, 2, Damas, 2, la Rochefoucauld, 2, *Montabaur* et environs; Orléans, 4, Caraman, 4, *Nastatten;* Toustain, 2, *Trebur;* Royal-Nassau, 4, Turpin, 6, *Siegen* et environs; le Roi, 4, la Ferronnays, 4, Schomberg, 3, *Gotha;* légion Royale, *Ober et Nieder Weymar;* volontaires de Dauphiné et de Clermont, *Alzey et Kreutznach.* — Total: 103 B., 95 E.

Troupes sur le bas Rhin: M. le marquis de Muy, lieutenant général, commandant. — De Torcy, à Cologne, 11 B., 8 E. — D'Auvet, à Dusseldorf, 6 B., 2 E. — Duché de Bergh, le corps de Fischer, 2 B. — Maugiron, à Meurs, 6 B., 8 E. — Duisburg, pays de Prusse. — Castella, à Wesel, 10 B. — De Voyer, à Clèves, 9 B., 10 E. — De Polignac, à Gueldre, 1 B., 4 E. — D'Andlau, à Liège, 5 B., 12 E. — Total: 50 B., 44 E. (D. G., 3563, 206.)

CHAPITRE V.

CAMPAGNES DE FRÉDÉRIC (1760).

Avril. 22. Le roi de Prusse rassemble son armée entre Meissen et Nossen.

Juin. 5. Le général Fouquet quitte son camp de Landshut afin de couvrir Breslau menacé. — 17. Le général Hulsen est laissé par le roi avec 14,000 hommes entre Meissen et Nossen pour contenir le maréchal Daun, pendant que le général Loudon fait resserrer Glatz par un détachement de son armée, et feint de vouloir attaquer Neisse et Schweidnitz. — 14 au 15. Le roi passe l'Elbe au-dessous de Meissen, marche au comte de Lascy, qui couvrait Dresde sur la rive droite; celui-ci se replie à son approche. — 17. Les manœuvres des Autrichiens déterminent le général Fouquet à revenir sur ses pas, et il réoccupe le camp retranché de Landshut, destiné à couvrir Glatz, pendant que le prince Henri de Prusse, chargé de contenir les Russes, arrive à Francfort où il passe l'Oder, s'approche de la Wartha et campe à Meseritz sur l'Obra. — 22. Le prince de Deux-Ponts occupe Plauen avec son armée. — 23. Le général Fouquet (1),

(1) La Motte-Fouquet (Henri-Auguste, baron de), né en 1698, à la Haye, d'un Français réfugié. A dix-sept ans, il assiste en 1715 au siège de Stralsund; colonel d'un régiment; général-major en 1743; rend de grands services pendant la guerre de Silésie et la guerre de Sept ans; en 1760, se défend à Landshut avec 8,000 Prussiens contre 28,000 Autrichiens; captif en Croatie jusqu'en 1763; mort le 2 mai 1774. Il donna des marques de sa capacité et de sa bravoure personnelle; on lui reprochait trop de pédanterie, et la raideur de son caractère le portait toujours à préférer ses opinions à celles des autres.

attaqué à Landshut par le général Loudon, à la tête de cinq corps séparés qui l'enveloppent, est blessé et fait prisonnier après un combat opiniâtre de 5 heures. Les débris de son armée rejoignent le général Ziethen près de Breslau.

Juillet. 2. Le roi se met en marche vers la Silésie et feint de vouloir dégager Glatz. — 3. A cette nouvelle, le maréchal Daun se dispose à prévenir le roi de Prusse et détache le comte de Lascy avec mission de poursuivre l'arrière-garde de Frédéric. — 8. Le roi, ayant réussi à faire prendre le change au maréchal Daun, décampe de Klein-Bautzen, revient sur ses pas, se dirigeant sur Dresde. — 13. Après avoir passé l'Elbe au-dessus de Meissen et repoussé jusqu'à Pirna le corps de Lascy, il s'empare des faubourgs de Dresde, resserre la place et somme le général Maquire, commandant, de la lui remettre par capitulation; sur son refus, il commence, dès le 17, à bombarder la ville avec sa grosse artillerie, venue de Meissen et de Torgau. — 18. Le prince de Holstein, chargé de bloquer Dresde par la rive droite de l'Elbe, est obligé de repasser le fleuve à l'arrivée du maréchal Daun, qui, apprenant que le roi a changé sa route et se trouve près de Dresde, revient sur ses pas, force le corps prussien à traverser l'Elbe et, le 21, introduit des secours dans la place. — 20. A l'arrivée du maréchal Daun, Frédéric fait brûler les faubourgs de Wilsdruf et de Pirna. — 20 au 21. Le lieutenant général Draskowitz et le général-major Gribeauval (1), disposant d'un corps d'armée de 15,000 hommes, cou-

(1) Gribeauval (Jean-Baptiste Vaquette de), né à Amiens, le 14 décembre 1715; incorporé en 1732 au Royal-Artillerie; en 1735, officier pointeur; en 1747, capitaine de mineurs; en 1749, il fait prévaloir en principe l'usage de l'*affût de place,* de son invention; en 1754, fait adopter l'usage d'un caisson à munitions pour remplacer l'attirail des anciennes voitures d'artillerie; maréchal de camp en 1762; 19 juin 1765, lieutenant général; premier inspecteur de l'artillerie de France. Les deux épisodes les plus saillants de sa carrière sont la prise de Glatz et la défense de Schweidnitz.

Le 13 août 1762, Frédéric écrivait au marquis d'Argens, directeur des belles-lettres de l'Académie de Berlin : « Je suis aussi maladroit à prendre des places qu'à faire des vers. Un certain Gribeauval, qui ne se mouche pas du pied, et 10,000 Autrichiens nous ont arrêtés jusqu'à présent. Cependant le commandant et la garnison sont à l'agonie. » Et le 26 septembre : « Je ne veux plus être prophète, je crois que cela pourra durer encore quelques jours. Le génie de Gribeauval défend la place plus que la valeur des Autrichiens. »

vrent la tranchée devant Glatz, défendu par le colonel d'O, qui fut obligé de capituler le 26, après l'assaut de la forteresse. — 22. Le général Soltikow, qui, depuis le 18, rassemblait à Posen une armée de 68,000 hommes, se met en marche, s'approche de Breslau et se réunit, le 27, au général Loudon qui, chargé d'agir de concert avec les Russes, arrive aux environs de Breslau. Le général Czernichew est à la tête de l'avant-garde de l'armée russe. — 29. Le roi, devant l'échec que lui fait subir la garnison de Dresde, en lève le siège (1), se retire sur Kesselsdorf et, le 30, se porte au-dessus de Meissen, laissant le général Hulsen sur la rive gauche de l'Elbe pour observer l'armée de l'Empire campée près de Dresde, pendant que le prince Henri, pour empêcher la jonction des Russes et des Autrichiens, s'était porté sur Glogau et y passait l'Oder.

Août. 1er. Le roi passe l'Elbe à la tête de 40,000 hommes et se dirige sur Buntzlau par Grossenhayn et Konigsbruck; le maréchal

Enfin le 9 octobre, une bombe met Schweidnitz à la merci du roi de Prusse, et son amour-propre est si froissé qu'il refuse de voir Gribeauval.

Malgré les témoignages de gratitude dont Marie-Thérèse le combla, il rentra en France. Le duc de Choiseul, alors ambassadeur à Vienne, qui avait connu Gribeauval, lui confia le soin de la réorganisation de l'artillerie. Ses travaux durèrent huit années, indépendamment des questions personnelles, d'améliorer le sort de l'artilleur, de faire à l'officier une situation honorable, le matériel fut l'objet d'une rénovation complète. Il créa le système d'artillerie de campagne, inauguré en 1765 et dont il fit pour la première fois l'épreuve pendant la campagne de Corse en 1769. « Là, dit un contemporain, on put admirer avec quelle facilité l'artillerie parvenait à établir sur les montagnes les plus escarpées des canons de différents calibres et à désespérer un ennemi surpris par la foudre qui éclatait sur sa tête, du haut de ces rochers réputés inaccessibles. »

C'est à l'excellence reconnue du matériel Gribeauval qu'on a très justement attribué la supériorité de nos feux pendant les guerres de la révolution, de l'empire et de la restauration, aujourd'hui remplacé par un ensemble d'appareils dus aux progrès de nos arts industriels. L'âme de Gribeauval était d'une trempe vigoureuse, énergique, et d'une honnêteté légendaire comme celle de Vauban. « Dieu, disait un jour Vauban à un grand personnage, m'a fait naître le plus pauvre gentilhomme de France; mais pour l'honneur et la probité je ne crains ni vous, ni le roi, ni personne. » Gribeauval mourut à Paris, le 18 mai 1789, quatre jours après l'ouverture des états généraux.

(1) 1 B. de Bernburg, qui n'avait pas fait son devoir au siège de Dresde, en fut puni par la honte de ne plus porter le sabre. Cette correction, sensible à tout soldat qui a de l'honneur, fit une impression avantageuse dans l'armée et donna à cette troupe l'envie de réparer sa faute, ce dont elle trouva l'occasion à la bataille de Liegnitz.

Daun, prévoyant son mouvement, campe à Hoyerswerda et s'avance à Bautzen; le 6, il devance Frédéric en Silésie, campant entre Lieqenthal et Lowenberg, et le 9 à Goldberg. Le général Loudon, qui, le premier, avait commencé le siège de Schweidnitz, est obligé, le 3, de le lever et de se retirer dans les environs à l'approche du prince Henri; le 4 à Neumarkt, le 5 près de Breslau, il se trouve, le 12, à la vue du corps russe du comte Soltikow, chargé de couvrir les ponts d'Auras sur l'Oder. — 10. Le roi s'avance jusque derrière Liegnitz. Du 14 au 15, il fait entretenir les feux de son camp de Liegnitz; à 9 heures du soir, il traverse Liegnitz et oppose le général Ziethen aux corps de Lascy, Beck et Daun. — 15. A 2 heures du matin, il fait reconnaître la marche de Loudon et, averti de son arrivée, se met en bataille entre Humel et Panten, le repousse derrière la Ratzbach et s'avance jusqu'à Bienowitz, et de là à Parschwitz. Le maréchal Daun et les généraux Lascy et Beck, portés sur le camp de Liegnitz, le trouvent abandonné par les Prussiens et perdent trop de temps pour secourir le général Loudon, qui, trompé aussi par les feux que Frédéric avait fait entretenir dans le camp de Liegnitz, s'était avancé sans défiance; battu, il se retire à Striegau. Quant au général Czernichew, qui, le 14, avait passé l'Oder avec l'avant-garde russe pour faciliter la jonction avec le général London, à la nouvelle de cet échec, il repasse l'Oder et replie les ponts d'Auras. L'affaire commença le 15, à la pointe du jour, et finit vers les 6 heures du matin. — 16. Le roi marche à Neumarkt pour se réunir près de Breslau au prince Henri, et le maréchal Daun, rassemblant ses troupes, se dirige sur Striegau et se poste, le 17, près de Schweidnitz, qu'il veut assiéger. — 17. Le général Hulsen, craignant d'avoir ses communications coupées, se retire à Strehla dans un camp retranché; le 20, menacé d'être entouré, il se fait jour avec sa cavalerie et arrive à Torgau. — 27. Le prince Henri, à Trebnitz, envoie 10,000 hommes à Glogau pour observer les Russes, que le général Czernichew essaye de séparer du roi, et le rejoint à Lissa. Le prince de Deux-Ponts, campé le 18 à Riesa, du 19 au 20 en avant de Marxdorf, à Konitz, partage, le 20, son armée en quatre corps, et, appuyé par le prince de Wurtemberg arrivant à Gotha, d'où il se dirige sur Merseburg et Halle, essaye d'envelopper les Prussiens dans leur camp de Strehla; mais, le 22, en position près de Torgau à la vue des Prussiens et jugeant qu'ils sont inattaquables,

il passe l'Elbe (1) le 25, pour menacer Wittenberg, les marches de Brandeburg et obliger le général Hulsen à battre en retraite; mais le 30, voyant ses démonstrations sans succès, il repasse l'Elbe. — 29. Le roi, parti de Lissa pour s'approcher du maréchal Daun, campe, le 30, à Kontschen, près de Schweidnitz et des Autrichiens.

Septembre. 3. Le roi détache 10,000 hommes destinés à éloigner le général Nauendorf, établi sur les hauteurs de Striegau; de sa personne, il marche à Landshut pour couper le maréchal Daun, qui, le 11, afin d'assurer ses communications avec la Bohême, campe à Reichenau à la vue de Frédéric. — 11. Le général Soltikow abandonne Herrnstadt, se dirige le long de l'Oder, au-dessous de Glogau, et, le 16, fait jeter des ponts à Carolath. — 15. Le prince de Deux-Ponts dépêche près du duc de Wurtemberg (qui, arrivé à Halle le 10, envoyait sommer Leipzig) le général Haddick, pour concerter un plan afin d'éloigner les Prussiens de Torgau. — 16. Le roi rencontre la droite des Autrichiens, qui sont obligés d'abandonner brusquement leur position de Reichenau, et le maréchal Daun se voit forcé de faire face au roi. — 18. Le duc de Wurtemberg s'avance de Bitterfeld sur Torgau, et, le 19, le prince de Deux-Ponts détache plusieurs corps pour chasser le général Hulsen de Torgau. — 19. Le comte Soltikow campe à Karolath, en même temps que Czernichew traverse l'Oder avec l'avant-garde. Le 26, Soltikow passe l'Oder, et le même jour Czernichew se porte à Freistadt. — 26. Le général Hulsen, craignant d'être enveloppé dans son poste de Torgau, passe l'Elbe et va s'établir à Wittenberg, abandonnant dans Torgau le général Hermann, qui est obligé de se rendre prisonnier de guerre avec 2,500 hommes. — 28. Le général Lascy, détaché par le maréchal Daun, marche sur Berlin avec 18,000 hommes, pendant que, le 29, Czernichew avance à Guben, et, le 30, fait porter le comte Tottleben à Beeskow avec son corps, et que le général Soltikow s'avance à Bobersberg.

Octobre. 2. Le général Hulsen, attaqué par le prince de Deux-

(1) Elbe, fleuve de Bohême, tributaire de la mer du Nord, prend sa source dans le Riesengeberge, sur la limite de la Bohême et de la Silésie, d'abord dans une vallée étroite, puis décrivant une large courbe. Au-dessous de Lowositz, il coule entre l'Erzegebirge à gauche et les montagnes de la Lusace à droite, puis se resserre au défilé de Schaudau et du Winterberg, enfin arrose la Saxe, entre dans le Hanovre et se termine à Cuxhaven.

Ponts, est obligé de quitter sa position en avant de Wittenberg et de se replier sur Berlin par Potsdam. — Wittenberg est investi. — 3. Le général Rochan, commandant la place de Berlin, se détermine à résister aux Russes avec quelques B. de garnison, devant Tottleben, qui, le 4, bombarde la ville, tente de s'emparer des deux portes, d'où il est repoussé; le 5, après avoir épuisé ses munitions, il se retire sur les hauteurs de Tempelhof et de là à Kopenick; il est rejoint par Czernichew, qui lui amène 12,000 hommes en s'avançant de Francfort. — 4. Le prince de Wurtemberg, en route contre les Suédois, revient de Templin à Berlin, et suit les Russes sur les hauteurs de Tempelhof; il se retire devant leur résistance. Hulsen et le prince de Wurtemberg, le 9, reviennent à Brandeburg par Spandau. — 4 au 5. Le major Keller, craignant d'être entièrement coupé, évacue la ville de Leipzig, où il commandait, et se replie sur Magdeburg. — 6. Le roi, instruit des événements de Berlin, quitte Schweidnitz à la hâte et marche à grandes journées par Jauer, Haynau et Sprottau pour délivrer la Marche électorale; il est suivi, le 8, par le maréchal Daun. Tottleben et Czernichew, renforcés de 6 régiments d'infanterie, attaquent tous deux les portes de Halle et de Francfort, en même temps que le comte de Lascy appuie les Russes et que le général-major prince de Lichtenstein fait sommer Berlin de se rendre. Le général Rochan rend Berlin et est fait prisonnier de guerre, le 9, avec 4,000 hommes. — 11. Le roi arrive à Sagan, et le 14 à Lubben. Le général Werner se porte, le 12, à Treptow; le comte de Lascy se retire à Torgau à la nouvelle de l'arrivée du roi de Prusse, et Czernichew à Francfort, où, le 14, il passe l'Oder. — 14. Le prince de Deux-Ponts s'empare de Wittenberg, malgré la défense courageuse du général-major Slemnen, et le 15, après avoir passé l'Elbe près de Wittenberg, il abandonne cette ville en démolissant les fortifications. Quant au duc de Wurtemberg, il se sépare de l'armée de l'Empire, le 20, pour gagner Halle. — 20. Czernichew est à Landsberg et le comte de Lascy (1) à Kosel, dont il se dispose à faire le siège. —

(1) Le maréchal Munnick tombé en disgrâce à la suite de la révolution de novembre 1740, c'est à Lascy (Maurice-Pierre, comte de), né à Limerick en 1678, mort en 1751, que fut confiée l'armée russe destinée à opérer contre la Suède, avec Keith pour lieutenant général. Une grande intelligence de la guerre, beaucoup de ressources dans l'esprit, beaucoup de résolution et de vigueur. Son fils, né en

21. Le roi quitte Lubben où il s'était avancé, se portant vers Torgau, et, arrivé près de Wittenberg le 22, traverse l'Elbe le 26, et fait occuper Leipzig le 30. —22. Daun campe vis-à-vis de Torgau, passe l'Elbe le 24. Le maréchal de Deux-Ponts, dirigé sur Eulenburg le 24, marche à Leipzig le 29. — 31. Le général Goltz, détaché en Silésie pour contenir le général Loudon, arrive près de Breslau avec 18,000 hommes.

Novembre. 1er. Le roi marche à Eulenburg pour s'établir sur les derrières du maréchal Daun, qui aussitôt fait changer de front à son armée et occupe une position avantageuse près de Torgau. — 2. Le roi part d'Eulenburg, repousse le général Brentano et campe près de Schilda, pendant que le prince de Deux-Ponts abandonne Leipzig et arrive à Colditz; il prend, le 7, des cantonnements aux environs de Chemnitz et remet son commandement au général Haddick, qui choisit, le 20, ses quartiers d'hiver en Franconie.

Le roi de Prusse à ses généraux.

« Le 2 novembre 1760, veille de la bataille de Torgau.

« Je vous ai assemblés, Messieurs, non pas pour vous demander votre avis, mais pour vous dire que j'attaquerai demain le maréchal Daun. Je sais qu'il est dans une bonne position; mais en même temps il est dans un cul-de-sac, et, si je le bats, toute son armée est prise ou noyée dans l'Elbe. Si nous sommes battus, nous y périrons tous, et moi le premier. Cette guerre m'ennuie; elle doit vous ennuyer aussi : nous la finirons demain. Ziethen, je vous donne l'aile droite de mon armée; votre objet sera, en marchant droit sur Torgau, de couper la retraite des Autrichiens quand je les aurai battus et chassés des hauteurs de Suptitz. »

Le maréchal Daun, attaqué vigoureusement par le roi dans sa position de Torgau, est blessé et obligé de se retirer à la fin de la

1718, qui joua un si grand rôle dans la guerre de Sept ans, entre au service de l'Autriche; sa vigilance, son coup d'œil, le firent remarquer par Daun. Bientôt major général, il montra une grande habileté à former les troupes, à les diriger, tout en faisant preuve de supériorité dans les diverses branches de l'administration : feld-maréchal; mort en 1801. (Archives de Vienne.)

journée. Il remet le commandement de l'armée au général O'Donnel, qui bat en retraite à la faveur des ténèbres, passe l'Elbe à Torgau et se replie sur Radeberg, où il arrive le 7. L'armée de l'Empire se retire en Franconie, les Suédois hivernent à Stralsund et les Russes regagnent la Vistule. — Le roi, en position à Meissen, s'avance aux environs de Kesselsdorf; alors le général O'Donnel (1) part de Radeberg, passe l'Elbe à Dresde et occupe le camp de Plauen. — 15. Le roi s'approche davantage de Dresde, dont il pense à faire le siège; mais, le 18, il se replie à Meissen.

Décembre. 8. Les armées prussiennes et autrichiennes prennent leurs quartiers d'hiver, n'ayant pas à craindre d'être inquiétées, chacun étant occupé à réparer ses pertes.

(1) O'Donnel, originaire d'une vieille famille d'Irlande; né en 1715; colonel, 1742; major général, 1746, en récompense de son courage à la bataile de Parme. Dans l'expédition contre la Provence, commande avec distinction un corps détaché; blessé à Lowositz; remplace à l'aile droite, pendant la plus grande partie de l'action, le général Radicati *; mort en 1771.

* Radicati, né en Piémont; 1739, colonel; 1745, major général; tué le 1er octobre 1756; avait la réputation d'un brillant officier, principalement dans la manière d'exercer les troupes. (État-major général à Vienne.)

CHAPITRE VI.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1760 (JANVIER A AVRIL 1761).

Janvier. Au bas Rhin, l'armée française reste dans sa position. — 5. Prise de Duderstadt. On travaille aux fortifications de Gottingen et de Cassel. — 14. Le comte de Broglie conduit des troupes de la Werra à Gottingen. — 26-27. M. de Stainville attaque les Prussiens à Nordhausen et Kindelbruck, les chasse de leurs positions. M. de Vaux appuie son mouvement et repousse M. de Luckner à Westerode. Dans la nuit du 26 au 27, M. de Narbonne, se rend de Fritzlar à Stadtberg, où il fait prisonnier 1 B. anglais. M. de Maupeou est soutenu par le mouvement de M. de Narbonne. M. d'Origny attaque Arnsberg, repousse les postes de Warstein et de Suttrop. La légion Royale part de Medebach et de Zueschen pour appuyer M. de Maupeou. — 30. Gottingen approvisionné jusqu'au 1er juillet. Les Prussiens repassent la Saala. M. de Belsunce se retire à Duderstadt. M. de Luckner porte des patrouilles jusqu'à Langensalza, puis sur Stadt-Worbis, pour couvrir un convoi venant de Nordhausen.

Février. 2. Le corps de M. de Stainville prend une nouvelle position. A Erfurt, le général Haddick; à Egra, corps autrichien, M. de Guasco. — 6 au 7. M. de Belsunce attaque Gladebeck. MM. de Castellane et de Grandmaison dans les bois de Parensen. — 9. L'ennemi se rassemble à Duderstadt. Des hussards de Brunswick à Grebenstein. Rencontre de M. de Saint-Victor à Hohenkirchen. Positions de l'armée. — 10. M. de Stainville à Oberdorf. — 11. Le prince héréditaire à Korbach, Arolsen, Wolfhagen. MM. de Stainville et de Solms sur les hauteurs d'Eingerieden. L'ennemi arrive devant Medebach et nous force à gagner Rosenthal. — 12. Le prince héréditaire dirige une partie de son corps sur Marburg; de sa personne à Fritzlar. Combat d'Eingenrieden; l'ennemi se retire. — 14. Les troupes françaises gagnent leurs quartiers sur la Werra. Attaque de Marburg. — 14 au 19. L'armée française se replie successivement sur Hersfeld et Fulda par Hunfeld. — 15. M. de Muy détache la troupe de Fischer dans le comté de la Marck. Prise de Fritzlar par le prince héréditaire. Les Prussiens et les Hanovriens font leur jonction à Langensalza, passent l'Edder, marchent sur Marburg. — 16. Troupe de M. de Pereuse à Haltern. Le général d'Hardenberg, sur la haute Lippe et la Roer, avance des régiments anglais à Dulmen. M. de Stainville à Hersfeld, où se rend le

maréchal de Broglie. M. de Stainville à Vacha. — 18. M. de Maupeou fait prisonnier. — 20. Les troupes rassemblées à Hersfeld, Friedewald et Mannsbach se portent à Hunfeld. Le soir, le maréchal, en arrivant à Fulda, y trouve MM. de Soupire et Mauclas avec 16 E. venant de l'évêché de Wurtzburg. — 21-22. Le maréchal à Fulda. Le prince héréditaire marche sur la rive gauche de la Schwalm et arrive à Schlitz. Tout le corps saxon à Neuhof. — 23. 24 B., 16 E. et les troupes légères se replient par la vallée de la Kinzig. — 25. Les troupes se reposent à Birstein. — 26. Quartier général à Langendiebach, sa gauche à Budingen, sa droite à Gelnhausen.

Mars. 1er. Marche des trois divisions du bas Rhin. — 2. M. de Saint-Pern malade; ses troupes réunies à celles de M. de Saint-Chamans. M. de Vignolles, attaqué à Hungen, se replie sur la Wetter. — 7. Attaque à Wickstadt. — 8. Arrivée à Hoechst du corps du bas Rhin. M. de Cursay passe la Lahn. — 9 au 12. Mouvement sur Friedberg. — 10. Positions des corps. La jonction du général de Muy tranquillise le maréchal. — 13. Marche en avant. — 14. Sur Butzbach. — MM. de Stainville et de Rochambeau font retirer le corps de Scheitter. — 17. Le maréchal se porte à Kaderen. — 18. M. de Muy passe la Lahn. Gottingen et Cassel donnent des inquiétudes. Position de l'armée de M. de Broglie. — 19. M. de Wurmser à Marburg. M. de Muy sur l'Ohm. — 21. M. de Stainville, secondé par M. de Clausen, bat le prince héréditaire près de Grunberg, forcé de repasser l'Ohm et la Schwalm. — 22. Le maréchal à Giessen. Affaire de Grunberg, qui délivre Cassel. — 24. L'ennemi prend la route de Neustadt. — 25. Les troupes portées sur Ziegenhain, sous M. de Montchenu, remportent un avantage. — 26 au matin. Levée du siège de Cassel par l'ennemi, qui se retire à Warburg. Les Anglais à Stadtberg et Paderborn. — 27. Le maréchal à Treyssa. Mort de M. d'Origny à l'attaque de Waldeck. — 29. M. de Broglie arrive à Cassel. Du 12 février au 28 mars, l'armée ennemie manœuvre sur notre droite et notre gauche par la vallée de la Kinzig, jusqu'à sa retraite vers la Schwalm.

Avril. 1er. Le prince Ferdinand à Neuhaus, les Anglais dans l'évêché d'Osnabruck. — 2. Schlitz attaqué; un corps prussien près d'Erfurt. — 3. M. de Belsunce à Osterode. — 8. M. de Montfort à Eschwège; prise de 1 E. prussien à Langensalza, dernière expédition de la campagne, en conservant Cassel et Gottingen. — 15. Position générale de l'armée du maréchal. Le duc de Choiseul à M. de Broglie sur les propositions possibles de la paix.

L'entreprise formée sur Heiligenstadt, le 21 décembre 1760, avait commencé à éloigner l'ennemi des bords de la Werra; on continuait d'occuper plusieurs points dans le pays d'Eychfeldt. Profitant du beau temps, qui annonçait la gelée, le maréchal charge M. de Broglie son frère d'attaquer Stadt-Worbis et Duderstadt; à cet effet, il se rend, le 31 décembre, à Allendorf sur la Werra. MM. de Lameth et de Lostanges, en se portant sur Stadt-Worbis, devaient surprendre M. de Luckner dans ses quartiers, ou du moins lui couper

la communication de Duderstadt, pendant que MM. de Belsunce, Duchâtelet et Durfort marchaient par Nordhausen, et que M. de Broglie s'avançait directement sur Duderstadt. La pluie, commencée le 1er janvier, qui dura quarante-huit heures sans discontinuer, entraîna une telle lenteur dans la marche des colonnes qu'elles n'arrivèrent que le 5 janvier à 9 heures du matin à la vue de Duderstadt; M. de Broglie y entra dans la nuit, mais l'ennemi l'avait déjà abandonné.

Dans la partie du bas Rhin, l'armée française restait au repos : l'ennemi avait établi ses quartiers d'hiver avec des postes avancés à Gemen, Coesfeld, Dulmen, Haltern et Hornburg, et le prince héréditaire se tenait à Stadtberg, Rhuten et Brilon.

Le chevalier de Muy acheva dans les premiers jours de janvier l'établissement de ses quartiers, retardé par les inondations et les changements qu'avait nécessités l'emplacement de 28 E. dans le pays de Liège, que M. de Belle-Isle obligea de les nourrir (1). Malgré la tranquillité qui régnait dans le bas Rhin, M. de Muy tenait continuellement des détachements de l'autre côté du fleuve, pour annoncer un projet de diversion en faveur des troupes qui occupaient la Hesse, et fit même avancer dans la Marck un parti de Fischer qui ramena des otages (2).

A cette époque, M. de Broglie attendait de Versailles des ordres pour la conservation de Gottingen et de Cassel, et, dès qu'il les reçut, il fit travailler activement aux fortifications de cette dernière place et aux approvisionnements de l'autre. Dans une lettre écrite de Cassel, le 14 janvier, le maréchal de Broglie informe le duc de Choiseul des mesures prises à l'égard de ces deux places : « Nous avons fait entrer, hier et cette nuit, un convoi dans la première

(1) D. G., 3579, 15.

(2) *M. de Muy au ministre de la guerre.*

« Dusseldorf, le 13 janvier 1761.

« En conséquence des ordres contenus dans la lettre du 1er janvier, j'envoie un détachement de Fischer dans le pays de la Marck pour y enlever des otages, dont la détention accélérera le paiement des sommes auxquelles ce comté est engagé par la convention que la régence de Clèves a faite avec le roi. Comme M. Fischer est à Paris, j'ai chargé de cette mission M. de Kulhwani, son lieutenant-colonel. » (D. G., 3582, 89.)

(Gottingen), qui lui donne des subsistances jusqu'au 1er de mai, au moins; ainsi vous voilà hors d'inquiétude que cette place ne soit prise de faim dans l'hiver. Il est certain, comme je vous l'ai déjà mandé, qu'il me serait impossible, faute de subsistances, de pouvoir rassembler un gros corps pour en faire lever le siège; mais je crois qu'il n'est pas plus possible aux ennemis de faire subsister d'ici à longtemps, autour de cette place, le nombre de troupes nécessaires pour l'attaquer en règle. Elle est très à l'abri d'un coup de main... Quant à Cassel, nous avons relevé les parties du chemin couvert qui existaient et nous en avons fait un où il n'y en avait pas. Après la gelée nous travaillerons aux ouvrages extérieurs; nous ne perdrons point de temps pour y faire entrer les approvisionnements nécessaires, autant que nos petits moyens le pourront permettre (1). »

Les entreprises formées sur Heiligenstadt et Duderstadt, avec tout le succès qu'on pouvait espérer, avaient non seulement pour objet de s'emparer des postes ennemis qui s'y gardaient avec peu de précautions, mais encore de les éloigner de Gottingen en les obligeant à se tenir derrière la Rhume, et de préparer à l'avance les moyens d'exécuter un projet de ravitaillement pour Gottingen, qui aurait pu être inquiété si l'ennemi l'avait prévu, et si on ne lui eût donné le change par plusieurs mouvements qui parussent absolument étrangers à l'approvisionnement de cette ville.

Le projet d'éloigner les ennemis avait parfaitement réussi; depuis le 5 de ce mois, ils ne poussèrent en deçà de la Rhume que de petits détachements chargés de demander au pays d'Eychfeldt des fournitures. Il est vrai qu'ils renforcèrent leur cordon sur cette rivière et travaillèrent à mettre Duderstadt en état de défense. La petite expédition de M. de Belsunce contribua encore à éloigner les ennemis. M. de Vaux, ayant appris qu'ils avaient deux postes en avant de Gieboldhausen, résolut de les faire enlever; il en chargea M. de Belsunce, qui partit, le 7, avec de la cavalerie et des grenadiers en croupe : il surprit ces deux postes et enleva non seulement les détachements qui les composaient, mais encore ceux qui arrivaient pour les relever.

Quoique la ville de Gottingen fût encore approvisionnée pour

(1) D. G., 3582, 51.

quelques mois, le temps ayant paru se mettre à la gelée et les chemins devenant plus praticables, le maréchal résolut de profiter de ce moment favorable pour jeter dans cette place un ravitaillement de farine et de grains réunis dans les petits dépôts de la Werra et de ce qu'on pourrait tirer de Cassel. Le comte de Broglie fut chargé de toutes les dispositions pour assurer la marche du convoi, et l'époque fixée au 14 janvier. La rigueur du froid était une circonstance favorable dont le maréchal voulait profiter : « La gelée, écrit-il au maréchal de Belle-Isle (de Cassel, le 15 janvier), a commencé le 9 et a continué jusqu'à hier dans la nuit, qu'il a tombé une très grande quantité de neige... Il a gelé cette nuit extrêmement fort, en sorte que la Fulda est tout à fait prise au-dessus du pont de pierre. Voilà le meilleur temps de l'année pour opérer, *les chemins n'étant jamais si beaux en Allemagne que quand il a gelé par-dessus la neige* (1). »

M. de Choiseul, qui avait pris en main les affaires de la guerre pendant la maladie de M. de Belle-Isle (2), pressait M. de Broglie d'activer les moyens de défense de la place. Toutes les nouvelles assuraient que l'ennemi devait marcher le 15, et M. de Lusace ainsi que M. de Stainville savaient que, le 12, un corps prussien s'était avancé à Buttelstedt, que le roi de Prusse rassemblait beaucoup de troupes à Leipzig et qu'un bruit général annonçait une entreprise de sa part.

Du côté de la Westphalie, des avis assuraient que presque toutes les forces des environs de Munster s'étaient portées sur Dortmund et Arnsberg pour joindre le prince héréditaire, qui devait marcher sur Marburg pendant que le prince Ferdinand se dirigerait sur la Werra. Ce prince, dépourvu de tout magasin en avant de lui, était obligé de faire suivre ses subsistances, et M. de Broglie pensait qu'en cet état il ne pouvait rien entreprendre d'important, à moins que ce ne fût sur la haute Werra et avec le secours des Prussiens ; mais il jugeait que ceux-ci ne tenteraient pas non plus une opération importante, et qu'ils se contenteraient de pousser un corps sur

(1) D. G., 3582, 55.

(2) Le maréchal de Belle-Isle mourut quelques jours après. On lit, dans une lettre du 26 janvier 1761, ces lignes écrites de la main de l'abbé de Massieu : « Mort du maréchal : M. de Choiseul, déjà ministre des affaires étrangères, lui succède dans le ministère de la guerre, qu'il réunit au premier. »

Erfurt et Weymar pour se faire payer des contributions, lever des hommes et des chevaux.

Quelques jours après, c'est-à-dire le 25, plusieurs régiments de l'armée du prince Ferdinand entraient en quartier d'hiver; cette nouvelle confirma le maréchal dans la pensée que l'ennemi ne projetait rien de sérieux, puisqu'il n'avait rien entrepris pendant le temps très favorable de la gelée. Encouragés depuis quelque temps par le succès de leurs attaques sur des postes prussiens, plusieurs officiers commandant des fractions de troupes formèrent des plans particuliers sur différents points de la position occupée par l'ennemi, plans qui furent tous exécutés les 26 et 27 janvier. Celui de MM. de Lusace et de Stainville était d'attaquer le corps prussien entre Nordhausen et Kindelbruch; M. de Stainville, chargé de l'exécution, chassa les Prussiens de toutes leurs positions et fit six cents prisonniers, dont quatorze officiers.

Le succès de toutes ces dispositions fut presque général. M. de Lusace fit partir au point du jour, le 25, les quatre colonnes qui, devant opérer séparément, avaient chacune des chefs particuliers, mais tous aux ordres de M. de Stainville, qui marchait avec la colonne de droite. Il déboucha, le 25, de Gotha et marcha la nuit suivante vers Kranichborn. Il en partit le 26, à 3 heures du matin, et alla passer l'Unstrut à Schullemburg; il rencontra les premiers postes de l'ennemi à Kindelbruck, les fit attaquer par l'infanterie, mais ne put leur faire qu'une centaine de prisonniers et un officier. La seconde colonne, conduite par M. de Klingenberg (1), maréchal de camp saxon, et M. de Moutiers, brigadier, partit le même jour et se porta à Langensalza, d'où, le 26, après avoir passé l'Unstrut à Thamsbruck, elle s'avança à Ebeleben, Gr. Ehrich et Allmenhausen. Tous ces villages furent attaqués en même temps; les ennemis en furent partout repoussés, et on les suivit au delà de Sondershausen. On profita de ces succès pour tirer des fourrages et les envoyer dans les magasins de Gotha et Eisenach.

Les détachements que M. de Vaux avait reçu l'ordre d'envoyer de Gottingen, aux ordres de MM. de Belsunce (2) et de Durfort, n'étaient

(1) Klingenberg, officier général des troupes saxonnes, obtint le brevet de maréchal de camp le 1er avril 1759.

(2) Belsunce, et souvent Belzunce (Armand, vicomte de), né le 6 février 1722; lieutenant au régiment du Roi, 18 mai 1740; en Bohême, au siège de Prague; à Dettin-

destinés qu'à observer et contenir les postes de la Rhume. M. de Luckner, venu faire une tournée dans le pays d'Eychfeldt du côté d'Heiligenstadt et Duderstadt, entrait à peine dans cette dernière ville, quand, à la nouvelle de l'approche de M. de Belsunce, il en sortit sur-le-champ avec tout son corps et rencontra l'avant-garde, composée de troupes légères, à Westerode; il l'a replia jusqu'à portée du bois de Desingerode, où M. de Belsunce était resté avec son infanterie, ayant en avant de lui ses dragons. La cavalerie de Luckner, très supérieure en nombre, les attaqua très vigoureusement et fut reçue de même. Ces troupes se chargèrent avec beaucoup d'acharnement; les ennemis sonnèrent les premiers la retraite, et ce n'est qu'après qu'ils l'eurent commencée que nous nous retirâmes sur Sattenhausen, dans la direction de Gottingen. Nos détachements gardèrent cette position pendant la nuit et la journée du 27, sans qu'une patrouille ennemie vînt les reconnaître.

Le maréchal de Broglie poursuivit ses projets de se porter sur plusieurs des quartiers des ennemis. Deux de ces attaques furent confiées à MM. de Stainville et de Maupeou, deux autres à MM. de Narbonne et de Belsunce. Les troupes commandées par M. de Stainville, composées en partie de Saxons, se portèrent en différentes colonnes, sous MM. de Klingenberg et de Bruggen (1), sur Kindelbruck, Oldisleben et Sondershausen sur la Wipper. Ces quartiers, occupés par des troupes prussiennes, furent attaqués presque en même temps partout, et malgré la résistance qu'elles opposèrent on se rendit maître de tous les postes. M. de Maupeou devait se porter sur Ruthen; mais ayant trouvé le château de Callenhard occupé en force et retranché de manière à ne pouvoir être attaqué sans grosse artillerie, et les ennemis ayant porté près de Ruthen un corps de troupes considérable, il ne put faire attaquer que les postes avancés. M. de Saint-Victor, commandant les volontaires, et

gen; capitaine dans Bauffremont-dragons, 19 février 1745; sert en Flandre; colonel du régiment d'infanterie de son nom, 1er février 1749; en Allemagne en 1757; blessé à Hastembeck; brigadier, 5 novembre 1758; à Korback, à Gottingen; maréchal de camp, 20 février 1761; lieutenant général, 25 juillet 1762; gouverneur de Saint-Domingue.

(1) Bruggen; sert dans les troupes saxonnes; maréchal de camp le 1er juillet 1759, avec rang en France; retourne en Saxe après la paix.

MM. de Nicolai et Grainbrand, capitaines de dragons, se distinguèrent particulièrement dans ces affaires.

M. de Narbonne, à Fritzlar, marcha dans la nuit du 26 au 27 avec un gros détachement sur Stadtberg. Cette expédition fut aussi heureuse qu'on pouvait l'espérer; il prit en entier 1 B. de la légion britannique, dont le commandant fut tué, et s'empara de tous les équipages et d'une pièce de canon (1).

M. de Maupeou, chargé de la défense de la Sieg, avait le projet d'enlever des fourrages de la Westphalie et de faire attaquer Arnsberg, Meschede et Ruthen. L'opération de M. de Narbonne avait été ordonnée pour le seconder, et la légion Royale marcha aussi pour soutenir M. de Maupeou et couvrir sa droite. Arnsberg fut attaqué par M. d'Origny, qui en chassa la troupe de Scheitter et enleva des fourrages. Le reste de l'expédition n'eut pas tout le résultat qu'on en attendait, parce que l'ennemi, prévenu, avait rassemblé des forces et se trouvait en bataille près de Ruthen, derrière un ravin difficile à passer; sans se commettre, il repoussa les postes de Warstein et Sultrop, et obligea les ennemis à lever leurs quartiers derrière la Ruhr.

Ces expéditions heureuses eurent encore l'avantage de protéger les convois qu'on continuait de diriger sur Gottingen ; pour le 30, cette place devait être approvisionnée jusqu'au 1er juillet. Cassel ne l'était encore que pour quatre mois; mais le dégel allait, dès le 3 février, permettre la navigation de la Fulda, et il deviendrait alors facile de jeter des munitions dans la place et d'assurer ses vivres jusqu'à la même date. Toutes les munitions et l'artillerie, en chemin, devaient être rendues le 25 ; les fortifications, très avancées, mettaient la place dès ce moment en état de se défendre pendant trois semaines. Ce devait être là un point essentiel pour nos généraux, car Louis XV regardait la conservation de Cassel comme aussi importante au moins que celle de Gottingen, tant sous le rapport militaire que sous le rapport politique.

Les Prussiens avaient repassé la Saala, et cette retraite faisait espérer la tranquillité dans cette partie; mais M. de Luckner, dès que M. de Belsunce se fut retiré du côté de Duderstadt, s'avança à Tennstedt au delà de l'Unstrut et porta des patrouilles jusqu'à Langen-

(1) D. G., 3582, 109.

salza, dont il enleva le bailli, et se replia ensuite sur Stadt-Worbis pour couvrir un convoi que les alliés tiraient de Nordhausen, où ils ne voyaient plus leurs dépôts en sûreté. Les hussards de Turpin se placèrent en avant de Marburg, aux environs de Welter, à la rive gauche de la Lahn (1).

Le prince Ferdinand était à Uslar: le maréchal en profita pour occuper Mulhausen et Langensalza et faire prendre, le 2 février, une nouvelle position au corps de M. de Stainville. Le régiment de Champagne et les volontaires d'Austrasie arrivèrent à Mulhausen, où M. de Boisclaireau commanda. Langensalza fut occupé par 4 B. saxons, et la légion Royale renforça la partie du corps de M. de Lusace aux ordres de M. de Stainville. Toute la cavalerie est placée aux environs de Gotha, avec 4 B. dans la ville; on en mit 4 autres dans Eisenach, et tout le reste des Saxons occupa les villages entre cette ville et Langensalza (2).

Les différents mouvements opérés dans les derniers jours de janvier ayant eu tout le succès qu'on pouvait en espérer, le maréchal en profite pour prendre dans la Thuringe une position plus avancée que celle occupée jusqu'alors. Il place la première ligne des troupes dans cette partie, depuis Gotha jusqu'à Mulhausen, passant par Grafen-Tonna, Langensalza et Thamsbruck, et ayant des postes avancés sur la Gera, depuis Gispersleben, à une lieue d'Erfurt, qui est occupé par l'armée de l'Empire, jusqu'à Gebesee, à l'embouchure de cette rivière dans l'Unstrut. Cette première ligne est aux ordres de M. Stainville, la seconde à ceux de M. de Solms; toutes deux ont leur gauche à la Werra aux points de Treffurt et Wanfried, où commence la ligne de nos quartiers en deçà de cette rivière.

Tous nos convois étaient entrés heureusement dans Gottingen, ne nous laissant rien à désirer au sujet de cette place, avec laquelle notre communication restait toujours libre. M. de Vaux, voulant cependant en éloigner les ennemis de plus en plus, fit sortir, dans la nuit du 6 au 7, trois détachements avec MM. de Belsunce, de Grandmaison et d'Esterhazy. Le premier marcha sur le village de Norten, que les ennemis abandonnèrent à son approche pour se retirer précipitamment dans les bois. M. de Grandmaison, qui se porta dans

(1) D. G., 3582, 17.
(2) D. G., 3582, 55.

les bois de Parensen, remplit parfaitement sa mission en contenant les ennemis. M. d'Esterhazy n'eut pas moins de succès au village de Bollensen. Le but de cette nouvelle position était de resserrer davantage les ennemis, d'avoir une plus grande étendue de pays pour trouver des subsistances, de donner la main aux troupes de l'Empire cantonnées à Erfurt, en secondant les opérations que le général Haddick se proposait de faire dans le cas où les ennemis s'avanceraient, et de lier les dispositions de l'armée française avec celles de l'Empire et de la Russie pour se prêter un secours mutuel (1).

(1) Pour faciliter l'intelligence des opérations ultérieures, voici un tableau indicatif de la situation des quartiers de l'armée d'Allemagne et de l'état des troupes de l'armée du bas Rhin :

État général des quartiers de l'armée d'Allemagne, au 9 février 1761.

M. de Saint-Pern, lieutenant général; M. de Stainville, commandant la 1re ligne. MM. de Scey, Siccard, Bruggen, *à Gotha* et environs : Castellas, 2; Rochow, 2; Bruhl, 1; Prince-Clermont, 1 (6 B.); Royal-Nassau, 4; le Roi et la Feronnays-dragons, 8 (12 E.).

M. de Klingenberg, *à Langensalza* et environs : Princesse-Royale, 2 ; Gotha, 1 (3 B.).

M. de Boisclaireau, *à Mulhausen :* Champagne, 4; volontaires d'Austrasie et de Nassau, 1 (5 B.).

2e *ligne.* M. de Solms, lieutenant général; M. de Galbert, *à Eisenach :* Prince-Antoine, 1; Prince-Charles, 1; Prince-Joseph, 1; Prince-Frédéric, 2; Prince-Xavier, 2; Picardie, 4; volontaires de Clermont, grenadiers de France, 4 (15 B.).

Chevalier de Modène, *à Allendorf :* Modène, 2; le Camus, 1; Chantilly, 2 (5 B.). — Total : 34 B., 12 E.

Garnison de Gottingen. M. de Vaux, lieutenant général; M. de Belsunce, commandant en 2e : 12 compagnies de grenadiers, 70 piquets et 700 chevaux.

M. de Rothe, lieutenant général, *arrondissement de Cassel.* MM. de Laborde, de Verteuil, de Montfort, de Rochechouart, Diesbach, de Narbonne, du Mouchet d'Oyse : Condé, 2; Aquitaine, 2; Durfort, 2; Diesbach, 2; Neufchâtel, 1; Navarre, 4; Belsunce, 4; Provence, 2; volontaires de Saint-Victor, Narbonne, 2 (21 B.).

M. de Rougé, lieutenant général, *arrondissement de Marburg.* MM. de Scheldon, de Saint-Germain : Nassau, 3; la Marck, 3; Bulkeley, 1; Royal-Écossais, 1; Ogilvy, 1; Dillon, 1; Bourbonnais, 4; Berwick, 1; Clare, 1; Rothe, 1; Jenner, 2; Courten, 2; Ornans (milice), 3 (24 B.).

M. de Maupeou, lieutenant général, *arrondissement de Siegen.* MM. de Moutiers, de Nauclas, de Montaigu : Boccard, 2; Reding, 2; Salis, 2; Turpin, 6; Carabiniers, 10; Royal, 2; Orléans, 2; Damas, 2; la Rochefoucauld, 2; le Roi, 2; Moutiers, 2; Ray, 2; Lusignan, 2; Cuirassiers, 2; Noë, 2; Chabrillan, 2; Dessalles, 2 (46 E.).

Le bas Rhin parut au maréchal le plus propice à ses projets. Il exposa à Versailles l'importance de faire dans ce pays non seulement des démonstrations, mais aussi de le fortifier, au 20 mars, d'un corps de 20,000 hommes, prêt à agir réellement si l'ennemi voulait se jeter sur la Hesse ou sur la Thuringe. En attendant que le roi eût prononcé, il donna ordre à M. de Muy d'envoyer à Rées

MM. de Soupire, lieutenant général, et Bourbon-Busset, maréchal de camp, *à Fulda* et environs : Dauphin, 2 B.; Commissaire-général, 2; Ericy, 2; Bourbon-Busset, 2; Seyssel, 2, et volontaires de Hainaut, 8 E.

M. Dessalles, lieutenant général, *arrondissement de Francfort*. MM. du Bousquet, Saint-Chamant, d'Asfeld, Fleury, Obenheim : le Roi, 4; Mouy, 1; Villepatour, 1; Laon, 1; Royal-Suédois, 3; Royal-Deux-Ponts, 3; Waldner, 2; Saint-Denis, 1 (16 B.).

Apschon, 4; Bauffremont, 4; Dauphin-Étranger, 2; Condé, 2; Fleury, 2; Toustain, 2; Royal-Allemand, 2; Wurtemberg, 2; Nassau, 2; Fitz-James, 2; Schomberg, 3; Orléans, 4; Caraman, 5 (35 E.); *de Francfort à Hanau*, 10 B., 9 E. — Total : 103 B., 95 E.

État des troupes du bas Rhin.

M. de Muy, lieutenant général; MM. d'Auger, de Granville, de Saint-Sauveur, aides-majors.

Département de Cologne. M. de Torcy, lieutenant général; MM. d'Aubigny, de Blot, Duplouy : Paris (milice), 1; la Tour-du-Pin, 4; Orléans, 2; la Marche-Comte, 1; Bretagne, 2 (10 B.); Bourgogne, 2; Trasignies, 2; Beauvilliers, 2 (6 E.).

Département de Dusseldorf. M. de Grollier, lieutenant général; MM. de Rochambeau, de Chabo, d'Invilliers, Fischer : Auvergne, 4; la Marche-Provence, 1; Sarreguemines, 1; Royal-Artillerie, 1; Mantes et Châlons (milices), 2; le corps de Fischer, 9 B.

Département de Meurs. MM. de Roquepine, lieutenant général, et de Courcy, brigadier : Alençon, 1; Touraine, 2; Enghien, 2; Tournaisis, 1; la Couronne, 2 (8 B.); Aquitaine, 2; Royal-dragons, 4 (6 E.).

Département de Wesel. M. de Castella, lieutenant général; MM. de Pereuse et de Boisclaireau : Normandie, 4; Briqueville, 2; Forest, Amiens, 1; Joigny et Lons-le-Saulnier (milices), 3 (10 B.).

Département de Clèves. M. d'Auvet, lieutenant général; MM. de Cursay, Crussol, d'Amboise, maréchaux de camp : Saint-Lô, Rhedon (milices), 2; Bouillon, 2; la Reine, 1; Vaubécourt, 2; Vatan, 2 (9 B.); Thianges, 4; Pressan, 2 (6 E.).

Département de Gueldre. M. de Beausobre, lieutenant général : Vernon (milice), 1 B.; Escouloubre, 2 E.

Département de Ruremonde. Marquis de Polignac : Rouergue, 2; Rochefort, 2; Charost, 2 (4 B., 2 E.).

Département de Liège. M. d'Andlau, lieutenant général (mort en 1763); MM. de Scheffer, Courvarouviers, Poly, Saint-André : Alsace, 4; Horion, 2; Vierzet, 2 (8 B.);

500 hommes à pied et à cheval de la troupe de Fischer et 1,000 d'infanterie; il regardait ce point comme très important pour favoriser le commencement de la campagne; il pensait que l'offensive devait tirer un grand avantage d'une position fortifiée à la droite du Rhin, et que, dans la défensive, rien ne pouvait plus efficacement empêcher les ennemis de passer le fleuve. M. de Muy ne fut pas de l'avis du maréchal; il lui en représenta les inconvénients, et Rées fut laissé dans l'état où il se trouvait (1).

M. de Broglie fit part de ces dispositions à M. Haddick et écrivit en même temps au comte de Choiseul pour l'engager à faire donner par la cour de Vienne à ce général la liberté de se servir, suivant les circonstances, de l'armée de l'Empire et du corps autrichien en position près d'Egra aux ordres de M. de Guasco, et dont on avait déjà fait avancer quelques régiments vers Asch, route d'Hof, et Adorf sur l'Elster. L'entente concertée entre ces différentes parties paraissait au maréchal l'âme de toutes ses dispositions pendant l'hiver et la campagne suivante; c'est ce qu'il explique très bien au duc de Choiseul dans sa lettre, datée de Cassel le 30 janvier, où il lui dit: « Les hivers précédents, les armées françaises, celle de l'Empire et celle de l'Impératrice, séparées les unes des autres, ne pouvaient se prêter aucun secours mutuel. Le roi de Prusse et le prince Ferdinand avaient à choisir laquelle ils voulaient attaquer, et ils pouvaient le faire avec la certitude qu'ils n'avaient rien à craindre des autres par les positions qu'elles occupaient, qui n'avaient aucune liaison entre elles. Il a résulté de là que la plupart des pointes qu'ils ont faites leur ont réussi. Pendant l'hiver de 1759, le prince Henri

Balincourt, 2; la Reine, 2; Espinchal 2; Fumel, 2; Clermont-Prince, 2; Royal-Piémont, 2; des Cars, 2; Poly, 2; Royal-Cravates, 2; Sainte-Aldegonde, 2; Royal-Étranger, 2; Bourbon, 2; Royal-Pologne, 2 (30 E.). — Total: 162 B., 147 E.

Le prince héréditaire était à Stadtberg, Rhuten, Brilon; le prince Ferdinand de Brunswick, à Haltern, Coesfeld, Dulmen. (D. G., 3567, 689.)

(1) M. de Muy au maréchal de Broglie. (D. G., 3583, 46.)

Dans un mémoire du 8 février 1761, le maréchal de Broglie proposa d'assembler, le 20 mars, un corps de 20,000 hommes au bas Rhin, ordonnant en outre au chevalier de Muy de porter un détachement à Rées pour fortifier ce point, qui l'avait été anciennement et dont le temps avait dégradé les ouvrages. Le maréchal regardait cette position comme très importante pour appuyer les opérations de la campagne suivante. Mais M. de Muy ne pensait pas comme le maréchal, et, dans sa réponse du 11 février, il lui en représentait l'inutilité, et Rées ne fut pas occupé.

poussa l'armée de l'Empire jusqu'à Nuremburg; le prince Ferdinand vint attaquer celle du roi à la porte de Francfort; et cela devait être ainsi, puisque le concert et l'ensemble manquaient absolument. Ce qui avait été négligé jusqu'ici se trouve effectué dans le moment présent. L'armée de l'Empire touche à celle de France par sa gauche, sa droite est appuyée par les troupes venues de Bohême, dont les quartiers sont peu éloignés de l'armée de l'Impératrice, et, dès que ces différents corps s'entendront bien et seront toujours prêts d'agir ensemble, il n'est pas probable que le roi de Prusse forme une entreprise considérable contre elles (1). »

A Versailles on ne jugea pas ces idées susceptibles d'applicacation; le roi avait déjà formé le plan du commencement de la campagne dans le bas Rhin, décidant que l'armée entreprendrait, dans les premiers jours de mai, le siège de Munster; qu'elle pourrait se commettre à un combat et même le chercher; que, dans le cas d'un succès, S. M. laissait à ses généraux le soin d'en profiter, et que, s'il survenait un événement malheureux, M. de Soubise repasserait le Rhin pour envoyer à M. de Broglie le tiers de son armée. En ce qui regardait les troupes de la Hesse, il fut décidé qu'elles seraient en état le 1er mai. Telles étaient en résumé les mesures arrêtées à Versailles, et dont M. de Choiseul fit part à M. de Broglie le 12 février 1761 :

« Quoique j'espère vous voir bientôt, Monsieur le maréchal, je vais répondre à votre lettre particulière, comme si vous ne reveniez point, afin que vous sachiez d'avance les principes qui nous font agir... Il n'y a rien à dire sur l'objet de l'avantage ou du désavantage des deux armées. Le roi a décidé qu'il y aurait deux armées en Allemagne; M. de Soubise en commande une, et vous l'autre; S. M. ne veut point changer cet arrangement... Nous allons mettre tout en état pour que l'armée du bas Rhin commence dans les premiers jours de mai une campagne offensive; les moyens doivent être considérables pour cet effet; mais j'ai l'espérance d'y pourvoir, de façon que M. de Soubise aura la possibilité de se porter soit à Munster, soit à Lippstadt, pour en entreprendre le siège. J'ai avis que les Anglais vont faire passer de nouvelles troupes en Westphalie. J'ai même lieu de croire que leur projet est de

(1) D. G., 2582, 116.

former une seconde armée sur le bas Rhin, qui serait toute anglaise. Si ce qu'on me mande à cet égard est juste, il est important que les mouvements de M. de Soubise préviennent l'assemblée de cette armée. Ainsi, dans tous les cas, l'objet principal que le roi doit avoir est que son armée sur le bas Rhin agisse les premiers jours de mai, soit pour combattre la deuxième armée des ennemis, soit pour attirer le prince Ferdinand, opérations qui allègent votre partie. Pour cet effet, il est indispensable que l'armée de Soubise ait par sa force une consistance qui puisse s'opposer aux forces réunies des ennemis.

« Le projet en grand que vous croyez utile à combiner avec les alliés est excellent; mais il est impossible dans le fait : 1° parce que la cour de Vienne ne le combinera jamais avec nous, quelque parole qu'elle nous donne, par la nécessité où elle est, ou croit être, d'être subordonnée à la cour de Russie pour remplir ses projets sur la Silésie. La moindre apparence, de la part de Pétersbourg, que l'impératrice de Russie fera approcher ses armées de l'Oder détruira toutes les combinaisons qui auraient été arrêtées par la cour de Vienne. M. de Kaunitz a toujours pensé, quelque chose que je lui aie dite, que les Russes seuls pouvaient procurer à sa souveraine la Silésie, vu que les succès des Français seraient des compensations de la guerre d'Amérique. Je ne crois pas qu'on change les principes de son ministre, et ce serait une illusion que de s'en flatter. 2° Ce qui est un secret : les cours de Vienne et de Pétersbourg sont en pourparlers avec le roi pour l'établissement d'un congrès, et, dans cette position, il serait dangereux de leur proposer un plan de campagne, parce que celle de Vienne, qui l'adopterait, se servirait de ce plan, qu'elle ne tiendrait pas dans l'exécution, pour éloigner, même détruire les négociations pacifiques; d'où il résulte que, dans le fait et politiquement, ce que le roi a de mieux à faire, soit par l'acheminement à la paix, soit pour l'avantage de sa guerre particulière, c'est de faire un plan d'après les forces qu'il mettra en campagne et de laisser la liberté à ses alliés de former le leur. Cette liberté qu'il donnera ne sera pas un grand sacrifice, car ils la prendraient s'il ne la donnait pas. Quant à ce plan, selon moi, il est fort simple : mettez l'armée du bas Rhin en état de faire le siège de Munster au mois de mai et de se commettre à un événement, tandis que votre armée se préparera à opérer selon le

succès ou le non-succès de cet événement. S'il est heureux, il sera aisé aux deux généraux de S. M. de se combiner de façon à en tirer, chacun de leur côté, tout le parti possible; s'il est malheureux, l'armée de Soubise repassera le Rhin, qu'elle gardera, et enverra un tiers de ses troupes vous joindre et vous mettre en état de soutenir la Hesse et même d'y opérer. Voilà ce que je pense et à quoi le roi m'a paru pencher. La politique est conforme à ce projet, parce que, dans la situation où nous sommes, si M. de Soubise gagne la bataille, nous ferons la paix et nous la ferons sans désavantage; s'il la perd, nous nous trouverons au même état où nous sommes et nous recevrons, pour obtenir la paix, les conditions moins fâcheuses que nos ennemis sont actuellement dans le cas de nous proposer (1). »

Cet objet ne devait être traité qu'à l'arrivée du maréchal à Versailles; un autre, celui de prévenir les entreprises de l'ennemi sur Gottingen et la Werra, paraissait plus pressé. Il n'y avait pas à douter que, n'ayant pu rien tenter sur ces deux points pendant la fin de la campagne, il ne fît tous ses efforts pour agir dès les premiers jours d'avril; mais considérant que, dans ce cas, la disette de fourrages qui régnait alors ne permettrait pas un grand rassemblement, il pensa que le seul moyen d'opérer, à cette époque, serait celui de la diversion, en donnant d'ailleurs de l'occupation à l'ennemi et en divisant ses forces de manière à le mettre lui-même dans l'obligation de se défendre. On ne pouvait s'en rapporter qu'au général de l'armée sur cet objet; mais cependant, quant à ce qui regardait les diversions, il n'en était pas de même, et M. de Choiseul ne différa point d'adresser à la cour de Vienne les raisons politiques et militaires qui devaient engager à faire manœuvrer les armées de l'Impératrice et de l'Empire de manière que la droite de celle du roi ne fût point attaquée par un corps uni de Prussiens et de Hanovriens. A l'égard de la réunion d'un corps de 20,000 hommes dans le bas Rhin, le ministre fit connaître au maréchal que, quoiqu'il fût du même avis, il était impossible de mettre ce projet à exécution; que ce n'était qu'avec des dépenses excessives qu'il espérait pouvoir assembler, le 1er mai, sur le bas Rhin, une armée de 80,000 hommes; mais qu'en raison

(1) D. G., 3567, 747.

de la rareté des subsistances, il ne devait pas compter qu'à cette époque 20,000 soldats pussent se mouvoir au delà du Rhin; qu'ainsi l'armée de Hesse devait compter sur ses propres forces, même diminuées, au mois d'avril, par la rentrée de quelques régiments en France. Depuis que les troupes aux ordres de MM. de Saint-Pern, de Stainville et de Solms occupaient, à la droite, leur nouvelle position, on ne remarqua aucun mouvement de ce côté de l'ennemi; cependant, le 8 février, des nouvelles incertaines annoncèrent que le prince Ferdinand avait quitté Uslar et porté son quartier général à Eimbeck.

Le 11, le maréchal eut une connaissance plus exacte des mouvements de l'ennemi et jugea que son intention ne se bornait pas à Mulhausen; en effet, dès le 9, le prince Ferdinand couchait à Hof-Geismar, à cinq lieues de Cassel, et les hussards et chasseurs de Brunswick paraissaient à Grebenstein. M. de Saint-Victor les rencontra à Hohenkirchen, soutenus par de la cavalerie et de l'infanterie; après quelques vives escarmouches, il fut obligé de se retirer (1).

M. de Narbonne, qui commandait à Fritzlar, annonce, le 11, l'arrivée du prince héréditaire, avec un corps important, à Korbach, Arolsen et Wolfhagen, pour se diriger sur Marburg (2).

Le prince héréditaire, dans sa marche de Korbach en avant, sépare une partie de son corps, qui continue de se porter sur Marburg, tandis que de sa personne, avec une avant-garde assez forte, il se détermine sur Fritzlar, qu'il fit attaquer dans l'après-midi du 12. M. de Narbonne, qui était dans cette ville, défendue unique-

(1) M. de Saint-Pern au maréchal, 12 février. (D. G., 3585, 58.)

(2) *Le maréchal de Broglie à M. de Choiseul.*

« Cassel, 12 février.

« J'ai appris en même temps par M. de Narbonne qu'un de nos meilleurs espions (le joueur de violon) venait de lui rapporter que le prince héréditaire avec un corps assez considérable était hier aux points de Korbach, d'Arolsen et de Wolfhagen, et qu'on disait qu'il allait marcher à Marburg. Sur cette nouvelle, quoique j'eusse déjà écrit le matin à M. de Rougé, commandant cette place, je lui ai expédié un courrier avec des lettres pour MM. de Maupeou, de Torcy et de Muy... Je donne les ordres les plus prompts pour troubler les projets des ennemis, et, s'ils sont exécutés, il est vraisemblable qu'ils seront obligés de songer à la sûreté du pays de la Marck. » (D. G., 3583, 65.)

ment par un vieux mur d'enceinte sans remparts ni fossés, et n'ayant avec lui que le 1er B. de son régiment de grenadiers Royaux et des piquets de 7 régiments irlandais, refusa d'entendre la capitulation honorable qui lui fut proposée, et répondit si vigoureusement à l'attaque, que le prince héréditaire fit retirer ses troupes et alla cantonner depuis Zueschen jusqu'à Gudersberg.

Le 13, le maréchal de Broglie reçut d'un officier de M. de Narbonne un rapport qui lui apprenait que, la veille, « vers 3 heures de l'après-midi, les ennemis étaient tout à coup arrivés près de Fritzlar et avaient attaqué vigoureusement deux portes; qu'ils avaient été reçus par un grand feu de mousqueterie; que, vers les 5 heures, M. le prince héréditaire les avait fait sommer par son aide de camp et proposé une capitulation honorable que M. de Narbonne avait refusée; que le prince héréditaire s'était avancé lui-même et avait demandé à parler à M. de Narbonne; qu'il lui avait lui-même répété la même proposition en ajoutant beaucoup de choses très honnêtes et que, comme il prolongeait la conversation beaucoup plus que ne voulut M. de Narbonne, il avait été obligé de le prier plusieurs fois de se retirer, et de finir par lui dire que, s'il ne le faisait pas, il serait forcé d'ordonner qu'on tirât sur lui; que l'attaque avait recommencé et duré jusqu'à la nuit; que les ennemis s'étaient retirés, laissant sur place plus de 150 morts et deux pièces de canon, et qu'ils avaient pris le chemin de Zueschen. » (D. G., 3585, 77.)

Sur ces nouvelles, le maréchal se décide à une disposition générale depuis Mulhausen jusqu'à Wesel; il prescrit à M. de Rougé, qui commandait Marburg, de s'y défendre avec fermeté, et l'informe que M. de Narbonne avait ordre de le joindre dans le cas où il en aurait besoin. M. Zuckmantel dut en même temps rassembler à Ziegenhain les 3 B. qu'il commandait. M. de Maupeou fut chargé de faire une prompte et vigoureuse diversion, et M. le maréchal, en instruisant M. de Muy de la démarche de l'ennemi, lui exprimait la nécessité d'une autre diversion de son côté, en mettant le corps de Fischer tout entier en mouvement sur le pays de la Marck, le faisant avancer le plus loin possible et le soutenant par de la cavalerie et de l'infanterie; il ajoutait que le moment était venu de faire opérer vigoureusement par Dusseldorf, de porter de Wesel un gros détachement sur Haltern, et enfin d'em-

ployer tout ce qui était en état d'agir pour rappeler l'ennemi derrière la Diemel.

A l'égard de la partie droite, le maréchal fut informé le 11, de grand matin, par M. de Stainville, que le poste de Mulhausen n'était pas encore en état de défense et qu'il avait ordonné à M. de Boisclaireau de l'évacuer à l'approche de l'ennemi; qu'une position très avantageuse, entre le village de Cummerforst et Langensalza, avait été reconnue, et que les troupes des trois corps, rassemblées à temps, y seraient en état d'arrêter l'ennemi, à moins que le prince Ferdinand n'y arrivât; qu'en conséquence toutes les troupes à ses ordres se réuniraient le même jour, séparément, pour être prêtes à occuper cette position. M. de Saint-Pern, immédiatement instruit de l'avis que M. de Broglie venait de recevoir, fut informé que, si M. de Boisclaireau ne pouvait évacuer à temps le poste de Mulhausen, il ne devait pas hésiter à donner la bataille pour le dégager; mais dans le cas contraire, au lieu de chercher à combattre, il devait seulement envoyer des troupes, et, pendant que M. de Stainville occuperait la position de Cummerforst, il ferait en sorte, de concert avec ce dernier, de contenir les ennemis et de les empêcher de s'établir à Mulhausen, de manière à pouvoir tenir la position générale d'Eisenach à Gotha (1). Ces prescriptions portaient, en outre, que, si l'ennemi se retirait et prenait ses premiers quartiers, Mulhausen devait être réoccupé par 2 B. de plus et de la cavalerie.

D'après les premiers ordres reçus du maréchal dans la nuit du du 9 au 10, M. de Saint-Pern avait prescrit à M. de Stainville et de Solms de se porter sur les hauteurs près du village d'Eigenrieden, entre Mulhausen et Wanfried; en même temps, il ordonnait aux

(1) *Le maréchal de Broglie à M. de Saint-Pern.*

« Melsungen, le 15 février 1761.

« Vous conserverez les postes de Witzenhausen et Allendorf et y mettrez le même nombre de troupes qui y étaient avant... Vous garderez de même Eschweger avec les B. de grenadiers Royaux et 2 B. de Champagne. Vous mettrez les autres B. de Champagne avec les volontaires de Hainaut, s'ils sont encore à l'armée, et ceux d'Austrasie à Wanfried; 1 B. saxon à Treffurt, autant à Kreutzburg, le reste de ce corps entre Kreutzburg et Eisenach, à moins qu'il ne pût tenir à Gotha. Les grenadiers de France et de Picardie resteront jusqu'à nouvel ordre à Sontra, où ils sont à portée de soutenir la Werra et la Fulda. » (D. G., 3583, 94 *bis.*)

grenadiers de France de marcher, le 10, sur Katharinenberg et Gros-Borschl, et aux 3 régiments de grenadiers Royaux, avec 6 pièces du parc, d'aller à Wanfried, afin de pouvoir le joindre le lendemain sur les hauteurs d'Eigenrieden, où il devait coucher.

En y arrivant le 10 au soir, M. de Saint-Pern apprit, par M. de Boisclaireau, que les postes avancés des ennemis se tenaient entre Beuern et Dingelstadt; qu'un corps de hussards, la veille à Heiligenstadt, y était encore et que, d'après les bruits du pays, les Prussiens se mettaient en mouvement pour se joindre aux Hanovriens; cependant, le 11, ils ne s'étaient pas avancés sur Mulhausen, et M. de Boisclaireau regardait sa retraite comme assurée dès que les hauteurs d'Eigenrieden furent occupées. MM. de Stainville et de Solms s'étaient mis en marche; le premier était arrivé dans la soirée du 10 à Bebendorf avec 4 B. saxons; le reste de ses troupes devait rejoindre le lendemain, ainsi que M. de Solms.

Par suite de la continuation du dégel, qui rendait les routes impraticables, M. de Broglie se croyait assuré de la tranquillité de l'ennemi; mais, le 9, il apprit, par le commandant de la place d'Allendorf, qu'un rassemblement de 16,000 hommes, avec 30 pièces de canon, s'était formé à Duderstadt et se dirigeait sur Mulhausen.

L'ennemi fit aussi quelques mouvements sur la Diemel; un gros détachement s'avançait à Grebenstein, un autre à Wolfhagen. M. de Saint-Victor, à Wolfhagen, près Cassel, chassa leurs patrouilles; mais on ne sut point quel était le but de ces détachements. Dès l'approche de l'ennemi sur Duderstadt, le maréchal donna l'ordre à M. de Saint-Pern de rassembler les corps de MM. de Stainville et de Solms, formant en tout 18,000 hommes; il devait se porter en force sur Mulhausen pour l'occuper ou l'évacuer, selon la supériorité de l'ennemi.

Le 11 au soir, le maréchal, parfaitement instruit de la situation dans cette partie, ordonne à M. de Saint-Pern de maintenir l'occupation de Mulhausen en lui faisant connaître l'importance de séjourner quelque temps en force dans les villages environnants. Il comptait que ces démonstrations engageraient les ennemis à se retirer, et il paraissait moins inquiet de ce côté que pour Cassel et Marburg, d'autant plus que, suivant les nouvelles de M. de Stainville à l'égard de la Saxe, les Prussiens ne faisaient aucun mouvement. Il supposait que le prince Ferdinand s'approcherait de Cassel pour

nous masquer ou nous empêcher de nous porter sur les derrières du prince héréditaire; mais il ne pensait pas que, malgré ses forces, il eût le projet d'enlever cette place par un coup de vigueur.

Quant aux autres projets du prince, le maréchal considérait que toutes les places étaient bien assurées avec des subsistances partout où il pouvait être nécessaire de rassembler des troupes; qu'aucun de nos postes ne pouvait être surpris, et qu'au contraire les ennemis devaient tirer leurs vivres de fort loin et qu'ils souffraient beaucoup de leurs marches. Il ne lui paraissait donc pas possible que les ennemis fissent autre chose que des courses, et, en attendant que leurs projets fussent éclaircis, il se préparait à porter promptement ses forces partout où les circonstances l'exigeraient. On ne fut pas longtemps dans l'incertitude, et, au moment même où le maréchal exposait à M. de Choiseul toutes ses réflexions, l'ennemi marchait sur nous de tous les côtés : M. de Rougé donnait avis de son arrivée en grande force devant Medebach, et qu'un de leurs détachements obligeait le poste de Frankenberg à se retirer sur Rosenthal.

Ces mouvements persuadèrent au maréchal qu'il n'y avait rien d'important du côté de M. de Saint-Pern et que les ennemis avaient entièrement décidé leurs opérations sur la partie de l'Edder et de Marburg; d'ailleurs, ne doutant pas de la retraite de M. de Narbonne, comme il en avait été convenu, et que l'abandon de Fritzlar ouvrait aux ennemis la rive gauche de la Fulda, il crut nécessaire de songer à la sûreté d'Hirschfeld, et ordonna sur-le-champ à M. de Saint-Pern de renvoyer dans leurs quartiers sur la Fulda les troupes qui avaient passé la Werra; mais M. de Narbonne avait tenu ferme. Cet heureux événement, joint à ce qui se passa du côté de M. de Saint-Pern, fit changer ses dispositions. En effet, dans la matinée du 12, un corps de Hessois et de Hanovriens attaqua la position d'Eigenrieden, mais il fut obligé de se retirer après une canonnade de 5 heures. Le maréchal pensa que ces succès pouvaient faire changer la face des affaires, et, quoiqu'il eût des nouvelles assurant que 20,000 Prussiens avec beaucoup d'artillerie s'étaient avancés jusqu'à Colleda et Buttelstedt, il crut possible de garder Mulhausen et la nouvelle position prise par M. de Stainville. Il avertit en conséquence M. de Saint-Pern de regarder comme non avenu l'ordre de la veille de renvoyer les troupes dans leurs quartiers; mais cependant, si les circonstances lui faisaient juger impraticable la conservation de ce poste, il

devait reprendre son ancienne position à Gotha, Eisenach et sur la Werra, depuis Treffurt jusqu'à Eschwège.

La correspondance de M. de Saint-Pern n'a laissé aucune trace des mesures prises, après la retraite de l'ennemi, pour retirer ou soutenir la garnison de Mulhausen; il paraît seulement qu'avant même d'avoir reçu les ordres du maréchal, il avait résolu de renvoyer, dès le 13 au soir, ses troupes dans leurs quartiers, ainsi que celles de MM. de Stainville et de Solms, mais qu'il fut obligé de suspendre leur marche et de reprendre la position d'Eigenrieden, parce qu'au moment où elles allaient partir, les ennemis reparurent sur deux colonnes, tenant le chemin suivi la veille pour attaquer, puis ensuite dirigèrent leur marche entre l'Unstrut et l'Ilm. Les troupes françaises regagnèrent la Werra.

Après avoir examiné les différentes situations du maréchal pendant les journées du 11 au 13, il est nécessaire de revenir à M. de Muy au sujet des ordres reçus pour opérer des diversions. Il avait fait partir, le 15, des bords de la Roer, la troupe de Fischer vers le comté de la Marck; elle fut suivie, le 16, par M. de Roquepine, qui s'avança jusqu'à Gahlen. M. de Castella mit en marche, le même jour, un détachement commandé par M. de Pereuse, qui se rendit, le 15, à Schermbeck, et le 16 à Haltern. M. de Muy n'espérait de ces mouvements aucun effet favorable à la situation de l'armée dans la Hesse. Les ennemis, maîtres de Munster, de Hamm et de Lippstadt, ne pouvaient former sur la Lippe et entre le Rhin et Munster que des projets peu importants; ils n'avaient à craindre aucun siège de notre part dans une saison où la marche de l'artillerie était impraticable dans ce pays; à l'égard de leurs communications avec la Hollande, il fallait que nos détachements fissent quatorze lieues pour s'y porter, et ils pouvaient être coupés par les troupes des garnisons de Bentheim et de Munster. Ni M. de Pereuse ni M. de Roquepine ne trouvaient d'ennemis; cependant le corps du général Hardenberg, resté sur la haute Lippe et la haute Roer, fit avancer quelques régiments anglais et de la cavalerie sur Dulmen, et M. de Castella prit le parti de faire rentrer M. de Pereuse à Wesel; M. de Roquepine resta à Gahlen.

Le 14 février, les troupes ennemies dirigées sur Marburg attaquèrent cette place, mais sans succès. M. de Rougé annonça, le jour même, au maréchal de Broglie l'échec qu'il venait d'infliger à

l'ennemi : « J'ai reçu votre lettre au moment où les ennemis venaient d'être repoussés très rudement, après une attaque très vive qu'ils ont faite à cette ville à la porte de Cassel et de Sainte-Élisabeth, à 5 heures du matin. Comme tout était préparé pour les recevoir dès la veille, je n'ai pas eu un moment d'inquiétude. Les régiments de Dillon et de Bulkeley ont soutenu l'attaque avec la plus grande valeur sous les ordres de milord Drummond, brigadier; ils étaient appuyés par ceux de Rooth et de Clare. Les ennemis ont laissé sur la place M. de Bredenback, lieutenant général. L'attaque a duré environ deux heures et demie ; les ennemis y ont perdu trois pièces de canon. » (D. G., 3582, 96.)

Le maréchal ayant appris que le prince héréditaire se disposait à réattaquer Fritzlar, et jugeant que cette ténacité devait avoir pour but le passage de l'Edder, ce qui aurait mis les alliés en état de placer un gros corps entre la haute Fulda et Cassel, se détermina à sortir de cette place et à retirer toutes les troupes qui bordaient la Werra. A son départ, l'ennemi, loin de songer à passer l'Edder, paraissait s'y mettre sur la défensive ; il fallut suspendre l'ordre de l'abandon de la Werra, envoyé à M. de Saint-Pern, et s'établir de sa personne à Melsungen pour y attendre le parti qu'il prendrait. Quoique repoussé une première fois à Fritzlar, le prince héréditaire, s'étant fait joindre, dans la journée du 13, par une partie des troupes qui avaient passé la Diemel avec le prince Ferdinand, ordonna une nouvelle attaque de la place, qui, malgré la résistance la plus opiniâtre, fut emportée le 15 au soir.

Rien ne s'opposa plus alors à leur passage de l'Edder ; ils marchèrent sur Homberg et se rapprochèrent de Marburg. En même temps, les Prussiens faisaient leur jonction avec les Hanovriens près de Langensalza et remportaient, le 15, sur le corps saxon un avantage considérable (1). Le chevalier de Maupeou fut pris en

(1) Dans cette même journée du 15, M. d'Hudenberg, lieutenant général hanovrien, fut grièvement blessé et tomba en notre pouvoir. Il fut échangé quelques jours après, comme le témoigne une lettre écrite de Vilbel, le 5 mars, par M. de Broglie à M. de Choiseul : « J'ai renvoyé à M. le prince héréditaire la parole d'honneur de M. d'Hudenberg, pris par le régiment de la Ferronnays le 15 février. Je me suis empressé de lui proposer de l'échanger contre M. de Ségur, parce que M. d'Hudenberg était grièvement blessé et que l'on craignait qu'il ne mourût avant que l'échange fût consommé. Le prince héréditaire y a consenti. » (D. G., 3584, 46.)

faisant une reconnaissance sur Korbach, sans cependant que le détachement qu'il conduisait eût beaucoup souffert. Voici comment l'affaire s'était passée.

Le 18, l'ordre fut donné à un détachement de se tenir prêt à partir vers midi de Neukirchen pour Korbach. Ce détachement se trouva mal disposé dès la sortie du village ; les grenadiers n'attendirent point les hussards de Turpin, qui se trouvaient encore en bataille en avant une demi-heure après ; ces derniers firent toute la diligence possible pour rejoindre l'infanterie, mais ils arrivèrent au moment où celle-ci donnait, sans l'avoir aperçu, dans l'ennemi, dont les forces étaient très supérieures. Comme il avait eu le temps de reconnaître la faiblesse du détachement, il voulut l'envelopper. Les hussards de Turpin, ainsi surpris, n'eurent point le temps de se former et ne purent tenir. M. de Maupeou ne vit alors d'autre moyen de se tirer d'affaire qu'en gagnant un bois sur la droite ; mais voyant que, débordé de toutes parts, la tête de son détachement pourrait à peine arriver au bois, il fit arrêter des hussards pour protéger ses autres troupes. Ces hussards tinrent ferme deux fois à la lisière du bois, et finirent par être presque tous pris, tués ou blessés. M. de Maupeou voulut alors gagner l'infanterie, qui avait pu arriver au bois, mais il fut atteint par les hussards ennemis et fait prisonnier.

Les troupes parties d'Hersfeld, de Friedewald et de Mannsbach, où le corps saxon s'était retiré, se rendirent le 20, dans la matinée, à Hunfeld, et le corps de M. de Stainville à Michelsbach, où M. le maréchal s'était proposé de les rassembler. Comme il n'avait point été suivi et que la promptitude de ce mouvement le mettait en mesure d'arriver à temps à Fulda, il jugea à propos de les laisser la journée à Hunfeld et aux environs. Le passage de l'Edder et l'échec des Saxons ne permirent plus de différer l'abandon de la Werra : M. de Saint-Pern eut ordre de se porter à Hersfeld, où se rendit le maréchal, et M. de Stainville à Vacha. Les Prussiens devaient certainement ces avantages à la situation dans laquelle les alliés de la France tenaient leurs armées : en effet, les troupes de l'Impératrice ne donnant en ce moment aucune inquiétude à Frédéric, le maréchal eut devant lui de trop grandes forces et dut abandonner la Hesse, en laissant des garnisons.

Le 21, il jugea qu'il était temps alors de prendre le parti de marcher sur Fulda. Il envoie ordre à MM. de Saint-Pern, de Solms et

de Stainville de partir, à l'entrée de la nuit, et de se diriger d'abord sur Hersfeld, lieu de rassemblement. Il charge M. de Diesbach de l'arrière-garde avec les troupes à Hersfeld et de détruire les magasins qui s'y trouvaient. La marche fut pénible et le temps affreux; mais on arriva cependant à Hersfeld et environs. Après quelques heures de repos, il détache les Saxons et le corps de M. de Saint-Pern pour Fulda, afin d'y avoir une tête dans le cas où les ennemis y auraient marché par la rive gauche. Les autres troupes passèrent la nuit dans le cantonnement d'Hersfeld et partirent le lendemain de grand matin pour Fulda.

Le corps de la Werra arriva à sa destination le 17. Dans la matinée du 20, toutes les troupes rassemblées à Hersfeld, Friedewald et Mannsbach, où le corps saxon était retiré, se rendirent à Hunfeld, et celles aux ordres de M. de Stainville se portèrent à Michelsbach. Le maréchal se rendit de sa personne, dans la soirée, à Fulda, où il trouva M. de Soupire, qui y avait réuni toute la cavalerie, et M. de Mauclas, qui lui amenait 16 E. envoyés précédemment dans l'évêché de Wurtzburg. En arrivant à Fulda, le maréchal ne comptait pas disputer le terrain; mais considérant que presque toute l'armée ennemie, augmentée d'un corps prussien, était en mouvement sur lui, il voulait se mettre à l'abri d'événements plus fâcheux encore que ceux qu'il venait d'éprouver et chercher les moyens de reprendre l'offensive. Ce fut dans cette vue qu'il manda, le 17, à M. de Muy de se rassembler sur-le-champ et de déboucher de Cologne par Hachenburg, afin de se porter, suivant les circonstances, soit sur Frankenberg et Marburg, pour couper les ennnemis, soit sur Limburg et Francfort, pour donner la main à l'armée. Les mêmes motifs furent la base d'une instruction qu'il adressa à M. de Rougé et dans laquelle on voit que Marburg était l'objet de sa principale préoccupation; il lui prescrivait de se rapprocher de Giessen, de rassembler toutes les troupes qu'il pourrait, de tâcher de harceler les ennemis et surtout de couvrir Francfort. Le chevalier de Muy avait déjà reçu l'ordre de se rendre en Hesse, pour y prendre le commandement de l'armée en l'absence de M. de Broglie, qui devait se rendre à Versailles; mais les circonstances retardèrent son départ du bas Rhin. M. de Chevert, destiné à le remplacer en attendant l'arrivée de M. le prince de Soubise, arriva le 25 février à Dusseldorf.

Le maréchal passe à Fulda les journées du 21 et du 22, y apprend qu'un corps important, commandé par le prince Ferdinand, paraissait se diriger sur Marburg ; que le prince héréditaire marchait sur la rive gauche de la Schwalm et était arrivé, le 22, à Schlitz, en même temps que le corps du général Sporken gagnait Hunfeld.

Quoique le maréchal eût, dès le 22, porté à Neuhof tout ce qui restait du corps saxon, pour tenir la tête de la Kinzig, il crut prudent de s'y mettre en force ; il quitte Fulda et se rapproche du Mayn, tandis que les Saxons marchaient par la vallée de la Kinzig, ayant à l'arrière-garde M. de Stainville. Il part le 23, à 9 heures du matin, avec 24 B., 16 E. et toutes les troupes légères, pour se replier par la vallée de la Kinzig ; mais les ennemis ne lui permirent pas d'exécuter entièrement ses dispositions, et, après une marche de trois jours, il établit son quartier général à Langendiebach, sa gauche à Budingen et sa droite à Gelnhausen, joignant les cantonnements des Saxons.

Le 25, les troupes, fatiguées par les mauvais chemins et un temps affreux, se reposèrent à Birstein. M. de Stainville se retire le même jour à Salmunster, M. de Solms à Gelnhausen, et la légion Royale reste à Steinau pour éclairer la vallée de la Kinzig. L'ennemi s'était avancé en force vers Laubach, Grumberg, etc., et paraissait menacer la communication de M. de Rougé avec le maréchal, en se portant droit à Friedberg; celui-ci rapproche alors les troupes en les portant à Butzbach, et laisse à Giessen une garnison considérable bien approvisionnée et pour longtemps.

M. de Muy rencontrait beaucoup de difficultés dans le bas Rhin; les troupes étaient alors occupées à se ravitailler et il fallait, pour arriver à rassembler les 12,000 hommes, les tirer de celles dans le duché de Clèves et les quartiers de la rive gauche de la Meuse; il fallait aussi laisser à Wesel des troupes suffisantes pour garder la place et même empêcher l'ennemi d'inquiéter le bas Rhin ; cependant il y mit une telle activité qu'il parvint à les réunir en très peu de temps, en tirant 400 hommes de chaque B., et 150 chevaux de chaque régiment de cavalerie : il forma ainsi deux divisions (1).

(1) État des troupes qui doivent marcher sur Hachenburg (lettre de M. de Muy au maréchal de Broglie) :

1re *division :* la Tour-du-Pin, 1,200; Orléans, 600; Bretagne, 600; la Marche-

M. de Roquepine (1), encore à Hagen, forma une troisième division qui reçut l'ordre direct du maréchal de se porter sur Limburg et se mit en marche le 28, comme l'annonçait M. de Chevert au duc de Choiseul par lettre datée de Cologne le 27 février : « La 1re division de M. de Muy a avancé son départ d'un jour, et elle partira demain pour se conformer à de nouveaux ordres de M. le maréchal de Broglie. La 2e division, menée par M. de Curzé, ne partira que quelques jours après, les troupes qui la composent ayant trouvé des obstacles dans leur route par le débordement des eaux. M. de Roquepine, qui était en avant, se met en marche demain pour se réunir à M. de Muy. »

De nouveaux obstacles retardèrent le départ de M. de Muy; les inondations de la Meuse retinrent les troupes en quartier sur la rive gauche de cette rivière; celles de la Sieg et de l'Agger rendirent impraticable la route de Siegburg et d'Hachenburg; mais sachant l'urgence d'amener des forces au maréchal, il ne voulut pas attendre l'écoulement des eaux et arrêta le départ de ses troupes pour le 1er mars par la rive gauche du Rhin et la route d'Andernach et de Coblentz, afin d'arriver à Montabaur et à Limburg le 6 mars.

A la date du 1er mars, M. de Chevert adressa de Cologne à M. de Choiseul l'itinéraire des trois divisions qui composaient le corps de 17,000 hommes que M. de Muy amenait du bas Rhin.

Comte, 300; Sarreguemines, 300; la Couronne, 800; Rohan, 800; Alsace, 1,200 (5,800 hommes); Aquitaine, 150; Royal-dragons, 200; détachement de Fischer, 600 (950 chevaux) (ces troupes arriveront à Cologne le 26, partiront le 1er mars).

2e *division :* Rouergue, 800; la Reine, 400; Vaubécourt, 800; Vierzet, 800; Horion, 800 (3,600 h.); Preissac, 150; Escouloubre, 150; Thianges, 250; Royal-Piémont, 150; Poly, 150; des Cars, 150; Espinchal, 150; Fumel, 150; Royal-Cravates, 150; Conti, 150; Sainte-Aldegonde, 150; Bourbon, 150; Crussol, 150; Royal-Pologne, 150 (2,200 chevaux) (ces troupes arriveront le 1er mars à Cologne et partiront le 3 pour Hachenburg).

Total : 9,400 hommes, 3,150 chevaux. (D. G., 3583, 114 *bis*.)

(1) Roquepine (Louis d'Astorg d'Ambarède, marquis de), connu d'abord sous le nom de Barbasan; cornette de Toulouse, 1735; fait la guerre d'Italie, de Bohême et de Flandre, puis à Gênes; colonel de Royal-Comtois; brigadier, 25 décembre 1748; concourt à la prise de Mahon, 1756; maréchal de camp, 15 juin 1757; lieutenant général, 25 février 1762.

Les deux premières colonnes partirent de Cologne, et la troisième de Hagen. (D. G., 3584, 1.)

	COLONNE DE M. DE MUY.	COLONNE DE M. DE CURSAY.	COLONNE DE M. DE ROQUEPINE.
1er mars..	aux environs de Bonn.		à Breckerfeld.
2 id....	à Sinzig.		à Meinertzhagen.
3 id....	à Andernach.	aux environs de Bonn.	à Drolshagen.
4 id....	aux environs de Coblentz.	à Sinzig.	à Siegen.
5 id....	à Montabaur.	à Andernach.	à Westerburg.
6 id....	à Limburg.	aux environs de Coblentz.	à Hundsangen.
7 id....		à Montabaur.	à Limburg.
8 id....		à Limburg.	

A la suite des divers mouvements qu'il venait d'ordonner à son armée, M. de Broglie avait dû en instruire M. de Choiseul par une lettre en date de Budingen (28 février) : « La marche s'est faite, avant-hier 26, ainsi que je vous l'avais annoncé, sans avoir vu d'ennemis, et hier j'ai fait ma disposition pour composer un corps de 12 B., de 2 brigades de cavalerie et de celle du Roi-dragons, pour occuper la trouée entre Gelnhausen et Budingen et soutenir le cordon de troupes légères établi à Hungen, Nidda, Ortenberg, Wenigs, Birstein et Salmunster. J'ai chargé M. de Stainville de toute cette partie, et je viens de convenir avec lui ce qu'il aura à faire suivant les différentes circonstances. Je vais me rendre à Windecken, où sont les grenadiers de France, afin d'être au centre et également à portée de la droite et de la gauche (1). M. de Rougé s'est retiré, le 24 au matin, de Marburg, sans avoir été suivi ; il est venu à Giessen, et le lendemain à Butzbach, où je l'ai fait arrêter jusqu'à ce que les mouvements des ennemis m'obligent à le rapprocher de Francfort. Toutes mes nouvelles confirment que les ennemis marchent toujours en avant; ils ont poussé des troupes dans la vallée de la Kinzig, mais en petit nombre. Hier il est arrivé de l'infanterie réglée à Steinau, à deux lieues de Birstein. » (D. G., 3566, 497.)

(1) Le maréchal n'établit point son quartier à Windecken, comme il en est question ci-dessus, mais bien à Vilbel, à partir du 1er mars.

Versailles fut alarmé des événements qui venaient de se passer et principalement de l'idée que le maréchal avait eue de se retirer sur Wurtzburg. M. de Choiseul s'empressa de lui faire connaître combien ce parti serait malheureux pour les affaires du roi et que, dans le cas où il serait forcé d'abandonner Hersfeld, il fallait qu'il prît le chemin de la Kinzig pour se rapprocher de Hanau et de Francfort et donner ensuite la main à Giessen; mais on eut bientôt lieu d'être plus tranquille à Versailles, lorsqu'on sut que le maréchal avait prévenu ces intentions et que toutes ses dispositions tendaient au même projet.

Le 1er mars, le quartier général est porté à Vilbel, sur le grand chemin de Francfort à Friedberg. M. de Stainville, qui avait reçu le commandement d'un corps chargé d'occuper la trouée entre Gelnhausen et Budingen, s'était établi à Vonhausen pour être à portée de recevoir les rapports des postes avancés qu'il soutenait en même temps. De nouveaux renseignements assurèrent qu'il n'y avait aucun mouvement du côté de Grunberg, Lich et Laubach, mais que l'ennemi marchait par sa gauche. Le maréchal avait peine à croire que, s'il avait le projet de nous attaquer, ce fût par Bergen, dont on avait fait un poste respectable; cependant, considérant la disproportion de ses forces vis-à-vis celles de l'ennemi, il estimait qu'il ne pourrait s'éloigner de Francfort avant d'avoir été joint par M. de Muy, et qu'en attendant, tout ce qu'il pouvait faire était de s'étendre le plus possible par la droite et par la gauche, ne rapprochant ses troupes de Bergen que lorsqu'il y serait forcé.

Dans la nuit du 1er au 2 mars, sur l'avis que l'ennemi s'avançait, il fit replier quelques régiments, rapprocha de lui M. de Schomberg, qui, attaqué, se retira et s'établit à Ober-Usingen, après avoir averti les Saxons et les troupes de M. de Saint-Chamans de se porter en arrière, et M. de Saint-Pern d'être prêt à marcher le 3 au matin. M. de Saint-Pern, étant tombé malade, toutes ses troupes furent réunies à celles de M. de Stainville, dont le corps se trouva alors composé de 22 B. et 22 E., indépendamment des dragons du Roi et des troupes légères. M. de Rougé dut rester à Friedberg pour tâcher d'arrêter les ennemis, de manière à donner à M. de Muy la faculté de le joindre. M. de Valence occupait Usingen; M. d'Origny, à Weilburg, devait couvrir le flanc de la marche des troupes du bas Rhin et au besoin se replier sur lui.

Le 2, M. de Vignolles, qui commandait à Hungen, poste dépendant de Friedberg, est attaqué et se retire sur Berstadt; M. de Rougé l'y fit revenir et un détachement de cavalerie, qui le soutenait, dut occuper Echzell. La marche de l'ennemi sur la gauche se confirmait, et on dut songer à la sûreté de Mayence; le maréchal ordonna, à cet effet, à M. de Muy d'y jeter par la rive droite du Rhin des troupes au faubourg de Cassel; mais cet ordre fut retiré aussitôt, et on lui prescrivit d'amener sur Limburg tout ce qui était à ses ordres, d'y arriver exactement le 6, et de faire l'impossible, malgré la fatigue extrême des troupes, pour se rendre, le 8, à Francfort avec sa 1re division.

Le 5, l'ennemi ayant marché sur Echzell et ayant forcé M. de Vignolles à se replier sur la Wetter, M. Delva est obligé, par ce mouvement, de se retirer sur Nieder-Florstadt et Wickstadt, tant pour conserver la communication avec M. de Rougé que pour pouvoir pousser des patrouilles du côté de Staden et entre le Nidder et la Nidda.

Le 6 au soir, attaqué au pont de Wickstadt par des troupes du corps du général Kilmanseg, qui occupait Bingenheim et Staden, il dut se retirer sur Bruchenbrucken, laissant des postes avancés sur la gauche de la Wetter. Le maréchal, ne voulant pas laisser l'ennemi aussi près de ses postes avancés, ordonne à M. de Clausen de marcher pendant la nuit à Wickstadt. Alors M. de Vignolles revint au combat et força l'ennemi à la retraite après une longue fusillade. Ce mouvement devint en quelque sorte le prélude de leur retraite, que le corps amené par M. de Muy devait achever. La 1re division du corps du bas Rhin arriva en effet à Hochst le 8, et les autres successivement à Konigstein, Kromberg, etc.

Dès le 9, le prince héréditaire partit de Budingen, et le général Luckner de Gelnhausen, ne laissant dans ces villes que des arrière-gardes pour achever de les évacuer.

M. de Muy (1) reçut ses instructions le 6, à Montabaur, en même

(1) Muy (L.-N.-V., comte de ou du), né en 1711 à Marseille, d'une famille originaire du Piémont; fils du gouverneur du Dauphin, père de Louis XVI; dans les gendarmes, 1726; mestre de camp de cavalerie, 1731; maréchal de camp, 1745; lieutenant général, 1748; fait toutes les campagnes. Son échec à Warburg, 1760, ne diminue pas l'estime générale; refuse le ministère en 1771; ministre de la guerre le 5 juin 1774; maréchal de France, 24 mars 1775; mort le 10 octobre 1775.

temps qu'il apprenait de Giessen que deux colonnes ennemies entraient à Butzbach le 4 et que l'escorte d'un courrier avait été obligée de se replier sur Giessen ; jugeant alors que cela pouvait être ou la tête du corps du prince héréditaire, ou une partie de l'armée du prince Ferdinand, et qu'en se portant sur Limburg il s'exposerait à être séparé de Francfort et ne pourrait peut-être plus se replier sur Coblentz, il changea de direction pour se porter sur la route de Nassau et de Langenschwalbach. Cette nouvelle disposition lui donnait les moyens d'éviter l'ennemi en s'éloignant des points où il pouvait l'atteindre; de se rapprocher de la division de M. de Cursay, qui arrivait à Coblentz le 6; de pouvoir se porter en deux marches de Nassau à Mayence, pour couvrir cette place ou marcher de Langenschwalbach à Francfort par Wiesbaden, afin de pouvoir se jeter sur Rheinfeld, y passer le Rhin et gagner Mayence par la rive gauche, si l'ennemi s'avançait jusqu'à Langenschwalbach. De son côté, l'ennemi, bravant également la rigueur de la saison et la difficulté des chemins, continuait de s'avancer. Il fit, les 5 et 6, un mouvement général, et, pour le masquer, un détachement de cavalerie s'avança, le 5, sur Markobel, où M. de Stainville avait placé 1 brigade de ses dragons. Ce général les fit d'abord retirer, et l'ennemi entra dans le village; mais attaqué peu de temps après, il dut l'abandonner en laissant quelques prisonniers. M. de Stainville resserra ses quartiers et s'établit à Windecken.

Dès le 6 au soir, l'ennemi reparut, sortant de Bernstadt sur trois colonnes, deux sur la rive droite de l'Horlof et la troisième sur la gauche, s'avançant sur Echzell. Les deux premières passèrent la Nidda pendant la nuit, se dirigeant sur Staden; d'autres troupes s'avancèrent jusqu'à Sthammheim et Ober-Florstadt, et, le 7 au matin (8 heures), il parut sur les hauteurs de Wickstadt un corps qui attaqua nos dragons et les volontaires de Clermont préposés à la garde du pont de pierre. Nous fûmes forcés de nous retirer à Bruchenbrucken; mais M. de Clausen réoccupa, le 8 au matin, le village de Wickstadt. M. de Vignolles les en chassa après une vive fusillade.

On sut alors que le corps qui avait passé l'Horlof à Echzell était celui de M. de Kilmanseg, remplacé à Hungen le 7, et que le prince Ferdinand avait porté son quartier général à Grunberg. Tous les rapports confirmaient ses projets d'attaquer Aschaffenburg et d'y passer le Mayn, poste occupé par la légion Royale et les Saxons,

et quoique le maréchal ajoutât peu de foi à l'exécution de ce projet, il renforça ce point de Royal-Deux-Ponts, qui était à Francfort, fit miner le pont et ordonna de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Les circonstances difficiles où s'était trouvé le général de Muy, pour faire en si peu de temps sa jonction avec le maréchal, font bien ressortir toute l'activité qu'il déploya dans cette marche; il est facile aussi de juger des fatigues qu'éprouvèrent les troupes dans cette course des bords de la Meuse à ceux du Mayn, sans aucun séjour; mais il paraît, d'après les dépêches, que jamais on ne vit tant de bonne volonté dans les soldats et dans les officiers (1).

M. de Cursay passa la Lahn à Nieder-Lahnstein, se porta, le 8, à Nastatten, et le 10 près de Hochst. M. de Roquepine, arrivé le 7 à Ober-Hadamar, reçut du maréchal l'ordre de gagner Konigstein; il s'y rendit le 10, et Fischer à Usingen.

Ainsi, le 8 mars, M. de Muy put annoncer à Versailles, par une lettre adressée de Höchst près Francfort au ministre de la guerre, l'heureuse nouvelle de sa jonction avec le maréchal : « La jonction des troupes que j'ai amenées du bas Rhin, pour secourir M. le maréchal de Broglie, s'est faite aujourd'hui. La 1re division est à Höchst, au confluent de la Nidda et du Mayn; elle se lie à son armée qui est à Vilbel. La 2e division est à une journée de moi et s'en approchera demain. Le corps de M. de Roquepine est près de Limburg et a reçu ordre de M. de Broglie de se porter à Konigstein, qui est sur le chemin de cette ville à Francfort. Toute cette marche depuis Cologne jusqu'ici s'est exécutée en huit jours; le beau temps a fait supporter la fatigue des mauvais chemins et on a cherché à la soulager par les chariots qu'on a donnés les derniers jours. La situation dans laquelle se trouvait le maréchal exigeait qu'elle fût prompte; c'est ce qui m'a fait prendre la route d'Andernach et de Coblentz pour me dégager des inondations de la Sieg et de l'Agger qui me fermaient à Siegburg celle de Westerwald. Elle demandait qu'elle fût vive; c'est ce qui en a abrégé la durée et supprimé les séjours. » (D. G., 3584, 108.)

(1) La fausse nouvelle de la marche de l'ennemi sur Butzbach ne changea rien aux dispositions de M. de Muy, qui par Nassau et Langenschwalbach arrivait le 8 à Hochst. Ici le bulletin des opérations est en désaccord au sujet des dates avec la correspondance; mais la lettre du maréchal de Broglie ne laisse plus de doute.

Le 10, l'ennemi marcha par sa droite, abandonna Staden, Reichelsheim, Bingenheim, Echzell et les deux rives de l'Horlof, ensuite Ulphe et Hungen. Le B. de Clausen suivit toujours son arrière-garde avec les troupes légères, et se retira à Laubach, Grunberg et Lich. Pendant son séjour à Vilbel, le maréchal de Broglie s'occupa des moyens de reprendre l'offensive.

L'armée s'avance le 10 : le corps de M. de Stainville, formant la droite, vient sur la Nidda, depuis Assenheim jusqu'à Staden, ayant ses postes avancés à Ortenberg et Nidda. Tout ce qui était aux environs de Friedberg, aux ordres de M. de Rougé, est porté en avant entre le Wetter et l'Horlof. M. de Clausen, ayant ses postes avancés à Munzenberg, Bernstadt, Ulphe, pousse des patrouilles sur l'abbaye d'Arnsburg, Lich, Langgons, etc. Le corps saxon vient à Ober et Nieder Wolstadt, Peterweil, et les troupes sur les derrières se rapprochent sur la Nidda, depuis Vilbel jusqu'à Ilbenstadt. Le corps de M. de Muy, formant la gauche, se porte à Homburg, M. de Roquepine à Nieder-Rossbach, M. de Cursay à Weisel; le corps de Fischer occupe Gruningen et rétablit notre communication avec Giessen; M. d'Origny, avec le B. des chasseurs de Turpin, est à Garbenheim sur la Lahn.

Le corps de Luckner étant venu, le 12, à Hungen, il s'ensuivit une fusillade avec les troupes légères de M. de Clausen.

Le maréchal de Broglie regrettait toujours, non sans raison, que des considérations politiques retinssent les armées alliées dans l'isolement et missent obstacle à une action commune. Dans une lettre adressée de Vilbel, le 11 mars, à M. de Choiseul, il dit : « Il n'est que trop démontré que les intérêts particuliers des différentes cours les empêcheront d'adopter et de suivre un plan général. Il résultera certainement de là que la guerre se prolongera et deviendra même peut-être malheureuse. Cela doit être, puisque le roi de Prusse est absolument maître de l'armée hanovrienne, qu'il la fait agir comme il le juge à propos et d'après les plans qu'il a dressés lui-même, et qu'ainsi, dans cette alliance, tout est de concert, pendant que la cour de Vienne, la Russie et la France agissent séparément et ne font que des efforts successifs qui ne peuvent jamais être bien puissants. D'après cela, il n'y a rien de mieux que d'employer des forces assez considérables pour agir indépendamment des alliés, sans en attendre de secours, sans en avoir besoin. » Et il conclut, après

examen des forces dont il dispose : « Ainsi, au lieu d'avoir 70,000 hommes, il n'y aura réellement à pouvoir faire agir et mettre ensemble qu'environ 40,000, avec lesquels je ferai le mieux qu'il me sera possible. » (D. G., 3584, 125.)

La jonction du général de Muy tranquillisait le maréchal, et il pensait qu'après quelques jours de repos il pourrait reprendre l'offensive. En effet, la situation des affaires à cette époque était loin d'être désespérante : on savait Marburg en état de bonne défense, et Giessen n'était point investi ; on apprit également que le général de Zuckmantel avait rendu inutiles par son feu les tentatives de l'ennemi pour s'établir devant Ziegenhain, dans la nuit du 3 au 4 ; à l'égard de Cassel, le comte de Broglie, qui y commandait, n'avait aucune crainte, pensant qu'une fois l'armée française rassemblée, M. de Buckeburg, qui campait devant la ville, ne pourrait y tenir. Ce général, avec 22 B. et 3 régiments de cavalerie, s'était établi devant Cassel depuis le 22 février, et formait avec son infanterie deux camps séparés : l'un avait sa droite sur le penchant du coteau d'Hallershausen, et sa gauche à un bois de sapins ; l'autre, la droite à Ober-Felmar et la gauche vers Fromershausen, avait un poste considérable à Irringshausen ; la cavalerie occupait les villages. Gottingen n'inspirait non plus aucune crainte, et on s'occupa principalement de mettre à l'abri le château de Marburg et Ziegenhain, et de forcer les ennemis à se borner à l'Edder, pour pouvoir ensuite renvoyer dans le bas Rhin les troupes qu'on venait d'en tirer, afin de ne pas retarder le rassemblement de l'armée du prince de Soubise, dont l'époque restait fixée au 1er mai.

La grande diversion que produirait la réunion de cette armée était regardée par Versailles comme le salut de Cassel et de Gottingen, et M. de Choiseul se préoccupait de toutes les ressources pour la mettre en état d'agir à cette époque, d'autant plus que celle du maréchal de Broglie ne pouvait, faute de fourrages et de moyens de transport, se mettre en mouvement avant le temps des nouvelles récoltes ; mais il était question, en attendant, de ne pas permettre à l'ennemi de s'établir solidement entre l'Ohm et l'Edder. M. de Choiseul, considérant le grand nombre de troupes que le prince Ferdinand était obligé de laisser dans ses communications, dans les places de la Westphalie, devant Cassel et Gottingen, réduisait son armée à la moitié de ses forces, et assuré que les An-

glais n'avaient reçu aucun secours, fit observer à M. de Broglie l'impossibilité que ce prince pût songer à entreprendre avec sa seule armée tant d'opérations à la fois et tenir en même temps l'armée française en échec; il lui proposa en conséquence d'occuper une position d'où il pourrait empêcher l'ennemi de manger les subsistances entre nous et l'Ohm. Le maréchal n'était pas moins persuadé que Versailles de la nécessité de nettoyer tout le pays jusqu'à l'Edder, quoiqu'il fût tellement dénué de ressources que la cavalerie de M. de Stainville était obligée de tirer ses vivres de Francfort.

L'attaque de Wickstadt par M. de Vignolles dans la matinée du 8, en obligeant l'ennemi à se retirer de ce poste, détermina le commencement de leur retraite, que l'arrivée, du corps de M. de Muy acheva de décider; en effet, le 9, le prince héréditaire partit de Budingen et arriva, le 11, à Lich. Le corps qui, dans la nuit du 6 au 7, s'avançant jusqu'à Staden et Wickstadt, s'était retiré le 9, avait regagné Hungen le 10, marchant sur Grunberg le 11.

Le maréchal de Broglie, autant pour être prêt à se porter en avant que pour se trouver à portée de dégager Marburg, s'avança, le 10, sur Friedberg.

M. de Clausen, en apprenant l'abandon de Wickstadt, afin de suivre les ennemis des deux côtés de l'Horlof, s'était avancé lui-même à Vonstadt, et ses postes escarmouchèrent le 10 et le 11. Ce même jour, Aschaffenburg et Gelnhausen furent occupés par la légion Royale, qui, le 12, se porta à Ortenberg. M. de Stainville établit ses troupes à Assenheim, Staden, Ober et Nieder Florstadt, et le reste de l'armée cantonna autour de Friedberg. Le corps de Fischer occupa Gruningen, et M. d'Origny Garbenheim près Wetzlar.

Le maréchal se proposait d'aller le lendemain à Butzbach et d'étendre son armée vers Giessen, si les ennemis abandonnaient Lich et Hungen, où l'on assurait que le corps de Luckner était revenu, ou de leur faire abandonner ces postes, s'ils s'obstinaient à y rester; c'est ce qu'ils firent, et, le 13, M. de Stainville fut dirigé sur Hungen par la rive gauche de l'Horlof, en même temps que M. de Clausen s'y portait par la rive droite. Les ennemis s'étant retirés, M. de Stainville passa la rivière à Echzell et fit entrer ses troupes dans des cantonnements vers Butzbach. La légion Royale occupa Nidda (1).

(1) Le maréchal au duc de Choiseul, 15 mars. (D. G., 3584, 151.)

M. de Clausen marcha de Hungen à Lich, d'où le prince héréditaire était parti le 13. Son arrière-garde fit un semblant de défense; mais quelques coups de canon de M. de Clausen la forcèrent de se retirer par le chemin de Laubach en laissant des postes avancés à Ober-Bessingen et Villingen.

Le 14, les troupes de MM. de Stainville et de Clausen restèrent dans leurs positions, et le reste de l'armée marcha à Butzbach, où fut porté le quartier général avec la communication de cette ville à Giessen.

Le 15, une partie des troupes venues du bas Rhin s'approcha de la Lahn jusqu'à Wetzlar, et, afin d'être informé de la position des ennemis, le maréchal fit, le 16, les dispositions suivantes : M. de Stainville devait tâter le corps du prince héréditaire, l'attaquer, s'il était possible, et M. de Clausen seconder cette opération. M. de Rochambeau, qui commandait l'avant-garde du centre à Gruningen, devait se porter sur Gross et Alten Buseck et pousser les Fischer sur Allendorf et Londorf, en éclairant tout ce pays jusqu'à Homberg. M. de Cursay devait passer la Lahn avec un gros détachement et se porter vers Königsberg et Hohensolms, reconnaître l'ennemi vers la Lahn et assurer le passage de la rivière; M. de Muy, envoyer de l'infanterie sur les hauteurs de Dorlar et de Dudenhoven; afin de ne pas être inquiété à son retour, un détachement d'infanterie devait sortir de Giessen aux ordres de M. de Saint-Germain et se porter entre cette place et Crofdorf.

Le 16, M. de Stainville se mit en marche. L'ennemi, autour de Grunberg, se rassembla sur la hauteur de Stangenrod pour se joindre au prince héréditaire, qui se mit en bataille dans une position fort avantageuse; mais s'apercevant qu'on cherchait à le déborder par sa droite, il se retira précipitamment sur Homberg. M. de Rochambeau ne trouva aucun ennemi à Gross et Alten Buseck; M. de Cursay se porta à Hohensolms et fit retirer le corps de Scheitter, qu'il poursuivit jusque près de Lollar.

Le 17, en apprenant que les postes entre la Lahn et l'Ohm avaient repassé cette dernière rivière, ne laissant qu'un détachement sur la hauteur d'Amoeneburg, et que les troupes entre la Lahn et la Dyle se repliaient sur Marburg et Kaldern, le maréchal se porta le même jour à Giessen, d'où il écrivit à M. de Choiseul : « Tous les corps avancés pousseront demain des détachements en avant

d'eux le plus loin que cela leur sera possible, et ce sera conséquemment à ce que j'en apprendrai que je réglerai mes mouvements du 18. Comme la guerre que nous faisons dans le moment présent est plus une guerre de subsistances que de coups de fusil, et que celui qui pourra vivre le plus longtemps dans sa position chassera l'autre sans combattre, j'ai proposé à M. de Chevert de se servir de Fischer pour empêcher que les ennemis ne tirent des subsistances du duché de Westphalie et du haut pays de la Marck, qui sont absolument dégarnis de troupes. » (D. G., 3584, 165.)

Le 18, M. de Muy passe la Lahn et cantonne sur le ruisseau de Saltzboden, M. de Cursay à Seelbach, M. d'Origny à Gladenbach; M. de Wurmser, avec les volontaires de Nassau, un détachement d'infanterie et de dragons, à Fronhausen. M. de Rochambeau s'avance jusqu'à Fortbach, poussant les Fischer à Hachborn et Erbenhausen, sur la petite rivière de Zwisterohn, affluent de la Lahn; M. de Poyanne, à Allendorf, fut remplacé, dans sa position de Gross et Alten Buseck, qu'il avait occupée la veille, par une brigade suisse; M. de Clausen fut destiné à occuper le village de Gontershausen, et M. de Stainville celui de Reiskirchen. Le maréchal avait des motifs sérieux pour presser ses mouvements; instruit, depuis quelques jours déjà, que Ziegenhain était vivement bombardé, qu'une partie de la ville était en cendres et que la garnison n'avait plus d'abris que les casemates, il savait également la tranchée ouverte devant Cassel depuis le 12.

Le 7 mars, la garnison de cette place avait opéré une sortie pleine de succès; elle enleva à l'ennemi des obusiers, encloua les canons de la seule batterie établie, brûla des munitions, fit des prisonniers, et combla la première parallèle; mais, le 14, l'assiégeant parvint à achever une seconde parallèle et à établir une batterie de 13 pièces, et, quoique les fortifications n'en eussent pas encore ressenti les effets, la ville en avait à souffrir; en outre, le camp de M. de Buckeburg venait d'être augmenté de 6 B., ce qui portait ses forces de 16 à 20,000 hommes. Quant à ce qui regardait Gottingen, on en avait des nouvelles très satisfaisantes. Jusque-là cette place n'avait point été bloquée, et M. de Vaux faisait sortir journellement des troupes pour inquiéter les ennemis et se procurer des subsistances.

Si, pour le moment, il n'existait aucun sujet de crainte du côté de Gottingen, il n'en était pas de même du côté de Cassel. Le ma-

réchal écrivait précédemment que cette place ne pourrait tenir que trois semaines, et on sentait par ses dernières dépêches que ce qu'il espérait de mieux de ses combinaisons et de ses mouvements était de sauver Marburg et Ziegenhain et de rejeter l'ennemi derrière l'Edder. Son calcul des forces du prince Ferdinand, rejoint par toutes les troupes de Westphalie, la persistance de M. Haddick à ne vouloir concourir en rien à ses opérations, la difficulté des vivres, tirés de Francfort, ne lui laissaient aucun espoir de pousser les alliés au delà de cette rivière, et cela ne délivrait pas Cassel; l'armée du bas Rhin ne pouvait être réunie avant le 1er mai, et ce terme était trop éloigné pour compter sur la diversion qu'elle devait opérer en faveur de la place, qui peut-être alors se trouverait déjà aux mains de l'ennemi. L'effet fâcheux que pouvait avoir, sous le rapport politique et militaire, la perte de Cassel engagea Louis XV à autoriser M. de Broglie à entrer en négociation avec le prince Ferdinand pour une évacuation avantageuse de Cassel et de Gottingen ; mais il entrait dans l'intention du roi que, dans le cas où l'ennemi voudrait continuer le siège, on devait se faire prendre plutôt de vive force, que de consentir à une capitulation qui aurait de même entraîné les garnisons prisonnières de guerre. On laissa au maréchal la liberté d'entamer les négociations. Cette situation le mit dans l'embarras; et comme il avait, de son propre mouvement, déjà donné aux commandants de ces places des ordres relatifs à leur défense, conformes aux instructions qu'il recevait, il crut devoir attendre leurs réponses avant d'écrire au prince Ferdinand.

Il était question, en attendant, de faire en sorte d'obliger ce prince à abandonner l'Ohm. La position que le maréchal avait prise le 18, en portant sa gauche à Gladenbach et Fronhausen, à la droite de la Lahn, soutenue par M. de Muy, qui cantonna derrière le ruisseau de Saltzbach ; son centre (M. de Rochambeau) à Fortbach, soutenu par M. de Poyannes, et sa droite (MM. de Stainville et de Clausen) à Reiskirchen, avait déjà rejeté la droite des ennemis derrière l'Ohm (1).

(1) *Cantonnements de l'armée à la date du 18 mars.* Avant-garde (droite), M. de Clausen, à Londorf, Geilshausen, avec les volontaires du Hainaut, 3 B., 8 E. ; avant-garde (centre), M. de Rochambeau, à Fortbach avec les Fischer, 8 B. ; avant-garde (gauche), M. de Cursay, à Seelbach, 8 E. 1re *division :* M. de Muy, à Dudenhoven, Crofdorf, Kirchweis, 25 B., 28 E. ; Hohensolms, 4 E. ; Nassau, à Fronhausen. 2e *division :* M. de Poyanne, à Allendorf, Gross-Buseck, Gruningen, 20 B., 18 E.

En arrivant à Fronhausen, M. de Wurmser y trouva quelques patrouilles ennemies qu'il poussa sur Nieder-Welmar, d'où le corps de Scheitter et celui du général Wangenheim, qui y avaient passé la nuit au bivouac, se retirèrent à son approche sur Marburg, qu'ils laissèrent sur leur droite ; ils allèrent passer la Lahn au village de Werda où ils avaient fait un pont qu'ils rompirent, et ils marchèrent à Gross et Klein Seelheim sur l'Ars, affluent de l'Ohm. M. de Scheldon, commandant dans le château, fit sortir quelques piquets qui les inquiétèrent dans leur retraite. Les hussards de Nassau et quelques hussards de Turpin les harcelèrent aussi assez vivement. A 8 heures du soir, les 2 B. ennemis qui étaient dans la ville de Marburg l'évacuèrent.

Le 19, M. de Wurmser occupe Marburg, et M. d'Origny Wetter; M. de Muy se porte sur l'Ohm; M. de Cursay s'avance sur sa gauche près de Marburg. M. de Rochambeau avait porté, pendant la nuit, un détachement de Fischer près du pont de Neumühl, sur la Lahn, pour communiquer avec M. de Muy et reconnaître le principal passage de cette rivière. M. de Rosière, aide de camp du maréchal, fut envoyé sur la hauteur du Frauenberg pour reconnaître la position de l'ennemi; il y fit la rencontre d'une troupe chamarrée d'or, dont il effraya les chevaux par une décharge imprévue et qui s'enfuit dans le plus grand désordre. Les Fischer trouvèrent sur le champ de bataille un caparaçon à la livrée du roi d'Angleterre, ce qui fit connaître que le prince Ferdinand y était lui-même. Les Fischer eurent aussi plusieurs chapeaux brodés d'or et des sabres d'officier, perdus dans ce moment de surprise. M. de la Rosière demeura sur cette hauteur jusqu'au soir; il vit toutes les troupes ennemies qui servaient d'escorte au prince Ferdinand, et assez nombreuses, repasser l'Ohm à Kirchhain et Schweinsberg. Le même jour 19, la légion Royale, que M. de Stainville avait poussée à Laubach, y fut attaquée par le corps de Luckner; elle se replia sur Hungen. Sur cette nouvelle, M. de Stainville envoya 2 brigades de cavalerie près d'Hungen renforcer M. de Diesbach. Les ennemis portèrent aussi, le 19, sur Stangenrod et Grümberg un corps que l'on sut commandé par le prince héréditaire.

3e *division :* M. de Rothe, à Rockenberg, Oppershofen, etc., 14 B., 14 E. 4e *division :* M. de Stainville, à Hungen, Langsdorf, etc., 20 B., 25 E. ; Saxons, à Pohlgons, 9 B. ; Bourbonnais, à Friedberg, 4 B. ; Irlandais, à Hanau, 7 B ; Nassau et Courten, à Giessen, 5 B.; milices et artillerie, à Hohen-Wiesel, 4 B. (D. G., 3584, 133.)

Le 20, le maréchal chargea MM. de Rochambeau et de Wurmser d'éclairer par des détachements l'entre-deux de la Lahn et de l'Ohm. Il fit aussi marcher à Lich le régiment des grenadiers de France et la brigade de cavalerie du Dauphin-Étranger, pour mettre M. de Stainville plus en force. Les ennemis parurent se renforcer vers Grümberg ; ils s'approchèrent très près des cantonnements de M. de Clausen à Londorf et Geilshausen. Il y eut quelques avis disant que Luckner se portait par Nidda sur Francfort, ce que le maréchal ne crut pas ; mais ne voulant pas accoutumer les ennemis à s'approcher si près de nous et leur laisser l'air de reprendre l'offensive, il fit une disposition pour attaquer le poste de Wetter, à l'extrémité de leur droite, tenir leur centre en échec, et, en se portant en force sur Laubach et Grümberg, combattre le prince héréditaire et l'obliger de repasser l'Ohm.

En conséquence, le maréchal donna à M. de Stainville l'ordre de marcher le 21, pour se porter sur Laubach et Grümberg ; il alla lui-même le rejoindre en deçà de Grümberg sur la hauteur, d'où il vit déboucher les quatre colonnes de M. de Stainville, qui arrivèrent en même temps en très bon ordre. « Quelques coups de canon et de fusil, que nous entendîmes sur notre droite et qui se rapprochaient toujours de nous, écrit le maréchal de Broglie au duc de Choiseul (lettre datée de Giessen, le 22 mars), firent connaître que les ennemis avaient abandonné Laubach et que M. de Diesbach, chargé de cette attaque, les suivait. M. de Stainville fit avancer par la droite le régiment de Schomberg, soutenu par la brigade de cavalerie allemande, pour monter sur la hauteur et couper la retraite aux troupes que M. de Diesbach poussait devant lui. L'infanterie marcha droit sur Grümberg, et M. de Scey, qui s'était porté sur la hauteur de la gauche avec les dragons du Roi et de la Ferronnays, s'avança jusqu'à la hauteur de Stangenrod. M. de Clausen arriva en même temps sur la gauche de M. de Scey avec les régiments d'Orléans et Caraman-dragons, quelques volontaires d'Austrasie, du Hainault, de Clermont et de Saint-Victor. Nous trouvâmes le corps du prince héréditaire au village d'Abzenhain, couvert par un étang et beaucoup de ravins ; M. de Clausen fit filer ses volontaires à pied le long du bois de la gauche et tira quelques coups de canon aux troupes les plus avancées des ennemis, qui se repliaient derrière le village, et avec les dragons et les volontaires à cheval il tourna le village par la

droite. Les dragons de la brigade du Roi marchèrent à la droite de l'étang qui est sur la gauche de ce village, d'où nous vîmes sortir un gros corps d'infanterie en colonne et quelques escadrons qui prirent le chemin du bois, qui en était très proche. M. de Clausen se mit à la tête des 2 escadrons que formait le régiment de Caraman, et, suivi des 2 d'Orléans et des volontaires à cheval, marcha à la cavalerie, qui gagna le bois sans l'attendre, et, se rabattant ensuite sur sa gauche, il attaqua avec tant d'audace et de vivacité la colonne d'infanterie, malgré son feu, qu'il y mit le plus furieux désordre et fit beaucoup de prisonniers. Les dragons et la brigade du Roi les joignirent alors, et tous ensemble poussèrent avec la même vivacité les ennemis jusqu'au delà d'un bois un peu clair. En arrivant dans la plaine, ils furent reçus par la cavalerie ennemie, qui les chargea, et comme ils étaient assez en désordre, ils furent repoussés jusqu'au second escadron de la Ferronnays, qui fit ferme et la chargea à son tour, favorisé par une décharge de mousqueterie des volontaires de Saint-Victor. Les ennemis plièrent; tous les volontaires et dragons se mirent à leur suite et les poussèrent jusqu'au village de Burggmunden, où ils repassèrent l'Ohm en très grande confusion, après avoir abandonné en chemin ou dans ce village toutes leurs pièces de regiment, au nombre au moins de 10. On a pris 19 drapeaux, et le nombre des prisonniers passe 2,000, parmi lesquels se trouvent 2 B. des gardes de Brunswick, qui sont de la plus grande beauté. Je ne sais point encore la quantité d'officiers pris. La brigade de Royal-Allemand avait ordre de tourner le bois et de se porter dans la plaine que les ennemis avaient à traverser pour arriver à Burggmunde, et, si elle avait pu l'exécuter, le corps entier du prince héréditaire aurait été pris; mais celui de Luckner, que M. de Diesbach poussait devant lui depuis Laubach, étant arrivé dans le moment sur la hauteur du village de Nieder-Ohmen qu'il fit occuper, avait commencé à canonner vivement cette brigade, qui était obligée d'en passer assez près. » Après ce récit, le maréchal ajoutait, en finissant sa lettre : « Je désire que le roi soit content de cette action, qui est une des plus heureuses et des plus brillantes qui puissent arriver à la guerre.

« Je n'ai encore aucun détail de ce qui s'est passé du côté de M. de Diesbach. M. de Cursay a fait attaquer, par M. d'Origny qu'il soutenait, le poste de Wetter; mais les ennemis se sont retirés avec

tant de précipitation qu'il n'a pu les joindre. M. de Wurmser a chassé les troupes de Gross et de Klein Seelheim. Il a eu un cheval tué sous lui; c'est le second depuis trois jours. Les démonstrations de M. de Rochambeau ont réussi au point de faire prendre les armes à toute l'armée ennemie et de laisser craindre au prince Ferdinand d'être attaqué par son centre. M. de Poyannes a aussi rempli l'objet dont il était chargé. » (D. G., 3584, 187.) La bataille gagnée, le maréchal retourne à Giessen et laisse reposer les troupes. Pendant ce temps, il se disposait à obliger le prince Ferdinand d'abandonner l'Ohm; mais, dès le 22 au soir, ce dernier se mit en marche, et, le 3, nos troupes légères le poursuivirent.

Une lettre de M. de Broglie, de Giessen, le 24, annonça cette retraite au duc de Choiseul : « Ce qui s'est passé le 21 a décidé les ennemis à abandonner l'Ohm; ils ont commencé dès le 22 au soir leur mouvement et ont retiré leurs troupes légères de l'autre côté de cette rivière. J'ai vu beaucoup de leurs troupes en marche, et le peu qui restait sur les hauteurs d'Homberg me parut se disposer à marcher pendant la nuit. J'écrivis sur-le-champ à tous les postes avancés de les suivre ce matin. Il paraît qu'ils se dirigent sur Neustadt. Les avant-gardes de M. de Rochambeau et de M. de Montchenu, qui a remplacé M. de Clausen (M. de Clausen a été blessé d'un coup de feu au coude dans l'action du 21, où il s'est distingué) les suivront, et M. de Poyannes les soutient avec les Carabiniers et les 2 brigades d'infanterie. M. de Stainville a poussé des troupes après l'arrière-garde des ennemis. » (D. G., 3584, 195.)

Le 24, les ennemis suivaient le chemin de Neustadt. Les avant-gardes de MM. de Rochambeau et de Clausen, soutenues par M. de Poyannes, marchent, le 25, à leur poursuite; mais la crainte de manquer de subsistances les empêcha de mener avec eux la totalité des forces qu'ils avaient à leurs ordres. M. de Rochambeau se porta sur Neustadt, où il trouva quelques troupes qui à son approche se retirèrent sur Treyssa, et, ayant été joint par M. de Poyannes, ils y marchèrent ensemble. Les ennemis l'évacuèrent et se placèrent sur les hauteurs vis-à-vis; il y eut une fusillade assez vive avec les volontaires de Saint-Victor, et l'escarmouche dura jusqu'à la nuit. M. de Montchenu, s'étant dirigé sur Ziegenhain avec la brigade d'Orléans-dragons et les détachements des volontaires à cheval de Flandre, de Hainaut, de Clermont et d'Austrasie, trouva les ennemis en ba-

taille sur la hauteur à peu de distance de cette place, les chassa du village de Mengsberg, où ils s'étaient arrêtés, quoiqu'on ne pût y aborder que par une digue entre deux marais, et, les ayant suivis au delà de ce village, M. de Vignolles attaqua successivement, avec des volontaires soutenus de dragons, une colonne d'infanterie qui se retirait dans le meilleur ordre; s'étant jeté au milieu d'un bataillon qui faisait l'arrière-garde, il y prit lui-même un drapeau, un de ses volontaires un autre, et mit un si grand désordre dans la colonne que l'on prit encore un troisième drapeau, deux pièces de canon, les généraux-majors de Zastrow et Schlüter, une douzaine d'officiers et au delà de 300 prisonniers.

Le 26, à la pointe du jour, on aperçut encore sur les hauteurs vis-à-vis de Treyssa quelques troupes sur la rive gauche de la Schwalm, au delà de Dillershausen dont elles gardaient le pont. M. de Poyannes, qui s'était porté à Treyssa de très grand matin, les ayant vues commencer leur retraite, se mit à leur poursuite. Peu de moments auparavant, le prince héréditaire ayant commencé à replier ses derniers postes, M. de Poyannes les fit attaquer par une centaine de hussards de Nassau, commandés par M. Schwartz et soutenus de dragons et des volontaires de Saint-Victor. Ils s'y portèrent avec tant de vivacité qu'ils culbutèrent les hussards ennemis, les poussèrent jusque sur l'infanterie qui les soutenait, s'emparèrent de quatre pièces de canon et prirent un aide de camp anglais du prince héréditaire, qui a rang de colonel, M. Jeanneret, lieutenant-colonel, commandant les hussards de Malakowsky, et des prisonniers. Le prince héréditaire fut suivi longtemps de très près par M. de la Borie, qui faisait les fonctions de major des volontaires de Saint-Victor; mais étant survenu beaucoup de troupes de cavalerie, nos hussards furent obligés de se retirer et ne purent amener qu'une des quatre pièces de canon.

Dès que le maréchal connut le mouvement de M. de Poyannes, il partit de Ziegenhain avec les troupes de M. de Montchenu, se dirigeant d'abord sur Homberg. Mais le corps de Luckner, chargé de couvrir celui de M. de Zastrow, ayant pris à gauche sur Zimmersrode, M. de Broglie l'y suivit et le trouva en bataille sur une hauteur au delà de ce village. Aussitôt qu'il nous vit arriver, M. de Luckner fit filer 6 ou 8 B., et autant d'E. de cavalerie, au village de Bischhausen, qui est sur une hauteur très avantageuse et où il fit d'abord

la disposition de tenir; mais ayant vu que nos dragons prenaient sur leur droite, cela lui fit craindre d'être tourné, et il se décida à se retirer. Quoique le maréchal eût mis sur-le-champ à leurs trousses les 4 régiments de dragons et les volontaires au grand trot, il fut impossible de les joindre en deçà de la Schwalm, qu'ils repassèrent à gué, cavalerie et infanterie, auprès du village de Klein-Englishbach. Quand Luckner eut passé la rivière, il se mit en bataille sur les hauteurs vis-à-vis, et nous dûmes alors attendre notre infanterie pour soutenir les dragons au passage du gué. Comme ceux-ci avaient marché très vite, il fallut du temps à l'infanterie pour arriver, et les ennemis en profitèrent en dirigeant la leur sur Fritzlar. Dès que leur cavalerie se mit en mouvement à sa suite, le maréchal fit passer le gué aux dragons; mais quoiqu'ils marchassent très vite, l'ennemi était déjà assez près de Fritzlar quand nous arrivâmes sur les hauteurs d'où l'on découvre cette ville. M. de Broglie fit alors descendre dans la plaine les volontaires à cheval et quelques piquets de dragons pour aller harceler l'infanterie ennemie; mais elle commença à canonner vivement, de sorte qu'il ne fut pas possible de poursuivre l'attaque. Le peu de troupes que nous avions ne permettant pas de faire davantage, les dragons reçurent l'ordre de se retirer derrière la Schwalm, et la cavalerie celui de cantonner sur les bords de cette rivière.

Dans la matinée du 27, le prince héréditaire se porta sur la hauteur à la droite de l'Edder en avant de Fritzlar, en se retirant par Braunau, au lieu d'aller passer cette rivière à Bergen et Wildungen. Incertain du parti que le prince allait prendre, le maréchal ne pouvait se persuader qu'il quitterait l'Edder sans y être contraint par la rareté des subsistances; mais il y avait lieu de croire qu'il en avait fait préparer à Fritzlar, au moins pour quelques jours, et c'en était assez pour nous obliger à nous séparer avant eux, par suite de l'entier épuisement du pays. M. de Broglie ne perdit pas tout espoir; encouragé par les nouvelles reçues de Cassel et par le succès d'une expédition de la garnison de Gottingen, qui, d'un côté, venait de détruire à Nordhausen un magasin de farine en enlevant la troupe qui le gardait, tandis que, de l'autre, M. de Belsunce venait de balayer tous les postes sur la rive gauche de la Leine, il résolut d'employer toutes les démonstrations possibles pour faire craindre une attaque à l'ennemi, quoique, dans sa position derrière l'Edder,

il le regardât comme inaccessible. Le 28, il approche une partie de l'armée de Ziegenhain, où il séjourne le 29 et le 30.

C'est dans ce sens que le maréchal écrivit de Treyssa, le 28 mars, au duc de Choiseul : « Si Cassel était muni de vivres et de fourrages pour pouvoir nourrir l'armée seulement pendant deux ou trois distributions, je vous répondrais, je crois, d'y pénétrer, soit par la rive droite de la Fulda, soit par l'Edder ; mais si nous approchions de cette place, nous l'affamerions dans un moment, et l'armée ne pourrait séjourner à portée aussi longtemps qu'il serait nécessaire pour y faire parvenir un convoi de farines suffisant à la ravitailler. »

La difficulté des subsistances étant le principal obstacle à surmonter, le maréchal prenait le parti d'avancer l'armée jusqu'aux environs de Ziegenhain et Treyssa, pour y prendre le pain le 31, gagner ensuite par sa droite vers la Fulda et l'Edder, faire mine de vouloir attaquer les ennemis, chercher à le leur faire craindre et voir si cela les engagerait à quitter Fritzlar. Et il ajoutait : « Ils ne le feront certainement pas pour cela, à moins qu'ils n'y soient forcés par la faim ou qu'une terreur panique ne se soit emparée d'eux, ce qui n'est nullement croyable. » Néanmoins, dans les circonstances, cette détermination paraissait la meilleure et il pensait qu'elle serait acceptée : « J'espère, dit-il au ministre, que S. M. approuvera le parti que je prends de ne point écrire au prince Ferdinand. L'objet du roi sera rempli de même au cas que la place fût pressée ; et, si les subsistances l'obligeaient à se retirer, je n'aurai pas couru le risque, en lui faisant moi-même les propositions, de les voir accepter avec joie et de perdre Cassel et Gottingen, que sa retraite nous aurait assurés et conservés. »

Les choses changèrent de face en un instant. Pendant la nuit du 28 au 29, le maréchal, apprenant la levée du siège de Cassel le 28 au matin, suspendit la marche des troupes sur l'Edder et se rendit de sa personne dans cette place, d'où il écrivit, le 31 mars, à M. de Choiseul pour lui annoncer la retraite des assiégeants : « Je me suis rendu ici le 29 ; j'y suis arrivé à 9 heures du soir. Mon frère m'apprit qu'il avait suivi la veille M. de Buckeburg jusqu'à une lieue et demie de Cassel et l'avait beaucoup canonné ; qu'il n'avait pas osé s'avancer davantage pour ne pas se compromettre, et que les ennemis étaient auprès du village d'Ober-Velmar. Hier matin,

ils en décampèrent avant le jour et allèrent prendre un autre camp, la droite en avant du village de Hohenkirchen et la gauche tirant vers Rothwersten, occupant par des détachements et des troupes légères les villages d'Ober et Nieder Velmar et d'Ihringshausen. Je crus qu'il était aisé de les faire décamper, et pour cela je fis sortir de Cassel, à 2 heures après midi, 7 B., le peu de cavalerie de la garnison avec des dragons et hussards de la légion. Je m'avançais sur les hauteurs d'Ihringshausen, qui fut abandonné à notre approche, ainsi qu'Ober et Nieder Velmar. Les troupes escarmouchèrent avec nos troupes légères; je les fis canonner d'une pièce de canon de 12, qui était toute notre artillerie et que je fis beaucoup promener. Cela commença à donner beaucoup d'inquiétude au comte de Buckeburg; mais MM. de Caraman et de Jaucourt ayant tourné le village d'Ober-Velmar et menacé le flanc droit du camp ennemi, il fut détendu sur-le-champ et les troupes commencèrent leur retraite.

Comme elles étaient infiniment supérieures, je me contentais de les harceler avec la cavalerie, et je dis à M. de Viomenil de se mettre à la tête de dragons et hussards de la légion et de tâcher de les couper; ce qu'il fit. Ils se jetèrent dans un bois où ils furent attaqués sur-le-champ, et mirent armes sans bas résistance. » (D. G., 3584, 225.)

La défense de Cassel avait été conduite avec intelligence et résolution. D'ailleurs, M. de Broglie, connaissant l'importance que Versailles attachait à la conservation de cette place, avait fait tout son possible pour lui faciliter les moyens de se soutenir. Quand, le 14 février, à l'approche de l'investissement de Cassel par le comte de la Lippe de Buckeburg, le maréchal avait quitté la ville pour se rendre à Fritzlar, escorté par les 2 B. de Villepatour, MM. de Rhote et Lachaise, il y avait laissé son frère le comte de Broglie, gouverneur; M. de Rochechouart, commandant en second; M. de Saint-Victor, lieutenant-colonel de Navarre, lieutenant de roi; M. d'Hallot, commandant d'artillerie; Vaublanc, major de Navarre; Durand, major de Belsunce, chef de la ville neuve et de la basse ville; Gayot, commissaire ordonnateur; MM. de Chabrillan, de la Blachette, Guelbe, Delaborde, lieutenants-colonels; Damès, Bouvard, de Jaucourt, chefs de bataillon de jour, et la garnison, composée de Navarre, 4; Belsunce, 4; Provence, 2 (10 B.). La défense fut confiée à l'ingénieur M. Palys

de Montrepos (1), qui, jusqu'au 29 mars, c'est-à-dire pendant 28 jours, plus 15 de blocus, dans une saison si avancée surtout en Allemagne, y déploya un zèle, une activité, une science et une intelligence dignes de tout éloge. Son intelligence se montra dans l'exécution des travaux, son courage dans les sorties de la place à la tête des troupes.

A la suite de l'affaire du 30 mars, l'ennemi, après avoir marché toute la nuit, campe, le 31, au delà du ruisseau de Hof-Geismar. Une de ses colonnes avait déjà passé la Diemel à Warburg, quartier général du prince, et les Anglais se retiraient par Stadtberg et Paderborn. La Werra était en même temps abandonnée; il ne restait plus que quelques-uns de leurs chasseurs à Witzenhausen, et aucune troupe ne paraissait plus du côté de Gottingen. Les alliés entreprenaient sur l'Edder le siège du château de Waldeck, commandés par M. de Loys. M. d'Origny, chargé d'enlever un magasin qu'on disait à Wolfhagen, n'ayant rien trouvé, marcha sur le village de Netze, où se trouvait 1 B. de la légion britannique qui bloquait Waldeck, et l'obligea tout entier à mettre bas les armes. Ce B. avait un poste dans une redoute qui voulut résister, et M. d'Origny en l'attaquant reçut une blessure grave dont il mourut quelques jours après. Dans une course à Osterode, M. de Belsunce y fit prisonniers une centaine de soldats, un capitaine, un lieutenant, et s'empara de 80 chevaux. Les troupes y butinèrent un grand nombre de tentes et de couvertures d'hôpital. Il enleva à Herzberg, en revenant, 1,000 fusils, en détruisit 1,500 et presque tous les ateliers des armuriers. Tout le pays ainsi débarrassé, les troupes rentrèrent dans leurs quartiers d'hiver, et le corps de M. de Muy fut renvoyé dans le bas Rhin, où le général de Chevert préparait la formation de l'armée du prince de Soubise.

Le 1er avril, le quartier général du prince Ferdinand était à Neuhaus près Paderborn, et les Anglais allaient hiverner dans l'évêché d'Osnabruck (2); une autre partie de l'armée alliée, dans le pays de Munster et sur la Lippe; un cordon de troupes légères devait rester sur la Diemel. La tranquillité était donc assurée de ce côté. Il

(1) Palys-Montrepos (Henri-Dominique de), né à Avignon en 1735; cornette dans Royal-Piémont; assiste aux batailles de Lawfeldt; aux sièges de Maëstricht, d'York-Town en 1781; directeur des fortifications en 1781; chevalier de Saint-Louis en 1772; mort en 1803.

(2) On comprend sous le nom d'*Évêchés* les anciens États de l'électeur de Co-

n'en était pas de même dans la Thuringe : les Prussiens étaient partout en mouvement, et les troupes de l'Empire, dont la ligne s'étendait toujours depuis Plauen sur l'Elster jusqu'à Vacha sur la Werra, passant par Saalfeld, séjournaient encore dans leurs quartiers d'hiver. Un corps de 7 B., de 3 régiments de cavalerie et de hussards prussiens, attaqua, le 2, à Schlitz, 2 B. du contingent de Cologne et les fit prisonniers, pendant qu'une autre colonne, partie de Zwickau, se portait sur Plauen, d'où elle fit replier avec perte sur Rosenthal les 2 B. qui s'y trouvaient. Un autre corps prussien se porta en même temps vers Erfurt et Eisenach. Il était à craindre que les Prussiens, après avoir fait repasser le Mayn aux troupes de l'Empire et masqué les Autrichiens sur l'Elbe, n'envoyassent un corps vers la Fulda, où nous avions des quartiers très dispersés; mais le maréchal, jugeant qu'il fallait d'abord songer à quelques magasins en avant, se contenta d'éclairer le pays sans faire aucun rassemblement. M. de Montfort, posté à Eschwège pour protéger la navigation, ayant appris, le 7, qu'il était arrivé de la cavalerie prussienne à Langensalza, y marcha avec M. Monnet et y surprit 1 E.

M. de Montfort à M. le comte de Vaux.

« Wanfried, le 8 avril 1761.

« J'ai attaqué ce matin, à 4 heures et un quart, dans Langensalza, 1 E. du régiment du corps du roi de Prusse. J'ai haché une porte, j'ai fait escalader et suis entré avec mon infanterie dans la ville. Tout ce qui n'avait pas eu le temps de monter à cheval a fait le coup de feu dans les écuries. Ma cavalerie, que j'avais disposée pour charger ce qui sortirait, est tombée dessus avec tant de vivacité, qu'excepté huit qui se sont sauvés et une patrouille qui était dehors, nous avons eu tout l'E. J'ai ici avec moi seulement 56 cuirassiers, le major de Kours de ce régiment, les capitaines Kilzing et Biren; de plus 82 chevaux, qui se vendront 25 louis chacun à Gottingen (1). »

logne : Cologne, Munster, Paderborn, Hildesheim et Osnabruck; dénomination qu'il ne faut pas confondre avec celle qui, en France, désigne Toul, Metz et Verdun, appelés aussi *Évêchés*.

(1) D. G., 3584, 105.

Cette expédition fut la dernière de la campagne, dont la durée et la vivacité, dit le général de Vaux dans ses *Mémoires*, ont peu d'exemples. Jamais peut-être, ajoute-il, il n'y eut dans le cours d'une campagne autant d'actions de guerre, autant de grands mouvements, ni autant d'opérations importantes, malgré la rigueur de la saison et dans un pays aussi difficile, tant par sa nature que par le manque de ressources.

Après avoir réglé tous les quartiers de ses troupes, M. de Broglie se rendit à Francfort pour y attendre le prince de Soubise, avec lequel il devait s'entendre sur les opérations de la nouvelle campagne. L'établissement de l'armée dans la Hesse, la conservation de Cassel et de Gottingen furent le fruit des travaux de cette pénible campagne, et c'était le grand objet de la politique entièrement atteint. Le maréchal avait déjà donné à M. de Choiseul les motifs qui l'avaient déterminé à faire prendre aux troupes la position dont il lui adressait le tableau. Dans sa lettre de Cassel, en date du 8 avril (1), il insiste auprès du ministre sur la nécessité de laisser reposer les troupes : « A la fin de la campagne dernière, dit-il, le roi de Prusse a éloigné son armée de celle des Autrichiens et n'a songé qu'à la faire reposer et à la rétablir ; il y est parvenu, et il est en état de commencer actuellement à opérer avec succès. Le prince Ferdinand, au contraire, a fatigué la sienne tout l'hiver et vient de l'excéder par une entreprise peu réfléchie ; aussi est-elle en mauvais état, et si l'armée du bas Rhin commence à opérer au 1er mai, il devra se trouver dans l'embarras le plus grand. Les troupes qui sont à mes ordres ont besoin de repos et de réparations, afin d'être en état de rentrer en campagne quand la terre commencera à produire. Si je les plaçais sur la basse Werra, elles ne pourraient, faute de voitures, faire arriver leurs réparations : elles y essuieraient des fatigues et elles n'y pourraient pas subsister (2). »

(1) D. G., 3584, 34.

(2) *Position générale de l'armée du maréchal de Broglie, au 15 avril* 1761 : MM. de Rothe et de Montchenu : Saxons, *de Wurtemberg à Vertheim* (9 B.); légion Royale, 2; Picardie, 4; Provence, 3, *Fulda, Schlitz* (9 B.); Cuirassiers, 2; Noë, 2; Chabrillan, 2; Commissaire-général, 2; Ericcy, 2; Bourbon-Busset, Seyssel, 2, *Gemunden, pays de Fulda* (14 E.). — M. de Caraman : Dauphin, 2; Nassau, 3; Royal-Deux-Ponts, 3; Waldner, 2, *Rothenburg* et environs (10 B.); le Roi, 2, *Hersfeld* (2 E.). — M. de Rochechouart, *Cassel* : Durfort, 3; Navarre, 4; Bourbonnais, 4; Neufchâtel, 1, *Ziegenhain, Marburg, Hanau* (12 B.). — Bauffremont,

Les puissances belligérantes commençaient à être fatiguées de la guerre; des pourparlers, dont la France avait pris l'initiative, venaient de s'engager en vue de la conclusion d'une paix dont chacun sentait le besoin. M. de Choiseul écrit à ce sujet à M. de Broglie.

Le ministre de Choiseul au maréchal de Broglie.

« Versailles, le 15 avril 1761.

« J'ai l'honneur de vous adresser, Monsieur le maréchal, la copie de la déclaration que le roi, conjointement à ses alliés, a fait remettre au roi d'Angleterre et à ses alliés. Vous trouverez la réponse du roi d'Angleterre et de Prusse. Le congrès, en conséquence, s'assemblera vraisemblablement dans le mois de juillet à Augsburg; mais les puissances alliées sont convenues que, sans se laisser abuser par une lueur de paix qui peut être incertaine, les armées belligérantes, pour se procurer cette paix, agiraient avec encore plus de vigueur que par le passé... J'ai l'honneur de vous prévenir que S. M. est dans le dessein de procurer la paix à ses peuples le plus tôt possible; mais que pour parvenir à cet objet, son intention est que ses armées agissent avec la même activité que s'il n'y avait point de pourparlers de paix. Je dois même vous ajouter que ce n'est qu'en tenant cette conduite et ce langage que l'on obligera les ennemis du roi à se prêter promptement à des conditions équitables. D'ailleurs, vous sentez que, le congrès étant indiqué au plus tôt au mois de juillet, il sera bien difficile

1; le Roi, 4; la Ferronnays-dragons, 4, *Aschaffenburg*, *Hanau*, à la rive droite (16 E.). — Grenadiers de Chantilly, 2; Lecamus. 2; Puységur, 2; milices de Laon, 2; Ornans, 2 (10 B.); grenadiers de France, 4, *Vilbel*, *Offenbach*, *Bergen;* Orléans, 4; Dauphin-Étranger, 2; Lautrec, 2; Toustain, 2; Royal-Allemand, 2; Wurtemberg, 2; Nassau, 2; Fitz-James, 2; Aquitaine, 2, *Trebur*, *Wiesbaden*, *Bingen*, *Ellfeld*, etc. (24 E.). — M. de Gantès : Rougé, 4; Condé, 2; Saint-Denis, 1; Champagne, 2; Diesbach, 2; Eptingen, 2; Courten, 2, *Friedberg*, *Butzbach*, *Assenheim*, etc. (15 B.). — M. de Poyannes : Jenner, 2; le Roi, 4; Auvergne, 4, *Giessen*, *Echzell*, etc. (10 B.); Carabiniers, 10; Royal-Nassau, 4; Schomberg, 3; volontaires de Hainaut, d'Austrasie, de Flandre, *Limburg*, *Weilburg*, *Alzey*, *Karlstadt sur le Mayn* (18 E.). — Total : 79 B., 74 E. (D. G., 3584, 21.)

qu'avant la fin de la campagne il n'y ait rien de définitivement arrêté entre les puissances belligérantes, et vous n'ignorez pas le poids qu'ont les dernières opérations militaires, lorsque la paix est prête à se conclure. » (D. G., 3585, 52.)

CHAPITRE VII.

ARMÉE DU HAUT RHIN (MARS A DÉCEMBRE 1761).

Mars et avril. L'armée française a pris ses quartiers d'hiver entre Cassel et Francfort, entre le Rhin et le Mayn. Celle des ennemis est commandée par le prince Ferdinand, sa force est d'environ 84,000 hommes. Dans les premiers jours d'avril, 25,000 hommes (le prince héréditaire et le corps anglais) sont dans le pays de Munster, sur le Wéser et dans le pays d'Osnabruck. Vers la fin du mois, le prince Ferdinand, avec le gros de l'armée, se dirige sur Paderborn et sur la Diemel.

Mai. Objet de la campagne. L'armée de M. de Broglie, de 87 B. et 78 E. et 5,000 hommes de troupes légères, sur le Mayn et dans la Hesse. — 12. Affaire de M. de Belsunce contre M. de Luckner. — 14. Le prince héréditaire à Norten. — 28. Le général Sporken près de Warburg avec 22,000 hommes.

Juin. Projet pour le rassemblement des troupes. — 25. A Cassel, une grande partie dans le camp retranché. L'armée ennemie prend position entre Warburg et Dringenberg, devant M. de Broglie. Canonnade assez vive dans la soirée. — 29. M. de Broglie passe la Diemel, bat l'arrière-garde de l'ennemi, fait des prisonniers, prend 12 bouches à feu, et la poursuit jusqu'à Willebadessen. L'armée ennemie se replie sur Willebadessen. Les troupes légères du général Sackner repassent le Wéser et se dirigent sur Beverungen. — 30. A Lichtenau avec le quartier général. M. de Poyannes s'empare de Stadtberg.

Juillet. 1er. M. de Lusace avec des partis à Nieheim. L'armée à Neuhaus, avec un corps sur la droite de la Lippe. — 3. Marche sur Paderborn. — 4 Aucun mouvement. — 5. Sur Erwitte; le maréchal couche à Wewelsburg. — 6. Avant-gardes à Soest. M. de Poyannes à Erwitte. — 7. L'armée à Soest. — 10. Les deux armées font leur jonction. M. de Broglie repousse les troupes légères. — 12. Reconnaissances sur les Anglais. — 13. M. de Chabo attaqué à Sande. — 14. L'ennemi est repoussé sur la haute Lippe. — 15. A Untrop, où M. de Broglie commet la faute d'attaquer sans attendre M. de Soubise; il est obligé de se replier, combat de Willinghausen. — 16. L'armée à Oestinghausen. — 17. Dans la même position sur la rive gauche de l'Ahse. Combat de Neuhaus, l'ennemi est repoussé. — 18. Jonction des armées près de Soest. — 20. Un corps de hussards ennemis essaye de surprendre Herzfeld. Combat d'Ober-Elsen, où est battu le prince Ferdinand. — 25. Les deux armées se séparent; celle de M. de Broglie renforcée de

32,000 hommes conduits par M. de Muy. Opérations simultanées entre les armées du haut et du bas Rhin, vers le Wéser, la Lippe, la Roer. — 26. A Salzkotten. — 27. Paderborn. — 28. Driburg et Dringenberg. — 30. Diversion sur le Hanovre et Hameln. M. de Stainville de Neuenheerse à Kleinenberg. M. de Chabo à Blankenrode près Meerhof. M. de Rochambeau à Stadtberg. — 31. Mouvements à l'approche du prince Ferdinand et de lord Gramby.

Août. 1er. M. de Broglie à Willebadessen. — 10. Marche du prince héréditaire sur la Lippe ; il campe, le 11, vers Detmold. — 13. Le maréchal arrive à Steinheim en même temps que M. de Lusace. — 14. M. de Beauvau sur Horn. Mouvements du général Luckner sur Dassel et des deux autres corps sur le Wéser. — 15. Le prince héréditaire sur Lichtenau ; du 15 au 30, il se porte sur Hoxter, prend position derrière la Diemel et le Wéser. — 16. L'armée à Nieheim. M. de Lusace sur la route d'Hoxter. — 17. Son engagement avec M. de Luckner. — 18. M. de Lusace passe le Wéser, toute l'armée sur Hoxter. M. de Clausen attaqué à Altenberg. — 19. Passage du Wéser ; dans la nuit du 18 au 19, M. de Broglie cherche à attirer le prince Ferdinand sur le Hanovre. — 20. Aucun mouvement. — 21. Hoxter est évacué. MM. de Vaux et de Belsunce à Eimbeck. Arrivée des 10,000 hommes de l'armée de Soubise à Cassel. — 22. L'armée passe la forêt de Sollingen ; arrive à Dassel. — 23. A Salzdesherlden. — 24. M. de Duras à Harste. — 25. Affaire de M. de Luckner avec M. de Belsunce à Osterode. — 26. Le prince Ferdinand s'avance à Hofgeismar. — 28. Le maréchal à Cassel. — 29. Attaque d'Hohenkirchen par M. de Stainville ; se replie sur Cassel. — 31. Retour offensif ; l'ennemi passe la Diemel.

Septembre. 1er. Le prince Ferdinand entre Warburg et Lichtenau avec 10 B. et 21 E. — 2. Le gros de l'armée ennemie entre Hoxter et Beverungen. — 8. L'armée ne fait aucun mouvement. — 9. L'avant-garde de M. de Clausen réunie à Clausthal à M. de Belsunce. Le maréchal à Sulbeck. — 10. M. de Clausen à Seesen. — 11. L'armée marche de Sulbeck à Eimbeck, où elle reste jusqu'au mois de novembre. Pendant cette longue période le maréchal envoie des détachements sur la Hesse, le Wéser, Wolfenbuttel et Brunswick. — 12. M. de Chabo à Stadtoldendorf. — 13. Affaire de M. de Caraman à Neuhaus. — 16. Le prince héréditaire sur la Diemel, campe à Warburg. — 18. M. de Stainville à Cassel. — 19. L'ennemi attaque les environs et est repoussé. Le maréchal à Harste. — 20. La réserve à Osterwick. Le maréchal à Cassel. — 21. Le prince héréditaire à Fritzlar ; on garde la rive droite de l'Edder. — 22. M. de Stainville fait attaquer la Cascade, où restaient des Anglais faits prisonniers. — 25. M. de Vaubécourt s'empare de Scharzfeld.

Octobre. 2-7. Le prince Ferdinand manœuvre sur la Diemel, vers l'Edder, et se rapproche d'Hameln. — 3. Le maréchal se dirige sur Uslar. A la date du 6, formation du corps de M. de Lusace, qui opère seul jusqu'au 16. — 9. Le maréchal, de Scharfeldendorf, reconnaît Hameln. — 10. Prise de Wolfenbuttel ; sa capitulation. — 11. Le maréchal à Eimbeck. — 16. Combat de Peine. M. de Lusace se porte à Brunswick ; revient camper à Landersheim. — 17 au 23. Le prince héréditaire se replie sur Lippstadt jusqu'à Steinheim. Positions de MM. de Lusace, Chabo, Poyannes, Guerchy, Maupeou, Talaru et Rochechouart. — 23. M. de Stainville, de Cassel, dirigé sur Duderstadt. — 28. A Forst. — 29. A Seesen.

Novembre. Aucun mouvement dans l'armée, du 29 octobre au 3 novembre. — 4. Le prince Ferdinand et lord Gramby à Asfeld. — 6. Les armées en présence. — 7. Affaire de Brunsen; dans la nuit du 8 au 9, l'ennemi se retire. — 10. L'armée se replie sur Moringen. — 12. A Harste. — 13. M. de Rochechouart quitte Lippoldsberg. MM. de Lusace et de Clausen sont attaqués en passant la Rhume. — 16. A Hardenberg. — 28. Une partie de l'armée passe la Werra. — 29. A Gottingen. Entrée dans ses quartiers d'hiver dans la même position qu'à la fin de la campagne précédente, avec Cassel pour quartier général. — 30. Le maréchal à Mulhausen.

Décembre. 2. A Gotha. — 4. A Eisenach. — 5. A Wanfried et Eschwege. — 6. A Cassel. — 18 au 19. Les troupes en mouvement pour leurs quartiers d'hiver. — 27. Le maréchal se rend à Versailles, laisse le commandement à M. de Muy.

Depuis la fin de mars et le commencement d'avril, M. de Broglie avait établi des quartiers entre Cassel et Francfort, entre le Rhin et le Mayn ; à Cassel, Gottingen, Gemunden, Rothenburg, Hersfeld, dans le pays de Fulda; à Marburg, Giessen, Butzbach, Friedberg, entre Hanau et Aschaffenburg; entre Wurtzburg et Wertheim, Bingen, Oppenheim, Alzey, et dans les environs de chacun des points principaux, avec son quartier général à Francfort. Le plan de la campagne était basé sur l'action des deux armées opérant de façon à ce que : 1° la Westphalie fût délivrée et les places de Munster et de Lippstadt occupées; 2° que l'une des deux armées pût former un établissement solide sur le Wéser, et qu'en conséquence Hameln fût en notre pouvoir. Ainsi les deux armées ne devaient avoir qu'un but dans leurs opérations, être indépendantes absolument l'une de l'autre et ne coopérer que par diversions à leur opérations réciproques. D'après ce principe, l'armée du bas Rhin, travaillant à la délivrance de la Westphalie, l'armée de Soubise s'était rassemblée le 10 juin, et celle du haut Rhin, réunie le 25, devait commencer la diversion qui déciderait les mouvements des ennemis.

Pendant la réorganisation de l'armée du haut Rhin, M. de Belsunce ne cessait d'opérer des reconnaissances dans le pays qu'il occupait. M. de Larre fils (1), étant sorti le 4 mai, à 8 heures du soir, avec des troupes légères pour enlever des hussards de Luckner, postés depuis quelques jours entre Northeim et Salzderhelden, M. de Belsunce le suivit à minuit avec des dragons dans

(1) Son père, M. de Larre, était lieutenant-colonel des volontaires de Flandre.

le dessein de recevoir à la pointe du jour M. de Larre, s'il était poussé. La troupe ennemie, s'étant trouvée très alerte, nous échappa. M. de Larre rejoignit M. de Belsunce à Gottingen, et les troupes de dragons se dirigèrent sur la Rhume du côté du Kahlberg, afin de tâcher d'avoir des nouvelles du convoi que l'on disait être parti de Clausthal pour Eimbeck. M. de Luckner, sans doute averti par les fuyards auxquels M. de Larre avait donné la chasse, se montra à peu de distance de notre cavalerie, qui commença alors sa retraite et fut suivie par des hussards. Il y eut une charge dans le village de Neukweig, où les ennemis eurent beaucoup de désavantage; puis encore une au débouché du pont sur la Westerh, et plusieurs autres dans l'espace de deux lieues de retraite ; mais par suite d'un peu de confusion au passage d'un bois fort épais, qui formait un défilé très difficile, les troupes ayant pris plusieurs petites routes différentes, cette séparation ne leur permit pas de se retirer avec tout l'ordre possible, malgré tout ce que put faire M. de Belsunce, qui fut lui-même serré de si près que son cheval reçut un coup de sabre... Nous eûmes une centaine de cavaliers ou dragons et neuf officiers tués ou pris. Cet échec fut suivi d'un autre, mais moins considérable, que nos volontaires essuyèrent le 7, à Speele sur la Fulda, entre Cassel et Munden (1).

Le maréchal de Soubise comptait se mettre en mouvement le 13, et rassembler son armée sur la rive gauche de la Lippe. Le maréchal de Broglie lui écrivit de Francfort, le 12 juin :

« Pour me mettre à portée de seconder vos mouvements et d'avoir, le 20, trois corps assemblés, j'ai fait marcher le corps saxon ; il arrivera à Fulda le 14, et y trouvera la brigade de Picardie, 2 de cavalerie, 1 de dragons et 2 régiments de troupes légères. Toutes ces troupes en partiront le 16, pour se porter à Mulhausen, où elles seront jointes par la brigade d'artillerie, les hussards de Berchiny et la compagnie de Monet. Je suis obligé de faire prendre cette route à cette réserve par l'impossibilité où je serais de la faire vivre si je la dirigeais entre la Fulda et la Werra, où il ne reste plus aucune subsistance et où elle serait obligée de fourrager au vert. La plus grande partie de l'infanterie, de l'artillerie, 1 brigade

(1) Le maréchal de Broglie au duc de Choiseul. Francfort, le 12 mai 1761. (D. G., 3585, 153.)

de dragons et la légion Royale se dirigeront par Mulhausen sur Cassel, où la totalité pourra être rendue le 24.

« J'aurai, le 17, aux environs de Dillenburg la brigade d'Orléans-dragons, les volontaires de Schomberg, ceux d'Austrasie et de Nassau, et les régiments de Tournaisis et de la Marche-Prince; et, le 20, les Carabiniers, les brigades de cavalerie de Royal-Allemand et de Dauphin-Étranger, et Auvergne y arriveront. MM. d'Auvet et de Clausel y seront le 16 au soir. Ce dernier doit marcher, le 18, avec les dragons de Schomberg et les troupes légères sur Hallenberg et Winterberg pour assembler des subsistances nécessaires à la marche de tout le corps et le faire arriver, s'il est possible, sans fourrager sur la Diemel, près Stadtberg, et sur Brilon, suivant le succès de vos marches et la position que prendront les ennemis. Je serai le 20, ou le 21 au plus tard, à Cassel. Je puis y assembler le 24 la totalité de l'armée et être le 25 près de la Diemel (1). » (D. G., 3586, 58.)

(1) *Corps aux ordres du comte de Lusace rassemblé à Fulda.*

MM. de Soupire : Corps saxon, 15; Picardie, 4 (19 B.); Commissaire-général, 2; Ericy, 2; le Roi, 2 (6 E.). — M. de Fleury : Bourbon-Busset, 2; Cuirassiers, 2; Noë, 2 (6 E.). — M. de Montchenu : Chabrillan (*), 2; la Ferronnays, 2; le Roi, 4 (dragons) (8 E.); les volontaires de Flandre et de Hainaut; plus une division d'artillerie. — Total : 19 B., 22 E.

Ces troupes partiront de Fulda le 16, iront le même jour à Hunfeld, le 17 à Vacha, le 18 à Eisenach, le 19 séjour, et de là à Mulhausen en deux jours. Le Roi (dragons) sera le 21 à Eisenach, où il attendra des ordres.

(*) L'histoire générale des provinces du Dauphiné et du Vivarais fait pour la première fois mention de la famille Moreton, à la date de 1108; une branche suivit Guillaume dans l'invasion de l'Angleterre et existe encore en Écosse. Louis XI, en 1450, confirme Moreton de Chabrillan dans ses titres et possessions, et depuis cette époque ce nom se distingue sous tous les règnes.

Moreton de Chabrillan (Antoine de), né le 5 juillet 1707; en 1752, capitaine des gardes du prince de Conti; mort en 1783.

Moreton de Chabrillan (Joseph-Toussaint de), colonel de dragons, d'un régiment de grenadiers; brigadier de dragons le 10 février 1759; mort à Montélimar en 1768.

Moreton de Chabrillan (Louis de), capitaine au régiment de Flandre, 1er novembre 1733; lieutenant-colonel en 1748; mort à Montélimar en 1787.

Moreton de Chabrillan (César-François, marquis de), né le 22 août 1701, fait la guerre d'Espagne, de Kehl, de Philippsburg; mestre de camp de la Tour (cavalerie), qui prend son nom le 16 avril 1738; à Prague, à Dettingen; brigadier le 1er mars 1745; maréchal de camp, 10 mai 1748; mort à Montélimar le 27 septembre 1776. Fils d'Antoinette Grolée de Vireville, sœur de la maréchale de Tallard. Voltaire n'oublie pas son nom dans le poème de Fontenoy.

Guerriers, que Chabrillan avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie!

De son côté, le maréchal se préparait à faire mouvoir ses troupes et à les placer le 20, comme il l'avait annoncé, de manière à pouvoir être promptement réunies au point choisi pour opérer; il savait en ce moment le corps du général Sporken établi sur la Diemel, Luckner à Eimbeck, le prince Ferdinand à Neuhaus et le prince héréditaire à Nottuln. Comme la position de l'ennemi sur la Diemel et à Eimbeck pouvait menacer Munden, M. de Broglie prévint M. de Rochechouart, qui y commandait, de redoubler d'attention et même d'abandonner le poste, s'il courait quelque risque, afin d'éviter un échec au commencement de la campagne, tout en renforçant en même temps la garnison de Cassel.

Le 25 juin, le maréchal de Broglie écrivait de Cassel au maréchal de Soubise pour l'informer que le prince Ferdinand s'était avancé, le 22, à Westernkotten, près Erwitte, que, le 23, il avait établi son quartier général à Lippstadt, et que le général Wangenheim, parti de Rhuten, s'était rapproché d'Erwitte. « Vous croyez le prince héréditaire campé, partie en deçà et partie au delà de la Lippe près Hamm, et il est assez vraisemblable que cela soit vrai. Dans cette position, il peut, en marchant par sa gauche, joindre le prince Ferdinand près de Lippstadt pour marcher ensuite à vous vers Soest, ou chercher à vous combattre dans le trajet de Soest à Anrochte et Buren. Vous êtes à portée de faire éclairer ses mouvements; le général Sporken est encore avec les mêmes troupes sur la Diemel, et l'on travaille à ouvrir des chemins de Warburg à Lichtenau et Salzkotten. J'ai aujourd'hui presque toute l'armée campée ici, ou très à portée, sauf le corps de M. de Poyannes, qui est à Winterberg, ayant devant lui M. de Clausen à Nidersfeld. La moitié de l'artillerie, qui a pris par Marburg à cause des chemins affreux de l'autre route, sera ici demain au soir. J'attends de vos nouvelles, et conséquemment à

Moreton de Chabrillan (Joseph-Dominique, marquis de), né le 8 août 1744; colonel de Conti; brigadier en 1778; maréchal de camp le 1er janvier 1784; mort à Saint-Valery (Somme), le 9 mars 1794; avait épousé, le 18 novembre 1766, Aglaé de Vignerot du Plessis-Richelieu, fille du duc d'Aiguillon et de Louise de Brehan de Plelo.

Chabrillan (Laurent-Joseph de), né en octobre 1734; enseigne, 29 décembre 1749, au régiment de Flandre; capitaine dans Chabrillan, 7 mars 1761; major du régiment de Conti; mort à la Martinique.

Chabrillan, village situé sur la rive gauche de la Drôme, à trois lieues de Montélimar.

ce que vous me manderez je me porterai, le 28, ou sur Stadtberg ou sur Warburg. S'il y a lieu à la jonction, je verrai à faire tout ce qui dépendra de moi par le simulacre d'attaque, ou par les attaques réelles que je ferai faire sur la Diemel. Enfin je ne négligerai rien pour tâcher de vous mettre en état de vous joindre. » (D. G., 3286, 141.)

Par suite de l'arrivée du prince Ferdinand à Soest, jugeant le plan de jonction compromis, M. de Broglie se porta sur le général Sporken par Buren, dans le but d'opérer une diversion qui engageât le prince Ferdinand à revenir sur ses pas (1). M. de Belsunce, commandant l'avant-garde, fut envoyé sur Warburg; dès qu'il fut à portée des ennemis, ils détendirent leur camp pour se mettre en bataille sur les hauteurs qui bordent la Diemel. Vers le soir, ils canonnèrent vivement nos troupes, qui rentrèrent à Wormeln et Germete, pour être à portée de les suivre ou de les attaquer le lendemain, s'ils restaient dans leur position.

Le 29, l'armée marcha de grand matin (5 heures), et le maréchal allait monter à cheval lorsqu'il apprit, par M. de Belsunce, que l'ennemi avait décampé et qu'il se mettait à sa suite. En effet, il atteignit l'arrière-garde, lui enleva 12 pièces de gros calibre avec 200 prisonniers, après l'avoir poussée jusqu'à Willebadessen, où se trouvait tout le corps du général Sporken, évalué à 13 régiments d'infanterie et 5 de cavalerie, non comprises les troupes légères du général Luckner, qui venait de repasser le Wéser.

Le 30, l'armée est réunie à Lichtenau. Le général Sporken s'étant retiré dans la nuit sur Driburg, et Luckner sur Nieheim, l'avant-garde de M. de Clausen s'arrête à Furstemberg. Enfin, la réserve de M. de Lusace arrive à Dringenberg, et son avant-garde (M. de Chabo) prend position à Brackel. Ce même jour, M. de Poyannes s'empare de Stadtberg et du défilé d'Essentho, qui n'était gardé que par des troupes légères. Le comte de Lusace, avec les Saxons et la brigade de cavalerie allemande, était venu camper à Hohenkirchen, à deux lieues de Cassel. M. de Chabo, avec son avant-garde, s'était porté vers Liebenau et Trendelburg, où il y eut quelques escarmouches; les troupes qui campaient à Sielen

(1) Le maréchal de Broglie au maréchal de Soubise. De l'abbaye d'Altenhasungen, le 29 juin 1761. (D. G., 3586, 168.)

allèrent à Wolfhagen, où toute l'artillerie et les vivres furent rassemblés.

Le 1er juillet, M. de Lusace détache des partis à la poursuite de M. de Sporken, dont l'arrière-garde est à Nieheim, et marche, le 2, avec sa réserve, à Erkeln. Il envoie un gros détachement sur Anrochte et Ruthen pour tâcher de communiquer avec le prince de Soubise par Arnsberg, et s'établit à Buren, Wewelsburg et Salzkotten. M. de Belsunce, qui s'était avancé jusque près de Lippstadt sans rencontrer l'ennemi, fut placé en avant de Neuhaus, et M. de Muy, avec une partie de ses troupes, à Nieder-Tudorf pour soutenir M. de Belsunce. Pendant cette marche, M. d'Esterhazy s'emparait d'Hoxter, de magasins considérables en avoine, et y faisait 200 prisonniers. Le maréchal de Broglie campe à Neuhaus, et un corps est établi sur la droite de la Lippe. Des détachements légers sont lancés sur Horn et Bielfeld, d'autres sur le chemin de Bielfeld à Neuenkirchen pour avoir des nouvelles de l'ennemi et jeter l'alarme dans leurs équipages. M. de Poyannes restait à Lichtenau avec les Carabiniers et de l'infanterie. La grosse artillerie était à Kleinenberg, et ce défilé se trouvait ainsi gardé, pour le cas où les circonstances forceraient le maréchal de regagner Lichtenau.

On savait M. de Sporken retiré à Lippspringe, et M. de Wangenheim entre Lippstadt et Overhagen. M. de Broglie préféra la marche qu'il fit sur Paderborn, le 3, à celle qu'il aurait pu faire pour passer l'Alme à Wewelsburg et Nieder-Tudorf, estimant que sa position près de Paderborn inquiéterait beaucoup plus le prince Ferdinand, parce qu'elle menacerait sa communication avec Bielfeld, au lieu qu'en passant l'Alme il aurait mis derrière lui des ravins qui formaient des défilés très difficiles, et, en outre, tout ce côté manquait de subsistances; il pensait donc que, dans ces circonstances, le parti le plus vraisemblable que le prince Ferdinand pouvait prendre était de repasser la Lippe.

Le 4, l'armée ne prononça aucun mouvement; l'avant-garde de gauche (M. de Clausen) resta sur l'Alme, à Wewelsburg, celle du centre (M. de Belsunce) sur la haute Lippe, à Sande. Instruit de la manœuvre du prince Ferdinand sur Soest et de l'attaque de l'arrière-garde de M. de Soubise, M. de Broglie fit avancer, le 5, sur Erwitte, où il était de sa personne, ses avant-gardes commandées

par MM. de Clausen et de Belsunce, et M. de Poyannes fut envoyé de Lichtenau à Wewelsburg, pour masquer Lippstadt et être en état, s'il en était nécessaire, de recevoir l'armée du bas Rhin, et où il couche.

Le 6, sachant l'armée du bas Rhin près de Werl, et jugeant une attaque probable, le maréchal dirigea les avant-gardes de MM. de Belsunce et de Clausen sur Soest, et fit mettre en marche M. de Poyannes avec les Carabiniers, le régiment des Deux-Ponts et 2 B. de grenadiers et chasseurs, pour se rendre à Erwitte et masquer Lippstadt. Il partit lui-même pour Soest, afin de joindre, s'il était possible, le maréchal de Soubise, ce qu'il réussit à faire sur les 8 heures 1/2 du soir. Avant de partir, il envoya ordre à M. de Poyannes de se rendre, le 7, de grand matin, à Soest avec les troupes à ses ordres, et il manda à M. le chevalier de Muy de faire partir de l'armée 15 B., 12 E. et 24 pièces de canon pour se rendre à Erwitte le plus promptement possible et y attendre de nouveaux ordres. (D.G., 3587, 33.)

Le maréchal de Broglie, aussitôt arrivé à Soest, se rendit au hameau de Schluckingen; sur l'avis que les ennemis devaient décamper pour se diriger sur Werl, et ne voulant pas être prévenu du côté de Soest, ni même de celui de Lippstadt, il ordonna le départ de son armée, qui se mit en marche à 9 heures du soir.

Le jour venu, on put apercevoir l'ennemi en marche sur deux colonnes dont la tête dépassait Werl et paraissait se diriger sur Soest. Les deux généraux pensèrent qu'il fallait les y devancer, et l'armée continua sa marche pour camper sur les hauteurs un peu en arrière de Soest, et à portée de s'avancer sur Lippstadt dans le cas où le prince Ferdinand aurait gagné ce côté. Cette manœuvre devait déterminer l'ennemi à passer la Lippe; mais il campa, la droite près Werl, la gauche dans la direction de sa marche, et paraissait se rapprocher du chemin de Hamm, position occupée par le maréchal de Contades en 1758, près d'Illingen. La position des troupes françaises était considérée comme un succès amené par la jonction, et il semblait que les suites devaient en être heureuses; il s'agissait de mettre à profit la réunion de toutes ces forces. L'armée avait besoin de repos, il était essentiel d'approvisionner

Paderborn pour fournir pendant quelque temps la subsistance aux troupes. Les deux généraux établirent leurs quartiers à Soest; les troupes de M. de Broglie restèrent derrière l'Ahse (1), sauf celles avancées à Soest et à Erwitte et placées sur les chemins de Benninghausen et de Hamm. Dans cette situation, il fallait prévoir le cas où le prince Ferdinand, loin de repasser la Lippe, aurait voulu tenir en deçà de cette rivière; on se prépara donc à l'attaquer de vive force ou à le déposter par une habile manœuvre. Comme la partie entre la rivière d'Ahse et la Lippe paraissait à M. de Broglie la plus avantageuse pour l'attaque, parce que, si elle réussissait, la retraite sur Hamm leur devenait difficile, il s'attacha à reconnaître son terrain avec soin.

Le 10 juillet, le maréchal de Broglie, voulant faire une reconnaissance entre Soest et la Lippe, se porta d'abord au village d'Oestinghausen, où il se fit joindre par une partie de l'avant-garde de M. de Clausen. Les troupes ennemies placées derrière ce village se replièrent successivement, à l'approche des nôtres, sur le grand chemin de Hamm. Quand les ennemis eurent dépassé Hultrop, ils se mirent en bataille dans une assez grande bruyère, fermée de haies, qui se trouve au delà du village. Les volontaires d'Austrasie s'étant portés vivement sur eux lorsqu'ils faisaient leur retraite, et les ayant serrés d'un peu trop près, la cavalerie ennemie, qui était beaucoup plus nombreuse et soutenue, les chargea et les poursuivit jusqu'aux haies du village, où ils furent reçus par les volontaires de Saint-Victor, placés dans ces haies. Ceux d'Austrasie eurent à cette charge une soixantaine d'hommes tués ou blessés, et six officiers blessés. Le maréchal de Broglie, MM. de Poyannes, de Stainville, d'Egmont, le comte de Lillebonne et le comte de Broglie, qui se trouvaient dans ce moment très près des volontaires d'Austrasie, furent obligés de galoper quelque temps pour ne pas se trouver en danger d'être pris. (D. G., 3587, 65.)

Le 12, cette reconnaissance fut renouvelée; mais on rencontra encore plus de résistance; les ennemis avaient augmenté leur nombre de ce côté, et la plupart des troupes anglaises s'étaient campées près de Dinker. Les volontaires de Saint-Victor s'em-

(1) L'Ahse arrose les pâturages de Soester-Borde, et se réunit à la Lippe près de Hamm.

parèrent de beaucoup d'Écossais. Au moment où le maréchal se retirait, le prince Ferdinand paraissait sur les hauteurs en arrière avec 14 B. et de la cavalerie. Cette fermeté à défendre les bords de la Lippe fit juger qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour agir. Le maréchal de Broglie voulait même les attaquer le lendemain, car, indépendamment des 15 B. et 12 E. déjà portés à Erwitte, M. de Guerchy, avec 5 brigades d'infanterie et M. de Vaux, avec 2 autres et la grosse artillerie, y étaient arrivés le 11. Trois colonnes se dirigeaient sur Oestinghausen, et M. de Muy restait à Paderborn avec 3 brigades d'infanterie, le corps saxon et de la cavalerie pour s'opposer aux ennemis, s'ils repassaient la Lippe ou remontaient cette rivière. A la suite de ces découvertes, les deux généraux français arrangèrent leur plan d'opérations : il s'agissait ou de tenter une diversion vers Bielfeld et Rheda, ou de faire une attaque de vive force. Ce dernier parti fut préféré, et devait être exécuté le 13; mais les nouvelles qu'on eut des mouvements ennemis de la droite à la gauche firent croire qu'ils allaient repasser la Lippe, et l'attaque fut ajournée.

Le 13, M. de Chabo, avec l'avant-garde de la réserve, fut attaqué au village de Sande (1) par le corps de Luckner. Dès que M. de Lusace eut été averti, il fit marcher 2 B. pour le soutenir. Les troupes de M. de Chabo se rassemblèrent et se formèrent avec tant de vigueur et de célérité, elles chargèrent avec tant de courage que M. de Luckner fut forcé de se retirer, quoique le premier n'eût qu'environ 1,200 hommes et que le corps de celui-ci, qui est de près de 5,000 hommes, y fût tout entier. M. de Luckner se porta alors sur Stuckenbrock. (D.G., 3587, 65.)

M. de Soubise s'était déterminé à attaquer l'ennemi; il comptait faire approcher, le 15, du ruisseau qui était devant son front et de Werl une partie de son armée, pour être plus près des débouchés et serrer davantage les ennemis.

En conséquence, le même jour 15, M. de Broglie fit partir d'Erwitte les troupes de l'armée du haut Rhin; il décida qu'elles camperaient toutes entre l'Ahse et la Lippe près d'Hultrop, et que nous verrions à nous emparer du château de Nateln et à nous y établir. Les troupes arrivèrent le 15, de bonne heure, près d'Oestin-

(1) Village au-dessus de Neuhaus, sur la Thune, qui se jette dans la Lippe.

ghausen. Le maréchal s'y rendit de Soest. Il fut convenu que M. de Broglie ferait attaquer, le même jour 15, par M. de Stainville, avec les grenadiers de France et Royaux et l'avant-garde de M. de Belsunce, le château de Nateln; que l'avant-garde de M. de Clausen s'emparerait du village de Villinghausen et s'y établirait, et que l'armée du haut Rhin camperait à Hultrop. Pour favoriser ce mouvement et menacer les ennemis par plusieurs points, M. de Soubise résolut de faire camper vis-à-vis de Scheidingen, dans la bruyère, et de donner de l'inquiétude aux ennemis sur leur droite. M. de Broglie se mit en marche, à 5 heures, sur trois colonnes; M. de Stainville conduisait les troupes de gauche, M. de Clausen celles de droite. La colonne de gauche se dirigea sur le château de Nateln avec M. de Crillon. Celle du centre fut arrêtée par un bois extrêmement fourré. M. de Clausen se porte au village de Villinghausen, dont il était absolument nécessaire de gagner la tête pour pouvoir reconnaître la force de l'ennemi et avoir la vue sur un pays un peu plus découvert. Les volontaires de Saint-Victor, soutenus par les régiments de Nassau et Royal-Deux-Ponts, et les 2 B. de grenadiers et chasseurs d'Auvergne et de Poitou, poussèrent les ennemis hors du village. Mais attaqué presque aussitôt avec vigueur par des forces considérables, M. de Clausen demanda du renfort au maréchal, qui lui envoya M. de Guerchy avec la brigade de Dauphin, et conduisit ensuite lui-même le Roi avec une quinzaine de pièces de canon du parc. Les ennemis attaquaient à différentes reprises avec un feu de canon et de mousqueterie des plus vifs, auquel il fut parfaitement répondu de notre part; il ne cessa qu'à la nuit fermée. Peu avant qu'elle arrivât, M. de Broglie fit entrer dans le village les brigades de Rougé et d'Aquitaine (division de M. le duc d'Havré) pour prendre la place des troupes qui avaient combattu ce jour-là. Les ennemis se retirèrent à quelque distance du village et nous laissèrent 3 pièces de canon. M. de Broglie prévint M. de Soubise qu'il comptait être attaqué le lendemain à la pointe du jour, s'il n'arrêtait et ne contenait les ennemis par des diversions faites de très bonne heure; il lui faisait en même temps part de ses dispositions pour recevoir les ennemis en cas de surprise.

En effet, le lendemain 16, à la pointe du jour, la mousqueterie et le canon recommencèrent, pour se ralentir vers 6 heures. Les

ennemis marchèrent sur leur gauche et se renforcèrent successivement. Ils portèrent la plus grande partie de leur artillerie sur le centre du village, où était le régiment de Rougé, et sur la droite, où la mousqueterie s'était toujours soutenue. C'est alors que, n'entendant point tirer du côté de l'armée de Soubise, voyant toujours filer des troupes de la droite des ennemis sur leur gauche, et ayant appris par un aide de camp de M. de Condé qu'il n'était encore venu aucune troupe pour le remplacer à Nateln, où il avait été obligé de laisser 4 de ses brigades d'infanterie, destinées à garder le pont, M. de Broglie disposa tout pour la retraite et la commença vers les 7 heures. Les ennemis portaient à ce moment les plus grandes forces sur le régiment de Rougé, qu'ils percèrent, et comme le village était coupé de ravins très considérables et très boueux, une partie en fut séparée. Le reste des troupes se retira dans le meilleur ordre. M. de Broglie fit camper l'armée sur la rive gauche de l'Ahse, et comme il finissait d'en marquer le camp, M. le prince de Croy lui apprit que les troupes de M. de Soubise n'étaient arrivées qu'à 7 heures au village de Scheindingen.

Le duc de Broglie, à force d'instances, avait déterminé le ministère à ordonner la réunion des deux armées françaises. Son arrivée avait été saluée par les acclamations et les applaudissements des soldats de Soubise ; mais il justifia mal leur enthousiasme. Le 15 juillet, il attaquait le prince Ferdinand à Villinghausen, quoiqu'il fût convenu avec le prince de Soubise que ce serait le lendemain seulement que l'action aurait lieu. On crut qu'il voulait le devancer pour avoir seul l'honneur de la victoire ; il prétendit que, forcé par l'ennemi à engager le combat plus tôt qu'il n'aurait voulu, il devait s'attendre à ce que M. de Soubise, averti par la canonnade, marcherait à son secours, sans attendre de nouveaux avis. Dumouriez, qui assistait à cette défaite, dit : « Cette bataille fut perdue par l'ambitieuse précipitation du maréchal de Broglie, qui attaqua un jour trop tôt pour la gagner tout seul, et par la coupable jalousie du prince de Soubise, qui sacrifia l'honneur de la France au plaisir criminel de donner une mortification à son rival. » Rochambeau, qui était dans l'armée de M. de Broglie, trouve le jugement sévère et écrit que « les attaques de M. de Soubise auraient dû être plus accélérées d'après le feu infernal qui se faisait du côté de l'armée de M. de Broglie. »

M. de Soubise n'arriva donc que le lendemain entre 9 et 10 heures, et comme ses colonnes commençaient à s'engager, M. de Broglie lui annonça que, battu, il opérait sa retraite, à laquelle se soumit de son côté M. de Soubise. C'est à la suite de cette malheureuse affaire que le ministère décida le mouvement de M. de Broglie sur Paderborn et Hameln, en laissant à M. de Soubise les sièges de Lippstadt et de Munster. Les deux armées divisées, le prince Ferdinand profita de cette faute pour ordonner à son neveu, le prince héréditaire de Brunswick, de ne pas perdre de vue l'armée de Soubise, et de sa personne il se mit à suivre M. de Broglie : cette marche fit échouer le siège d'Hameln et dégagea Munster.

Le 17, l'armée resta dans la position qu'elle avait prise la veille après le combat, sur la rive gauche de l'Ahse. Le général de Luckner, renforcé par des troupes du général Sporken, passe la Lippe au point jour, au village, et attaque M. de Chabo dans celui de Neuhaus; M. de Chabo, de beaucoup inférieur, fut obligé de céder au nombre après une longue et vigoureuse résistance; il se retira dans le meilleur ordre par la chaussée de Neuhaus à Paderborn jusqu'à un pont où M. de Lusace le joignit avec sa réserve. L'armée du haut Rhin s'était portée à Oestinghausen, et l'autre vers Soest pour occuper le camp de Paradies.

Les deux maréchaux cherchèrent alors les moyens de réparer leur échec. Comme on aurait perdu du temps en restant dans l'inaction jusqu'au moment de l'arrivée des réponses du ministre de la guerre, ils se réunirent pour décider du parti qu'il y avait lieu de prendre dans les opérations ultérieures. M. de Broglie, trouvant indispensable non seulement de couvrir Paderborn, où nous commencions des établissements, protégés par une partie de la réserve de M. de Lusace (1 régiment de troupes légères et 6 E. de cavalerie), mais aussi de ne pas laisser plus longtemps les ennemis dans la possibilité de déboucher de Lippstadt, masqué seulement par une division d'infanterie aux ordres de M. de Roth, proposa à M. de Soubise de choisir derrière Soest une position qui rapprochât un peu sa droite d'Erwitte, tandis que la partie de l'armée du haut Rhin encore à Oestinghausen se porterait à Erwitte et que les troupes qui s'y trouvaient iraient renforcer M. de Lusace. L'exécution eut lieu le 18, sans apercevoir l'ennemi. M. de Lusace se préparait à marcher contre M. Luckner, lorsqu'il apprit son départ.

A la date du 19, au moment où il écrivait du camp d'Erwitte à M. de Choiseul, M. de Broglie n'avait pas encore l'état de nos pertes dans l'affaire de Villinghausen, mais il dit : « Le régiment de Rougé est celui qui a le plus souffert; il a perdu quelques drapeaux et ses 4 pièces de canon. Il est aussi resté dans le village 5 pièces du parc, les chevaux en ayant été tués dans le moment de la retraite, ou ayant été démontés par le canon ennemi. Nous avons ramené les trois pièces qu'on leur a prises hier; nous avons aussi fait 200 prisonniers, dont 100 dans le château de Nateln. Nous n'avons eu presque à faire qu'à des Anglais et Écossais, qui ont dû souffrir beaucoup. M. le duc d'Havré a eu le bras emporté, M. de Rougé la cuisse, et M. de Vérac, gendre de M. d'Havré, a été blessé, tous les trois du même coup de canon. Ce sont deux bien braves et galants hommes que le roi perdra vraisemblablement, car ils sont très mal. M. de Villepatour, brigadier d'artillerie, a eu un bras emporté. » (D. G.)

Le 20, un corps de 3,000 hussards tenta de surprendre Hersfeld, ce qui interrompait notre communication ; mais cette entreprise échoua par la vigilance du commandant de la garnison. En même temps était livré un combat à Elsen près de Neuhaus, où le prince Henri de Brunswick, un des frères du duc, fut culbuté et tué par les hussards de Chamborant.

Un corps d'environ 30,000 hommes, détaché de l'armée du bas Rhin pour renforcer celle du haut Rhin, vint camper entre Alt et Neu-Geseke. M. de Muy, qui en prit le commandement, entra en ligne le 26. Le même jour, l'armée passe l'Alme sur six colonnes et campe en arrière de Paderborn, la droite appuyée au bois et au village de Bennhausen, la gauche au grand chemin de Driburg. M. de Stainville avec l'arrière-garde s'établit derrière ce village, l'Emmer à droite, M. de Lusace à Nieheim et M. de Chabo à Steinheim; il est remplacé à Lippspringe par M. de Clausen, et celui-ci à Neuhaus par M. de Beauvau. Lorsque nos colonnes eurent débouché, les troupes restées sous Paderborn aux ordres de M. de Roth levèrent leur camp et restèrent en ligne, sauf 2 brigades placées intermédiairement entre Neuhaus et Paderborn.

M. de Chabo part de Steinheim, le 28, à 9 heures du soir, avec un gros détachement pour se porter du côté d'Hameln; M. le

comte de Lusace dirige sur Wels un détachement de Saxons, aux ordres de M. de Mortange, maréchal de camp, pour le soutenir et assurer sa retraite. M. de Chabo arriva de bonne heure sur les hauteurs d'Hameln, sans avoir rencontré une seule patrouille.

Le maréchal de Broglie, ayant reçu les troupes du bas Rhin, avait marché, le 26, sur Salzkotten et arrivait à Paderborn le 27. M. de Soubise, ainsi affaibli, ne voulut pas se compromettre; n'ayant pas trouvé une position convenable à l'infériorité de ses forces entre la Lippe et la Roer, il avait passé cette dernière rivière, le 26, pour entrer dans la montagne et aller camper à Herdringen, entre Arnsberg et Neheim.

Un moment, les maréchaux crurent que leurs dispositions à la suite de l'affaire de Villinghausen étaient en désaccord avec les plans de Versailles; aussi l'on peut juger de la surprise et de l'embarras où ils se trouvèrent en recevant le 27 les dépêches du 22. La séparation des deux armées avait eu lieu le 25. Le prince de Soubise écrit au maréchal de Broglie, le 28 juillet, du camp d'Herdringen : « Je reçois, Monsieur le maréchal, un courrier de Versailles dont les dépêches vous feront autant de peine qu'à moi. Nous avons voulu ne point perdre de temps et prévenir, par le détachement des 30,000 hommes, les intentions qui m'avaient été communiquées, à la vérité, en cas de siège et les ennemis étant retirés au delà de l'Ems. Nous avons pensé qu'une diversion vers les sources de la Lippe ou sur le Wéser déterminerait les ennemis à sortir de leur position et pourrait, d'ici quelque temps, nous mettre en état de faire le siège de Munster ou de Hameln. Nous nous sommes écartés des volontés du roi, nous nous sommes trompés; j'en suis désolé. Si vous êtes encore à Paderborn, Monsieur le maréchal, et vos opérations point entamées, je crois que nous devons, de préférence à tout, songer à remplir les ordres que nous recevons. En prenant quelques précautions, les 30,000 hommes peuvent me rejoindre. Si la communication par Ruthen paraît trop dangereuse, celle de Stadtberg est sûre. Je sens tout l'inconvénient d'un mouvement aussi variable, c'est encore bien du temps de perdu; mais ce qui m'engage à insister, c'est que les ennemis, depuis hier, paraissent diriger leur marche sur Unna, et toute la journée ils ont fait filer des troupes qui s'étendent en descendant la Roer. » (D. G., 3587, 165.)

Dans sa lettre du 22 juillet au maréchal de Broglie (1), après un éloge bien mérité de la bravoure de nos troupes et une critique de la précipitation avec laquelle avait été engagée l'action à Villinghausen, le duc de Choiseul lui disait : « Le roi persiste dans les ordres qu'il m'a chargé de vous marquer de sa part, le 10 de ce mois, relativement au plan de campagne; l'intention de S. M. est que ce plan soit suivi exactement, et comme pour y parvenir il est indispensable de déposter l'armée ennemie du camp qu'elle occupe et de rejeter le prince Ferdinand derrière l'Ems, S. M. vous ordonne, Monsieur le maréchal, de concerter avec M. le maréchal de Soubise un nouveau projet d'attaque combiné de façon que les forces réunies combattent en même temps. Cette bataille, que le roi veut que ses armées donnent à l'armée ennemie, aura deux effets heureux, si le succès répond au nombre et à la volonté des troupes. Par le premier, elle réparera les clameurs de jactance que les ennemis vont répandre sur l'avantage qu'ils prétendront avoir remporté le 16, lesquelles clameurs, dans la circonstance présente, sont un tort essentiel à la politique. Le second effet sera de déterminer promptement les opérations des sièges, lesquels deviendraient difficiles si Lippstadt et Munster n'étaient pas pris avant l'arrière-saison. Le roi s'est décidé, dans ce moment-ci, à une bataille, de préférence à des manœuvres combinées par lesquelles on aurait pu déposter le prince Ferdinand, par deux raisons : la première, parce qu'il a paru à S. M. que le prince Ferdinand avait plus l'habitude de manœuvrer que nous, moins de troupes à diriger et par conséquent plus de célérité; que nos combinaisons sont plus difficiles que les siennes, et que par conséquent il aurait l'avantage de gagner du temps, ce qui serait un grand désavantage pour nous. La seconde, parce que, quand même il arriverait que les deux armées du roi fussent battues, vu la nature du terrain, elles ne seraient pas détruites. Il est vraisemblable que les ennemis perdront autant que nous et qu'il nous restera de même une supériorité avec laquelle nous pourrons prendre le projet des manœuvres, si le combat de vive force ne réussissait pas.

« Je viens de lire au roi, Monsieur le maréchal, la lettre que

(1) Cette lettre est très importante, parce qu'elle renferme les bases sur lesquelles reposent les opérations de la suite de la campagne.

j'ai l'honneur de vous écrire. S. M. a trouvé qu'elle remplissait exactement les intentions qu'elle m'avait ordonné de vous transmettre; mais le roi a jugé que je devais ajouter que si, lorsque ses ordres vous parviendront, vous jugiez qu'il fût possible d'attaquer les ennemis, il croyait qu'il vaudrait mieux, dans la position où sont les armées, que celle de M. de Soubise, unie à la vôtre, recommençât l'attaque par le côté que vous avez entamé le 15, en ne laissant sur la gauche que des détachements pour les simulacres. Si, au contraire, Monsieur le maréchal, le combat vous paraît à l'un et à l'autre impossible et que vous ayez pris la voie de la diversion, le roi pense que la plus rapprochée est la meilleure et que vous devez porter vos efforts sur la communication du prince Ferdinand à Munster. Enfin, il y a eu un troisième avis dans le conseil, qui serait celui de choisir un camp devant Lippstadt et d'en faire le siège. Je crois ce parti au moins difficile. S. M. m'a ordonné de vous rendre toutes ses idées, en vous renouvelant cependant très positivement l'ordre de combattre de préférence à toute opération qui serait sujette à des longueurs. » (D. G., 3596, 91.)

Le plan de séparation que les deux maréchaux avaient conçu venait donc d'être approuvé; ils conservaient maintenant la liberté de chercher, de la manière la plus utile, le succès désiré. Le maréchal de Broglie n'avait pas attendu la réponse de Versailles, confirmé dans l'idée que le succès résidait dans l'augmentation de l'armée du haut Rhin, et demandait à M. de Soubise un nouveau renfort de 10,000 hommes le 28 juillet. « C'est avec beaucoup de répugnance, Monsieur le maréchal, lui écrivait-il, que je me suis déterminé à vous renouveler la demande du corps de 10,000 hommes, destiné à agir offensivement contre le prince Ferdinand en gardant en même temps la Hesse; mais j'ai cru ne devoir pas écouter ma répugnance vis-à-vis d'un objet aussi majeur que celui de rendre cette campagne un peu utile. Je sens que les dix jours de retard pour attendre la réponse de Versailles peuvent être de la plus grande importance, n'y ayant déjà que trop de temps perdu, et peut-être seriez-vous plus éloigné de la Hesse, ce qui augmenterait les difficultés de l'envoyer sur la Diemel, et en retarderait au moins l'arrivée ; je m'y suis d'ailleurs déterminé par une lettre que M. le duc de Choiseul a écrite du 10 à mon frère, où il lui marque que vous êtes d'accord de faire passer jusqu'à 40,000 hommes de votre armée à celle du haut Rhin,

si cela était jugé nécessaire. Au reste, je vous prie d'être persuadé que ce n'est point l'envie d'augmenter l'armée qui m'engage à vous faire cette proposition, sur laquelle vous êtes absolument le maître de décider. Au cas que vous agréiez cet arrangement, je crois qu'il sera nécessaire que vous ayez la bonté de donner la conduite de ce corps à un lieutenant général et à quelques maréchaux de camp, qui pourront même rester à l'armée, si vous le trouvez bon. En ce cas, je ne verrais que M. de Levis qui fût le cadet de M. de Stainville, aux ordres de qui je mettrai ce corps, et quant aux maréchaux de camp, je joins ici un état de ceux parmi lesquels je vous prierais de choisir les deux ou trois que vous me destineriez. »

Ce même jour, M. de Broglie, apprenant que le prince Ferdinand paraissait se porter sur l'Alme, fit marcher M. de Stainville (1) de Neuenheerse à Kleinenberg, et M. de Chalus (2) à Blankenrode près Meerhof; M. de Rochambeau (3) eut ordre de se rendre, le 31, à Stadtberg pour garder le passage. Toutes ces troupes furent placées sous le commandement de M. de Stainville, chargé de la sûreté de la haute Diemel.

Le 29, l'armée marcha de Paderborn sur quatre colonnes, dirigées sur Driburg et Dringenberg; elles se séparèrent pour passer la montagne et l'Eller aux ponts de Buke et Schwancy. Ainsi l'armée campa en deux parties : les divisions de droite à Driburg, où le quartier général fut établi, et celles de gauche à Dringenberg, aux ordres de M. de Muy. Le prince de Beauvau à Neuhaus et M. de Stainville à Wewer firent l'arrière-garde; ils s'arrêtèrent, le premier à Buke, et le second à Neuenheerse. M. de Clausen se porta à Erkentrup et fut remplacé à Lippspringe par les chasseurs de Monet. Attaqué vers le soir, par un corps de Luckner, M. de Monet, quoique très inférieur, défendit longtemps le terrain dans les haies de Lippspringe et se replia ensuite sur la légion Royale, qui força les ennemis à se retirer. M. de Chalus, parti de Warburg avec ses troupes vint camper près d'Ossendorf. M. de Vaux reçut l'ordre de se rendre à Hoxter pour y

(1) 10 B. de grenadiers de France; 2 régiments de dragons et les hussards de Chamborant.

(2) 2 B. et 4 E.

(3) Boccard et Royal-Pologne (2 brigades).

commander les troupes qui s'y trouvaient. Sur les avis que le prince Ferdinand s'était porté en force sur la Salm et qu'il avait un corps aux ordres de milord Gramby en deçà de cette rivière, il fut ordonné à tous les corps avancés un mouvement par leur gauche. M. de Stainville se porta à Kleinenberg; il fut remplacé à Neuenheerse par M. de Beauvau, celui-ci à Bucke par M. de Clausen (1), et M. de Chabo occupa la position qu'avait M. de Clausen. M. d'Espiez fut détaché du corps de M. de Muy, avec 2 brigades d'infanterie et 6 de cavalerie, pour camper à Willebadessen, et eut ordre de recevoir les troupes de M. de Stainville.

M. de Rochambeau avait été envoyé, le 24, à Arnsberg pour y prendre le commandement de la brigade de Boccard et de celle de cavalerie de Royal-Pologne et escorter un convoi d'Arnsberg jusqu'à Cassel; il y arriva le 28. (D. G., 3587, 165.)

A l'égard des 10,000 hommes, le duc de Choiseul, qui ne convenait point de ce qu'il avait pu écrire à M. le comte de Broglie au sujet de l'envoi des 30 ou 40,000 hommes, en dehors du cas des sièges (2), n'était point d'avis d'accorder ce renfort; il pensait que cette mesure ne pouvait être que nuisible, et ce ne fut que sur la résolution du conseil qu'il écrivit à M. de Soubise pour faire ce nouveau détachement. En même temps il prévint M. de Broglie de cette décision du roi, en lui faisant connaître que, si les positions étaient les mêmes qu'au 28 juillet, le roi adoptait le projet contenu dans la lettre dudit jour; bien entendu que, moyennant cette augmentation de 10,000 hommes, il chercherait toutes les occasions de combattre le prince Ferdinand pour permettre l'entreprise des

(1) *Le maréchal de Broglie au comte de Stainville.*

« Driburg, 30 juillet 1730.

« Je vous fais remplacer à Neuhaus par M. de Beauvau, qui le sera lui-même à Bucke par M. de Clausen. M. le chevalier de Muy reste aujourd'hui dans la même position de Dringenberg. » (D. G., 3587, 179.)

On remarque que cette lettre est en désaccord avec le bulletin de l'armée du 31 juillet 1761, au sujet de l'ordre donné à M. de Muy de partir de Dringenberg. Cet ordre est sans doute resté sans effet, ou fut annulé, puisque dans une autre lettre du maréchal de Broglie à M. de Soubise, en date du 30, il n'est question d'aucun mouvement du général de Muy.

(2) Voir le dernier paragraphe de la lettre du 28 juillet (Paderborn) du maréchal de Broglie au maréchal de Soubise.

sièges. Tel était dans toute son étendue le nouveau système adopté par Versailles et les conditions auxquelles le maréchal de Broglie se trouvait soumis, sans cependant être gêné dans ses dispositions, et sur les directions des deux armées depuis leur séparation.

M. de Broglie, en instruisant M. de Choiseul de tous ces mouvements, lui exposa les raisons qui l'engageaient à penser qu'une diversion éloignée sur le Wéser était le moyen le plus capable de parvenir au siège de Lippstadt. Il faisait remarquer que le projet d'attaquer les ennemis dans leur camp, qu'il avait toujours regardé comme le plus propre à accélérer les opérations de la campagne et comme le moins dangereux, n'ayant pas été vu de la même façon à l'armée de Soubise, ni avant ni après les journées des 15 et 16, il avait fallu l'abandonner, et qu'une diversion avec des forces considérables sur Hameln pouvait seule engager les ennemis à revenir dans cette partie, à s'éloigner de Lippstadt et à lui donner par là la possibilité de se placer entre leur armée et cette ville, et permettre à l'armée du bas Rhin de l'investir et d'en commencer le siège.

Toutes ces raisons engageaient M. de Broglie à être du même avis que M. de Soubise sur la jonction d'un corps de 30,000 hommes; aussi pensait-il qu'il ne devait pas, dans le moment présent, déférer à la demande que M. de Soubise venait de lui adresser, par suite des dépêches de Versailles des 22 et 24 juillet, de renvoyer à l'armée du bas Rhin le corps qui venait de s'en détacher : « Je ne vois rien, lui écrit-il de Driburg le 30 juillet, dans la lettre que M. le duc de Choiseul m'a adressée, qui porte ordre, si les armées sont déjà séparées, de vous renvoyer les 30,000 hommes. Il me semble très clair, au contraire, qu'il suppose encore les deux armées réunies, et que le roi, avant de prendre un parti définitif, attendait d'avoir examiné le mémoire que j'avais annoncé à M. le duc de Choiseul. » (D. G., 3587, 180.) A l'égard de la position de Paderborn, qu'il était prescrit de conserver, le maréchal assurait que ce point ne pouvait être tenable que très peu de temps, attendu qu'il était obligé de tirer ses fourrages de fort loin. (D. G., 3587, 179.)

Le 31, le maréchal apprend que le prince Ferdinand a pris position à Buren (dans le même camp où il s'était placé en 1759, vis-à-vis de M. de Contades), avec le corps de milord Gramby à Haaren et des postes avancés. Il ordonne en conséquence à M. de Muy de partir de Dringenberg avec toute son infanterie, pour camper à Willeba-

dessen. M. d'Espiez se porta entre Borlinghausen et Bohnenburg. 2 brigades d'infanterie détachées du camp de Driburg, aux ordres de M. le duc de Laval, remplacèrent à Dringenberg celles de M. de Muy. M. le comte de Stainville se plaça entre Norde et Ossendorf, la légion Royale tenant toujours Kleinenberg et par conséquent la tête du défilé. Le maréchal vint lui-même à Borlinghausen pour être plus à portée de recevoir des nouvelles de sa gauche; il laissa à M. de Guerchy le commandement du camp de Driburg.

Le prince Ferdinand, qui, le 31 juillet, s'était porté à Geseke, faisait une marche rétrograde le 1er août, en appuyant sa droite à Ruthen et par sa gauche longeant le chemin de Lippstadt. Le prince héréditaire continuait d'occuper les hauteurs de la Ruhr. Le général Luckner (1) se tenait du côté de Stromberg, et M. de Kilmansegg vers Bielfeld.

Instruit de ce mouvement, le maréchal de Broglie porte son quartier général à Willebadessen pour se rapprocher de la gauche, qui, d'après la position des ennemis à Buren, devenait la partie la plus intéressante. La droite reste à Nieheim; M. de Rochambeau marche avec 6 B. et 6 E. à Stadtberg, et M. de Stainville (2) à Hemlinghausen. Les troupes à Scherfede, Ossendorf et Bohnenburg, pouvaient passer la Diemel et se joindre à M. de Stainville dans le cas où ses forces n'auraient pas été suffisantes, et M. de Broglie regardait ainsi cette partie comme en sûreté; mais il avait l'intention de s'éloigner bientôt, et renouvela à M. de Soubise ses instances au sujet de l'envoi des 10,000 hommes destinés à couvrir Cassel et la communication avec Giessen, d'où il tirait ses subsistances, ce qui exigeait 25,000 hommes uniquement employés à cet objet, et son opération devenait douteuse, et même dangereuse, s'il était obligé de prendre cet effectif sur l'armée du haut Rhin. Au défaut des 10,000 soldats, M. de Broglie proposait à M. de Soubise de se

(1) Luckner (Nicolas, baron de), né à Kampen (Bavière), le 12 janvier 1722; après avoir servi dans les armées du roi de Prusse, dont il devint colonel de hussards, entre au service de France en 1763; maréchal de France le 28 décembre 1791; mort le 4 janvier 1794.

(2) Stainville (comte de), frère de M. le duc de Choiseul; servit dans les armées de l'Impératrice-reine; lieutenant général le 18 mai 1760; en mars 1762, inspecteur commandant des grenadiers de France.

charger de la sûreté de la Hesse, d'inquiéter sans retard les derrières du prince Ferdinand, de l'empêcher au moins de pousser ses troupes légères sur Brilon, Winterberg, etc. M. de Soubise s'y engagea pour tout le temps qu'il resterait à portée du château d'Arnsberg, mis en état de défense.

Dans une lettre que M. de Broglie écrivit, le 3, à M. de Choiseul, en développant sa manière de penser sur la situation de son armée, il faisait ressortir les difficultés prévues dans l'exécution de ses opérations et les dangers qui résulteraient non seulement de la position du prince Ferdinand, mais aussi des ordres qui lui prescrivaient de chercher à le combattre. En répondant à cette lettre, M. de Choiseul en donna en même temps connaissance à M. de Soubise pour le mettre au courant des véritables intentions du roi et en état de juger de la position dans laquelle se trouvait ou pourrait se trouver dans la suite M. de Broglie.

Ce prince avait marché vers la Lippe le 10, laissant Salzkotten à sa droite ; une partie de ses troupes passa la rivière, et quelques milliers d'hommes marchèrent à Detmold, dans l'intention sans doute de se jeter dans Hameln. M. de Broglie pensa que le reste des troupes ennemies avait dû suivre, le 11, le mouvement des autres; il espérait, d'après leur première marche, savoir s'ils avaient l'intention de couvrir Lippstadt ou Hameln, et se proposait, de préférence à tout et suivant les intentions du roi, de faire en sorte de les séparer de Lippstadt pour que le maréchal de Soubise pût en faire le siège.

Le 12, le maréchal eut des nouvelles positives de la marche des ennemis, qui campaient, le 11, la gauche vers la gorge de Detmold, la droite tirant sur Stuckenbrock, ayant tous les ruisseaux devant eux. Ils avaient également un camp à Blomberg; on jugeait que c'était le corps de Luckner.

M. de Broglie se proposait de reconnaître, le 13, une position entre Horn et Blomberg pour y porter l'armée le 14. En effet, le 13, il dirige M. de Clausen sur Ottenhausen et M. de Lusace à Steinheim, où M. de Poyannes avait également ordre de se rendre. Le maréchal arriva en même temps que le corps de M. de Lusace auprès de Steinheim et put voir, vis-à-vis, sur les hauteurs, la tête des colonnes ennemies se mettre en bataille pour camper. Obligé de s'arrêter, le maréchal établit M. de Lusace en

deçà de Steinheim, ayant M. de Clausen avec sa réserve devant lui, et fit camper toutes les troupes qui l'avaient joint, la droite à Hémighausen et la gauche au delà du village de Vinsebeck. Les volontaires de Saint-Victor occupèrent un bois et une montagne qui joignaient la gauche, et M. de Beauvau vint le soir occuper Wintrup et les hauteurs qui regardent Horn.

Le 14, M. de Beauvau s'avance sur Horn avec la légion Royale, des dragons, et les grenadiers et chasseurs de la brigade Boccard. Il pousse d'abord des avant-gardes de hussards; puis, la cavalerie de la légion et les dragons ayant entouré la ville, l'infanterie et les Suisses marchèrent vers les portes, où on fit tirer quelques coups de canon; mais M. de Beauvau, voyant que le camp de droite des ennemis se mettait en mouvement pour secourir Horn, se retira dans la position d'où il était parti. Le maréchal s'occupa toute la journée et le lendemain à reconnaître la position de l'ennemi; il la jugea très difficile à attaquer avec espoir de succès. Pendant ce temps, M. de Stainville (1) lui apprenait qu'il lui avait été impossible de se porter à Kleinenberg le 13, comme il en avait reçu l'ordre, parce que le prince héréditaire était arrivé dans la nuit à Buren avec 14 ou 15,000 hommes.

Cette nouvelle obligeant alors M. de Broglie à protéger les convois de pain venant de Cassel, il avance, le 14, M. de Caraman avec la brigade de Limousin-infanterie, celles de cavalerie de Commissaire-général et de Nicolaï-dragons, et les volontaires de Flandre, avec ordre de se porter à Ossendorf le 15, de masquer la gorge d'Hardehausen et d'envoyer des détachements à Kleinenberg. Apprenant que le prince héréditaire campait entre Wunnenberg et Buren, le maréchal fit partir, le 15, M. de Chabo d'Istrup avec la légion Royale, les brigades de Bauffremont-dragons et de Normandie encore à Driburg, pour se rendre à Dringenberg afin de renforcer M. de Caraman. Il se fit joindre ensuite par 4 B. que M. de Muy avait à Driburg. Ne trouvant pas l'occasion favorable pour attaquer les ennemis dans leur position, ne pouvant faire à Paderborn l'établissement de pain qu'il avait projeté, sentant l'impossibilité de prolonger sa gauche

(1) L'original ne désigne pas M. de Stainville. Le maréchal de Broglie, qui écrit au ministre de Choiseul, dit seulement : « La lettre que j'ai reçue dans le même temps de M. votre frère... » Mais ces expressions ne peuvent s'appliquer qu'à M. de Choiseul-Stainville, qui était sur la Diemel.

entre Horn et Detmold pour se placer entre Lippstadt et le prince Ferdinand, sans s'exposer à être coupé d'Hoxter d'où il tirait son pain, il se prépare à passer le Wéser pour entrer dans le Hanovre, prévient M. de Stainville du parti qu'il venait de prendre et le charge de la défense de la Hesse. Ce même jour 15, le détachement de M. de Caraman envoyé à Kleinenberg fut attaqué, se retira en perdant un cornette et fut poursuivi jusqu'à Hardehausen; mais les postes que M. de Caraman avait placés dans les bois, pour juger de la force du corps qui descendait à Hardehausen, l'ayant prévenu qu'il se retirait assez en désordre, et M. de Stainville étant arrivé, les dragons de Nicolaï, les volontaires de Flandre et les hussards de Chamborant chargèrent avec une telle vivacité qu'ils firent prisonniers une soixantaine d'hommes et deux officiers. Dans cette affaire, le prince héréditaire fut très menacé et ne dut son salut qu'au bon cheval qu'il montait.

L'Espagne, ancienne rivale de la France, devenait une alliée nécessaire depuis que son trône était occupé par des princes de la maison de Bourbon. Les liens du sang et de la politique devaient les déterminer à s'unir étroitement. M. le duc de Duras, à cette époque ambassadeur près du roi d'Espagne, fut le premier à entamer cette négociation. Mais la faiblesse de caractère de Ferdinand VI et la domination qu'exerçait sur lui sa femme, sœur du roi de Portugal, étaient pour un militaire des obstacles trop difficiles à vaincre et qui le forcèrent à demander son rappel. M. le marquis d'Aubeterre le remplaça et sut, à l'époque de la mort de la reine, captiver l'esprit de Ferdinand, malgré le penchant irrésistible à la mélancolie qu'il tenait de Philippe V. L'infortuné monarque était mort le 10 août 1759, à l'âge de quarante-six ans. Cette nouvelle fut portée rapidement à Naples, où Charles III, qui, d'après le traité signé, le 3 octobre 1759, avec la cour de Vienne, restait maître de disposer du royaume des Deux-Siciles en faveur d'un de ses fils, se trouva fort embarrassé dans son choix par les crises d'épilepsie du prince royal; il se détermina enfin à désigner comme prince des Asturies et son successeur au trône d'Espagne don Carlos, son second fils, et comme roi des Deux-Siciles son troisième fils, qui prit le nom de Ferdinand IV. Dans cette circonstance, M. de Choiseul ébaucha les premières bases de ces engagements réciproques des deux couronnes qui reçurent une forme dé-

finitive dans le traité connu sous le nom de *pacte de famille*, signé à Paris le 15 août 1761. Désormais les branches de Bourbon de France et d'Espagne, si elles se trouvaient aux prises avec les puissances jalouses de leur grandeur, se réuniraient contre toute agression. La France, l'Espagne, les Deux-Siciles (1) et Parme, devaient former un faisceau d'États unis comme un seul peuple.

Le 16, M. de Broglie porte la droite de l'armée derrière le corps de M. de Lusace, étend la gauche à Pombsen et Nieheim devant la première ligne, et M. de Clausen reste dans son camp. Dans la nuit du 16 au 17, l'infanterie saxonne marcha pour passer, au jour, le Wéser à Hoxter, où se trouvaient déjà 2 brigades d'infanterie, 2 de cavalerie et les volontaires d'Austrasie. Le maréchal comptait porter le lendemain les troupes de M. de Lusace à Uslar ou à Dassel, suivant ce qu'il apprendrait sur M. de Luckner toujours de ce côté, où il avait combattu, le 14 et le 15, M. de Belsunce, chargé de veiller à la communication d'Hoxter à Gottingen. Lorsque M. le comte de Lusace, à la tête des Saxons, arriva sur le Wéser, il trouva M. de Luckner établi de l'autre côté de la rivière dans une bonne position et canonnant la tête de nos ponts. Ignorant la force de l'ennemi et toute son infanterie n'étant pas encore arrivée, il remit l'attaque au lendemain et en informa M. de Broglie, qui lui envoya sur-le-champ une autre brigade d'infanterie, en lui exprimant toute l'importance de chasser Luckner avant qu'il pût être renforcé. M. de Lusace passa le Wéser pendant la nuit avec ses Saxons et 3 brigades d'infanterie sous M. de Vaux; dès le jour arrivé, ils marchèrent vers le bois où Luckner s'était montré la veille, mais il avait décampé à minuit.

Le 18, l'armée se met en marche sur quatre colonnes pour passer le Wéser. M. de Guerchy, avec 9 B. de grenadiers et chasseurs, la brigade de Bourbonnais et 2 de cavalerie, faisait l'arrière-garde des deux colonnes de gauche et avait derrière lui M. de Clausen avec son corps; M. de Poyannes, avec les Carabiniers et la brigade Castella, formait l'arrière-garde des deux colonnes de droite; le corps de M. de Beauvau venait à sa suite. A midi, l'ennemi ne s'étant pas montré, il fut ordonné à MM. de Clausen et de Beauvau de s'arrêter sur les hauteurs d'Altendorf (2). C'était une bonne posi-

(1) Le roi des Deux-Siciles n'accéda jamais au pacte de famille.

(2) Ce village est aussi connu sous le nom d'Altenberg.

tion qui permettait de découvrir les mouvements des ennemis et protégeait le déblai (1) de l'armée, qui avait été retardé d'un jour par la présence de Luckner à Hoxter. Le maréchal laissa en deçà du Wéser presque toute l'infanterie, qui s'établit de manière à masquer les gorges de Brenkhausen et d'Ovenhausen. Le quartier général s'établit à l'abbaye de Corvey. La cavalerie passa la rivière avec l'artillerie et tous les équipages. Vers les 3 heures, M. de Clausen donna avis de la présence des ennemis, supposant que c'étaient les corps de Sporken et de milord Gramby. Comme il était de la plus grande importance de ne pas les laisser arriver sur les hauteurs d'Hoxter, le maréchal ordonna immédiatement aux 9 B. de grenadiers et chasseurs de se porter au camp de M. de Clausen, et à toute l'infanterie d'être prête à marcher.

Le maréchal galopait vers M. de Clausen, quand il apprit que ce dernier se retirait, contraint par des forces supérieures. M. de Clausen manœuvra à merveille, se retira lentement, et, obligé d'abandonner Altendorf, il se plaça de manière à ne montrer que fort peu de troupes et cacha son canon avec la cavalerie. Les Écossais et tous les grenadiers anglais débouchèrent du village et marchèrent avec une telle impétuosité sur le peu d'infanterie qu'ils voyaient, que le canon français, démasqué et tirant de très près, ne put les arrêter. M. de Clausen les fit en même temps charger par les hussards et dragons attachés aux volontaires de Saint-Victor et commandés par M. de Gaintraud; ils attaquèrent si vigoureusement et si à propos, que l'ennemi, culbuté et sabré, perdit environ 500 hommes et fut si bien reconduit qu'il ne reparut plus de la journée. Les dragons d'Elliot, venus à son secours, eurent le même sort.

Après cette affaire, MM. de Clausen et de Beauvau s'établirent au-dessus d'Ovenhausen; les volontaires de Saint-Victor, dans ce village et le bois en avant; les 9 B. de grenadiers, à la lisière du bois, en avant du camp et l'infanterie sur une hauteur au centre et dominant Hoxter. Il n'y avait pas à douter d'une nouvelle entreprise pour le lendemain contre notre passage; le maréchal s'attacha donc à tenir les ennemis jusqu'au moment où les équipages et le matériel d'artillerie seraient sur l'autre rive du Wéser et ordonna, en conséquence, à MM. de Beauvau et de Clausen, rejoints par les

(1) Il s'agit sans doute des équipages. Cette expression se trouve dans une lettre du maréchal de Broglie, du 21 août 1761, à M. de Choiseul.

troupes de M. de Chabo, de garder leur position. M. de Vaux (1) fut chargé de se porter avant le jour, avec 12 B., sur la hauteur de droite, et le maréchal garda le centre avec 5 brigades d'infanterie, à même de veiller ainsi sur sa droite et sur sa gauche. Le passage fut poussé avec une grande activité pendant toute la nuit; malgré la rupture de l'un des deux ponts, toute l'artillerie se trouvait au jour sur la rive gauche, et on continuait dans la matinée à faire passer les équipages.

Le 19, vers les 7 heures, M. de Beauvau donna avis de l'arrivée de grandes forces ennemies à Altendorf; le maréchal voulut s'en assurer, et, comme il arrivait, il vit, à un signal de deux coups de canon, toutes les colonnes se mettre en mouvement pour embrasser notre droite et notre gauche. La plus grande partie de l'infanterie et les arrière-gardes se trouvant encore sur la rive gauche, M. de Broglie ordonna immédiatement la retraite, pour ne pas laisser attaquer les postes avancés. Il fit retirer les volontaires de Saint-Victor ; MM. de Beauvau et de Vaux se portèrent à Hoxter ; les grenadiers et chasseurs vinrent sur la hauteur où campait l'infanterie, et toutes nos troupes passèrent successivement les ponts. L'ennemi arriva, vers 3 heures, avec beaucoup d'artillerie sur les hauteurs que nous venions d'abandonner; il commença une vive canonnade sur nos deux ponts; mais le passage s'achevait en très bon ordre avec une perte d'une dizaine de tués ou blessés. Les ponts ensuite repliés, il fut laissé dans Hoxter un poste qui, menacé d'une attaque, traversa la rivière le lendemain sur un bac. Après son passage, l'armée campa, la gauche au château de Furstemberg, la droite au-dessus de Luchtringen. La réserve de M. de Lusace, rendue à Holzminden, y resta et fut renforcée de 2 brigades d'infanterie et 1 de cavalerie aux ordres de M. de Laval. M. d'Espiez, avec 2 brigades d'infanterie, 1 de cavalerie et les volontaires d'Austrasie, marcha sur Gottingen pour protéger un convoi de pain.

(1) Vaux (Noël de Jourda, comte de), né au château de Vaux, près Retournac (diocèse du Puy-en-Velay), le 10 mars 1710; enseigne; lieutenant dans Auvergne; blessé à Parme et à Guastalla; se fait remarquer à Prague (1742) et aux campagnes de Flandre; brigadier en 1746; maréchal de camp, 1748; lieutenant général, 1759; à Korbach; à Cassel; défend avec succès Gottingen; commande l'île de Corse en 1769; maréchal de France, 13 juin 1783; mort à Grenoble, le 12 septembre 1788.

Telle était la situation du maréchal. Depuis la retraite de Luckner, il n'en avait eu aucune nouvelle; mais il sut, le 19, qu'après s'être porté à Dassel, il s'était dirigé sur Amelunxborn et qu'il avait été joint par M. de Vangenheim; il sut également que le corps de Sporken avec celui de Wutgenaw avait marché, le 20, pour passer le Wéser à Grohnde. Des espions disaient, en outre, que le prince héréditaire avait passé le défilé de Selsberge et marché par Blankenau sur le Wéser. Tous les Anglais campaient vis-à-vis des Français avec l'armée du prince Ferdinand.

Le maréchal rendit compte au ministre des circonstances où il était placé, faisant ressortir que, s'il marchait sur Dassel ou Eimbeck, il courait le risque d'y être prévenu par l'ennemi et de découvrir entièrement le Wéser en laissant derrière lui l'armée du prince Ferdinand et le corps du prince héréditaire, qui, passant le Wéser à Hoxter, pourraient arriver à Gottingen aussitôt que lui, ou au moins prendre une position à Uslar ou Adelepsen pour rendre difficile sa communication avec Gottingen et l'obliger de s'en rapprocher. Il ajoutait que, tant qu'il garderait sa position, il retiendrait l'ennemi devant lui en l'empêchant de prendre un parti; mais que, dans l'alternative ou de compromettre sa communication avec Gottingen et Cassel, ou de désobéir aux ordres du roi en restant inactif, il s'était décidé à rappeler le prince Ferdinand dans le Hanovre, sans cependant trop s'éloigner et de manière à pouvoir gagner Gottingen, si les manœuvres de l'ennemi l'y obligeaient. En conséquence, M. de Vaux se dirige sur Eimbeck dans la matinée du 21 août, avec 3 brigades d'infanterie, 2 de cavalerie et du canon; M. de Belsunce le rejoint à Dassel pour former son avant-garde, et M. de Lusace part d'Holzminden, se rendant également à Eimbeck. L'armée campe à Dassel, et M. de Clausen, qui avait été laissé à Hoxter, en partit à 4 heures, après avoir été canonné vivement, mais sans succès. Les ennemis firent passer à Corvey 5 ou 6,000 hommes sur la rive droite du Wéser. M. de Clausen se replia à Uslar, et M. de Chabo entre Heynade et Dassel.

Le 18, à 3 heures après midi, M. de Caraman, à la rive gauche de la Diemel avec la brigade de Limousin et celle de Commissaire-général-cavalerie, les volontaires de Flandre et le régiment de Nicolaï-dragons, avait été attaqué par le prince héréditaire entre Peckelsheim et Warburg; il s'était retiré en très bon

ordre et s'était joint à M. de Stainville à la rive droite de la Diemel. Il y eut dans cette affaire une trentaine d'hommes pris ou tués, et on fit à l'ennemi le même nombre de prisonniers. Informé que les ennemis avaient poussé des troupes légères entre Cassel et lui jusqu'au-dessus du grand chemin d'Elsungen, M. de Stainville prit le parti de marcher à la rencontre de M. de Levis, qui amenait les 10,000 hommes du bas Rhin, et cette jonction se fit le 21 (1).

Le 23, l'armée marche à 4 heures du matin, se porte en avant de Salzderhelden, campe entre Stradthagen et Moringen, sur la Bollen; M. de Duras, avec 4 brigades d'infanterie, est placé à Wellersen; M. de Lusace, entre la droite et Eimbeck, soutenant le camp de M. de Vaux, situé au delà de cette ville; M. de Chabo, à Hoppensen, éclairant la partie de Heinade et de Sievershausen; M. de Clausen conserve sa position à Uslar, où les ennemis poussèrent quelques détachements.

Le 24, le duc de Duras est envoyé avec ses 4 brigades d'infanterie et 1 de cavalerie à Harste, pour assurer la retraite de M. de Clausen dans le cas où ce dernier y serait forcé : c'est ce qui arriva, en effet; un corps aux ordres de lord Gramby, s'étant porté sur Uslar, M. de Clausen se retira près de Walimbeck.

Le mouvement sur Uslar et Adelepsen paraissait au maréchal d'autant plus inquiétant que, ces deux localités étant très près de Gottingen, si les ennemis venaient à les occuper en force, il perdait entièrement la communication de Munden, et celle de Gottingen restait fort compromise; mais, après avoir visité la position de MM. de Duras et de Clausen, il la jugea bonne et capable de donner le temps d'arriver avec du renfort, tant que l'armée ne s'éloignerait pas, et envoya M. de Rochechouart avec 4 B. à Furstenhagen, où se trouvait déjà la légion Royale. Quel que fût le désir du maréchal de pénétrer dans le Hanovre, il sentait l'impossibilité de cette manœuvre tant que le prince héréditaire resterait sur la Diemel et le prince Ferdinand à Hoxter, car en s'éloignant de Gottingen il s'exposait à en être coupé et à se voir forcé d'accepter le combat, ayant devant lui la Hesse et le Hanovre derrière lui. Cependant il déclarait désirer, plus que personne, de s'engager

(1) M. de Stainville à M. de Choiseul. Cassel, le 21 août 1761. (D. G., 3588, 137.)

avec le prince Ferdinand, et que, s'il en trouvait l'occasion, il ne la manquerait pas.

Pendant ce temps, Luckner, après son affaire avec M. de Belsunce, s'était porté sur Osterode et avait tenté, le 25, d'enlever les équipages de vivres placés sous Gottingen; mais l'arrivée de M. de Belsunce à Northeim et quelques coups de canon de la place le firent renoncer à son entreprise. D'un autre côté, M. de Grandmaison, colonel des volontaires du Hainaut, avait surpris à Nordhausen M. Geschray, ex-commandant d'un régiment de troupes légères françaises, et en ce moment général-major au service de la Prusse; il le fit prisonnier avec son major, 5 capitaines, une centaine de dragons, prit 400 chevaux, les équipages, les caisses des régiments, et se retira à Eschwege.

Comme M. de Broglie assurait la défensive à la droite du Wéser, M. de Stainville agissait de même sur la Fulda, l'Edder et la communication de Cassel à Francfort; il envoya dans la forêt de Sabbaburg 1 régiment de dragons et 1 de troupes légères avec 24 compagnies de grenadiers sous M. de Rochambeau, pour nettoyer cette partie et jeter un pont sur le Wéser entre la Fulda et la Diemel, afin d'établir avec le maréchal une communication plus courte que celle de Munden. Sur l'avis du passage d'un corps considérable près de Korback, il envoie également 1 régiment de dragons à Gudensberg et 1 de hussards à Vildungen; il remplace les garnisons de Munden, d'Hirschfeld, de Ziegenhain et de Giessen, en occupant le château d'Arnstein à la droite de la Werra. Le prince Ferdinand restait toujours dans sa position derrière la Diemel et le Wéser.

Le roi voyait avec peine la situation fâcheuse où se trouvait le maréchal de Broglie. L'ennemi soutenait l'offensive avec vigueur, tandis que nous étions réduits à une défensive telle que le passage du Wéser inspirait la plus grande inquiétude. M. de Choiseul mandait, à ce sujet, que Versailles vivait dans la persuasion que le prince Ferdinand ne passerait pas cette rivière, mais que, continuant à menacer nos communications, il gagnerait l'arrière-saison, pourvoierait à la défense du pays de Munster et parviendrait à terminer la campagne dans la même situation où nous étions au commencement. On sut peu de jours après que, malgré la supériorité de forces que nous avions

dans la Hesse et le Hanovre, le prince Ferdinand paraissait vouloir continuer l'offensive; qu'il venait de se rendre maître du château de Trendelburg sur la Diemel, après l'avoir fait bombarder; que milord Gramby, à la tête d'un corps considérable, avait passé la Diemel le 26, et que le prince Ferdinand, qui avait joint ce corps, s'était avancé jusqu'à Hofgeismar, où il avait établi son quartier général; que le prince héréditaire marchait à grandes journées sur la Westphalie contre M. de Soubise, qui détachait sur Hamm une partie de ses troupes sous le prince de Condé et M. de Voyer.

M. de Broglie, ayant adopté le projet de M. de Stainville de marcher avec son corps, le 28, entre Grebenstein et Hofgeismar, le pressa d'exécuter ce mouvement le 27, afin de dégager Trendelburg. Pour favoriser cette entreprise, le maréchal devait, de son côté, envoyer à Bodenfelde et Lippoldsberg les corps de M. de Rochechouart et de Clausen, avec des volontaires et des dragons; en même temps il ferait avancer des corps sur Uslar et Hoxter, et enverrait à Oberschede 2 brigades d'infanterie et 2 de cavalerie pour se réunir au comte de Stainville par un pont jeté sur la Fulda, près de Munden. On aurait ainsi formé un corps de 32 B. et 28 E.; mais la nouvelle de la marche du prince Ferdinand sur Hofgeismar, laissant supposer qu'il s'avancerait sur Hohenkirchen, arrêta cette disposition.

Craignant que les ennemis ne vinssent attaquer Munden, passer la Fulda et se placer entre cette ville et Cassel, le maréchal ordonna, le 27, à M. de Duras de marcher sur-le-champ, avec 2 brigades d'infanterie et 1 de cavalerie, et de s'établir dans la position menacée. M. de Clausen eut ordre de passer la Werra et de prendre la même position; il se rendit de sa personne, le 28, à Munden, où il arriva vers les 4 heures du soir, au moment où les ennemis, avancés sur les hauteurs de la ville, canonnaient les équipages de M. de Clausen et la tête des troupes de M. de Duras, mais sans aucun mal. Après avoir assuré par des postes la défense des passages de la Fulda, le maréchal se rendit à Cassel.

Le prince héréditaire était venu camper entre Hofgeismar et Mariendorf, avec un poste à Hohenkirchen. M. de Stainville attaqua ce poste le 29, mais sans succès, et fut obligé de se replier sur Cassel. En y arrivant, il apprit que les ennemis avaient décampé le soir

pour aller à Hofgeismar; alors, renforcé des troupes de M. de Clausen et d'une partie de celles de M. de Duras, il retourna sur le même point, y arriva le 31, et 2 de ses brigades se portèrent à Holtzhausen (brigades de Champagne et de la Reine-cavalerie). Les volontaires de Saint-Victor occupèrent également ce village.

Ce retour offensif décida l'ennemi à repasser la rivière, et, le 1er septembre, il leva son camp à la faveur d'un brouillard qui, d'abord, cacha la direction de ce mouvement rétrograde; on sut enfin qu'il avait passé la Diemel pour s'établir près d'Eberschutz.

M. de Stainville se porta, le 2, sur Grebenstein; les hussards de Chamborant furent placés à Westuffeln, les volontaires de Flandre à Karlsdorf, un détachement de dragons à Hofgeismar avec le régiment de Nicolai. M. de Clausen, soutenu par cette position, nettoya la forêt de Sabbaburg et s'empara du château.

Comme en ce moment il était nécessaire d'éloigner encore plus le corps de Luckner retiré à Seesen, et surtout celui de M. de Freytag resté derrière Osterode, M. de Belsunce marcha, le 2 septembre, sur ce dernier, pendant que M. de Lusace se portait sur le premier pour le combattre ou le contenir et l'empêcher de secourir M. de Freytag. M. de Belsunce se rapprocha d'abord d'Eimbeck et se plaça entre cette ville et Seesen; il poussa ensuite sur Osterode, où il attaqua M. de Freytag à 7 heures du matin et le battit complètement; il dispersa toute son infanterie, dont une partie se sauva à travers le Hartz et se retira sur Goslar. M. de Freytag, avec 400 chevaux qui lui restaient de tout son corps, l'y devança, y passa la nuit au bivouac et se mit en marche le 3, prenant le chemin de Wolfenbuttel. Il n'y eut que les régiments du Roi, de la Feronnays-dragons et celui de Nassau-hussards qui purent avoir part à cette action, la retraite de M. de Freytag ayant été trop prompte pour que notre infanterie arrivât. On tua beaucoup de monde aux ennemis; on leur fit prisonniers plus de 450 hommes et 17 officiers. M. de Belsunce faisait en même temps attaquer Herzberg par M. de Grandmaison, qui en délogea les ennemis en leur faisant des prisonniers. (D. G., 3589, 93.) Après avoir poursuivi les ennemis au delà de Zellerfeld, M. de Belsunce s'établit à Clausthal, chef-lieu des mines du Hartz, d'où il envoya beaucoup d'argent; il en partit pour se rendre à Versailles, d'où il devait aller prendre le gouvernement de Saint-Domingue,

et fut remplacé par M. de Clausen. Luckner s'était retiré dès la veille; M. de Lusace rentra, le 3, à son camp d'Eimbeck.

Le 5, M. de Chabo, résolu à reconnaître les bords du Wéser pour s'assurer des vues d'un détachement considérable qui avait passé cette rivière, tâcha de surprendre les régiments de hussards de Brunswick et de Bawrs postés à Stadtoldendorf. Il les fit attaquer par M. de Sombreuil, colonel à la suite du régiment de Berchiny. Quoique l'ennemi eût été averti, les nôtres lui firent des prisonniers et lui enlevèrent la plus grande partie de ses équipages, qu'ils furent obligés d'abandonner à Oldendorf.

Après la retraite du prince héréditaire, M. de Stainville, qui s'était porté à Grebenstein, reçut du maréchal de Broglie des instructions relatives à la mission qu'il lui donnait d'empêcher les ennemis de pénétrer en Hesse. Ces instructions portaient que, quoique le corps qu'il commandait, augmenté de 25 B., 24 E., 1 régiment de hussards, 1 de troupes légères et 600 volontaires, fût insuffisant pour défendre l'entrée de la Hesse à la totalité ou à la plus grande partie de l'armée ennemie, il était assez fort pour l'obliger à ne passer la Diemel qu'avec précaution et des forces considérables; que, Cassel et le camp retranché donnant un point d'appui à la retraite, il avait la faculté de ne l'opérer qu'au moment où elle deviendrait indispensable, et qu'il était d'autant plus urgent de la faire le plus tard possible, que, la rive gauche de la Diemel devant être dépourvue de subsistances, les ennemis ne pouvaient y faire un long séjour, si on les empêchait de passer sur l'autre rive.

Dans la lettre que, le 8 septembre, il adressa de Sulbeck près Eimbeck au duc de Choiseul, le maréchal examine les diverses circonstances qui peuvent se présenter et développe ses projets : « Après en avoir raisonné avec M. votre frère, MM. le prince de Beauvau, de Rochambeau et de Clausen, dit-il, nous avons tous été persuadés que les troupes laissées en Hesse étaient suffisantes pour garder le camp retranché de Cassel et la communication de cette place à Munden. Nous avons cru que le seul moyen de rappeler le prince Ferdinand dans le pays de Hanovre était de lui faire craindre de nous y voir marcher avec des forces considérables et d'y prendre l'offensive, et c'est ce que je commencerai à faire le 11; je suis obligé d'attendre jusqu'à ce jour, pour donner le temps aux troupes qui composent la réserve de M. de Clausen d'arriver et d'y joindre

celles qui étaient aux ordres de M. de Belsunce, afin de le mettre assez en force pour se mesurer avec le corps de Luckner.

« J'irai demain à Eimbeck reconnaître plus particulièrement la position que je pourrai y faire prendre à l'armée, et y convenir avec M. de Lusace de celle où sa réserve sera placée. J'ignore quel parti prendra M. le prince Ferdinand; il en a trois : le premier, d'entrer en Hesse avec les forces qu'il a sur la Diemel, qui composent le fonds de 40,000 hommes, et de s'y faire joindre encore par d'autres troupes pour contenir M. de Stainville, porter un gros corps sur l'Edder et inquiéter la communication de Marburg, Giessen, etc.; le second, de passer avec la plus grande partie de son armée le Wéser près d'Hoxter, et de marcher à Eimbeck pour tâcher de me combattre avec avantage de nombre; le troisième, de renforcer considérablement le corps qu'il a déjà dans le pays de Hanovre afin de nous empêcher de pouvoir y pénétrer. Dans la première supposition, s'il se détermine à entrer en Hesse, je serai forcé de m'en rapprocher et de tenter de le combattre, ou, s'il ne veut pas se commettre à une action, de l'obliger à repasser cette rivière. S'il passe le Wéser à Hoxter avec la plus grande partie de son armée pour marcher sur moi à Eimbeck, je tâcherai de me trouver en mesure de regagner les hauteurs de Mornigen, pour ne pas me trouver séparé de Gottingen. S'il avait totalement abandonné la Diemel, M. de Stainville, marchant par sa droite et passant la Fulda, pourrait venir se joindre à ma gauche. Si, enfin, il se renforçait considérablement dans le pays de Hanovre, nous serions parvenus à une partie de notre but de l'attirer en deçà du Wéser. Je ne négligerai certainement ni soins ni attention pour tirer de notre situation le meilleur parti possible; mais dans la supposition même la plus heureuse pour nous, qui serait de voir les ennemis revenir en totalité dans le pays de Hanovre, y hasarder une bataille et la perdre, vu la nature du pays, où une armée ne peut jamais être défaite totalement, et la nécessité de tirer notre pain de Gottingen, dans une saison où les chemins peuvent se gâter d'un moment à l'autre, il semble qu'on ne pourrait se flatter de s'emparer ni d'Hameln ni de Hanovre, et par conséquent de prendre l'établissement pour l'hiver plus avant que Gottingen. Il est plus que vraisemblable que les ennemis éviteront une affaire générale; qu'ils profiteront de leur position pour nous

donner de l'inquiétude sur notre gauche; que, pour cela, le prince héréditaire reviendra bientôt sur la haute Diemel et que la campagne finira comme l'année dernière, en ayant une partie de l'armée en Hesse et une dans le pays de Hanovre. Si cela est, les ennemis achèveront de faire un désert des bords de la Diemel et ne pourront y tenir, l'hiver, beaucoup de troupes. Nous mangerons entièrement le pays de Hanovre depuis Eimbeck jusqu'à la Werra, de sorte qu'ils ne pourront s'établir, et nos quartiers d'hiver sur la Werra seront tranquilles, d'autant que l'on tâchera de fortifier Mulhausen pour nous donner la sûreté de tirer nos subsistances de la Thuringe, de l'Eychfeldt et des pays de Gotha et d'Eisenach.

« Voilà, Monsieur le duc, tout ce que j'envisage de faisable pour le reste de cette campagne. Quoique peu brillant, cela aura sa difficulté. » (D. G., 3589, 48.)

Cette lettre du 8 rappelle bien toutes les circonstances des opérations et expose dans toute leur étendue les projets du maréchal.

Le 10, M. de Clausen s'avance de Clausthal à Seesen. L'armée marche, le 11, de Sulbeck à Eimbeck et campe sur les hauteurs en avant de cette ville. La cavalerie occupe la plaine entre ces hauteurs et l'Ilme, M. de Lusace se porte à Gandersheim, et les brigades d'infanterie à ses ordres rentrent en ligne. M. de Clausen se porte à Alten-Gandersheim. Ce mouvement de l'armée sur Eimbeck détermina la retraite du corps du général Wutgenau, qui occupait Scharfeldendorf.

Le 12, M. de Chabo occupe Stadtoldendorf.

Le 13, le maréchal fit reconnaître par M. de la Rosière, maréchal général des logis, la position des ennemis, et rencontra en avant de Naensen une grand'garde qu'il fit charger; mais elle était suivie de 4 B. qui prirent position. M. de la Rosière en informa M. de Caraman, et celui-ci, le maréchal, qui le fit renforcer par 3 B. de grenadiers et chasseurs avec l'ordre d'attaquer. M. de Caraman arriva à minuit sur les hauteurs en arrière de Naensen, et, craignant d'être découvert, s'il attendait plus longtemps, prit le parti d'attaquer sur-le-champ. Il fit avancer les dragons, la cavalerie, les volontaires d'Austrasie et le B. de grenadiers et chasseurs de Castella, qui arrivèrent sur l'ennemi sans être aperçus. L'ennemi, quoique surpris, se défendit très bien; il perdit trois pièces de canon, un drapeau et environ 600 prisonniers.

M. de Broglie, informé de la marche d'un corps prussien à Wolfenbuttel, apprit en même temps la retraite du général Luckner à Hildesheim. Il donne à M. de Clausen l'ordre de marcher le 14 à Seesen, d'arriver le 15 à Goslar, d'où, selon les apparences de la marche de ce corps prussien, il devait expédier deux gros détachements, tant sur Wolfenbuttel que sur Osterwick, pour enlever des otages et imposer des contributions. M. de Saint-Victor s'avance à Clausthal pour tenir le passage du Hartz, empêcher les ennemis d'y prendre poste, et communiquer avec M. de Vaubecourt.

Dès que M. de Stainville eut connaissance du mouvement du prince héréditaire vers la Diemel, il porta sa gauche un peu plus en arrière pour être mieux soutenu dans sa position. Ce prince arriva à Warburg le 17. M. de Stainville croyait au passage du Wéser par le prince Ferdinand, et, s'étonnant de le voir encore dans sa position, il pensait que l'interception de sa lettre avait retardé sa marche et qu'alors il pouvait se réunir au prince héréditaire pour venir l'écraser. Ne se sentant pas en grande sûreté à Grebenstein, et afin de résoudre l'ennemi à montrer son but, M. de Stainville se porte derrière cette ville, établit sa droite à Immenhausen, sa gauche à Wilhemsthal, et laisse M. de Talaru garder sa position dans le Sabbaburg. Le même jour, 2 régiments de dragons prussiens sont attaqués à Osterwich par un détachement du corps de M. de Clausen et mis en déroute, après avoir laissé beaucoup de morts et perdu 60 prisonniers, dont plusieurs officiers. En même temps, M. de Vaubecourt détruisait à Nordhausen des magasins considérables en grains et farine.

Le 18, le prince héréditaire et le prince Ferdinand passent la Diemel et marchent sur M. de Stainville, qui fit sa retraite en leur présence avec beaucoup d'ordre et rentra dans le camp de Cassel, d'où il écrivit immédiatement au maréchal de Broglie : « J'ai été attaqué ce matin par le prince Ferdinand et le prince héréditaire réunis; ils avaient au moins 40,000 hommes; ils sont campés, la gauche à Simmershausen et la droite à Harleshausen. Je me suis retiré en ordre et sans perte d'aucune espèce. La lettre interceptée de M. le prince héréditaire les a fait changer de projet. J'ai écrit à M. de Rochechouart de marcher avec ses 2 brigades de Munden; j'ai cru pouvoir prendre cela sur moi, parce que le prince Ferdinand n'a pas passé le Wéser et que le poste de Munden

pourrait bien être attaqué. M. de Talaru est placé à Sutzelberg; je lui enverrai encore cette nuit 2 B. » (D. G., 3589, 132.) M. de Talaru, attaqué à Sabbaburg par des forces supérieures, repasse la Werra, replie le pont et se porte à Lutternberge, couvrant la communication de Cassel à Munden. L'ennemi pousse une reconnaissance jusqu'à la Cascade, près de Cassel.

Le prince héréditaire avança un corps d'infanterie et de troupes légères à Breitenbach; ses hussards se portèrent à Ober et Nieder Zwehren, à une lieue de Cassel. Ignorant les desseins des ennemis, il fallait être prêt à tout événement. Dans la nuit du 18 au 19, M. de Thianges, à la tête de 2 régiments de dragons et des hussards de Chamborant, est envoyé à Gundesberg pour garder le passage de l'Edder, M. de Rochechouart à Munden avec 2 brigades. M. de Talaru garde Lutternberge avec 6 B. de volontaires de Verteuil, le régiment de Nicolaï et 1 brigade de cavalerie. Il avait été attaqué à Speele sans succès. Mais tout cela ne pouvait empêcher le prince Ferdinand, s'il le voulait, de passer la Fulda; c'est alors que M. de Stainville demande au maréchal un renfort de 10 B., « qui, disait-il, rendront les efforts du prince Ferdinand inutiles et éviteront le retour en Hesse de toute l'armée du haut Rhin. »

Lorsque M. de Broglie eut connaissance du progrès de l'ennemi, M. de Maupeou dut envoyer à Munden la brigade de Castella avec M. de Diesbach et fit marcher en même temps d'Eimbeck, dans la nuit du 18 au 19, 3 brigades de cavalerie, 7 d'infanterie, les Carabiniers et beaucoup d'artillerie pour Harste, afin de pouvoir renforcer M. de Maupeou à Asche (ou Wibbecke), pour se porter en Hesse, s'il était nécessaire. Il envoya en même temps ordre à M. de Lusace, à Gandersheim, de revenir à Eimbeck, et à M. de Clausen, à Clausthal, de se replier sur Osterode. Ce dernier était sur le point d'aller à Wolfenbuttel; mais il aurait pu être, en ce moment, compromis par la marche qu'on annonçait d'un corps prussien sur Brunswick. Ces nouvelles paraissaient bien fondées, puisque le major d'Orb, du régiment de Royal-Nassau-hussards, venait de battre, près de Goslar, un détachement prussien qui se disait l'avant-garde de ce corps.

Le 19, le maréchal, déterminé à renforcer sa gauche par les mouvements de l'ennemi, distribue des troupes à Harste, à Asche,

à Ellershausen, et en donne le commandement à M. de Muy. Le même jour, 1 B. franc au service de la Prusse déserte de l'armée du prince Henri avec ses canons.

Le 20, le quartier général est transporté à Harste. L'armée ennemie quitte sa position près de Cassel et se replie en arrière d'Hohenkirchen. Le maréchal se rendit, le 19, à Harste. Apprenant que l'ennemi restait fixé dans sa position, il ne crut pas nécessaire de faire revenir toute l'armée en Hesse, attendu qu'il était impossible qu'au moyen du corps de M. de Rochambeau et des places de Ziegenhain, Marburg et Giessen, il arrivât une surprise de ce côté-là, et que, dès qu'il verrait le prince Ferdinand, il se retirerait, repasserait la Diemel et nous préviendrait peut-être dans le pays de Hanovre. Il jugea que le meilleur parti à prendre était, après avoir pourvu à la sûreté de la communication de Cassel à Munden, par un nombre de troupes suffisant, de s'attacher à interrompre la communication d'Hameln à l'armée ennemie, de tenir le plus de cavalerie et de chevaux d'artillerie et de vivres qu'il serait possible dans le pays de Hanovre pour y subsister et ménager la Hesse, et de pousser des corps le plus avant que la prudence le permettrait dans le pays de Hanovre et de Brunswick. Le prince héréditaire avait marché sur Fritzlar, où il se trouvait, le 21, avec 2 régiments de dragons et les hussards jaunes et noirs; M. de Killmansegg était resté à Hoof avec 4 régiments de cavalerie et 4 d'infanterie. M. de Broglie attendait que le mouvement de ce prince fût tout à fait décidé pour tâcher de l'en faire repentir, s'il tentait de passer l'Edder. Dans la situation où il était placé, le maréchal envisageait trois points à remplir : le premier, d'assurer la Hesse; le second, de conserver les communications de Gottingen et de Cassel avec l'armée; le troisième, de faire le plus de mal par sa droite au Hanovre et au pays de Brunswick (1).

M. de Muy, qui s'était rendu à Asche, eut l'ordre, le 20, d'aller à Uslar et de pousser en avant sur le Wéser les troupes de Maupeou et de Caraman. Le 20, le maréchal est à Cassel. Les ennemis venaient de se retirer en arrière de leur position et campaient entre Geismar et Helmershausen. Le prince héréditaire avait marché en même

(1) Le maréchal de Broglie au duc de Choiseul. Cassel, le 21 septembre 1761. (D. G., 3589, 167.)

temps par la gorge d'Helgershausen, mais on ignorait sa direction. M. de Thianges, envoyé par M. de Stainville à Gudensberg pour éclairer la gorge de Breitenbach, avec 8 E. de dragons et le régiment de Chamborant, fit savoir que le prince héréditaire débouchait par cette gorge et qu'en conséquence il allait porter ses troupes sur Homberg en Hesse, et ensuite à Ziegenhain. M. de Rochambeau (1) dut alors joindre à son commandement derrière l'Edder celui des troupes de M. de Thianges avec ordre de se tenir le plus près possible de l'ennemi, de l'attaquer, s'il en trouvait l'occasion, et pour cela il fut renforcé de 6 E. et 2 B. de grenadiers. Dans ce dernier but, M. de Clausen, à Osterode, ayant informé qu'il y avait peu de monde à Wolfenbuttel, et la marche annoncée du corps prussien se trouvant démentie, le maréchal lui ordonna de se lancer en deux marches sur cette ville et de s'en emparer. Tous ces ordres furent exécutés, mais n'eurent pas tout le succès espéré. MM. de Maupeou, de Caraman et de Vallière se portèrent sur le Wéser le 22; M. de Larre le passa et fit des prisonniers, ainsi que M. de Vallière; mais M. de Chabo trouva les gués trop bien gardés et ne put les traverser; il prit alors une position qui interceptait la navigation du fleuve. Le même jour 22, M. de Verteuil attaqua la Cascade de Wehlheiden près Cassel et l'emporta. M. de Clausen se porta effectivement à Wolfenbuttel, qu'il trouva bien gardé; il ne put s'en rendre maître, et, après y avoir jeté quelques bombes qui mirent le feu à différentes maisons, il se retira sur Goslar. M. de Vaubecourt, le 25, s'empara du château de Scharzfeld, dans lequel il prit 367 soldats, 18 officiers et 4 pièces de canon. (D. G., 3589, 169.)

Le maréchal comptait d'autant plus sur la retraite du prince Ferdinand, que la marche du prince héréditaire, qui s'était porté sur Hoof et ensuite sur Zierenberg, semblait l'annoncer; mais après l'insuccès de ses dispositions il vit s'évanouir toutes ses espérances.

(1) Rochambeau (Donatien de Vimeur, comte de), né à Vendôme, le 1er juillet 1725; cornette dans Saint-Simon en 1742; fait les campagnes de Flandre et de la guerre de Sept ans; lieutenant général en 1780; cette même année, reçoit le commandement de l'armée destinée à seconder les efforts des colonies de l'Amérique du Nord pour conquérir leur indépendance; maréchal de France le 28 décembre 1791; mort le 10 mai 1807. Plein d'honneur, de probité, de courage, doué d'une érudition immense. (D. G.)

Il se retourna alors sur le camp des ennemis près d'Hoxter, et, malgré la difficulté de faire passer le Wéser à gué par son infanterie et la situation avantageuse de ce camp, il résolut de l'attaquer le 2 octobre. Pour favoriser cette entreprise, M. de Lusace devait se porter le même jour entre Polle et Bodenwerder, afin d'occuper les ennemis dans cette partie; M. de Clausen, revenir à Eimbeck et garder ce poste pendant la durée de l'expédition; mais M. de Muy et le comte de Broglie, ayant reçu avis de l'arrivée de plusieurs corps de troupes sur le Wéser, elle fut suspendue.

Le 3 octobre, on sut que le prince Ferdinand avait décampé la veille à 11 heures du soir; on assurait qu'il avait passé la Diemel et qu'un corps seulement était resté près d'Obermeissen. Immédiatement les troupes portées entre Munden et Cassel remarchèrent sur le Wéser, et M. de Broglie gagna Uslar en vue d'une nouvelle disposition à prendre, tant du côté de Beverungen et Holzmunden que vers Eimbeck. Dès ce moment, il reprit son projet sur le Hanovre et Brunswick. A son arrivée, il alla reconnaître les bords du fleuve depuis Lippoldsberg jusqu'à Hoxter ; il n'y vit que trois petits camps ennemis, dont deux sur les hauteurs, à droite et à gauche d'Hoxter, et le troisième près de Polle. Depuis Karlshafen jusqu'à Hoxter, les rives étaient entièrement libres; cependant tous les rapports disaient leur armée à la gauche de la Diemel. Comme on n'était pas parfaitement instruit de la situation de l'ennemi, M. de Stainville envoya en reconnaissance sur Heinade le régiment de hussards de Chamborant. Le 8 seulement, on sut que le prince Ferdinand n'était pas allé à Korback, mais qu'il avait son quartier à Arolsen; le prince héréditaire était à Landau, et les Anglais à Wolfhagen. M. de Stainville, pour inquiéter leur flanc gauche, fit alors passer l'Edder à M. de Rochambeau, qui s'établit dans la plaine à la droite de cette rivière, tout en gardant Fritzlar et poussant les Chamborant sur Frankenberg.

Le maréchal de Broglie, persuadé que le prince Ferdinand ne passerait pas l'Edder, que son but était de priver le pays de Waldeck de ses ressources pour nous empêcher d'y établir nos quartiers d'hiver, ne fit aucun changement à son plan sur Wolfenbuttel et ne s'occupa qu'à troubler les relations des ennemis avec Hameln. Il y envoya, le 8, deux détachements considérables aux ordres de MM. de Maupeou et de Caraman. Le premier passa le Wéser à une

demi-lieue de Beverungen; mais son expédition, comme il l'écrit au maréchal le 10 octobre, de Lawenforde vis-à-vis de Berungen sur l'autre rive du Wéser, n'eut qu'un demi-succès : « Il ne m'a pas été possible d'exécuter les ordres que vous me donnâtes hier, d'entreprendre sur Brackel et Peckelsheim. Les volontaires de Verteuil, qui s'étaient portés, selon l'ordre, hier à Bodenwerder, en sont revenus par la nuit la plus affreuse; j'avais cependant tout disposé pour me rendre à Brackel : la légion Royale, le régiment de Bauffremont et de la cavalerie. A une demi-lieue de Beverungen, à la sortie du bois de Selsberge, il m'a fallu changer totalement mes dispositions ; ce corps s'est présenté tenant les hauteurs entre les deux bois. J'ai fait charger et pousser de bois en bois; l'histoire des ravins a exigé du temps; ils ont même été plus fermes que d'habitude. Somme toute, ils ont été atteints à la hauteur de Borgholz derrière le grand ravin, qu'il a fallu passer. La difficulté du terrain en a sauvé beaucoup. » (D. G., 3590, 82.)

Le 9, de grand matin, conformément aux ordres du maréchal, M. de Chabo fit partir M. de Caraman, qui trouva au delà de Halle le corps de Stockhausen. Il l'attaqua, le battit, et prit M. de Stockhausen lui-même. Il le poussait vivement, lorsque le corps de Luckner parut. Il fallut alors songer à la retraite. M. de Caraman et M. de Chabo, qui l'avait rejoint, la firent en très bon ordre, quoique serrés de près, et il y eut plusieurs charges très vives dans lesquelles toutes les troupes firent à merveille; elles consistaient dans le B. de grenadiers et de chasseurs de la brigade suisse de Boccard, des détachements des dragons d'Orléans et de Languedoc les Carabiniers et les régiments de Dauphin-Étranger, Chabrillan, Lautrec et Fumel, aux ordres de M. de Lautrec, qui s'y fit très remarquer. M. de Chabo tint quelque temps à Scharfeldendorf; mais voyant que Luckner faisait une disposition pour l'attaquer et le tourner par sa gauche, et que le B. de grenadiers et chasseurs de Navarre, que M. de Poyannes venait de lui envoyer et qu'il y avait placé, était attaqué, il fit sa retraite sur Stadtoldendorf, où était M. de Poyannes. Le maréchal, instruit que M. de Luckner avait attaqué M. de Caraman, manda à M. de Poyannes de marcher avec tout son corps à Scharfeldendorf pour soutenir M. de Chabo et réattaquer ensemble Luckner. Comme les jours commençaient à être courts, ces ordres arrivèrent trop tard et M. de Luckner, profitant de la nuit, se retira à Halle, d'où il partit

le lendemain de très bonne heure pour camper au bois d'Hastenbeck près Hameln. M. de Poyannes marcha le 9 au matin, et apprit à Scharfeldendorf la retraite de Luckner. Le maréchal joignit M. de Poyannes et, voyant qu'il n'y avait pas d'apparence d'atteindre l'ennemi, il laissa un détachement au delà de Halle, aux ordres de M. de Sombreuil, en le chargeant d'observer l'ennemi et de lui mander le lendemain s'il était encore dans la même position; mais Luckner partit à 11 heures du soir, se dirigeant sur Hildesheim en Hanovre (1).

M. de Maupeou, après avoir franchi le Wéser à Beverungen, atteignit des hauteurs d'où il découvrait Warburg, assurant qu'il n'y avait aucun ennemi, excepté à Hoxter; mais dans la nuit du 5 au 6 on sut plus positivement que des troupes avaient passé la Diemel et que des détachements commençaient à se montrer vers l'Edder, ce qui avait obligé M. de Rochambeau, à Hoof, de se replier. Sur ces nouvelles, le maréchal se rend à Eimbeck, mande à M. de Stainville de garder, pour la communication de Cassel à Munden, une partie des troupes destinées à se rendre sur le Wéser, et se prépare à donner plus d'extension à son projet sur Wolfenbuttel et sur Brunswick. Il forme un corps de 16,000 hommes, y compris celui de M. de Clausen; il y joint des canons et des mortiers, et en donne le commandement à M. de Lusace, qui se mit en marche le 6, pour arriver devant Wolfenbuttel le 9; M. de Clausen devait se présenter devant Brunswick le 8.

Malgré les différentes démonstrations de l'ennemi sur la Diemel, pendant le courant de septembre, M. de Broglie avait constamment conservé les différents camps d'Holzminden, Eimbeck et Gandersheim, d'où il avait étendu ses subsistances et les contributions du Wéser jusqu'au delà de la Nette. M. de Vaubecourt, pendant ce temps, par la prise du château de Schartzfeld, à la droite de la Rhume, ouvrait dans le Hartz une nouvelle communication par Osterode, Clausthal et Goslar, afin d'étendre ces mêmes contributions jusque sur l'Ocker, au cas que l'ennemi, s'opiniâtrant à se renfermer sur sa droite et en Hesse, découvrît trop son propre pays et se mît hors de pouvoir s'opposer aux entreprises que pourrait y former une partie de l'armée du roi.

(1) Le maréchal de Broglie au duc de Choiseul. Eimbeck, le 11 octobre 1761. (D. G., 3590, 86.)

Le prince Ferdinand trouvait des embarras multipliés à faire subsister son armée à la gauche du Wéser, dont la navigation se trouvait interceptée jusqu'à la vue d'Hameln par les troupes légères de l'avant-garde de M. de Chabo, en même temps que les détachements de M. de Maupeou et de M. de Caraman, en passant presque continuellement à la gauche du fleuve, y inquiétaient et harcelaient les convois et avaient sur les corps placés sur leurs derrières des avantages journaliers assez considérables. Le prince Ferdinand prit alors le parti de prolonger sa droite pour se mettre à portée de vivre du pays de Waldeck, en même temps que le corps aux ordres de M. le prince héréditaire, s'avançant sur l'Edder, menacerait la communication de Cassel à Francfort. Pour exécuter ce mouvement sans se détacher entièrement de Hameln et du Wéser, le prince Ferdinand se trouvait encore obligé de faire repasser à la gauche de ce fleuve une partie des troupes de l'armée alliée qui avaient toujours couvert les villes et États de la maison de Hanovre et de Brunswick. L'incursion de M. de Clausen sur Wolfenbuttel, d'où, après y avoir jeté quelques obus, il s'était replié le même jour (24 septembre) sur Lutter et de là sur Séesen, n'avait rien changé aux dispositions du prince Ferdinand, qui s'était contenté de faire marcher un corps de 7 à 8,000 hommes, avec Frédéric de Brunswick et le général Luckner, pour menacer la partie de Holzminden et de Halle où commandait M. de Chabo. Ce moment parut être à M. de Broglie le plus favorable pour l'exécution d'une entreprise sérieuse sur l'Ocker, et il vint lui-même d'Uslar à Eimberk voir M. de Lusace.

M. de Lusace comprit l'importance d'une expédition dont le succès dépendait surtout de la célérité et de l'activité avec lesquelles elle serait conduite. Le lendemain 6, la réserve, composée de 2 brigades d'infanterie française, d'Auvergne et de Lyonnais, des 2 brigades saxonnes, de 14 E. de cavalerie avec 12 pièces de 12, 6 obusiers et 2 mortiers, partit d'Eimbeck pour se diriger sur l'Ocker et y pousser ou arrêter ses opérations d'après les nouvelles que M. le maréchal donnerait des ennemis et des mouvements que M. le prince Ferdinand ferait pour s'y opposer. M. de Lusace vint avec la réserve à Gandersheim. M. de Clausen, resté à Gandersheim avec une partie de son avant-garde, pendant que l'autre, aux ordres de M. de Saint-Victor, était à Goslar pour éclairer le haut Ocker et assurer les convois de pain que la réserve

devait tirer de Gottingen, avait reçu, dès le 5 au soir, les ordres de M. de Lusace de marcher vers Lippspring le 6, comme pour menacer le Hanovre et donner le change au corps du prince Frédéric, campé à Hildesheim, qui, en marchant par sa gauche, pouvait prévenir M. de Lusace sur l'Ocker et renforcer la garnison de Wolfenbuttel et de Brunswick. Ce mouvement réussit; l'ennemi, au lieu de marcher sur l'Innerste, se porta avec vivacité jusqu'à Coppenbrugge, à la gauche de la Leine, pour prendre une position intermédiaire entre Hameln et Hanovre. La réserve, qui marchait sans équipages, se porta de Gandersheim jusqu'à Lutter; malgré la longueur d'une marche de sept lieues, on ne vit pas un seul traîneur, et l'armée entière entrait dans son camp à 4 heures après midi. M. de Clausen, rabattant le même jour par sa droite, vint à Sehlde, au confluent de la Nette et de l'Innerste.

Le lendemain 8, passant la rivière, il place son quartier à Broitzen, forme à la droite et à la gauche de l'Ocker l'investissement de Brunswick et coupe la communication de cette place avec Wolfenbuttel. Le même jour, M. de Lusace fait encore une marche de six grandes lieues et arrive, à 1 heure après midi, avec son avant-garde en vue de Wolfenbuttel, où, après avoir décidé l'emplacement des troupes, il reconnaît la place, dont il fit sommer le gouverneur par le colonel de Block, son aide de camp, pendant que les troupes arrivaient sur le terrain où elles devaient camper. M. de Samer ayant répondu, que d'après les ordres de son maître, il se défendrait à toute extrémité, l'ouverture de la tranchée est résolue le soir même. Tous les arrangements sont pris pour une attaque de vive force le lendemain matin. M. de Lusace envoya une seconde fois M. de Block, qui revint quelque temps après avec la réponse du gouverneur, demandant au moins la permission d'envoyer un courrier à Brunswick; sur le refus de cette demande, M. de Block revint avec le général de Zastrow, que M. de Stamer envoyait avec les pouvoirs pour capituler.

Le 11, M. de Lusace, ne voulant point perdre de temps pour intimider la garnison de Brunswick et sonder le degré de résistance que le gouverneur avait ordre de lui opposer, envoya porter aux duchesses douairières les passeports qu'elles avaient demandés, et M. de Montchenu eut ordre de sommer provisionnellement le général Imhof qui y commandait. La réponse de ce

général fut entièrement la même que celle de M. de Stamer. Quoique M. de Lusace ne se flattât pas de prendre avec ses 12 pièces de canon une ville dont les remparts étaient garnis d'une artillerie si nombreuse, il n'en jugea pas moins nécessaire de s'approcher de Brunswick pour pousser la démonstration aussi loin que possible. En conséquence, il fit marcher, le même jour 11, M. de Lutzelburg avec les 2 brigades de cavalerie et de l'infanterie, commandée par M. de Vatan, pour resserrer l'investissement de la place sur le bas Ocker et communiquer avec M. de Clausen, dont tous les postes repassèrent à la gauche de la rivière.

Le 12, M. de Lusace laisse M. de Blaisel pour commander dans Wolfenbuttel, fait passer l'Ocker à toute sa réserve et s'établit à une petite portée de canon de Brunswick, avec son quartier à l'abbaye de Riddagshausen. On eut tout l'air de reconnaître la place; on fit faire le jour même des fascines, et on construisit dans la nuit une batterie dans les jardins vis-à-vis de la porte d'Auguste, ouvrage couvert par 8 compagnies de grenadiers.

Le 13, l'ennemi fit pendant la nuit un feu fort vif de canon de tout calibre et de la mousqueterie de ses chasseurs, placés dans une redoute sur le flanc droit de la batterie, ce qui n'empêcha pas l'ouvrage d'être perfectionné et la batterie d'être en état de tirer dès le 13 au matin; mais les nouvelles de M. le maréchal à M. de Lusace l'informant des mouvements du prince Ferdinand pour abandonner la Hesse et se rapprocher en totalité du Wéser, et de la marche du corps de M. de Wangenheim pour se joindre à celui du prince Frédéric et de M. de Luckner, arrêtèrent ces travaux (1).

(1) Le 31 octobre, le roi confia au comte de Choiseul-Praslin le ministère des affaires étrangères, sur la démission volontaire du duc de Choiseul, qui désirait, jusqu'à la paix, se concentrer dans les ministères de la guerre et de la marine. Il avait servi avec honneur, et en dernier lieu comme chef d'état-major de l'armée d'Italie. Sa santé délicate et un peu d'indifférence l'avaient longtemps éloigné des affaires; néanmoins, en 1758, il accepta l'ambassade de Vienne et, au mois de mai 1761, il était nommé plénipotentiaire de France au congrès d'Augsburg. Cette assemblée n'ayant pas eu lieu, il entra au conseil, en qualité de ministre d'État, le 19 août 1761. Le duc de Choiseul passait ainsi au comte de Choiseul le ministère des affaires étrangères, tout en se réservant la correspondance avec l'Espagne et le Portugal, voulant par lui-même veiller au pacte de famille, qu'il regardait comme son plus bel ouvrage.

L'arrivée de l'ennemi dans les environs de Peine l'ayant enfin décidé à repasser l'Ocker le 14, il ne crut pas devoir tirer un seul coup de canon contre cette ville, tout le mal qu'il aurait pu lui faire ne devant être d'aucun avantage aux intérêts du roi. L'objet principal, qui était de ramener M. le prince Ferdinand sur le bas Wéser, étant rempli, les ordres furent donnés dès le 13 au matin pour la marche du lendemain.

Le 15, la réserve s'avança sur trois colonnes de Flachstockheim à son camp de Lutter; M. de Blaisel en fit l'arrière-garde avec la garnison de Wolfenbuttel. De retour de cette course, le maréchal reçut la nouvelle de la prise de Wolfenbuttel. Le prince Ferdinand, par des marches très vives, s'était rapproché d'Hameln, avait jeté plusieurs ponts sur le Wéser, près de cette place; le prince héréditaire s'était replié par Stadtberg et prenait la route de la Westphalie par Furstenberg et Buren. M. le maréchal de Broglie, pensant que le prince Ferdinand pourrait se porter à Eimbeck avant l'arrivée de M. de Lusace, rapprocha de lui une partie des régiments établis sur la Werra et la Fulda. M. de Soubise en ce ce moment s'occupait à évacuer Meppen et à en détruire les fortifications; l'armée du bas Rhin occupait toujours Cöesfeld; le prince de Condé était à Nottuln.

Du côté du maréchal de Broglie, le prince Ferdinand avait fait passer le Wéser à une partie de son armée; le reste campait à Grohnde; Hoxter était abandonné, ainsi que tous les postes ennemis sur le fleuve jusqu'à Polle, et nos troupes légères les avaient occupés sur-le-champ. Ces dispositions de l'ennemi laissaient à penser que le prince Ferdinand, persuadé de notre projet d'assiéger Brunswick, marcherait avec toute son armée pour tenter de faire lever le siège, et qu'il appelait le prince héréditaire pour garder Hameln et la rive gauche du Wéser contre M. de Stainville. En conséquence, il dispose ses forces de la manière suivante.

A l'égard de M. de Stainville toujours à Cassel, M. de Broglie lui prescrit de s'éloigner de cette place afin d'épargner les fourrages et de se mettre en état d'y former un magasin; de s'emparer du château de Khoten et de le détruire, de manière à empêcher les ennemis de s'y établir et à pouvoir consommer les vivres de cette partie de la Westphalie, voisine du pays de Waldeck, de la haute Diemel, de l'Edder; enfin de former à Waldeck un magasin

pour la subsistance de la cavalerie destinée à y rester l'hiver, et un autre à Fritzlar.

Les armées belligérantes restaient maintenant inactives dans leurs positions; elles sentaient un grand besoin de repos de part et d'autre. Le maréchal, qui avait déjà réglé ses quartiers d'hiver, profita de cette tranquillité et du froid qui commençait à se faire sentir pour cantonner la plus grande partie de la cavalerie, sauf celle des corps avancés. L'infanterie de MM. de Maupeou et de Guerchy, celle d'Uslar et du haut Wéser, ainsi que les B. de grenadiers et de chasseurs, prirent également leurs cantonnements. 5 brigades d'infanterie campèrent à Eimbek avec 8 E.; M. de Lusace, à Gandersheim; M. de Clausen, avec son avant-garde, à Gehrenrode; M. de Chabo, renforcé de la légion Royale, à Scharfeldendorf; M. de Poyannes, avec 2 brigades d'infanterie, à Esckershausen; M. de Guerchy, avec 2 brigades de cavalerie et 2 d'infanterie, à Stadtoldendorf; M. de Maupeou, avec 2 brigades d'infanterie, 1 de cavalerie, 1 régiment de dragons, 1 de troupes légères et les volontaires de Verteuil, à Holzminden; M. de Talaru à Lippoldsberg, M. de Rochechouart à Furstenberg.

M. de Stainville, afin d'exécuter les ordres qu'il recevait, porta toutes ses troupes dans le bailliage de Wolfhagen. M. de Rochambeau à Stadtberg, avec des troupes légères à Paderborn et à Warburg, devait se rendre lui-même, le 19, à Wolfhagen; mais le défaut de moyens de transport des vivres l'empêchant d'aller plus loin, le maréchal jugea inutile la marche de ce corps au delà de la Diemel et prit le parti de le séparer pour renforcer la droite de l'armée. En conséquence, il manda à M. de Stainville d'envoyer derrière l'Edder les régiments de cavalerie de Royal-Pologne, la Reine, Dessalles, Crussol et Moustier sous M. d'Aubigny, se proposant de les diriger de là près de Dillenburg et Limburg, puis sur Mayence, lorsque le moment en serait arrivé (1).

M. de Rochambeau est porté à Frankenberg avec 9 B., pour couvrir cette cavalerie et border la rivière depuis Frankenau jusqu'à Battenberg; il avait devant lui, sur la gauche de l'Edder, le régiment de Chamborant, et, en avant de Fritzlar, 1 régiment

(1) Le maréchal de Broglie au duc de Choiseul, le 23 octobre 1761. (D. G., 3590, 179.)

de dragons; les grenadiers Royaux et postiches occupèrent différentes places, et Munden reçut la brigade de Normandie pour garder le Wéser jusqu'à Lippoldsberg; les volontaires de Flandre durent entretenir des détachements sur Warburg, afin de se replier sur Bodefeld, si les subsistances venaient à leur manquer. En même temps, M. de Stainville marche à Duderstadt avec le régiment des grenadiers de France, celui d'Escouloubre et 2 régiments de dragons; mais sur la nouvelle de la marche des Prussiens vers Halberstadt et de l'arrivée à Seesen et Goslar du corps de M. de Freytag et d'autres troupes légères, sa destination est changée : il se dirige sur Grund et Clausthal, où il trouve 1 brigade d'infanterie, 1 de cavalerie et les volontaires de Verteuil. Dans cette position, il couvrait le corps de M. de Lusace à Gandersheim; son artillerie est renvoyée à Francfort et les équipages licenciés.

Les affaires du côté de l'armée du haut Rhin présentaient en ce moment le même état de tranquillité; M. de Stainville, rendu à Forste le 28 octobre et à Seesen le 29, pousse les volontaires de Saint-Victor à Goslar et laisse 1 B. à Clausthal. Dans cette position, à défaut d'ennemis, ce général avait à lutter contre la difficulté des vivres; les montagnes du Hartz, presque dévorées, ne pouvaient plus lui offrir que leurs mines et leurs bois, situation qui devait bientôt cesser.

Depuis le 29 octobre jusqu'au 3 novembre, les différents corps de l'armée du haut Rhin restent dans leurs mêmes positions, et on continue des fourrages en avant de nos corps, vers Halle, Capellenhagen, Alfeld, Bodenburg et Lutter. De son côté, le prince Ferdinand reste jusqu'aux premiers jours de ce mois dans l'inaction. Le bruit du pays annonçait que les alliés s'occupaient de leurs quartiers d'hiver et qu'ils en avaient même déjà fait prendre la route à quelques équipages.

C'est alors que les postes de M. de Stainville à Goslar apprirent que les ennemis rassemblaient des troupes considérables à Wolfenbuttel; M. de Saint-Victor, qui veillait à leur mouvement, informa, le 3, que M. de Luckner s'avançait en deçà de Closter, Ringelheim, entre Langelsheim et Gitter, sur la Nette. Lorsque M. de Broglie en fut instruit, il s'occupa immédiatement de concentrer ses forces.

Dans la journée du 4, les ennemis avaient construit deux ponts sur le Wéser; le gros de l'armée du prince Ferdinand s'était ras-

semblé pour passer cette rivière, et le corps de milord Gramby, marchant par sa gauche, s'était approché par la rive gauche de la Leine. Le même jour, vers le soir, le prince héréditaire passait la Leine et campait à la hauteur d'Alfeld. Pendant la nuit, M. le maréchal donna ordre aux différents corps détachés de l'armée de se réunir, aussitôt l'ordre reçu, au camp d'Eimbeck où, par des raisons de subsistances, il n'avait gardé que 5 régiments d'infanterie.

Le prince héréditaire, à Alfeld le 4 à midi, n'était plus qu'à quatre lieues d'Eimbeck, et la plupart de nos corps détachés en étaient bien plus éloignés. Dans cette situation critique, le maréchal ne balança pas cependant à l'attendre avec son petit nombre d'hommes et se rendit, à la pointe du jour, à nos premiers postes sur le chemin de Hanovre, où il projeta son plan de défense.

M. d'Espiez (1) fut chargé de s'avancer jusqu'au village, avec le peu de dragons et hussards qui formaient notre cavalerie, et 1 B. de grenadiers, pour retarder la marche de l'ennemi; il s'en acquitta avec toute la fermeté et le zèle possibles, et il rendit en cela un grand service à l'armée. Une aussi petite troupe ne pouvait pas cependant arrêter longtemps un corps de 30,000 hommes dont la tête commençait à déboucher vers les 9 heures du matin. M. le maréchal fit prendre les armes et plaça 2 brigades d'infanterie sur les hauteurs de Brunsen; il se fit joindre ensuite par 2 autres brigades, et n'en laissa qu'une dans la plaine vis-à-vis des débouchés par lesquels le prince Ferdinand et milord Gramby pouvaient venir. L'assurance avec laquelle le prince héréditaire vit qu'on l'attendait lui en imposa sans doute; on s'aperçut qu'il hésitait sur le parti à prendre, et il resta jusqu'à 3 heures sans se déterminer. Il marcha ensuite rapidement jusqu'à portée de nos troupes et on ne douta pas qu'il ne fût décidé à nous attaquer; il se contenta cependant de canonner, et nous lui répondîmes de même depuis 3 heures et demie jusqu'à 6 heures. Presque au moment où cette canonnade commençait, les têtes de nos différents corps parurent. La réserve de M. de Guerchy, qui joignit la première, s'établit à la gauche du champ de bataille; il plaça à propos 6 B. de grenadiers et chasseurs à la pointe des hauteurs, pour con-

(1) Espiez (marquis d'), capitaine dans Crussol, 1748; brigadier, 10 février 1750; maréchal de camp, 25 juillet 1762; lieutenant général; mort en 1770.

tenir la tête de milord Gramby qui commençait à déboucher vers les 4 heures par le chemin d'Erzhausen. Quelque cavalerie anglaise parut cependant vouloir gagner les hauteurs vis-à-vis de notre centre, où nous avions M. de Lostanges, qui par sa fermeté en imposa à cette colonne. Les deux armées se trouvèrent ainsi réunies et en présence à l'entrée de la nuit, pendant laquelle nous fîmes toutes nos dispositions pour recevoir le combat. Nous nous attendions à une attaque générale, le 6 au point du jour. Un brouillard très épais empêcha pendant quelque temps de juger le dessein de l'ennemi; enfin, vers les 10 heures, on s'aperçut qu'il se préparait à camper. A 5 heures du matin, M. de Lostanges, resté sur les hauteurs vis-à-vis de la route des ennemis, entendit un grand mouvement dans leur camp, ce qui lui fit juger qu'ils se retiraient; il en donna avis à M. le maréchal, qui fit sur-le-champ tenir prêts deux gros détachements pour suivre leur arrière-garde. Le premier, avec M. de Poyannes, son infanterie et les troupes à cheval de M. de Clausen, se porte en avant du village de Brunsen, d'où on aperçut le corps du prince héréditaire campé sur les hauteurs d'Ammensen. A l'arrivée de nos troupes, ce corps détendit son camp, replia sa gauche sur sa droite et se plaça sur des hauteurs à l'entrée de la gorge d'Alfeld, dans une position inattaquable. On dut se contenter de l'observer pendant la nuit. Le maréchal avait marché avec ce détachement. Le second, aux ordres de MM. d'Espiez et de Lostanges, fut dirigé sur l'arrière-garde de M. de Gramby. M. de Lostanges, qui en avait la tête, poussa successivement les postes des ennemis depuis Wenzen jusqu'à Mainholzen. Arrivé au point où les ennemis se trouvaient en force, il fallut une disposition pour attaquer; on se mit en marche et la colonne de gauche, que menait M. d'Espiez, avait déjà repoussé 1 B. des Écossais et fait canonner des escadrons qui l'appuyaient, lorsqu'on aperçut le camp des ennemis sur deux lignes entre Worwohle et Wangelnsted, prêt à se porter au secours de ses postes avancés. La partie devenant trop inégale, on dut songer à se retirer.

La nuit du 8 au 9, le corps resté sur les hauteurs derrière Ammensen se replia sur Alfeld, et une partie de celui de milord Gramby marcha par la droite sur le chemin de Stadtoldendorf. Le maréchal, instruit de ce mouvement, ordonne au commandant de l'artillerie de la descendre des hauteurs, où elle devenait inutile par

la retraite des ennemis, et de la parquer sur le chemin de Moringen pour être en état de se rapprocher de Gottingen. La disette des fourrages rendant nécessaire un mouvement sur cette ville, il fait en même temps marcher quelques brigades d'infanterie et les Carabiniers de Provence avec de la cavalerie, aux ordres de M. de Guerchy et de M. de Poyannes, pour reconnaître la position de l'ennemi, pouvoir juger de la force du corps resté sur les hauteurs de Worwohle, et s'assurer s'il se retirerait entièrement ou s'il changerait seulement de position.

M. de Stainville, à Hoppensen, et M. de Chabo, à Dassel, qui, de leur côté, devaient se porter sur le flanc droit et sur les derrières de l'ennemi, s'étaient mis en mouvement. Les troupes de M. de Stainville occupaient déjà les hauteurs de Luthorst, et M. de Chabo celles de Mackensen, lorsqu'ils aperçurent des colonnes considérables de l'ennemi gagnant les mêmes points qu'eux. Le maréchal fit aussitôt rentrer au camp les détachements de MM. de Guerchy et de Poyannes et renforça de 2 brigades d'infanterie M. de Stainville. A la nuit, on sut que la plus grande partie de l'armée ennemie avait marché par sa droite vers Stadtoldendorf et que les troupes du corps du prince héréditaire avaient même pris cette direction. Ce mouvement mécontentait le prince Ferdinand, désireux de prendre une position pour achever les subsistances qui restaient dans la partie d'Holzminden et de Stadtoldendorf et qui pouvaient lui permettre de la garder quelques jours. Alors le maréchal, ne voyant plus rien d'offensif dans ce mouvement, se décide à se rapprocher de Moringen et d'Uslar, parti devenu nécessaire par l'absence des fourrages des environs d'Eimbeck, qu'on avait entièrement consommés.

En conséquence, le 11, toute l'armée se porte en avant de Moringen sur les hauteurs d'Iber et Stockheim, ayant à sa droite le corps de M. de Clausen à Holtensted, ceux de MM. de Stainville et de Chabo à Sulbeck et Rotenkirchen, et quelques troupes de M. de Rochechouart dans la partie d'Uslar pour éclairer Sohlingen.

M. de Lusace s'avança de Gandersheim sur Immensen, à la rive droite de la Leine. Tout ce mouvement en avant se produisit très tranquillement. Les corps vis-à-vis de MM. de Stainville et de Chabo ne suivirent même pas les arrière-gardes; sur le soir seulement, quelques centaines de hussards s'approchèrent du cantonnement du régiment de Berchiny; mais, découverts, ils se retirèrent.

Le 11, toutes les troupes restent dans la même position.

Le 12, on continua la marche; le quartier général s'établit à Harste, et l'arrière-garde de M. de Stainville se porte dans les villages de Glabebeck et d'Asche, où elle cantonne.

Le 13, M. de Rochechouart à Uslar, n'y trouvant plus à subsister, et les ennemis s'étant portés en force sur lui par Schoningen, se retire à Ahrenborn et place 1 régiment de troupes légères et la légion Royale à Verlichhausen. Pour lier ses troupes à celles de M. de Stainville, M. de Rochechouart reçut l'ordre, dans le cas où il serait obligé d'abandonner le ruisseau de Lippoldsberg, de se placer près de Furstenhagen, pour empêcher les troupes légères ennemies de pénétrer par cette contrée, et M. de Stainville celui de masquer le débouché d'Eligerode vis-à-vis d'Asche et celui d'Adelipsen. Le même jour 13, MM. de Lusace et de Clausen, tous deux sur la Rhume près de Northeim, repassèrent cette rivière. Le prince héréditaire, qui avait réuni près de Gandersheim les corps de Wangenheim, de Luckner et de Freytag, attaqua l'arrière-garde de M. de Clausen au moment du passage de la rivière. Il y eut un combat de cavalerie assez vif entre les Luckner et la brigade de dragons du Roi et de la Ferronnays. Il fut d'abord à notre avantage; mais, leur nombre devenant très supérieur, M. de Clausen retira ses dragons sous le feu de son infanterie, qui obligea les ennemis à s'éloigner. Tout le fourrage de la rive gauche de la Leine ayant été consommé, le maréchal fait passer l'armée, le 16, à la droite de cette rivière; le camp est marqué sur les hauteurs qui la bordent le long du grand chemin de Gottingen à Northeim, le centre à Northeim; le quartier général s'établit au château d'Hardenberg sur l'Hevet. Toute la cavalerie cantonne dans les environs. MM. de Lusace et de Clausen occupent la Rhume jusqu'au delà de Gieboldehausen, et les troupes aux ordres de M. de la Guiche restent à Northeim. MM. de Chabo et de Rochechouart tiennent, chacun avec un corps de troupes, l'entre-deux de la Leine au Wéser.

Le 28, une partie de l'armée du haut Rhin repasse la Werra, entre en quartiers d'hiver, et les régiments destinés à revenir en France sont rapprochés du Rhin. Ce mouvement général eut lieu le 29, et le maréchal de Broglie quitta le château d'Hardenberg, se rendant à Gottingen. Avant de gagner Cassel, où devait être le quartier général, le maréchal inspecte les quartiers de sa droite; il

visite, le 30, à Mulhausen, les ouvrages auxquels on avait travaillé; le 2 décembre, il est à Gotha, le 4 à Eisenach, le 5 à Wanfried et Eschwege, et enfin il arrive le 6 à Cassel.

Au retour de son excursion, le maréchal écrit de Cassel, le 7 décembre, au duc de Choiseul pour lui donner une idée de la situation où se trouvaient ces différents postes et les troupes : « Je suis arrivé ici, de la tournée que j'ai été faire sur la droite des quartiers de l'armée. Pour commencer par Gottingen, j'ai laissé cette place munie de tout ce dont elle peut avoir besoin l'hiver. La garnison est bonne et nombreuse, et j'y ai placé des officiers supérieurs les plus capables et les plus actifs. Les travaux ordonnés à Mulhausen ont été conduits par M. de Boisclaireau et M. de Chambre, ingénieur, avec une vivacité et une intelligence surprenantes. Comme poste, c'est un des meilleurs qu'on puisse trouver. L'impuissance où aurait été le pays de Gotha et d'Eisenach de fournir des fourrages pendant le courant de l'hiver au corps saxon et à la légion Royale m'a obligé de placer 3 B. de ces troupes dans les villages de la Saxe électorale entre Mulhausen et Eisenach, et, afin de les couvrir, j'ai mandé à M. de Chabo de faire sortir de Mulhausen le régiment de volontaires de Hainaut et de le placer à Langensalza; il est en avant d'eux, les couvre parfaitement et sert de point intermédiaire entre Gotha et Mulhausen. Il en est de même des troupes qui sont à Gotha; elles éclairent le pays, couvrent la droite du corps saxon et sont couvertes par Naumburg, Schlitz et Gera, postes occupés par l'armée de l'Empire. J'avais chargé M. de Maupeou de profiter du passage de quelques troupes qui vont hiverner du côté de la Sieg et de Dillenburg pour chasser M. Bock de Ruthen, d'où il tirait des fourrages et des contributions du duché de Westphalie, et faire achever de détruire les ouvrages que les ennemis y avaient encore. »

La retraite du général Bock, qui avait tenu ses troupes rassemblées au bivouac dès notre arrivée à Korbach, ne permit de ramasser qu'une centaine de prisonniers qu'il fallut aller chercher à Aurocht et près d'Erwitte. Il n'y eut que quelques chariots de fourrages enlevés ; la meilleure œuvre fut la destruction des fortifications de Ruthen et de Callenhard (1).

(1) M. de Maupeou au maréchal de Broglie. Korbach, le 4 décembre 1761.

Du 11 au 16, les troupes de l'armée du Rhin sont mises en marche pour se rendre dans leurs quartiers d'hiver, ainsi répartis :

Pays occupés par les troupes.	Bataillons.	Escadrons.
Arrondissement de Cologne : M. Dauvet..............	9	3
— de Dusseldorf : M. de Vogué..........	7	6
— de Meurs : M. d'Apschon............	7	4
— de Wesel : M. de Langeron...........	10	»
— de Clèves : M. de Saint-Chamand.....	9	6
— de Gueldre : M. de Beausobre........	3	2
— de Liège : M. d'Andlau...............	2	20
Total.............	47	41

Le surplus des troupes reste en France, et 136,000 hommes en Allemagne.

Du 18 au 19, les troupes de l'armée du haut Rhin sont appelées à entrer dans les quartiers d'hiver, distribués comme suit :

Comte de Lusace, de Kreutzburg à Gotha, 10 B., 5 E. — *M. de Roth*, depuis Eschwège, Allendorf jusqu'à Lichtenau, 15 B. — *M. de Muy*, Cassel, Melsungen, Treyssa, Hungen, 18 B., 10 E. — *M. de Maupeou*, Fritzlar, Wetter, Dillenburg, Giessen, 17 B., 9 E. — *M. de Laguiche* (1), Weilburg, Limburg, Montabaur, Altenkirchen, Nieder et Ober Hadamar, Hachenburg, Coblentz, 7 B., 31 E. — *M. Dessalles*, Aschaffenburg, Gelnhausen, Hanau, Offenbach, Francfort, Hoechst, Friedberg, Worms, Heppenheim, 15 B., 21 E. —

(1) Laguiche (Jean, comte de), d'une ancienne famille de Bourgogne qui a fourni des hommes distingués sous Charles VIII et Louis XII, un grand maître de l'artillerie sous Henri III et Henri IV, et un maréchal de France sous le règne de Louis XIII ; né le 14 juillet 1719 ; guidon d'ordonnances du roi, 2 août 1736 ; colonel de cavalerie ; aide de camp de M. de Belle-Isle ; se distingue dans la défense d'un convoi où il est grièvement blessé et sauvé par le capitaine Pontecoulant (correspondances du prince de Conti au marquis de Lassay et de M. de Bissy au camp des Gonnelies devant Charleroi, 20 juillet 1746) ; maréchal de camp, 10 mai 1748 ; lieutenant général, 1er avril 1760 ; prisonnier, 20 septembre 1762 ; commandant le comté de Charollais ; commandant en chef en Bourgogne le 21 janvier 1763 ; mort en 1774 ; ses enfants et petits-fils entrèrent tous au service. Jean de Laguiche était fils d'Éléonore de Langheac, petite-fille de Bussy-Rabutin, célèbre par son esprit caustique, militaire et auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules* (1665), de *Mémoires* et d'une *Histoire de Louis XIV*.

M. Lutzelburg, Fulda, Geisa, Bruckenau, Neustadt, Hamelburg, 4 B., 25 E. — *M. de Poyanne*, Gemunden, Karlstadt, 18 B.; garnisons, Mulhausen, 2,000 hommes, 1,200 chevaux : 104 B., 104 E.; Gottingen, 4,200 hommes, 1,750 chevaux.

De tous côtés, les troupes françaises ou ennemies ne sont plus occupées maintenant que de leur installation ; les corps destinés à rentrer en France se mettent successivement en route, et le maréchal de Broglie (1) part le 27 décembre, se rendant à Versailles, en laissant son commandement à M. de Muy, et à tous les commandants de postes ou de détachements des instructions particulières.

Comme l'année précédente, l'armée française reprit ses quartiers d'hiver dans la Hesse. L'agonie de l'Allemagne continuait, et on devait s'attendre d'un moment à l'autre à l'abandon du Hanovre et de la Hesse par le roi de Prusse, qui ne recevait plus de subsides de l'Angleterre : la campagne avait donc continué avec des succès balancés des deux côtés. C'était une grande victoire pour l'ennemi de n'avoir rien perdu. Le manque d'entente des généraux avait permis aux princes de Brunswick de leur tenir tête avec des forces inférieures. « Les généraux seuls furent coupables, car les soldats français n'étaient plus ces indisciplinés d'il y a quelques années, et se comportaient bravement dans les affaires de postes et de détachements (2). »

(1) C'est à la suite de ce départ que le maréchal de Broglie fut privé du commandement de l'armée, de son gouvernement en Alsace, et exilé.

(2) *Mémoires de Napoléon*, t. VIII, p. 306.

Le duc de Choiseul, que l'alliance avec l'Autriche et l'Espagne rassurait sur les craintes d'une guerre continentale, diminua beaucoup les dépenses et les forces de l'armée. Par une ordonnance du 10 décembre, le roi réduisit son infanterie à 19 régiments de 4 B., 22 de 2 B., et 6 de 1 B. Les régiments portèrent le nom de provinces et l'engagement était fixé à huit ans. Cette ordonnance paraissait conçue dans le but d'avoir de jeunes officiers et de vieux soldats. Tous les régiments étaient vêtus de blanc.

CHAPITRE VIII.

ARMÉE DU BAS RHIN. — AVRIL A DÉCEMBRE 1761.

Avril. 15. M. de Soubise part de Versailles; le 19, à Francfort. — 21. Quitte cette ville, arrive le 23 à Dusseldorf; trouve l'armée si peu organisée, qu'il ne peut la mettre en mouvement.

Mai.—L'armée du maréchal de Soubise, 112 B., 119 E. et 5,000 hommes de troupes légères, environ 100,000 hommes, sur le Rhin, de Coblentz à Wesel; avec le corps de Broglie, total : 199 B., 197 E., et 10,000 hommes de troupes légères. Sa situation. — 15. Près Dusseldorf, Wesel et Rees. — 19. Décide de faire avancer la cavalerie sur le Rhin.

Juin. — Composition de l'armée, son effectif. Vers le 9, le corps du général Luckner à Eimbeck. — 11. Les troupes de Chevert passent le Rhin. — 12. Le camp de Rees. L'armée fait un mouvement en avant. — 13. Près Hamm, un corps ennemi. — 14. Passage de l'Emscher. — 15. Chevert à Bochum, l'armée à Essen; 16, à Wattenscheid. — 17. Le prince Ferdinand concentre ses forces à Neuhaus près Paderborn. Le corps anglais à Hamm et Soest. — 18. L'armée à Dortmund ; M. de Soubise à Masfen; séjour. — 21. A Brackel; attaque simultanément Unna, Lunen et Kamen. — 22. S'empare de Lunen. — 23. A Unna, Kamen et Lunen. — 24. Le prince héréditaire réunit 25,000 hommes à Hamm. — 25. M. de Broglie à Cassel. — 26. M. de Soubise se propose de prendre une position en avant d'Unna. — 29. Succès du prince de Croy à Scherfede. Le prince Ferdinand, repoussé à Schwert et Westhofen, repasse la Roer. — Le corps du général Wangenheim à Ruthen. M. de Broglie à Lichtenau.

Juillet.— Du 1er au 15 juillet, le prince Ferdinand manœuvre entre l'Ahse et la Lippe. — 1. M. de Soubise à Unna. — 3. A Hemmerde. — 4. Marche sur Werl ; combat de Siddinghausen, dans lequel M. de Soubise bat l'ennemi. — 5. Affaire en avant d'Hemmerde. Camp de Schluckingen. — 6. Entre Ober-Ense et Ruhne. Jonction des deux armées du bas et du haut Rhin. M. de Soubise à Schluckingen. — 7. Sur les hauteurs en arrière de Soest (50,000 hommes environ). M. de Soubise au camp de Bremen. — 12. Engagement sérieux entre l'Ahse et la Lippe. — 14. M. de Soubise à Scheidingen. Affaire du comte de Lusace sur la haute Lippe. — 15. M. de Soubise à Klotingen. — 16. Combat de Vellinghausen. M. de Broglie a l'avantage de la première journée ; le lendemain il est forcé de se replier sur Oestinghausen, en arrière du champ de bataille. M. de Soubise avait pris Scheidingen, mais le mouvement forcé de M. de Broglie l'oblige à se retirer sur Soest. Camp de Paradies. — 18. Mouvements dans les deux armées. — 19. A Benninghausen. —

20. Combat de l'Ober-Ense, où le duc de Coigny bat le prince héréditaire. — 21, 22, 23. A Recklinghausen. — 25. Séparation des deux armées du bas et du haut Rhin. — 26. A Herdingen, entre Arnsberg et Neheim (moins 32,000 hommes donnés à l'armée du haut Rhin). — 28. Engagement du prince de Soubise avec le prince héréditaire sur les hauteurs de Hoingen. L'ennemi est repoussé avec perte.

Août. 4. Près de Schwerte. — 5. Dortmund. — 6. A 3 heures du matin, attaqué par le prince héréditaire. — 7. Camp de Rahm. — 9. Corps de 10,000 hommes envoyé à l'armée du haut Rhin. — 10. Marche sur quatre colonnes à Bockum. — 11. A Westerholt. — 12. L'armée dans les bruyères d'Hulsen. L'ennemi sur le Mulbach. — 13. Elle passe la Lippe près d'Haltern, s'établit à Hans-Dulmen. — 14. Volontaires de Clermont et de Conflans portés en avant. — 15. M. de Voyer à Appelhulsen. Prince de Condé à Buldern. — 16. L'armée sur Appelhulsen. La réserve du prince de Condé à Bosensell sur le Stever. M. de Voyer à Albachten. — 17. Détachements sur Munster. — 18. Sortie de la ville. — 20. A Appelhulsen; quartier général à Albachten. — 21. M. de Condé à Drensteinfurt. M. de Vogué à Sendenhorst. — 23. M. de Condé canonne Hamm. — 24. L'armée à Albersloh; sur la haute Werse. MM. de Cambefort et de Conflans dans l'Ost-Frise. — 26. Elle retourne à Appelhulsen. Elle y séjourne les 27, 28, 29.— 30. Affaire à Roxel. — 31. L'armée à Dulmen.

Septembre.— Les princes Ferdinand et héréditaire continuent leurs mouvements sur le Wéser, la Diemel et la Lippe, agissant l'un et l'autre contre les armées du bas et du haut Rhin. — 1er. M. de Soubise revient sur Dulmen. — 2. Marche sur Haltern.— 3. MM. de Fronsac et de Cambefort poursuivent l'arrière-garde ennemie.— 4. L'armée à Westerholt; y reste les 5, 6, 7, 8, 9. Dans la nuit du 9 au 10, prise par M. de Vandermesch de 1 B. anglais et de hussards hessois entre Lunen et Werne. — 12. A Recklinghausen, après quelques avantages sur le prince héréditaire. — 20. A Coësfeld, en laissant un corps à Dorsten, et Chevert à Recklinghausen. Le prince de Condé à Hortsmar. L'armée toujours à Coësfeld.

Octobre. 1er. L'armée à Coësfeld. — 3. Prise de Meppen par le prince de Condé. — 14. Le prince héréditaire revenu près de Lippstadt. — 15. L'armée à Borken. M. de Condé à Ramsdorf. — 21. Le général Oheimb suivi par M. de Wurmser jusqu'à Drensteinfurt. — 24. L'armée à Dorsten, le 25 à Buer. — 25. Camp de Buer. — 26. Marche à Essen ; troupes légères jusqu'à Lunen et Hamm. L'armée cantonnée depuis Lutgendortmund jusqu'à hauteur de Mulheim et Kettwig. — 30. Le prince de Condé à Meppen.

Novembre.— L'armée s'établit dans les cantonnements entre l'Emscher et la Roer.— 11. La Gendarmerie repasse le Rhin. — 12. M. de Conflans de Dortmund à Bockum. — 13. M. de Soubise à Dusseldorf. — 16. Les dernières troupes passent le Rhin à Wesel et Dusseldorf. Situation des troupes de l'armée du bas Rhin.

Décembre. 4. Départ du maréchal de Soubise pour Versailles, il laisse le commandement à M. de Vogué.

Deux armées françaises vont opérer en Allemagne : celle du bas Rhin aux ordres de M. de Soubise, composée de 112 B. et 119 E.,

non compris 5,000 hommes de troupes légères; celle du haut Rhin, sous M. de Broglie, 87 B., 78 E. et environ 5,000 hommes de troupes légères. Depuis le commencement de cette guerre, la France n'avait pas eu en Allemagne des forces aussi considérables. Le roi sentait la nécessité de procurer la paix à la France et à toute l'Europe, et ce grand déploiement devait l'imposer, s'il ne l'obtenait par la voie des négociations. En attendant que l'armée du bas Rhin pût agir, tout devait tendre à empêcher l'ennemi de s'établir entre l'armée de M. de Broglie et l'Edder. Le roi voulait que l'armée du bas Rhin (Soubise) entreprît dans les premiers jours de mai le siège de Munster, et que celle du haut Rhin (de Broglie), dans la Hesse, fût en état de marcher à la date du 1er mai. Les Russes et les Autrichiens menaçaient la Silésie, des forces russes et suédoises s'établissaient en Poméranie, le feld-maréchal Daun et l'armée de l'Empire en Saxe, le feld-maréchal de Loudon devant les frontières de la Silésie. La guerre se continuait malgré les apparences d'un congrès à Augsburg pour traiter de la paix; la grande démonstration de la France avait donc pour but d'appuyer les négociations.

L'armée du haut Rhin, après avoir chassé l'ennemi, étendait sa droite jusqu'à Fulda et Wurtzburg et sa gauche à Coblentz, ayant tous ses quartiers couverts par la Werra, la Fulda, l'Edder et la Lahn. Quelques troupes de l'armée du bas Rhin occupaient la basse Sieg; le reste campait derrière le fleuve depuis Andernach jusqu'à Clèves, et sur la Meuse sous le commandement de M. de Chevert. Les quartiers du prince Ferdinand de Brunswick, couverts par la Diemel, la Roer et le Rhin, occupaient une partie du Hanovre, le pays d'Hildesheim, le haut comté de la Marck, les évêchés de Paderborn, d'Osnabruck et de Munster. Les Prussiens se mettaient en mouvement dès les premiers jours d'avril. Quelques régiments de l'armée de l'Empire venaient d'être battus près de Saalfeld sur l'Ilm et de Plaue sur la Gera, et le général Haddick, commandant de l'armée, semblait se replier sur le Mayn. Quant à l'armée de l'Impératrice, sous le maréchal de Daun, il y avait apparence qu'elle serait assez occupée sur l'Elbe et en Bohême. Ces circonstances devaient nécessairement influer sur le plan des opérations des deux armées françaises, qui fut arrêté d'après un projet présenté par M. de Choiseul.

M. le prince de Soubise partit, le 15 avril, de Versailles pour l'ar-

mée, après avoir reçu de M. de Choiseul une instruction écrite portant que, vu le grand nombre de troupes réunies en Allemagne et les inconvénients inséparables d'un trop vaste commandement, le roi avait décidé qu'il serait plus utile au bien de son service de former deux armées : l'une, destinée à opérer en Westphalie, aux ordres de M. le prince de Soubise, et l'autre, sous ceux du maréchal de Broglie, pour agir par la Hesse. « Avant l'entreprise du prince Ferdinand de Brunswick en Hesse, ajoutait l'instruction, on avait pour objet de soutenir la position de Cassel et de Gottingen, alors réellement un peu forcée, et de donner à l'armée du haut Rhin le temps de se réparer sans courir les risques de perdre ces deux places. Le siège de Munster avait été arrêté comme l'opération la plus capable de réaliser ces objets. L'entreprise du prince Ferdinand a rendu plus nécessaire encore l'assemblée de l'armée du bas Rhin et la célérité de ses opérations. La retraite des ennemis de la Hesse et les succès de l'armée du haut Rhin, qui a besoin de six semaines de repos avant de commencer ses opérations, produisent un changement dans la position première; mais ils ne doivent en occasionner aucun dans l'exécution des projets qui y avaient rapport. Non seulement il est nécessaire que l'armée du bas Rhin soit assemblée le 1er mai sur les bords de ce fleuve, mais il est indispensable qu'elle commence à agir à peu près à cette époque. Le maréchal prince de Soubise sentira aisément que S. M. ne s'est déterminée au siège de Munster que par la raison qu'il lui a paru intéressant de faire commencer, sans perte de temps, la campagne à son armée du bas Rhin par un projet offensif et par la cause des subsistances : car, selon les vues purement militaires, si l'on avait pu rassembler des moyens suffisants, il aurait été sans doute plus utile d'entreprendre au début de la campagne le siège de Lippstadt et de couvrir ce siège avec l'armée de M. de Broglie, renforcée de quelques troupes de l'armée de Soubise. Lippstadt pris, Munster serait tombé aisément, et les deux armées du roi auraient été en pleine action dans ce pays ennemi avec des positions assurées pour l'hiver. Les circonstances et le défaut de moyens empêchent que l'on ne puisse penser à cette opération au début de la campagne; mais, si les ennemis laissaient prendre Munster, il faudrait s'occuper uniquement du siège de Lippstadt, et alors l'armée de M. de Broglie, réparée, pourrait couvrir cette opération. » (D. G., 3584, 68.)

Le prince de Soubise arrive le 19 à Francfort et entre aussitôt en conférence avec M. de Broglie. Ils rédigèrent un mémoire adressé à Versailles et d'après lequel M. de Soubise se proposait de faire camper une partie de ses troupes sur les bords du Rhin dans les premiers jours de mai. Le commencement des opérations, indiqué dans son instruction vers le 15 ou le 20 mai, ne pouvait avoir lieu à cette époque pour l'armée du haut Rhin, parce que sa réorganisation n'était pas encore complète. Il part ensuite de Francfort le 21, se rend à Dusseldorf le 23, et s'occupe, dès son arrivée, des moyens dont il pouvait disposer. Il n'a pas lieu d'être satisfait de l'organisation de ses forces, car les 23 B. revenus de la Hesse ne pouvaient marcher dans les premiers jours de mai. Sur les 19 B. de l'armée du maréchal de Broglie qui arrivaient dans le bas Rhin, une seule brigade se présentait en état. Des 40 B. venant de France, une grande partie n'était pas encore rendue à destination et il leur manquait beaucoup d'artillerie. Il ne restait de l'ancien fonds de l'armée que 12 B. capables d'agir; et toute la cavalerie, sauf 14 E., ne serait pas rétablie avant le 20 mai; 16 E., en marche du haut Rhin, seraient à peine réunis avant la fin du mois, et les deux dernières divisions de la maison du Roi n'arriveraient sur la Meuse que le 11. L'artillerie et les autres parties indispensables à son service, retardées à Metz, n'en partiraient que le 22. D'après ces détails, impossible de camper, dans les premiers jours de mai, plus de 50 B., 42 E. et le corps de Fischer. Les troupes légères entraient à peine dans leurs quartiers, et ne seraient pas réorganisées avant la fin du mois.

Dans cette situation, M. de Soubise écrivit, le 13 mai, à M. de Choiseul : « L'armée du bas Rhin a éprouvé des difficultés et des retardements qui ne lui permettent pas de suivre le plan d'opérations indiqué pour les premiers jours de mai. Les ennemis ont un corps de 20 à 25,000 hommes aux environs de Munster; ils s'y retranchent et paraissent vouloir en défendre les approches. Le gros de l'armée du prince Ferdinand occupe l'évêché d'Osnabruck et celui de Paderborn, très à portée de joindre le prince héréditaire, qui commande à Munster. L'autre partie de son armée tient les cantonnements de la Diemel et du Wéser aux environs d'Hameln. Le premier objet des opérations des deux armées françaises doit être de chercher à déposter le prince Ferdinand et de parvenir à lui faire repasser le Wéser, après quoi les sièges de Munster et de Lippstadt

se feraient avec facilité et sûreté, et celui de Hameln n'éprouverait peut-être pas de grands obstacles. En conséquence, l'armée du bas Rhin débouchera par la rive droite ou gauche de la Lippe; elle remontera cette rivière en menaçant Munster ou Lippstadt, selon le parti que prendra l'ennemi. En même temps l'armée du Mayn descendra le Wéser plus ou moins bas, selon les obstacles qu'elle rencontrera. Les ennemis seront obligés d'abandonner leur position intermédiaire, de se diviser ou de se déterminer à la défensive. En adoptant ce préliminaire de plan de campagne, les armées du haut et du bas Rhin ne se trouveraient pas compromises : elles demeureraient toujours indépendantes, mais elles agiraient pour le même motif, qui sera toujours de chercher à rejeter l'ennemi au delà du Wéser et de se rendre maître des places de Westphalie. » (D. G., 3596, 367.)

Le 15 mai, les troupes commencèrent à arriver dans leurs différents camps près Dusseldorf, Wesel et Rées ; les deux premiers à la droite, et le troisième à la gauche du Rhin (1). Le prince héréditaire se trouvait, depuis le 14, à Nottuln avec 15 à 18,000 hommes, et ses troupes légères à Coësfeld et Dulmen.

M. de Soubise s'occupait du soin de mettre toutes ses troupes en état d'entrer en campagne, et le 19 il expédie des ordres pour faire avancer sur le Rhin toute la cavalerie, à l'exception de 2 brigades; les troupes légères devaient joindre dans les derniers jours du mois, et le maréchal espérait pouvoir se mettre en mouvement le 3 ou le 4 juin, malgré les pluies continuelles qui rendaient le pays presque impraticable. Beaucoup de contrariétés engagèrent le duc de Choiseul à remettre au 1er juin le commencement des opérations.

Pendant ce temps, le prince de Soubise combinait un plan dont il fit part à M. de Broglie, en l'engageant à lui communiquer ses impressions. Il pensait qu'à beaucoup d'égards, on devait se trouver dans la situation de 1759, et prendre des précautions pour tirer ses vivres de Dusseldorf et même de Cologne, afin de se ménager l'occasion de se porter en avant de Soest, et aussi bien qu'il pourrait être nécessaire soit pour ne point le compromettre, soit pour être

(1) La cavalerie resta dans ses cantonnements, ainsi que les troupes d'infanterie qui n'avaient pas encore achevé leurs réparations.

à portée de seconder ses opérations, et se servir de toutes les ressources des deux armées en forçant l'ennemi à abandonner la Westphalie. Il ajoutait qu'il chercherait à conserver les deux rives de la Lippe, pensant que, de son côté, le maréchal de Broglie menacerait les rives du Wéser.

Le roi ne pouvait qu'approuver ces dispositions, qui remplissaient ses intentions de voir commencer les opérations dans les premiers jours de juin, et, à l'égard de la combinaison des deux armées du haut et du bas Rhin, sur laquelle M. de Soubise paraissait insister, M. de Choiseul lui répétait que dans le premier mois de la campagne il devait, si c'était possible, oublier que le roi eût une armée sur le haut Rhin et se borner à manœuvrer vis-à-vis du prince Ferdinand, afin de profiter des occasions que lui donneraient les ennemis lorsque les mouvements de M. de Broglie les forceraient à se diviser. Le ministre ajoutait que ce serait vers le 15 juillet que la réunion de toutes les forces serait nécessaire, et qu'en attendant, si l'armée du prince Ferdinand avait dépassé Hamm lorsque celle du bas Rhin se mettrait en mouvement, celle-ci pouvait trouver entre cette ville et Dusseldorf plusieurs positions pour y camper et observer les mouvements ultérieurs de l'ennemi.

M. de Broglie, en répondant au mémoire du 13 mai, fit connaître au prince de Soubise qu'il entrait dans les mêmes vues, et celui-ci lui en adressa, le 21, un autre plus détaillé sur les mouvements et la combinaison des deux armées. Ainsi s'exprimait M. de Soubise dans ce nouveau mémoire : « Les armées du haut et du bas Rhin ayant le même objet, leurs mouvements et opérations doivent être concertés de façon à se procurer les secours réciproques que les différentes situations dans lesquelles elles pourront se trouver exigeront ; et, l'ennemi occupant à peu près le centre de leur position respective, ce serait abandonner l'avantage de leur supériorité et s'exposer au doute des succès qu'elle semble devoir leur assurer, que d'opérer l'une avant l'autre, ou sur des points par lesquels elles ne pussent pas se communiquer. Leur objet principal est de soutenir la Hesse et de se rendre maîtresses de la Westphalie, dont l'accessoire portera sur l'Ost-Frise et sur tout le pays situé à la rive gauche du Wéser. Pour remplir cet objet avec succès, il est nécessaire d'éviter que l'ennemi puisse attaquer à forces égales ou supérieures l'une des deux armées, sans avoir rien à craindre de l'autre; et il résulte de

ce principe que leurs opérations doivent commencer à peu près à la même époque, et que ni l'une ni l'autre ne peuvent se commettre à une action que d'après les diversions qu'elles pourraient faire. On peut considérer que les places de Munster, de Lippstadt et d'Hameln feront les points les plus essentiels de la défense et la direction suivant laquelle M. le prince Ferdinand prendra ses positions; et, d'après ce qui vient d'être dit, les deux armées doivent regarder cette direction comme le front sur lequel elles auront à entreprendre. L'armée du bas Rhin embrassera la droite et le centre de ce front, depuis Munster jusqu'à Lippstadt, et celle du haut Rhin doit naturellement se charger de la gauche. Reste à discuter les mouvements qu'elles pourront faire et de quel point elles partiront.

« La conclusion de ce mémoire est que l'armée de Soubise doit s'avancer par la rive droite ou par la rive gauche de la Lippe, sur laquelle il serait toujours très important qu'elle fût à cheval pour profiter des ressources de ces deux rives, et que l'armée de Broglie doit se rapprocher autant qu'elle pourra du Wéser pour s'y mettre également à cheval au-dessous du confluent de la Diemel, menaçant et la communication d'Hameln et le flanc gauche de l'ennemi par Driburg. » (D. G., 3596, 369.)

Il fut alors convenu entre eux que les deux armées seraient mises à portée de se joindre vers les sources de la Lippe et agiraient ensemble pour pousser l'ennemi au delà du Wéser, afin de se prêter un secours mutuel pendant les différents sièges qu'on jugerait convenable d'entreprendre.

Le maréchal de Soubise comptait, vers le 10 juin, déboucher de Wesel et de Dusseldorf, réunir toutes ses forces à la première ou à la deuxième marche, et s'avancer sans s'arrêter jusqu'à Hamm, Soest, et même au delà. Il engagea, en conséquence, M. de Broglie à chercher à inquiéter le prince Ferdinand dès le 20. Il pensait toujours que, si M. de Broglie rassemblait ses troupes le 19 ou le 20, comme il le laissait espérer, il se trouverait en état d'agir en même temps, et que les ennemis trouveraient de grands embarras; que, s'il devait seulement compter sur ses forces, il pourrait être retardé dans les progrès qu'on devait attendre de la supériorité des deux armées réunies. Mais le maréchal de Broglie, en tenant ses trois corps rassemblés, se proposait d'opérer suivant la direction des premières marches de M. de Soubise ou le parti

arrêté par le prince Ferdinand. Il y avait malentendu entre les deux maréchaux. Toute la correspondance relative au début de la campagne et les mémoires fournis par les deux maréchaux mettaient bien Versailles en état de juger de la situation dans laquelle se trouvaient les deux armées et de leurs moyens d'opérer aux époques déterminées; mais on ne voyait pas encore d'ensemble sur l'espèce d'opérations que chacune d'elles devait entreprendre, ni sur leurs marches réciproques. Il parut alors nécessaire au conseil du roi d'indiquer plus particulièrement aux commandants des armées quels devaient être leur objet et leur conduite. Cette lettre tend au même but et s'attache à dissiper un commencement de désaccord entre les deux commandants en chef.

Le duc de Choiseul à M. de Soubise.

« 1er juin 1761.

« La manière dont M. de Broglie s'explique dans son mémoire du 24, non seulement sur les opérations des deux armées et les époques pour leurs mouvements, mais aussi sur la manière dont il se propose de concourir à vos vues, en se conformant à ce que vous jugerez à propos de lui prescrire, a dû vous mettre fort à votre aise pour l'exécution des opérations auxquelles vous jugerez à propos de vous déterminer. Ces dispositions de la part du maréchal de Broglie doivent être capables de vous faire perdre l'idée à laquelle je ne peux vous cacher que je vous ai vu avec peine trop attaché, lorsque vous avez pensé, ainsi que vous me le mandez et que vous le répétez dans votre lettre du 19 à M. le maréchal de Broglie, que la marche de votre armée à la droite ou à la gauche de la Lippe et l'époque de son mouvement devaient être soumis au parti qu'il devait prendre et à l'assemblée de son armée sur Cassel ou sur la Werra. Il est certain que, votre premier mouvement étant aussi rapproché qu'il l'est du moment où M. le maréchal de Broglie pourra commencer les siens, les circonstances sont fort différentes de ce qu'elles auraient été si vous vous étiez mis en marche au mois de mai; et, comme vous avez beaucoup de chemin à faire avant d'arriver à portée des ennemis, il est

très vraisemblable que le moment où vous pourrez avoir besoin de l'armée du haut Rhin ne devancera pas celui où elle sera en état d'agir. Je mande de nouveau à M. de Broglie de continuer ses dispositions, afin que rien ne retarde de sa part, ni de celle de ses troupes, les opérations qu'il projette. » (D. G., 3596, 21.)

Avant d'entamer le récit des opérations de l'armée du bas Rhin, nous en donnons ci-après la composition :

Lieutenants généraux : MM. de Chevert, du Mesnil, Mailly, Lassalle, Voyer, Vogué, de Croy, Brancas, Saint-Chamant, Ségur, Castella, la Luzerne, prince de Condé ; Castries, général de la cavalerie et maréchal des logis ; Fougères, commandant la maison du Roi ; la Sone, commandant les gardes ; Montboissier, Landreville, la Ferrière, de Levis, d'Andlau.

Maréchaux de camp : MM. de Cursay, Roquepine, d'Aubigny, Maugiron, Groslier, Bezons, Langeron, la Morlière, Bissy, Wurmser, Lugeac, prince de Rohan, de Thiard, Turpin, Brehant, Talaru, Rochefort, Fronsac, Périgord, du Châtelet, Thianges, Melfort, la Tour du Pin ; Cornillon, major général ; Besenval, commandant les Suisses ; duc de Coigny, commandant les dragons ; d'Invilliers, l'artillerie ; Bourcet, le génie.

Infanterie : gardes françaises, 4 ; gardes suisses, 2 ; Piémont, 4 ; Normandie, 4 ; Boisgelin, 4 ; Talaru, 4 ; Lyonnais, 2 ; Touraine, 2 ; la Couronne, 2 ; Limousin, 2 ; Bretagne, 2 ; Briqueville, 2 ; Vaubecourt, 2 ; Rouergue, 2 ; la Reine, 1 ; Orléans, 2 ; Condé, 2 ; Saint-Maurice, 2 ; Lemps, 2 ; gardes lorraines, 2 ; Flandres, 2 ; Vatan, 2 ; la Marche-Prince, 1 ; Forest, 1 ; Enghien, 2 ; Royal-Cantabres, 1 ; Cambis, 2 ; la Tresne, 2 ; Lally, 2 ; Mehegan, 2 ; l'Espinasse, 2 ; Langaunay, 2. — *Suisses :* Boccard, 2 ; Reding, 2 ; Salis, 2. — *Allemands :* Alsace, 4 ; la Marck, 3 ; Royal-Suédois, 3 ; Bouillon, 2 ; Vierzet, 2 ; Horion, 2. — *Irlandais :* Bulkeley, 1 ; Clare, 1 ; Dillon, 1 ; Rooth, 1 ; Berwick, 1 ; Royal-Écossais, 1 ; Ogilwy, 1 (99 B.). — *Milices :* Alençon, 1 ; Colmar, 1 ; Sarreguemines, 1 ; Lons-le-Saulnier, 1 ; Paris, 1 ; Soissons, 1 ; Montargis, 1 ; Valenciennes, 1 ; Troyes, 1 ; Joigny, 1 ; Mantes, 1 (11 B.). — *Artillerie* : Invilliers, Saint-Auban 1 (2 B.). — *Cavalerie :* maison du Roi, compagnies, 1 ; Noailles, 2 ; de Villeroi, 2 ; de Luxembourg, 2 ; de Beauvau, 2 ; Gendarmes, 1 ; Chevau-légers, 1 ; Mousquetaires, 2 ; Grenadiers à cheval, 1 ; Gendarmerie, 8 (22 E.) ; Royal, 2 ; le Roi, 2 ; Royal-

Piémont, 2; Cravates, 2; Pologne, 2; Aquitaine, 2; Roussillon, 2; Berry, 2; la Reine, 2; Orléans, 2; Chartres, 2; Condé, 2; Bourbon, 2; Lusignan, 2; Poly, 2; Talleyrand, 2; Dessalles, 2; Trasignies, 2; Beauvilliers, 2; Charon, 2; Noailles, 2; Fumel, 2; Damas, 2; la Rochefoucauld, 2; Saint-Aldegonde, 2; Vogué, 2; Crussol, 2; d'Espinchal, 2; d'Escouloubre, 2; Moustiers, 2; Preyssac, 2; des Cars, 2 (64 E.). — *Hussards :* Chamboran, 6. — *Dragons :* Royal-dragons, 4; Dauphiné, 4; Choiseul, 4; Flamarens, 4; Languedoc, 4; Chapt, 4 (30 E.). — *Troupes légères :* Conflans, volontaires de Clermont, Dauphiné (127 E.); Soubise, de Cambefort, guides à cheval, environ 5,500 hommes.

La campagne de 1760 avait été longue, les opérations d'hiver pénibles, et les troupes ne prenaient leurs quartiers d'hiver qu'au moment où commençait la campagne de 1761; c'est donc à ce moment que les deux armées se mettent en mouvement.

Le 9, l'artillerie rassemblée à Neuss part pour Kaiserwerth, où se concentrent le 10, aux ordres de M. de Chevert, les troupes formant le camp de Dusseldorf. La maison du Roi s'avance le même jour sur la rive gauche du Rhin.

Le 10, on ouvre des marches entre la Roer et l'Emscher, et entre cette dernière rivière et la Lippe, dans le but de réunir l'armée sur la rive droite de la Lippe ou sur la rive droite de la Roer. Le maréchal de Soubise et son quartier général sont à Wesel, où il passe en revue les troupes de la maison du Roi. Instruit des préparatifs de l'ennemi, prenant plus de précautions vers lui que sur la Lippe, il explique, dans sa lettre du 12, les motifs de sa marche sur la rive gauche de cette rivière et les moyens à employer pour assurer la combinaison des deux armées et remplir les intentions qui lui sont dictées. L'ennemi était en mouvement depuis quelques jours : le prince héréditaire campait à Nottuln; les Anglais avaient porté quelques régiments à Soest, Hamm et dans les environs de Lippstadt, avec leurs troupes légères. Il manquait encore à M. de Soubise quelques pontons et chariots; mais ces objets ne pouvaient mettre obstacle à ses mouvements, et il fit ses dispositions de manière que les troupes à Dusseldorf pussent se porter, le 11 et le 12, sur la Roer, le camp de Rées se réunir à celui de Wesel, toute la cavalerie et la maison du Roi passer le Rhin le 10 et le 11, et séjourner le 12. Enfin toute l'armée devait marcher en avant le 13, et, comme les

ennemis pouvaient se trouver en force à hauteur d'Unna et de Hamm, il se proposait de la réunir à la deuxième ou à la troisième marche.

Le 11, les troupes de Chevert marchent à Broich, sur la rive gauche de la Roer; la maison du Roi achève de passer le Rhin et de se réunir aux troupes du camp de Wesel. Le camp de Rées, aux ordres de M. de Voyer (14 B. et 14 E.), passe le Rhin et s'établit sur la rive droite.

Le 12, le camp de Rées s'avance près d'Isselburg, d'où, marchant par sa droite, il vient s'établir en avant de la gauche de la première ligne du camp de Wesel, près de Drevenack. Le maréchal de Soubise écrivit de Wesel, ce même jour 12 juin, au duc de Choiseul : « Si le prince Ferdinand divise ses forces, il lui sera difficile de résister; s'il les réunit, ce qui est plus vraisemblable, je chercherai un poste où l'ennemi ne pourra m'attaquer qu'avec un très grand désavantage, et je donnerai à M. de Broglie toutes les facilités qui pourront dépendre de ma position pour lui donner les moyens d'opérer une diversion décisive. Je puis me tromper, mais je pencherais beaucoup à préférer la diversion la plus rapprochée, surtout si le prince Ferdinand réunit son armée vers Paderborn et Lippstadt, ou sur les hauteurs entre les sources des rivières d'Embscher et de la Lippe. Plus M. de Broglie paraîtrait vouloir s'approcher, plus les ennemis doivent craindre une impulsion générale; ils ne s'y exposeraient pas; ils céderaient le terrain, et l'on remplirait aisément les sièges de Munster, de Lippstadt, et même celui d'Hameln, sans courir les risques d'un événement toujours incertain. En conséquence, je désirerais que M. le maréchal de Broglie se portât sur la Diemel et passât cette rivière sans se compromettre, plutôt dans la partie haute que dans la partie basse. Cependant, toute diversion à la rive gauche du Weser doit être favorable; de mon côté, je m'avancerai autant qu'il me sera nécessaire, même au delà de Soëst, dans la direction de Buren ou de Paderborn, et les deux armées, très indépendantes l'une de l'autre, seront à portée de s'entr'aider de différents secours de subsistances et d'artillerie. » (D. G., 3596, 33.)

Le 13, à 5 heures du matin, l'armée prononce un mouvement général. Le camp de Wesel, composé de 55 B. et de 69 E., y compris la maison du Roi, passe la Lippe sur quatre colonnes, dont

celle de gauche, composée du corps de M. de Voyer, augmentée de 2 régiments de dragons, des volontaires de Clermont et du reste de ceux de l'infanterie, ne s'ébranle que la dernière, destinée à couvrir la gauche de l'armée, qui campe la gauche à Hersfeld, et la droite un peu en avant de Holten. Le corps de M. de Voyer sert d'avant-garde, celui de M. de Chevert passe la Roër sur deux colonnes et s'établit à Essen (1). Le prince de Croy reste sur la rive gauche de la Roër avec ses troupes pour couvrir la communication.

Le 14, le corps de Chevert part pour Steele. L'armée, après avoir passé l'Emscher, séjourne à Essen, et la maison du Roi en arrière. Le corps de M. de Voyer s'est réuni à l'armée, et cet officier général, avec les 2 régiments de dragons, les volontaires de Clermont, les hussards et les volontaires de l'infanterie, a longé l'Emscher par la rive gauche, en le remontant, pour couvrir le flanc gauche de l'armée.

Le 15, M. de Chevert est en avant de Bockum, et l'armée séjourne à Essen.

Le 16, l'armée marcha à Wattenscheid sur deux lignes, entre ce village et Bockum. La maison du Roi se place en avant d'Essen, et les volontaires de Conflans occupent Dortmund.

Le 17, M. de Chevert se présente devant Dortmund, l'armée s'établi en avant de Bockum, et la maison du Roi à Wattenscheid.

La position du prince de Soubise était très bonne; mais, la regardant comme trop en arrière, il jette des ponts sur l'Emscher pour pouvoir se porter sur les hauteurs de Dortmund. Outre le repos dont on avait besoin, les chemins se trouvaient dans le plus mauvais état, et il fallait attendre les convois, dont la marche était encore plus difficile que celle des troupes.

Le 18, toute l'armée se réunit en ordre de bataille à Dortmund, avec une avant-garde de 6 régiments de dragons, de 2 brigades de cavalerie, de 3 d'infanterie, des hussards de Chamborant et des

(1) *M. de Chevert à M. de Choiseul.*

« Essen, 13 juin.

« Le maréchal de Soubise m'a confié le commandement de 31 B. et 18 E.; demain je serai à Steele. Je ne puis assez me louer de la discipline des troupes. » (D. G., 3586, 62.)

volontaires de Clermont, de Dauphiné et de Conflans, ainsi que de ceux de l'infanterie du prince de Condé. M. de Voyer est chargé des troupes légères. Cette avant-garde campe sur la rive gauche de l'Emscher en avant de l'armée.

Le soir du 18, le quartier général est transporté de Langendreer à Marten, d'où le prince de Soubise écrivit au maréchal de Broglie : « Pour me conformer aux volontés du roi et me mettre en état de les exécuter, je me suis avancé jusqu'ici avec le plus de célérité qu'il m'a été possible. L'armée est arrivée dans son camp très fatiguée, mais en bon ordre. Il nous est ordonné de chercher à faire les sièges de Munster, Lippstadt et Hameln; nous ne pouvons, je crois, y parvenir qu'en obligeant le prince Ferdinand à abandonner sa position centrale, et ne pensez-vous pas que le plus sûr moyen de le déterminer est de rapprocher les deux armées et de lui faire craindre de s'exposer à un combat trop inégal devant des forces aussi supérieures? Je joins l'itinéraire des marches que je projette (1), et je n'y changerai rien à moins que je ne rencontre des obstacles insurmontables. » (D. G., 3586, 86.)

Le lendemain 19, il y eut un engagement entre les hussards de Chamborant et les hussards ennemis. L'armée se trouvant très fatiguée par les marches et le mauvais temps, M. de Soubise ordonne un repos de quelques jours, et le 22 elle arrive au camp de Brackel. Le prince de Condé, commandant de l'avant-garde, est envoyé sur les hauteurs de Dorstfeld, et Fischer à Schwerte pour couvrir la droite, assurer la marche des convois qui venaient de Dusseldorf et surveiller l'ennemi. Sur ces entrefaites, M. de Broglie lui annonce son départ de Francfort le 18, pour arriver à Cassel le 19, et que l'armée pourrait y être rassemblée le 25; il le pressait de lui faire connaître d'une manière positive les points sur lesquels il dirigeait ses marches, et s'il était déterminé à rapprocher les deux armées pour faire perdre au prince Ferdinand l'avantage de sa position centrale, en l'obligeant à se retirer à mesure qu'on avancerait sur lui, ou bien de faire agir par des diversions. On voit ici M. de Bro-

(1) Itinéraire : 22. l'armée du bas Rhin marchera au delà de Dortmund, l'avant-garde en avant; 23, à Unna; 24 et 25. séjour; 26, à Werl; 27, séjour. On marchera à Soëst. si l'ennemi n'oppose que de faibles obstacles; 28, à Soëst, d'où l'on prendra la route d'Anrochte sur Ruthen et Buren, ou celle d'Erwitte et Salzkotten sur Paderborn, selon les opérations.

glie ne s'arrêter sur aucun de ces deux partis; mais il demandait au prince de Soubise des époques fixes, afin de pouvoir opérer en conformité de ses mouvements et se porter tout de suite au delà de la Diemel, pour ménager le pays entre cette rivière et Cassel.

Du camp de Brackel, le 22, le prince de Soubise écrivit au maréchal de Broglie : « L'armée vient d'arriver ici, et demain je compte la porter en avant d'Unna, où la position m'a paru meilleure qu'ici. Je séjournerai le 24, et peut-être le 25. Ce matin, à la pointe du jour, j'ai fait attaquer Lunen, Kamen et Unna, que les ennemis tenaient encore. M. de Turpin, avec les volontaires de l'armée, commandés par M. de Pedemont, et ceux de Clermont, soutenus par la brigade de Talaru, a emporté Lunen très brusquement; on vient de m'amener près de 300 prisonniers. A Kamen, les ennemis ont entendu l'attaque de Lunen et ont commencé leur retraite en bon ordre. Le passage de la rivière, dont les ponts étaient rompus, a retardé nos troupes; cependant M. de Viomenil a joint leur arrière-garde, les a chargés vigoureusement et a ramené nombre de prisonniers, presque tous à cheval, à Unna; nos avant-gardes ont fusillé longtemps. Le prince héréditaire est à Hamm. Les troupes sont campées sur la rive droite et la rive gauche de la Lippe. Toutes ces attaques étaient dirigées par M. de Voyer. » (D. G., 3586, 112.)

M. de Soubise l'avait prévenu, dès le 14, de son intention de s'avancer sur Soëst pour y arriver le 22 ou le 23, si le prince Ferdinand ne s'y opposait pas. En effet, les trois marches à faire pour arriver à hauteur de Hamm et de Soëst étaient d'autant plus délicates, que le prince héréditaire se montrait à Hamm le 17, que les Anglais campaient entre cette ville et Soëst, qu'il y avait un corps à Werl avec des postes avancés à Unna et Lunen, et que le prince Ferdinand se rassemblait à Neuhaus; mais le général français avait pris ses dispositions pour recevoir l'ennemi, s'il venait le combattre (1).

La marche sur Soëst fut approuvée par le roi, puisque M. de Broglie était en état d'opérer en même temps que M. de Soubise.

Le 23, on campe à Unna.

Le 24, l'avant-garde du prince de Condé fut poussée à Kessebuhren.

Dans sa lettre de ce jour, adressée du camp d'Unna au maréchal

(1) Voir la lettre du prince de Soubise au maréchal de Broglie, du 18 juin.

de Broglie, le prince de Soubise dit : « Pour ne point perdre de temps, le concours rapproché des deux armées me paraît plus avantageux que les diversions éloignées pour déterminer le prince Ferdinand à abandonner la Westphalie et à repasser le Weser. Nous avons tous deux le même but : bien servir le roi et chercher à faire une campagne heureuse. Je suis persuadé que vous n'auriez pas balancé à me proposer un autre projet, si vous l'aviez jugé préférable à celui que vous adoptez. Je continuerai à suivre les époques indiquées dans ma dernière lettre, à moins que les ennemis ne me préviennent. Le prince Ferdinand est à Hamm depuis plusieurs jours avec le corps de troupes qui était sous ses ordres en avant de Munster. Toutes les nouvelles qui m'arrivent depuis hier au soir confirment la marche du prince Ferdinand sur Soëst; leur réunion est assurée et pour ainsi dire faite; mais la position qu'ils veulent prendre n'est pas encore décidée. Si je ne rencontre pas des obstacles trop difficiles à surmonter, je marcherai après-demain, 26, à Werl, et j'espère toujours arriver le 28 à Soëst. » (D. G., 3586, 126.)

M. de Broglie avait adopté les idées du prince de Soubise au sujet de la coopération des deux armées, et, en réponse à la lettre que celui-ci lui avait adressée le 18 juin, il lui envoya un mémoire, daté du 22, où il explique sa manière de voir. En envoyant à M. de Choiseul copie de ce mémoire, le maréchal de Broglie fait ressortir qu'en raison de la répartition que le roi avait jugé à propos de faire de ses forces, le prince de Soubise avait choisi le parti le plus avantageux pour arriver au but proposé, attendu que l'armée du haut Rhin, qui manquait de cavalerie et était obligée de fournir des garnisons, n'étant pas en état de se mesurer seule avec le prince Ferdinand, il ne lui était guère possible d'effectuer une diversion inquiétante dans le Hanovre, par la crainte de le voir passer le Weser à Hoxter et Beverungen et couper l'armée française de Gottingen et de la Werra; mais que, si cette armée avait été plus forte de 25 à 30,000 hommes, elle aurait pu entrer avec succès dans le Hanovre, obliger le prince Ferdinand à abandonner la Westphalie, et qu'il eût été facile alors aux troupes du bas Rhin de faire les sièges de Munster et de Lippstadt.

Le 25, M. de Soubise sut que la veille le prince Ferdinand s'était rendu de sa personne à Soëst, que son armée le suivait, qu'elle était

déjà à Goseké et qu'un camp avait été établi à Werl, en sorte que la réunion des forces ennemies ne paraissait plus douteuse ; on vit même le prince héréditaire marcher, le 25, sur sa gauche, et un corps de 10,000 hommes, aux ordres du général de Wangenheim, occupait en ce moment Ruthen. Le maréchal de Soubise fit immédiatement part de ces nouvelles à Versailles.

Le prince de Soubise au duc de Choiseul.

« Au camp d'Unna, le 25 juin 1761

« Je vous envoie copie de la lettre de M. le maréchal de Broglie qui m'est arrivée hier par M. le chevalier de Bergh (1), et la réponse que je n'ai pas tardé à lui renvoyer. En conséquence, je viens de reconnaître une position à trois lieues d'ici ; elle n'est pas aussi bonne que celle que j'occupe, mais, en l'accommodant, l'ennemi m'attaquerait avec désavantage. Je compte marcher demain ; le prince Ferdinand est arrivé hier de sa personne à Soëst ; M. le maréchal de Broglie, tous les déserteurs et espions s'accordent à dire que toute son armée le suit : il a fait la revue des troupes légères dans la bruyère derrière Werl ; le prince héréditaire est venu passer quelques heures avec lui et s'en est retourné à Hamm, où il campe depuis plusieurs jours. Dans le moment j'apprends, par les guetteurs que je tiens au clocher (7 heures du soir) et par ceux qui d'une hauteur en avant du camp de M. le prince de Condé ne perdent point de vue celui du prince héréditaire à Hamm, que ses tentes sont à bas et qu'il marche par sa gauche. Il est très vraisemblable qu'il va se réunir au prince Ferdinand. J'attendrai confirmation de cette marche avant de me déterminer au mouvement que je dois faire demain sur Werl. Quoique le pays soit coupé d'un grand nombre de ravins ou de chemins creux, la distance de Hamm à Werl et de Soëst à Werl n'étant que de trois heures, il serait facile de se rencontrer ; et je crois qu'il faut éviter une action avant d'être bien préparé soit pour les attaquer, soit pour les recevoir. » (D. G., 3586, 140.)

Le prince de Soubise se proposait de prendre, le 26, une position à trois lieues en avant d'Unna ; mais ayant eu avis de la jonction des deux armées ennemies, et pensant qu'il serait facile de se ren-

(1) Il s'agit du mémoire du maréchal de Broglie en date du 22 juin.

contrer dans le peu d'espace qui sépare Hamm de Werl et de Soëst, il ne voulut pas risquer une action avant d'y être bien préparé. Dans cette situation, il informa le maréchal de Broglie de ce qui se passait, afin de l'engager à s'approcher de lui en rentrant par sa gauche dans la montagne, ou à opérer des diversions éloignées pour diviser les forces de l'ennemi.

Le prince de Soubise au maréchal de Broglie.

« Camp d'Unna, le 26 juin 1761.

« Le prince Ferdinand est arrivé à Soëst avant-hier au soir; son armée l'a suivi. Il me paraît que son intention est décidée et qu'il s'opposera aux marches ultérieures que j'avais projeté de faire. Je me presse, Monsieur le maréchal, de vous en prévenir pour ne vous point mettre dans le cas de perdre un temps précieux. Le prince héréditaire a joint ou se trouve à portée de joindre l'armée du prince Ferdinand; ainsi on peut dire que la réunion est faite. » (D. G., 3586, 156.)

De son côté, en attendant les projets qui seraient adoptés, il se mettait, dans une bonne position, en mesure de contenir le prince Ferdinand. En effet, le 28, après avoir déterminé la position de son armée, dont la droite appuyait à des hauteurs qui s'effacent dans le penchant de la rive droite de la Roër et la gauche se terminait par la ville d'Unna, M. de Soubise construisit une redoute capable de contenir 1 B. sur le front de chaque brigade. (D. G., 3586, 71.)

Du camp d'Unna, le 30 juin, il écrit : « Convaincu d'être attaqué, l'ennemi n'a cependant fait encore aucun mouvement. Sa droite s'étend sur Schafhausen, avec un corps détaché sur le plateau en avant de sa gauche. » (D. G., 3586, 72.)

A partir de ce moment commencent les véritables opérations de cette nouvelle campagne, dont le résultat fut loin de répondre aux espérances conçues d'un déploiement de forces aussi imposantes. M. de Broglie avait fait camper, le 25, une grande partie de ses troupes près de Cassel et se trouvait en état soit de marcher à Warburg, soit de tenter le passage par Stadtberg pour joindre M. de Soubise.

Le 1er juillet, l'ennemi emploie sa journée en reconnaissances et démonstrations qui semblent annoncer une attaque prochaine, mais toutes combinées pour mieux dissimuler sa retraite.

« La journée a été tranquille, écrit M. de Soubise au maréchal de Broglie. Ce soir on a aperçu quelques détachements en mouvement, et j'apprends que les troupes légères des ennemis sont en marche. On prétend que c'est sur l'appât du trésor qui nous a joints hier au soir. Les Scheiter et les Buckeburg sont sur nos derrières vers Dortmund avec 2 B. de la légion. Les hussards jaunes et noirs, et le corps d'Elliot, ont passé la Roër derrière la gauche du prince Ferdinand. Ils trouveront vis-à-vis d'eux les volontaires de Clermont, de Dauphiné et de Conflans. » (D. G., 3587, 3.)

A dix heures du soir, l'ennemi décampa, et on n'eut soupçon de son mouvement qu'à minuit; le jour venu, on le vit marcher sur quatre colonnes dans la direction de Hamm à la faveur d'un brouillard. On le fit harceler et reconnaître de près ; mais ce ne fut que le 3 qu'on sut d'une manière positive qu'il se dirigeait vers la Lippe, entre Hamm et Lunen, et une grande partie vers cette dernière ville; manœuvre bien extraordinaire, puisque le prince Ferdinand, ayant manqué le moment de nous attaquer, ne pouvait que chercher une position préparée sous Lippstadt, ou se retirer sur l'Ems et successivement à Bielfeld (1).

L'armée du prince de Soubise séjourna dans sa position jusqu'au 2 juillet inclus.

Le début des opérations faisait espérer des suites heureuses; le maréchal de Soubise le dit lui-même au duc de Choiseul, dans sa lettre datée du 2 juillet, au camp d'Unna, et il ajoute : « En continuant de se conduire avec sagesse et fermeté, on doit obliger le prince Ferdinand à se retirer ou à laisser la liberté de faire successivement les sièges d'Hameln, de Munster et de Lippstadt. Peut-être même ne serait-il pas impossible d'entreprendre en même temps les deux derniers, selon la position que prendra l'armée ennemie. Pour assurer ces opérations, il faut composer une armée d'observation dont la force puisse en imposer de toute façon à celle des ennemis divisés ou réunis. Le choix de l'une des deux armées pour en remplir l'objet paraît indifférent; mais il est indispensable de la renforcer des troupes de l'autre armée qui ne seraient pas employées aux sièges. Je crois que 40 ou 50,000 hommes au plus suffi-

(1) Le maréchal de Soubise à M. de Choiseul. Camp d'Unna, le 3 juillet 1761. (D. G., 3587, 18.)

raient pour entreprendre les sièges de Munster et de Lippstadt, si l'on se déterminait à les faire à la fois, et 35 à 40,000, si l'on ne veut opérer que successivement. Le reste de l'armée du bas Rhin réuni à celle du haut Rhin formerait l'armée d'observation. » (D. G., 3587, 9.)

Cette proposition de M. de Soubise était entièrement conforme aux intentions du roi, et le duc de Choiseul l'informa, le 10 juillet, que, s'il jugeait à propos d'accélérer le moment, il pouvait faire le détachement de son armée à celle du haut Rhin sans attendre de nouveaux ordres ; que la maison du Roi, les grenadiers Royaux, et les troupes qui n'avaient pas fait la guerre, devaient en faire partie, et composer ainsi 30,000 hommes, dont 10,000 chevaux. Le ministre ajoutait que la réunion de ce corps n'aurait lieu que lorsque les ennemis se seraient retirés derrière l'Emscher, que le prince Ferdinand aurait abandonné les sources de la Lippe, forcé par les manœuvres des deux armées.

Le 3, en poursuivant l'ennemi dans sa retraite, nous essuyâmes des pertes assez sensibles.

« Les commandants des volontaires, écrit le maréchal de Soubise, ont eu un moment de vivacité qui leur a coûté cher. M. d'Apschon côtoyait les colonnes de l'ennemi le long de la Lippe, rivière qui coule de Hamm à Lunen; les ennemis avaient des troupes dans quelques maisons en deçà du ruisseau; il les a fait attaquer, et les ennemis ont été chassés avec perte. Les volontaires les ont suivis avec ardeur et se sont emportés au delà du pont, que les ennemis avaient rompu en se retirant; ils ont reçu une décharge à bout portant, dont M. de Pedemont a été tué, M. de Clamousse blessé et pris. Il y a des tués et des blessés ; mais je regrette beaucoup M. de Pedemont. Les prisonniers ennemis faits dans cette occasion disent que le prince Ferdinand y était en personne (1). »

Le prince de Soubise prend enfin le parti de marcher sur Soëst, malgré le mouvement très extraordinaire du prince Ferdinand. Pendant sa marche, ce dernier fit attaquer sur sa gauche Schwerte et Westhofen sur la Ruhr, où se trouvait M. de Croy avec la plus grande partie des 18 B. et des 8 E. mis à sa disposition pour dé-

(1) Le maréchal de Soubise à M. de Choiseul. Camp d'Unna, le 3 juillet 1761. (D. G., 3587, 18.)

fendre la rivière depuis Menden jusqu'au Rhin, afin de couvrir les convois de Dusseldorf et de Cologne.

M. de Croy écrit, de 4 heures après midi : « Les ennemis, ayant forcé les gués de tous côtés à la fois, m'ont entouré. L'attaque a été vive, longue et des plus singulières. M. de Wietenghoff a tenu d'abord, malgré un feu supérieur et plongé, jusqu'à la dernière cartouche, au pont, avec une fermeté qui lui fait le plus grand honneur ainsi qu'à son détachement. M. de la Morlière (1) et moi avons soutenu avec le peu de piquets qui nous restait d'infanterie et de cavalerie pendant une heure. Pendant ce temps, les ennemis, qui avaient forcé les gués, car nous ne pouvions garder partout, nous entouraient avec 5 E.; mon fils pensa être pris près de moi, étant absolument coupé ; je n'eus que le temps de lui crier de gagner la montagne, et, quoique entouré, il a montré de l'intelligence pour se tirer d'affaire et a sauvé quelques troupes éparses. Nous fîmes alors plusieurs charges de cavalerie des plus vigoureuses. M. de la Morlière s'y distingua de la manière la plus brillante; les troupes de cavalerie du Roi surtout, commandées par M. de Fusée (Royal-Piémont et Dessalles), y firent des merveilles et culbutèrent tout deux fois. Le second B. de Bouillon, qui nous arriva en courant d'une lieue, dans le temps que les ennemis commençaient à douter du succès, acheva de décider l'affaire en chargeant, suivant mon ordre, à coups de baïonnette. » (D. G., 3587, 16.)

Jusqu'à ce moment, on n'était pas encore instruit assez exactement du véritable but de la marche du prince Ferdinand, et on sut qu'après avoir couru pendant trente-six heures, il était parvenu à tourner notre gauche et à gagner la plaine de Dortmund. L'armée de M. de Soubise quitta alors, le 3, son camp d'Unna et alla camper à Hemmerde, sauf l'avant-garde du prince de Condé, qui se trouva, par sa position, un peu rejetée dans le bois.

Le prince de Soubise écrivit au duc de Choiseul, le 6 juillet, du camp de Schluckingen, pour lui faire part du changement amené dans la situation militaire par la marche imprévue et rapide de

(1) Morlière (Alexis Magallon de la), lieutenant, capitaine, au régiment de Bourgogne, 30 mars 1728; lieutenant-colonel, 16 décembre 1744; grenadiers Royaux, 10 avril 1745; lève un corps de troupes légères sous son nom; brigadier, 27 juillet 1747; maréchal de camp, 10 février 1759; lieutenant général, 25 juillet 1762. A bien fait la guerre de partisans et même s'y est acquis une réputation. Est accusé

l'ennemi : « Personne, dit-il, ne pouvait se persuader que le prince Ferdinand prît cette direction, d'autant qu'il nous ouvrait le chemin de communication qui nous rapproche de M. de Broglie.

« Je comptais partir le 4, au point du jour, et les ordres furent donnés en conséquence ; mais le grand nombre d'équipages, et un peu de désordre dans les colonnes, qui se croisèrent, nous firent perdre quelques heures qui pensèrent nous causer beaucoup d'embarras. Je laissais M. de Vogué avec une très forte arrière-garde, soutenue par les brigades de Vaubecourt, Briqueville et celle des gardes. M. de Vogué fut attaqué de très bonne heure par les troupes légères et successivement par l'avant-garde de l'armée ennemie. Il donna le temps à toutes les colonnes de filer; en arrivant près du moulin de Schafhausen, je fis arrêter l'armée et commençai ma disposition le long du landwert qui barre la plaine depuis le bois de Schafhausen jusqu'au village de Westbuderich, près de Werl. En attendant, les brigades des gardes, de Vaubecourt et de Briqueville soutinrent l'arrière-garde. Les ennemis avaient beaucoup de canon; craignant qu'ils ne se rendissent les maîtres de la crête des hauteurs qu'ils cherchaient à gagner, MM. de Vaubecourt et de Briqueville y marchèrent pour les prévenir. M. de Vaubecourt trouva les ennemis au moulin et au château de Schafhausen, qui commençaient à se retrancher; il les fit attaquer par les B. de grenadiers et chasseurs de Touraine, gardes lorraines, Vaubecourt, Bretagne, Briqueville et Enghien. Malgré le canon, tout fut emporté au premier coup de collier, les ennemis chassés et reconduits jusqu'à la plaine. Pendant que cette petite action se passait à notre gauche, l'armée se mettait en bataille derrière le landwert; les ennemis avaient modéré leur ardeur. En très peu de temps l'armée fut en bataille. Hier, sur les 8 heures, l'armée des ennemis se présenta en pleine marche pour venir nous attaquer. Vers midi, les ennemis parurent s'arrêter et changer leurs dispositions; tout le reste de la journée se passa en marches et contremarches, et ils ont fini par reprendre le même camp d'Hemmerde. A 7 heures, on

cependant d'être resté en panne à Warburg, à deux lieues du champ de bataille, tout en entendant la fusillade. (D. G.)

Son frère, le chevalier de la Morlière, major de la légion de Flandre, 1er juillet 1762 ; mort à Carcassonne, le 4 août 1764.

vint m'avertir que les troupes légères des ennemis poussaient les nôtres. Comme par cette direction ils pouvaient se porter à Werl, dont ils tiennent le château, qui est très difficile à prendre, et que le flanc de notre cavalerie se trouvait exposé, dès hier au soir, le prince de Condé s'est porté à Ruhne avec 2 brigades d'infanterie ; j'ai relevé les deux lignes de cavalerie et la maison du Roi; j'appuie leur gauche par de l'infanterie. La nuit a été tranquille, à part quelques coups de fusil. Ce matin, le camp des ennemis est dans la même situation ; nos convois nous ont donné un peu d'inquiétude ; il y en a eu un d'attaqué et nous avons perdu une centaine de chevaux : c'était un convoi qui s'en retournait vide. J'ai laissé à M. de Croy (1) les 2 brigades de grenadiers Royaux, ce qui lui compose avec celle de Bouillon 18 B., celle du Roi-cavalerie, les volontaires de Cambefort et 600 Fischer. Je crois qu'avec un pareil nombre de troupes nous devons être tranquilles sur ce point. » (D. G., 3587, 27.)

La position du 5, sans être aussi imposante que celle d'Unna, était très favorable, et on chercha à la perfectionner par des retranchements. M. de Soubise n'attendait plus maintenant que l'arrivée du maréchal de Broglie pour marcher sur Soëst ; il ne craignait aucun empêchement pour le mouvement de ce dernier. Il ne s'agissait plus que de dérober sa marche à l'ennemi. La lettre par laquelle le prince de Soubise informait le maréchal de Broglie de l'affaire du 5 se termine par ces mots : « Un détachement de nos volontaires vient d'arriver et m'apporte une lettre de M. de Clausen. Je suis fort aise de le savoir aussi proche de moi. Il a paru à Soëst des volontaires d'Austrasie et de Schomberg (2). »

Le 6, l'armée se met en marche sur Soëst (jonction des deux armées). Après cette concentration, le prince Ferdinand prend un camp défensif en avant de Schluckingen, sur le même emplacement

(1) Croy (Emmanuel, duc de), prince de Solre, né le 23 juin 1718 ; marié, le 18 février 1741, à Adélaïde d'Harcourt, fille du maréchal François d'Harcourt ; lieutenant dans Royal-Roussillon, 16 avril 1738 ; brigadier le 1er mai 1745 ; maréchal de camp, 10 mai 1748 ; lieutenant général, 17 décembre 1759 ; maréchal de France le 13 juin 1783 ; mort à Paris, à l'âge de soixante-six ans. Rempli de probité, de dévouement; courage à toute épreuve. (D. G.)

(2) Le prince de Soubise au maréchal de Broglie. Camp de Schluckingen, le 5 juillet 1761. (D. G., 3587, 25.)

que celui établi par le maréchal de Contades pendant la campagne de 1758. Sa jonction ainsi faite avec le maréchal de Broglie, le prince de Soubise en adresse sans tarder la nouvelle à Versailles :

Le prince de Soubise au duc de Choiseul.

« Au camp de Bremen, le 7 juillet.

« Je me presse de vous mander que M. le maréchal de Broglie arriva hier sur les 8 heures du soir au village de Schluckingen. L'ordre était donné pour le départ de l'armée. J'avais reçu plusieurs avis et des indications presque sûres que l'ennemi devait décamper et marcher du côté de Werl. Je ne voulais pas être prévenu du côté de Soëst et même celui de Lippstadt; M. le maréchal de Broglie approuva mes dispositions, et pour les seconder il envoya ordre à MM. de Belsunce et de Clausen, avec lesquels il s'était porté à Soëst, d'y rester avec leurs avant-gardes. M. de Poyannes vient aujourd'hui d'Erwitte se joindre à eux avec les Carabiniers et 5 B.; 15 B. et 12 E. ont reçu ordre de se rendre aujourd'hui à Erwitte et demain à Soëst, selon le parti que prendra l'ennemi.

« L'armée se mit en marche et est arrivée avant 2 heures sur les hauteurs où elle devait camper, la gauche au village de Ruhne et la droite vers celui d'Ober-Ense. » (D. G., 3587, 32.)

Le prince Ferdinand paraissant décidé à tenir sa position, c'était se procurer un grand avantage et épargner bien des longueurs que de l'en chasser en le combattant. Ce moyen fut proposé, pour être exécuté sans se compromettre à une tentative trop légère et trop hasardée. L'ennemi avait sa droite au-dessus de West-Buderich, se prolongeant en arrière de Werl et tenant à la Salz et à la Lippe par différents corps ; le front de sa droite couvert par un pays fourré et presque impraticable et deux branches d'un ruisseau marécageux ; sa gauche également défendue par des débouchés peu connus et difficiles. Attaquer l'ennemi dans cette position était une entreprise difficile, tant par la nature du terrain que par les obstacles que l'art pouvait y joindre; elle exigeait autant de précautions et de justesse dans les préparatifs que de précision, d'ensemble et de sagesse dans l'exécution. Dans cette situation, les maréchaux de Soubise et de Broglie se proposèrent

de bien reconnaître la position pour chercher les moyens de l'attaquer avec succès. En conséquence, dès le 14, le maréchal de Soubise reconnaît de plus près les positions de l'ennemi, principalement Scheidengen et les bords de la Bever (1). A son retour, le mouvement fut décidé et le maréchal de Broglie envoya des ordres pour que les troupes campées à Erwitte marchassent le 15, de bonne heure, et celles de Paderborn furent appelées à les remplacer. Le projet de M. de Broglie, en ce qui le regardait, consistait à faire camper, le 15, entre l'Ahse et la Lippe, vers Hultrop, toutes les troupes de son armée destinées à se joindre à celles du maréchal de Soubise, et à s'établir au château de Nateln, après s'en être emparé. Ce dernier, comptant sur la difficulté du pays, pensait qu'il lui faudrait au moins la journée du 15 pour ouvrir ses communications ; il devait, de son côté, faire approcher de l'Ahse et de Werl une partie de son armée, afin d'être près des débouchés, favoriser le début de ses marches et serrer davantage l'ennemi. Cette disposition était regardée comme infaillible pour le décider à repasser la Lippe, si tel était son dessein ; et, dans le cas contraire, elle donnait des facilités pour bien reconnaître sa position.

Sur ces entrefaites, le comte de Lusace donna avis, le 13, de quelques mouvements de l'ennemi sur la haute Lippe et d'une attaque faite à Sande par le corps de Luckner sur M. de Chabo, qui le repoussa, quoique inférieur en nombre. Cette affaire n'entraîna point de changement dans les décisions, et les deux armées s'avancèrent.

Le 15, l'armée, par une marche en avant, se liant par la réserve de M. le prince de Condé à l'armée du maréchal de Broglie, vint camper à Oestinghausen (2). Ce même jour, on sut que le prince Ferdinand, loin de quitter sa position, en avait renforcé la droite.

Le prince de Soubise avait laissé M. Dumesnil avec 16 B. et

(1) Affluent de l'Ems, bassin de la mer du Nord.

(2) *Le maréchal de Soubise au maréchal de Broglie.*

« Klotingen, le 15 juillet, à 3 heures de l'après-midi.

« Comme l'armée ennemie paraît s'être totalement portée sur sa droite, M. le prince de Condé ne deviendra d'aucune utilité pour vous. Ne jugerez-vous pas à propos de le rapprocher de notre droite ? et votre armée, Monsieur le maréchal,

30 E. derrière le ravin d'Ostutten, pour occuper les hauteurs de Rhynern et empêcher que les ennemis n'y portassent des troupes et ne débordassent notre gauche. Il était destiné enfin à embrasser et à attaquer le flanc droit de l'ennemi.

M. de Voyer est détaché avec 12 B. et 13 E. pour se porter, par Dellwig, Unna, Kamen, jusque derrière les ennemis. Cette opération devait être exécutée à l'époque prescrite; mais devancée par l'attaque, elle ne put opérer tout son effet. M. de Voyer n'eut que le temps d'arriver à Hemmerde et trouva des troupes de la seconde ligne ennemie supérieures aux siennes.

On devait, dans la journée du 16, forcer de la droite à la gauche les postes ennemis sur la rive droite du ruisseau et se mettre en état de fixer les attaques. L'armée prit les armes à la pointe du jour et marcha sur trois colonnes, en se dirigeant sur le plateau qui domine le vallon et le village de Scheidingen. Le régiment des volontaires de Soubise attaqua le bois, à la rive droite du ruisseau de Suddinker, et l'emporta. D'après la disposition arrêtée, le corps du prince de Condé, destiné à passer l'Ahse et à se joindre au maréchal de Broglie, traversa cette rivière à la pointe du jour, aux ponts près du château de Nateln. A 8 heures, les volontaires de Soubise, soutenus des grenadiers et chasseurs de la brigade des gardes et de Briqueville, et protégés par les brigades de Piémont à la droite, Limousin et les Irlandais à la gauche, aux ordres de MM. de Mailly, de Lévis, de Vogué, s'approchèrent pour embrasser les haies de Scheidingen, attaquèrent la redoute qui défendait le pont et le village, qu'ils emportèrent. On s'apprêtait à poursuivre ces premiers succès, lorsque le maréchal de Broglie fit savoir qu'il se retirait (1).

La retraite fut alors ordonnée ; elle eut lieu sous le feu de l'en-

au cas que vous ne trouviez pas d'obstacles devant vous, ne viendra-t-elle pas toujours appuyer sa gauche au corps de M. le prince de Condé? Toutes ces réflexions sont la conséquence de la supposition que les ennemis sont en totalité où leur ligne paraît et qu'ils n'ont rien laissé au delà de l'Ahse. » (D. G., 3596, 75.)

(1) *Le prince de Soubise au duc de Choiseul.*

« Camp de Paradies, le 16 juillet 1761.

« J'étais aux colonnes du centre des deux armées quand j'ai appris que M. de Broglie était obligé de céder aux forces supérieures qui l'attaquaient. Les troupes venaient d'emporter très vigoureusement le village de Scheidingen, et ce premier

nemi avec le plus grand ordre, et l'armée se rendit au camp de Paradies, où elle séjourna le 17.

Le 18, l'armée de M. le maréchal de Broglie prononce une marche sur Erwitte ; M. le prince de Soubise, ce même jour, fait faire un mouvement à la sienne : la droite s'est portée au ravin du moulin de Soëst, la gauche vers la Mohne. La ville de Soëst est occupée par 8 B. aux ordres de M. de Montbarrey, brigadier, et gardée extérieurement par nos troupes légères et nos avant-gardes aux ordres de M. de Vogué; M. le prince de Condé se poste auprès du village de Lohne, et la maison du Roi en arrière, la droite appuyée à la chaussée de Soëst à Erwitte; M. le duc de Coigny, en avant de la gauche sur les hauteurs d'Ober-Ense, a sous ses ordres le régiment de hussards de Chamborant, un détachement de volontaires de l'armée commandé par M. de Sionville, et la brigade Royal-dragons. Les ennemis tiennent leur position, à quelques changements près; ils ont avancé à leur droite près de Werl trois petits corps de troupes légères. Dans l'emplacement que les deux armées choisirent le 18, elles se trouvaient encore à même d'opérer conjointement ; mais elles ne pouvaient rester longtemps dans cette situation, et chaque jour de retard était une perte de trop de valeur pour leur cause commune. Les deux maréchaux convinrent d'une entrevue pour le 19, afin de se décider sur le parti à prendre. « J'ai rendez-vous avec M. de Broglie à 3 heures après midi, écrit M. de Soubise au duc de Choiseul. Il paraît craindre que des armées aussi nombreuses ne trouvent que difficilement de quoi subsister aux environs de Paderborn. S'il est démontré que la réunion des forces employées ne produira pas l'effet que l'on devait en attendre, nous préparerons le détachement de 30,000 hommes destiné à renforcer l'armée du haut Rhin. Je suis même bien tenté, pour ne point perdre de temps, d'offrir à M. le maréchal de Broglie de s'en servir dès ce moment-ci; il pourrait se porter sur le Wéser et y prévenir le prince Ferdinand. » (D. G., 3587, 96.)

Le 20, il y eut du côté de l'armée du bas Rhin une vive es-

avantage promettait quelques succès ; mais il fallut s'occuper de revenir prendre une position qui me réunit au prince de Condé et à M. Dumesnil et me mît à portée de me rapprocher de M. le maréchal de Broglie. » (D. G., 3596, 87.)

carmouche avec le corps avancé que M. de Coigny commandait à Ober-Ense. Sur les 7 heures 1|2 du soir, M. le prince héréditaire de Brunswick, à la tête d'un détachement de dragons et du corps de Scheitter, de quelques E. de hussards noirs, avec de l'infanterie et du canon, se porta sur les hauteurs de Ruhne, attaqua dans ce village les postes avancés de M. le duc de Coigny, qui se replièrent sur Ober-Ense, où M. de Coigny tint ferme avec le reste de ses troupes. Les hussards de Chamborant firent des charges vigoureuses, conservant partout l'avantage. M. de Coigny, ayant obligé les ennemis à la retraite pendant la nuit, reprit le poste de Ruhne. Cette affaire, qui dura jusqu'à 9 heures et où se distinguèrent particulièrement les hussards de Chamborant, ne nous coûta que peu de monde. Les ennemis perdirent environ 150 hommes, et nos hussards ramenèrent beaucoup de prisonniers. Le prince de Brunswick, frère du prince héréditaire, fut atteint d'un coup de feu très dangereux qui lui coûta la vie (1).

L'entrevue du 19 avait son résultat; le maréchal de Soubise le fit connaître au duc de Choiseul par lettre datée du 21 juillet, au camp de Berlinghausen : « Je suis revenu cette nuit fort tard d'Erwitte, où j'avais été trouver le maréchal de Broglie. La conférence a été longue; nous avons commencé par traiter le projet de porter les armées réunies à Paderborn pour tourner les ennemis aux sources de la Lippe et de l'Embs et obliger le prince Ferdinand à regagner le Wéser; il a été longtemps débattu, les difficultés se renouvelaient à chaque instant. Voyant qu'il était inutile de chercher à persuader, j'ai pris le parti dont j'ai eu l'honneur de vous prévenir hier, et j'ai proposé la séparation des deux armées en renforçant de 30,000 hommes l'armée du haut Rhin, ce qui a été

(1) *Le maréchal de Soubise à M. de Choiseul.*

« Camp de Berlinghausen, le 23 juillet 1761.

« La blessure du prince Henri de Brunswick est très dangereuse. Je viens d'en avoir des nouvelles; M. Bagieu (*) est de retour. La balle entre près du gosier, passe sous la clavicule et se perd dans la poitrine... Milord Gramby et tous les Anglais ont beaucoup de politesse et d'attention pour nos blessés; ils ont parlé de Fontenoy et répètent qu'ils n'oublieront jamais la générosité des Français. Ils désirent la paix avec une ardeur qu'il est impossible d'exprimer. » (D. G., 3587, 128.)

(*) Bagieu et Guérin, chirurgiens français, furent envoyés au quartier général du prince Ferdinand, pour tâcher de sauver son jeune frère, dès que la nouvelle de la blessure fut parvenue au camp français. Le prince Henri mourut quinze jours après.

accepté avec grande satisfaction. M. le maréchal de Broglie avait eu la même idée, et il avait même préparé un mémoire en conséquence. Les opérations ultérieures dépendront des ordres que vous donnerez directement. M. le maréchal de Broglie se rendra ce matin chez M. le prince de Condé, le temps est précieux. Je crois, en relisant avec attention vos dépêches, suivre les intentions de S. M., et je crois très important de prévenir de sept ou huit jours le départ de l'armée et le commencement des opérations. »

La résolution prise, dans la conférence d'Erwitte, entre MM. de Soubise et de Broglie, de séparer leurs armées n'était pas encore connue à Versailles, mais on y constatait fort bien les fâcheux effets du défaut d'entente entre les deux maréchaux, comme le témoigne cette lettre :

Le duc de Choiseul au maréchal de Soubise.

« 22 juillet 1761.

« Ce qui est arrivé le 15 et le 16, Monsieur le maréchal, à l'armée de M. de Broglie est un malheur relativement à la politique et à la perte des officiers distingués que S. M. a faite dans ces deux journées; mais ce malheur ne doit point influer sur le plan de la campagne; il peut tout au plus retarder de quelques jours les opérations des deux armées sans affaiblir le succès que nous devons nous promettre de la supériorité des forces, qui reste la même, ainsi que la valeur et la volonté des troupes. Vous verrez, par la copie de la lettre que j'écris aujourd'hui à M. de Broglie, ce que S. M. a pensé de l'attaque prématurée du 15; en même temps le roi aurait désiré que, dès que vous avez été instruit de ce qui s'était passé, le 15, à l'armée de Broglie, vous eussiez pressé les dispositions pour attaquer les ennemis de votre côté, de façon que vous eussiez pu commencer votre attaque à la pointe du jour du 16, ce qui aurait produit nécessairement la conservation de l'avantage acquis le 15. Mais, comme je le mande à M. le maréchal de Broglie, il est inutile de discuter les faits passés; cette discussion ne peut être que nuisible au service du roi. Le véritable objet actuel est de réussir, avec un peu plus de célérité et de décision, à repousser le prince Ferdinand et à vous mettre en état de suivre le plan de campagne ordonné par le roi, qui deviendrait

très difficile si vous vous laissiez trop gagner par l'arrière-saison. Des deux partis que l'on peut prendre, celui de combattre les ennemis, selon le plan qui avait été adopté pour la journée du 16, est celui qui a été préféré; ainsi, Monsieur le maréchal, si vous êtes encore en mesure, les deux armées réunies, lorsque vous recevrez cette lettre, de donner une bataille à l'armée ennemie, le roi veut que sans balancer, après avoir pris avec M. de Broglie les mesures les plus justes, vous attaquiez le prince Ferdinand et décidiez, si les armées du roi sont heureuses, la retraite de l'ennemi par une victoire. »

La nouvelle que les deux armées se séparaient, après s'être réunies contrairement au plan primitif de campagne, produisit à Versailles un vif mécontentement dont l'expression se retrouve dans la lettre suivante de M. de Choiseul :

Le duc de Choiseul au maréchal de Soubise.

« De Saint-Hubert, le 24 juillet 1761.

« Je viens de recevoir vos lettres du 20; j'y réponds sur-le-champ après les avoir montrées au roi, qui les a lues en entier, ainsi que votre lettre particulière. Dans la situation où se trouvent les deux armées, que peut-on mander qui ne soit très hasardé? Si les armées ne s'étaient pas jointes, Versailles avait un plan pour diriger successivement et sans obscurité leurs mouvements; mais les généraux, contre l'arrangement, ayant réuni leurs forces, le roi n'avait plus qu'à attendre les événements heureux ou malheureux de cette réunion, et, s'ils étaient heureux, mon devoir était de pourvoir aux moyens pour le plus grand succès; car relativement aux opérations, notre plan n'étant pas suivi, nous espérions que les généraux avaient tout prévu pour parer aux inconvénients du projet qu'ils exécutaient de leur chef. Voilà, Monsieur le maréchal, ce que je dois vous mander pour l'honneur du ministère. J'y ajouterai de plus que vous paraissez sur le point de renforcer l'armée de Broglie de 30,000 hommes, ce qui est encore contre les intentions du roi. S. M. m'a chargé de vous mander que, lorsque vous feriez les sièges de Lippstadt et de Munster, M. de Broglie serait chargé avec son armée de couvrir ces sièges, et qu'alors, mais pas avant, vous détacheriez 30,000 hom-

mes de votre armée à l'armée de Broglie qui vous couvrirait; et que M. de Broglie, faisant le siège d'Hameln, vous rendrait les 30,000 hommes et 20,000 de son armée, pour que vous couvrissiez son siège, de même qu'il aurait couvert les deux vôtres; mais le roi n'approuve pas du tout et n'a point entendu qu'hors le cas des sièges vous affaiblissiez votre armée; et, à moins que vous ne concertiez une opération avec M. de Broglie qui paraisse utile, permettez-moi de vous prévenir qu'il n'est pas en votre pouvoir de disloquer votre armée. Je me presse de vous mander les intentions de S. M. à cet égard, et, pour qu'il n'y ait point d'ambiguïté, je dois vous répéter que le seul désir du roi serait que les sièges de Lippstadt, de Munster et d'Hameln fussent faits, une armée occupée aux sièges et l'autre les couvrant; que c'est celle que vous commandez qui paraît au roi la plus propre pour les premiers sièges; que celle de M. de Broglie est destinée à Hameln, et que dans ce seul cas les généraux ont la liberté de détacher des troupes de leur armée respective; mais si vous et M. de Broglie, par les circonstances, croyez devoir exécuter des opérations qui n'aient pas pour objet les sièges, auparavant que de les entamer, le roi veut que vous lui envoyiez le mémoire de votre projet, afin qu'il juge s'il convient à ses intérêts, et, en attendant, les choses doivent rester aux deux armées dans l'état où elles se trouvent. Je n'ai pas voulu perdre une minute à vous mander que le détachement de 30,000 hommes pourrait déranger nos projets de porter votre armée à la droite de la Lippe, et que, si vous le faisiez sans en recevoir l'ordre d'ici, nous ne saurions plus sur quelles bases appuyer le plan de notre fin de campagne et encore moins la campagne prochaine. » (D. G.)

M. de Soubise se croyait autorisé, par la dépêche du 10 de M. de Choiseul, à prévenir les intentions du roi sur le détachement de 30,000 hommes, d'autant plus que c'était un moyen d'éviter l'inaction et de contenter M. de Broglie (1). Il paraissait même avoir des raisons particulières pour penser que le bien des affaires se trouvait dans la séparation des deux armées et que la diversion de

(1) Dans les deux derniers paragraphes de la dépêche de M. de Broglie au duc de Choiseul, du 16 juillet, il laisse percer très haut sa jalousie vis-à-vis du rôle de M. de Soubise, qui s'efface un peu trop. Le mot *content* se trouve répété dans une dépêche du maréchal de Soubise au duc de Choiseul, du 19 juillet.

M. de Broglie éloignerait les plus grandes forces de l'ennemi (1).

Le plan de diversion adopté par les deux maréchaux devant s'exécuter dans peu de jours, Neheim devenait un point nécessaire à occuper; M. de Wurmser y fut détaché le 24, avec 1 brigade d'infanterie et 1 de cavalerie.

Le 25, M. le prince de Soubise, jugeant que la partie où doit agir M. de Broglie était la plus favorable aux opérations qui pouvaient concourir au succès de la campagne, donna à ce général un renfort de 32,000 hommes de l'armée du bas Rhin.

Le départ de ces troupes imposait un changement dans sa position (2). Le 26, l'armée se met en marche pour passer la Mohne à Deleck, Korbecke et Wellinghausen, et la Roër aux environs d'Arns-

(1) La lettre adressée de Saint-Hubert, le 26 juillet 1761, par le duc de Choiseul au maréchal de Soubise, reconnaît pleinement la droiture de ses intentions : « S. M. a vu aussi par vos lettres du 21 que vous pensiez, ainsi que M. le maréchal de Broglie, que le parti de la diversion et des manœuvres vous paraissait le seul à prendre pour pouvoir obliger M. le prince Ferdinand à se déposter.

« En conséquence, S. M. approuve que vous exécutiez le plan que vous avez formé avec M. de Broglie et que vous renforciez, comme vous le proposez, son armée de 30,000 hommes de la vôtre. Vous verrez par ma lettre à M. de Broglie qu'en même temps que S. M. approuve qu'une de ses deux armées soit prépondérante, elle veut qu'elle fasse usage de sa supériorité avec toute l'activité possible et cherche à combattre le prince Ferdinand, afin de décider une fois le sort de la campagne, et de réparer, s'il est possible, et le temps perdu et les malheurs qui viennent d'arriver. » (D. G.)

Dès la réception de cette lettre, le 30 juillet, M. de Soubise adressa ce billet au maréchal de Broglie : « Il m'arrive un courrier, Monsieur le maréchal, parti de Versailles le 26. Le roi approuve le plan que nous avons arrangé. Il n'est plus question de renvoyer les 30,000 hommes. Suivez nos projets ; je chercherai à les seconder. » (D. G., 3587, 177.)

(2) *État des troupes de l'armée du bas Rhin détachées à celle du haut Rhin, le 25 juillet.*

Infanterie : Normandie, 4; la Marche-Comte, 1; Lyonnais, 2; Vatan, 2; Vaubécourt, 2; Bretagne, 2; Touraine, 2; gardes lorraines, 2; Limousin, 2; Rouergue, 2; Irlandais, 7; Suisses, 6; milices, 2. — Total : 36 B.

Cavalerie : le Roi, 2; Charron, 2; Condé, 2; Cravates, 2; Espinchal, 2; Fumel, 2; Royal-Pologne, 2; Escouloubre, 2; Poly, 2; la Reine, 2; Crussol, 2; Dessalles. 2; Aquitaine, 2; Saint-Aldegonde, 2; Bourbon, 2; Bourgogne, 2; Moustier, 2; Beauvilliers, 2 (36 E.); dragons Choiseul, 4; Languedoc, 4 (8 E.); hussards Chamborant, 6 E. — Total : 50 E.

Infanterie : 24, 820 hommes ; cavalerie, dragons et hussards, 8,020 hommes. — Total : 32,840 hommes. (D. G., 3587, 145.)

berg, pour camper à Herdringen. Il n'avait pas été possible de trouver un camp favorable entre la Roër et la Mohne, et la position qu'il prit ne pouvait être bonne que pour un passage. Il se proposait d'y rester quelques jours, pour attendre le parti que prendrait le prince Ferdinand, et de se rapprocher ensuite de la Lippe dès le moment du départ des ennemis, de passer cette rivière et d'entrer en action suivant les forces qu'ils auraient laissées dans cette partie. Ce fut dans cette circonstance que M. de Soubise reçut la lettre de M. de Choiseul du 24. Il n'était plus possible de chercher à rejoindre M. de Broglie pour se concerter (1). Désespéré, il écrit immédiatement à M. de Broglie de renvoyer les 30,000 hommes ; mais ce dernier voulut attendre de nouveaux ordres, et les choses restèrent dans l'état où elles se trouvaient.

(1) *Le prince de Soubise à M. de Choiseul.*

« Camp d'Herdringen, le 27 juillet 1761.

« J'ai reçu, Monsieur, par le retour de mon courrier votre lettre du 22. J'étais resté à l'arrière-garde, qui selon les apparences devait être attaquée. La marche décidée entre M. de Broglie et moi pour le moment de la séparation avait été effectuée à la pointe du jour ; il a dû camper à Saltzkotten, et aujourd'hui à Paderborn. Les troupes qui me restent étaient en pleine marche pour se rendre ici quand mon courrier m'a joint hier en deçà de la rivière de Mohne, que l'arrière-garde venait de passer. Il n'était plus question de chercher à rejoindre M. de Broglie pour nous concerter sur les moyens de changer nos dispositions. Celles des subsistances ne permettraient point de se rassembler au moins d'ici huit à dix jours au plus tôt, et je craindrais que ce ne fût perdre encore un temps très précieux.

« Je ne puis vous exprimer, Monsieur, la douleur dont m'a pénétré l'événement du 15 et du 16. Sans entrer dans la discussion des faits passés, il semble que S. M. est persuadée que l'on était convenu d'attaquer le 16, à la pointe du jour, et que le retard de quelques heures a empêché de conserver les avantages remportés à la droite le 15 au soir. J'ose assurer que l'on ne devait attaquer, le 16 ou le 17, qu'après avoir reconnu les moyens de le tenter avec succès et pris des points d'appui que l'on devait fortifier par de bonnes redoutes. Je me suis porté dès le 15 au soir sur les hauteurs de Scheidingen avec les troupes légères, les dragons, des B. de grenadiers et deux divisions d'artillerie. Ayant entendu une canonnade très vive à la droite et ayant appris, à 2 heures, ce qui s'était passé dans la soirée du 15, j'ai fait attaquer, sur les 5 heures, un bois que les ennemis occupaient en deçà du ruisseau sur la droite du village. Les volontaires de mon régiment et les B. de grenadiers, des gardes et de la brigade Briqueville les en ont chassés. L'artillerie a commencé vers 6 heures à tirer sur le village, qui successivement a été attaqué et emporté avec beaucoup de vigueur. J'ai abandonné l'attaque après avoir reçu la lettre de M. de Broglie datée de 7 h. 1/2, et la retraite a été faite en très bon ordre. » (D. G., 3587, 158.)

Le 27, M. de Soubise, instruit que l'ennemi formait un camp sur les hauteurs de Ruhne, se porte de sa personne sur celles d'Hoingen, en avant de Neheim, y pousse les volontaires de son régiment, qui reconnurent derrière Soëst une partie de l'armée ennemie. Il ordonne alors à M. de Wurmser d'occuper les hauteurs de Neheim et d'Hoingen.

L'armée française, sachant la marche de l'ennemi, avait passé la nuit en bataille, et le maréchal, ne doutant pas d'être attaqué le lendemain, fit rentrer l'avant-garde de M. le prince de Condé en position au delà des défilés, et la plaça à la droite. M. de Soubise regardait cette position comme redoutable, et, ignorant ce qui se passait depuis le 27 du côté de M. de Broglie, il voulut empêcher le prince Ferdinand de porter un gros détachement vers l'armée du haut Rhin; mais il lui était fort difficile de déboucher de son camp, car les précautions prises pour en rendre les approches dangereuses étaient autant d'obstacles pour en sortir.

Le 28, à 3 heures du matin, l'ennemi tenta une attaque, et à midi il était entièrement repoussé, obligé de lever son camp et de faire descendre une colonne d'infanterie et de la cavalerie dans le village de Bremen pour couvrir sa marche et soutenir la légion britannique, qui restait à la chapelle d'Hoingen. Le prince héréditaire s'y rendit lui-même avec des forces imposantes, qui débouchèrent vers 4 heures en trois colonnes. Nous fûmes obligés de gagner les bois près de la maison de Furstenberg. M. de Wurmser reprit alors l'offensive à la baïonnette. M. le prince de Condé (1), venu

(1) Condé (Louis-Joseph de Bourbon, prince de), appelé prince de Condé dès sa naissance; né le 9 août 1736; marié, le 3 mai 1752, à Élisabeth de Rohan-Soubise, fille du prince de Soubise, dont il eut Louis-Henri-Joseph de Bourbon, appelé M. le duc de Bourbon, qui ne prit le titre de prince de Condé qu'en 1830; né le 15 avril 1756, mort à Saint-Leu le 27 août; marié à Louise d'Orléans, appelée *Mademoiselle,* fille de Louis-Philippe, duc d'Orléans, dont Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, né le 2 août 1772, fusillé à Vincennes le 21 mars 1804.

Le prince de Condé fit les campagnes de 1757 et 1761 avec beaucoup de courage et d'intelligence, quoique dans cette dernière il ait été obligé de lever le siège de Hamm. Ses succès en 1762, avec les conseils de M. de Monteynard, général d'un grand mérite, ont tourné l'armée en sa faveur. Le grand Condé était à peu près du même âge quand il battit les Espagnols à Rocroy. Ce jeune prince était bon, populaire, courageux, infatigable, appliqué au métier de la guerre, qu'il aimait avec passion; se distingua aux combats de Johannisberg et de Friedberg, en Wettéravie. Le roi, en ré-

soutenir notre attaque avec 1 B., jugea nécessaire de la reprendre à la tombée de la nuit, ce qui acheva les succès de la journée.

Le 30, M. de Conflans, en suivant la marche du prince Ferdinand, prit des équipages et fit des prisonniers, qui donnèrent avis que l'armée ennemie campait sur la route de Lippstadt et que le prince héréditaire était resté sur les hauteurs de Ruhne.

M. de Soubise restait toujours à Herdringen, et le prince Ferdinand tenait, depuis le 28 juillet, sa gauche à Lohne, sa droite vers Oestinghausen. Le prince héréditaire, porté en avant de Werl, occupait les hauteurs qui dominent les débouchés de la Roër, et campait la droite en avant de Rhune et la gauche à une demi-lieue en avant d'Ostonnen; il avait fait attaquer nos postes au pont de Graben, route de Menden à Werl; mais ses troupes se retirèrent à Closter-Scheda, où les attendait un fort détachement. M. de Soubise s'occupait donc de surprendre le prince héréditaire au passage de la Lippe, à Lunen ou Haltern, lorsqu'il fut arrêté par la demande de M. de Broglie de lui envoyer un secours de 10,000 hommes.

Le maréchal de Soubise, quoique porté à donner ce nouveau secours, ne voulait pas le faire passer à l'armée du haut Rhin sans ordre; il estimait d'ailleurs que le seul cas où ces 10,000 hommes auraient pu produire un effet utile devait être celui où le prince Ferdinand aurait passé à la droite de la Lippe pour regagner le Wéser, mais que dans les circonstances présentes, ce prince paraissant résolu à ne point s'éloigner de Lippstadt, il serait difficile à M. de Broglie de le combattre et de l'éloigner de la Hesse, quand même les 10,000 hommes y seraient placés; que des courses dans le Hanovre ne produiraient aucun changement dans le plan de campagne des ennemis, parce que M. de Broglie ne pouvait y porter toutes ses forces, à moins de courir de grands risques, et qu'en conséquence le renfort demandé ne réalisait pas ses vues.

compense de ses services, lui offrit, après cette affaire, des canons qui, placés au château de Chantilly, furent enlevés en 1789. Le 13 avril 1771, il signa la protestation des princes du sang et se retira à Chantilly; en 1788, commanda le camp de Saint-Omer; quitta la France en 1789, et en 1790 organisa le corps d'armée des émigrés, qui se fit remarquer dans les campagnes de 1792, 1793, 1796, jusqu'en 1801; il mourut à Paris le 13 mai 1818.

M. de Soubise, en attendant les ordres du roi, ne perdait pas de vue la diversion à la droite de la Lippe et se proposait de profiter de toutes les occasions qui pourraient l'accélérer, tout en préparant un corps pour couvrir Cologne et Dusseldorf au moment où il s'éloignerait de ces places, corps destiné à faire partie de celui qu'il enverrait en Hesse. Ses idées concernant les opérations de M. de Broglie étaient d'accord avec ce que M. de Choiseul pensait lui-même. On sut bientôt, en effet, que le prince Ferdinand était loin de songer à aller défendre le Hanovre; au lieu de rester à Ruthen, comme on l'avait assuré, il se fortifiait, le 30, avec son armée à Buren, à la jonction de l'Alme et de l'Aften.

M. de Soubise avait pris son parti et s'était déterminé à une diversion vers la Lippe et Munster. Se trouvant encore à Herdringen, il s'agissait de prévenir les ennemis au passage de la Roër et de dégager, au delà de cette rivière, les postes qui pouvaient assurer sa marche dans le difficile pays qu'il avait à traverser à la gauche de la Roër. Ce mouvement s'exécuta avec tout le succès possible, l'armée ayant été allégée des équipages du gros parc et de ce qui pouvait appesantir sa marche. N'étant plus forcé à couvrir la Roër, il ne perdait pas un instant à se mettre en état de passer cette rivière et à reprendre l'offensive.

En effet, le 4 au point du jour, M. de Voyer, chargé de garder la rivière avec 22 B. et 12 E., passa la Roër avec les troupes légères près de Schwerte; elles ne trouvèrent qu'une faible résistance, soutenues qu'elles étaient par 8 B. de grenadiers Royaux et 2 brigades d'infanterie qu'on plaça dans les bois qu'il fallait traverser pour arriver à une bonne position. Le reste de l'armée se mit également en marche le 4, et, après une étape de sept lieues, arriva à son camp à 8 heures du soir, près de Schwerte. Pour donner le change aux ennemis et favoriser le mouvement, le corps du prince de Condé établi à Neheim laissa ses tentes dressées et amusa les ennemis par des démonstrations; cela attira leur attention, et, vers les 10 heures, les troupes légères qui depuis plusieurs jours occupaient le plateau au-dessus de Neheim, rive droite de la Roër, furent attaquées par des forces supérieures. Vu l'inutilité de défendre cette position, elles se retirèrent en bon ordre sur Neheim, et le prince de Condé se mit en marche à 11 heures. A mesure que les troupes arrivaient, elles campaient sur les hau-

teurs; la réserve du prince de Condé s'établit sur la rive gauche de la Roër à Ohle, et sa cavalerie entre Iserohn et Hagen.

Après avoir ainsi prévenu le prince héréditaire à Schwerte, M. de Soubise, regardant Dorstfeld comme important, l'occupe dès l'entrée de la nuit avec des troupes légères; le 5, à trois heures du matin, il marche dans les plaines de Dortmund; l'armée campe sur les hauteurs de Barop, et la maison du Roi, par suite d'un retard dans sa marche, s'arrête à Hacheney, parce que tout faisait croire que les ennemis ne s'étaient pas rapprochés d'Unna. Cependant le prince héréditaire avait porté son armée derrière cette ville, et le 6, à 3 heures du matin, il parut dans la plaine de Dortmund à la tête d'un fort détachement qui attaqua nos troupes légères, et toute la journée se passa en escarmouches.

Ce même jour, le maréchal de Soubise reçut de M. de Choiseul l'ordre de faire passer à M. de Broglie les 10,000 hommes en question. Il prépara immédiatement leur départ, et le 9 ils furent dirigés sur leur nouvelle destination (1), en passant par Winter-

(1) *État des troupes de l'armée du bas Rhin envoyées à celle du haut Rhin, le 9 août.*

M. de Lévis, lieutenant général, commandant la division. MM. d'Aubigny, Talaru et de Thianges, maréchaux de camp.

Talaru, 4 ; la Reine, 1 ; Forest, 1 ; grenadiers Royaux ; la Tresne, 2 ; Longaunay, 2 ; Mehegan, 2 ; l'Espinasse, 2 ; dragons-Dauphin, 4 E.

Ce corps part, le 9, du camp de Rahme, passe la Roër au pont d'Herdecke et couche sous Hagen. Les troupes d'Hagen se rendent, le 10, à Breckerfeld ; le 11, à Ludenscheid ; le 12, à Attendorn ; le 13, près du château de Schnellenberg, puis au passage de la Lenne ; le 14, à Bracht ; le 15, à Ober-Kirchen ; le 16, à Winterberg et Korbach. (D. G., 3587, 145.)

Situation de l'armée du bas Rhin après le départ du corps aux ordres de M. de Lévis.

Infanterie : Piémont, 4 (2,740) ; Boisgelin, 4 (2,740) ; Lemps, 2 (1,370) ; Briqueville, 2 (1,370) ; Enghien, 2 (1,370) ; Condé, 2 (1,370) ; Saint-Mauris, 2 (1,370) ; Orléans, 2 (1,370) ; la Couronne, 2 (1,370) ; Flandres, 2 (1,370) ; Alsace, 4 (2,720) ; la Marck, 3 (2,040) ; Royal-Suédois, 3 (2,040) ; Bouillon, 2 (1,360) ; Horion, 2 (1,360) ; Vierzet, 2 (1,360) ; Dailly, 2 (1,200) ; Cambis, 2 (1,200) ; Royal-Cantabres, 1 (685) ; Royal-Artillerie, 2 (1,400) ; milices détachées à l'artillerie, 2 (1,200) ; au quartier général, 3 (1,800) ; à l'état-major, 3 (1,800) ; à la gauche du Rhin, 1,600 ; compagnies d'ouvriers mineurs, 120 ; gardes françaises, 4 (3,130) ; gardes suisses, 2 (1,600).

Cavalerie : Royal, 2 (320) ; Vogué, 2 (320) ; Trasignies, 2 (320) ; Royal-Roussillon, 2 (320) ; Noailles, 2 (320) ; Lusignan, 2 (320) ; Royal-Piémont, 2 (320) ; Preissac, 2 (320) ; Courty, 2 (320) ; Berry, 2 (320) ; la Rochefoucauld, 2 (320) ; Chartres, 2

berg pour être à l'abri de toute entreprise ; ils devaient recevoir dans cette localité les ordres de M. de Broglie pour rejoindre l'armée du haut Rhin. Par le départ de ces troupes, les moyens d'action du maréchal de Soubise se trouvaient sensiblement diminués. Le 7 août, il écrivait, du camp de Rahme près Dortmund, au duc de Choiseul :

« Je ne puis que former des projets très vagues sur les opérations que je pourrai tenter avec les troupes qui me restent. Je crois toujours que je me déterminerai à passer la Lippe; il est nécessaire de placer un corps détaché dans le pays de Bergh pour le couvrir et se retirer à Dusseldorf et Cologne, si les ennemis menaçaient d'envoyer dans cette partie. Je me trouverai très affaibli, mais je m'approcherai de Munster, si je ne rencontre pas de trop grands obstacles. Si je retiens devant moi le corps du prince héréditaire et celui de M. de Kilmanseg, M. de Broglie conservera une grande supériorité. » (D. G., 3588, 45.)

Le prince héréditaire, avec 25,000 hommes près d'Unna, avait sa droite un peu en arrière de la ville, et sa gauche s'effaçait en se prolongeant sur les crêtes qui tombent sur la Roër près de Langscheid; M. de Kilmansegg campait à Kamen dans une position absolument défensive, pouvant se porter également sur Hamm ou Lunen, et assez fort pour troubler la marche du corps qui venait de partir. M. de Soubise resta dans sa position le 9, couvrant le premier mouvement sur Hagen.

Le 10, il continue sa marche sur Bochum, et, le 11, l'armée passe l'Emscher à Grumberg, à Crangé, et campe à Westerholt. Les troupes légères occupèrent Haltern; on fit les préparatifs nécessaires pour prévenir l'ennemi au passage de la Lippe, et au camp de Dulmen pour prendre l'offensive. En effet, l'armée traversa cette rivière le 13, sur quatre colonnes, et établit son camp à Haus-Dulmen. Le prince de Condé se porta à Dulmen, et M. de Voyer en avant de cette ville, après avoir passé la Lippe dès le 12 au soir et en avoir chassé l'ennemi.

(320) ; Orléans, 2 (320) ; des Cars, 2 (320) ; Talleyrand, 2 (320) ; maison du Roi, 21 (3.150) ; Royal-dragons, 4 (640) ; Flamarens, 4 (640) ; Chapt, 4 (640) ; à Wesel, Damas, 2 (320) : volontaires de Dauphiné, 948 ; de Clermont. 948 ; de Soubise. 948 ; de Conflans, 2,000 ; de Cambefort, 150 : (4,994. — Infanterie, 62 B. (42.055 hommes) ; cavalerie, 65 E. (10,190 chevaux) ; troupes légères, 4,994. Total : 57,239.

Le maréchal de Soubise, n'ayant pu retenir devant lui le prince héréditaire, chercha à attirer l'attention sur Munster en menaçant cette ville par les démonstrations d'une attaque réelle. On envoya d'abord de tous les côtés des détachements légers qui opérèrent avec le plus grand succès.

« Hier, à 6 heures du soir, écrit le maréchal de Soubise au duc de Choiseul, M. de Voyer avait passé la Dulmen ; ses dispositions ont été très bien faites et ont réussi. M. de Conflans et M. de Sionville ont tourné le poste de Dulmen (1), et attaqué 1 B. de la légion britannique qui s'est défendu pendant quelque temps ; les volontaires de l'armée se sont décidés à tomber dessus, la baïonnette au bout du fusil, et les ont enfoncés ; la cavalerie de Conflans les a coupés sur le grand chemin de Munster, a augmenté le désordre et fait plus de 150 prisonniers. M. de Commeyras, avec les volontaires de Clermont, s'était porté à Buldern pour contenir tout ce qui pouvait sortir d'Appelhusen, où les ennemis ont beaucoup de monde depuis plusieurs jours. M. de Cambefort s'est avancé jusqu'à Coësfeld et a poussé des détachements fort près de Munster ; ils ont enlevé des chevaux d'artillerie. Cette journée vaut aux troupes légères plus de 60,000 livres ; aussi sont-elles de très belle humeur (2). » M. de Borbeck et plusieurs autres officiers se trouvaient au nombre des prisonniers. Au dire de ceux-ci, le prince héréditaire avait quitté Unna dès le 11, se dirigeant sur Hamm, et devait joindre le prince Ferdinand. M. de Soubise en donna avis à M. de Broglie, et en effet on ne tarda pas à avoir la confirmation de cette nouvelle ; l'on sut que, le 12, le prince héréditaire occupait Soëst et que M. de Kilmansegg, qui avait été laissé sur la Lippe, se portait sur Munster avec un corps de 10 B. et 500 chevaux ; il y arriva le 15.

M. de Cambefort, la nuit du 15 au 16, enveloppa dans la ville de Rheine le nouveau B. des volontaires wallons, le même dont était le détachement qui brûla sur la Meuse le pont de Stockeim. Les portes furent rompues à coups de hache ; les ennemis, à moitié

(1) Chef-lieu d'une province de Westphalie, cercle de Munster, située dans une longue plaine marécageuse.

(2) Le maréchal de Soubise au duc de Choiseul. Au camp de Haus-Dulmen, le 13 août 1761. (D. G., 3588, 86.)

surpris, se mirent en défense dans différents endroits, mais en s'éparpillant, ce qui en fit tuer beaucoup (1).

Le 16, l'armée marcha sur quatre colonnes du camp de Haus-Dulmen à celui d'Appelhulsen, la réserve du prince de Condé à Bossensell, M. de Voyer à Albachten. M. le maréchal se porta en vue de Munster, et, trouvant Roxel abandonné, le fit occuper immédiatement par M. de Fronsac et les volontaires de Conflans.

Le 17, le maréchal forme deux détachements considérables sur sa droite et sa gauche. M. de Voyer, commandant l'un de ces détachements, s'est porté sur la Werse, et charge M. de Viomesnil de chasser les ennemis de leurs postes. Le matin, à la pointe du jour, il attaqua le village et le château de Wolbeck; tout ce qui s'y trouvait fut pris ou tué, et l'on emmena beaucoup prisonniers avec des officiers (2).

Le 18, dans l'après-midi, un gros détachement sorti de Munster ayant pris la route du bas Ems, M. de Conflans se mit à sa poursuite, attaqua l'arrière-garde, fit des prisonniers et enleva une trentaine de voitures. M. de Soubise se trouvait borné à des entreprises peu importantes, tant que le sort de la campagne ne serait pas décidé par un heureux événement de l'armée du haut Rhin. Cependant, jugeant nécessaire de s'engager davantage vers Munster et voyant son armée fort diminuée par les détachements de M. le prince de Condé, de MM. de Vogué et de Voyer, il la porte, le 20, un peu en avant, dans une position plus resserrée, entre les deux chemins qui de Dulmen et de Coësfeld aboutissent à Munster; son quartier général s'établit à Albachten, et les avant-postes au village de Roxel, fort près des redoutes construites en grand nombre aux environs de la place et qu'ils occupaient par des détachements.

Le prince de Condé devait arriver le 21 à Drensteinfurt, sur le chemin de Hamm à Munster, pour soutenir M. de Voyer; un corps ennemi porté à Rheine, apprenant que M. de Voyer descendait l'Ems, s'était retiré, et M. de Conflans avait attaqué son arrière-garde, à laquelle il fit des prisonniers et enleva les tentes de la cavalerie de Scheitter avec une quarantaine de voitures.

(1) Le maréchal de Soubise au duc de Choiseul. Camp d'Appelhulsen, le 18 août 1761. (D. G., 3588, 120.)

(2) *Ibidem.*

D'un autre côté, les volontaires de Soubise en reconnaissance attaquèrent un détachement sorti de Munster, le poussèrent jusqu'aux haies du faubourg Saint-Maurice, et enlevèrent un convoi de palissades.

Le roi, malgré le désir de voir M. de Soubise se lancer dans quelque entreprise plus sérieuse et capable de créer des établissements solides en Westphalie, reconnaissait l'impossibilité où il se trouvait de faire aucun siège, tant que le prince Ferdinand resterait en deçà du Wéser; et on voit par la correspondance de M. de Choiseul combien le roi approuvait ses manœuvres, sa prudence et la prévoyance avec lesquelles il se conduisait, en attendant le moment favorable que devaient lui procurer les opérations du maréchal de Broglie. Depuis le passage de l'armée du bas Rhin sur la rive droite de la Lippe, toutes les opérations n'avaient eu pour objet que de se mettre en état de profiter des circonstances en se ménageant les occasions de prendre des avantages sur l'ennemi et de l'attirer dans cette partie le plus qu'il serait possible. En conséquence, après avoir fait les démonstrations propres à donner des inquiétudes sur Munster et Warendorf, des détachements furent envoyés sur le haut et le bas Ems, et tous eurent d'heureux succès.

Le 23, le prince de Condé se porte avec sa réserve sur les hauteurs qui font face à Hamm à la rive droite de la Lippe, fait sommer le gouverneur, et, dans la journée du 24, canonne la place, après avoir eu la précaution de faire passer des troupes légères sur la rive gauche pour éclairer les mouvements de la garnison.

Alors le prince de Soubise se détermine à porter le 24 une partie de son armée à Albersloh; il laisse M. de Vogué à Appelhulsen avec 10 B. et 1 régiment de dragons; M. de Conflans reste à Rheine avec tout son corps, et M. de Cambefort est dirigé du côté de Meppen pour s'en emparer, ainsi que des magasins d'Haselunne. M. de Besenval se porte sur Drensteinfurt avec 5 B. de grenadiers et chasseurs et un détachement de 500 chevaux de la maison du Roi, pour être à la disposition du prince de Condé et lui servir d'intermédiaire avec l'armée; mais ce prince ne resta pas plus longtemps devant Hamm; la diversion ayant eu son effet, il se replia le 25 à Drensteinfurt.

Dans la nuit du 24 au 25, les détachements que M. de Coigny

avait poussés sur Soest et Lippstadt rencontrèrent toutes les troupes ennemies, qu'on supposait être celles que le prince héréditaire menait au secours de Hamm. Devant des forces aussi supérieures, ces détachements se retirèrent. On sut en ce moment que M. de Broglie avait passé le Wéser à Hoxter, et que l'armée du prince Ferdinand était restée sur la rive gauche de ce fleuve.

Le 25, dans la matinée, les ennemis renforcèrent leurs détachements; M. de Coigny repassa la Lippe avec ses troupes légères. Un corps se montra sur la rive droite de cette rivière. Pendant que les ennemis portaient leur attention sur Hamm et Warendorf, M. de Conflans en profita pour pénétrer jusqu'à Osnabruck, d'où il enleva un magasin considérable d'avoine; il brûla ensuite celui de Melle, poussa des détachements jusqu'à Worden, prit un convoi destiné au prince Ferdinand, et ramena 400 chevaux. M. de Vogüé avait été envoyé à Aldenberg pour soutenir MM. de Conflans et de Cambefort. Dans ces expéditions, M. de Conflans envoya à l'armée 800 chariots chargés de subsistances et rapporta 2,500,000 fr. de contributions du comté de Lingen, de Tecklenburg et du pays d'Osnabruck. M. de Cambefort enleva plusieurs magasins, mais ne put s'emparer de Meppen, bien défendue.

M. de Soubise ne s'était porté à Albersloh que pour se rapprocher des détachements du prince de Condé et de M. de Voyer; mais, manquant de subsistances, il retourne, le 27, vers son ancienne position près de Munster et campe à Appelhulsen. M. de Vogüé fut établi à Altenberge, d'où il protégeait les convois que MM. de Conflans et de Cambefort faisaient passer à Rheine et à Coësfeld. M. de Kilmansegg, à la tête de 3 B. et quelques E., était entré le 9 dans Munster, et le prince héréditaire descendait la Lippe. M. le prince de Condé marcha en conséquence à Dulmen, et M. de Voyer à Haus-Dulmen; M. de Soubise, inquiet de ses convois, qui marchaient de Wesel par Dorsten, changea leur route et les fit venir par Coësfeld. Le poste de Dorsten n'était pas à l'abri d'un coup de main; M. de Vierzet, qui y commandait, en ayant donné avis à M. de Soubise, celui-ci lui laissa la liberté de le défendre ou de l'abandonner selon les circonstances, mais le courrier qui lui portait cet ordre fut pris. Les nouvelles que M. le prince de Soubise avait de la marche du prince héréditaire l'engagèrent à envoyer à M. de Vierzet l'ordre d'évacuer le poste de Dorsten,

comme étant trop éloigné pour pouvoir être secouru. Cet ordre fut également intercepté. Un corps de 6,000 ennemis, avec 12 pièces de gros canon et des obusiers, attaqua Dorsten, qu'on n'avait pas encore eu le temps de mettre en état de défense. Le 1er B. de Vierzet, qui en formait la garnison, se défendit dans les ouvrages du pont à peine commencés, dans les rues et jusque sur la place, dont presque toutes les maisons étaient en feu. L'ennemi perdit beaucoup de monde dans cette affaire, et M. de Vierzet y tint une conduite qui lui fait le plus grand honneur.

Dans la matinée du 30, une forte colonne sort de Munster et se dirige sur deux points : celui de Bosensell, occupé par le régiment des volontaires de Soubise et les volontaires de l'armée; et à notre gauche, par le chemin de Munster, celui de Schonebeck sur l'Aa, où était le régiment de Chapt-dragons. A 9 heures, M. de Soubise, averti de l'attaque de nos postes avancés, se porte à la gauche et donne en même temps ordre aux B. de grenadiers et chasseurs de Briqueville, la Couronne et Bouillon, et à 2 divisions d'artillerie de marcher sous M. de Montbarey pour soutenir les dragons. Un autre ordre est également envoyé aux grenadiers et chasseurs de la droite de se porter sur le grand chemin d'Albachten, et à 1 brigade d'infanterie de le soutenir. Le feu du canon s'accentuait des deux côtés; mais lorsque nos grenadiers et chasseurs eurent tiré quelques coups, l'infanterie ennemie, sur le grand chemin de Munster à Schonebeck, s'arrêta, et la cavalerie commença sa retraite.

Le maréchal de Soubise pensa que l'ennemi se portait par sa droite le long de la montagne. Ce mouvement ne pouvant avoir pour objet que d'entreprendre sur le corps commandé par M. de Vogué à Altenberg, ou de gagner les hauteurs pour tourner la gauche de notre camp, le maréchal y fit avancer la brigade de Briqueville et chargea M. de Bezons de faire éclairer toute la partie qui le séparait de M. de Vogué. Ces précautions prises, M. de Fronsac eut ordre d'attaquer, ce qui fut exécuté et suivi avec la plus grande vigueur; les ennemis se retirèrent de haie en haie jusqu'à la plaine de Roxel, où ils voulurent se former. Les dragons de Chapt et ceux du régiment de Soubise les chargèrent, entrèrent à plus de deux reprises dans la colonne, y causèrent un grand désordre, en sabrèrent un grand nombre et ramenèrent des

prisonniers (1). On fut bientôt tranquille en voyant que l'ennemi ne songeait qu'à un mouvement rétrograde.

La prise de Dorsten mettant le prince héréditaire en état de se porter sur la basse Lippe, avec toutes les troupes amenées de la haute Westphalie, et d'inquiéter nos communications, la réserve de M. de Condé marcha le 31, descendant vers Dulmen, où l'armée la remplaça le 1er septembre.

L'armée s'avance sur Haltern et s'arrête en face de l'ennemi, dont les forces sont évaluées à 20,000 hommes, non compris la garnison de Munster, qui ne l'avait pas rejoint. Afin de chasser l'ennemi de la basse Lippe, M. de Vogué, avec la brigade de la Marck, les dragons de Flamarens, de Chapt, les volontaires de Dauphiné et la maison du Roi, s'était approché de Wesel. Il devait attaquer Dorsten et y rétablir les ponts. M. de Fronsac et M. de Cambefort passent la Lippe entre Dorsten et Hervest, poursuivent l'arrière-garde ennemie, et ramènent 250 grenadiers de Scheitter.

L'armée remarche le 4. A peine nos troupes avancées eurent-elles passé Dorsten, qu'elles attaquèrent les postes ennemis vis-à-vis du château d'Aldendorf et les replièrent. A deux heures, on vit les ennemis lever leur camp et marcher par leur droite en remontant la Lippe, qu'ils passèrent dans la nuit au village d'Ahsen. M. le prince de Condé, resté avec l'arrière-garde dans sa position pendant une partie de la journée, arrive à Dorsten, et l'armée, après avoir passé la Lippe, prend position à Westerholt, où elle pouvait subsister en attendant les événements. On laisse à Dorsten 3 brigades d'infanterie, 1 de cavalerie, 1 régiment de dragons et des troupes légères. Les garnisons de Wesel et de Rées furent renforcées, et la navigation du Rhin assurée par les troupes de Cambefort.

Le prince héréditaire arriva à Dulmen le 6. Il avait paru d'a-

(1) Le maréchal de Soubise au duc de Choiseul. Camp d'Appelhusen, le 30 août 1761. — Parmi les blessés de cette journée se trouvait M. de Wurmser ; le maréchal parle de lui dans sa lettre : « M. le baron de Wurmser, adjudant général du roi de Danemark et volontaire à notre armée, a reçu un coup de fusil qui lui a cassé le gros os de la joue et est sorti derrière l'oreille. C'est un homme de mérite et d'une valeur rare, et auquel je m'intéresse vivement. La blessure n'est pas mortelle, mais elle est considérable. » (D. G., 3588, 194.)

bord, en quittant son camp près d'Haltern, vouloir se diriger sur Ludinghausen, mais il n'y alla que le lendemain 7. M. de Soubise ignora le motif de cette contremarche, bien qu'il suivît tous les mouvements de l'ennemi avec beaucoup d'attention (1).

M. de Wurmser s'avança à Lunen avec les troupes légères; ses détachements poussèrent à Cappenberg, et il ne perdit point de vue l'arrière-garde des ennemis. M. d'Apschon et M. de Conflans se tenaient au delà de Dulmen à la rive droite de la Lippe; M. de Chabo sur la communication des armées ennemies, pour empêcher le prince héréditaire de renvoyer des troupes au prince Ferdinand, ou du moins pour en être promptement instruit. La marche des ennemis rendant inutile la présence du prince de Condé à Dorsten, il en partit le 11, se rendant à Recklinghausen.

Pendant la nuit du 9 au 10, des fouilleurs et chasseurs, sous M. de Wandermesch, capitaine, en marchant de Lunen à Werne, à la rive droite de la Lippe, y surprirent un camp de hussards hessois avec le B. d'Appelbaum de la légion britannique, les attaquèrent à la baïonnette, et tuèrent ou prirent tout. Ils ramenèrent 600 hommes, 4 officiers, 130 chevaux et 1 pièce de canon; ils avaient fait un plus grand nombre de prisonniers, mais il s'en échappa à la faveur de la nuit. L'armée campait à Westerholt depuis le 5. La maison du Roi sous Wesel avait rejoint le 9, et cantonnait dans les villages voisins. Le prince héréditaire se retira en remontant la Lippe, de sorte qu'il ne resta plus d'alliés dans cette partie ni sur la rive gauche. Il n'était guère possible, dans les circonstances où l'on se trouvait, de songer à des entreprises importantes ni aux sièges. Les sentiments de M. de Soubise et de Versailles s'accordaient à ce sujet; mais on y craignait que le prince héréditaire, bien assuré de notre impuissance vis-à-vis des places de la Westphalie, n'y laissât de simples garnisons pour se joindre rapidement au prince Ferdinand et menacer la Hesse. C'est alors que M. de Choiseul écrivit à M. de Soubise pour l'engager à prévenir l'effet d'un pareil inconvénient et à essayer de retenir devant lui le prince héréditaire, qui avait quitté Hamm le 12 septembre, avec 14 régiments tant d'infanterie que de cavalerie, par le chemin

(1) Le prince de Soubise au maréchal de Broglie. Westerholt, le 9 septembre 1761. (D. G., 3589, 54.)

de Buren, où il arriva le 16, laissant sous Hamm 4,000 hommes aux ordres de M. Oheimb, 3 B. dans la ville, et 3 autres pour renforcer la garnison de Munster. On ignorait le véritable but de ce mouvement, et il était difficile au maréchal de Soubise de s'opposer à cette marche de l'ennemi, ou de l'obliger par des diversions à revenir promptement sur la Lippe.

La marche de l'ennemi se dessinant vers la Diemel, M. de Soubise, pour chercher à opérer une diversion favorable et le rappeler dans les environs de Munster, se rapproche de cette place et de l'Ems. En conséquence, le prince de Condé arrive, le 17, avec sa réserve à Haltern, et, le lendemain 18, l'armée, marchant sur trois colonnes, repasse la Lippe près d'Haltern. Dans ces conditions, M. de Soubise se décide à opérer une diversion sur le bas Ems. En se portant à Coësfeld, il pouvait couvrir les détachements qui pénétreraient dans l'Ost-Frise, dans Diepholz et jusqu'aux portes de Bremen. La petite place de Meppen, que l'on assurait ne pouvoir tenir plus de vingt-quatre heures, mais qui renfermait de gros magasins, pouvait être attaquée ; enfin on pouvait faire rentrer des contributions, et manger un pays sur lequel l'ennemi devait hiverner. Quoique tout cela ne lui parût pas capable d'arrêter le projet combiné par le prince Ferdinand, et en attendant des nouvelles plus positives sur ses desseins, il prépare un fort détachement pour l'Ost-Frise, sachant Embden gardé par quelques invalides qui avaient relevé les Anglais destinés à remonter à Minden. Le corps laissé sous Hamm rendait presque impossible une tentative sur cette place. Pour assurer la subsistance, il fallait, en y marchant, créer un nouvel établissement à Hagen, ce qui aurait exigé beaucoup de troupes pour les escortes, sans compter qu'au moindre mouvement de l'ennemi l'armée aurait été obligée de revenir sur ses pas. La même difficulté pour les subsistances empêchait de suivre le prince héréditaire, et c'eût été se compromettre que de dépasser la région de Lippstadt. Nos démonstrations sur Hamm avaient bien causé quelques craintes ; mais maintenant, vu la saison avancée, l'ennemi pouvait penser que nous ne songerions plus à nous y établir ; et en effet il eût été non seulement inutile, mais même dangereux, de ne s'approcher de cette ville que pour y jeter des bombes et y causer du désordre, attendu qu'elle ne possédait aucun magasin considérable,

qu'elle renfermait un grand nombre d'officiers et de soldats français blessés ou malades, et qu'un insuccès pouvait produire un très fâcheux effet.

Le prince de Condé se trouvait, le 20, à Hortsmar, environ à quatre lieues de Rheine. Ce dernier lieu devait être le point d'appui et de ralliement de tous nos détachements. M. de Voyer, avec 6 B. de grenadiers et chasseurs, fut chargé de répandre au delà de l'Ems dans le pays d'Osnabruck, à Tecklenburg, Lengerich et Diepholz, des détachements aux ordres de MM. de Viomesnil et Comeyras. M. de Chevert, toujours à Recklinghausen avec MM. de Cursay et Montaret, M. de Camp, la maison du Roi et un corps de troupes (1), des dragons et de l'artillerie, devait couvrir la gauche de la Lippe et éclairer les marches et mouvements de l'ennemi entre la Lippe et l'Embscher. « J'ai fait rassembler ce matin, écrit-il à M. de Choiseul, et camper à proximité de cette ville les troupes qui sont restées, et fait mettre sur un plateau en avant de la ville les 2 B. de grenadiers et chasseurs (2). »

M. de Soubise avait envoyé, le 20, des détachements considérables avec prescription de se porter sur la rive droite de l'Ems. Il charge M. de Conflans de diriger sa marche vers l'Ost-Frise, et arrive dans cette province le 24. M. de Viomesnil, colonel des volontaires du Dauphiné, est dans le comté de Dinklage, où il a déjà incendié plusieurs magasins. M. de Viomesnil, avec les régiments de Soubise et de Clermont, s'est porté à Osnabruck et a brûlé le gros magasin de cette ville. Toutes les nouvelles de ces détachements annonçaient que l'ennemi avait déjà souffert des dommages considérables par la destruction de ses magasins. Nous apprenions que les troupes de M. de Conflans s'étaient emparées d'Emden, et que M. de Viomesnil, poussant des détachements jusqu'à Hoya, y avait réduit en cendres beaucoup d'autres magasins.

Le maréchal de Soubise sentait aisément que S. M. ne se déterminait au siège de Munster que parce qu'il lui paraissait intéressant de faire commencer, sans perte de temps, la campagne à son armée

(1) Grenadiers et chasseurs, la Couronne, Flandre, Horion et Bouillon (infanterie), Conti, Preissac et Royal-Piémont (cavalerie).

(2) Le général de Chevert au duc de Choiseul. Recklinghausen, le 19 septembre 1761. (D. G., 3589, 142.)

du bas Rhin par un mouvement offensif et pour la raison des subsistances; car, selon les vues purement militaires, si l'on avait pu rassembler des moyens suffisants, il aurait sans doute été plus utile d'entreprendre, au début de la campagne, le siège de Lippstadt et de faire couvrir ce siège par l'armée de Broglie, renforcée de quelques troupes de l'armée de Soubise. Lippstadt pris, Munster serait tombé aisément, et les deux armées du roi auraient été en pleine action dans le pays ennemi avec des positions assurées pour l'hiver. Les circonstances et le défaut de moyens empêchèrent que l'on ne pût penser à cette opération au début de la campagne; mais si les ennemis laissaient prendre Munster, il fallait s'occuper uniquement du siège de Lippstadt, et alors l'armée de M. de Broglie, réparée, pouvait couvrir cette opération.

Le mouvement de M. de Soubise fut approuvé; mais on estimait à Versailles qu'une entreprise sur Hamm était plus propre au rappel du prince héréditaire, et il lui fut prescrit de n'envoyer dans l'Ost-Frise que les détachements nécessaires pour ramasser les fourrages et imposer des contributions. Il devait profiter du découragement produit dans l'armée du prince Ferdinand par sa dernière expédition, augmenter le trouble qui y régnait, ainsi que la division entre les différentes nations qui la composaient, la forcer à ne pas prendre le temps de se réparer. Le mouvement du prince Ferdinand sur Cassel pour délivrer le Hanovre n'avait pas atteint son but; il aurait pu séjourner plus longtemps à proximité de cette place; mais sans doute les opérations heureuses du maréchal de Soubise dans l'Ost-Frise lui firent précipiter sa retraite.

M. de Soubise avait lancé, le 20 septembre, ses détachements sur l'Ost-Frise, et, le 25, M. de Conflans, à la tête des troupes légères, s'emparait d'Emden, où il fit prisonniers un nombre considérable d'Anglais; d'un autre côté, MM. de Wurmser et de Viomesnil avaient détruit dans leurs courses des millions de rations de fourrage, indépendamment des effets dont ils s'étaient emparés. Le premier, traversant Osnabruck, continuait sa marche sur Bremen, n'ayant devant lui que la troupe de Scheitter et le général Oheimb, qui venait secourir Bremen et Hoya; le second s'avancait jusqu'au Wéser dans la partie de Hoya.

Un soulèvement des paysans venait d'éclater en Ost-Frise; il fut promptement réprimé. M. de Soubise en rendit compte à M. de

Choiseul à la date du 1er octobre : « Les paysans de l'Ost-Frise, qui sont très braves et très méchants, viennent d'en donner une preuve; ils ont pris les armes dans différents cantons; M. de Conflans, qui était à Emden, a été obligé de rassembler son régiment, et, craignant avec raison d'être coupé dans un pays où l'on ne chemine que par des digues et par des défilés très aisés à barrer, il s'est retiré à Leer, qui est la seule entrée du pays du côté de l'Ems, avec des otages et les contributions qu'il avait ramassées. Les paysans sont venus l'attaquer, ont blessé quelques soldats, et il s'est vu forcé de marcher à eux et d'en faire tuer une centaine. Pendant ce temps-là, quelques-uns d'entre eux se sont approchés d'Emden; la populace, à l'initiative des paysans, s'était armée après la retraite de M. de Conflans, avait fermé les portes, et, malgré les magistrats, a tiré deux coups de canon et quelques coups de fusil. J'attends des nouvelles de M. de Wurmser (1), que j'ai envoyé pour apaiser cette émeute et ramener les troupes. M. de Condé avait, à la première nouvelle, fait marcher 1 B. et 400 grenadiers pour soutenir M. de Conflans; mais il n'en a pas eu besoin (2). »

En annonçant ces divers succès, M. de Soubise demandait les ordres du roi sur la conservation d'Emden ; il pensait que la possession de cette place déplairait beaucoup au roi de Prusse, contrarierait les Anglais et pourrait durant la guerre nous devenir d'une grande utilité, et faire même un équivalent au moment de la paix; mais il sentait aussi que pendant tout l'hiver il fallait l'abandonner à ses propres forces et qu'elle ne pourrait être suffisamment approvisionnée avant le retour des ennemis en Westphalie, annoncé dès le 24. La réponse fut négative; M. de Choiseul en donne pour raison au maréchal de Soubise la nécessité d'épuiser le plus possible les ressources de l'ennemi : « M. de Bussy, qui arrive d'Angleterre, m'assure que l'on crie beaucoup à Londres de ce que chaque ration de fourrage coûte plus de 6 francs au roi d'Angleterre; mais comme le vrai bénéfice que nous retirons de la guerre de Westphalie est l'atteinte que nous pouvons donner au crédit de l'An-

(1) M. de Wurmser, en arrivant à Emden, força les habitants à quitter leurs armes et rétablit l'ordre dans le pays.

(2) Le maréchal de Soubise au duc de Choiseul. Camp de Coësfeld, le 1er octobre 1761. (D. G., 3590, 9.)

gleterre et l'épuisement que nous occasionnerons aux ressources de cette couronne, il faut vous appliquer à la destruction des moyens des ennemis, qui sera un profit réel pour nous (1). »

La communication entre les deux armées françaises se trouvait souvent interrompue par la position de l'ennemi et toujours fort lente; aussi M. de Soubise ignorait-il le mouvement rétrograde du prince Ferdinand sur la Diemel. Inquiet de n'avoir encore produit aucun effet par la principale des opérations dans l'Ost-Frise; ne voyant comme possible aucune entreprise plus importante, soit à cause de la saison, soit par l'attention des ennemis sur Munster, Lippstadt et Warendorf, qui l'obligeait à partager sur ces différents points les forces laissées en Westphalie, il pensa que la conquête de Meppen pourrait lui permettre d'atteindre son but, et chargea le prince de Condé d'en faire le siège. En informant M. de Choiseul de sa détermination, le maréchal lui en expose ainsi les motifs : « M. le prince de Condé, en protégeant et en attendant le retour des détachements de l'Ost-Frise, s'est approché de Meppen, petite place fraisée et palissadée où les ennemis ont, à ce qu'on assure, des dépôts considérables. Après l'avoir reconnue, il établira quelques batteries, à la vérité avec du canon de campagne, et essayera de s'en rendre maître. Il serait heureux de faire cette conquête; mais si l'on réussit à rappeler les ennemis et à leur faire abandonner la Hesse, l'objet principal sera rempli, et c'est ce qui a déterminé à tenter cette opération. D'ailleurs, si l'on avait eu quelque espérance de conserver l'Ost-Frise, la possession de Meppen devenait nécessaire pour jouir de la navigation de l'Ems; la réduction de l'armée du bas Rhin à 35,000 hommes est encore une raison de plus pour abandonner le projet de garder l'Ost-Frise; 4 B. auraient à peine suffi pour garder Emden, qui est une ville très peuplée et dont les habitants sont très portés à la révolte. Tout ce que je prévois pouvoir faire sera d'avoir quelques troupes légères en avant de Rées, derrière l'Yssel, pour éclairer le pays (2). »

L'incertitude du retour des ennemis sur la Lippe ne permettant

(1) M. de Choiseul au maréchal de Soubise. Versailles, 3 octobre.

(2) Le maréchal de Soubise au duc de Choiseul. Camp de Coësfeld, le 1er octobre 1761. (D. G., 3590, 9.)

pas d'employer à cette opération tout le temps que la nature de la place exigeait, le prince de Condé, éloigné à plus de vingt lieues de l'armée, se vit obligé de forcer tous les moyens pour assurer sa subsistance et terminer promptement sa mission. Il arriva par la rive droite de l'Ems, le 30 septembre, devant Meppen avec les brigades d'infanterie d'Orléans et de Condé, le B. des grenadiers et chasseurs des gardes, 200 chevaux, 300 dragons et 260 hommes de la troupe de Conflans; l'artillerie, escortée de 1 B. de grenadiers, avait pris par la rive gauche, comme plus assurée, et arriva en même temps. Le camp fut établi sur les hauteurs à une demi-lieue de la ville; les grenadiers, les chevaux et les dragons furent portés à la rive droite de l'Haase pour couper toute retraite à l'ennemi.

La tranchée est ouverte dès le soir, et le siège poussé avec une telle activité, que, le 3 octobre à 10 heures du matin, la place se rendait. La prise de Meppen donnait à M. de Soubise une grande facilité pour l'évacuation de l'Ost-Frise; mais il ne pouvait la garder longtemps, par suite des arrangements des futurs quartiers d'hiver. En effet, la conservation de Cassel et de Gottingen donnait la prépondérance à l'armée du haut Rhin, et il avait été décidé qu'il ne resterait dans la partie basse du fleuve que le nécessaire à garnir la première ligne; aussi, dès la reddition de la place, M. de Condé revint à l'armée, laissant une garnison suffisante pour évacuer l'artillerie de prise et raser les fortifications. Le retour du corps expéditionnaire devenait d'autant plus pressant que l'armée, n'ayant plus que cinq à six jours de vivres, se trouvait dans la nécessité de rétrograder. D'ailleurs, le maréchal apprenait que le prince héréditaire avait repassé la Diemel, et il était à craindre qu'il ne se portât rapidement en Westphalie. Ces inquiétudes furent de courte durée; mais on en conçut de nouvelles dans le haut Rhin par le bruit d'une marche du prince Ferdinand sur Korback, et de M. de Buckeburg sur Marburg avec un train d'artillerie.

Meppen était entièrement détruit le 12. M. de Soubise, tout disposé qu'il paraissait à hasarder une entreprise sur Munster, même au risque de l'abandonner, fut arrêté par la difficulté du transport de l'artillerie. Il se détermina alors à marcher vers l'Embscher et la Roër, tant pour subsister facilement que pour empêcher par ses détachements les ennemis de tirer des fourrages de la West-

phalie et protéger en même temps le pays de Bergh, menacé de contributions.

L'armée marche le 15, et campe à Borken, la réserve de M. de Condé à Ramsdorf, et les troupes légères à Middel, Coesfeld, Velen, Gros et Klein Recken. Cette position séparait un peu les corps, mais elle était nécessaire pour protéger contre la garnison de Munster les convois partis de Meppen les 13 et 14, et M. de Soubise se proposait de rassembler davantage ses troupes, sachant le prince héréditaire revenu sur la Lippe et campé, le 14, à Liesborn près Lippstadt. Le jour où l'armée du bas Rhin quittait Coesfeld, la première division des gardes françaises prit le chemin de la France, et quelques autres régiments destinés à rentrer la suivirent peu de jours après. Cette diminution de forces mettait l'armée de Soubise hors d'état de remplir aucun objet de quelque importance contre le prince héréditaire; en effet, on sut bientôt que ses projets ne portaient pas sur la Westphalie et qu'il était parti, le 15, de Liesborn pour Paderborn et Detmold.

M. de Soubise, encore à Borken, ne s'était point pressé d'aller à la gauche de la Lippe, parce que l'ennemi n'avait poussé aucun détachement vers la Westphalie ni vers le duché de Bergh. Le général Oheimb, revenu sous le canon de Munster, envoya jusqu'à Coesfeld quelques détachements légers, qui furent suivis par M. de Wurmser et avec lesquels il eut quelques escarmouches; le 21, il décampa pour se porter à Drensteinfurt. Ce général restait seul dans cette partie, et M. de Soubise, sachant que toutes les forces ennemies se dirigeaient sur le Wéser, marcha alors vers la Lippe pour se porter plus loin, si les circonstances le lui permettaient. Le 24, il est à Dorsten, et le 25 à Buer, d'où il écrivit à M. de Choiseul.

Le maréchal de Soubise au duc de Choiseul.

« Camp de Buer, le 25 octobre 1761.

« J'ai différé, Monsieur, de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 18, et qui m'est arrivée le 22. Je ne suis pas surpris que la prise de Schweidnitz par M. de Loudon et celle de Wolfenbutel par M. le comte de Lusace aient renouvelé

le désir de terminer la campagne par quelque expédition glorieuse et utile. Je puis vous assurer que depuis longtemps je cherche toutes les possibilités qui peuvent conduire à faire le siège de Munster, ou à s'emparer de cette place par un coup d'éclat. Les ennemis, en s'éloignant de la Westphalie, ont toujours veillé sur cette ville, dont la conservation leur tient avec raison fort à cœur; ils ont même sacrifié leurs magasins et le reste du pays sans chercher à y donner le secours qui pouvait dépendre d'eux. Toute leur attention s'est réunie sur Munster, Lippstadt, Warendorf et Hamm; il n'a pas été possible de former d'entreprise en règle sur aucun de ces quatre points principaux de la défense de l'ennemi. Il était nécessaire qu'un événement heureux forçât le prince Ferdinand à rester sur la rive droite du Wéser, et que M. le maréchal de Broglie prît une position à la rive gauche pour couvrir les sièges et assurer la tranquillité des troupes qui y seraient employées.

« La proposition de me porter à la tête du duché de Westphalie peut avoir lieu et n'éprouverait de difficulté que celle des subsistances. J'ai écrit à M. le comte de Stainville pour lui demander sur quel secours je pouvais compter de sa part, sur quel objet porteraient nos opérations. Il me semble que tous les projets tombent aussitôt que le prince Ferdinand ne sera pas retenu au delà du Wéser par des forces supérieures ou par un événement malheureux, auquel je ne crois pas qu'il s'expose.

« Demain l'armée marchera entre Bochum et Essen. Je compte la mettre à couvert dans des cantonnements entre ces deux villes; elle peut se rassembler en moins de six heures. M. le prince de Condé occupera Bochum avec sa réserve; je serai à Essen; nos troupes légères tiendront Dortmund et pousseront des détachements vers Lunen et Hamm. Les ennnemis ont dans cette dernière ville 2 B. de grenadiers hessois et 2 de la légion britannique; M. d'Oheimb était hier à Drensteinfurt; le prince héréditaire était, le 23, du côté de Blomberg et de Steinheim; il paraît qu'il n'a jamais dû passer le Wéser. Les détachements de M. le comte de Stainville ont été jusqu'à Paderborn; on dit que rien ne peut exprimer la misère de ce malheureux pays. Le prince Ferdinand vient d'envoyer de nouveaux mandements dans le pays de Bergh, accompagnés de menaces qui en imposent malgré le voisinage de nos troupes. Il n'y a certainement rien à craindre dans ce moment-ci; *mais les ennemis*

ont un talent de persuader et de faire payer les contributions d ont nous ne pouvons approcher. Je préfère vivre aux dépens de l'abbaye d'Essen et des pays amis, parce que la convention passée pour Clèves, Meurs et le comté de la Marck, nous oblige à tenir compte, sur la contribution, des fourrages que l'on pourrait en exiger pendant le reste de la campagne. »(D. G., 3590, 204.)

L'armée s'avança sur Essen, quartier général, et cantonna de Mulheim à Kettwig.

M. de Soubise, informé par M. de Broglie que les ennemis abandonnaient le haut Wéser pour couvrir le pays de Brunswick, écrivit aussitôt à M. de Choiseul pour lui communiquer ce renseignement, et il ajoutait : « Je crois la campagne prête à finir, et depuis longtemps vous avez prévu qu'on ne devait compter sur aucune opération assez avantageuse pour nous assurer des quartiers d'hiver plus avancés dans le pays ennemi que l'année dernière (1). » Il eut bientôt de nouveaux motifs de penser que la tranquillité continuerait à régner en Westphalie.

En effet, le prince héréditaire avait remis à M. d'Hardenberg le commandement de son corps, et était allé en Hanovre pour y prendre celui des troupes de Luckner, de Wurtgenaw, de Wangenheim, etc., ce qui pouvait faire soupçonner de nouvelles opérations à la droite du Wéser. Comme l'armée du bas Rhin n'avait dans sa position que des fourrages jusqu'au 12 novembre, M. de Choiseul informa M. de Soubise qu'il n'y aurait aucun inconvénient à faire replier ses troupes à cette époque, s'il ne se passait rien d'important du côté du maréchal de Broglie, afin que, le 15, elles fussent de l'autre côté du Rhin : « Il faut aujourd'hui, dit le ministre, s'en tenir à des points fixes; vous avez pu voir par la copie de ma réponse à M. le maréchal de Broglie sur les quartiers d'hiver que le mouvement pour placer son infanterie derrière la Werra et l'Edder ne doit avoir lieu qu'à la fin du mois prochain. Cette époque doit régler la séparation de vos troupes, et c'est en conséquence que le roi désire que vous restiez assemblé jusqu'au 15; ce sera le moment où vous pourrez commencer à faire entrer successivement vos troupes dans les quartiers que vous leur avez destinés en deçà du Rhin,

(1) Le maréchal de Soubise au duc de Choiseul. Camp d'Essen, le 26 octobre 1761.

et que MM. les officiers généraux qui ne seront pas employés pendant l'hiver pourront quitter l'armée (1). » Il était prescrit à M. de Soubise de faire tenir le château d'Arnsberg par une garnison, parce qu'à l'ouverture de la campagne suivante, ce poste pouvait offrir de grands avantages, comme un des principaux passages du duché de Westphalie.

L'armée du bas Rhin, restée dans ses cantonnements entre l'Emscher et la Roër, était sur le point de prendre ses quartiers. La Gendarmerie repassa le Rhin le 11; la première ligne des cantonnements se replia, le 12, sur la deuxième, et M. deConflans quitta Dortmund pour venir à Bochum. M. de Soubise se rendit à Dusseldorf le 13, et les dernières troupes passèrent le fleuve le 16, à Wesel et à Dusseldorf.

Position de l'armée du bas Rhin pendant l'hiver de 1761 à 1762 :

Département de Cologne, rive gauche du Rhin, depuis Andernach jusqu'à Neuss exclusivement; rive droite, depuis l'embouchure de la Sieg jusqu'au pays de Bergh. MM. d'Auvet, de Thianges : Orléans, 2; Alsace, 4; Royal-Suédois, 3 (9 B.); Chartres, 2 E.

Département de Dusseldorf, pays de Juliers et de Bergh. MM. de Vogué, Levis, Groslier et Montazet : corps de Conflans; Boisgelin, 4; Mantes, 1; artillerie (7 B.); Orléans, 2; Berry, 2; Lusignan, 2 (6 E.).

Département de Meurs, Uerdingen, Linn, Crefeld, Rheinberg. M. d'Aspchon : la Marck, 3; Condé, 2; Bouillon, 2 (7 B.); Flamarens-dragons, 4 E.

Département de Wesel (rive droite), depuis l'Issel jusqu'à Rees. M. de Langeron : Anhalt, 3; Royal-Bavière, 3; Vierzet, 2; grenadiers d'Ailly, 2 (10 B.).

Département de Clèves, pays de Clèves (rive droite), depuis Rees jusqu'en Hollande et le long de l'Issel. MM. de Saint-Chamans, d'Aubigny, de Travers : volontaires de Soubise, de Dauphiné, de Clermont; Cambis, 2; Joigny (milices), 1; Lockmann, 2 (9 B.); Chapt-dragons, 4; Brissac, 2 (6 E.).

Département de Gueldre, cours de la Meuse depuis Venlo jusqu'au pays de Clèves, cours de la Niers. M. de Beausobre : d'Arbonnier, 2; Paris (milices), 1 (3 B.); Vogué, 2 E.

(1) Le duc de Choiseul au maréchal de Soubise. Versailles, 31 octobre 1761.

Département de Liège, camp de Cornelimunster, pays de Ruremonde, cours de la Meuse depuis Venlo et Aix-la-Chapelle. MM. d'Andlau et Maugiron : Royal-Cantabres, 1; Colmar, 1 (2 B.); des Cars, 2; Talleyrand, 2; Royal-Roussillon, 2; Gendarmerie, 8; Trasignies, 2; Royal-Piémont, 2; Royal, 2 (20 E.). — Total : 47 B., 40 E.

Les troupes légères placées derrière l'Issel s'y trouvaient en sûreté; elles pouvaient en imposer à l'ennemi et l'empêcher de faire en avant de Coesfeld et même de Munster des établissements pareils à ceux de l'année dernière; Rées, par ses fortifications achevées avec intelligence et solidité, rendait la navigation du Rhin facile. M. de Soubise pensait donc que la défensive du bas Rhin était bien assurée pour l'hiver et que les ennemis ne feraient aucune entreprise. Quant à l'offensive, toutes ses troupes pouvaient se réunir en trois ou quatre jours. Après avoir visité ses quartiers et fait des reconnaissances depuis Dusseldorf jusqu'à la Hollande, M. de Soubise donna des instructions à chaque officier général commandant dans les différents arrondissements, et, quoiqu'il eût reçu du roi la permission d'un congé à la fin de novembre, il ne quitta l'armée qu'après le mouvement du maréchal de Broglie pour porter ses troupes en deçà de la Werra. Il partit de Dusseldorf le 4 décembre, et arriva à Versailles le 10. M. de Vogué, lieutenant général, prit le commandement de l'armée.

CHAPITRE IX.

PRUSSE. — CAMPAGNE DE 1761.

Avril. 6. Le théâtre de la guerre se concentre en Saxe et en Silésie. Le maréchal Daun en Saxe, le général Loudon en Silésie. — 18. Le roi de Prusse marche pour secourir le général Goltz.
Mai. 4. Le roi passe l'Elbe. — 11. A l'approche des Prussiens, M. de Loudon se retire. — Composition des armées.
Juillet. — Mort du général Goltz, remplacé par Ziethen. Le général Loudon essaie de faciliter aux Russes le passage de l'Oder. — 21. Marche du roi. — 23. Les Russes s'avancent sur Namslau. Le maréchal Daun aux environs de Dresde.
Août. 9. Les Russes à Hunsfeld; l'armée autrichienne à Kunzendorf. — 12. Le roi à Kanth; le 20, à Bunzelewitz; il s'y retranche. — 25. Arrivée des Russes.
Septembre. 9. Loudon cherche à faire sa jonction avec les Russes.
Octobre. 1er. Prise de Schweidnitz. Le prince Henri inquiète les troupes de l'Empire. — 24. Le prince de Wurtemberg essaie de ravitailler Kolberg, resserré par les Russes.
Novembre. 3. Bataille de Torgau gagnée par les Prussiens. L'armée du roi établit ses quartiers d'hiver le long de l'Oder.
Décembre. 16. Prise de Kolberg. Le roi passe décembre et janvier dans Breslau.

Au commencement de 1761, les événements semblaient prendre une tournure plus favorable au prince Ferdinand de Brunswick. Le 11 février, il attaque toutes nos places et s'empare ainsi d'approvisionnements considérables. En même temps le général Sporken, Hanovrien, battait, le 14, à Langensalza, un corps composé de troupes françaises et saxonnes, et, de son camp retranché de Wellinghausen, le prince de Brunswick nous faisait essuyer une perte considérable. Mais bientôt les alliés, faiblement soutenus par l'Angleterre depuis la mort de George II, le 25 octobre 1760, se trouvaient obligés de céder aux forces des maréchaux de Soubise et de Broglie, de lever les sièges de Ziegenhain, de Marburg, de Cassel, et de nous abandonner de nouveau

la Hesse et la route de Hanovre. Le théâtre de la guerre se concentra donc en Saxe et en Silésie. Le roi de Prusse se trouvait en Saxe avec la plus grande partie de ses forces; l'armée du maréchal Daun avait ses quartiers d'hiver à la rive gauche de l'Elbe. Celle de l'Empire, commandée à cette époque par le feld-maréchal Serbeloni, eut ordre de s'établir au delà des montagnes de la Thuringe et de porter sa gauche à Erfurt. Les troupes du maréchal Loudon occupaient les montagnes situées entre Schweidnitz et les frontières de la Bohême. Le corps auxiliaire russe (Czernichew) hivernait dans le comté de Glatz. Les corps de Butturlin et de Romantzow avaient pris leurs quartiers d'hiver en Poméranie.

Positions des armées : le roi de Prusse avait 55,000 hommes à opposer à ses ennemis; le prince Henri devait se maintenir en Saxe avec 32,000 contre l'armée de l'Empire et contre les Autrichiens sous Daun; le prince de Wurtemberg, avec 11,000, avait à combattre les Suédois et les Russes en Poméranie.

Le 6 avril, le maréchal Daun prit le commandement de l'armée impériale en Saxe, et celle de Silésie fut donnée à Loudon, qui vint camper à Seckendorf, vis-à-vis de M. Goltz à Kunzendorf près Freyburg. Le roi passe l'Elbe, le 4, près de Strehla, au-dessus de Meissen, pour rejoindre le général de Goltz ; il est le 5 à Konigsbruck, le 6 à Gorlitz, le 11 à Lowenberg, le 12 à Schweidnitz, le 13 à Bolkenhain. Aussitôt il fait observer les Russes, au nombre de 20,000 hommes, commandés par le général Czernichew (1), et qui venaient d'entrer dans le palatinat de Posnanie. Il confie cette tâche au général Goltz, qui arrive à Gross-Glogau le 20, avec ordre de donner la main au prince de Wurtemberg; puis il lui envoie le général Schmettau avec des renforts. Le roi, marchant de sa personne sur les hauteurs de Gross-Nossen, rétablit sa communication avec la Neisse.

Le 11, à l'approche des Prussiens, M. de Loudon se retire en Bohême et se retranche à Hauptmansdorf près Braunau; il garde les défilés de Silberberg et de Wartha dans le comté de Glatz. Le roi ramène alors la plus grande partie de son armée, occupe la plaine de Strehlen, et s'établit au camp de Pilsen.

(1) Czernichew (comte de), né en Courlande ; enseigne dans les gardes Semenowski ; 1756, major général ; volontaire à la bataille de Prague, 1757 ; distingué instruit ; secrétaire d'État de la guerre.

Les armées alliées d'Autriche en Saxe, de l'Empire dans la Franconie, de Russie sur la Vistule, et de Suède en Poméranie, entrent en campagne et se mettent en mouvement au commencement de juin. Le feld-maréchal Daun opère en Saxe contre le roi de Prusse ; son armée et celle de l'Empire s'élèvent à 80,000 hommes. Une autre armée autrichienne de 40,000 hommes, aux ordres du maréchal de Loudon, est opposée au corps prussien du général Fouquet (10,000 hommes) dans la haute Silésie. Cette armée doit en outre agir avec celle de la Russie. L'armée de l'Empire, sous le commandement du duc de Deux-Ponts, manœuvre contre l'armée du roi de Prusse et fait la conquête de la Saxe. Le feld-maréchal Soltikow, commandant l'armée russe, doit opérer en Silésie. Les Suédois sont opposés au général Stutterheim, à la tête d'un petit corps ; et, le 8, le général Werner repousse les Russes, qui, sous Totteleben, voulaient s'emparer de Belgard.

Le 14, l'armée de Butturlin se réunit à Posen et, le 26, semble se diriger sur Breslau. Les quatre divisions dont elle se composait se trouvant séparées, Goltz proposa au roi de les attaquer séparément. Frédéric se flattait que Goltz, dans lequel il avait une grande confiance, serait plus heureux que Dohna avant sa disgrâce ; mais Goltz mourut subitement d'une fièvre inflammatoire, le 30, et fut remplacé par Ziethen, qui, sans perdre de temps, marche aux Russes rassemblés à Czempin et occupant les défilés de Czacz et de Deutsch. Il ne put donc pénétrer jusqu'à Kosten, n'osant passer l'Obra.

Le 13 juillet, Frédéric est à Pilsen près Schweidnitz ; le 17, il marche à Strehlen et, le 22, se porte sur la Neisse ; il la passe le 29, et campe entre Neisse et Steinau ; il n'a qu'un but, distraire Loudon qui, lui, n'a qu'une pensée, faciliter le passage de l'Oder aux Russes.

Le 21, Loudon, débouchant des montagnes de Stein-Kunzendorf, prend la route de Frankenstein dans l'intention de s'emparer de la forteresse de Neisse ; pour le prévenir, le roi gagne les hauteurs de Munsterberg, sur l'Ohlau, et pousse les avant-gardes autrichiennes d'Heinrichau à Nossen, ayant deviné les projets de Loudon, qui, pour le couper de Neisse, se portait sur Woitz, Giesmansdorf et Neudorf, formant de ce côté l'investissement de cette place, pendant que les Russes, passant l'Oder à Oppeln, seraient venus la

resserrer du côté de la haute Silésie depuis Bielau jusqu'à Karelau. Le roi, loin de s'arrêter à Nossen, pousse à Karlowitz et se déploie, le 22, sur les collines qui s'étendent d'Ottmachau à Schilde.

Le 19, Loudon, dérouté dans ses projets, après s'être avancé de Braunau au delà de Gottesberg, vient se placer entre Frankenstein et Munsterberg; le 22, il se porte entre Ottmachau et Patschkau, sur la rive gauche de la Neisse; le 27, il retourne à Frankenstein, et, le 31, après avoir repassé la Neisse, s'établit entre Weidenau et Patschkau pour observer les Prussiens. En même temps, le prince Czernichew arrivait, le 27, à Namslau par Wartenberg, observé de Breslau par Ziethen, qui vint ensuite couvrir Brieg.

Pendant ces mouvements, le feld-maréchal Daun, dont les forces sont réduites à 30,000 hommes par le départ des troupes qu'il envoie au maréchal de Loudon, s'établit aux environs de Dresde, sur les deux rives de l'Elbe, où il devait agir ainsi qu'en Bohême. Le duc de Wurtemberg, commandant l'armée de l'Empire forte de 20,000 hommes, quitte ses cantonnements du Woigtland dans le mois de juillet pour se porter sur la Saale. Quelques-uns des régiments qui avaient leur droite à Plauen et leur gauche vers les quartiers français, dans le pays de Fulda, sont battus près de Saalfeld et de Plauen. Le général Haddick se vit au moment de se replier sur le Mayn.

Le 31, le général Ehrenschwerdt fait attaquer les postes prussiens établis entre Demmin et Spantikow; le prince Hessenstein, chargé de cette mission, les repousse jusqu'à Friedland.

Le roi repasse la Neisse; le 3, il est à Strehlen et arrive à Kanth, sur la Schweidnitz, ayant par une marche forcée rejoint les généraux Platen et Knoblock. Le 2, le comte de Czernichew était en vue de Breslau; le 9, il campe près d'Auras, s'avance sur Wohlau et fait jeter des ponts sur l'Oder à Leubus. En même temps le général Butturlin, en marche sur Breslau le 6, campe à Trebnitz le 9, passe l'Oder le 12, s'établit à peu de distance de la rive gauche, et envoie occuper Liegnitz pour s'en faire une place d'armes. Le 19, de sa personne, le roi marche par sa droite et se poste en avant de Liegnitz; le 25, il est à Hohenfriedberg, et le 29 vis-à-vis de Striegau.

Le même jour que les Russes passent l'Oder près de Leubus, ils campent entre Parchwitz et Liegnitz. Comme il devenait important

de savoir leur position exacte, M. de Schmettau fut détaché de Neumarckt, et M. de Platen du côté de Parchwitz (1), où une escarmouche s'engagea, soutenue par un fort détachement autrichien, arrivant de Jauer au delà de Gross-Wandris, et qui, par suite, poussa M. de Butturlin jusqu'à Liegnitz. Le 19, le roi s'approche de Schweidnitz ; le 20, il établit son camp entre Bunzelwitz et Jauer, qu'il retranche sur son front et sur ses flancs. Ces travaux n'avaient pas eu le temps d'être terminés que M. de Butturlin parut à la tête des Russes le 25, et la jonction des armées ennemies se fit entre Jauer et Hoen-Friedberg. Le roi, en réunissant toutes ses forces, s'établit à Bunzelwitz, étendant son camp jusqu'à Striegau, qu'il fit fortifier.

La mort de George II plaçait Frédéric dans une position critique. Parti pour la Silésie le 1er mai 1761, à l'effet de protéger cette province contre les Russes et les Autrichiens, il échoue dans tous ses efforts pour empêcher leur jonction le 12 août, entre Jauer et Striegau, où ils présentèrent un effectif de 130,000 hommes. Déjà il courait risque d'être chassé de son camp établi à Bunzelwitz, où il était à la tête 50,000 hommes : la désunion de ses adversaires et les difficultés qu'ils éprouvaient à se procurer des subsistances le sauvèrent. Toute l'Europe s'attendait à une bataille décisive ; mais le camp du roi était inattaquable ; puis, les fourrages commençant à manquer à l'armée combinée, il fallait songer à s'éloigner. Frédéric se trouvait alors libre de quitter son camp, lorsqu'il reconnut bientôt sa situation périlleuse, par la position de Loudon et de Czernichew, tous deux maîtres de la haute Silésie (2).

(1) Une nuée de 3,000 à 4,000 Cosaques fondit sur le régiment de Ziethen avec ces cris et ces clameurs qu'ils ont l'habitude de pousser en attaquant. On envoya en hâte à l'armée pour faire avancer les premiers régiments qui campaient à la droite, et, en attendant qu'ils arrivassent, on se mit en devoir de se défendre. Les E. se partagèrent en deux pour mieux garnir leur front et couvrir leurs flancs ; devant chaque troupe on fit avancer un bas officier avec dix hussards, qui avaient ordre de demeurer serrés et immobiles et de ne se défendre qu'à coups de carabine en escarmouchant. Aussitôt après les Cosaques faisaient mine de fondre sur ces petites troupes détachées ; les E. qui étaient derrière elles les soutenaient le sabre à la main sans cependant s'engager. (*Relation de l'époque.*)

(2) Les guerres incessantes de la Russie formèrent ses troupes en les tenant en haleine et créèrent des généraux distingués. Lieutenants généraux : Stoffeln, Sol-

On a souvent voulu tirer de certains passages des œuvres de Frédéric la conclusion qu'il s'opposait aux travaux de fortification rapide. La vérité est que, décidé par principes à prendre l'offensive chaque fois qu'il le pouvait, il considérait dans ce cas le secours de la fortification comme inutile, il proscrivait surtout l'emploi des villages fortifiés, probablement parce qu'en Allemagne ils sont construits en bois et par suite faciles à mettre en feu avec le canon, bien que cependant il les admît sur le front de la ligne de bataille. Son blâme portait, et avec raison, sur l'abus de la fortification. Au contraire, il estimait cette dernière pour augmenter la résistance des positions défensives, et recommandait alors de tirer parti des accidents de terrain, de construire des batteries, des redoutes et des retranchements. Frédéric eut donc recours à la fortification toutes les fois que le sort de la guerre le força de rester sur la défensive : à Neudorf (1741), Czaslau (1742), Schweidnitz (1745). C'était un de ses aphorismes militaires, que tout chef de poste ou de détachement doit savoir construire des retranchements. « L'officier, dit-il dans ses *Mémoires,* a besoin de diverses connaissances ; mais une des principales est la fortification. » Les retranchements du camp de Bunzeliwtz avaient partout 16 pieds d'épaisseur et les fossés 12 pieds de profondeur sur 16 de largeur. Le front était environné de palissades, les parties saillantes des ouvrages étaient minées. Devant les mines on avait creusé des trappes, et devant ces trappes des chevaux de frise contigus et enfoncés en terre formaient toute l'enceinte extérieure. L'armée du roi se composait de 66 B. et 143 E. ; 420 pièces bordaient les différents ouvrages, et 182 mines chargées étaient prêtes à sauter au premier signal.

Comme il devenait important de savoir la position exacte de ses ennemis, rapprochés de l'Oder, le 11, le roi détache le général Knoblock avec 8,000 hommes pour observer les Russes. Il longe la rive droite de la Schweidnitz (ou Weistritz), et, le 12, il passe l'Oder près d'Auras. Le général Platen, pour détruire en Pologne les magasins russes, attaque aux environs de Gostyn le brigadier Tcherepow, qu'il fait prisonnier avec 1,100 hommes, et brûle un convoi de 5,000 chariots.

tikow, Czernichew. Généraux-majors : Uxhul. Liewen, Fermor, Albrecht, Wedel, Lascy (le fils du général en chef), et Lowendal (le maréchal de France).

Le maréchal de Loudon se dirigeait sur les hauteurs de Gross-Nossen, quand, tourné sur son flanc droit par les Prussiens, il tente de faire sa jonction avec les Russes en basse Silésie. Il passe la Neisse, forme un campement à Barschdorf, retourne sur ses pas à travers les montagnes pour donner la main aux Russes en marche sur Klemerwitz (près Liegnitz). Entendant le canon des Prussiens, il marchait rapidement au secours de Butturlin, lorsqu'il eut un engagement très vif avec la cavalerie légère prussienne aux environs de Rachwitz, sur le Bober, et fut obligé de se retirer sur Jauer et Liegnitz par Goldberg, où il effectua sa jonction avec l'armée russe. Marchant ensuite sur les montagnes de Kunzendorf, il y arrive avant le roi de Prusse, qui s'établit alors dans un camp retranché à Bunzelwitz, où le feld-maréchal voulait l'attaquer ; mais le général Butturlin, n'ayant pas jugé cette opération possible, retourna en Pologne, s'étant séparé, le 10, de l'armée autrichienne, à laquelle il ne laissa que 20,000 hommes sous les ordres de Czernichew; celui-ci marche avec le feld-maréchal sur Schweidnitz, dont ils s'emparent de vive force dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre. Après le départ des Russes, Frédéric avait quitté son camp de Bunzelwitz le 26, se rapprochant de la Neisse. M. de Loudon, sans perdre un moment, attaque les ouvrages extérieurs, et d'une manière si vigoureuse qu'à peine on put se servir du canon pour repousser les assaillants. Tout fut emporté en un instant ; Loudon marche aux glacis, descend dans le fossé, arrive sur la place d'armes de Schweidnitz, et, sans donner le temps au commandant, le major général de Czastrow (1), de proposer la capitulation, il le fait prisonnier avec la garnison, le 1er octobre à 6 heures du matin. L'Europe retentit de cette hardiesse de Loudon, que le siège de Glatz, l'affaire de Landshut et celle de Kutsbach avaient déjà illustré.

Laissant le général Czernichew avec 20,000 hommes à l'armée de

(1) De Zastrow commandait à Schweidnitz lorsque cette place fut prise par les Autrichiens. Il avait été au bal ; se doutant de quelque chose, il fit prendre sur le soir les armes à la garnison et la distribua dans les ouvrages ; mais il commit la faute de ne point donner aux officiers d'instructions sur la manière dont ils devaient se conduire, de ne point envoyer sa cavalerie à la découverte à une certaine distance, de ne point jeter des balles à feu pour éclairer la campagne, enfin d'être négligent dans ses devoirs.

Loudon, le maréchal Butturlin, le 9 septembre, d'après ses instructions, se porte en Poméranie pour faciliter la prise de Kolberg; le 15, il arrive à Steinau, y passe l'Oder, se dirige sur Posen, arrive à Driesen le 3, le même jour que le général Wettlitz était chassé de Koslin, près Kolberg, par le général Platen. Il arrive, le 6 octobre, à Waldenberg, le 8 à Marienwald, le 11 à Reetz, le 15 à Dramburg, le jour où le général-major de Berg chassait les Prussiens de Golnow, interceptait les communications entre Stettin et Kolberg, et que le général Ehrenschwerdt, trouvant difficilement des subsistances, évacuait Anclam et repassait la Peene. Puis, tournant vers Stettin, il campe au delà de Frienwalde le 18, et à Stargard le 20.

Le 23, le général Knoblock était attaqué dans Treptow (Teterow) par Romantzow; le 25, la ville se rendait, et Knoblock y était fait prisonnier avec 1,700 Prussiens.

Pendant que le général Butturlin se réunit à l'armée autrichienne (Loudon), le général Romanzow marche avec 10,000 hommes en Poméranie sur Kolberg, une flotte russe se dirige sur cette ville, et le corps de Romanzow est porté à 24,000 hommes.

Dans les premiers jours d'octobre, le roi attend la grande armée autrichienne à Frankenstein; consterné de la prise de Schweidnitz, il se rend vers Strehlen et détache un corps en Poméranie. Pour la première fois depuis cette guerre, les Autrichiens allaient prendre des quartiers d'hiver en Silésie; et si les Russes devenaient maîtres de Kolberg, ils pourraient aisément se procurer des subsistances sans leur faire traverser la Pologne. Tout annonçait pour l'année suivante une campagne décisive.

Le 2 novembre, le prince Henri (1) rassemble son armée au delà des défilés de la Triebsche, de Meissen à Miltitz, sur les montagnes du Katzenberg et du Radewitzberg, pour inquiéter sans cesse les troupes de l'Empire.

(1) Frédéric et Henri, ces deux frères, avaient les mêmes goûts en musique. Tous deux épris de la philosophie et de la littérature françaises, tous deux incrédules, tous deux séparés de leur femme, tous deux sans enfants, tous deux grands capitaines et excellents diplomates. Le cadet a passé sa vie à maudire l'aîné, à l'accuser d'avoir l'âme la plus noire, d'usurper le nom de Victorieux, de passer pour avoir gagné les batailles, tandis qu'en réalité sans lui les affaires eussent bien mieux marché. L'aîné est occupé tout le temps à apaiser le cadet, à lui témoigner la plus vive affection, à le flatter même; et finalement Rheinsberg, le séjour

Le 5, le prince de Wurtemberg s'établit dans un camp retranché entre la Baltique et les rives de la Persante. Il se défend pendant toute la campagne contre les entreprises des Russes, et ne cesse de protéger Kolberg jusqu'à la dernière extrémité.

Le 24, Romanzow, après avoir pris la ville de Treptow, avait réussi à empêcher le prince de Wurtemberg de ravitailler Kolberg; ce prince poursuivi par des détachements de la grande armée russe, fut obligé de quitter son camp. Il fit ensuite plusieurs tentatives inutiles pour percer le cordon de troupes que Romanzow avait établi afin d'empêcher aucun convoi d'entrer dans la place. Kolberg, ainsi resserré, ne pouvait recevoir de secours par terre, et la flotte de blocus les interceptait du côté de la mer.

Le 3 novembre, la bataille de Torgau termine la campagne en faveur du roi de Prusse. Les Russes, par une expédition sur la Marche, s'emparent de Berlin, se portent ensuite sur la nouvelle Marche et la Poméranie, d'où ils rentrent en Pologne. Les troupes du prince Ferdinand se mettent en mouvement le 29 novembre pour leurs quartiers d'hiver. Celui du prince est à Hildesheim; celui du prince héréditaire sur l'Embs. Les Anglais occupent le pays d'Osnabruck et de Munster.

Les Prussiens sont battus en détail par les Russes qui, pour se procurer une base d'opération avantageuse et plus rapprochée, leur permettant d'alimenter leurs dépôts par mer, avaient résolu de s'emparer de Kolberg; après une vive résistance, ils se voient enlever cette place forte, le 16 décembre, malgré les bonnes dispositions du prince de Wurtemberg, campé sous ses murs depuis le mois de juin, malgré la belle défense du colonel Heyden et le dévouement des bourgeois, qui rivalisèrent de courage avec la garnison. Kolberg capitula avec 3,000 hommes, et la place fut évacuée le 17. Le général Loudon, le 23, sépare son armée dans les environs de Schweidnitz et part pour Vienne.

Pour la première fois, les Russes prirent leurs quartiers d'hiver

privilégié de l'un en ses jeunes ans, de l'autre dans l'âge mûr et la vieillesse, voit Henri élever cette fameuse pyramide où sont inscrits les noms de tous les héros de la guerre de Sept ans, à l'exception du seul nom de Frédéric. (Voy. *Rheinsberg, Friedrich der Grosse, und prinz Heinrich,* von Andrew Hamilton, in zwei banden; Berlin, 1882; livre très curieux, très intéressant, où ne sont flattés ni ménagés ni les amis ni les correspondants.)

en Poméranie et dans la nouvelle Marche. Frédéric paraissait alors réduit à l'extrémité. Il passe les mois de décembre et de janvier dans Breslau, triste, solitaire, invisible, n'allant même plus à la parade. Craignant de tomber vivant aux mains de ses ennemis, il en vient jusqu'à porter sur lui du poison, dernière ressource du stoïcien contre l'infortune.

« Vous appellerez, mon cher marquis, écrivait-il à d'Argens (1), mes sentiments comme il vous plaira. Je vois que nous ne nous rencontrons point dans nos pensées, et que nous partons de principes très différents. Vous faites cas de la vie en sybarite; pour moi, je regarde la mort en stoïcien. Jamais je ne verrai le moment qui m'obligera à faire une paix désavantageuse; aucune persuasion, aucune éloquence, ne pourront m'engager à signer mon déshonneur. Ou je me laisserai ensevelir sous les ruines de ma patrie, ou, si cette consolation paraissait encore trop douce au destin qui me persécute, je saurai mettre fin à mes infortunes lorsqu'il ne sera plus possible de les soutenir. J'ai agi et je continue d'agir suivant cette raison intérieure et le point d'honneur qui dirige tous mes pas; ma conduite sera en tout temps conforme à ces principes. Après avoir sacrifié ma jeunesse à mon père, mon âge mûr à ma patrie, je crois avoir acquis le droit de disposer de ma vieillesse. Je vous l'ai dit, et je le répète, jamais ma main ne signera une paix humiliante. Je finirai sans doute cette campagne, résolu à tout oser et à tenter les choses les plus désespérées pour réussir ou pour trouver une fin glorieuse. »

Chaque puissance resta dans l'inaction, et l'on songea à prendre les quartiers d'hiver. Le corps auxiliaire russe hiverna dans le comté de Glatz; les Autrichiens, dans les montagnes situées entre Schweidnitz et la frontière de Bohême; les Prussiens, le long des

(1) Boyer (J.-B.), marquis d'Argens, né le 24 juin 1704 à Aix en Provence; mort au château de la Garde, près Toulon, le 11 janvier 1771; auteur des *Lettres cabalistiques*, des *Lettres chinoises*, des *Lettres juives*, de la *Philosophie du bon sens*, etc., etc.; assez instruit, parlant bien, valant beaucoup mieux dans sa conversation que dans ses livres (d'Alembert, lettre du 24 juin 1763): soldat, écrivain. Après avoir passé vingt-cinq ans dans l'intimité de Frédéric, il revint mourir dans son pays natal.

rives de l'Oder, à Breslau et aux environs. La chaîne de leurs postes avancés s'étendait depuis Kanth jusqu'à Neisse; celle des Autrichiens, depuis Pless, dans la haute Silésie, jusqu'à Gorlitz, par Johannisberg, Wartha et Hirschberg.

CHAPITRE X.

PRUSSE. — CAMPAGNE DE 1762.

Janvier. 5. Mort d'Élisabeth.

Février. 23. Pierre III.

Mars. 24. Les Russes quittent les Autrichiens.

Avril. 7. Frédéric convient d'une suspension d'armes avec les Russes à Ribnitz. — 15. Le prince de Stolberg transporte le quartier général de l'armée de l'Empire de Saalfeld à Neustadt.

Mai. 5. Le roi convient, le 16 mars, à Stargard avec les Russes d'un armistice, lequel est suivi d'un traité de paix signé à Pétersbourg. — 8. Le maréchal Daun arrive à Schweidnitz. — 12. Le prince Henri force les postes avancés des Autrichiens à Plauen et marche sur Freyberg. — 15. Le maréchal Daun fait sortir son armée des montagnes et campe derrière Zobten, couvrant Schweidnitz. — 20. Le roi, sans même prévenir la cour de Vienne, rappelle les corps qu'il avait du côté de la Poméranie et les rassemble dans le camp de Bettlern en avant de Breslau ; rejoint, le 21, par le prince royal Frédéric-Guillaume, son neveu, il dispose d'un effectif de 66.000 hommes. Le prince de Stolberg et le général Luczinski, chargés d'attaquer Chemnitz, en délogent les Prussiens et forcent le général Bodemer à se retirer à Oderan. — 22. 6.000 Prussiens se joignent à une division qui entre dans le Holstein. Par la puissante intervention de Pierre III, le traité définitif avec la Suède est signé. Ce traité, conclu à Hamburg, est le renouvellement de celui de Stockholm en 1720. Le lieutenant général Canitz joint à Oderan le général-major Bodemer avec 5,000 soldats tirés de l'armée du prince Henri.

Juin. 1er. Le prince Eugène de Wurtemberg paraît à Francfort-sur-l'Oder avec 10 à 12,000 hommes. Le prince Henri est attaqué par l'armée de l'Empire, aux ordres de Stolberg ; il l'oblige à la retraite, après lui avoir infligé des pertes sérieuses. — 5. Il laisse le général Platen à Pretzschendorf, tourne vers Freyberg et renforce le corps prussien du général Seidlitz, posté à Oderan pour contenir les Autrichiens. — 5 au 6. Frédéric avance vers la gauche du maréchal Daun 50 E. et de l'artillerie, et renverse des postes avancés. — 20. Il est rejoint par 20,000 hommes venant de Stettin, amenés par le duc de Brunswick-Bevern. — 21. Le général Seidlitz attaque l'armée de l'Empire, qu'il force à se replier par Hof à Munchberg. — 24. Les maréchaux de Soubise et d'Estrées, commandant l'armée française en Hesse, sont battus près de la Diemel et vont camper sous Cassel. — 27. Le prince Henri culbute les postes qui couvrent la gauche des Autrichiens établis près de Dresde sous les ordres du maréchal Serbelloni. Le

prince Stolberg arrive à Munchberg. — 29. Le comte Czernichew arrive à Kanth avec 20,000 hommes.

Juillet. — Le maréchal Daun se rapproche du roi, rassemblé à Striegau. — 9. Catherine II après la révolution. Rappel des troupes russes. — 21. Attaques du roi. — 22. Départ de Czernichew pour la Pologne.

Août. 5. Les communications de Schweidnitz sont coupées. Derniers efforts pour sauver cette ville. Le prince de Stolberg, parti de Bayreuth, le 9 à Hof; se portant sur Egra le 17, et ramenant son armée à Munchberg le 19, il prend ensuite la route de Nuremberg. Le général Klefeld battu à Plauen le 18. — 21. Le général Belling, venant du Mecklemburg, est détaché en Franconie par le prince Henri et arrive à Munchberg. — 23. Le roi transporte son quartier de Péterswaldau à Bogendorf pour accélérer la prise de Schweidnitz. — 24. Le général Belling marche à Bayreuth, met à contributions les évêchés de Bamberg et de Wurtzburg, et bloque Égra le 26.

Septembre. 3. Le prince de Stolberg campe à Altenberg; le 5, à Dippoldiswalda. — 7. Le général Haddik arrive de Silésie pour remplacer le maréchal de Serbelloni dans le commandement de l'armée autrichienne, campée près de Dresde. — 28-29. Les Prussiens, attaqués par l'armée de l'Empire, sont obligés de se retirer à Freyburg.

Octobre. 9. M. de Guasco capitule. — 10. Prise de Schweidnitz. Le prince Henri heureux en Saxe.

Novembre. 3. Préliminaires de paix. — 16-18. Quartiers d'hiver. — 24. Trêve conclue avec le maréchal Daun.

L'impératrice Élisabeth, fille de Pierre le Grand, meurt le 5 janvier 1762 à l'âge de cinquante et un ans. Le 23 décembre 1761, attaquée inopinément de vomissements et de crachements de sang, les médecins ordonnèrent une saignée au bras. Par la force de son tempérament elle surmonta ce danger, on crut même un instant à sa guérison; mais, le 2 janvier, les vomissements reprirent avec tant de violence qu'elle succomba. L'impératrice, usant du droit que lui donnaient les lois de la Russie de nommer son successeur, avait déjà appelé de son vivant, pour lui succéder, Charles-Pierre-Ulrich, fils de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et d'Anne Pétrowna, fille de Pierre le Grand, sœur de l'impératrice. Ce prince, marié à la princesse Catherine-Alexandrowna d'Anhalt-Zerbst, fut, après la mort de l'impératrice, sa tante maternelle, proclamé empereur de toutes les Russies, sous le nom de Pierre III, et n'eut qu'un règne très court. Cette mort de l'impératrice Élisabeth devait changer bientôt la face du théâtre de la guerre en Allemagne, et cela d'une manière désavantageuse à la maison d'Autriche.

Pierre III monte sur le trône, et avec lui le plus ardent, le plus enthousiaste admirateur du roi de Prusse. Charles-Pierre-Ulrich était né à Kiel, dans les États de son père, le 21 janvier 1728. Élisabeth, que de son cachot le malheureux Iwan effrayait encore, voulut en finir pour toujours avec la famille détrônée. Ayant appelé le prince Pierre à Pétersbourg, elle lui fit embrasser le rit grec à la place du protestantisme, et le proclama grand-duc de Russie et son héritier présomptif. Trois ans plus tard, le jeune prince épousa, le 1er septembre 1745, Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbst, depuis Catherine II. Son admiration pour Frédéric tenait du fanatisme, il n'aimait que l'Allemagne et les Allemands ; il affecta de porter l'uniforme prussien et insultait sa propre armée par sa prédilection pour sa garde holstenoise. Son plus grand désir était de mettre fin à la guerre; mais la difficulté d'un accommodement consistait en ce que les Russes occupaient la province de Prusse et une partie de la Poméranie. Il sacrifia l'intérêt de ses nouveaux États à son désir d'enlever au roi de Danemark le Holstein, dont il se regardait comme le souverain légitime injustement dépouillé. Mais à peine arrivé au trône, il en est précipité.

Le 9 juillet, il mourait, et Catherine s'emparait du pouvoir. Il signa lui-même son abdication; peu de jours après, son décès était officiellement annoncé. L'impératrice Élisabeth étant morte le 23 février, son successeur remettait aux ministres des cours alliées à la Russie la déclaration « que S. M. souhaitait la paix pour le bien de ses États, et qu'elle était disposée à contribuer à la rétablir dans toute l'Europe; que, dans cette vue, S. M. était prête au sacrifice des conquêtes faites dans cette guerre par les armes russiennes, et que S. M. conseillait les cours alliées d'employer de leur côté leur pouvoir pour parvenir au grand et salutaire ouvrage de la paix : » c'est-à-dire qu'en abandonnant généreusement ses conquêtes sur la Prusse, il abandonnait en même temps ses alliés. La France répondit « qu'elle souhaitait la paix aussi bien que la Russie, et que c'était à regret qu'on était obligé de soutenir une double guerre; qu'il était connu quels sacrifices la France avait offerts pour donner la paix à l'Europe; mais que le roi ne pouvait oublier ses traités, et qu'il ne ternirait pas sa gloire et celle de son royaume par l'abandon de ses alliés. »

La résolution de Pierre III était prise : une suspension d'armes fut arrêtée, le 16 mars, entre la Russie et la Prusse. Le corps russe, qui avait ses quartiers d'hiver dans le comté de Glatz, se sépare des Autrichiens en Silésie le 24. Le comte Czernichew passe l'Oder près de Leubus, pour rejoindre la grande armée russe sur la Vistule. A la suite du rejet par la France et l'Autriche de ses offres de médiation, Pierre III envoya au secours du roi de Prusse des troupes aux ordres de Czernichew. Mais ce n'était qu'un caprice momentané de la fortune.

L'armée autrichienne commandée par le maréchal Daun, en Saxe, la gauche à Dresde, la droite à Grossenhayn, avec un corps dans l'Ertzburg, détache, pour s'opposer aux progrès des Prussiens dans la haute Silésie, le général Beck, qui est obligé de se replier au delà des bois de la Morawa.

Le roi opérait en Silésie par une guerre très vive; après des escarmouches pour couvrir son véritable dessein, il joint ses forces à celles de Czernichew et trouve dans cette armée une excellente cavalerie, ce qui lui donnait sur son ennemi une très grande supériorité.

Le maréchal Daun, qui avait eu longtemps son quartier général à Grottkau, lève son camp, le transporte à Klein-Kunzendorf, ordonnant au général Brentano de se porter avec son corps à Adelsback.

Le roi de Prusse avait ses plus grandes forces rassemblées entre Striegau et Jauernick. Il fait attaquer par des forces supérieures le général Brentano, posté en avant de Bunzelwitz au débouché des montagnes, et chargé de couvrir le flanc droit du maréchal Daun, qui se retire à Dittmansdorf. Le général Brentano entraîne par sa retraite celle de toute l'armée autrichienne : c'est alors que Frédéric campe ses troupes vis-à-vis des Autrichiens à Seitendorf.

Pendant que s'accomplissaient ces événements militaires, les nouvelles les plus imprévues et les plus graves arrivaient de Russie. Le 9 juillet, une révolution renversait Pierre III et faisait monter sur le trône la princesse d'Anhalt-Zerbst, son épouse, qui régna sous le nom de Catherine II. L'empereur étant mort subitement le 17, Catherine désira rappeler ses troupes pour s'affermir sur le trône. Dans ce moment le roi méditait de reprendre Schweidnitz, lorsque Czernichew vint lui déclarer qu'il était rappelé par sa sou-

veraine; mais, comme cette princesse confirmait la paix conclue le 5 mai avec la Prusse, il déclara qu'il observerait une stricte neutralité. Le départ des Russes allait priver Frédéric du concours de 20,000 hommes. Le roi obtint de Czernichew de suspendre son départ de trois jours et de seconder seulement de sa présence son attaque sur la droite des Autrichiens. Ces trois jours furent précieux, Frédéric en profita. Aussitôt que la garnison de Schweidnitz eut perdu, le 20, la communication par Burkersdorf avec l'armée impériale et royale, les Prussiens se contentèrent d'abord de bloquer la place de loin.

Le 21, ses deux attaques obtiennent les plus grands succès. Après avoir repoussé quatre fois les Prussiens, les généraux Brentano et O'Kelly sont forcés dans leurs retranchements ; cette aile droite est défaite à Kunzerdorf. Daun lui-même, ne jugeant plus sa position tenable, quitte son camp à 10 heures du soir pour se retirer derrière Tannhausen, à Giersdorf sur les frontières de Bohême. Les généraux de Brentano et O'Kelly, qui occupaient les hauteurs de Leitmannsdorf et de Peiskersdorf dominant Schweidnitz, sont attaqués en même temps, et obligés de se replier avec perte.

Le 22, Czernichew se mit en route pour la Pologne. La révolution de Russie ne causa donc aucun changement essentiel dans les opérations militaires en Silésie et en Saxe. Le roi de Prusse, qui avait résisté aux Russes, aux Suédois, aux Autrichiens, ne se trouva pas moins en état de résister aux seuls Autrichiens, et il tâcha même d'agir d'une manière offensive, cherchant toujours à couper la communication de l'armée de Daun avec Schweidnitz.

Le 28, on commença à faire des mouvements qui indiquaient le dessein de la resserrer de plus près. Alors il fut résolu de construire une flèche au-dessus du moulin de Neumuhle, sur la pointe de la hauteur qui y aboutit, dans le but de tenir éloignés les partis qui se présenteraient par Croischwitz et Bogendorf; de donner la main aux opérations que l'armée pourrait faire en faveur de la place; d'incommoder le flanc de l'ennemi, au cas qu'il ouvrît la tranchée par Bogendorf. Le détachement de cavalerie qui se trouvait dans la place tint toujours éloignés les partis prussiens qui s'en approchaient, et couvrit heureusement tous les fourrages faits dans les environs.

Le 2 août, le général Trauensien, venant de Breslau, est chargé du siège de Schweidnitz (1). Ce siège, « que le roi de Prusse osa entreprendre devant une armée plus forte que la sienne, est une des plus belles opérations de guerre qu'ait faites ce prince, quoique le siège ait été dirigé sans art, par défaut d'ingénieurs. » (*Mémoires de Napoléon à Sainte-Hélène.*)

Le général Kleist, qui avait déjà lancé des excursions de la Saxe en Bohême dans le courant de juillet, en fit de nouvelles dans les premiers jours d'août. Le prince de Lowenstein, général de cavalerie, détaché par le maréchal Serbelloni, se plaça près de Toplitz avec un corps, tant pour couvrir le royaume de ce côté que pour entretenir la communication avec les armées de Saxe. Attaqué, le 2, à plusieurs reprises par des forces supérieures aux siennes, il repousse les généraux Seidlitz et Kleist avec des pertes considérables.

Cet échec n'empêcha pas l'exécution du grand projet; le 5, il réussit à couper la communication de l'armée autrichienne avec Schweidnitz, et, le 8, la tranchée est ouverte. Le comte de Guasco en avertit le maréchal Daun. On est surpris de le voir défendre si longtemps une place que le général Loudon avait prise l'année précédente par un coup de main. Tout laissait supposer que Daun aurait tenté de faire lever le siège. Il fit bien quelques tentatives, mais elles n'eurent aucun succès. Le roi, à la tête de 66 B. et 140 E., s'était retranché vis-à-vis des Autrichiens, pendant que le reste de ses troupes consolidait les travaux de siège (2).

Le 15, le maréchal Daun se porte vers Reichenbach pour tomber sur le prince de Bevern et le général Werner, qui protégeaient les convois.

Le 16, avec un corps d'observation, le roi campe près de Pétерswaldau; le duc de Bevern, qui arrivait de la haute Silésie, s'établit

(1) Cette place fut investie, on y ouvrit la tranchée du 7 au 8 ; le général Guasco y était avec une nombreuse garnison ; il la défendit avec valeur jusqu'au 9 octobre, où il fut obligé de se rendre, et la garnison resta prisonnière de guerre.

(2) Entre Kroischwitz et Bogendorf, 4 B.; entre Bogendorf et Schonbrun, 2 B.; entre Schonbrun et Croatenberg, 2 B., 10 E. de dragons ; de là jusqu'à Tunkendorf, 4 B.; au-dessous de Tunkendorf, 2 B., 5 E. de hussards ; de Tunkendorf vers Teichenau, 5 B.; l'artillerie de réserve, 3 B.; à Vitschendorf, 5 E. de hussards; à Jacobsdorf, 5 E. de hussards. Ensemble, 22 B. et 25 E.

non loin de Reichenbach. Ces deux corps couvrent conjointement le siège; le général Tauenzien le dirige avec un troisième corps. Dans la place sont l'intrépide commandant Guasco, 12,000 hommes d'élite, et Gribeauval. Des deux côtés, l'attaque et la défense luttent d'opiniâtreté. Le maréchal Daun, essayant un dernier effort pour sauver Schweidnitz, se porte vers Reichenbach; il veut écraser le duc de Bevern (1). Par ses ordres, les généraux de Lascy et Beck marchent, le premier sur Habendorf, le second sur Haunold; Lascy s'avance jusqu'à Nied-Peilau et l'attaque de front; le général O'Donnel traverse le Peilau, avec la cavalerie, pour tomber sur sa droite; M. de Saint-Ignon, qui s'est porté sur la gauche, le foudroie de son artillerie; Beck le prend à dos. Cependant le duc de Bevern a détaché la cavalerie de sa gauche pour renforcer sa droite contre O'Donnel, et comme son infanterie ne s'est formée que sur une ligne, il résiste à l'attaque de Beck. Alors sa position devient grave; peut-être les tristes journées de Maxen et de Landshut vont-elles reparaître, et ce corps sera-t-il anéanti par les Autrichiens, quand tout à coup le duc de Wurtemberg amène la cavalerie du roi, qui tombe d'abord sur O'Donnel et le culbute; d'Anhalt soutient cette charge de son artillerie volante, et Frédéric en personne accourt. Trompés dans leur attente, Beck et Lascy regagnent leurs camps, défendus par la position de Daun; mais deux jours après, le maréchal, désespérant de secourir Schweidnitz, se dirige sur le comté de Glatz.

Le 18, il marche à Wartha à trois lieues de Frankenstein, le 19 à Mittel-Steine, le 20 à Schulzenberg (Scharfeneck), entre Silberberg et Braunau, où il reste jusqu'à la fin de la campagne. Il ne se passe plus rien en Silésie depuis la fin de ce mois jusqu'à la fin d'octobre. La Saxe se ressentait des effets de la guerre. Les Autrichiens voulurent resserrer les Prussiens en Saxe et empêcher leurs excursions dans la Bohême. Le prince de Lowenstein porte son corps de Toplitz dans l'Erz-Gebirge, où il at-

(1) De Bevern (Auguste-Guillaume, duc de), né en 1715; colonel, 1735; major général, 1743; gouverneur de Stettin, 1747. Prisonnier à Breslau, 1758; relâché sans rançon pour sa parenté avec l'Impératrice. Le roi, mécontent de sa conduite, le laisse à Stettin jusqu'au moment où lui est donné un corps de l'armée de Silésie au siège de Schweidnitz; il résiste aux généraux Lascy, Loudon et O'Donnel, et donne le temps au roi de venir à son secours.

taque, le 27, un corps prussien qui est obligé de se replier avec perte en Saxe. Ces attaques sont renouvelées les 28 et 29 avec succès par l'armée de l'Empire. Les Prussiens sont repoussés partout et obligés de se retirer à Freyberg. Tous ces mouvements de troupes nuisaient au siège; néanmoins M. de Guasco, augurant mal de la défense depuis l'échec et le départ du maréchal Daun, tenta d'obtenir une capitulation avantageuse et la libre sortie de la garnison. Loudon secondait la négociation en faisant tomber adroitement entre les mains des Prussiens des lettres remplies de grands projets de l'armée impériale pour la délivrance de Schweidnitz. Le roi n'en fut pas dupe; malgré son envie d'occuper la place, il rejeta toutes les propositions : « Deux raisons l'empêchaient de consentir à la capitulation que M. de Guasco lui offrait. La première se fondait sur ce que M. de Loudon avait écrit l'année précédente, en termes positifs, au margrave Charles, chargé de la correspondance de l'armée touchant l'exécution du cartel, que sa cour se croyait dispensée de tenir sa parole et de remplir ses engagements vis-à-vis du roi de Prusse, tant pour l'échange des prisonniers que pour quelque objet que ce fût. On objecta cette réponse à M. de Guasco, et on lui répondit que la parole qu'il offrait, pour lui et pour sa garnison, de ne point servir d'une année contre les troupes du roi, ne pouvait point être acceptée après la déclaration formelle de la cour de Vienne, contenue dans la lettre de M. de Loudon. La raison la plus solide, et qu'on dissimulait, était que c'eût été commettre une faute capitale que de laisser sortir 10,000 hommes d'une place qu'on allait prendre en se donnant un peu de patience, parce que, si l'on rendait cette garnison aux Impériaux, leur armée se trouverait de 10,000 hommes plus forte, et celle du roi affaiblie au moins par 4,000 qu'il fallait mettre en garnison dans cette place; ce qui rendait en tout l'armée prussienne de 14,000 hommes inférieure à celle de l'ennemi. » (*Histoire de la guerre de Sept ans*, t. II.)

Pour activer les opérations du siège, il transporte son quartier général de Peterwaldau à Bogendorf. Déjà les assiégés perdaient courage, quand, le 8, une bombe fit sauter le magasin à poudre de Jauernick; le lendemain une mine prussienne emportait une partie du chemin couvert. Les vivres, les munitions, commençaient à manquer, lorsque, le 9, M. de Guasco capitula, se rendant prisonnier de

guerre avec 8,600 hommes (1). Le commandant et ses officiers ayant été présentés à Frédéric : « Messieurs, leur dit-il, vous avez donné un bel exemple à ceux qui auront des places à défendre; votre résistance me coûte plus de 10,000 hommes. » Oubliant la conduite du comte italien envers la garnison prussienne à la prise de Dresde, il l'invita à sa table et le combla d'éloges. (Archenholtz, *Guerre de Sept ans.*)

Dans la nuit du 8 au 9, les Prussiens firent jouer deux fourneaux à la fois à l'angle saillant du chemin couvert; la terre de l'excavation renversa les deux premières palissades. Le moment approchait de prévenir par la capitulation les dernières extrémités; les munitions allaient finir et la forteresse était en trop mauvais état pour être soutenue avec apparence de succès, étant ouverte par sa gorge et susceptible d'assaut par le front : on demanda à capituler. Ainsi la tranchée avait été ouverte le 7 août, et le 10 octobre le chemin couvert n'était pas encore couronné lorsque la place se rendit. Ce fait extraordinaire et tout inattendu a rendu ce siège célèbre : les causes sont encore aujourd'hui intéressantes, utiles à étudier et d'une grande importance pour l'histoire de l'art des sièges. C'étaient deux Français, MM. le Febvre et de Gribeauval, qui dirigeaient, l'un l'attaque, l'autre la défense. Les expériences alors nouvelles de Belidor (2) sur les effets des fourneaux surchargés et des globes de compression avaient fait faire un pas à l'art des mines. M. le Febvre pensa que le progrès était assez important pour qu'il fût possible de changer notablement l'art d'attaquer les places et de simplifier la méthode de Vauban. Les tentatives auraient peut-être réussi, s'il n'avait eu un adversaire aussi habile que M. de Gribeauval. Cet officier général si distingué, qu'illustra cette défense, démontra que les progrès de l'art des mines ne dispensaient pas de l'art de l'attaque et

(1) On prétend qu'en 1757 le général Wallrabe, chargé par le roi de construire la forteresse de Schweidnitz, commit l'insigne trahison d'en vendre le plan aux Autrichiens. Frédéric, instruit de cette lâcheté, le fit enfermer dans la prison de l'Étoile, construite pour les criminels d'État, et il y resta jusqu'à la fin de ses jours.

(2) Belidor (Bernard), né en 1697, mort en 1761, ingénieur français, fils d'un officier tué en Espagne (campagne de Catalogne). Professeur à l'école d'artillerie de la Fère, inspecteur général des mineurs. Membre des Académies de Paris et de Berlin, a laissé un *Cours à l'usage des artilleurs*, 1729; *le Bombardier*, 1731; *Traité des fortifications*, 1735; *Architecture hydraulique*, 1737; *Dictionnaire de l'ingénieur*, 1758.

de se conformer aux principes posés par Vauban pour assurer la marche des tranchées.

Le feld-maréchal Serbelloni, commandant l'armée de l'Empire, qui avait occupé des postes sur l'Unstrut et la Saale à Freyburg et Naunburg, repousse les Prussiens, s'établit entre les rivières de Gera, de l'Ilm et de la Saale à Buttelstedt, Weimar et Iéna. L'armée de l'Empire se rapprocha ensuite de Dresde pour remplacer les troupes autrichiennes portées vers la Silésie. Le prince Henri, à la suite d'une série d'affaires heureuses en Saxe, s'était ouvert l'entrée de l'Erz-Gebirge, et à l'ouest le duc de Brunswick non seulement avait réussi à se maintenir dans la basse Saxe et en Westphalie, mais encore à diverses reprises il nous avait battus à Willhemsthal le 24 juin, à Lutternberge le 23 juillet; il avait délivré la Hesse et repris Cassel.

Le 14, le prince de Stolberg et le général Haddick attaquent de nouveau le général prussien Belling, occupant le bois de Rothello, et l'en chassent; mais bientôt considérablement renforcé par le prince Henri, Belling en reprend possession.

Le lendemain 15, le prince Henri, attaqué de nouveau dans son camp retranché de Freyberg, est contraint d'abandonner prisonniers, pièces d'artillerie, drapeaux, chariots de munitions, et de se replier sur Nossen et Rosswein. Après cet échec, le prince de Stolberg, renforcé par le général Buttler avec 7,000 Autrichiens, se trouve à la tête de 35,000 hommes.

Le 28, le prince Henri, ayant reçu des troupes de secours, que le roi son frère lui envoyait successivement de la Silésie après la prise de Schweidnitz, harcèle l'armée de l'Empire en s'avançant jusqu'à Gross-Schirma près de la Mulda, à la tête de 21 B. et 52 E. Le 29, il attaque le corps du général Maquire et l'armée du prince de Stolberg. Laissant au général Kleist l'ordre de dépasser avec son avant-garde le village d'Unverhoft-Bescher, et de le suivre avec la droite, il repousse les troupes légères des Impériaux, pendant que les généraux-majors Manstein et Duringshofen se portent au delà de Brand pour s'opposer au général Maquire. Ses avantages sur les deux armées sont si importants, que le général Maquire et le prince de Stolberg se retirent entre Freyberg et Frankenstein par Brand et Berthelsdorf, et que le prince Henri campe entre Freyberg et la Mulda. Les pertes furent très considérables, mais pas à

beaucoup près ce que les relations prussiennes annoncèrent. Cette affaire, dite bataille de Freyberg, commencée à la pointe du jour, se termina à 8 heures du soir.

Quand, le 3 novembre, les préliminaires de la paix entre la France et l'Angleterre furent signés à Fontainebleau et mirent fin à la guerre maritime entre les deux pays, une lassitude mutuelle détermina les Prussiens et les Autrichiens à une suspension d'armes en Silésie, en Bohême, en Saxe. Il importait au roi, arrivé le 6 à l'armée de Saxe, d'obliger les princes de l'Empire à garder la neutralité. Le général Kleist reçut donc l'ordre de marcher en Franconie et de mettre tout le pays à contribution. Il poussa jusqu'à Wurzburg et Ratisbonne. La diète fut dans l'effroi, et plusieurs princes demandèrent à traiter tout de suite avec la Prusse.

Dans les premiers jours, un corps prussien arrive sur la Lippe et occupe Dortmund, Essen, Recklinghausen. Du 16 au 18, l'armée du prince Ferdinand se sépare. Il établit son quartier général à Neuhaus près Paderborn; il répartit ses troupes dans cet évêché et ceux de Munster, Osnabruck, Hildesheim, dans le duché de Westphalie et le pays de Hanovre. Les Hessois occupent leur pays, quatre de leurs régiments sont placés dans celui d'Eychfeld.

Le 24, une trêve est conclue avec le maréchal Daun. Le roi fait prendre des quartiers d'hiver à son armée en Saxe, établit son quartier général à Leipsig. Cet armistice, qui devait durer tout l'hiver, ne se rapportait d'ailleurs qu'à la Saxe et à la Silésie. La guerre maritime entre la France et l'Angleterre venait de se terminer par les préliminaires de la paix. Frédéric profita de la suspension d'armes pour envoyer un corps dans l'Empire, qu'il voulait contraindre à embrasser la neutralité. M. de Kleist entra en Franconie et fit payer d'énormes contributions à Bamberg et Nuremberg. Ce fut par cette dernière opération que se termina la guerre, dont Marie-Thérèse elle-même désirait sincèrement la fin. L'espérance de conserver la Silésie s'était évanouie, tout au plus se flattait-on de garder les provinces prussiennes encore détenues par notre armée, et d'occuper Ruremonde. Ainsi Frédéric, après sept années de guerre, avait repris ses provinces, et, à la fin de février 1763, le traité d'Hubertsburg termine cette guerre qui sera toujours une école pour les généraux désireux de s'instruire.

Un des grands sujets de méditation que l'histoire nous offre,

c'est ce mouvement de flux et de reflux auquel obéissent les États, tour à tour puissants et déchus. Onze ans après la mort de Frédéric, on aperçoit déjà l'affaiblissement de l'influence politique de la Prusse, affaiblissement bientôt poussé jusqu'à la disparition du prestige de ses armes. Les Prussiens invincibles s'enfuyaient, après Valmy, devant les descendants des vaincus de Rossbach. Après les campagnes de 1792 et 1793, il n'y avait plus dans cette armée ni mot d'ordre ni mot de ralliement; bien qu'en présence de l'ennemi, chacun battait en retraite pour son compte. Plus de choix de camps, plus de direction. Cette débâcle est toute résumée dans la lettre du duc de Brunswick à Frédéric-Guillaume III, datée d'Appenheim, le 6 janvier 1794 : « Il faudra bien du temps pour rétablir notre pauvre armée prussienne. »

Cette déchéance, en effet, devait se prolonger longtemps, jusqu'à son réveil, marqué par la tactique des grandes masses en mouvement sur un ennemi non préparé et par ce système de la nation en armes opposée à des armées telles qu'on les comprenait jusque-là.

A l'issue de cette guerre, Frédéric partage les régiments, tant d'infanterie que de cavalerie, en différentes inspections, afin d'y faire renaître l'ordre, l'exactitude, la sévérité, la discipline, pour qu'il y eût une égalité parfaite dans l'armée, et que les officiers et les soldats eussent les mêmes directions dans un régiment comme dans l'autre. Rien ne coûta plus de peine que de rétablir l'ordre et la discipline dans cette infanterie si fort déchue de ce qu'elle avait été. Il fallut de la sévérité pour rendre le soldat obéissant, de l'exercice pour le rendre adroit, et une longue habitude pour lui apprendre à charger son fusil quatre fois à la minute, à marcher en ligne sans flottement, et enfin à savoir se prêter à toutes les manœuvres que des occasions différentes dans la guerre pouvaient exiger de lui. Mais lorsqu'on eut terminé avec les soldats, il fut plus difficile encore de former les jeunes officiers et de leur donner l'intelligence nécessaire dans leur métier. Afin de leur faire acquérir la routine de ces manœuvres, on les exerça dans le voisinage de leurs garnisons aux différents déploiements, aux attaques de plaine, des postes fortifiés, ainsi qu'à celles des villages, aux manœuvres d'une avant-garde, à celles d'une retraite, aux carrés, pour leur apprendre comment ils devaient attaquer et comment ils de-

vaient se défendre. Cela se pratiquait pendant tout l'été, et chaque jour ils répétaient une partie de leur leçon. Pour rendre ces pratiques générales, les troupes s'assemblaient deux fois l'an, au printemps et à l'automne; il ne se faisait alors que de grandes manœuvres de guerre, des défenses ou des attaques de postes, des fourrages, des marches dans tous les genres et des simulacres de batailles. Ainsi, suivant l'expression de Végèce, la paix devint pour les armées prussiennes une école, et la guerre une pratique.

CHAPITRE XI.

DE L'OUVERTURE DE LA CAMPAGNE A L'AFFAIRE DE WILLHEMSTHAL.

MARS - JUIN 1762.

Janvier, février. — Projets de l'entrée en campagne, discussions, suppositions des mouvements de l'ennemi.

Mars. — L'armée est commandée par les maréchaux d'Estrées et de Soubise; elle se compose de l'armée du haut Rhin, portée à 114 B., 110 E., 6,800 hommes de troupes légères et 3,000 chevaux d'artillerie; de la réserve, formée avec l'armée du bas Rhin, de 56 B., 40 E., 3,300 hommes de troupes légères et 1,500 chevaux d'artillerie. L'armée et la réserve sont d'un effectif de 110,000 hommes. — 25. Le prince Ferdinand resserre ses quartiers et s'établit à Eimbeck avec son état-major. — 30. Différents arrondissements occupés par l'armée du roi.

Avril. — MM. de Muy et de Vogué, lieutenants généraux, commandent par intérim, le premier l'armée du haut Rhin, le second la réserve. — 12. Marche de l'ennemi sur Stadtberg. — 16. Il continue sur Iserlohn. — 19. Le maréchal de Soubise à Cassel. Arnsberg est menacé par le prince héréditaire, qui l'assiège et le fait capituler. 20 B. et 2 régiments de cavalerie, dirigés sur Elberfeld pour secourir Arnsberg, arrivent après la capitulation de cette place. — 17 au 23. Ce mouvement fait retirer le prince héréditaire sur la Lippe et sur Hamm. — 24. Le prince de Condé commandant la réserve à Dusseldorf. — 27. Quartiers et garnisons.

Mai. — Dans les premiers jours, l'armée ennemie, de 25 à 30,000 hommes, à Hoxter. — 3. Le maréchal d'Estrées rejoint M. de Soubise. — 4. Le prince Ferdinand vers le Weser. — 7. Elberfeld est pris par le prince héréditaire. — 8. Retraite de ce prince devant les forces du prince de Condé. — 11 au 18. Dispositions pour rassembler l'armée autour de Cassel. — 15 au 22. Le général Luckner depuis Eimbeck jusqu'à Harste. — 16. Campements du prince de Condé, de Rees à la droite du Rhin, et à la gauche depuis Wesel jusqu'à Cologne, 61 B., 40 E. — 19. Mouvement du général Freytag sur la Diemel. — 21. L'armée française avance sur la Diemel. — 25. Le prince héréditaire cantonne vers Nottuln. — 27. Le prince Ferdinand entre Dornberg et Hohenkirchen, et le corps du prince héré-

ditaire derrière Homberg. — 29. En réserve à Rees, M. de Saint-Chamant, 18 B.; à Wesel, M. d'Auvet, 12 B.; à Dusseldorf, M. de Levis, 8 B.

Juin. 3 au 4. Une colonne de volontaires repousse le général Freytag des hauteurs de Gerbenstein. — 20. L'armée se rassemble près de Cassel. — 21. La réserve au camp de Wesel; 23, à Schermbeck; 26, à Haltern; 29, à Dulmen. — 22. Sous Cassel, 82 B., 68 E.; les troupes légères à Burguffeln, entre Grebenstein sur l'Esse et Calden: quartier général à Ehlen. Le prince Ferdinand passe la Diemel. — 23 au 24. Affaire de Willhemsthal, dans laquelle les avant-gardes françaises sont refoulées sur l'armée, et celle-ci sur Cassel.

La disette des subsistances sur la première ligne des quartiers de l'armée forçait de tenir les troupes disséminées et de rester sur la défensive jusqu'à ce que la terre eût produit des fourrages et jusqu'à ce que les mouvements des ennemis obligeassent à rentrer en campagne.

L'armée du haut Rhin avait conservé la plus grande partie des forces restées en Allemagne; aussi la difficulté qu'elle trouva pour vivre dans un pays épuisé par les campagnes précédentes l'obligea-t-elle à occuper une étendue immense et à tenir la cavalerie fort loin de la première ligne de ses quartiers; elle avait son centre à Cassel, sa droite s'étendait jusqu'à Wurzburg et sa gauche tenait au Rhin près de Cologne, ce qui présente un énorme espace à garder.

L'armée du bas Rhin avait sa droite à Cologne et tenait à la Moselle par quelques postes le long du Rhin; sa gauche s'étendait jusqu'en Hollande et au château d'Arnsberg, dans la Westphalie, occupé par les volontaires du capitaine de Muret, qui le mit en état de soutenir un siège par ses travaux et en l'armant de pièces de canon enlevées des châteaux voisins (1). Cette armée occupait aussi, à la droite du Rhin, la ville de Rees, et la nécessité de découvrir le pays de Bergh avait obligé de laisser la troupe de Conflans sur la Roer et la Leine.

La situation des volontaires de Conflans et le poste d'Arnsberg pouvaient seuls donner quelque inquiétude; le reste de l'armée, séparé de l'ennemi par le Rhin, n'avait à craindre aucun projet hostile. Mais il n'en était pas de même dans le haut Rhin : la posi-

(1) D. G., 3608, 154 (15, 16, 17, 18 avril 1762).

tion de l'armée, couverte seulement par la Werra, la Fulda, l'Edder et la Sieg, n'offrait qu'une faible défense; Cassel restait le seul point sérieux dans toute l'étendue de la première ligne. Gotha, Mulhausen et Gottingen formaient, en avant, des postes plutôt que des places, par conséquent plus propices à l'attaque qu'à la défense. Cependant le manque de subsistances dans le pays qui nous séparait de l'ennemi, et l'éloignement considérable de ses positions nous mettaient à l'abri de ses entreprises.

La gauche des alliés occupait l'évêché d'Hildesheim et se prolongeait dans le Hanovre vers Hameln, où était leur centre; le reste de la ligne s'étendait dans le comté de la Lippe, et leur droite, composée des Anglais, traversait l'évêché de Munster et se terminait en Hollande (1).

Quoiqu'il n'y eût point de combinaison réelle entre l'armée du haut Rhin et les armées autrichienne et de l'Empire, leurs positions, et principalement celle de la dernière, influaient sur la tranquillité de la Hesse. On craignait qu'un corps prussien détaché de l'armée du prince Henri, qui occupait le pays au-dessous de Dresde entre l'Elbe et la Mulde et avait des troupes entre la Mulde, et la Pleisse, ainsi que des postes avancés à sa droite sur Halle et Merseburg, et à Hof, sur sa gauche, ne se joignît au prince Ferdinand pour entreprendre notre droite. Versailles, prévoyant le danger que pouvait courir l'armée du haut Rhin si cela arrivait, avait engagé la cour de Vienne à ordonner au maréchal de Daun de disposer ses quartiers en Saxe de manière à contenir le prince Henri, et ce général avait mis sa droite à Grossenhain sur la Roder, près de l'Elbe, et la gauche à Dresde. Le général Haddick occupait l'Ertzeburg, centre des montagnes, et avait réparti ses trou-

(1) *Force de l'armée alliée en Allemagne* (évaluation par les subsides de l'Angleterre, trouvée dans les délibérations du Parlement). — Premier corps de troupes soudoyées de Hanovre, de Wolfenbuttel, de Saxe-Gotha et de la Lippe-Buckeburg, 39,773. Second corps de Brunswick : cavalerie, 1,444 ; infanterie, 2,330 : 3,774.

Premier corps de la Hesse : cavalerie, 9,900 ; infanterie, 2,120 : 12,020. Deuxième corps du langdrave de Hesse : cavalerie, 8,808 ; infanterie, 1,576 : 10,384. 5 B. auxiliaires, composés chacun d'un E. de 101 cavaliers et 4 compagnies d'infanterie de 125 hommes, formant la légion britannique, 3,005 ; troupes anglaises, 30 B. à 900 hommes et 25 E., 31,000 : 99,956 ; troupes légères prussiennes, 3,900. — Total : 103,856 hommes.

pes en trois corps, prêts à marcher sur le flanc des Prussiens à leur premier mouvement pour se porter ou sur l'armée de l'Empire ou vers celle du haut Rhin. Un de ces corps cantonnait depuis Zwickau jusqu'à Penig et Eschefeld, et le cordon des troupes s'étendait depuis Nossen par Roswein, Doebeln, Leising et Lobstadt, sur la Pleisse, d'un côté de la Mulde, et de l'autre, depuis Zwickau, par Rochlitz et Frohburg, jusque sur la Pleisse ; de la cavalerie occupait la contrée d'Altenburg.

M. de Serbelloni, qui commandait l'armée de l'Empire, avait aussi reçu des ordres de la cour de Vienne de prendre ses quartier sdans la Thuringe, en avant des montagnes, sa droite à Plauen sur l'Elster, et sa gauche à Arnstadt dans la direction d'Erfurt ; ses postes avancés occupaient Zeitz sur l'Elster et Naumburg sur la Saale, Freyburg sur l'Unstrut, et Weissensée. Cette position semblait lier l'armée autrichienne à celle de l'Empire, et celle-ci à l'armée du haut Rhin ; mais M. de Serbelloni paraissait peu assuré dans sa position, et tout laissait croire qu'il profiterait du premier prétexte pour repasser les montagnes et entrer en Franconie. Telle était la situation générale des affaires à la fin de décembre 1761. Les différentes suppositions sur les opérations du prince Ferdinand ne se réalisèrent point; mais il y eut du côté des Prussiens des manœuvres qui inquiétèrent les deux cours et principalement le général de l'armée de l'Empire, dont la timidité, et le peu de bonne volonté pour le bien de l'armée française, se manifestaient chaque jour.

Pendant que les troupes attendaient dans leurs quartiers l'ouverture de la nouvelle campagne, Versailles s'occupait du plan des opérations, et le roi décida que les principales forces agiraient du côté du haut Rhin : 114 B., 110 E., avec 6,800 hommes de troupes légères furent destinés à cette armée. Après le départ des maréchaux de Soubise et de Broglie, elle était restée provisoirement sous les ordres de M. de Muy. Celle du bas Rhin, laissée à M. de Vogué, comptant 52 B., 40 E., et 3,300 hommes de troupes légères à titre de réserve, était prête à agir sous le général commandant l'armée du haut Rhin (1). Il avait été mis sous les yeux du roi un pro-

(1) *État des troupes de l'armée du haut Rhin.*

Régiments français : Picardie, 4 ; Champagne, 4 ; Navarre, 4; Bourbonnais, 4 ; Auvergne, 4 ; Chatelux, 4 ; le Roi, 2 ; Poitou, 2 ; Lyonnais, 2 ; Vaubécourt 2 ; Tou-

jet pour faire agir ses principales forces sur le bas Rhin et se contenter de défendre la Hesse par un corps de 50,000 hommes, qui, suivant les circonstances, aurait pu être porté jusqu'à 80,000 à la fin de la campagne. Ce projet réunissait plusieurs avantages, et ne présentait de difficultés réelles que dans le transport en Westphalie d'une grande partie des troupes à cette époque dans la Hesse et dans le pays de Fulda, Eisenach, etc., et par le danger que l'ennemi

raine, 2; Aquitaine, 2; Bretagne, 2; gardes lorraines, 2; Provence, 2; Tournaisis, 1 (45 B.); grenadiers de France, 4; d'Argentré, 2; le Camus, 2; la Rochelambert, 2; Narbonne, 2; l'Espinasse, 2 (14 B.).

Allemands : Alsace, 4; la Marck. 3; Royal-Suédois, 3; Royal-Louis-de-Nassau, 3; Royal-Deux-Ponts, 3 (16 B.).

Suisses : Boccard, 2; Reding, 2; Castellas, 2; Waldner, 2; Diesbach, 2; Courten, 2; Salis, 2; Epptingen, 2 (16 B.).

Saxons : Princesse-Royale, 2; Prince-Frédéric, 2; Prince-Xavier, 2; gardes à pied, 1; Prince-Charles, 1; Prince-Joseph, 1; Prince-Antoine, 1; Prince-Clément, 1; de Bruhl, 1; Guboursky, 1; Rochow, 1; Saxe-Gotha, 1 (15 B.).

Milices : Neufchâtel, 1; Ornans, 1; Saint-Denis, 1; Lons-le-Saulnier, 1; Valenciennes, 1; Rouen, 1 (6 B.).

Artillerie : brigade d'Invilliers, 1; de Villepatour, 1 (2 B.). — Total : 114 B.

Cavalerie : Colonel-général, 4; Cuirassiers, 4; Royal-Cravates, 4; Roussillon, 4; Allemand, 4; Royal-Picardie, 4; Royal-Normandie, 4; Dauphin, 4; Carabiniers, 10; Artois, 4; Bourbon, 4; Fitz-James, 2; Nassau-Ussingen, 2; cuirassiers de Saxe, 4 (58 E.).

Cavalerie légère : Nassau, 4; Berchiny, 6; Chamborand, 6 (16 E.).

Dragons : le Roi, 4; Dauphin, 4; Orléans, 4; Choiseul, 4; d'Autichamp, 4; la Ferronnays, 4; Nicolay, 4; Languedoc, 4; Schomberg, 4 (36 E.). — Total : 110 E.

Troupes légères : légion Royale, 1,800; volontaires de Flandre, 948; de Hainaut, 948; d'Austrasie, 948; de Soubise, 948; de Monet, 300; de Wurmser, 680; de Saint-Victor, 200; guides de Brunelli, 40. — Total : 6,812 hommes.

Armée du bas Rhin, dite de réserve.

Gardes françaises, 4; Suisses, 2; Piémont, 4; Boisgelin, 4; Orléans, 2; Condé, 2; Dauphin, 2; Puységur, 2; Limousin, 2; Briqueville, 2; grenadiers royaux de Cambis, 2; Dailly, 2 (30 B.); Anhalt, 3; Royal-Bavière, 3; Bouillon, 2; Viersel, 2 (10 B.); d'Arbonnier, 2; Lockmann, 2 (4 B.); artillerie de Saint-Auban, 1; de Loyauté, 1 (2 B.); milices : Laon, 1; Joigny, 1; Mantes, 1; Colmar, 1; Paris, 1; Falaise, 1 (6 B.). — Total : 52 B.

Cavalerie : Gendarmerie, 8; Royal, 4; Royal-Piémont, 4; Berry, 4; Orléans, 4; Chartres, 4; Condé, 4 (24 E.).

Dragons : Flamarens, 4; Chapt, 4 (8 E.).

Troupes légères : Conflans, 1,200; volontaires de Clermont, 948; de Dauphiné, 948; de Cambefort, 200; guides de Flach, 40 (3,336 h.).

ne saisît le moment de ce passage dans le bas Rhin pour agir sur le corps affaibli de la Hesse. On avait cependant lieu d'espérer que ce mouvement, en remplissant les données du plan de campagne, aurait pu s'effectuer de manière à donner assez peu d'inquiétude à l'ennemi sur nos véritables desseins, et à suspendre toute opération de sa part pendant l'intervalle de temps que les troupes de renfort auraient employé dans leur marche sur le bas Rhin. Mais, depuis l'arrêté de ce plan de campagne, la mort de l'impératrice de Russie (1) et le départ prochain des 20,000 hommes qui servaient dans l'armée de Loudon, ayant changé la situation, ces événements durent aussi nécessairement faire modifier nos dispositions militaires et engager à prendre d'autres mesures et de nouvelles précautions.

Le roi décida en conséquence que ses généraux ne feraient dans cette campagne qu'une guerre entre puissances égales et qu'ils se borneraient à une défensive active. Si depuis le commencement de la guerre S. M. s'était prêtée aux grands sacrifices que ses alliés lui avaient successivement demandés, il devenait peu politique, au moment où cette guerre approchait de sa fin, de n'avoir pas les mêmes dispositions en faveur de l'alliance, dans une circonstance où l'on ne pouvait guère espérer de faire des conquêtes plus faciles en opérant par la gauche plutôt que par la droite. L'intention du roi était donc que ses principales forces agiraient en Hesse, et qu'un simple corps détaché serait employé sur le bas Rhin, pour défendre cette partie de nos conquêtes ou se prononcer offensivement contre l'ennemi, suivant les circonstances et les ordres que le commandant de ce corps recevrait. Ayant choisi le maréchal d'Estrées et le prince de Soubise pour commander, ensemble ou séparément, toutes les

(1) La mort de l'impératrice Élisabeth, le 5 janvier, dans le cours de la guerre, fut très favorable à la cause de la Prusse et de l'Angleterre. Son successeur, Pierre III *, admirateur outré de Frédéric, avait donné ordre à ses troupes de joindre celles de Prusse. A la date du 9 février, le roi adressait de Marly à M. de Breteuil tous ses regrets de ce changement de politique à son égard ; mais le 14 juillet, arrivait la révolution qui amena la fin tragique de Pierre III et l'élévation de Catherine II sur le trône.

* Pierre III fit la paix avec le roi de Prusse le 5 mai 1762, et un article séparé portait qu'il serait conclu entre eux incessamment un traité d'alliance.

troupes de cette armée en Allemagne, le roi fit dresser une instruction commune, par laquelle ils pussent s'assurer de ses vues et de la tâche qu'ils auraient à remplir.

Bien qu'il eût été annoncé que les principales forces du roi agiraient en Hesse, cependant si le prince Ferdinand se décidait et réussissait à passer le bas Rhin, cette opération changeait nécessairement notre première disposition, forçait sans aucun doute les généraux à faire passer des renforts dans la partie attaquée. Tout ce qu'on peut dire à cet égard, c'est que, dans l'état actuel, il y avait un nombre de troupes assez considérable sur le bas Rhin; que les places y étaient en assez bon état de défense pour que l'armée de Hesse eût le temps d'y porter un secours puissant. Si, au contraire, l'ennemi n'entreprenait pas de traverser le bas Rhin, on pouvait lui supposer quatre autres façons d'opérer. La première, et aussi la plus dangereuse de sa part, serait qu'à la fin d'avril il combinât ses mouvements avec ceux d'un corps de 20,000 Prussiens qui s'avancerait jusqu'à la Werra, tandis que le prince héréditaire, partant d'Eimbeck, se porterait sur cette rivière, et que le prince Ferdinand avec le reste de son armée agirait contre la gauche de celle du roi. En second lieu, le prince Ferdinand pourrait, sans même combiner ses mouvements avec ceux des Prussiens, songer à nous prévenir aux débouchés de Munden et de Witzenhausen, se procurer, en les masquant, la possibilité de faire derrière lui le siége de Gottingen, tandis que le prince héréditaire menacerait la Hesse par notre gauche. La troisième opération serait que le prince Ferdinand se portât en entier sur la gauche de l'armée du roi, pour agir offensivement sur la Hesse, et qu'il ne laissât que le corps de Luckner sur notre droite. Quatrièmement enfin, l'ennemi, s'il voulait se tenir sur la défensive, pourrait partager ses forces en trois positions différentes, à Eimbeck, à Horn et à Hamm, pour y attendre les premiers mouvements de l'armée du roi et du corps du bas Rhin.

Dans la supposition d'une combinaison avec les Prussiens, le mouvement de replier toutes les troupes derrière la Werra s'indiquait naturellement; et, comme il n'était pas vraisemblable que les Prussiens passeraient cette rivière, on pensait que les généraux de l'armée du roi pouvaient se placer de façon à parer les efforts du prince Ferdinand sur notre gauche et défendre en même temps la

Werra contre les Prussiens. Si cependant le corps hanovrien à Eimbeck se portait de son côté sur la Werra, il n'y avait peut-être aucune possibilité d'empêcher la prise de Gottingen. Il serait de même très difficile de sauver cette place, si le prince Ferdinand, commençant la campagne au 1er du mois, venait nous devancer aux débouchés de Munden et de Witzenhausen. Il appartenait aux deux généraux de juger par eux-mêmes, sur les lieux, s'il n'y aurait aucun moyen de passer la Werra plus haut, ou s'il ne serait pas possible de porter d'avance une grande partie de l'infanterie, des dragons et des troupes légères entre Gottingen et les débouchés, afin de prévenir l'ennemi sur ces points ; enfin, de se servir assez utilement du corps considérable qui se trouverait sur le bas Rhin pour se procurer une diversion qui empêchât ou compensât la prise de Gottingen. Si le prince Ferdinand prenait le parti d'entrer en Hesse par notre gauche, ce serait le cas de la guerre entre puissances égales, et l'intention du roi était, à cet égard, de donner un pouvoir illimité à ses généraux pour défendre le landgraviat et repousser par la force les attaques de l'ennemi. Enfin, si l'ennemi se tenait sur la défensive, en formant les trois camps supposés à Eimbeck, Horn et Hamm, dans ce seul cas il ne donnerait pas l'avantage pour la campagne; car il faut bien se persuader qu'en agissant par la Hesse, il nous serait impossible de faire opérer l'armée en entier avant le mois de juin. Or, ce point accepté, l'on était obligé de convenir en même temps que toutes les opérations qui seraient faites auparavant par le prince Ferdinand détermineraient nécessairement les mouvements de l'armée du roi. Si l'ennemi entrait en Hesse avant le mois de juin, il faudrait sacrifier le secours précieux de ce landgraviat pour nous opposer au prince Ferdinand ; mais dans tous les cas la campagne se ferait en Hesse. Les généraux devaient penser sans doute qu'il fallait se servir, pour opérer une diversion, du corps du bas Rhin, et c'est dans cette vue qu'on avait déjà donné des ordres pour que 15,000 hommes de ce corps fussent tout préparés aux mouvements qui leur seraient commandés.

Reste à constater les opérations de l'armée du roi dans la supposition que le prince Ferdinand se tiendrait sur la défensive. Relativement à la campagne prochaine, le roi voulait que ses armées conservassent non seulement les pays qu'elles occupaient, mais en-

core que ces pays fussent assez ménagés pour pouvoir y subsister l'hiver, et que MM. d'Estrées et de Soubise fissent tous leurs efforts pour porter hors de la Hesse une campagne entre puissances égales. Il se présentait trois projets à examiner. Le premier serait d'employer le mois de juin à manger la partie gauche de la Hesse, d'en rendre ainsi l'accès plus difficile à l'ennemi et de se porter ensuite, par la droite, de l'autre côté de la Werra pour faire vivre l'armée aux dépens des pays de Hanovre et de Brunswick. La dévastation de la gauche de la Hesse ne serait pas difficile ; mais l'opération de prévenir l'ennemi au delà de la Werra et d'y prendre une position respectable rencontrerait peut-être plus de difficultés. Le roi, à cet égard, ne pouvait que s'en rapporter aux renseignements que les généraux prendraient, à leur arrivée en Hesse, sur l'opération préalable à exécuter dans la partie gauche, avant de se porter sur la droite. Ils verraient s'il était possible, sans employer toute l'armée à cette dévastation de la gauche, de se borner à envoyer de ce côté une partie de la cavalerie, qui serait assez inutile auprès de Gottingen pendant les premières semaines de la campagne, ou former un premier établissement en avant de Gottingen. Le second moyen, s'il était praticable, aurait l'avantage de conduire plus promptement à la réalisation du plan de campagne et de prévenir les desseins de l'ennemi sur Gottingen. Le troisième parti, militairement et politiquement le meilleur, si on l'exécutait, serait celui de passer la Diemel, et, après avoir formé un établissement à Paderborn, de porter l'armée à Bielfeld. Un établissement à Paderborn forçait l'armée d'y séjourner quelques semaines, et n'était praticable que dans la supposition où le pays ne serait pas entièrement dévasté ; c'est ce que S. M. recommandait très particulièrement à ses généraux de bien vérifier, afin de ne se résoudre à l'abandon du projet de porter l'armée à Bielfeld qu'après en avoir bien reconnu l'impossibilité ; au surplus, un établissement à Paderborn avait le double avantage de tenir une position centrale entre le pays de Hanovre et la Westphalie, et celui de tenir et de couvrir le corps du bas Rhin, qui, par ce moyen, pourrait tenter quelque entreprise avec plus d'assurance.

Les troupes françaises en Allemagne allaient donc, contrairement au système de l'année précédente, être réunies sous le même commandement ; MM. d'Estrées et de Soubise furent appelés à l'exercer conjointement ou séparément, suivant les circonstances, et on leur

expédia, le 1er mars, un pouvoir commun. La réserve du bas Rhin fut mise sous les ordres du prince de Condé.

Du côté du haut Rhin, l'ennemi avait pris ses quartiers à une grande distance des nôtres; ses postes avancés se trouvant à huit et dix lieues de Gotha, Mulhausen, Gottingen et Cassel, il était impossible de les inquiéter ou de les attaquer. Cependant M. de Lostanges, employé à Gottingen sous les ordres de M. de Vaux, ayant fait reconnaître avec soin les chemins qui menaient à Lichten (pays de Hanovre), où l'ennemi avait de la cavalerie, et au village de Bodenfelde, où il tenait aussi une avant-garde, sortit le 10 mars, et attaqua ces postes, dont le premier était à près de neuf lieues de Gottingen. Malgré la rigueur de la saison et la difficulté des chemins couverts de neige, M. de Lostanges arriva, le 11 de grand matin, sans être aperçu; mais le feu de quelques patrouilles ayant donné l'éveil à Lichten, l'ennemi évacua précipitamment ce poste et on n'eut que le temps de tomber sur son arrière-garde. Un autre détachement forçait en même temps Bodenfelde. Ces deux expéditions et quelques escarmouches entre de petits détachements sont les seuls faits militaires qui se produisirent pendant cette saison.

Du côté de la Saxe, les affaires donnaient plus d'inquiétudes. Les Prussiens venaient d'attaquer de nouveau les postes de l'armée de l'Empire à Pégau et ceux de l'armée autrichienne à Grima. Ils avaient été repoussés avec perte. Mais on eut des sujets de crainte plus réels lorsqu'on apprit, par M. du Châtelet, l'intention de l'empereur de Russie de retirer prochainement ses troupes (1), et la

(1) « Le chambellan Gourousky m'a dit, sous le plus grand secret, qu'il était sûr que, du vivant de la czarine, le grand-duc avait déjà conclu un traité avec le roi de Prusse; que le projet actuel était de faire revenir le corps de Czernichew et, sous prétexte du Holstein, de faire passer 10,000 Russes dans le pays de Hanovre. Il m'a montré des lettres qui prouvent une correspondance secrète avec Pétersbourg, où il envoie souvent des présents. Le maréchal Butturlin lui écrit qu'il a d'ailleurs gagné le secrétaire chargé des expéditions chiffrées et secrètes de l'armée. Il prétend que la lettre écrite par l'empereur au maréchal Soltikof contient ce plan, et que le corps d'armée russe doit incessamment se retirer de la Pologne; qu'une partie retournera en Russie pour appuyer le nouveau système, et l'autre restera en Prusse, parce qu'on a des desseins sur la Warmia ou Ermeland, réunie à la Prusse au moment du partage de la Pologne. Il m'assure avoir averti de tout cela le comte de Rivith et offre de se rendre à Varsovie, si M. de Paulmy juge à propos d'avoir une conférence avec lui.

détermination de l'Impératrice-reine de rappeler une partie de se forces en Saxe, pour remplir le vide produit par le départ des Russes.

Cette diminution de troupes devait influer d'une manière fâcheuse sur la position du général Haddick et principalement sur celle du corps occupant la contrée d'Altenburg. M. du Châtelet représenta si adroitement les inconvénients devant en résulter, qu'il obtint de la cour de Vienne que les choses resteraient dans leur état et que l'on soutiendrait le plus longtemps possible les positions occupées. A cet effet, il fut prescrit au commandant de l'armée de l'Empire de s'aligner sur le corps d'Altenburg, en faisant avancer quelques-unes de ses troupes beaucoup trop éloignées. Ce général porte alors sa gauche entre la Gera, l'Ilm et la Saala, et occupe Buttelstadt, Weimar et Iéna; il pousse en même temps des postes avancés sur Colleda et vers l'Unstrut. La nouvelle position paraissait mieux couvrir la droite de l'armée française; mais elle était si avancée, qu'on pouvait avec raison la regarder comme moins stable que celle occupée auparavant par l'armée de l'Empire, et il était vraisemblable qu'au premier mouvement des Prussiens M. Serbelloni, dans la crainte de ne pouvoir gagner assez tôt sans échec les débouchés qui lui offraient une retraite dans les montagnes de la Thuringe, chercherait à se joindre à l'armée autrichienne sans s'occuper de ce qui pourrait arriver à celle du roi.

Ces circonstances, les préparatifs de l'ennemi poussant vivement à la réorganisation de ses troupes et à la formation de ses magasins, les avis de la préparation d'un train d'artillerie de gros calibre pour Lippstadt et du rassemblement d'un corps de 16,000 hommes sous cette place, et la reconnaissance qu'il venait de faire des chemins de Lippstadt à Ruthen, ne laissèrent au général de Muy aucun doute sur les intentions du prince Ferdinand, qui chercherait à profiter du moment où les Prussiens obligeraient l'armée de l'Empire à s'é-

« Il y a longtemps que cet agent cherche à devenir pensionnaire de la France, et, comme il est du palatinat de Posen, il prétend être instruit des sentiments de la noblesse de ce pays et être même en position de la faire agir, s'il était nécessaire. C'est un homme à tout entreprendre, qui a beaucoup d'intrigue et est fort habile; mais il est Polonais, et l'intérêt le conduit; il a été même soupçonné d'être voué au roi de Prusse, et je me suis souvent aperçu que ses nouvelles ne sont pas toujours vraies... » (Lettre chiffrée, D. G., 3607, 182.)

loigner de notre droite pour réaliser sur nous quelque opération prématurée. L'ennemi faisait sur le bas Rhin d'autres préparatifs, sans doute pour laisser croire à un mouvement dans cette partie; il avait rassemblé des milliers de voitures que l'on assurait destinées au transport des troupes, et on craignait à Versailles que ces menaces ne fussent dirigées sur Wesel; mais M. de Vogué s'en préoccupait peu et se trouvait fort rassuré par le débordement des rivières et par la grande quantité de neige, ce qui ne permettait aucune entreprise importante. Cependant M. de Muy se prépara à tout événement, et fit tenir prêts à se porter sur Cologne, lorsque M. de Vogué croirait en avoir besoin, 16 B. et 14 E. de sa gauche; mais ni le haut ni le bas Rhin ne fut troublé par la marche d'aucune troupe ennemie.

Vers le 20 mars, il fut bruit d'un mouvement de la part de l'ennemi; on en fixait l'exécution au 24 ou au 25, et on assurait qu'il travaillait avec plus d'ardeur que jamais à l'établissement de ses magasins, dont les principaux étaient à Beverungen, Hoxter, Bielfeld et Lippstadt. Ces bruits parurent à M. de Muy mériter d'autant plus d'attention, que la belle saison s'avançait et que les neiges disparues rendaient les chemins praticables. Il ordonna en conséquence aux troupes d'être prêtes à marcher, et resserra une partie de ses quartiers. La gauche, qui s'étendait jusqu'à Neuwied et Siegburg, et la droite jusque sur le haut Mayn, beaucoup trop éloignées de lui, pouvaient le mettre dans le cas de se trouver vis-à-vis des ennemis sans avoir le temps de les rassembler; mais en même temps il était dangereux, au point de vue des subsistances, de les réunir trop tôt et de consommer d'avance des fourrages destinés à faire vivre la cavalerie jusqu'au 15 juin.

A cette situation embarrassante se joignait la crainte de voir le prince Ferdinand entreprendre le siège de Gottingen, déjà annoncé, et de s'établir dans des positions avantageuses entre cette place et la Werra. C'était le moment de marcher à ces positions pour s'y établir ou en chasser l'ennemi; mais M. de Muy, n'osant prendre sur lui l'exécution d'un mouvement aussi important, en référa au roi, et demanda si S. M. restait dans l'intention de porter l'armée sur Gottingen, dans le cas où le prince Ferdinand voudrait en entreprendre le siège. Les nouvelles des mouvements de l'ennemi s'étant confirmées, M. de Vaux demanda une augmentation de

troupes pour combler le vide que la désertion laissait dans la garnison de Gottingen, et il lui fut envoyé 600 hommes d'infanterie. Sur ces entrefaites, la manœuvre que M. de Muy avait ordonnée pour rapprocher de lui les troupes de la droite et de la gauche, s'exécutait et fut achevée le 30 mars; celles qui marchèrent sur la Dill portèrent avec elles du fourrage pour douze jours, et on prit toutes les mesures pour que les magasins de l'intérieur pussent fournir la subsistance jusqu'au moment de la nouvelle récolte.

Le roi ne tarda pas à donner à M. de Muy des ordres positifs sur la manière dont il devait se conduire au sujet de Gottingen; mais les mouvements de l'ennemi n'eurent point de suite. M. de Muy suspendit alors ceux qu'il avait ordonnés et renvoya même dans leurs quartiers les Carabiniers avancés jusqu'à Vacha. Il fut bientôt confirmé dans l'idée que le projet avait été remis à un autre moment, par la retraite d'un gros détachement qui, après avoir enlevé plusieurs membres des régences d'Heiligenstadt et de Dutterstadt pour la sûreté du paiement des contributions que l'ennemi avait imposées, s'était retiré dans la crainte d'être coupé par les troupes que M. de Vaux avait fait sortir de Gottingen. D'un autre côté, rassuré par les nouvelles qu'il reçut de M. du Châtelet sur les arrangements pris par la cour de Vienne pour les armées en Silésie et en Saxe, qui devaient continuer à garder leurs positions jusqu'à la fin de mai, il n'eut plus à craindre la combinaison des forces du prince Ferdinand, et, libre dès lors de faire céder la raison de guerre à la perpétuelle question des subsistances et à la lenteur de la réorganisation entière de certains régiments, il renvoya dans leurs cantonnements les dragons et la cavalerie de la gauche. Cela n'empêcha point M. de Muy de représenter combien il était malheureux d'être obligé, pour des raisons de subsistances et de réparations, de tenir les troupes éloignées de Marburg, Ziegenhain et Hersfeld, les trois points de rassemblement, et des magasins intermédiaires, et que, si on se mettait dans le cas de ne s'y porter que lorsque l'ennemi arriverait sur l'Edder ou la Werra, on courait risque de ne pouvoir le déloger de ces deux rivières; mais l'objet sur lequel il parut le plus insister fut l'augmentation des ressources de Cassel. « C'est de cette capitale et de ses environs, disait-il, que doivent partir les moyens puissants par lesquels on peut maintenir ou délivrer Gottingen, qui en est à dix lieues et

dont la situation couvre les quartiers de la basse Werra... C'est à Cassel qu'on doit toujours avoir des magasins considérables pour tenir longtemps presque toute l'armée rassemblée lorsque l'Edder, la basse Werra et ces deux places peuvent être menacées. »

A la date du 1[er] avril, le chevalier de Muy écrivait au maréchal de Soubise : « Comme les mouvements des ennemis paraissent, ainsi que vous le verrez, suspendus soit par ceux que j'ai opposés aux différents objets qu'ils pouvaient avoir, soit parce qu'ils n'ont pas encore achevé leurs préparatifs, j'ai arrêté aussi quelques-uns des miens (1). Je renvoie sur le Mayn les Carabiniers qui s'étaient avancés à Vacha, dont ils ne sont pas fort éloignés; ils y termineront leurs réparations, pour lesquelles ils avaient laissé beaucoup de monde lorsqu'ils en étaient partis. » (D. G., 3608, 109 *bis*.)

Les mouvements de l'ennemi, que l'on croyait suspendus, ne l'étaient pas entièrement. Un détachement des volontaires de Saint-Victor, qui de Sachsenberg s'était avancé jusqu'au delà de la Diemel, vers Haaren et Furstenberg sur la Karpke, affluent de la Diemel, vit, le 12 avril, l'ennemi marcher en grande force vers Stadtberg, où arrivait leur tête de colonne. M. de Maupeou, qui commandait de ce côté, dès qu'il en fut informé, arrêta la marche des régiments de dragons de Dauphiné et de Nicolay, et de ceux d'Auvergne et de Castella, qui rentraient dans leurs quartiers, et se porta de sa personne à Frankenberg pour veiller sur les intentions de l'ennemi. Il fit savoir le lendemain au général en chef que

(1) *Mouvements des troupes du bas Rhin* (duché de Bergh).

Avant-garde : M. de Chabo, 1.500 ; corps de Conflans, 1.300, grenadiers et chasseurs des garnisons de *Cologne* et *Dusseldorf*, le 19 *à Schwehn ;* 110 maîtres de Berry ; 1,200de Boisgelin, le 19 *à Mettman* (avec l eparc d'artillerie) ; 800, Bouillon, 1,200. la Marck, le 19 *à Hattingen ;* 800, Condé , le 19 *à Gervesheim* avec 800 maîtres de Berry et d'Orléans (cavalerie). — Total : 10,510 hommes.

M. d'Apschon se dirige sur *Dortmund* avec 2,400 hommes de la garnison de *Wesle,* 900 volontaires de Soubise, 500 dragons Flamarens et Chapt, 200 volontaires de Cambefort et 400 grenadiers royaux d'Ailly (4,400 h.).

M. de Viomesnil, sur la gauche du Wesel, avec 1,800 volontaires de Clermont et Dauphiné. 400 grenadiers de Cambis. 100 dragons Chapt (2,300 h.) ; *à Rees*, le 19 : 1,000, Piémont ; *à Wesel*, le 19 : 600 Lochman et 800 d'Arbonnier, (2,400 h.). — Total : 20,610 hommes.

Le B. de milice de Falaise se portera de Kevelaër sur la Niers à Gueldre, si M. de Beausobre le demande. (D. G., 3608, 602.)

l'ennemi, avancé jusqu'à Meerhof et Essentho, n'avait passé ni la Diemel ni la Roër, et que même deux B., sortis de Lippstadt pour s'approcher d'Hameln et d'Eimbeck, étaient retournés à leur point de départ.

Par lettre du même jour, le duc de Choiseul faisait connaître au général de Muy les intentions du roi.

Le duc de Choiseul au général de Muy.

« Versailles, le 1er avril 1762.

« Voici vos deux lettres des 23 et 25 mars au maréchal de Soubise; je viens d'en rendre compte au roi dans son conseil, et S. M. m'a ordonné de vous expliquer clairement ses intentions. Quoiqu'il paraisse, par tous les rapports de vos émissaires, que les ennemis préparent un train d'artillerie de siège auprès de Hameln; qu'ils resserrent leurs quartiers pour se trouver plus en force aux environs d'Eimbeck, où l'on suppose que le prince Ferdinand doit établir son quartier général, nous avons peine à croire que les ennemis veuillent entreprendre, dans cette saison, le siège de Gottingen et faire précéder leur campagne par cette opération. Nous avons d'ailleurs avis que le prince Ferdinand va établir son quartier à Neuhaus près Paderborn, et qu'on prépare à Lippstadt un train d'artillerie de campagne. Quelles que soient les vues des ennemis, il est certain qu'il y a un sentiment armé qui autorise les mouvements que vous avez ordonnés aux troupes et dont M. de Chaulieu m'a rendu compte; mais S. M. ne veut pas qu'il doive être question de rassembler l'armée avant que l'on soit plus certain des mouvements du prince Ferdinand et de l'objet de son entreprise. Il y aurait surtout beaucoup d'inconvénients à faire sortir la cavalerie de ses quartiers, tant par rapport aux réparations des corps qui ne sont pas achevées, que par rapport aux subsistances en fourrages, sur la consommation desquelles on ne saurait donner trop d'attention et dont il ne faut pas suspendre les approvisionnements. Si les ennemis, contre mon opinion, tentaient le siège de Gottingen, il leur faudrait plusieurs jours pour prendre des positions et se préparer à cette opération, et on aurait le temps de vous faire parvenir les ordres du roi sur les partis que vous auriez à

prendre. Si les ennemis marchaient en force par la Diemel sur l'Edder, dans ce cas seulement vous devez préparer vos dispositions pour vous rassembler sur les points indiqués dans vos instructions, et de même, dans ce cas de nécessité, nous épuiserons pendant le mois d'avril les subsistances de la Hesse, sauf, après l'événement, à diriger les opérations de l'armée selon les possibilités en subsistances. Ce qu'il y a d'essentiel dans ce moment est de renforcer les troupes qui occupent le château d'Arnstein, sur la rive droite de la Werra; de faire de fréquents détachements vers Gottingen pour être averti du mouvement des ennemis, et surtout être instruit de la position qu'ils projettent de prendre, soit à la rive droite, soit à la gauche de la Leine. Les ennemis ne peuvent pas se mettre à cheval sur la largeur de la vallée que cette rivière arrose, et il sera très essentiel de connaître les débouchés qui pourront nous permettre de marcher par les hauteurs qui la bordent sur l'une et l'autre rive, afin d'en profiter, si les circonstances l'exigent. » (D. G., 3608, 111.)

M. de Muy n'ayant eu aucun avis de mouvement ni du côté de Gottingen, ni sur la Werra, ni dans la Thuringe, considéra la marche vers Stadtberg comme une manœuvre tout à fait partielle; mais, bientôt après, des reconnaissances sur Ruthen et la Roër lui firent penser que le prince héréditaire pouvait viser Arnsberg. M. de Vogué n'ayant eu jusqu'alors que des avis fort incertains de l'arrivée d'un corps ennemi à Stadtberg et du rassemblement d'un autre corps à Hamm et Erwitte, s'était contenté d'envoyer un parti de la troupe de Conflans sur Iserolm et Neheim pour se montrer dans la plaine de Soëst et inquiéter l'ennemi; il avait fait en même temps passer le Rhin à ses troupes légères, ainsi qu'à des détachements des garnisons de Rées et de Wesel, pour éclairer l'Issel, Borken et les deux rives de la Lippe jusqu'à hauteur de Haltern.

Mais sur les nouvelles de M. de Muret, du 15 et du 16, qui laissaient prévoir le siège prochain du château d'Arnsberg par le prince héréditaire, en même temps qu'elles annonçaient la présence de trois détachements aux débouchés de la Molin, il se dispose à des démonstrations sur Arnsberg, pensant en imposer aux ennemis. Les ponts de Cologne sont rétablis; les grenadiers et chasseurs de cette garnison sont portés à Wipperfurth et la plus

grande partie de la troupe de Conflans rassemblée à Elberfeld. Dans le cas où l'ennemi assiégerait le point menacé, toutes ces forces devaient se porter sur la Lenne (1), aux ordres de M. de Chabo; les garnisons de Dusseldorf et de Cologne devaient les soutenir et seconder par leurs mouvements, et par ceux des troupes sur la Lippe et dans l'évêché de Munster, les opérations de MM. de Maupeou et de Valence du côté de la haute Ruhr. Ces derniers avaient poussé sur Winterberg et Brilon les volontaires de Saint-Victor, soutenus par les hussards de Chamborant et des dragons; 10 B. s'étaient avancés sur Frankenberg, Sachsenberg et Rorbach.

On fut bientôt instruit du véritable projet de l'ennemi : le prince héréditaire avait effectivement marché sur la Roër et investi Arnsberg avec un corps dont les uns portaient la force à 12,000 hommes et les autres à 20,000. M. de Vogué, craignant pour le pays de Bergh, après la prise d'Arnsberg, fit les dispositions suivantes : 20 B. et 2 régiments de cavalerie marchèrent sur-le-champ pour se rassembler et cantonner dans les environs d'Elberfeld. Le corps de Conflans, soutenu par 1,400 grenadiers, se porte sur la Lenne avec MM. de Chabo et d'Apschon, afin d'inquiéter le prince héréditaire dans sa communication avec Hamm et Lippstadt, débouche de Wesel, passe la Lippe et se dirige sur Dortmund, d'où il pousse des détachements entre la Lippe et la Roër. 1 B. de grenadiers et de chasseurs se porte à Hattingen pour communiquer avec M. d'Apschon et y rétablir le pont qui avait été rompu. M. de Viomesnil, avec 2 régiments de troupes légères soutenus de grenadiers et de dragons, se dirige sur la Berkel, où s'étendait le cordon des postes ennemis. Ni ces mesures ni les détachements poussés vers Rorbach et Brilon ne produisirent l'effet attendu pour le salut d'Arnsberg; le 19, la garnison de ce château, chassée par l'incendie, capitula devant les forces du prince héréditaire. Cette résistance du château d'Arnsberg fut un des épisodes héroïques de cette campagne; voici comment M. de Muret raconte cette courageuse défense qui lui fait le plus grand honneur :

« Le 19, à 5 heures du matin, les batteries commencèrent

(1) Lenne (souvent Leyne ou Leine), rivière qui se jette dans la Ruhr, entre Westhofen et Herdecke.

à tirer, et celles du château avec succès; les ennemis firent en même temps un feu d'une violence extrême; à une heure de l'après-midi, le prince héréditaire fit rappeler et me proposa, par un écrit que j'ai en mon pouvoir, de m'accorder les honneurs de la guerre, la liberté de toute la garnison, et tout ce que j'avais demandé la veille, excepté les effets du roi. Je lui répondis que ce que j'avais offert auparavant était pour garantir le palais électoral, et qu'il n'était plus temps, puisqu'il était déjà abîmé et que j'étais résolu de me défendre jusqu'à la dernière extrémité. Les ennemis avaient déjà tiré plus de 2,000 coups de canon et jeté environ 1,200 bombes ou obus, et nous étions parvenus jusqu'à cette heure à arrêter les progrès de l'incendie. M. le prince héréditaire donna ordre, après ce dernier pourparler, de tirer à boulets rouges et de faire usage de l'artifice; le feu continua pendant deux heures avec une vivacité dont je ne connais point d'exemple. Tous les officiers furent occupés à faire éteindre le feu; mais à 3 heures après midi une grande partie de la ville et du château fut embrasée, au point de ne pouvoir tenir sous les voûtes qui étaient déjà crevées en beaucoup d'endroits. M. le prince héréditaire, surpris de notre obstination, vint à la barrière avec tambours; il fit rappeler et me fit dire qu'il ne voulait pas qu'une si brave garnison périsse dans l'embrasement; dans le même instant un tourbillon de flammes l'enveloppa et lui brûla ses cheveux. Il fut obligé de se retirer sans attendre ma réponse; dans ce temps-là je donnais ordre à tout mon monde d'aller dans les ouvrages pour se défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais la chaleur y fut insupportable, toutes les fascines étaient en feu, et la flamme du château, poussée par un vent du sud-ouest, couvrait toute la fortification. Je fis pour lors ouvrir la poterne, la troupe sortit avec les armes et se rangea en bataille en avant des fortifications. Plusieurs B. ennemis, qui soutenaient les batteries, se formèrent vis-à-vis de nous, et M. le prince héréditaire fit crier qu'il accordait la capitulation et que les soldats conserveraient les bagages. » (D. G., 3608, 154.)

En même temps qu'il apprenait ce fâcheux événement, M. de Vogué fut informé que le prince s'était avancé jusqu'à Iserolm, paraissant vouloir chercher à combattre; il se disposa alors à le recevoir près d'Elberfeld, dans une position qui barrait les deux

principaux débouchés s'ouvrant sur lui; et son avant-garde, commandée par M. de Chabo, dut profiter des difficultés qu'offrait la nature du pays pour s'opposer à sa marche ou la retarder le plus possible.

Du côté de Cassel, d'autres avis annonçaient que le prince héréditaire, après s'être emparé d'Arnsberg, s'avancerait dans le Waldeck et ensuite sur l'Edder; mais, dans la nuit du 22 au 23, Iserolm évacué, l'ennemi alla passer la Roër entre Menden et Neheim et fut suivi par un parti de Conflans jusqu'aux bords de cette rivière, et même près d'Arnsberg. Le prince héréditaire n'y avait laissé aucune garde; tout avait été la proie des flammes, et cette belle habitation de l'électeur de Cologne n'offrait plus qu'une ruine. Si l'on compare l'importance que ce point pouvait avoir pour les ennemis avec la cruelle façon dont il a été traité, on ne peut que déplorer une telle rage de destruction.

Le prince héréditaire, après avoir passé la Roër, replia tous ses corps sur la Lenne. Il est certain que les détachements dirigés sur Winterberg et Brilon, la marche de M. de Vogué sur Elberfeld et les courses de MM. d'Apschon et de Viomesnil en avaient imposé au prince héréditaire, et que sans cette précaution il aurait pu tirer des contributions d'une partie du duché de Bergh (1). M. de Vogué prit alors le parti de renvoyer, le 24, toutes les troupes rassemblées à Elberfeld, ainsi que celles avancées sur la Lippe du côté de Munster. M. de Viomesnil, après s'être emparé de Sudlohn, s'était porté sur Stadtlohn; mais trouvant ce poste bien fortifié et défendu, il ne put s'en emparer et se retira sur Bocholt, d'où il rentra dans ses cantonnements.

Instruit des mouvements ennemis, le prince de Condé, qui avait reçu le commandement de la réserve du bas Rhin, se hâta d'arriver à Dusseldorf le 24 avril. Il reçut de Versailles les instructions les plus détaillées : « Le corps du bas Rhin se compose de 61 B. et 48 E. L'intention du roi est que le prince de Condé défende le passage du Rhin, et qu'il destine aux garnisons des places 12 B. et un détachement par chacun des autres B., composé des soldats les plus faibles et les moins en état de marcher;

(1) Extrait d'une lettre de M. de Choiseul au maréchal de Soubise, du 6 mai.

excepté les régiments des gardes, qui ne seront pas sujets à les fournir. Le corps du bas Rhin, étant d'ailleurs principalement destiné à coopérer aux opérations de l'armée de la Hesse, sera absolument subordonné aux généraux de ladite armée pour l'exécution de tout ce qu'ils jugeront à propos de lui prescrire... Le principal objet du prince de Condé étant d'opérer une diversion qui engage les ennemis à diviser leurs forces, il doit : 1° chercher à inquiéter leurs communications avec la Hollande; 2° faire faire des courses par ses troupes légères jusque sur le bas Ems; 3° menacer les environs de Munster et de Hamm. C'est de l'éloignement des ennemis que le prince doit juger des directions les plus convenables à ses diversions. Le prince évitera de se commettre à un combat désavantageux; mais si, étant pressé par l'ennemi, il se trouvait assez en force et avantageusement posté pour le combattre, dans ce cas, le roi l'autorise. Si le prince Ferdinand tournait ses principaux efforts contre le corps du bas Rhin au point de l'obliger à repasser ce fleuve et que ces dispositions fussent menaçantes pour la rive gauche, le prince de Condé aura attention d'en prévenir le ministre de la guerre pour qu'on ait le temps d'y faire marcher une partie des troupes restées en Flandre, si les circonstances l'exigent; il en préviendra de même les généraux de l'armée de Hesse avec lesquels il se mettra en correspondance, et dont il exécutera les ordres et instructions. Il assemblera au 1er mai l'infanterie par corps séparés et la fera exercer pour accoutumer le soldat à la fatigue. Il rapprochera de la Meuse au 20 mai la cavalerie qui en est éloignée, pour la mettre à portée de s'exercer et de joindre l'armée. Il laissera entre Cologne et Dusseldorf les 12 B. que l'on suppose devoir joindre l'armée de Hesse pendant la campagne. » (D. G., 3608, 137.).

M. de Soubise, arrivé à Cassel depuis le 19, et ayant connaissance du mouvement rétrograde du prince héréditaire, fit également rentrer les troupes dans leurs quartiers (1), puis il alla

Quartiers et garnisons.

(1) Le 27, arrondissement d'Eisenach : M. de Lusace, 15 B., 4 E.; garnison de Mulhausen : M. de Chabo, 2,000 h., 1,250 ch.; garnison de Gottingen : M. de Vaux, 4,750 h., 1,700 ch.; arrondissement d'Eschwege : M. de Roth, 17 B.; arrondissement de Cassel : M. de Muy, 24 B., 4 E.; arrondissement de Marburg :

visiter la Werra, la Fulda, Mulhausen, Gottingen et Eisenach. Un des principaux objets de cette tournée fut de reconnaître les positions entre Gottingen et la Werra et de chercher les moyens de nous assurer quelques débouchés sur cette rivière dont les abords sont rendus difficiles par la nature du pays montueux et boisé. L'ennemi employa cette trêve tacite à préparer de nouvelles opérations, et pendant que M. de Soubise courait de la Lippe à la Lenne, il formait à Brackel et Hoxter des approvisionnements assez considérables. Il était question d'un corps de 25 à 30,000 hommes incessamment rassemblé; ses troupes légères se portaient à Driburg, aux ordres de M. de Freytag, et le prince héréditaire quittait Hildesheim le 4, pour se rapprocher du Wéser. Le maréchal de Soubise, rentré à Cassel le 5, se voyait forcé par la disette des subsistances de tenir les troupes de sa première ligne séparées jusqu'au moment des productions nouvelles et de garder la défensive. Sur ces nouvelles, il se borne à rapprocher les régiments d'infanterie les plus éloignés et à tenir quelques régiments de dragons et de troupes légères en état de se rassembler promptement sous Cassel ou sur l'Edder, selon le parti pris par le prince Ferdinand.

Instruit des dispositions de l'ennemi, le roi jugea qu'elles annonçaient une opération sur la Diemel; il ordonna à M. de Soubise de repousser l'ennemi, s'il passait cette rivière, et de ne pas lui laisser consommer les subsistances entre la Diemel et la Werra, l'unique ressource pour les magasins de l'hiver suivant.

Dans le bas Rhin, depuis la retraite du prince héréditaire, on était dans le calme le plus parfait et sans aucune nouvelle des préparatifs de l'ennemi; aussi le prince de Condé ne fut pas peu surpris lorsque, le 7 mai à 6 heures du matin, il apprit que l'ennemi débouchait par Schwehm, Hattingen, et que les troupes de Conflans avaient déjà évacué Elberfeld avec des pertes (1); mais, après avoir enlevé des contributions et des otages, le prince héréditaire

M. de Maupeou, 22 B., 10 E.; arrondissement de Limburg : M. de Laguiche, 7 B., 32 E.; arrondissement de Francfort : M. Dessalles, 15 B., 14 E.; arrondissement de Fulda : M. de Soupire, 4 B., 24 E.; arrondissement de Wurtzburg : M. de Poyannes, 18 E. — Total : 104 B., 106 E.; troupes légères, 1,940 ch., 2,938 h.

(1) Voir pour les détails la lettre du prince de Condé à M. de Choiseul, du 8 mai. (D. G., 3609, 25.)

se retira et M. de Conflans fut lancé sur ses traces. L'habitude de l'ennemi de faire marcher ses arrière-gardes en bon ordre et très près de ses colonnes ne permit pas à nos troupes légères d'entamer celles qu'elles poursuivaient; elles firent cependant quelques prisonniers et poussèrent jusqu'à la Roër.

Le prince de Condé adressa aussitôt de Dusseldorf à M. de Choiseul la lettre suivante :

Le prince de Condé à M. de Choiseul.

« Dusseldorf, le 8 mai 1762.

« Toutes les nouvelles que j'avais ces jours-ci ne me parlant que de la tranquillité des ennemis, je fus fort surpris d'apprendre hier, à six heures du matin, qu'ils débouchaient par Schwehm et que les Conflans avaient déjà évacué Elberfeld. Je fis, sur-le-champ, marcher la garnison de Dusseldorf à Mettmann, et j'envoyai des ordres à toutes les troupes à portée du Rhin de le passer et de venir me joindre. Je me portai en avant et je fis remarcher les Conflans sur Elberfeld ; mais les ennemis l'occupaient déjà en force ; j'appris en même temps qu'ils étaient entrés dans Solingen avec des otages à Langenberg. Il me parut qu'il fallait qu'ils eussent du monde pour avoir porté en même temps des têtes dans tous ces points; comme je n'avais encore avec moi que les 4 B. de la garnison de Dusseldorf, je ne jugeai pas à propos de m'aventurer ; je les fis rester sur la hauteur de Mettmann et je poussai seulement en avant les B. de grenadiers de Boisgelin pour recevoir les Conflans au cas qu'ils fussent poussés un peu trop vivement. Dans cette position, je mandai à M. de Conflans de tâter les ennemis et de tâcher de connaître leur nombre; il leur fit quelques prisonniers qui nous assurèrent que le prince héréditaire était là en personne. Je reçus nouvelle en même temps que les ennemis avaient évacué Solingen et que ceux qui avaient débouché s'étaient repliés sur Elberfeld. Ne craignant plus rien pour mes flancs, je pris la résolution de marcher aux ennemis dans Elberfeld, dès que les 10,000 hommes qui devaient être rassemblés ce matin à Mettmann y seraient arrivés; mais M. le prince héréditaire n'a pas jugé à propos de m'attendre et a commencé sa

retraite hier, à 11 heures du soir. Dès que M. de Conflans s'en est aperçu, il s'est mis à leur poursuite et m'a envoyé avertir à Mettmann de leur mouvement. J'ai fait marcher sur-le-champ les grenadiers et chasseurs de Boisgelin que j'avais laissés intermédiaires entre Elberfeld et Mettmann, et j'ai marché moi-même avec les régiments de Boisgelin et de Condé, en laissant ordre aux autres troupes, qui m'arrivaient successivement, de se tenir ensemble à Mettmann jusqu'à nouvel ordre. M. de Conflans a joint les ennemis auprès de Gemark et les a harcelés dans leur marche; mais il n'a pu mordre sur leur arrière-garde. Il leur a cependant fait quelques prisonniers et les a reconduits jusque par delà Schwelm; voyant qu'il ne pouvait rien faire, il s'est contenté d'envoyer des hussards après eux, de les suivre jusqu'à la Roër pour savoir au juste ce qu'ils devenaient. J'ai fait avancer les grenadiers et le 1er B. de Boisgelin jusqu'à Gemark, et j'ai arrêté le reste sur la hauteur d'Elberfeld. J'ai fait entrer les deux régiments dans la ville... » (D. G., 3609, 25.)

Le prince héréditaire ayant repassé la Roër, le prince de Condé fit revenir dans leurs quartiers toutes les troupes qu'il avait déplacées, sauf 4 B. laissés à Mettmann et Hattingen pour soutenir la troupe de Conflans et l'aider à couvrir le duché de Bergh contre de nouvelles entreprises. Le résultat de cette expédition du prince héréditaire ne paraît pas complet et est peu digne de lui; peut-être avait-il espéré enlever la troupe de Conflans. Instruit de ce qui se passait à Elberfeld, M. de Soubise avait ordonné à M. de Maupeou de jeter des détachements sur la Lenne et de les soutenir en force jusqu'à la retraite de l'ennemi. C'est à ce moment (8 mai) que le maréchal d'Estrées arrive à Cassel; trois jours après il écrivait à Versailles.

Le maréchal d'Estrées à M. de Choiseul.

« Cassel, le 11 mai 1762

« M. le maréchal de Soubise vous aura sans doute instruit qu'il manque aux quatre régiments de grenadiers Royaux plus de six cents hommes; que les régiments de milice sont pour la plupart, très faibles; qu'il manque à chaque brigade du corps royal plus

de cent hommes; que les réparations de plusieurs régiments de cavalerie ne sont pas encore faites, ni la totalité des remontes arrivées, et que quelques régiments de dragons ne seront pas complétés avant la campagne... Quant aux opérations militaires, comme il n'est pas possible de fourrager avant le 20 juin sans ruiner ce pays, surtout après les gelées précédentes et la sécheresse extrême, il faut absolument combiner le moment de rassembler l'armée avec l'époque du 20 juin, qui est celle où l'on pourra fourrager et avec la possibilité de nourrir sur la Werra, la Fulda et l'Edder l'armée en différents corps séparés. C'est d'après ces calculs que nous avons reconnu, M. le maréchal de Soubise et moi, qu'il était nécessaire de ne pas faire joindre les troupes qui sont en arrière, les vivres et l'artillerie avant le 1er juin; et toutes les mesures sont prises relativement à ce plan, sans perdre de vue cependant que l'ennemi peut se rassembler avant nous; tous nos moyens de subsistance en fourrages sont divisés, et la rareté des voitures ne peut permettre de les rassembler dans des points principaux pour plus de dix jours, même en forçant tous les moyens. Ces points principaux sont : Witzenhausen, Cassel, Borken et Frankenberg. Nous serons attentifs à tous les mouvements des ennemis, et, s'il n'est pas dans la possibilité de les prévenir, nous serons en état de les recevoir, et nous espérons y réussir, pouvant rassembler 40 B. sous Cassel en deux jours, 80 B. en cinq jours avec une trentaine d'E., sans compter quelques régiments de troupes légères. Les chevaux d'artillerie ne devant arriver à Hanau que du 20 au 25, il n'est pas possible d'espérer de pouvoir la rassembler sur notre ligne avant les cinq ou les six premiers jours de juin. A tout événement, nous avons pressé M. d'Invilliers de mettre en état une première division pour la faire joindre le plus promptement possible avec 40 pièces qui sont déjà ici... » (D. G., 3609, 51.)

A l'arrivée de M. d'Estrées à Cassel, rien n'annonçait encore des mouvements offensifs de la part de l'ennemi; toutes les nouvelles annonçaient seulement qu'il se fortifiait depuis Hoxter, Brackel et Driburg jusqu'à Paderborn, et qu'il continuait ses approvisionnements sur le Weser. Cependant les maréchaux s'occupèrent avec la plus grande activité de mettre leur armée en état de le recevoir.

M. de Condé, de son côté, pour se conformer à ses instructions, avait, dès le 11, rapproché du Rhin l'infanterie établie sur la Mo-

lin; les 10 B. venant de France cantonnaient entre cette rivière et le Rhin. Dans un but d'économie de fourrages et de bien-être pour les troupes, il se vit obligé de différer la formation des camps sur le Rhin, à l'exception de celui de Rées. Voici comment il rendait compte à M. de Choiseul des mesures prises et des motifs qui les avaient déterminées :

Le prince de Condé au duc de Choiseul.

« Dusseldorf, le 13 mai 1762.

« Je vous ai mandé que je comptais différer encore de quelques jours la formation des camps; mais comme je vois par la vôtre du 6 que vous désirez qu'ils soient assemblés le plus tôt possible, je me détermine à former celui de Rées, qui sera établi le 16 et sera composé des régiments de Piémont, d'Arbonnier et Lockmann, et commandé par M. de Saint-Chamans; les volontaires du Dauphiné et de Clermont seront portés sur l'Issel. Je suis obligé de différer encore les camps de Wesel et de Dusseldorf. Le premier doit être composé de 8 B. qui sont dans la ville et des régiments de Dauphin et Puységur, qui, arrivés nouvellement de France et ayant été en marche tout l'hiver, n'ont pas leurs tentes et ne sont pas encore réparés; ces régiments ne sont cantonnés qu'à deux lieues de Wesel et peuvent s'y porter d'un moment à l'autre. Le second doit être composé de 12 B., dont quatre sont dans la ville, quatre cantonnés en avant de Mettmann et quatre à Ratingen, où ils sont nécessaires pour soutenir le corps de Conflans; les quatre autres sont les régiments de Limousin et de Briqueville, dans le même cas de tout point, et pour les mêmes raisons, que ceux de Dauphin et de Puységur; ils sont cantonnés de manière à pouvoir se rendre en un jour à Dusseldorf. Les 6 B. des gardes françaises et suisses ont besoin de rester quelque temps dans leurs cantonnements pour se reposer. Les premiers peuvent être en deux jours à Dusseldorf et en trois à Wesel, et les gardes suisses en un jour à Wesel ou à Rees, et en deux à Dusseldorf. Voilà les raisons qui me déterminent, ou pour mieux dire, qui me forcent à différer la formation des deux autres camps... » (D. G., 3609, 58.)

Vers le milieu du mois, les dispositions de l'ennemi commen-

çaient à attirer plus d'attention. Le prince Ferdinand avait rassemblé beaucoup de cavalerie aux environs d'Hildesheim, où il était de sa personne. Le corps de Luckner se renforçait à Eimbeck; quelques troupes s'avançaient vers nous en remontant le Wéser, et les déserteurs assuraient que 16,000 Anglais étaient campés, le 15, près de Hoxter; que 12,000 hommes, destinés à former l'armée du prince héréditaire en Westphalie, restaient encore dans leurs quartiers, et que les autres troupes qui devaient s'y joindre prenaient la route de Warendorf.

Alors les troupes sur le Mayn furent rapprochées, et la plus grande partie de l'armée française se trouva à portée de se rassembler en quarante-huit heures. Comme l'ennemi semblait menacer la Diemel, 6 B. sont placés, le 17, dans les villages en avant de Cassel, à la rive gauche de la Fulda, et les volontaires de Saint-Victor et de Monet avec les hussards de Chamborant sont chargés d'éclairer le pays entre Cassel et la Diemel. On ne voyait encore aucun détachement ennemi à la droite de cette rivière; les nôtres, la passant sans opposition, poussèrent même jusqu'à Beverungen, où ils firent quelques prisonniers de la garnison d'Hoxter et purent reconnaître toute la tranquillité de la contrée qu'ils surveillaient. Malgré beaucoup d'activité dans les préparatifs de l'ennemi, ses magasins de fourrages accusaient peu d'importance, et cet indice laissait croire son projet offensif encore éloigné. A Versailles, on était même porté à penser que les ennemis resteraient sur la défensive et qu'en prenant position près de l'embouchure de la Diemel, à la droite et à la gauche du Wéser, ils y attendaient nos mouvements pour opérer.

En ce moment quelques inquiétudes se manifestaient au sujet de notre droite. L'armée de l'Empire avait levé ses quartiers pour se rapprocher de Dresde et y remplacer les troupes autrichiennes marchant toutes vers la Silésie, théâtre des grandes opérations du commencement de cette campagne; mais elle reçut un échec qui l'obligea à se mettre sous la protection du canon de la ville. Depuis que cette armée avait abandonné la Thuringe, quelques détachements prussiens paraissaient sur l'Unstrut; ceux de la garnison de Gottingen les avaient rencontrés et avaient même fait des prisonniers. Cette partie devenant entièrement découverte, nous allions perdre les subsistances au delà de la Werra, qui faisaient

vivre les Saxons et tout ce qui se trouvait à la droite de Mulhausen; il fallait également songer à la sûreté de ces troupes. On rassembla alors, le 20, tout le corps saxon à la rive gauche de la Werra, entre Kreutzburg et Wanfried; les grenadiers de ce corps restèrent à Eisenach, et cette contrée continua d'être couverte par la légion Royale et les volontaires de Hainaut.

Dans ces conjonctures, le prince de Soubise écrivait à Versailles :

Le prince de Soubise au duc de Choiseul.

« Cassel, le 20 mai 1762.

« L'armée de l'Empire a reçu un échec qui, sans être bien considérable, a décidé de sa retraite sous Dresde. Je n'en attendais pas de grand secours, je comptais seulement profiter de son séjour sur la Saala et l'Unstrut pour continuer à faire vivre au delà de la Werra les troupes saxonnes et la légion Royale, les volontaires de Hainaut et tout ce qui se trouve à la droite de Mulhausen. Comme cette partie devient absolument découverte, je viens d'envoyer ordre à M. le comte de Solms de rassembler les 15 B. et le régiment de cavalerie à la rive gauche de la Werra entre Kreutzburg et Wanfried; il continuera d'occuper Eisenach avec les grenadiers, et sera couvert en avant par la légion et les volontaires du Hainaut. J'apprends en même temps que M. le prince Ferdinand est parti de Hildesheim pour se rendre sur le Wéser. Toutes ses troupes sont en mouvement, même les Anglais. Il paraît que le gros de l'armée va se rassembler entre Hoxter et Brackel; que M. Luckner commandera 14 à 15,000 hommes depuis Eimbeck jusqu'à l'extrémité de la gauche vers le Hartz; le reste sera aux ordres de M. le prince héréditaire en Westphalie pour s'opposer à l'armée du bas Rhin. Les rapports des émissaires et déserteurs annoncent d'ailleurs différents projets. En conséquence, M. le maréchal d'Estrées a jugé nécessaire de rapprocher quelques régiments de cavalerie. Nous désirions les laisser plus longtemps dans leurs cantonnements pour ménager nos magasins; mais les ennemis rassemblant leurs forces, il faut se trouver en état de s'y opposer. » (D. G., 3609, 102.)

Le prince Ferdinand quittait Hildesheim vers le 20, et le prince héréditaire se trouvait depuis le 13 à Munster, d'où se rapprochaient les troupes à ses ordres. Les Anglais étaient arrivés, le 19, entre Herworden et Bielfeld, et le gros de l'armée devait se rassembler entre Hoxter et Brackel. M. de Luckner commanderait à 15,000 hommes depuis Eimbeck jusqu'à l'extrémité de la gauche des ennemis vers le Hartz; enfin le reste des troupes, porté en Westphalie sous le prince héréditaire, semblait destiné à s'opposer à la réserve du bas Rhin. Tels étaient les bruits du moment, mais l'ennemi ne montrait encore aucun poste fixe entre Hoxter et la Diemel, et M. de Luckner n'avait envoyé aucun détachement en deçà du Hartz; les nôtres passaient toujours librement la Diemel, et M. Larminau, des volontaires de Saint-Victor, se trouvant un jour à deux lieues au delà de cette rivière avec un peloton de hussards, rencontra un parti ennemi, le battit et ramena 14 hussards et 18 chevaux, sans avoir perdu aucun des siens.

C'est à un de ces engagements que se rapporte la lettre suivante :

Le prince de Soubise à M. de Choiseul.

« Cassel, 25 mai 1762.

« Avant hier, après midi, M. le prince Frédéric de Brunswick est venu faire une reconnaissance près de Gottingen. Les volontaires et les dragons sont sortis pour repousser les troupes qui s'étaient approchées. L'escarmouche s'est animée; il y eut de part et d'autre pas mal d'hommes tués, blessés ou pris; mais nous sommes très en peine de M. de Laare, qui a reçu sur la tête un coup de sabre très dangereux. Le prince Ferdinand est encore à Pyrmont, les postes avancés de son armée à Hoxter, Brackel et Driburg; les patrouilles approchent rarement de la Diemel... » (D. G., 3609, 142.)

L'ennemi, dont l'état actuel n'annonçait aucune vue hostile, était à la vérité le maître de passer la Diemel, parce que nous n'étions pas encore assez forts pour aller à lui et l'empêcher de s'établir dans le pays de Korbach et le Waldeck; mais le dénuement dans lequel se trouvaient ces contrées fit espérer que la difficulté

d'y vivre ne l'y attirerait pas; qu'en conséquence on ne serait pas forcé d'entrer en campagne aussitôt qu'on le craignait, et, les magasins de notre première ligne étant ainsi ménagés, l'armée pourrait avoir des subsistances assurées jusqu'à la fin de juin. Néanmoins la situation semblait menaçante, et les maréchaux firent avancer plusieurs régiments, même les 10 B. du bas Rhin affectés à l'armée. Ces derniers partirent de leurs quartiers les 26 et 27 mai, pour se réunir à Marburg les 3 et 5 juin. Les autres troupes se rassemblaient dans des cantonnements entre la Werra et la Fulda, et sur la Schwalm dans les environs de Borken, de manière à se porter en avant vers le 10 juin, et ensuite, suivant les circonstances, soit sur le flanc de l'ennemi, s'il venait sur Korbach, soit sur la Diemel, s'il nous donnait le temps de l'y prévenir.

Le maréchal d'Estrées pensait bien que l'ennemi attendrait peut-être le moment où nos mouvements lui indiqueraient nos intentions; cependant il prévoyait son projet de passer la Diemel, ce à quoi nous ne pouvions nous opposer de quelque temps. La difficulté consistait à opérer le rassemblement de manière à ne point exposer nos magasins à une consommation prématurée, et on comprendra son embarras devant la crainte des marches promptes et forcées dont le prince Ferdinand savait faire un si bon usage. Ce fut sur ces données que M. de Soubise disposa l'emplacement des troupes. Il resserra l'infanterie, les dragons et les troupes légères, de manière à présenter à l'ennemi en moins de trente-six heures une résistance imposante, de quelque côté que ce fût; il laissa la cavalerie en arrière, mais prête à rejoindre à temps, s'il était question d'en venir à une action. C'était un grand moyen d'économie pour les magasins de première ligne, surtout pour celui de Cassel, si important à conserver en vue des opérations futures.

On n'éprouvait pas dans le bas Rhin la même difficulté pour les subsistances; d'ailleurs, d'après les intentions du roi, la réserve devait être prête, dès que l'on pourrait entrevoir le véritable but du prince Ferdinand, à faire des diversions susceptibles de l'inquiéter (1). Le prince de Condé ordonna le rassemblement des

(1) Lettre du prince de Condé à M. de Choiseul du 1er juin, relative aux intentions du roi sur les opérations de la réserve du bas Rhin et au plan que propose le prince.

troupes dans les camps de Wesel et de Dusseldorf pour le 29 mai, le premier aux ordres de M. d'Auvet, et le second sous M. de Levis. Le camp de Rées resta sous M. de Saint-Chamans, et les B. qui cantonnaient à Mettmann et Ratingen ne changèrent point de position. La cavalerie restait cantonnée à portée de ces différents camps (1). Le prince de Condé savait les troupes du prince héréditaire rassemblées dans des cantonnements à partir de Nottuln, où devait se trouver un camp; son quartier général établi, le 25 mai, à Dorf-Buldern près Dulmen, et ses postes avancés de Coesfeld, Dulmen, Borken, Lunen, etc., occupés par la légion britannique, les hussards noirs et jaunes et les corps de Trimbach et de Scheitter.

Le 30, MM. de Riedesel et Wintzingerode commandant des hussards de Brunswick et chasseurs hessois, vinrent passer le Wéser à Lippoldsberg. Les cavaliers avaient chacun un fantassin en croupe : leur projet était de surprendre le château de Sabbaburg, et ils conduisaient avec eux plusieurs chariots de paille

(1) *Situation de la réserve du bas Rhin au* 29 *mai* 1762.

MM. de Saint-Chamans, de Travers, de Waldner, Jenner : Piémont, 4; Arbonnier, 2; Lockman, 2 : grenadiers de Bouillon, 1, *au camp de Rees* (9 B.); Chapt-dragons, 4; Chartres, 4, *à Calcar* (8 E.); volontaires de Dauphiné et de Clermont, *sur l'Issel*, 2 B.

MM. d'Affry, Reding, Tichterman : gardes suisses, *à Gueldre*, 2 B.

MM. d'Auvet, Lowenhaupt, d'Anhalt, Erlach : Dauphin, 2; Puységur, 2; grenadiers royaux d'Ailly et de Cambis, 1; Anhalt, 3; Royal-Bavière, 3; troupes de Cambefort, 10 pièces, *au camp de Wesel* (14 B.); Flamarens-dragons, *à Orsoy*, 4 E.

Son Altesse le prince de Condé, MM. de Monteynard, Laguiche, Saint-Sauveur, de Melfort, d'Apschon, de Montazet, *au quartier général*.

MM. de Levis, de Chantilly : Boisgelin, 4; Limousin, 4; Orléans, 2, *au camp de Dusseldorf* (8 B.).

M. de Blot : Bricqueville, 2; Condé, 2, *à Mettmann*, *Ratingen* (4 B.).; Colmar, 1; Falaise, 1 (2 B.).

MM. de la Sonne, Visé, Tourville, d'Espiez : gardes françaises, *à Gladbach*, *Erkelenz* (4 B.); Berry, 4; Royal, 4; Orléans, 4; Royal-Piémont, 4; Condé, 4, *à Dulken, Campbruck*, *Capellen* (20 E.).

MM. Saint-Auban, d'Houdetot : artillerie, *à Neuss*, 3 E.; Gendarmerie, 8 E., *à Liège;* corps de Conflans, *dans le duché de Bergh*. — Total : 45 B., 43 E.

Commandants de places : MM. d'Andlau, *à Liège;* Beausobre, *à Gueldre;* Rochegude, *à Cologne;* Groslier, *à Dusseldorf;* la Marlière, *à Rees;* Langeron, *à Wésel;* Maugeron, *à Aix-la-Chapelle*.

dont ils savaient que la garnison avait besoin. Les patrouilles sorties du château découvrirent l'ennemi qui s'approchait; celle d'infanterie fut enveloppée et prise, mais les dragons s'échappèrent et avertirent le commandant; deux furent détachés pour aller apprendre à Cassel que Sabbaburg était attaqué. Les ennemis, après avoir tiré pendant quelque temps, firent sommer le commandant, qui refusa de se rendre, et M. de Riedesel fit recommencer l'attaque. Voyant que cette nouvelle tentative ne réussissait point, il prit le parti de se retirer. Les ennemis emportèrent un lieutenant et plusieurs chasseurs blessés. Les volontaires de Saint-Victor et de Monet, qui s'étaient avancés à la première nouvelle de l'attaque, n'arrivèrent qu'après la retraite des ennemis et ne purent les joindre. (D. G., 3610, 5.)

Le 2 juin, le prince héréditaire arrive à Nottuln, où ses troupes commençent leur campement. Il y eut ce même jour, dans les cantonnements du prince Ferdinand, des mouvements qui firent croire à un changement de position; les Anglais s'avancèrent; quelques troupes des environs de Lippstadt et de Munster marchèrent vers l'évêché de Paderborn : tout semblait s'approcher du Wéser, et rien ne paraissait sur la haute Diemel. Pendant ces mouvements, un de leurs détachements, sous les ordres de M. de Freytag, passa la Diemel dans la nuit du 3 au 4, entra à Warburg et Liebenau, et parut dès le matin sur les hauteurs de Grebenstein. Nos volontaires y marchèrent, et les ennemis, qui s'étaient retirés à leur approche, furent suivis jusqu'au delà des hauteurs de Liebenau.

Le prince de Soubise adressa à cette occasion au duc de Choiseul la lettre suivante :

Le prince de Soubise au duc de Choiseul.

« Cassel, le 3 juin 1762.

« ... Nous sommes malheureusement forcés d'étudier tous les mouvements de l'ennemi. Nous devons éviter de nous rassembler trop promptement; nos magasins exigent le plus grand ménagement; d'un autre côté, nous devons craindre les marches promptes et forcées dont le prince Ferdinand sait faire usage...

« Dans ce moment-ci les forces de l'ennemi se dirigent sur le

Wéser; la partie qui pourrait menacer la haute Diemel est totalement dégarnie. Cette nuit, un détachement de 12 à 1,500 hommes a passé cette rivière entre Warburg et Liebenau; l'avant-garde a paru sur les hauteurs de Grebenstein à la pointe du jour. Les volontaires de Saint-Victor et de Monet, avertis par nos émissaires, ont marché aux ennemis, soutenus par les volontaires de Nassau et ceux de mon régiment. Le détachement ennemi s'est retiré, a repassé la Diemel et a été suivi jusqu'au delà des hauteurs de Liebenau. Nous ignorons quel pouvait être le projet de M. de Freytag qui le commandait; on avait pensé qu'il voulait attaquer le poste de Sabbaburg, qui importune beaucoup et qui éclaire tout ce qui approche de la basse Diemel. Le détachement que nous y tenons est très exposé; mais la perte ne sera pas considérable, et il nous donne de très bonnes nouvelles. Depuis hier les cantonnements des ennemis sont en mouvement; il paraît qu'ils veulent prendre une position. Les Anglais se sont avancés à Driburg et à hauteur d'Hameln. Nous avons si peu de cavalerie en première ligne, qu'il ne nous est pas possible de pousser de gros détachements aussi loin que je le désirerais. Il n'a rien paru du côté de Gottingen et de la Werra... » (D. G., 3610, 17.)

M. de Freytag avait sans doute pour objectif le poste de Sabbaburg, qui éclairait toute la basse Diemel et gênait l'ennemi par les renseignements qu'il nous fournissait. Très exposé par son éloignement, le château de Sabbaburg était regardé comme sacrifié.

Le prince Frédéric de Brunswick (1) fit une reconnaissance du côté

(1) Henri (Frédéric-Louis), prince de Prusse, troisième fils du roi Guillaume Ier, second frère de Frédéric, né à Berlin le 18 janvier 1726, mort au château de Rheinsberg le 3 août 1802. Dès son enfance, il s'occupe d'art militaire; fait sa première campagne à Czaslau (17 mai 1742) et est chargé en 1744 de la défense de Tabor: se distingue à Hohen-Friedberg (3 juin 1745): se marie en 1752 avec une princesse de Hesse-Cassel. En 1756, commande sous le roi; se montre à Prague (6 mai 1777), à Rossbach (5 novembre). Il excite l'envie et la jalousie du roi son frère; discussions et désaccord constants; méthodique, circonspect, de l'école du maréchal Daun; méditant ses marches, ses manœuvres; d'avis toujours contraire à celui de Frédéric. Après la défaite d'Hochkirchen, sauve l'arrière-garde prussienne. Cette campagne et celle de 1759 lui furent très glorieuses. En 1762, le 29 octobre, la bataille de Freyberg couronna sa gloire militaire. On lui attribue la première pensée du partage de la Pologne, à la suite d'un voyage en Russie: assiste à Paris aux premiers mouvements de la révolution; exprime hautement ses opinions à son retour à Berlin, ce dont on lui fit un crime.

de Gottingen; il s'avança jusque sous le canon de cette place et se retira devant nos détachements, avec lesquels il eut des escarmouches très vives. M. de Laar, officier de cavalerie légère, d'un mérite rare, perdit la vie dans cette circonstance.

L'ennemi ne fit de ce côté aucun autre mouvement pour la mise à exécution d'une entreprise annoncée sur Gottingen; néanmoins on continua de chercher un débouché sur la Werra, pour secourir cette place dans le cas d'un siège, et on choisit celui de Witzenhausen, qui, gardé par 15 ou 20 B., permettait de résister suffisamment aux forces ennemies, de manière à donner à l'armée le temps de déboucher des défilés de la Werra. Quelques travaux furent commencés pour lier le château d'Arnstein avec les bois qui tenaient à la position, afin de mettre en sûreté une tête de troupes et de préparer sous ce château une retraite pour les détachements que l'on pouvait être dans le cas de porter au delà de la Werra et vers Gottingen.

Le roi, instruit de la situation, et jugeant toujours que les mouvements du prince Ferdinand n'avaient jusqu'alors aucun caractère offensif, et qu'il n'était pas assez fort pour oser entreprendre une action au moment où nous étions en mesure de nous rassembler, fit transmettre ses ordres à M. de Soubise par M. de Choiseul.

Le duc de Choiseul au maréchal de Soubise.

« 3 juin 1762.

« J'ai reçu, Monsieur le maréchal, les deux lettres dont vous m'avez honoré des 25 et 27 du mois dernier. La première m'a appris le peu de succès de la reconnaissance qu'a voulu faire sur Gottingen le prince Frédéric de Brunswick. La lettre du marquis du Châtelet, contenue dans votre dernière, m'a fait trembler; mais heureusement celle de M. de Marainville m'a un peu rassuré sur la détermination qu'on avait à craindre de la part de M. de Serbelloni. Je ne suis cependant pas absolument tranquille, parce qu'il me semble que la terreur occupait les esprits, et, quelque bon que soit le camp de Plawen, la précaution que le prince Henri prend de faire quelques retranchements sur le front de celle qu'il a prise vis-à-vis doit faire pré-

sumer qu'il cherchera tous les moyens possibles de tourner les Autrichiens par leur gauche, et, d'après la lettre que M. de Serbelloni avait écrite à l'Empereur le 16, je n'ai point de confiance au parti vigoureux que M. de Marainville semble annoncer de sa part. Le tableau de M. du Châtelet concernant la Bohême et les magasins autrichiens est bien séduisant pour le prince Henri. Il n'y a aucune sorte d'apparence que ce prince veuille s'affaiblir vis-à-vis de M. de Serbelloni pour porter des troupes sur votre droite; je suis même persuadé qu'il en a laissé très peu en arrière, et que, si vous avez le moyen de contenir M. de Luckner du côté d'Eimbeck, le détachement que je vous ai proposé par ma dernière ne trouverait aucun obstacle, ni dans la direction de Bleckenrode, Ellrich et Wernigerode, sur Halberstadt, ni par la partie droite en longeant l'Unstrut par la rive gauche pour se porter sur Mansfeld, sur Quedlinburg et successivement Halberstadt, et qu'il ne laisserait pas de faire une diversion fort inquiétante pour le prince Henri et très favorable à M. Serbelloni. Tous les mouvements que le prince Ferdinand fait faire à ses troupes n'ont, selon moi, jusqu'ici aucun objet d'offensive et je ne le crois pas assez fort pour oser entreprendre, surtout dans le moment où vous êtes à portée de pouvoir vous rassembler. Je désire comme vous, Monsieur le maréchal, qu'il vous donne le temps d'attendre le 15 ou le 20 de ce mois, et, s'il ne bordait pas à cette époque la rive gauche de la Diemel, et que vous puissiez passer cette rivière et vous trouver en force au camp de Meerhof ou à celui en avant de Kleinenberg, il ne vous attendrait pas, ni à Driburg, Brackel ou Hoxter, ni peut-être à Blomberg; mais, en supposant que vous puissiez prendre avantage, il faudrait en même temps que vous fussiez préparé à tourner sur la Werra, s'il prenait le parti de passer avec son armée sur la rive droite du Wéser; car il faut compter qu'il fera la navette sur cette rivière. Ne pourriez-vous pas faire usage de l'armée du bas Rhin en la rassemblant à Wesel et en la faisant avancer dans la direction de Borken vers Coesfeld, pour entreprendre sur le cordon du prince héréditaire. Elle ne pourrait jamais s'y trouver compromise, et, si elle ne pouvait pas l'attaquer avec avantage, elle empêcherait tout au moins le prince de s'affaiblir dans cette partie pour renforcer le prince Ferdinand son oncle. D'ailleurs, s'il arrivait que le prince s'éloignât de Munster avec partie de ses forces, je pense toujours qu'une diversion sur le bas Ems, et par échelons

sur le bas Wéser, doit faire l'objet principal de M. le prince de Condé, et je suis dans la confiance que vous ferez usage incessamment de son corps de troupes et lui enverrez les ordres relativement aux projets que vous aurez concertés avec M. le maréchal d'Estrées. S'il arrivait que le prince Henri menaçât d'entrer en Franconie et qu'il fût utile d'occuper la citadelle de Wurtzburg, je vous prie d'en envoyer l'ordre à M. le chevalier de la Touche, que je préviens par ce courrier. » (D. G., 3610, 33.)

Par cette même occasion, le roi témoigna à MM. les maréchaux le désir de les voir, sans se compromettre ni sans beaucoup s'affaiblir, entreprendre quelques diversions en faveur de l'armée de l'Empire, dont la situation, depuis sa retraite sous Dresde, devenait tous les jours plus inquiétante par les vives poursuites du prince et les irrésolutions du général Serbelloni. A ce propos, le duc de Choiseul proposa la formation d'un détachement formé des troupes qui se trouvaient du côté de Gotha et Mulhausen pour faire par Eisenach une course sur Halberstadt; tandis que par un autre détachement du côté de Gottingen on chercherait à contenir tout ce qui se présenterait dans la contrée d'Eimbeck. Versailles paraissait persuadé que le détachement sur Halberstadt ne rencontrerait aucun obstacle, ni dans la direction de Bleichrode, Ellrich et Wernigerode, ni par la rive gauche de l'Unstrut par Mansfeld et Quedlinburg sur la Bode (qui se jette dans la Saale à Nienburg), et que le prince Henri, occupé devant Serbelloni, ne s'affaiblirait pas pour porter des troupes dans cette partie. Sur ces entrefaites, l'armée de l'Empire avait remporté quelques petits avantages et repris poste à Chemnitz et Naumburg sur la Saale; les diversions en sa faveur furent remises à un autre moment, et les maréchaux durent s'occuper d'objets plus importants pour le début de la campagne. 82 B. et 68 E., non compris plusieurs corps de troupes légères, destinés à former le camp de Cassel, reçurent ordre de se rendre sous cette ville le 19, en une marche.

27 B., 18 E. de la légion Royale et les volontaires du Hainaut furent destinés à passer la Werra le 21, à Witzenhausen, sous les ordres de M. le comte de Lusace, pour occuper entre cette rivière et Gottingen une position propre à protéger la place, à couvrir Witzenhausen et Munden, à empêcher l'ennemi de faire des tentatives sur la Werra et de pénétrer en Hesse, enfin pour assurer les

débouchés de la rive droite de cette rivière au moment où l'armée serait dans le cas de la passer (1).

Toutes ces troupes devaient être en mesure de passer la Werra le même jour et de se porter dans l'endroit que M. de Lusace aurait déterminé pour rassembler le corps à ses ordres. Les volontaires d'Austrasie furent destinés à la garnison de Gottingen; mais, en attendant leur arrivée, M. de Lusace y envoya 300 chevaux pris sur les régiments de cavalerie et dragons, et des troupes légères à ses ordres. Le B. postiche de d'Argentré fut destiné à la garnison de Munden avec des dragons du corps de M. de Lusace. Si les circonstances exigeaient une plus grosse garnison, il y enverrait les troupes qu'il jugerait à propos. MM. les maréchaux décidèrent même qu'il fallait toujours tenir à 500 hommes le B. de grenadiers postiches de d'Argentré. MM. de Vaux, lieutenant général, et les maréchaux de camp de Glaubitz, d'Obenheim, de Clausen, de Montchenu et le prince d'Holstein, devaient former l'état-major du corps du comte de Lusace.

Dans les premiers jours de juin, quelques mouvements ennemis annoncèrent un prochain rassemblement; cependant, comme ils ne présentaient rien d'hostile, les maréchaux avaient décidé de rester dans leur position jusqu'au 20 ou 25, si le prince Ferdinand se tenait à hauteur de Brackel ou d'Hoxter; dans le cas contraire, ils étaient prêts à marcher sur la Diemel ou la Werra.

Nous avions ainsi atteint le 12 juin sans la nécessité de grouper toute l'armée : c'était avoir déjà bien gagné du temps; et différer davantage la réunion des troupes eût été difficile devant les dispositions des ennemis, qui annonçaient maintenant l'ouverture prochaine de leurs opérations. Les maréchaux décidèrent donc, soit que l'ennemi restât dans sa position ou non, qu'il fallait que l'armée fût rassemblée le 20 pour agir sur la rive gauche du Wéser d'après le plan du 6 juin (2). Ils pensèrent bien que le prince Ferdi-

(1) *État des troupes aux ordres du comte de Lusace, au* 20 *juin.*

Saxons, 15; Vaubécourt, 2; gardes lorraines, 2; Reding, 2; Royal-Suédois, 3; Royal-Deux-Ponts, 3 (27 B.); Saxons, 4; Royal-Allemand, 4; Nassau, 2; d'Autichamp, 4; Languedoc, 4 (18 E.); la légion Royale, les volontaires de Hainaut, le B. de Valenciennes; pour ouvrir les marches, une division d'artillerie.

(2) A cette date M. le maréchal d'Estrées avait adressé à M. de Choiseul un

nand chercherait à s'opposer au passage de la Diemel et qu'il pouvait y apporter de grands obstacles; mais il s'agissait de vivre pendant la campagne aux dépens de l'ennemi, tandis que sur la rive droite on ne trouvait aucune facilité pour s'étendre en avant de Gottingen. Le prince de Soubise écrivit alors au duc de Choiseul :

Le prince de Soubise au duc de Choiseul.

« Cassel, le 13 juin 1762.

« Les ennemis continuent à se rassembler et à annoncer un mouvement très prochain; nous y sommes attentifs. S'ils demeurent dans la position qu'ils occupent à hauteur d'Hoxter, Brackel, le maréchal d'Estrées et moi croyons ne devoir pas différer d'assembler l'armée au delà du 20 de ce mois. L'époque est décidée, et les ordres envoyés en conséquence dans tous les quartiers. Le prince de Condé passera le Rhin le même jour et dirigera ses premières marches sur Coesfeld. Si les ennemis ne nous forcent point à changer ces dispositions, nous nous conduirons selon le parti que prendront les ennemis; il est vraisemblable qu'ils chercheront à s'opposer au passage de la Diemel. Je ne répéterai point les raisons qui nous ont déterminés à commencer par la gauche : il s'agit de faire vivre l'armée aux dépens du pays ennemi pendant toute la campagne, et nous devons craindre de ne pas trouver beaucoup de facilités pour s'étendre en avant de Gottingen. J'ai proposé à M. de Chabo de pousser des détachements sur Halberstadt, et, pour en assurer le succès, il semble

mémoire raisonné, trop long pour être reproduit ici, mais dont voici les conclusions : « 1° Que, dans la position où est l'ennemi, on ne peut rien entreprendre d'offensif sans l'attaquer; 2° que dans les circonstances présentes on doit réfléchir plus d'une fois avant de prendre un parti, surtout quand on fait attention à la grande supériorité de son artillerie, laquelle donne un avantage presque décisif dans une affaire de postes; 3° qu'il faut commencer la campagne à la rive gauche du Wéser, en s'avançant sur la Diemel; 4° qu'il faut avoir pour objet principal de la finir entre Gottingen et Eimbeck; 5° que, dans le cas où il serait certain que les Russes enverraient des secours au prince Ferdinand, ou que l'armée autrichienne évacuerait la Saxe, il pourrait être désirable de manger plus promptement le pays de Gottingen et peut-être même d'évacuer cette place. Ce dernier point de vue paraît encore trop éloigné pour mériter dans ce moment-ci une sérieuse attention; mais on a cru nécessaire de le présenter ici comme une chose possible, sur laquelle il plairait au roi de nous envoyer des ordres pour régler notre conduite. »

que le moment où toute l'armée doit se mettre en mouvement serait le plus favorable. Cependant la position de M. de Luckner derrière Osterode sera toujours inquiétante. Au reste, nous avons continuellement des détachements dans les comtés de Mansfeld, où les Prussiens semblent avoir abandonné toute cette partie. Le prince de Condé se trouvera, je crois, à portée d'envoyer des détachements sur le bas Ems, et successivement à Osnabruck et peut-être plus loin. Je préférerais cette diversion à une entreprise sur Hamm, à moins que les ennemis, en nous laissant passer la Diemel, ne nous missent à portée de nous approcher de Lippstadt et peut-être d'essayer d'en brûler les magasins... » (D. G., 3610, 75.)

Le 21 juin, le maréchal de Soubise écrivait de Cassel au marquis de Castries : « ... Un officier de mon régiment est arrivé d'un autre côté me dire que les ennemis avaient investi Sabbaburg; cependant j'ai une lettre de M. de Baroussel, le commandant, à la vérité datée de 8 heures et demie du matin, et dans ce moment il n'était pas même investi... Nous partirons avec les campements à 4 heures. Si les ennemis, profitant du peu de résistance qu'ils trouvent depuis deux jours, faisaient passer un gros corps en deçà de la rivière, il faut se trouver en état de les attaquer et de les suivre avec vigueur. Vous serez mieux instruit ce soir. Mon intention est que les troupes destinées à former les deux corps à vos ordres et à ceux de M. de Stainville demeurent réunies jusqu'à l'arrivée de l'armée, ce qui ne vous empêchera point de pousser en avant une grosse avant-garde, comme vous l'avez projeté. Si M. le comte de Stainville est avec vous, vous voudrez bien lui communiquer les intentions de M. d'Estrées, qui me paraissent très raisonnables malgré la persuasion où je suis que les ennemis n'ont fait passer la Diemel qu'à un corps peu considérable et suffisant pour assurer leur entreprise sur Sabbaburg, s'ils y sont acharnés... » (D. G., 3610, 115.)

Le maréchal de Soubise au marquis de Paulmy.

« 21 juin 1762.

« Les opérations de la campagne vont commencer... L'armée s'est rassemblée hier sous Cassel et marchera demain du côté de

Grebenstein. M. de Stainville est parti ce matin avec 12 B., de la cavalerie et des dragons, et M. de Castries avec un pareil nombre de troupes. M. le comte de Lusace passe aujourd'hui la Werra, avec 25 B. et autant d'E., pour s'opposer au corps ennemi qui se trouve dans cette partie, et le prince de Condé doit aussi aujourd'hui passer le Rhin à Wesel. L'avant-garde du prince Ferdinand est arrivée avant-hier sur la Diemel, et la plus grande partie de son armée s'est établie derrière Trendelburg. J'apprends dans le moment que le reste est arrivé et qu'elle campe en totalité, la droite sur les hauteurs de Warburg et la gauche tirant vers le Wéser. » (D. G., 3610, 114.)

D'après le tableau de la position de l'armée à l'époque du 20 juin, 20 E. de hussards et de dragons, ainsi que 2 régiments de troupes légères restaient encore dans des cantonnements sur l'Edder, sur la haute Lahn, à Mulhausen et à Fulda, les uns pas encore entièrement réparés et les autres pour éclairer ce pays et se porter où les circonstances pouvaient l'exiger. Quant à la réserve du bas Rhin, elle ne subit que quelques légers changements dans sa position. M. de Choiseul venait d'adresser à M. le prince de Condé, en réponse au plan de diversion qu'il avait proposé le 1er juin, un mémoire relatif au même objet, et les maréchaux, auxquels ce mémoire fut communiqué, persuadés que le prince héréditaire ne s'exposerait pas à une action au début de la campagne, décidèrent que la réserve du bas Rhin, marchant en même temps que l'armée, se dirigerait sur Coesfeld en poussant des détachements dans le pays qui lui serait ouvert; ils comptaient que ce serait vers le bas Ems qu'ils pourraient agir avec le plus de succès.

M. de Soubise écrivait, de son côté, au duc de Choiseul :

Le maréchal de Soubise à M. de Choiseul.

« Camp de Burguffeln, le 22 juin 1762.

« Les ennemis ont continué à pousser en avant de gros détachements par les débouchés de la basse Diemel et surtout dans le bois de Sabbaburg, où ils se sont emparés du château. Le commandant m'avait écrit à 8 heures et demie du matin; je suis persuadé qu'il n'a rien à se reprocher, mais il m'avait fait entendre qu'il donnerait

le temps de venir à son secours. Tous ces postes accommodés ne tiennent point, aussitôt qu'ils sont attaqués sérieusement. L'armée sera dans deux jours rassemblée en totalité, excepté le corps détaché du comte de Lusace; il est à désirer qu'elle se trouve en mesure de combattre l'ennemi. Je suis persuadé qu'il ne s'exposera point, et qu'il se bornera à profiter des avantages du pays par de petites incursions peu intéressantes, dont nous chercherons cependant à détourner les effets importuns. Le comte de Lusace est campé à portée de soutenir Munden et de renforcer la garnison de Gottingen. M. de Chabo revient de Mulhausen avec les troupes qui ont passé l'hiver dans cette ville... » (D. G., 3610, 121.)

Le moment où toute l'armée ferait mouvement semblait propice au détachement lancé sur Halberstadt; M. de Chabo fut désigné pour en prendre le commandement. Il devait d'abord être composé de l'infanterie et des piquets de cavalerie de la garnison de Mulhausen, de 300 hussards de Berchiny, 400 volontaires du Hainaut, 900 hommes de la légion Royale, avec 2 obusiers et 4 canons; mais M. de Chabo ayant été empêché de se charger de cette mission, M. de Grandmaison, commandant les volontaires du Hainaut, l'accepta et partit le 21, à la tête de 500 chevaux seulement; et, comme on apprit alors que 3,000 hommes d'un corps prussien revenant du Mecklemburg venaient d'arriver à Halberstadt et que l'autre partie avait marché sur Leipzig, M. de Grandmaison eut ordre de ne s'avancer que dans la contrée de Mansfeld et sur la basse Saale pour imposer des contributions et enlever des otages (1). M. le maréchal d'Estrées, écrivant au duc de Choiseul, à la date du 22 juin, de son quartier général de Burguffeln, lui disait, à propos de l'activité déployée par l'ennemi :

(1) A cette époque, ayant à choisir entre l'alliance de la France et celle de la Russie, le Danemark avait opté pour la France et recevait des subsides de la cour de Versailles en échange de sa neutralité pendant la guerre de Sept ans. Ses forces militaires, en mauvais état, se composaient de 10 régiments de cuirassiers, de 4 de dragons, beaux hommes, bons chevaux, mais peu exercés aux manœuvres; l'infanterie comptait 50 B. d'environ 600 hommes chacun, plus quelques régiments de milice. A force de recrues de déserteurs enrôlés, on arrivait avec peine à un effectif de 70,000 hommes.

La mort imprévue d'Élisabeth, le 5 juin 1762, mit aux prises la Russie et le Danemark. Depuis quelque temps déjà, le Danemark cherchait à échanger le Holstein contre les comtés d'Oldenburg et d'Elmenhorst; mais l'avènement au trône

« Il était temps d'être prêt à marcher, car l'ennemi avait passé la Diemel assez en force le 21. M. de Castries et M. votre frère, en voulant reconnaître des positions pour des corps qui sont placés l'un à droite, l'autre à la gauche de l'armée, ont pensé être pris; ils ont avec une faible escorte approché de la ville de Geismar, où était M. de Freytag et tout son corps, qui les a poussés un peu légèrement. Je n'entrerai point dans le détail de notre marche, qui a été prompte et belle. Nous avons découvert, dans la promenade que nous avons faite aujourd'hui, la gauche des troupes du prince Ferdinand, dont la droite est étendue au delà de Warburg et la gauche au-dessous de Trendelburg... Nous allons préparer avec la plus grande attention nos mouvements ultérieurs et réunir nos troupes, détachées à Gottingen et à Mulhausen. M. de Grandmaison a été poussé dans le pays de Mansfeld pour y établir les contributions et enlever des otages Le prince de Condé marchera demain. Le comte de Lusace est entre Gottingen et la Werra. Tous ces différents

de Russie du duc de Holstein-Gottorp. sous le nom de Pierre III, renversa tous ces projets et rendit la guerre inévitable. Très hostile au Danemark, qui avait dépouillé sa famille du Sleswig, il arrêta les hostilités contre la Prusse et fit avancer, sous les ordres de Romanzof, ses 60,000 hommes cantonnés en Poméranie. L'alarme se répandit à Copenhague. C'est alors qu'y fut appelé le comte de Saint-Germain. Malgré son peu de ressources, il n'hésite pas à éloigner la guerre des frontières danoises et à s'avancer dans le Mecklemburg. Il force les Russes à abandonner Lubeck. Pendant que la flotte danoise est embossée à l'embouchure de la Trave, l'armée de terre est placée entre Wismar et le lac Schwerin. Saint-Germain espérait atteindre Warren, refouler l'ennemi et le contraindre à se réfugier en Poméranie. quand, dans la nuit du 7 au 8 juillet, une révolution de palais renversait du trône Pierre III; le 14, il était mort. Le premier soin de sa veuve, l'impératrice Catherine II. fut de rappeler ses troupes et de reprendre avec le Danemark les négociations pour l'échange du Holstein. M. de Saint-Germain (*) put reprendre ses projets de réforme, et par ordonnance du 3 août 1763 il était nommé président directeur de la guerre.

(*) A la suite de difficultés avec le maréchal de Broglie, le comte de Saint-Germain, rentré en France, en appelait à un conseil de guerre (**). Le maréchal de Belle-Isle lui répondait par l'espérance d'un retour de fortune (***). C'est alors qu'il se retira à Arnheim sous la protection de la Hollande, et, par l'entremise de M. de Bernstorf, fut appelé à entrer au service du Danemark. Frédéric V réclama directement cette faveur de Louis XV, qui l'accorda, en exprimant le vœu que le comte de Saint-Germain ne se trouvât jamais dans le cas de manquer à sa qualité de Français.

(**) M. de Saint-Germain à M. de Belle-Isle. (D. G., 3558, 9.)

(***) M. de Belle-Isle à M. de Saint-Germain, de Spa, le 29 septembre. (D. G., 3561, 191.)

mouvements tiennent l'ennemi attentif pour un moment, mais sa position centrale lui donne de grandes facilités pour s'affaiblir ou se renforcer où il lui plaît. » (D. G., 3610, 120.)

Toutes les troupes marchaient en ce moment vers leurs destinations. Le camp sous Cassel, formé le 20 juin, est établi sur les hauteurs en avant de la ville. La cavalerie est installée dans le camp retranché. Le même jour, M. de Clausen s'avance à Wilhelmsthal avec 8 B., 4 régiments de dragons, les volontaires de Nassau et de Soubise et ceux de l'armée. Pendant que les troupes s'établissaient dans leur camp, les maréchaux allèrent reconnaître la position qu'ils devaient prendre en se portant vers la Diemel. Le mouvement de l'ennemi devait décider de l'époque de notre marche. Dès le 19, le prince Ferdinand avait envoyé de gros détachements sur la Diemel; toutes ses troupes étaient en marche, et on avait lieu de croire que son projet tendait à occuper les hauteurs de la rive gauche de cette rivière.

Le 20, on vit plusieurs corps de troupes établir leurs camps à Warburg, Liebenau et Trendelburg, et se rendre maîtres des principaux débouchés.

Le 21, MM. de Stainville et de Castries, voulant reconnaître la position que leurs avant-gardes devaient occuper le lendemain, se portèrent au delà de Geismar avec quelques troupes légères et des dragons, et y furent attaqués par des forces supérieures qui les obligèrent à se retirer. M. de Lusace, ayant passé la Werra le 21, campait à Witzenhausen avec la mission de soutenir les places de Munden et de Gottingen et de s'opposer au corps ennemi qui se trouvait dans cette partie. A l'exception de ces troupes, toute l'armée devait être rassemblée à Grebenstein le 25, et, à cet effet, M. de Chabo eut ordre de rejoindre avec les troupes qui avaient hiverné à Mulhausen.

Le prince Ferdinand avait porté, le 21, toute son armée sur la Diemel; des hauteurs de Dornberg, sur notre gauche, on voyait sa position, la droite appuyée à Warburg et la gauche à la montagne de Diesenberg. L'ennemi, ayant laissé fort peu de monde à la rive droite de Weser, avait continué à pousser de gros détachements par les débouchés de la basse Diemel et surtout dans le bois de Sabbaburg, dont il prit le château; un corps de 12 à 15,000 hommes avait passé la Diemel pour favoriser cette entreprise.

Le 22, l'armée se mit en marche de grand matin sur Grebenstein. Des avis disaient que l'ennemi avait repassé la Diemel, mais que lord Gramby avait conduit un fort détachement de Warburg, par Welda et Volckmarsen, vers Wolfhagen. M. de Stainville détacha alors M. de Schomberg pour en avoir des nouvelles et se mettre en état de l'attaquer avec avantage.

En arrivant à destination, l'armée campa sur deux lignes, la droite un peu en arrière de Grebenstein et la gauche en avant de Kelse. L'avant-garde de M. de Castries se porta à une lieue en avant de la droite de l'armée, près du village de Karlsdorf, ayant Geismar en avant de son camp; celle de M. de Stainville campa sur les hauteurs de Westuffen, en avant de la gauche du camp; 1 brigade suisse fut placée intermédiairement entre elle et l'armée.

Voici comment le prince de Condé rendait compte à M. de Choiseul de quelques engagements entre ses troupes et celles de l'ennemi :

Le prince de Condé à M. de Choiseul.

« Wesel, le 22 juin 1762.

« La réunion des troupes s'est faite hier matin. Les ennemis s'étaient rassemblés avant-hier à Dulmen; mais j'appris hier avec étonnement qu'ils avaient passé la Lippe en entier, que le corps du prince héréditaire était campé derrière Hornberg et ses postes avancés à Recklinghausen. Cette nouvelle me détermine à ne point suivre mon premier projet de me porter à Borken; il m'éloigne trop des ennemis. Je compte donc marcher demain à Schermbeck, si je ne reçois point de nouvelles qu'ils aient repassé la Lippe; car en ce cas je suivrai ma première direction, je porterai mon avant-garde sur la Lippe, et j'envoie dès demain Cambefort dans la direction de Bentheim. M. de Conflans, en couvrant la marche du corps de Dusseldorf, a rencontré les troupes légères des ennemis à Recklinghausen; il les a chargées avec vigueur et a traversé la ville en les poursuivant. Le logement des volontaires de Clermont, en arrivant hier à Schermbeck, y trouva les Scheitter, qui l'obligèrent de se replier sur le régiment qui suivait de près. M. de Romans, qui le commandait, arriva à toutes jambes avec les dragons et

chargea les Scheitter, qui soutinrent ce choc avec vigueur. Le combat a été fort opiniâtre; on s'est mêlé plusieurs fois; à la fin, les Scheitter ont cédé et ont été reconduits jusqu'au ruisseau sans laisser perdre du monde. Les volontaires de Clermont se sont comportés de la manière la plus brillante et la plus vigoureuse. La tête du régiment de Flamarens est arrivée pendant le combat; il n'y a eu qu'une troupe de ce régiment qui ait pu charger; elle était commandée par M. de Mirmont et s'est conduite avec distinction. » (D. G., 3610, 119.)

La position où s'était établi le prince Ferdinand sur la basse Diemel fit croire qu'il se tiendrait sur la défensive, et les maréchaux, craignant que sa présence dans cette contrée ne diminuât de beaucoup les ressources pour l'hiver suivant, pensaient au moyen de le déposter, en faisant remonter la rivière à un corps important pour forcer le passage de Stadtberg. Le roi approuva ces mesures; mais les circonstances étaient bien changées lorsque la lettre du ministre parvint à l'armée. Le prince Ferdinand, ayant réuni toutes ses forces, franchit la Diemel dans la nuit du 23 au 24, tomba de bonne heure sur l'avant-garde de M. de Castries (1), tourna celle de M. de Stainville, et l'armée, presque sans combattre, fut obligée d'abandonner Grebenstein pour se replier sous Cassel.

Le 24, toute l'armée ennemie se mit en marche de grand matin et passa la Diemel sur sept colonnes; celles de gauche, commandées par le général de Sporcken, se portèrent sur Hombressen, où elles arrivèrent à 7 heures du matin. Nos troupes légères postées sur les hauteurs en avant d'Udenhausen se retirèrent après avoir disputé quelque temps le terrain. Peu après M. de Castries fut attaqué; il fit aussitôt ses dispositions pour ne pas être tourné par

(1) *Avant-garde de M. de Castries* (au 23 juin).

MM. de Besenval, Wurmser, Thiars, duc de Fronsac et Caulincourt:

Auvergne, 4; Alsace, 4; Castella, 2; Salis, 2 (12 B.); Royal-Picardie, 4; Fitz-James, 2; Dauphin, 4; Orléans, 4; volontaires de Nassau, de Soubise, 4 (18 E.); plus les volontaires de l'armée.

Avant-garde de M. de Stainville.

MM. de Lillebonne, chevalier de Modène, de Rochambean, de Montbarey:

Poitou, 2; Aquitaine, 2; grenadiers de France, 4; le Camus, 1; Narbonne, 1; l'Espinasse, 1; la Roche-Lambert, 1 (12 B.); Choiseul, 4; Nicolaï, 4; Chamborant, 6 (14 E.); plus la compagnie de Monet.

la forêt de Sabbaburg; ses troupes légères combattirent longtemps; mais les colonnes de M. de Sporcken avançant, la cavalerie de M. de Castries fut chargée par des forces supérieures et obligée de plier. La brigade d'Alsace soutint la retraite avec une fermeté qui contint les ennemis. M. de Castries fit en même temps agir les dragons et continua de se retirer en bon ordre et sans être entamé, laissant Grebenstein à sa droite et prenant sa direction sur la droite de l'armée.

A la première nouvelle de cette attaque, MM. les maréchaux firent battre la générale, l'armée se mit en bataille et on chargea les équipages. Le maréchal d'Estrées se porta du côté de M. de Castries et fit avancer des brigades pour le soutenir dans sa retraite. Le maréchal de Soubise s'occupa du centre de l'armée et des dispositions pour sa marche.

Les colonnes de la droite des ennemis, composées du corps anglais, avaient aussi débouché à la pointe du jour par Warburg et Liebenau, et, s'étant portées par les hauteurs et à couvert des bois de Malsburg, débouchèrent sur Furstenwald et la trouée des bois de Wilhelmstahl, à peu près en même temps que M. de Castries fut attaqué. Par cette marche les ennemis se trouvaient sur les derrières de notre gauche et à portée de se rendre maîtres du passage de Wilhelmstahl et du grand chemin de Cassel. M. de Stainville quitta promptement les hauteurs de Westuffeln et marcha avec la plus grande célérité pour arrêter les progrès des ennemis. En arrivant, M. de Stainville fit attaquer par la brigade suisse de Waldner les troupes écossaises postées à la pointe d'un bois; elles en furent chassées; les dragons de Nicolaï s'emparèrent d'une batterie de 3 pièces de canon et firent plus de 200 grenadiers prisonniers. M. le maréchal d'Estrées, revenu de la droite, arriva en ce moment, et, voyant 8 à 10 E. ennemis en bataille dans la trouée en avant de leur infanterie, y marcha avec les Carabiniers et la brigade des Cuirassiers. La cavalerie ennemie n'attendit pas et se replia derrière l'infanterie anglaise, qui occupait la trouée. M. le maréchal d'Estrées ordonna à M. le duc de Duras d'aller occuper, avec 1 brigade d'infanterie de l'armée, la hauteur de Wilhelmstahl; la brigade de Poitou, composée du régiment de ce nom et de celui d'Aquitaine, et les grenadiers de France et Royaux de l'infanterie de M. de Stainville arrivaient. M. de Stainville déboucha du

bois, forma toute cette infanterie en avant de notre cavalerie, qui se trouvait alors en bataille sur trois lignes, et fit attaquer l'infanterie ennemie. Cette seconde charge eut d'abord du succès; mais le régiment d'Aquitaine et les grenadiers s'étant jetés dans le bois de Furstenwald, tandis que les autres troupes gagnaient celui de Wilhelmstahl, ces troupes se trouvèrent séparées, et la partie du régiment d'Aquitaine et des grenadiers ne pouvant manœuvrer dans le bois par l'épaisseur des taillis, furent cernés et obligés de rendre les armes. Cependant le combat dans cette partie dura assez longtemps; notre cavalerie en imposa assez aux ennemis pour les empêcher de se rendre maîtres du passage du bois de Wilhelmstahl, et deux des colonnes de l'armée suivirent cette route sans être inquiétées. Pendant que l'on combattait ainsi à la droite et à la gauche, le gros de l'armée ennemie arrivait sur le centre en plusieurs colonnes, par les hauteurs de Kelse; elles étaient précédées de quelques troupes légères et de quelques pièces de canon qui se portèrent sur les hauteurs devant Grebenstein. La brigade Lyonnais, campée près de cette ville, se replia avec perte de quelques équipages après avoir essuyé quelques volées de canon. Ces troupes légères se portèrent par le côté opposé à Grebenstein, où il n'y avait plus que quelques gardes des officiers généraux qui y étaient logés, et des équipages qui furent pillés.

Le maréchal de Soubise avait mis l'armée en marche sur quatre colonnes pour se replier sur Cassel; on vit alors une partie du corps de la gauche ennemie sortir de la forêt de Sabbaburg et se porter sur Hohenkirchen, point important à occuper pour assurer la gauche de notre marche sur Cassel; on y fit marcher 4 B. de grenadiers et chasseurs et 1 régiment de dragons. Ces troupes y arrivèrent en même temps que les ennemis, les chassèrent des premières haies et s'y soutinrent jusqu'à l'arrivée de M. de Castries, qui s'y porta avec tout son corps. La cavalerie n'exécuta son mouvement de retraite que lorsque nos différentes colonnes d'infanterie furent à quelque distance du camp. Celle de l'aile droite se rendit à Hohenkirchen afin de soutenir le corps de M. de Castries; celle de l'aile gauche joignit dans les environs de Monchehof après avoir traversé les bois et les hauteurs de Wilhelmstahl, couverte par l'infanterie de M. de Soubise. On établit des batteries qui arrêtèrent les ennemis aux pieds de ces hauteurs, et ils en établirent de leur

côté qui tirèrent avec une grande vivacité dans les bois où nos troupes étaient postées. Toute l'armée resta quelque temps dans cette position, puis elle se remit en marche sur Cassel sans être inquiétée. Une partie des troupes est placée dans le camp retranché; la cavalerie campe sur les hauteurs de Nieder-Zwehren. Les détachements de Mulhausen, arrivés dans la journée à Cassel, sont portés à la gorge de Hoof. M. de Castries, avec son corps détaché, campe à la cascade sur la rive gauche de la Fulda, sur les hauteurs de Wolfsanger. Les ennemis étendirent leur gauche depuis Hohenkirchen jusqu'à la forêt de Sabbaburg, placèrent leur centre dans le bois de Wilhelmstahl et portèrent leur droite au Zierenberg.

Le maréchal d'Estrées au duc de Choiseul.

« Cassel, le 25 juin 1762.

« Les ennemis, plus tôt rassemblés que l'armée du roi, ont été les maîtres au début de la campagne; nous croyant encore séparés, ils ont pensé à l'offensive. Le prince Ferdinand a réuni toutes ses forces sur son centre et s'est porté sur la Diemel; il a fait passer cette rivière le 21; le 22, nous avons marché à Grebenstein. La nécessité de vivre dans cette partie, qui était celle qui nous offrait quelques ressources, et de nous mettre en force vis-à-vis de l'ennemi, nous obligeait à faire cette marche, même avant d'avoir retiré de Gottingen et de Mulhausen les troupes qui y étaient. En arrivant à Grebenstein, nous plaçâmes en avant de notre droite une forte avant-garde commandée par M. de Castries, et à notre gauche un pareil corps commandé par M. de Stainville. Les bois de Sabbaburg s'avancent jusque sur la Diemel, et, quelque attention qu'on ait eue d'éclairer ces bois, on n'a pu être instruit avant 6 heures du matin de ce mouvement. Pendant ce temps il a passé la Diemel; les Anglais ont pareillement passé cette rivière. Ces derniers étaient arrivés à 6 heures du matin au delà de Zierenberg, d'où ils menacaient notre communication avec Cassel. En même temps que M. de Stainville nous informa du mouvement de l'ennemi, M. de Castries fut attaqué de front et en flanc; malgré cette double attaque, il a fait sa retraite dans le meilleur ordre jusque sur l'armée. La marche des Anglais dirigée sur Cassel, de même que le prolonge-

ment des colonnes ennemies, ne laissaient d'autre parti à prendre que de se rapprocher de cette ville, et il fut résolu de s'y porter. Il n'y avait pas un moment à perdre; les Anglais montaient déjà sur les hauteurs de Wilhelmstahl lorsque M. de Stainville les aperçut; il prit sur-le-champ le parti de les attaquer. Les deux premières charges furent heureuses : il rompit les ennemis, fit des prisonniers et leur enleva 7 pièces de canon, dont on ne put amener que 2, les ennemis ayant repris les 5 autres. A la troisième charge, où nous fûmes repoussés, les troupes, fort affaiblies par les charges précédentes, furent séparées en deux; 2 B. du régiment d'Aquitaine, plusieurs compagnies de grenadiers de France et Royaux ont été obligés de se jeter sur la droite où elles ont été investies par toute l'aile droite de l'ennemi. Pendant que ces différentes charges ralentissaient la marche des Anglais, j'envoyais 4 B. allemands aux ordres de M. de Duras prendre poste sur la hauteur de Wilhelmstahl, pour donner le temps aux brigades de la colonne de droite d'arriver et de favoriser la marche du reste de l'armée, qui sans cela n'aurait pu être exécutée que très difficilement. Cinq colonnes de gauche, dont le corps de M. de Castries a fait l'arrière-garde, se formèrent sur les hauteurs d'Hohenkirchen. On délibérait pour prendre cette position lorsqu'on fut averti que l'ennemi, continuant de marcher vers Zieremberg, qu'il dépassait déjà, menaçait encore de plus près notre communication avec Cassel, ce qui détermina à se rapprocher de cette ville. Toute la marche s'est faite dans le plus grand ordre et sans la moindre inquiétude de la part des troupes. » (D. G., 3610, 146.)

Au lendemain de cette affaire, les deux maréchaux écrivirent à Versailles. Dans sa lettre au duc de Choiseul, datée de Cassel, le 25 juin, le prince de Soubise rend d'abord justice à la vigueur et à la sagesse des troupes et signale la belle conduite de M. de Stainville en particulier; puis il termine ainsi : « Si le prince Ferdinand s'avance dans nos communications, nous nous réunirons tous et nous marcherons pour lui couper la retraite; s'il reste dans la position qu'il occupe près de Zierenberg, la diversion au delà de la Werra doit le rappeler, ou du moins diviser ses forces. M. de Rochambeau est détaché pour protéger les communications, retarder les progrès de l'ennemi et renforcer selon les circonstances les garnisons de Ziegenhain, Marburg et Giessen.

« *P. S.* — Les ennemis nous renvoient dans le moment 1,500 prisonniers et les colonels des grenadiers de France et Royaux, qui avaient été pris. M. de Narbonne, colonel, attaché au régiment de l'Espinasse, a été tué. » (*Mémoires de Vaux*, 1762, p. 77.)

Le même jour, le maréchal d'Estrées écrivait aussi, de Cassel, à M. de Choiseul : « Je ne chercherai point, lui dit-il tout d'abord, à justifier notre conduite. Quoiqu'elle doive être critiquée par le public, nous savons que toutes les fois que les opérations militaires ne sont pas accompagnées d'un heureux succès, ceux qui les ont dirigée sont tort. Il est cependant nécessaire que vous soyez en état d'appuyer les raisons qui ont dirigé nos mouvements. » Puis, après avoir donné ces raisons, il achève ainsi sa lettre : « On me dit souvent que je vois de loin les ennemis au double; en les voyant de près hier, je ne crois pas exagérer en vous assurant qu'ils avaient 70,000 hommes sous les armes en y comprenant les troupes légères. »

Trois jours après, du camp de Newenhain près de Schlierbach, sur la Schwalm, il écrit : « Nous perdons beaucoup d'officiers, tant tués que blessés et prisonniers, environ 200; Poitou, 18 tués ou blessés dangereusement; Aquitaine perd quelques hommes et 4 officiers ; les grenadiers de France et Royaux, tant tués que blessés, environ 1,500; un escadron de Fitz-James, prisonnier; un de Choiseul, ci-devant Nicolaï; beaucoup de Suisses ont encore été tués ou faits prisonniers. La perte monte peut-être à 3,000 hommes, dont la moitié sont seulement prisonniers. Poitou s'est acquis beaucoup d'honneur; entouré d'ennemis, il a su par sa valeur enfoncer la ligne qui lui fermait la retraite; il s'est sauvé avec ses drapeaux, ses 2 canons, et a pris 4 à 5 pièces à l'ennemi. Au reste, nos troupes n'ont guère perdu que ce que je vous mande, hors les équipages. »

CHAPITRE XII.

DE LA BATAILLE DE WILHELMSTAHL A CELLE DE JOHANNISBERG.

JUIN-AOUT 1762.

Juin. 6. Le prince de Condé marche à Haltern, fait occuper Dulmen. — 26. Combat d'avant-garde à Buldern et Brock. Dans le camp retranché de Cassel, M. de Stainville, 30 B., dragons et troupes légères; à Meensen, M. de Lusace, 15 B., 4 E.; les maréchaux à Landwerhagen, 25 B., 16 E. — Le prince Ferdinand à Hohenkirchen. — 28. Le général Luckner marche avec 12,000 hommes sur Uslar — 29. M. de Chevert à Deiderode, 14 B., 38 E.

Juillet. 1er. Combat près de Homberg vers l'Edder. M. de Lusace à Lutternberge. — 3. Mouvement du prince de Condé sur Coesfeld; 16, à Haus-Dulmen; 17, à Hamm, sur la Lippe de l'autre côté d'Haltern; 18, à Westerholt; 19, à Bockum qu'il quitte pour marcher sur la Lahn, où il arrive le 23. Le prince héréditaire à Wolbeck. — 6. Détachements sur la droite de l'armée au delà du Wéser jusqu'à Eimbeck. Une partie de l'armée du prince Ferdinand entre Lohne et Hoof. — 12. L'armée reste établie entre la Werra et la Fulda, de Deiderode à Melsungen. — 12 au 15. Expéditions sur Uslar et sur Warburg. Le prince Ferdinand manœuvre pour intercepter les communications de l'armée française et la resserrer entre Niedenstein et Fritzlar. — 15. Entre Cassel et Krumbach, les maréchaux, avec 22 B., 18 E.; MM. de Muy et de Soubise, avec 43 B., 32 E., à Heslar. — 23. Combat sur la ligne des postes français, depuis le gué de Speel jusqu'à Munden; l'ennemi est repoussé au delà de la Fulda. — 24. Les postes français en avant d'Homberg sont attaqués; ils se retirent. — 25. Retraite des troupes françaises. Mouvement offensif sur le centre et les ailes de l'armée française. Retraite sur l'Edder. — 27. Vers Melsungen et à Krumbach. M. de Soubise se rapproche de Cassel. — 28. L'ennemi profite de cette retraite pour couper ses communications avec le Mayn. — 29. Le prince Ferdinand, revenu sur la Lippe le 17, arrive à Stadtberg.

Août. 1er. La réserve à Hachenburg; 2, à Hohn: 3, à Roth; 4, à Hohensolms; 6, à Altenbuseck; 7, à Grunberg; 23, à Hausen; 24, en avant du Landwer près Gruningen, où le prince de Condé est attaqué, le 25, par le prince héréditaire et le force à battre en retraite; il continue à se lier avec l'armée des maréchaux et campe, le 26, à Pohlgons; le 27, près des Salines de Nauheim, où sa jonction est considérée

comme faite, campe à Reichelsheim le 29, d'où il part le 30, en même temps que l'armée, et prend part au combat de Johannisberg. — 2 au 9. Mouvement offensif du prince de Condé sur Driedorf et entre Giessen et Marburg. Prise de Frankenberg. — 10. Le prince Ferdinand à la gorge de Niedenstein. — 8 au 11. Le prince Ferdinand porte des détachements à sa gauche sur Geissmer, sur Eschwege et à la droite de la Fulda, du côté de Melsungen. — 12. Le prince héréditaire et M. de Luckner à Amœneburg. — 12 au 20. Le prince Ferdinand sur les deux rives de la Fulda. — 16. L'armée quitte le camp de Landwerhagen pour Krumbach ; marche sur Hersfeld. Évacuation de Gottingen. L'armée ne quitte les environs de Cassel que coupée de ses communications et privée de ses subsistances, abandonnée à ses propres forces. — 17. L'armée à Spangenberg. — 18. A Licherode. — 19. A Sorge, près Hersfeld. — 22. Se retire d'Hersfeld à Hunfeld. — 23. A Maber-Zell. Le prince héréditaire manœuvre contre le prince de Condé. — 25. A Steinau. — 26. Schafskerche. Le prince de Condé bat le prince héréditaire au Landwer près Gruningen, et campe, le 27, sur le Johannisberg près Friedberg. — 27. Toute l'armée est placée dans le pays entre la rive gauche de la Nidda et la rive droite du Mayn à hauteur de Hanau ; elle fait sa jonction avec le prince de Condé dans les environs de Marienborn. Le prince héréditaire à Munzenberg et le prince Ferdinand à Wolfershausen. — 29. Rossdorf. — 30. Marche sur Friedberg ; rencontre sur les hauteurs de Johannisberg, avantage obtenu ; l'armée campe près de Friedberg.

Si les subsistances eussent permis de rassembler plus tôt les troupes françaises et de prendre une position suffisamment préparée, vraisemblablement le résultat des premières opérations ne se serait pas traduit en un si fâcheux événement, parce que l'ennemi n'aurait pu nous prevenir. La plus grande partie des troupes n'arriva sous Cassel que le 20 juin; il manquait encore une partie des chevaux d'artillerie envoyés de France à la fin de mai. Le but de MM. les maréchaux en rassemblant l'armée sous Cassel était de chercher à consommer le peu de fourrages qui se trouvait entre la Fulda et la Diemel, pays ruiné depuis plusieurs années et dont à peine le quart était ensemencé. Il fallait ôter cette partie des subsistances aux ennemis; les priver des moyens de quelque entreprise à la rive gauche du Wéser et réserver les subsistances de la droite de ce fleuve, afin d'y opérer lorsque le moment en serait arrivé.

Pendant ce temps, dans le bas Rhin, le prince héréditaire portait presque toutes ses troupes de Nottuln à Werne sur la Lippe, ce qui fit croire au prince de Condé que son projet était de se rapprocher du prince Ferdinand et de laisser Munster à ses propres

forces, comme l'année précédente, avec une garnison assez forte pour lui donner le temps de revenir à son secours. Dès ce moment, il s'attache à le retenir dans les environs de la place. L'artillerie de siège est préparée à Wesel; le 21, les troupes sont rassemblées au camp de Wesel, à l'exception du corps de Conflans, resté entre la Lippe et la Roer pour couvrir le duché de Bergh et remonter ensuite la rive gauche de la Lippe, à mesure que la réserve s'avancerait par la rive droite. Enfin on forme deux avant-gardes commandées par MM. d'Apschon et de Melfort.

Le prince de Condé se réservait de marcher à Borken le 23; mais ayant appris avec étonnement que l'ennemi, rassemblé, le 20, à Dulmen, passait la Lippe le 21, et campait derrière Hornburg avec des postes avancés à Recklinghausen, il ne donna plus suite à son projet, de crainte de s'éloigner et de ne plus pouvoir observer les mouvements de l'ennemi. Il résolut alors de marcher à Schermbeck, si le prince héréditaire ne repassait pas la Lippe, car dans ce cas il aurait pris la direction de Borken. La réserve du bas Rhin débuta dans cette campagne par bon nombre de petits succès remportés par nos troupes légères. Un détachement de Cambefort, envoyé sur les derrières du prince héréditaire, avait enlevé, près d'Hemburen, entre Rheine et Osnabruck, deux aides de camp du prince Ferdinand. M. de Conflans, rencontrant des troupes à Recklinghausen, les attaqua et ramena des hussards et des officiers prisonniers. Les volonaires de Clermont, portés à Schermbeck le 21, et y trouvant de 4 à 500 Scheitter, les chargèrent et, après un combat assez vif, les mirent en fuite en leur prenant une cinquantaine de dragons.

Le prince héréditaire, resté sur la rive gauche de la Lippe, campait entre Herten et Horneburg, et avait seulement fait passer ses troupes légères à la droite de cette rivière. Le prince de Condé, après une inaction de deux jours à Schermbeck, 24 (1) et 25, pendant laquelle il s'était attaché à étudier les tendances de l'ennemi, marche à Haltern le 26, pour le déterminer à changer de position. L'avant-garde de gauche, renforcée, est envoyée à Dulmen

(1) A un engagement du 24, fut tué M. de Narbonne-Pelet, colonel des grenadiers de France, âgé de trente-deux ans. Son frère, capitaine dans Montcalm, succombait en 1758 : tous deux, ainsi que le comte Jean-François de Narbonne-Pelet, surnommé *Fritzlar* à cause de sa belle conduite à la journée de ce nom, étaient neveux du cardinal de Bernis.

et s'avance à Buldern contre 2 B. de la légion britannique, qui se retirèrent avec la plus grande précipitation et ne laissèrent entre nos mains que quelques prisonniers. Le prince de Condé apprit en ce moment la retraite de l'armée en Hesse. La veille, le prince héréditaire, qui s'était avancé avec 4 E. jusqu'à Buër, fut attiré par M. de Conflans dans une embuscade préparée dans un bois près de Recklinghausen. La troupe du prince fut entièrement défaite, et lui-même venait d'être fait prisonnier par deux hussards, lorsqu'il fut délivré par les dragons de Bock (1).

Après avoir ramené en bon ordre l'armée sous Cassel, MM. les

(1) *Le marquis de Conflans à M. le prince de Condé.*

« Recklinghausen, le 25 juin, à 3 heures après midi.

« J'avais l'honneur d'écrire à V. A. S. ce matin à 4 heures et de lui rendre compte de la position des ennemis, ainsi que des circonstances qui paraissent annoncer avec certitude qu'aujourd'hui ils repasseraient la Lippe, lorsqu'une de mes patrouilles envoyée sur Horneburg m'a fait dire que le prince héréditaire marchait sur moi avec un corps de cavalerie, que des paysans venus de cette partie disaient être suivi de plusieurs B. Cet événement a interrompu tout net la dépêche: je me suis mis en bataille sur la hauteur de Recklinghausen, persuadé que je n'aurais affaire qu'à un détachement destiné à couvrir le départ du camp de Hornburg. Je me suis porté tout près de Recklinghausen; j'ai vu le corps de cavalerie laisser Recklinghausen sur sa gauche et se porter sur la mienne avec l'air de vouloir me tourner. J'ai manœuvré en conséquence et cherché à éloigner cette cavalerie des points où je pouvais imaginer qu'était placée l'infanterie, si effectivement il y en avait, ce qui était faux. Dans cet objet, j'ai tenu la mienne dans le bois et partie de ma cavalerie derrière un rideau, laissant 2 E. de hussards battant en retraite pour amuser et attirer le prince héréditaire. Cette manœuvre m'a réussi au delà même de ce que je pouvais espérer. L'ardeur du prince héréditaire l'a déterminé à s'abandonner avec ses escadrons sur mes hussards, qui, se refusant comme de raison à la charge et prenant la fuite, ont amené sur ma cavalerie celle du prince héréditaire fort en désordre. Je l'ai chargée, pliée et chassée jusqu'à Hornberg; je leur ai tué une vingtaine d'hommes, blessé beaucoup et pris plus de 200 hommes à cheval... Ce corps de cavalerie était composé de détachements des carabiniers de Brunswick, des gendarmes de Hesse, des dragons de Bock et du régiment de Jung-Bremer. Le prince héréditaire commandait en personne ce détachement, il a chargé à sa tête.

« Si je ne craignais de vous donner des regrets presque aussi grands que les miens, j'oserais dire que le prince héréditaire a été pris par deux hussards auxquels il s'est rendu, qui le ramenaient, et qui malheureusement ont été écrasés par une vingtaine de dragons de Bock qui l'ont délivré. *Tertia solvet.*

« J'ai eu quelques hommes de tués et une quinzaine de blessés. » (D. G., 3610, 159 *bis*.)

maréchaux, forcés par l'éternelle question des subsistances, passèrent la Fulda le 25, en laissant M. de Stainville dans le camp retranché, avec 30 B., des dragons et des troupes légères; ils s'établirent dans la position de Landwerhagen, d'où ils pouvaient veiller également sur Cassel et Gottingen. Le comte de Lusace eut ordre de se rapprocher de Munden, et s'établit à Munsen, où il était en mesure de rejoindre l'armée en peu de temps, d'être soutenu, ou de marcher en avant.

Le maréchal de Soubise, en rendant compte au duc de Choiseul des nouvelles dispositions prises à cette date (26 juin), lui disait : «... Dans les circonstances présentes, notre position n'est pas mauvaise, et son objet est de veiller sur Cassel et Gottingen. Si le prince Ferdinand se portait sur l'Edder avec toute son armée, il pourrait craindre que, réunis avec le comte de Lusace et le comte de Stainville à la rive gauche de la Fulda, on ne se trouvât en état de le forcer à combattre ou de lui rendre sa retraite bien difficile. S'il voulait se porter sur Gottingen, nous le préviendrions toujours à la droite de la Werra, et il n'oserait jamais entreprendre le siège en notre présence. Selon toute apparence, il nous combattrait, et nous devons le désirer; mais les fourrages ne nous permettront pas de rester longtemps dans le même lieu; il sera nécessaire de se décider à s'éloigner de l'une de ces deux villes. Il n'est pas douteux que Cassel mérite une préférence décidée; Gottingen ne peut jamais nous demeurer, si les Prussiens ou les Russes marchent sur notre flanc; si les Saxons font leur paix et se retirent, nous ne pouvons nous flatter de la conserver. Les deux cas prévus, ne serait-il pas plus avantageux de l'évacuer? Toutes nos attentions se porteraient alors sur Cassel et sur les communications avec Francfort; si la politique exige de redoubler nos efforts pour tenir Gottingen encore quelque temps, on se contenterait d'y laisser une bonne garnison jusqu'au moment où les ennemis obligeraient de s'en éloigner. La diversion dans le Hanovre nous paraît trop dangereuse. Le prince Ferdinand ne doit pas craindre les sièges de Wolfenbuttel et de Brunswick. Une séparation trop grande de Cassel nous paraît sujette au plus grand inconvénient ; vous en jugerez, et voudrez bien nous envoyer les ordres du roi. En attendant, nous chercherons à inquiéter les ennemis sur tous les points qui seront à portée de nous. Nous allons pousser des détachements de tous côtés; la

plus grande partie de la cavalerie passe à la rive droite de la Werra pour y subsister. » (*Mémoires de Vaux*, 1762, p. 79.)

Dans la nouvelle situation où était placée l'armée française, le maréchal d'Estrées demanda les ordres du roi pour régler sa conduite future. Sa lettre, datée du 29 juin, se terminait ainsi : « La position du prince Ferdinand est inattaquable, j'ai été la reconnaître, il y a plus de deux mois, dans l'intention de l'en déposter, s'il nous y prévenait, et tous les moyens de faire cette attaque ont paru bien difficiles. On ne peut disconvenir que cette situation n'ait des difficultés : les fourrages s'épuiseront en Hesse, de même que les vivres; le prince Ferdinand menacera peut-être Marburg; s'il s'affaiblissait par cette entreprise, il ne prendrait ce parti qu'après avoir retranché son camp, et nous ne verrons qu'une difficulté de plus à l'attaquer, même en réunissant tous nos efforts. Quelle possibilité d'entreprendre de combattre, si nous sommes encore abandonnés par les Saxons? Nouvel embarras, s'il vient des Prussiens, en quelque nombre qu'ils soient. Quel parti prendre? L'extrémité est de combattre avec désavantage et avant de se préparer à marcher sur Marburg et Giessen; j'en connais tous les inconvénients, surtout quand je pense que nous ne sommes encore qu'au mois de juillet. Si on croyait devoir prendre ce parti, on ne l'exécuterait que le plus tard possible, et nous donnerons le temps au roi de nous faire connaître ses volontés. On a écrit au prince de Condé de faire marcher 4 B. vers Giessen; on en mettra 4 dans cette place et 2 dans Francfort, suivant l'exigence. M. de Rochambeau est à Homburg (en Hesse), avec 8 E. de dragons, 1 régiment de hussards (Chamborant) et 4 B., pour couvrir notre communication avec Fulda... »

M. le duc de Choiseul, par une dépêche datée du 1er juillet, de Saint-Hubert (1), indiqua au maréchal d'Estrées, de la manière la plus précise, les points à envisager pendant le cours de la campagne : 1° en cas d'événement, sur le ménagement des subsistances de la Hesse; 2° sur la conservation de Gottingen et de Cassel.

« S. M. m'a ordonné, disait la dépêche ministérielle, de vous mander, sur le premier point, que son intention était que vous ne

(1) Saint-Hubert, petit village dans Seine-et-Oise, commune de Rambouillet, sur la lisière de la forêt, un des nombreux rendez-vous de chasse du roi.

commissiez point son armée à un combat visiblement désavantageux; mais qu'elle vous exhortait à combattre toutes les fois que vous croiriez pouvoir le hasarder avec avantage; et surtout que vous ne craignissiez point de recevoir une bataille lorsque vous seriez posté. Sur le second point qui regarde le ménagement des subsistances de la Hesse, le parti que M. le prince Ferdinand a pris de se poster en entier sur la gauche de l'armée du roi pour agir offensivement contre la Hesse, et ne laissant que le corps de Luckner sur sa droite, fait croire à S. M. que son armée ne pourra pas s'éloigner de celle des ennemis et qu'on consommera les fourrages qu'on s'était proposé de ménager pour former les magasins nécessaires au soutien de la Hesse et de Gottingen pendant l'hiver prochain.

« Le roi, sur cet objet, m'ordonne de vous mander, Monsieur le maréchal, que son intention n'est pas d'appuyer pendant l'hiver Gottingen, Cassel, ni une partie de la Hesse, mais qu'elle désire que ces deux places soient soutenues jusqu'à l'entrée du quartier d'hiver; que l'on profite, sans ménagement, de tous les fourrages qui se trouvent entre la Diemel et la Fulda, la Werra et l'Edder, sans songer, quelque chose qu'il arrive, même des succès, d'approvisionner pour l'hiver cette partie, et lorsque l'époque d'entrer en quartier d'hiver arrivera, S. M. veut qu'on abandonne Cassel et Gottingen après en avoir détruit les fortifications, et que l'on se borne à établir la première ligne de son armée à Siegen, Dillenburg, Marburg et la rivière d'Ohm, par l'occupation des postes qui en pourront assurer la défense, ayant Ziegenhayn en avant d'elle et les troupes légères placées partie dans l'intervalle de cette ligne à l'Edder, et partie du côté d'Herschfeld et de Fulda. Il me reste à vous instruire, Monsieur le maréchal, des intentions du roi sur Gottingen dans le moment présent. Il y aurait deux partis à prendre: celui d'évacuer cette place actuellement, ou celui d'en différer l'évacuation au moment du quartier d'hiver. Il paraît préférable au roi de conserver Gottingen jusqu'au mois de novembre, et, pour que cette conservation n'embarrasse point vos mouvements, S. M. pense qu'il faut mettre une garnison forte dans cette ville avec M. de Vaux et M. de Lostanges pour y commander, et les abandonner à leurs propres forces. Il doit y avoir dans Gottingen assez de grains pour la subsistance d'une garnison jusqu'au mois de novembre, et, quant aux fourrages, ce sera à M. de Vaux à s'en procurer. Nous croyons

qu'il serait utile de jeter dans la place 1 régiment entier de troupes légères avec 1 régiment de dragons, afin que M. de Vaux puisse y faire entrer les subsistances dont il aura besoin. Ou le prince Ferdinand tentera la conquête de cette place pendant la campagne, ou bien elle ne sera pas l'objet de ses opérations. Si les ennemis en entreprennent le siège pendant la campagne, ce sera une occasion de manœuvres pour notre armée et le cas d'attaquer celle des ennemis, peut-être avec avantage; car, quoique nous soyons bien déterminés à évacuer Gottingen en novembre, il serait très défavorable de la laisser prendre pendant la campagne à la vue de l'armée du roi. Si les ennemis n'entreprennent pas le siège de Gottingen, à l'entrée du quartier d'hiver, on fera un gros détachement pour démolir cette place et en retirer la garnison, qui fera l'arrière-garde de l'armée pour la partie de la Fulda. »

Par suite du trouble que causait l'ennemi dans nos communications, ces instructions n'arrivèrent à l'armée que le 7 juillet; mais en attendant les volontés du roi, on fit passer à la droite de la Werra un fort détachement de 14 B., 38 E., 2 régiments de dragons et 2 régiments de troupes légères, sous les ordres du général Chevert, pour culbuter dans le Wéser M. de Luckner qui s'était porté à Uslar; mais, soit le danger et la difficulté de s'embarrasser dans la forêt avec beaucoup de cavalerie, soit manque de rapidité dans sa marche de l'autre côté de la Werra, soit toute autre circonstance qui l'empêcha de se porter à Uslar et d'attaquer M. de Luckner, il s'arrêta à Ober-Schède et ensuite à Deiderode, et l'objet de son mouvement ne fut pas rempli. Cependant la position qu'il avait prise lui permit d'envoyer en avant des partis pour diviser les forces et l'attention des ennemis, et lui donnait les moyens de faire vivre à la droite de la Werra tout son corps de cavalerie, ce qui dans les circonstances du moment offrait assez d'intérêt.

La présence du général Chevert à la rive droite de la Werra rendait inutile le séjour de M. de Lusace à Meensen, et il devenait urgent de nous allonger par notre gauche, que les ennemis commençaient à dépasser. Il était maintenant question de lier l'armée avec le détachement de M. de Rochambeau, de se mettre en mesure de contenir le prince Ferdinand à la rive gauche de l'Edder et même de l'entreprendre sur son flanc droit, tandis que

M. de Chevert l'inquiéterait sur son flanc gauche. Il fallait aussi se mettre en état de prévenir l'ennemi dans la plaine de Homburg, si le manque des subsistances, ou la marche d'un corps russe (les Russes s'étaient non seulement séparés de l'armée autrichienne, mais ils venaient de fournir au roi de Prusse un corps de 20,000 hommes pour agir contre l'Impératrice-reine, et, plusieurs nouvelles assurant que ces troupes joindraient l'armée du prince Ferdinand, on avait d'autant plus de craintes à cet égard, que l'armée de l'Empire venait d'abandonner Chemnitz et qu'elle se retirait sur Egra), ou le corps prussien nous forçait d'abandonner notre position et à nous rapprocher de la Lahn et du Mayn.

Ces motifs, et les inquiétudes sur des négociations de la cour de Dresde pour un accommodement avec le roi de Prusse, engagèrent MM. les maréchaux à faire repasser la Werra au corps de M. de Lusace, afin de le rapprocher de l'armée, de combler le vide qu'allait y causer le départ des troupes qu'on devait diriger en remontant la Fulda. M. de Lusace campe, le 1er juillet, à Lutternberge avec les troupes saxonnes. M. de Guerchy se met en marche, avec les 4 B. de la brigade du Roi, 1 régiment de dragons et quelques troupes légères, sur Melsungen dans la haute Fulda, et s'établit sur un plateau à la droite de la rivière. L'ennemi, instruit sans doute de la présence de M. de Guerchy, s'était retiré des environs de Homberg et repassait l'Edder, ainsi que ses détachements avancés jusqu'à Rothenburg et Spangenberg, où ils avaient brûlé quelques-uns de nos magasins, et campe près de Fritzlar. En ce moment l'armée prenait une grande extension, sa droite à Deiderode et sa gauche à Melsungen; mais en moins de trente heures elle pouvait être concentrée près de Cassel, tandis que l'ennemi, dont la droite touchait l'Edder et la gauche à Uslar, avait beaucoup plus de terrain à parcourir (1). Cassel, à peu près au centre de notre position, fut regardé comme le point le plus favorable aux rassemblements pour profiter des occasions que les ennemis pouvaient nous procurer de les combattre; les maréchaux pensaient aussi que,

(1) Lettre de M. de Soubise au duc de Choiseul. Camp de Landwerhagen, le 3 juillet. C'est dans cette même lettre que le maréchal fait part au ministre de la mort de Fischer (*) : « Fischer est mort en trois jours, lui dit-il, d'une fièvre maligne; nous le regrettons beaucoup, et, je crois, avec raison. »

(*) Fischer (Jean-Chrétien), simple soldat, s'élève aux premiers grades par son cou-

l'économie dans les fourrages nous donnant la faculté de vivre plus d'un mois sans nous diviser davantage, nous ne devions point songer à une retraite, sauf le cas où la marche des Russes ou Prussiens sur notre flanc droit se réaliserait. Le maréchal de Soubise semblait d'autant plus attaché à l'idée de ne point abandonner notre position, en laissant Cassel livré à lui-même, qu'instruit du consentement de l'Espagne aux négociations de la paix, il espérait que le séjour en Hesse leur serait favorable et que la politique pourrait exercer ses combinaisons en conséquence, sauf à prendre ensuite des mesures suivant le plus ou moins de célérité de ces négociations. D'après ce système, comme il paraissait que le prince Ferdinand tendait à prolonger sa droite pour couper notre communication avec les places du Mayn et de la Lahn, il fallait en restant en Hesse se ménager des obstacles à lui opposer. La réserve du bas Rhin pouvait jouer ce rôle en s'avançant pour couvrir lesdites places, tout en interceptant les communications et les derrières du prince Ferdinand. Des instructions en conséquence, en date du 3 juillet, furent envoyées au commandant de l'armée du bas Rhin.

Depuis, le prince de Condé s'était porté à Haltern pour se trouver à hauteur du prince héréditaire, et avait prononcé quelques mouvements en réponse à ceux de l'ennemi.

Le 29 juin, sur l'avis de sa marche à Nordkirchen et Ascheberg, il avait quitté Haltern pour Dulmen.

Le roi regardait les mouvements du prince héréditaire comme pleins de hardiesse et estimait que, s'il eût craint pour Munster, il se serait dirigé sur Scheidingen; il jugea qu'il voulait tenir Hamm en grande force; alors le prince de Condé devait s'avancer davantage et même préférer, pour champ de bataille, la position de Haus-Dulmen à celle de Dulmen qu'il occupait. Le prince de Condé avait déjà fait toutes ces réflexions et eût effectivement choisi le poste de Haus-Dulmen, si à la nouvelle de la retraite l'armée de

rage et sa brillante intelligence des détails de la guerre de partisans; fait toutes les campagnes, y rend les plus grands services d'avant-garde. Autorisé à lever sa légion le 1er novembre 1743, elle devient si recherchée qu'à la fin de 1758 elle présente un effectif de 2,500 hommes, infanterie et cavalerie. Brigadier le 21 avril 1761. Il cède au marquis de Conflans, le 27 avril 1759, sa légion, qui prend le nom de Dragons-chasseurs de Conflans.

Sa vie devrait être écrite avec détails et répandue dans l'armée pour servir d'exemple et d'encouragement.

Hesse, qu'on croyait dans le bas Rhin beaucoup plus malheureuse qu'elle ne l'était en réalité, il n'avait senti dans ses troupes une sorte d'abattement qu'il craignait d'augmenter en prenant une position défensive, tandis qu'une marche offensive devait rassurer leur esprit et inspirer plus de confiance.

Comme ce petit corps arrivait à Melsungen, M. de Rochambeau était attaqué près d'Homberg. Depuis qu'il avait été détaché de l'armée, n'ayant jugé possible ni conséquent à ses instructions de chercher à défendre Fritzlar, il s'était d'abord soutenu entre l'Edder et la Schwalm, dans les environs d'Udenborn, et successivement il avait été obligé de se replier sur Homberg. Les ennemis l'atteignirent le 1er juillet près de cette ville, et, malgré les forces considérables qu'elles avaient à combattre, les troupes françaises se comportèrent avec beaucoup d'ordre et de courage. Les dragons de la Ferronnays et les hussards de Chamborant chargèrent vigoureusement et enlevèrent beaucoup de prisonniers, et Bourbonnais, contenant leur cavalerie, obligea les ennemis à se retirer en nous laissant des prisonniers anglais. Malgré ce succès, M. de Rochambeau, ignorant l'arrivée de M. de Guerchy à Melsungen, et chargé d'ailleurs de couvrir la communication de Francfort et de se jeter dans les places, si le besoin l'exigeait, se replia sur Treyssa. Le prince de Condé eut d'autant plus lieu d'être satisfait de sa résolution que deux jours après le prince héréditaire campait à Herbern au lieu de Nordkirchen : l'ennemi s'était donc éloigné.

La réserve du bas Rhin resta trois jours à Dulmen pour ne point s'écarter de la Lippe, qu'elle pouvait passer d'un moment à l'autre; mais le prince de Condé, ne recevant aucun ordre, s'en tint à ceux déjà reçus après l'affaire du 24, qui lui prescrivaient de suivre le premier plan donné et d'après lequel il devait agir par sa gauche; il marche à Coesfeld le 3, pour opérer une diversion à la droite du prince héréditaire et comptant l'attirer sous Munster; la manœuvre réussit. Ce prince quitta sa position de Herbern pour camper à Wolbeck, sauf 4 régiments qui allèrent à Hamm et un autre détachement sur la rive gauche de la Lippe. En arrivant à Coesfeld, le prince de Condé fit occuper Osthellermarkt par 1 brigade d'infanterie et 1 de cavalerie aux ordres de M. de Levis. M. de Melfort, déjà porté sur ce point avec son avant-garde, y avait fait prisonniers plus de 100 hommes et 3 officiers, au nombre desquels se trouvait

M. Scheitter (1), fut poussé jusqu'à Rheine, pour tirer tout ce qu'il pourrait du pays de Tecklenburg et même d'Osnabruck; mais ayant rencontré dans le premier endroit un détachement de 3,000 hommes, il jugea prudent de se replier sur Rheine. En ce moment, M. de Viomesnil descendait l'Ems et détruisait les magasins immenses de grains et de fourrages que les ennemis avaient entassés depuis Rheine jusqu'à Léer.

Le prince de Condé reçut, le 7 juillet, les instructions adressées le 3. Il ne se crut pas assez autorisé à prendre un parti, d'après les suppositions et les raisonnements contenus dans ses instructions, sans avoir des ordres positifs; il résolut de garder, en les attendant, sa position de Coesfeld, et prépara le rassemblement de ses troupes, pour être en état d'agir dès le moment où il les recevrait; d'ailleurs, il devenait maintenant inutile de les tenir séparées et de chercher des diversions sur la gauche, puisque le but principal était atteint en attirant le prince héréditaire presque sous le canon de Munster (2). La difficulté des communications mit quelque retard dans les ordres attendus. Pendant cette inaction, le prince Ferdinand, qui occupait toujours son camp de Wilhemstahl et de Hohenkirchen, semblait indiquer par ses mouvements l'intention de renforcer sa

(1) *Louis-Joseph de Bourbon au duc de Choiseul.*

« Coesfeld, 6 juillet.

« J'appris, en arrivant ici le 3, que le corps de Scheitter était dans les environs. Je fis partir, dès le soir même, M. de Melfort avec son avant-garde pour tâcher de l'y surprendre; il trouva les ennemis à Léer le 4 au matin, les attaqua tout de suite, leur tua beaucoup de monde et de chevaux, leur fit prisonnier M. Scheitter lui-même. Leur infanterie se sauva dans le plus grand désordre à la faveur du bois et prit le chemin de Rheine... Les dragons de Chapt et les volontaires de Dauphiné se sont comportés à cette petite affaire avec la plus grande distinction. » (D. G., 3611, 44.)

(2) *Le prince de Condé au duc de Choiseul.*

« Coesfeld, le 10 juillet.

« Je suis resté trois jours à Dulmen, craignant de trop m'éloigner de la Lippe si les maréchaux m'envoyaient ordre de la passer; mais ne le recevant point, je m'en suis tenu à la première lettre de M. de Soubise, dans laquelle il me mandait qu'il ne changeait rien à mes projets, et je suis venu ici pour être à portée d'opérer une diversion par ma gauche, qui attirerait peut-être le prince héréditaire sous Munster. Cela m'a réussi, et son armée a quitté sa position d'Herbern et campe à Wolbeck. »

droite et de l'étendre; le camp d'Uslar s'était successivement affaibli, il n'y restait plus que des fragments de corps. Cependant les troupes qui avaient combattu contre M. de Rochambeau, après avoir campé à Fritzlar jusqu'au 6, se replièrent sur Kirchberg, ce qui permit à M. de Rochambeau de revenir à Homberg et de faire avancer vis-à-vis de Wildungen un gros détachement sous M. de Caulincourt, en sorte que nous fûmes alors les maîtres du pays à la droite de l'Edder et de tout le cours de la Schwalm; la communication se trouva rétablie, et M. de Sombreuil fit quelques prisonniers à Bergheim sur l'Edder.

Le mouvement rétrograde du camp de Fritzlar sur Kirchberg fut suivi de l'établissement de deux autres camps, l'un à Sand et l'autre à Hoof; en sorte que le prince Ferdinand tenait en force toute la chaîne des hauteurs depuis la cascade de Cassel jusqu'à Fritzlar. Il paraissait peu s'inquiéter de la droite du Wéser, et M. de Chabo, qui avait marché quelques jours auparavant avec un détachement à Osterode et Clausthal, y pénétrait sans obstacle, imposait des contributions et ramenait des otages. M. de Kloker, major des volontaires d'Austrasie, s'était porté à Eimbeck, où il avait fait également quelques prisonniers et détruit un magasin; il poussa même jusqu'à Seessen, où il s'empara de quelques chevaux et détruisit un autre magasin.

Le peu d'attention que le prince Ferdinand semblait faire à ces courses, et la diminution de troupes constatée, le 8, dans le camp de Lohne et de Kirchberg, fit penser à MM. les maréchaux que quelques partis avaient pu remonter l'Edder vers Waldeck et Marburg. Considérant d'ailleurs que la gauche du prince Ferdinand se trouvait entièrement affaiblie, et son centre et sa droite très augmentés, ils pensèrent à renforcer M. de Guerchy; et comme M. de Chevert n'était plus d'une grande utilité à la droite de la Werra, il fut question de le retirer pour avoir plus de troupes à porter à la gauche, mais l'objet des subsistances et la crainte de se séparer trop tôt de Gottingen en empêcha l'exécution. Ils retirèrent seulement 2 brigades d'infanterie et 2 de cavalerie, qui joignirent M. de Guerchy le 8. Il fut ordonné en même temps à M. de Vaux de partir de Gottingen le 9, avec un fort détachement composé des troupes de la garnison et du camp de M. de Chevert, pour rejeter le camp d'Uslar au delà du Wéser et tâcher d'entreprendre

sur les magasins d'Hoxter et les bateaux qui se trouveraient dans les environs. M. de Rochechouart, qui commandait à Munden, eut également ordre de concourir à cette expédition en gardant les passages du Wéser, et de couvrir le flanc gauche de M. de Vaux. Telle était la situation de l'ennemi et la nôtre lorsque la dépêche de M. de Choiseul, du 6 juillet, arriva à l'armée.

Le duc de Choiseul au maréchal d'Estrées.

« Versailles, le 6 juillet 1762.

« J'ai reçu votre lettre du 30 juin. Le roi, à qui j'en ai fait la lecture, ne veut rien changer aux ordres qu'il m'a chargé de vous donner de sa part et que je vous ai détaillés sur tous les points dans ma lettre de Saint-Hubert. Vous n'avez point à craindre la séparation des Saxons; c'est moi qui vous en réponds. Ainsi vous pouvez vous en servir, soit pour une diversion, soit pour les réunir à l'armée du roi, comme vous le jugerez plus convenable. Il n'est pas question encore de la marche d'aucun corps prussien de vos côtés; les plus près de vous en sont à cinquante lieues et ne pensent pas du tout, en ce moment, à renforcer le prince Ferdinand; et puisque les ennemis ont déterminé leur mouvement sur votre gauche, le roi veut que vous fassiez toutes vos dispositions pour une guerre entre puissances égales. Vous ne devez rien négliger pour reprendre la hauteur de la cascade ou celles plus en arrière qui pourront assurer le plan de l'armée à la rive gauche de la Fulda, si le prince Ferdinand reste dans sa position d'Hohenkirchen; ou pour vous rapprocher de lui et lui présenter le combat, s'il s'avance jusqu'à l'Edder, auquel cas le roi vous autorise à abandonner Gottingen à ses propres forces.

« Quant à l'armée du bas Rhin, vous êtes le maître d'ordonner au prince de Condé la diversion que vous croirez la plus inquiétante pour les ennemis, ou de le faire marcher en entier sur quelques points de votre communication avec Francfort, et je ne puis m'empêcher de vous répéter que, quelque parti que vous preniez à son égard, il vaut mieux le faire marcher en entier (après avoir pourvu de garnisons suffisantes les places du bas Rhin) que de l'affaiblir au point de ne lui laisser aucun moyen d'opérer et d'entreprendre

sur les troupes que le prince héréditaire pourrait lui opposer. »

En recevant la dépêche du 6 juillet, MM. les maréchaux trouvèrent des difficultés dans l'exécution des ordres du roi, et les exposèrent dans un mémoire où ils proposèrent en même temps les moyens de s'y conformer pour tout ce qui paraissait praticable. De plus, ils écrivirent chacun séparément à M. de Choiseul, le même jour 8 juillet, pour lui exposer leur manière de voir. Ainsi s'exprime le maréchal de Soubise :

« S'il est possible d'en venir à une action un peu vigoureuse, j'ai beaucoup d'espérance; mais je doute que le prince Ferdinand s'y expose ; nous sommes obligés de tenir la cavalerie un peu éloignée, elle ne vivrait pas huit jours ici. J'aimerais bien mieux être toujours rassemblé, mais la rareté des fourrages s'y oppose. Je crains bien que nous ne soyons forcés de rapprocher M. de Chevert, car le prince Ferdinand a un peu retiré sa gauche et tous ses efforts paraissent vouloir se diriger sur mes communications. Nous ne perdons point de vue ses mouvements, qui sont toujours d'une grande vivacité. Le prince de Condé ne peut nous aider que de très loin, à moins que le prince héréditaire ne s'affaiblisse totalement devant lui; et s'il le fait, ce serait à nos dépens, car il joindra toujours le prince Ferdinand huit jours avant que le prince de Condé puisse arriver à portée de nous.

« M. de Stainville s'offre à tout; les ennemis n'attaqueront pas le camp retranché. Si le prince Ferdinand entreprend le siège de Marburg, je suis convenu avec lui qu'il prendrait le commandement du corps qui marcherait au secours, et dans tous nos mouvements il est destiné à couvrir une de nos ailes. Le maréchal d'Estrées prévoit tous les inconvénients de notre disposition; il en existe réellement; mais je crois qu'il faut risquer pour conserver Cassel pendant la campagne. Je conviens que toutes les forces du roi réunies en Allemagne sont supérieures à celles des ennemis; mais le prince héréditaire est en Westphalie, et le prince Ferdinand a rassemblé le reste de son armée. Nous avons contre nous le pays, et des places à conserver qui ne peuvent se soutenir que par des garnisons très nombreuses et la proximité de l'armée. Au moment où le prince Ferdinand ne voudra pas ménager Cassel et l'attaquera par la ville neuve, c'est un siège de cinq à six jours, les canons une fois en batterie. M. le prince de Condé, pendant que nous conservons

notre position, nous serait d'un grand secours sur le flanc droit et sur les derrières de l'ennemi; mais il ne peut y venir avec de grandes forces sans exposer les places fortes du Rhin. » (D. G., 3611, 59.)

Le maréchal d'Estrées, dans sa lettre, se bornait, à quelques réflexions; il renvoyait le ministre au mémoire qu'il lui adressait, puis il ajoutait : « Je crois que les ennemis ont pris le parti de nous longer par notre gauche en s'avançant par échelle jusques sur l'Edder, position qu'ils occupent aujourd'hui; ils pourront même tenter de pousser une tête au delà de cette rivière pour nous prévenir vers Homberg, ce qui nous rejetterait à la rive droite de la Fulda. Nous en connaissons tous les inconvénients, et vous pouvez être sûr que s'il faut combattre pour prendre le poste d'Homberg, nous y sommes déterminés. L'ennemi a deux partis à prendre : le premier, de se jeter sur Ziegenhain avant nous; l'autre, de venir en force masquer les débouchés de Melsungen. Dans l'un et l'autre cas, nous serons rejetés sur Hersfeld sans pouvoir nous en empêcher et sans pouvoir combattre.

« *P. S.* — Nos espérances sont fondées sur ce que M. de Rochambeau est à Homberg avec 4 B. et 18 E. L'avant-garde de M. de Guerchy, composée de 8 E. de dragons et 6 de hussards, des volontaires de Soubise et ceux de Saint-Victor, est en avant de Melsungen et communique avec M. de Rochambeau, ce qui couvre jusqu'à présent la tête de ce débouché. On se propose de mettre incessamment M. de Guerchy assez en force pour se retrancher sur les hauteurs de Melsungen, à la rive gauche de la Fulda. Voilà toutes les précautions qu'il nous soit possible jusqu'à présent de prendre; mais nous ne pouvons effectuer cette disposition qu'après le retour d'un gros détachement qui va faire une course au bas Wéser. » (D. G., 3611, 60.)

Mais Versailles avait prévu les représentations des commandants de l'armée; le roi voulait absolument combattre le prince Ferdinand, conserver la Hesse, et ne point remonter la Fulda pour se rapprocher de Ziegenhain. Il avait approuvé, sur cet objet, les idées émises par M. le prince de Soubise, et, malgré tous les inconvénients qu'on fit ressortir, la chose était arrêtée à Versailles, car la question militaire restait entièrement subordonnée à la question politique. C'est ce qui ressort de la lettre suivante :

Le maréchal d'Estrées au duc de Choiseul.

« Landwerhagen, le 12 juillet 1762.

« Je vois, par vos différentes lettres et particulièrement par celle du 6 juillet que S. M. n'a pas approuvé que son armée ait repassé la Fulda. Cette détermination n'a été prise qu'après l'examen le plus scrupuleux. D'ailleurs, le plan de campagne était de vivre entre la Diemel et l'Edder pendant les premiers moments, et de passer ensuite au delà de la Werra. C'est en conséquence de ce premier plan que nous avons cru devoir passer la Fulda pour protéger également Cassel et Gottingen, et couvrir la principale partie de la Hesse. Si nous étions restés à la rive gauche, nous serions à présent au delà de l'Edder ou prêts à le passer; il aurait fallu abandonner Gottingen, Munden et tout le pays qui est à la droite de la Fulda. Quoi qu'il en soit, vous proposez d'abandonner cette première ville à ses propres forces, de rassembler l'armée du roi, d'attaquer les ennemis dans ma position préparée et d'occuper la cascade. Si cela est possible, il est indispensable de l'entreprendre, puisque c'est la volonté du roi. On peut croire au premier coup d'œil, sur les connaissances que l'on a déjà prises du pays, que ce projet est un des plus dangereux qui aient jamais été entrepris, car il ne peut être exécuté que par deux grands combats consécutifs : le premier, en attaquant la cascade et les troupes qui sont en échelle très rapprochée entre la cascade et l'Edder; le second, en attaquant le camp d'Hohenkirchen. Si l'un de ces combats ne réussit pas, on perdra l'armée et la Hesse; s'ils réussissent tous les deux, on n'en sera pas moins obligé d'abandonner la Hesse dans trois mois. Ce sont ces considérations qui avaient persuadé qu'il serait préférable de garder notre position actuelle le plus longtemps possible, et, à l'époque où nous serions obligés de l'abandonner, de retirer la garnison de Gottingen et celle de Cassel, plutôt que de risquer les événements de deux combats dont le succès peut paraître douteux. Puisque le roi désire que son armée combatte, il faut en chercher les occasions moins défavorables; malgré la résignation et la soumission entières que j'ai à sa volonté, je ne puis m'empêcher de lui représenter qu'il est plus avantageux à son service de suivre le projet de marcher

un jour sur Ziegenhain; au moins le roi aurait-il une armée, ce qui ne serait pas, si on était repoussé à l'attaque des ennemis qui sont vers l'Edder et sur la cascade. Ne croyez pas que ce soit timidité ou opiniâtreté qui me dicte ces réflexions, mais bien la connaissance des difficultés présentes et des événements futurs. »

Pendant que le roi et les généraux s'occupaient à diriger les événements qui devaient décider de la paix, du sort de la Hesse et de l'honneur de l'armée, il y eut dans la position respective des belligérants quelques changements. Le prince Ferdinand occupait toujours le camp de Hohenkirchen et de Wilhelmstahl, ainsi que ceux de Hoof, Kirchberg, Lohne; et un corps détaché campait sur l'Edder, près de Nieder-Melrich. Notre droite tenait à la Werra, avec M. de Chevert de l'autre côté de cette rivière, et notre gauche à Melsungen, où M. de Guerchy campait à la rive droite de la Fulda avec 1 brigade d'infanterie, 2 régiments de dragons et quelques troupes légères. Pour établir une communication avec lui, 1 brigade de cavalerie était placée entre Waldau et Dorenhagen, et 1 brigade d'infanterie près de ce dernier village, à moitié chemin de Cassel à Melsungen.

Les diverses positions occupées par nos troupes à cette date sont résumées dans ce tableau :

Position générale de l'armée du haut Rhin au 12 juillet 1762.

Officiers généraux : MM. Devaux, Glaubitz : Reding, 2; Saxons, 1; volontaires d'Austrasie, *à Gottingen* (3 B.).

MM. de Chevert, de Muy, Poyannes, Maupeou, Soupire, Traisnel, Bezons, Rochechouart, Bissy, Chabo, Caraman, Clausin : Champagne, 4; Vaubecourt, 2; gardes lorraines, 2; Royal-Suédois, 3; Royal-Deux-Ponts, 3 (14 B.); Colonel-général, 4; Cuirassiers, 4; Dauphin, 4; Royal-Cravates, 4; Artois, 4; Carabiniers, 10; Autichamp, 4; Languedoc, 4 (38 E.); volontaires de Hainaut et de Flandre, *à Deiderode;* Boccard, 2; Diesbach, 2, *à Witzenhausen* (4 B.).

MM. de Lusace, Montchenu : Saxons (15 B.; 4 E.); Picardie, 4; Touraine, 2; Provence, 2; Lyonnais, 2; Bretagne, 2; Tournaisis, 1; Alsace, 4; corps royal et milices, 3; brigade de l'état-major, 5 (25 B.); Royal-Picardie, 4; Royal-Roussillon, 4; Orléans-dragons, 4, *à Landwerhagen* (12 E.).

MM. de Stainville, Montbarey, Modène, duc d'Uzès, Brehant, de Puységur (1) : Navarre, 4; grenadiers de France, 4; grenadiers Royaux, 6; Poitou, 2; Aquitaine, 2; Nassau, 3; la Marck, 3; Waldner, 2; Epptingen, 2; Courten, 2 (30 B.); Royal-Normandie, 4; Schomberg, 4; légion Royale, *à Cassel* (8 E.).

Entre Waldau et Dorenhagen : MM. d'Obenheim, prince Holstein : Royal-Allemand, 4; Nassau-Usingen, 2 (6 E.); Auvergne, 4 B.

Au camp de Helsa : MM. de Guerchy, de Coigny, Lillebonne, Robecq, Valence, de Caulincourt : le Roi, 4; Chastelux, 4; Castella, 2; Salis, 2 (12 B.); Dauphin-dragons, 4; Nicolaï, 4; Choiseul, 4; Berchiny, 6 (18 E.); volontaires de Soubise et de Flandre.

Sur la Schwalm : M. de Rochambeau : Bourbonnais, 4; le Roi-dragons, 4; la Ferronnays, 4; Chamborant, 6; volontaires de Nassau (18 B.).

Régiments en garnison et communications : d'Argentré, 2, *à Munden;* Narbonne, 1, *à Ziegenhain;* la Rochelambert, 1, *à Marburg;* Rouen, 1, *à Francfort;* Joigny, 1, *à Coblentz;* Bourbon, 4, *à Mel-*

(1) Nom d'une famille de guerriers littérateurs, originaire de l'Armagnac, qui, du seizième au dix-neuvième siècle, a courtisé à la fois Bellone et les Muses, comme on disait jadis.

Puységur (Jacques de Chastenet de), lieutenant général; né en 1600; mort en 1682; auteur de *Mémoires* (1617-1658), que Saint-Simon qualifie d'excellents, et il n'était pas prodigue de pareils éloges.

Jacques II (François), marquis de Puységur; né le 13 août 1656; maréchal de France le 14 juin 1734; a écrit l'*Art de la guerre, Histoire militaire de la Flandre, Instructions* (adressées à son fils, colonel du régiment du Vexin); mort le 15 août 1743.

Jacques III de Puységur (Maxime), fils du précédent (1716-1782); fit avec distinction les guerres sous Louis XV; lieutenant général, 1759; a laissé : *État de la guerre et de la science militaire en Chine, Histoire de Mme de Bellerive, Discussion sur l'état du clergé ;* sa correspondance de 1758 et 1759 renferme des lettres de MM. de Soubise et d'Estrées. Il eut treize enfants, dont six survécurent, trois filles et trois fils. L'aîné, Amand-Marc-Jacques de Puységur, né en 1751, colonel d'artillerie, est connu surtout comme fervent apôtre du magnétisme; à cette passion il joignit celle du théâtre; du reste, parfait officier, il n'émigra pas, mais pendant la Terreur fut accusé de correspondre avec ses frères passés à l'étranger; mort lieutenant général, en 1825, des suites d'un refroidissement gagné au sacre de Charles X : il avait eu l'idée de bivouaquer, à Reims, sous la tente qui servit à son père à la bataille de Fontenoy.

Pierre-Louis, lieutenant général; ministre de la guerre sous Louis XVI (1727-1807). Son autre frère servit avec honneur dans la marine; mort en 1809.

Enfin Jean-Auguste de Puységur, archevêque de Bourges (1741-1815).

sungen; détachement de M. de Chevert, *à Witzenhausen;* dragons de la légion Royale, *à Eschwege, sur la Werra;* piquets de dragons, de hussards, de Fitz-James, *à Hersfeld, Hunfeld, Schlutern, Salmunster, Gelnhausen.* — Total : 116 B., 110 E.

M. de Rochambeau était près de Homberg pour assurer la communication, et ses troupes légères, toujours sur pied, ne manquaient aucune occasion de tomber sur de bonnes prises. M. de Chamborant, dans les environs de Treyssa avec les hussards de son régiment et des dragons, en partit le 8, se portant sur les derrières de l'ennemi, et, après une marche de plus de trente lieues, il arriva, le 10 à la pointe du jour, à Warburg, centre de la boulangerie des troupes anglaises. Il brise les caissons, s'empare d'un convoi de munitions de guerre, et revient avec 200 chevaux, après avoir coupé les jarrets de tous ceux qu'il ne pouvait emmener. La garnison de Warburg, venue au secours du parc aux vivres, perdit beaucoup de prisonniers, et Chamborant ne laissa que quelques-uns des siens.

Pendant ce temps, M. de Vaux, d'après les ordres reçus, sort, le 10, de Gottingen à la tête d'un gros détachement et arrive le même jour à Uslar, où l'ennemi n'avait laissé que peu de monde et s'était caché dans les bois voisins. Les volontaires de Flandre, du Hainaut et d'Austrasie, après avoir mis en fuite tout ce qui restait dans la ville, attaquèrent les bois, et, après une résistance assez vive, ils s'en emparèrent et y prirent un lieutenant-colonel, plus de 500 hommes et des chevaux. Ce succès ne fut pas complet; le corps de Luckner s'étant montré sur le chemin de Dassel, M. de Vaux crut prudent de se replier sur Gottingen. M. de Rochechouart, qui avait lancé des détachements tout le long du Wéser et jusqu'à Furstenhagen pour couvrir les opérations de M. de Vaux, fit des prisonniers et rentra ensuite à Munden.

Tous les mouvements du prince Ferdinand indiquaient clairement le projet de s'allonger par la droite pour déborder notre gauche. C'est ce que constate la lettre adressée par M. de Rochambeau au duc de Choiseul, datée de Treyssa, le 10 juillet (1). Cependant nous

(1) *M. de Rochambeau au duc de Choiseul.*

« Toute l'armée des ennemis se renforce beaucoup par sa droite, parce que depuis quinze jours nous ne faisons aucun mouvement offensif, ni par notre front ni par

ne bougions pas. Lorsque MM. les maréchaux apprirent qu'un parti ennemi s'était audacieusement avancé jusque près de Marburg et y avait enlevé M. de Nordman avec une partie des hussards qui gardaient un poste, ils renforcèrent M. de Guerchy (10 juillet) de 2 brigades d'infanterie et de 1 régiment de dragons, pour remplir le vide laissé par le départ de M. de Rochambeau, que la marche de l'ennemi à Marburg et la nouvelle de l'arrivée à Frankerberg de quelques troupes du corps du prince héréditaire avaient forcé de quitter Homberg pour se rapprocher de Ziegenhain et de Giessen afin de protéger ces places jusqu'à l'arrivée de M. Travers, qui y amenait du bas Rhin 4 B. et 4 E. et devait être rendu le 16.

A la date du 11 juillet, le duc de Choiseul répondait au maréchal de Soubise : « Ma lettre ne se sent pas de la faiblesse que m'a laissée la fièvre. Nous avons pris le parti de vous adresser les ordres du roi, afin que vous souteniez votre avis avec vigueur contre le maréchal d'Estrées et qu'il ne puisse pas y avoir de contradictions dans l'exécution, puisque vous êtes autorisé à exécuter. Il faut aussi que je vous fasse connaître, pour vous seul, les motifs des ordres très impératifs de S. M. D'ici à huit jours nous aurons nouvelle si notre paix est faite ou manquée; mais comme si elle est faite, elle sera encore secrète un mois au moins pour l'Allemagne, attendu l'époque, il serait absurde que nous perdissions par la force ce que l'on verra que nous nous obligeons d'évacuer dans un article des préliminaires. Vous sentez la critique et les reproches que fe-

nos flancs, et que nous nous laissons faire la loi. J'ai resté depuis dix jours dans mon camp de Homberg, et jusqu'à ce matin que, voyant un quatrième camp se former devant moi, milord Gramby à Niedenstein, un autre derrière Fritzlar, le troisième dans la gorge de Naumburg, le quatrième à Waldeck, et recevant en même temps des nouvelles de M. de Gantès qui me mande qu'un gros corps ennemi, hussards, chasseurs et grenadiers hessois, est venu lui prendre à sa barbe M. de Nordman avec 45 hussards sur 200 qui étaient à Coesfeld, j'ai vu qu'il était indispensable de marcher par ma gauche jusqu'ici, ayant placé M. de Caulincourt avec quelques troupes légères à Lesberg. J'ai appris que le corps ennemi qui a marché sur Marburg s'est replié à notre approche sur Furstenberg. M. de Caulincourt a abandonné Chamborant sur la plaine de Korbach pour leur couper la retraite. Les ennemis font actuellement le siège du château de Waldeck. J'ai laissé M. de Guerchy avec 1 brigade à Melsungen, et Lillebonne avec des dragons est venu me remplacer à Homberg. Si l'on ne prend aucun parti offensif et qu'on se laisse toujours gagner le flanc gauche, je crains bien que l'ennemi, pied à pied, ne nous déloge de la Hesse. » (D. G., 3611, 82.)

rait le roi de Prusse au ministre anglais d'accepter pour compensation ce que nous aurons déjà perdu. Si les ennemis gagnent une bataille, nous ne serons pas tous détruits à la première, et nous aurons encore Cassel et Gottingen ; alors il y aura quelques semaines de passées, et nous pourrons montrer nos préliminaires. Si nous gagnons, nous sauvons le ministre anglais : donc nous avons lieu d'être contents de la clabauderie prussienne. Je ne crois pas à la marche des Prussiens sur votre droite ; si cela était vrai, il faudrait faire un détachement de la même force pour aller au-devant d'eux en Franconie et les combattre à tous risques avant qu'ils fussent en mesure. Vous remplaceriez ce détachement par celui que vous amènerait M. le prince de Condé. » (D. G., 3611, 15.)

L'ennemi ne fit pas long séjour dans les environs de Marburg ; il se replia après son expédition. L'absence de M. de Rochambeau avait ouvert un passage à ses troupes légères, et il en profita pour courir jusque sur la haute Fulda et interrompre de nouveau nos communications. Lorsque M. de Guerchy reçut son renfort, se trouvant à la tête de 12 B. et 12 E. de dragons, non compris les troupes légères et les hussards, il voulut prendre l'offensive en passant la Fulda. Il avait reconnu à la rive gauche de cette rivière et à droite de l'Edder, près du village d'Heslar, une position assez élevée, couverte de bois, et fermant l'intervalle entre ces deux rivières ; les hauteurs de cette position dominaient le débouché de Felsberg et le rendaient inutile à l'ennemi, de manière que, pour attaquer M. de Guerchy, il était obligé de le tourner par sa gauche. L'étendue de ces terrains était d'environ une lieue et ce faible corps ne pouvait l'occuper en entier ; néanmoins il quitta son camp le 11, passa la Fulda et campa dans la partie droite de cette position, en tenant depuis Heslar jusqu'à Empfershausen.

Ce mouvement en détermina un de la part du prince Ferdinand. Dans la nuit du 13 au 14, le corps ennemi qui se trouvait à Nieder-Mollrich s'avança sur l'Edder près de l'embouchure de la Schwalm, et fit passer dans la matinée la rivière à une partie de ses troupes, qui se placèrent sur les hauteurs d'Hesferode, à peu près parallèles à celles occupées par M. de Guerchy et à une portée de canon. Le reste de ce corps se tint sur les bords de l'Edder et renforça successivement les troupes qui avaient passé la rivière.

Les émissaires assuraient que l'ennemi avait une force de plus de

25,000 hommes commandés par milord Gramby. Outre cette disproportion de forces, l'ennemi avait encore la liberté de s'avancer dans le pays et d'embrasser le camp d'Heslar; c'est ce qu'il fit en prolongeant sa droite en même temps qu'il semblait marcher pour une attaque de front. M. de Guerchy, se trouvant bien posté, ne se laissa pas intimider par le nombre et l'attendit; mais. au lieu de commencer l'attaque en passant l'Edder, qui était guéable, même pour les hommes à pied, l'ennemi s'arrêta et tâta seulement notre droite au village de Brunslar, où il n'y avait que quelques hussards et des volontaires de Saint-Victor, qui furent bientôt repliés. Il passa alors l'Edder; mais M. de Guerchy envoya sur-le-champ 1 B. de grenadiers et chasseurs du régiment de Chastelux sur Brunslar, pour le forcer à repasser la rivière. Milord Gramby ne tenta pas d'autres attaques, il manœuvra pour tourner la gauche de M. de Guerchy par Homberg. Ne se sentant alors plus en mesure de tenir dans une position trop étendue pour son faible corps, et ne voyant pas arriver les secours qu'il avait demandés, après être resté toute la journée en bataille devant l'ennemi et fait bonne contenance, il partit à 6 heures du soir pour gagner Melsungen, dont ses ordres lui prescrivaient de ne pas se laisser séparer, et alla reprendre son ancien camp à la droite de la Fulda.

La retraite de M. de Guerchy détermina les maréchaux à lui envoyer de nouvelles troupes, parce qu'il était important de ne pas nous laisser fermer le passage vers le Mayn et le Rhin, et, dans la nuit du 14 au 15, M. de Roth arriva à Melsungen avec un renfort de 4 brigades d'infanterie : Picardie, Auvergne, Lyonnais et Boccard.

M. de Guerchy ne perdit aucun moment, et le 15, à 9 heures du matin, il marche sur trois colonnes pour reprendre la position d'Heslar. L'avant-garde de la colonne de gauche trouva les bois qu'elle avait à traverser occupés par les chasseurs hanovriens, qui furent repoussés; d'autres troupes ennemies étaient encore sur les hauteurs d'Hesferode, où elles étaient restées de la veille, sauf une partie retournée à Nieder-Mollrich. A 3 heures de l'après-midi, pendant l'établissement de notre camp, l'ennemi se mit en mouvement; son infanterie longea les bois d'Hesferode et, se formant ensuite sur deux colonnes, marcha avec la plus grande célérité sur notre extrême gauche, qu'elle croyait sans doute dégarnie. M. de Besenval s'y trouvait avec 1 brigade d'infanterie, 1 régiment de

dragons et les volontaires de Soubise, qui la reçurent à bonne distance par plusieurs décharges et l'obligèrent à se retirer avec précipitation. Une autre colonne d'infanterie avait passé l'Edder au gué d'Altenburg pour soutenir les deux premières; les troupes de Nieder-Mollrich s'étaient portées sur l'Edder pour le passer et combattre; mais toutes ces dispositions, contrariées sans doute par l'insuccès de l'attaque, n'eurent aucune suite, et le combat fut continué à notre avantage par une canonnade assez vive. L'ennemi se retira dans la nuit sur Fritzlar, et notre gauche fut entièrement délivrée. En renforçant ainsi la gauche, notre front s'affaiblissait et la ligne devenait trop mince pour résister aux différents points sur lesquels on pouvait craindre les entreprises du prince Ferdinand; mais dès le moment où les maréchaux se déterminèrent à agir vigoureusement vers Melsungen, pour faire repasser l'Edder à l'ennemi, ce côté avait attiré toute son attention, et des mesures furent prises pour resserrer le centre et rapprocher le reste de l'armée de M. de Guerchy.

Cependant à Versailles on persistait dans la résolution de conserver Cassel; le maréchal d'Estrées venait de recevoir une lettre du roi lui exprimant sa volonté formelle à ce sujet.

Le roi au maréchal d'Estrées.

« Versailles, le 11 juillet 1762.

« Mon cousin, je mande à mon cousin le maréchal prince de Soubise que, pour le bien de mon service, mon intention est que mon armée n'abandonne pas la position de la ville de Cassel, jusqu'à nouvel ordre de ma part, et que je veux que mes troupes se soutiennent dans ladite ville et y soient soutenues par mon armée, quels que puissent être les circonstances et les événements. J'ordonne en conséquence que quand vous jugerez, pour le maintien de ma volonté à cet égard, que mon armée devra se commettre à un combat, sans examiner sa force en comparaison de celle des ennemis, elle livre ou reçoive la bataille. Je connais trop votre zèle pour mon service pour n'être pas persuadé que vous l'emploierez, ainsi que vos talents, en entier, afin de faire réussir les ordres que j'envoie sur cet objet.

« Sur ce, je prie Dieu, etc. » (D. G., 3611, 94.)

A la réception de la lettre du roi, le maréchal d'Estrées écrivit à M. de Choiseul, de Krumbach, le 17 juillet : « Ce ne seront, lui dit-il, ni les combats, ni les efforts des ennemis qui nous éloigneront d'ici, mais le défaut des fourrages. Ces objets ont été exposés si positivement, dans nos lettres et mémoires précédents, qu'il serait inutile d'en reparler actuellement. Ces mémoires prouvent que l'ennemi est inattaquable sur son front, que tous nos mouvements de notre droite ne peuvent produire aucune diversion utile; que par conséquent il ne nous restait de moyen que de forcer par notre gauche, ce qui aurait pu nous mettre à portée de combattre. Ce dernier moyen nous est ôté par l'ordre que le roi nous envoie de soutenir Cassel avec son armée; mais cela ne doit pas nous empêcher de vous faire part du projet que nous avions adopté. »

Puis le maréchal continue : « D'après cela nous avons préparé tous nos moyens pour tirer l'artillerie de Gottingen et 30 pièces de Cassel, afin de pouvoir les renvoyer en arrière ; nous avons pensé à mettre dans cette ville une forte garnison aux ordres de M. de Vaux, à abandonner Gottingen quand l'évacuation en serait facile, et à marcher ensuite vers l'Edder. »

Après avoir fait ressortir les avantages du plan qu'on avait adopté, le maréchal termine en disant : « Si, après avoir examiné tous les moyens d'attaquer l'ennemi dans cette position, quelque impossibilité qu'il paraisse, on est obligé de ne pas entreprendre un combat aussi inutile que destructif, il faudra se tenir sur le front en défensive, en nous y retranchant, et faire agir nos détachements sur notre droite et notre gauche. On a exposé qu'un combat malheureux donné dans la position où est l'ennemi entraînerait la perte totale de l'armée, qui serait sans retraite. Quoique la lettre du roi porte l'ordre de combattre sans avoir égard à aucune circonstance, il est bien difficile, quand on est sur les lieux, de prendre un tel parti sans aucune espérance de réussite, surtout quand en manœuvrant on peut espérer d'employer d'autres moyens pour parvenir aux mêmes fins; mais l'ordre du roi de soutenir Cassel en force est si précis, qu'il nous lie les bras et nous fait perdre l'avantage que l'on peut espérer de la marche du prince de Condé, quand même il serait à Giessen ou à Marburg, car il ne nous peut joindre que beaucoup plus tard... J'ai vu hier le projet de sa marche; il lui

faut 25 jours pour arriver à Giessen, et 4 pour arriver de Giessen à Ziegenhain... » (D. G., 3611, 148.)

De son côté, voici ce que M. de Soubise écrivait le même jour, de Krumbach, au duc de Choiseul : « Les ordres de S. M. seront exécutés, ou du moins nous risquerons tous les événements pour y parvenir. Si les mouvements de l'ennemi ou le manque des subsistances nous avaient obligés d'éloigner l'armée de Cassel, le parti était très décidé d'y laisser une nombreuse garnison qui en aurait assuré la conservation pendant la campagne et aurait donné le temps de faire venir le prince de Condé pour réunir toutes ses forces et marcher au secours de la place en cas de siège. La résolution de mettre beaucoup de troupes dans Cassel avait fait penser que Gottingen ne devait pas être conservé au même prix; l'armée se serait trouvée trop affaiblie, tous les avis s'étaient réunis, et avant-hier matin, au moment où l'on se décida à attaquer les ennemis sur les hauteurs de Melsungen, l'ordre fut envoyé à M. de Vaux d'abandonner Gottingen et de faire une brèche en se retirant. Aussitôt que je fus arrivé hier matin au camp de M. de Guerchy, je trouvai les ennemis passés à la rive gauche de l'Edder et ne donnant aucune prise sur eux. Je ne perdis point de temps pour en avertir M. d'Estrées, qui de son côté fit partir un aide de camp pour empêcher M. de Vaux de sortir de Gottingen; mais le premier ordre avait été suivi d'exécution.

« En revenant hier au soir, je reçus les ordres du roi; je sentis qu'il était important de rentrer dans Gottingen et je mandais à M. de Vaux de retourner sur ses pas, ce qui a été exécuté ce matin sans rencontrer d'obstacle... Trois ou quatre jours de travail mettront à peu près la place dans le même état de défense. La position que nous occupons me paraît la plus convenable pour soutenir Cassel. Nous prenons le parti de faire venir le prince de Condé avec 20,000 hommes et de le diriger sur la Lahn : dans tous les cas il y sera plus utile que sur le bas Rhin. Le seul inconvénient est qu'il sera devancé par le prince héréditaire, qui arrivera huit à dix jours avant lui; mais j'espère que le prince Ferdinand n'aura pas le temps de former et de finir des entreprises intéressantes avant son arrivée... »

Tous ces mouvements des armées, qui passionnèrent l'attention publique, furent rapportés et commentés dans les journaux de l'é-

poque, mais d'une manière inexacte et qui pouvait avoir des inconvénients. Dans une lettre de Krumbach du 17 juillet, le maréchal de Soubise crut devoir s'en plaindre au duc de Choiseul :

« Je trouve, lui écrit-il, dans la *Gazette de France*, du 9 de ce mois, un article dont je joins ici copie. Comme rien n'est moins conforme à ce que j'ai mandé du mouvement de l'armée et à ce qui s'est effectivement passé, que tout ce qu'on y rapporte au sujet de l'intention où l'on était de marcher sur le Wéser pour y détruire les magasins des ennemis, vous trouverez sans doute convenable de prendre des précautions pour qu'on ne parle dorénavant que des faits tels qu'ils se sont passés; le gazetier, d'ailleurs, se livre à des réflexions militaires qui ne sont point de son objet, et je vous prie de lui faire supprimer tout ce qui annonce les vues des généraux et les motifs qui les font agir. Il peut et doit se renfermer, à ce qu'il me semble, dans la narration pure et simple des mouvements qui se sont exécutés, éviter les raisonnements sur les opérations faites ou à faire, et ne pas présenter au public la discussion des objets qui doivent être réservés pour le ministre. » (D. G., 3611, 150.)

En obéissant aux ordres de Versailles, le maréchal de Soubise ne se dissimulait ni à lui-même ni aux autres les inconvénients et les dangers qui en résulteraient. Il écrit, le 17 juillet, au prince de Condé : « Il est ordonné positivement de conserver Cassel et la communication de Francfort; nous devons tout employer et tout risquer, si nous n'avons pas assez de troupes pour remplir l'un et l'autre objet. Je me sers des termes de la lettre : « Le roi veut que vous fassiez « venir à Giessen le prince de Condé avec 20,000 hommes. Si en « son absence le prince héréditaire se portait sur les places du « bas Rhin, le roi ferait marcher 10 B. de Flandre pour renforcer « encore les garnisons. Si l'armée du haut Rhin, comme elle le « peut, bat le prince Ferdinand, il n'y a rien à craindre pour le « bas Rhin; si au contraire elle est détruite en entier, il est on ne « peut pas moins intéressant de s'avancer vers le bas Rhin, car il « faudra prendre des arrangements nouveaux pour l'armée destinée « à défendre la frontière du royaume. Ce malheur n'effraie pas le « roi dans les circonstances présentes; ses généraux ne doivent pas, « Monsieur le maréchal, être effrayés des suites que peuvent avoir « les ordres de S. M. » Vous jugerez après une pareille dépêche,

à laquelle est jointe une lettre de cachet qui confirme les mêmes ordres, que nous ne pouvons nous dispenser de vous attirer sur la Lahn. »

Dans sa lettre du même jour au duc de Choiseul, le prince de Soubise s'exprime à ce sujet avec la plus entière franchise : « Sans le secret que vous me confiez, je ne vous cacherai point que les ordres du roi, sans m'effrayer personnellement, me causeraient de vives alarmes pour le salut de l'armée. Nous tiendrons ici quelques semaines, et je cours un grand risque. Vous comptez à cette époque que tout sera décidé ; je le désire, et je me conduirai en conséquence : il s'agit de conserver Cassel de préférence. Il est bien essentiel de m'instruire promptement des intentions du roi ; si la paix est différée ou rompue... » (D. G., 3611,149.)

C'était se décider à un grand parti que de retirer notre droite et d'abandonner Gottingen ; mais en même temps il était dangereux de rester faible sur toute l'étendue de notre ligne immense, et principalement sur notre gauche menacée. Les maréchaux ayant mûrement pesé tous les avantages et les inconvénients du parti à prendre dans ces circonstances, et devant la nécessité de ne pas s'éloigner de Cassel, important à conserver, si les mouvements ennemis ou le défaut de subsistances nous obligeaient à une séparation, résolurent, en envoyant des troupes à M. de Guerchy, de se porter eux-mêmes à Heslar et de s'y établir en force pour combattre. Ils firent entrer alors dans le bassin de Cassel la partie de l'armée restée à Landwerhagen. M. de Lusace eut ordre de se rapprocher en venant l'occuper, et il fut prescrit à M. de Vaux d'évacuer Gottingen.

M. de Soubise était parti, le 15, pour Uslar, afin de diriger l'attaque projetée contre le corps ennemi que M. de Guerchy avait devant lui. M. d'Estrées resta à Landwerhagen pour faire mouvoir, quand il le jugerait nécessaire, les troupes de ce camp. Elles furent mises en marche le 15 au soir, et campèrent entre Cassel et Krumbach, où fut établi le quartier général. Les troupes saxonnes vinrent s'établir à Landwerhagen. M. de Stainville continua d'occuper le camp retranché, et M. de Rochechouart resta à Munden avec quelques B. et un détachement de troupes légères. M. de Chevert passa la Werra, établit sa cavalerie à la droite de Krumbach et son infanterie rejoignit l'armée.

Ce fut dans ces circonstances que parvint l'ordre du roi, du 10

juillet, prescrivant la conservation de Cassel en cherchant l'occasion de combattre, survenu au moment où les maréchaux avaient tout disposé pour s'éloigner de cette place. Cet ordre arrivait à l'improviste dans l'exécution de leur plan, et on peut se rendre compte de l'effet qu'il produisit sur leur esprit, par leurs lettres à M. de Choiseul.

La situation devenait plus embarrassante que jamais, et même critique ; mais les ordres du roi étaient si précis qu'il n'y avait qu'à s'y conformer (1). Les mouvements commencés sont immédiatement suspendus et M. de Vaux, qui avait quitté Gottingen après avoir mis la place hors de défense, est obligé d'y rentrer. Pour remplir le premier objet de l'ordre du roi (conservation de Cassel), il fallait pouvoir faire vivre la cavalerie dans un pays où les ressources devenaient de plus en plus rares et qui était en grande partie couvert de bois ; quant au second (combattre le prince Ferdinand), il fallait que non seulement l'ennemi nous procurât une bonne occasion, car sa position était inattaquable, mais encore réunir des forces suffisantes pour une diversion rapprochée, ou se donner une supériorité imposante. Alors MM. les maréchaux se décidèrent à faire avancer le prince de Condé sur la Lahn avec la partie la plus considérable de ses troupes.

Le prince était encore à Coësfeld le 15 ; il avait, après l'expédition de MM. de Melfort et de Viomesnil, replié sur Billerbeck l'avant-garde à leurs ordres et fait rentrer dans la réserve les 2 brigades occupant Osthellermarkt avec M. de Lévis. Gardant sa position de Coësfeld pour deux raisons : la première, d'attendre le retour de ses troupes légères ; l'autre, de retenir près de Munster le prince héréditaire. Mais ayant eu avis le 15, par M. de Conflans, que 3 régiments d'infanterie et 1 de dragons du corps du prince héréditaire arrivaient à Meerhof le 13, dans le but de joindre ensuite le prince Ferdinand, il jugea alors, quoique sans aucune instruction, que l'intention des maréchaux serait qu'il marchât par sa droite dans le cas où le prince héréditaire s'affaiblirait, et il se décida à quitter Coësfeld.

Le 16, la réserve campe à Haus-Dulmen ; le 17, à Hamm, petit village sur la Lippe au-dessus d'Haltern ; le 18, à Westerholt ; le

(1) Lettres du 17 juillet, et celle de M. de Choiseul, du 15.

19, à Bochum. Le prince héréditaire, de son côté, marchant par sa gauche le 17, se trouvait, le 22, à la rive gauche de la Lippe entre Hamm et Lippstadt.

Le prince de Condé reçut, le 21, les ordres du prince de Soubise qui lui prescrivaient d'arriver sur la Lahn, sans cependant lui indiquer de point de direction. Il fit immédiatement ses dispositions de marche avec 31 B. et 32 E., les volontaires du Dauphiné et le corps de Conflans. M. d'Auvet est laissé dans le bas Rhin avec 5 B., 4 E., les volontaires de Clermont et la troupe de Cambefort, indépendamment de ce qui était déjà dans les places, et M. d'Andlau continua de commander sur la Meuse et sur la gauche de la Roer.

La réserve ne put commencer son mouvement que le 23, et arriva à Horneburg le 1er août. Les troupes marchèrent en cantonnant pour ménager le pays et diminuer les fatigues d'une route longue et pénible qu'elles avaient à parcourir (1). Le prince de Condé, par sa lettre datée de Bochum le 21 juillet, informa le maréchal de Soubise de ce retard forcé : « J'ai reçu hier votre courrier du 17, et en conséquence je ne me suis point porté à Dortmund comme

(1) *Marches des troupes du prince de Condé partant de Bochum pour Hachenburg.*

Corps de M. de Lévis. — Grenadiers Royaux, 2 ; Flamarens et Chapt (dragons), 8; volontaires du Dauphiné : le 23, *à Dortmund ;* 24, *Hagen ;* 25, *Breckerfeld ;* 26, *Ludenscheid ;* 27, séjour ; 28, *Memershagen ;* 29, *Neustadt ;* 30, *Freudenberg ;* 31, séjour ; 1er août, *Siegen.*

Corps de M. d'Affry. — Brigades de Piémont, 4 ; de Limousin, 4 ; de Puységur, 2 (10 B.) : 23, sous *Hattingen ;* 24, *Elberfeld ;* 25, *Solingen ;* 26, *Mulheim ;* 27, séjour ; 28, *Lohmar ;* 29, *Ruppichterodt ;* 30, *Wissen ;* 31, séjour ; 1er août, *Hachenburg.* Quartier général : brigade des gardes, 6 ; milices de l'état-major, 2 ; l'artillerie, l'hôpital ambulant : 23, *Hattingen ;* 24, *Wulfrath ;* 25, *Haan ;* 26, séjour ; 27, *Opladen ;* 28, *Mulheim ;* 29, *Siegburg ;* 30, *Weyerbusch ;* 31, séjour ; 1er août, *Hachenburg.*

Corps de M. de Montazet. — Brigades de Boisgelin, 4 ; de Briqueville, 4 ; d'Anhalt, 3 (11 B.) : 23, au camp *d'Hattingen ;* 24, *Schwelm ;* 25, *Richrath ;* 26, séjour ; 27, *Wisdrof* et *Flittard ;* 28, *Spich ;* 29, *Uckerath ;* 30, *Altenkirchen ;* 31, séjour ; 1er août, *Hachenburg.*

Corps de M. de Saint-Chamans. — La Gendarmerie, 8 ; brigades royales, 8 ; Berry, 8 ; l'artillerie : 23, *Essen ;* 24, *Rahn* et environs ; 25, *Calcum, Kaiserwerth ;* 26, séjour ; 27, *Manheim, Rheindorf ;* 28, *Ensen ;* 29, *Honnef ; Rheinbreitbach,* et autres villages près du Rhin ; 30, séjour ; 31, *Lentersdorf,* où il recevra de nouveaux ordres.

Corps de M. d'Auvet. — Royal-Bavière, 3 ; Dauphin, 2 ; grenadiers de Bouillon, Condé-cavalerie, 4 ; volontaires de Clermont : 23, *Essen ;* 24, *Steckrade ;* 25, *Wesel.*

c'était mon projet. J'aurais voulu pouvoir me mettre en marche dès ce matin, par ma droite; mais les préparatifs qu'exige un aussi grand mouvement; l'attente d'un convoi de Wesel, qui ne m'est arrivé qu'aujourd'hui; le temps qu'il faut pour faire passer du pain à mes avant-gardes, pour faire des ponts sur la Roer pour ouvrir la marche, pour contremander un établissement que j'avais ordonné qu'on fît à Hagen dans la vue de pouvoir m'avancer assez loin pour porter et soutenir des détachements jusque sur la communication du prince Ferdinand, m'ont forcé de rester aujourd'hui et demain ici. Je regagnerai un de ces deux jours en marchant quatre de suite dans le cours de ma route. Comme vous me paraissez d'avis que je prenne la plus commode quoique un peu plus longue, je prendrai la plus rapprochée du Rhin pour ne pas gâter le pays. Je compte marcher par division et par cantonnement jusqu'à Hachenburg, où je serai rassemblé le 1er. » (D. G., 3611, 171.)

D'Hachenburg, le prince de Condé avait encore bien du chemin à parcourir pour achever son mouvement ou donner quelque inquiétude au prince Ferdinand, au point d'empêcher ce qu'il méditait vers notre gauche. Il fallait cependant soutenir notre position jusqu'au moment où l'effet attendu des troupes du bas Rhin se serait produit. La communication était, à la vérité, rétablie par Hersfeld et la Fulda depuis la retraite de l'ennemi sur la rive gauche de l'Edder. Notre position, quoique un peu étendue, restait bonne et permettrait de remplir le principal objet : la conservation de Gottingen; mais, après ces deux points importants, notre gauche demandait une grande attention et le maréchal de Soubise s'en chargea particulièrement, passant presque tout son temps au camp d'Heslar, afin d'être prêt à s'opposer aux efforts de l'ennemi, où à l'attaquer, s'il se commettait sur la rive droite de l'Edder. Le passage de cette rivière par l'ennemi devait être regardé comme le moment décisif, ou pour nous resserrer entièrement dans

Le reste de l'hôpital ambulant : 23, *Mulheim;* 24, *Calcum;* 25, *Dusseldorf*, où il se réunira à la division du prince de Condé.

Corps de Conflans. — 23, sur les hauteurs de *Ruthen;* 24, *Arnsberg;* 25, 26, 27, sur *Winterberg,* où il cherchera à savoir ce qui se passe dans cette partie, et sur *Korbach.* Il rôdera dans cette partie jusqu'au 1er août, soit sur *Dillenburg,* soit sur *Siegen*, donnant de ses nouvelles à M. de Lévis et au prince de Condé, *à Hachenburg.*

notre position en nous fermant les débouchés, ou pour nous donner lieu de le combattre. Dans ce but, on porta de nouvelles troupes à la gauche pour veiller sur l'Edder, ou se diriger sur Marburg en cas de siège, et M. de Stainville fut chargé de cette mission. Il part, le 21, du camp retranché de Cassel, après en avoir laissé le commandement à M. de Chevert, et se rend à Melsungen où s'assembla le corps à ses ordres.

Sur un mouvement de l'ennemi, le 22, qui paraissait se prolonger sur notre communication, un nouveau renfort est porté à notre gauche, et la défense de la droite se trouve confiée aux Saxons seuls et à la brigade de cavalerie française de Royal-Roussillon. M. le maréchal d'Estrées n'avait gardé à Krumback que 3 brigades d'infanterie et 2 de cavalerie.

Le prince Ferdinand, pendant qu'il étendait sa droite, avait rassemblé les troupes couvrant sa communication avec Warburg et celles sur le Wéser, et en forma un corps concentré de troupes réglées avec beaucoup de canons et de troupes légères (1).

Le 23 de grand matin, ce corps se montra sur la basse Fulda, entre Munden et Landwerhagen, et attaqua tous les postes, tandis qu'un autre corps passait la Werra à Alt-Munden et à Laubach. Le camp retranché de Cassel était en même temps canonné par une batterie établie près de Weissenstein, au-dessous de la cascade, mais l'éloignement du camp et les épaulements nouvellement construits rendaient ses effets peu dangereux. Cette canonnade contre le camp retranché de Cassel n'est mentionnée que dans les Mémoires du général de Vaux. Aucune des pièces de la correspondance relative à l'affaire du 23 ne parle de l'attaque de ce camp. Les Saxons furent attaqués, et, après un combat très vif, l'ennemi se retira. A la suite de cet engagement, le maréchal d'Estrées adressa au ministre la lettre suivante :

(1) D'après le détail donné par les Hanovriens sur l'affaire du 23 juillet près de Lutternberge, l'ennemi avait ainsi distribué les forces qu'il destinait à prendre part à l'action : le général de Gilse, avec 4 régiments d'infanterie, en face de nos postes sur la Fulda près Speele ; le général lieutenant de Bock, à la gauche, avec 4 régiments d'infanterie, à la Glashutte ; le général lieutenant de Zastrow, avec 3 régiments, près de Wilhelmshausen ; le général-major de Wahnhausen, avec 4 B. de grenadiers, devant le poste que nous avions à Bonaforth ; le colonel de Schlieben devait se porter vers Alt-Munden, sur la Werra, pour tomber sur les derrières du corps saxon.

Le maréchal d'Estrées au duc de Choiseul.

« Krumbach, le 24 juillet 1762.

« Le 22, le prince Ferdinand fit faire dans l'après-dîner un mouvement à son armée dont l'objet paraissait être de se prolonger encore davantage sur notre communication. Ce mouvement nous engagea à porter encore des troupes sur notre gauche; le centre par là fut affaibli, et la défense de la droite fut confiée aux seuls Saxons avec 1 brigade de cavalerie française. Dans cette position le prince Ferdinand rassembla en même temps deux corps qui servaient à couvrir sa communication avec Warburg et sur le Wéser, et il en forma un de troupes réglées avec du canon et beaucoup de troupes légères, qui fit, le 23 à la pointe du jour, plusieurs attaques sur notre droite au gué de Spéele, à celui de Bonaforth, à Munden et à Alt-Munden. Le corps saxon, chargé de la défense des deux premiers gués, a fait des prodiges de valeur (1); jamais les ennemis n'ont pu forcer celui de Spéele, malgré une canonnade et une fusillade très vive qui a duré plus de deux heures; mais ayant trouvé le moyen de pénétrer au gué de Bonaforth, qui n'était pas suffisamment défendu, M. de Lusace, se voyant tourné par sa droite, après avoir fait la meilleure manœuvre, jugea qu'il était temps de songer à la retraite et forma son corps sur les hauteurs en arrière de Landwerhagen. Pendant ce temps, M. de Rochechouart, qu'on attaquait vivement à Munden, ayant été obligé de céder un moment aux efforts des ennemis, commençait à reprendre les hauteurs, faisait des sorties heureuses sur eux et leur enlevait 3 pièces de canon et un nombre de prisonniers parmi lesquels il y a quelques officiers. M. de Wertheuil, qui était à son avant-garde avec ses volontaires seulement, culbutait 12 B. ennemis. M. de Chabo s'était porté en arrière de Witzenhausen, et, n'ayant pu arriver à temps pour tomber sur les flancs des ennemis, avait

(1) *Le comte de Lusace à la Dauphine.*

« Au camp de Landwerhagen, 28 juillet 1762.

« Au reste, je ne trouve rien à vous marquer, sinon qu'il y a quatre jours nous avons eu une affaire bien chaude et coûteuse qui a tourné à la gloire des Saxons, qui se sont battus comme des lions (*). »

* Correspondance inédite de Xavier de Saxe

quitté les bords de la Werra et se rapprochait de la droite de M. de Lusace.

« J'étais resté entre Cassel et Krumbach avec 3 brigades d'infanterie et 2 de cavalerie, ne pouvant dégarnir totalement ce poste sans commettre la communication avec l'armée. Je fis sortir du camp retranché 5 B. auxquels je joignis une autre brigade d'infanterie et 2 de cavalerie, je marchais sur les hauteurs de Landwerhagen, et je trouvais M. de Lusace en présence des ennemis. Aussitôt que les troupes qu'il amenait commencèrent à arriver sur les hauteurs, je proposais à ce prince de marcher aux ennemis, ce qui fut exécuté sur-le-champ. De son avis, on se mit en marche avec le plus de légèreté possible; mais les ennemis en employèrent bien davantage à faire leur retraite; leurs troupes légères s'étaient jetées à toutes jambes dans les bois, de même que l'infanterie; et, à l'approche encore éloignée de notre cavalerie, celle des ennemis prit le même parti. Ce mouvement rapide a eu l'avantage de rester maître du champ de bataille, de dégager Munden, de prendre des prisonniers, et de faire repasser la Fulda et la Werra à l'ennemi. »

Les Saxons eurent beaucoup à souffrir dans cette journée, principalement leurs grenadiers; ils perdirent environ 1,000 tués, blessés ou prisonniers, et 11 pièces de canon.

ÉTAT DES PERTES DU CORPS SAXON.

CORPS DE TROUPES.	OFFICIERS			SOLDATS			CHEVAUX
	tués.	blessés.	prisonniers.	tués.	blessés.	prisonniers.	tués.
Artillerie	»	2	2	11	6	63	»
Garde des grenadiers	1	1	2	37	34	83	»
1er bataillon de grenadiers.	»	»	16	41	29	308	»
2e bataillon de grenadiers.	»	2	4	27	15	115	»
Princesse royale	»	3	2	34	59	62	»
Prince de Gotha	»	1	2	25	19	68	»
Prince Xavier	»	»	2	»	3	93	»
Prince Clément	»	»	2	»	»	7	»
	1	9	32	175	165	799	»
Cavalerie	2	6	9	6	28	112	124
TOTAL GÉNÉRAL	3	15	41	181	193	911	124

M. de Rochambeau venait de rejoindre l'armée avec 4 B. et 4 E. qu'il amenait du bas Rhin, et, notre gauche paraissant toujours être l'objectif du maréchal d'Estrées, il renforça le camp d'Heslar de 3 brigades d'infanterie qu'il tira de Krumbach et de la communication. Le maréchal de Soubise se trouvait ainsi à la tête de 43 B., 32 E. de cavalerie, et d'un pareil nombre de dragons ou de troupes légères.

Le 24, un corps de 15,000 ennemis se mit en mouvement, s'avança sur les villages en avant d'Homberg et attaqua les quelques troupes légères que nous y avions pour couvrir notre front. M. de Soubise fit alors ses dispositions pour recevoir la bataille; mais l'ennemi l'évita et se retira après avoir replié nos postes. Toute la journée se passa en reconnaissances, et le maréchal d'Estrées revint d'Heslar à Krumbach et ordonna quelques changements sur la droite. Le corps saxon fut porté de Landwerhagen à Krumbach, en sorte qu'il ne resta plus entre Cassel et la Werra que les troupes de Munden et les détachements de M. de Chabo. On fit en même temps marcher les gros équipages d'artillerie sur Lichtenau pour y être plus en sûreté.

Le 25 de grand matin, quelques démonstrations de l'ennemi ne permirent plus de douter d'un engagement prochain; cependant on remarqua de l'incertitude dans ses manœuvres, et, la nuit venue, il se retira sans combattre. On sut en ce moment que, la nuit précédente, M. de Luckner avait voulu emporter Hersfeld; ayant été repoussé, il s'était porté vers Fulda pour atteindre le convoi d'artillerie et de gros équipages partis de Cassel le 19, et M. de Freytag avait poussé de forts détachements entre Melsungen et Rothenburg. C'est alors qu'il fut question de prendre le parti décisif de rester dans la même position, de repasser la Fulda, ou de s'éloigner de Cassel. Embarras extrême, car de cette décision devaient dépendre la conservation de la Hesse et de Cassel, la communication du Rhin et du Mayn et le salut de l'armée; impossible de perdre de vue les ordres formels du roi, et impossible aussi de ne point envisager les dangers auxquels nous exposait leur exécution. Les fourrages commençaient à manquer au camp d'Heslar, Cassel n'avait plus de farine que pour six semaines, le pays entre la Fulda et la Werra n'offrait que des ressources très restreintes, et l'ennemi, en mouvement de tous côtés, cherchait à intercepter notre

communication avec Cassel et à gêner l'arrivage de nos vivres.

Après avoir bien examiné cette fâcheuse situation, les maréchaux se déterminèrent à envoyer du côté de Rothenburg M. de Stainville, avec 5 régiments de dragons et les hussards de Berchiny, pour atteindre M. de Luckner ou M. de Freytag; et comme toutes les apparences laissaient prévoir que nous ne serions pas attaqués, le prince Ferdinand ne voulant chercher à combattre que dans des positions avantageuses, l'armée quitta Heslar, le 25 à minuit, pour se rapprocher de Cassel (1).

Dans sa lettre datée de Krumbach le 27 juillet, le maréchal d'Estrées, exposant au duc de Choiseul la situation actuelle de l'armée, insistait de nouveau sur le danger et la difficulté de suivre les plans adoptés à Versailles. Cette lettre, empreinte de découragement débute ainsi : « Pour entrer en matière, je crois certain et prouvé qu'il n'a jamais été possible de se mettre dans une position solide entre la Diemel et l'Edder, sans danger d'abandonner très promptement notre communication avec Cassel. D'après cette vérité que peu de gens instruits contrediront, on a préféré, dans les premiers moments, d'employer la force pour intercepter les convois des ennemis qui remontaient par le Wéser. Quoiqu'on ait employé à cette entreprise un nombre suffisant de troupes, elle n'a pu être exécutée, et, les diversions vers le pays de Brunswick ne pouvant être assez menaçantes, le prince Ferdinand n'en a pas pris d'inquiétude. Dans cette circonstance il m'a paru qu'il n'y avait de parti à prendre que de rassembler toutes nos forces pour se mettre en état de faire la guerre, mais désavantageusement, n'étant pas possible de rien faire quand on est divisé par l'obligation d'assurer différents points également intéressants, Cassel, notre communication et les moyens de faire vivre la cavalerie vers Gottingen. »

Après quoi il ajoutait : « S'il est des moyens quelconques de demeurer proche de Cassel, il faut les employer; le maréchal de Soubise s'en est occupé et s'en occupera avec tout le zèle et l'activité

(1) Le maréchal de Soubise, rendant compte au duc de Choiseul des événements de ces dernières journées, dans une lettre datée de Krumbach le 27 juillet, finit par cette conclusion : « Nous avons cherché à combattre, l'ennemi s'y est refusé; nous serons occupés à faire naître une nouvelle occasion, et je souhaite qu'elle se présente bientôt. Les ennemis ont marché de leur côté; on voit leur camp principal près de Werkel... » (D. G., 3611, 220.)

dont il est capable. Il a bien voulu se charger des détails de l'armée; celui-ci dépasse mes forces, et j'ai peine à croire qu'il y ait de la possibilité à remplir ce projet. Quant à la marche sur Ziegenhain, l'ordre que nous avons reçu du roi en a suspendu l'exécution, et je vous avoue que je vois à regret qu'elle n'ait pas eu lieu. »

Enfin il terminait sa lettre en faisant part au ministre de son état de fatigue et de maladie : « Je suis très incommodé, et les cinq journées qui ont précédé celle-ci ont beaucoup augmenté mes maux; j'ai toujours été en mouvement sans avoir dormi une heure par nuit; je suis si fatigué que j'ai de la peine à croire que je puisse y résister... Les soupçons que j'avais qu'il ne m'était pas possible de supporter les mouvements forcés d'une campagne n'étaient que trop fondés; mais mon zèle et mon obéissance ont combattu tous mes préjugés contraires. En faisant plus que je ne le puis, je ne remplis pas encore tous les objets où je voudrais vaquer pour soulager M. le maréchal de Soubise, et il est bien à craindre que je ne reste tout à coup sans pouvoir agir, m'étant trouvé mal plusieurs fois depuis six semaines et nommément hier, deux fois pendant la marche... » (D. G., 3611, 214.)

Dans une autre lettre du même jour adressée aussi à M. de Choiseul, le maréchal d'Estrées, lui parle de la journée du 23 et des pertes des Saxons (1). Puis, revenant à ce qui fait toujours l'objet de ses préoccupations, il ajoute pour terminer : « Puisque le plus sûr moyen de nous ouvrir une porte en combattant à Homberg et en marchant à Ziegenhain nous a été permis, les autres moyens de sortir d'ici sont assez difficiles. Il faut que le roi nous donne promptement la permission de nous éloigner de Cassel quand nous le jugerons à propos, et que nous cherchions les moyens de marcher vers le prince de Condé, par un chemin ou par un autre, dans le moment que son arrivée donnera quelque jalousie à l'ennemi. » (D. G., 3611, 219.)

(1) Dans le rapport donné par les Hanovriens sur cette affaire du 23, on lit : « Le général Gilse a pris plus de 300 hommes; le général de Bock, 6 canons et 600 hommes; le général de Zastrow, 3 canons et 400 hommes; le général-major Walthausen, 2 étendards, 6 canons et 500 hommes, et le colonel de Schlieben, 1 étendard et 100 hommes... »

De son côté, le maréchal de Soubise, s'adressant à la même date au duc de Choiseul, ne croyait pas devoir lui cacher les embarras et les dangers de la situation; il se montrait néanmoins plein de fermeté et résolu à suivre les volontés du roi : « Soyez bien certain que je ne m'épargne pas pour mettre en usage toutes les ressources imaginables et chercher à conserver Cassel pendant les trois mois que vous jugez nécessaires. Je ne vous cacherai pas que l'armée pourra courir de grands risques; le prince Ferdinand ne veut combattre que dans des positions très avantageuses; la rareté du fourrage va se faire sentir; il est même nécessaire de songer aux farines, qui s'épuiseront avant l'époque indiquée. Si les ennemis s'attachent à nous fermer les chemins et à nous resserrer, l'embarras augmentera; mais je vous promets fermeté et constance... Si les ennemis remontent la Fulda, il faut s'attendre qu'ils nous donneront de l'inquiétude pendant quelques jours; mais l'arrivée du prince de Condé ne leur permettra pas de fermer tous les passages, ou du moins nous donnera des facilités pour les ouvrir avec avantage. Les ennemis seront plus occupés de nous resserrer près de Cassel que de songer à attaquer Gottingen; aussi je ne doute pas que cette place ne soit conservée jusqu'au 20 août, comme vous le désirez. Si l'on était occupé du salut de l'armée, il est certain qu'elle serait dans une position plus assurée à Ziegenhain qu'ici; sa retraite serait toujours facile et décidée, au lieu qu'elle est compromise; mais le prix que vous attachez à la conservation de Cassel pendant trois mois est d'un tel poids qu'il faut courir quelque risque... » (D. G., 3611, 221.)

La nouvelle position que l'on venait de prendre n'annonçait que trop à l'ennemi une défensive décidée de notre part. C'est ce que le cabinet de Versailles recommandait aux maréchaux, ainsi que le témoigne la lettre suivante.

Le duc de Choiseul au maréchal de Soubise.

« Paris, le 26 juillet 1762.

« Nous avons envoyé notre dernier mot à l'Angleterre; il doit être arrivé avant-hier. Je compte que d'ici huit jours nous aurons

la réponse. Si la paix est faite, les évacuations ne souffriront pas de difficultés; si elle est manquée, le roi sera disposé à vous laisser, M. le maréchal d'Estrées et vous, les maîtres de vos mouvements, et ne vous recommandera que l'attention de perdre aussi peu de magasins et de munitions de guerre qu'il vous sera possible. Je vous demande donc en grâce encore quinze jours de bonne contenance, et alors le sort de la campagne et de l'Europe sera décidé. L'Espagne a été cause d'un retard, mais tout est actuellement en règle. »

Maître absolu de tout le cours de l'Edder et de la rive gauche de la Fulda, l'ennemi ne tarda pas à profiter de notre retraite derrière cette rivière, en étendant sa droite afin de couper entièrement notre communication avec le Mayn. Dès le lendemain de notre départ d'Heslar, le corps de lord Gramby l'occupa; celui de M. de Freytag s'allongea sur la droite des Anglais, masqua Melsungen et continua à porter des détachements jusqu'à Rothenburg.

M. de Luckner, qui, après son insuccès d'Hersfeld, s'était dirigé sur Fulda, surprit cette ville, où il n'y avait qu'un dépôt de malades, et enleva des sommes considérables (1). Le convoi d'artillerie courait de grands risques; mais M. de Gilse, chargé de la conduire, instruit de la marche de M. de Luckner, changea son itinéraire, et, malgré la difficulté du pays qu'il avait à traverser, arriva à destination le 29.

M. de Stainville, en partant d'Heslar, prit la route de Spangenberg, d'où, traversant le milieu du pays entre la Fulda et la Werra, par Connefeld, il occupe Hersfeld et campe sur la hauteur du Pétersberg. Jusqu'alors il n'avait rempli qu'une partie de sa mission; M. de Luckner étant à Fulda, nous ne pouvions plus communiquer que par Wurzburg, et encore non sans danger; quelques courriers nous parvinrent avec beaucoup de peine par Vacha, et d'autres furent protégés par les détachements que M. de Stainville envoya dans la haute Fulda ; mais il fallait rétablir entièrement le passage pour permettre le transport des farines que nous tirions de Francfort.

Le prince de Condé avait prévu les ordres qui lui étaient don-

(1) D'après le rapport de l'ennemi, il nous y aurait pris 400 recrues avec 200 officiers, qu'on transporta à Hanau le 26, et il se serait emparé de 300 bœufs gras.

nés (1). Son infanterie ayant été réunie à Hachenburg le 1er août, et sa cavalerie cantonnée dans les villages voisins, il se décida à continuer sa marche sur Driedorf et ensuite sur le ruisseau qui passe à Salzboden, entre Giessen et Marburg, où on lui annonçait qu'il pouvait prendre une position avantageuse.

Le 2, le corps marcha donc d'Hachenburg sur Hohn, et les troupes légères furent poussées sur la Dill.

Le 3, il arrivait à Roth, où on devait séjourner pour distribuer du pain; mais, venant de recevoir le courrier du maréchal, il retarda la distribution d'un jour et se porta, le 4, à Hohensolms. Cette diligence devenait d'autant plus nécessaire, qu'on savait le prince héréditaire campé à trois lieues de Marburg, et que M. de Luckner pouvait facilement le joindre. Ce dernier, après avoir pillé Fulda, s'était replié sur Alsfeld, et, en faisant sa jonction, il aurait pu s'opposer à l'exécution des mouvements prescrits au prince de Condé. C'est ce qu'explique très bien la lettre du prince au maréchal de Soubise : « Je puis vous assurer, lui écrit-il de Roth, le 3 août, qu'il est impossible d'employer une plus grande diligence que celle que je fais, et que je force tout moyen pour arriver; aussi mes troupes sont-elles fort fatiguées. J'avais compté séjourner ici demain pour prendre mon pain qui m'arrive de Coblentz ; mais le désir de vous satisfaire me fait retarder la distribution d'un jour et prendre le parti de marcher encore demain et de faire six lieues pour arriver à Ho-

(1) Ces ordres, datés de Krumbach le 28 juillet, invitaient le prince à se porter à Giessen le plus promptement possible; ensuite sur l'Ohm, et à avancer ses troupes légères sur Ziegenhain, d'où il verrait l'effet que produiraient sur l'ennemi ses mouvements en avant. Les ennemis ayant formé leurs établissements sur l'Edder et pouvant faire des marches rapides sur lui, il ne devait point se commettre à aucune affaire jusqu'au moment de la réunion de l'armée. Si cependant sous le feu de Ziegenhain il trouvait une position qui lui permît d'attendre des forces supérieures, il s'y établirait et jetterait ses troupes légères sur sa droite pour couvrir Hersfeld et communiquer avec l'armée. Les objets qu'il doit se proposer sont : 1° d'obliger, par son mouvement sur l'Ohm et Ziegenhayn, milord Gramby à repasser au moins la Schwalm; 2° de nous donner les moyens, par là, de marcher par notre gauche pour nous relier à cette place, soit par la ligne la plus courte, soit en faisant un détour par Hersfeld; 3° de se placer toujours de manière qu'en cas de malheur à l'armée, ou d'obligation d'aller passer la Fulda fort au-dessus d'Hersfeld, il pût retarder la marche des ennemis par ses troupes légères, et se conserver les moyens de se replier sur Bergen pour nous donner le temps de gagner Francfort afin de nous y rassembler et nous reporter en avant. (D. G., 3611, 226.)

hensolms. Il me sera impossible de n'y pas séjourner, ma cavalerie ayant marché cinq jours de suite, et le reste des troupes quatre... Je serai le 2 ou le 3 août sur la Dill... Je la passerai demain. Je me remettrai en marche, le 6 et le 8, sur l'Ohm. Il n'est pas douteux que les ennemis veulent s'opposer à mon passage; M. de Gantès me mande que le prince héréditaire est campé avec 15,000 hommes à Todtenhausen. J'imagine qu'il va se porter sur l'Ohm pour m'en défendre le passage; que voulez-vous que je fasse dans cette occasion? Ordonnez-vous que j'aille passer sur la haute Ohm pour regagner après cela Hersfeld, laissant le prince héréditaire à Kirchhayn à portée d'augmenter l'embarras de nos communications? Il me semble que cela serait contraire au projet que vous avez de vous servir de moi pour la rétablir. Voulez-vous que je reste devant lui à l'occuper? Voulez-vous que je l'attaque, si j'y trouve de la possibilité? En tout, il me paraît difficile, dans la situation où sont les choses, que je puisse vous joindre sans me commettre à combattre. Je vous amène 20,000 hommes qui ne demandent pas mieux... Je laisse M. de Conflans entre la haute Ohm et le haut Edder; je crois qu'il ne peut être mieux placé pour inquiéter les derrières du prince héréditaire. Il fait une pluie continuelle, et vous connaissez le pays que j'ai à traverser; cela ne facilite pas nos marches. »

La liberté de nos communications dépendait des manœuvres de M. de Stainville et surtout de l'arrivée du corps du prince de Condé. En supposant que cet objet ne fût pas rempli, il était vraisemblable que nous serions forcés d'abandonner les environs de Cassel, et notre marche devenait très embarrassante. Si on abandonnait, à la droite, la Werra, Munden et la basse Fulda, nous perdions tous les moyens de voir venir les ressources qui pouvaient nous permettre de rester longtemps dans notre position. Si on quittait Melsungen, à la gauche, l'ennemi s'y serait placé, et c'en était fait de la seule route par laquelle le prince de Condé pouvait espérer de faire sa jonction. On était arrivé au moment le plus critique (1), et tout espoir se reportait sur le corps du bas Rhin; malheureusement, il était impossible d'être rassemblé à Hachenburg avant le 1er août.

(1) Le maréchal d'Estrées ne se faisait pas d'illusions à cet égard, comme on s'en

Les moments devenaient d'autant plus précieux, que le prince héréditaire arrivait à Stadtberg le 29, et que ce secours mettait le prince Ferdinand en mesure d'entreprendre une action ou de renforcer ses détachements sur nos communications. L'ennemi jetait déjà sur la rivière d'Ohm des postes dans tous les châteaux; M. de Soubise ordonna alors au prince de Condé de ne point séjourner à Hachenburg, de s'approcher de Giessen, de se porter le plus tôt possible vers Schwartzenborn ou Homberg, et de pousser ses troupes légères sur Ziegenhain afin de voir l'effet que produirait ce premier mouvement. Il lui prescrivait en outre de chercher une position qui, sans se commettre, le mît à portée de communiquer avec l'armée par Hersfeld, tout en nous donnant la facilité de réunir toutes les forces aux environs de Ziegenhain, soit par la route directe, soit en faisant un détour par Hersfeld.

Le prince de Condé ne doutait point que ce ne fût le projet du prince héréditaire, et envisageait les obstacles qu'il pouvait rencontrer sur la rivière d'Ohm; il demande, le 3, de nouveaux ordres à M. de Soubise pour savoir si, dans ces circonstances, il devait passer par la haute Ohm et gagner ensuite Hersfeld, laissant le prince héréditaire à Kirchhayn avec la liberté d'augmenter les em-

créait à Versailles; on lit dans la lettre qu'il adressait de Krumbach, le 3 août, à M. de Choiseul : « Il s'en faut bien que l'on puisse mettre ici 100 B. et 100 E. à portée de se rassembler. La nécessité de garder différents points, celle des fourrages, l'objet mal rempli de conserver nos communications, toutes ces considérations font que l'armée du roi tient au moins vingt lieues de sa droite à sa gauche. Elle a sa gauche à Hersfeld, où est M. votre frère avec 32 E. et 8 B. qui vont le joindre; sa droite est à Munden et un flanc sur la Werra, non comprises les garnisons de Gottingen et de Cassel. » (D. G., 3612, 22.)

Dans une autre lettre du même jour, le maréchal disait :

« Si l'honneur des généraux, la valeur des troupes, même la volonté du roi peuvent faire désirer de combattre, ce ne peut être qu'après avoir pris une position qui assure la retraite de son armée en cas d'événement malheureux, et les moyens de la faire subsister. La marche sur Homberg, qui immanquablement aurait eu tous ces avantages, ne peut plus s'exécuter; il faut donc sous cinq jours se mettre à portée, soit par Hersfeld, soit par Fulda, de joindre le prince de Condé, soit en arrière de l'Ohm, soit derrière la Lahn. L'état de nos subsistances, de notre argent, de nos viandes, l'interruption de nos courriers, qui depuis douze jours nous laisse sans communications avec Versailles, nous engagent également à prendre une détermination. J'ai lieu de croire que ce ne sera pas trop tôt, et que plus nous donnerons à l'ennemi les moyens de se préparer, plus il agira vivement contre nous, et peut-être au point d'empêcher de nous rassembler près Giessen. »

barras de notre communication; ou bien, s'il devait rester devant l'ennemi pour l'occuper ou l'attaquer. Il était difficile au corps du bas Rhin, dans l'état où étaient les choses, de joindre l'armée sans s'exposer à combattre.

En attendant la réponse aux ordres qu'il demandait, et que la difficulté des communications devait retarder, le prince de Condé ne voulut perdre aucun instant pour s'approcher de l'Ohm; il marche, le 4, à Hohensolms, où il arrive après une marche de six lieues, et y séjourne pour la distribution des vivres et pour prendre un repos nécessaire. Le corps du bas Rhin venait de franchir une distance de quarante-neuf lieues en onze jours par des chemins très difficiles et malgré des pluies continuelles. M. de Conflans resta entre la haute Ohm et le haut Edder pour être à même de mieux inquiéter les derrières de l'ennemi.

Le prince héréditaire manœuvra de manière à se porter des environs de Wetter à Langenstein près Kirchhayn, et le 5, en apprenant ce mouvement, le prince de Condé, pour remplir ses premières instructions qui consistaient à ouvrir les communications sans se compromettre, s'avance vers les sources de l'Ohm et marche, le 6, de Hohensolms à Altbuseck; le 7, son corps campe sur les hauteurs de Stangeronde, près Grunberg. L'avant-garde, aux ordres de M. de Lévis, fut placée à Bernsfeld pour éclairer l'Ohm; M. de Viomesnil alla à Allendorf et Nordecken; M. de Chamborant fut poussé du côté de Lauterbach et Sehlitz, afin de communiquer par Hersfeld avec la gauche de l'armée. Un détachement, commandé par M. de Pollerestcky, entra dans Homberg et y fit des prisonniers; mais le château se trouvant bien gardé, il dut se retirer.

En arrivant à Grunberg, le prince de Condé fut prévenu que le prince héréditaire avait passé l'Ohm et qu'il campait près de Gross-Seelheim. Ce mouvement eût été inquiétant s'il avait été effectué; mais on sut bientôt que c'était sur les hauteurs d'Homberg que l'ennemi était campé; il occupait toujours les châteaux et postes qui fermaient le pays depuis l'embouchure de l'Ohm jusqu'au Vogelsberg. M. de Wurmser attaqua celui d'Ulrichstein; mais ne s'étant pourvu que de moyens insuffisants, il ne put réussir. Alors M. d'Affry y marcha, la nuit du 8 au 9, avec du gros canon et un détachement considérable; après une heure de canonnade, la gar-

nison capitula. M. de Lévis fit des démonstrations sur l'Ohm, et le prince héréditaire se mit en bataille pour défendre le passage; en même temps M. de Flamarens, avec des troupes légères et des dragons, passait la rivière à Burggemunden pour éclairer la gauche de l'ennemi.

M. de Chamborant, ne trouvant personne du côté de Schlitz, rejoignit, le 9, le prince de Condé.

Pendant ce temps M. de Conflans s'emparait, le 8, après une vive résistance, du poste de Battenberg sur l'Edder, où il fit des prisonniers, et, deux jours après, il emportait, l'épée à la main, la ville de Frankenberg.

Ces succès donnaient la facilité de porter des détachements sur la communication des ennemis avec Fritzlar. C'était tout ce qu'on pouvait espérer pour cette gauche. On aurait beaucoup gagné en l'obligeant, par une diversion, à s'affaiblir pour couvrir ses communications ou à se rapprocher du prince Ferdinand; mais, secondé par M. de Luckner toujours à Alsfeld, le prince héréditaire fit de si bonnes dispositions, que sa communication, quoique exposée aux courses de M. de Conflans et aux sorties de la garnison de Ziegenhain, ne fut point troublée, et il put rester tranquillement dans son camp de Homberg.

En même temps que M. de Soubise prescrivait au prince de Condé de se rapprocher, il donnait, le 28 juillet, ordre à M. de Rochechouart de pousser vers la Diemel sur les établissements des ennemis. Nous détruisîmes leurs magasins, et le corps de Scheileben dut se retirer sur Hoxter, que M. de Rochechouart aurait emporté s'il ne s'était affaibli par les détachements envoyés sur la Diemel. Après cette expédition, les troupes rentrèrent dans leur camp le 1er août.

L'ennemi avait toujours conservé ses plus grandes forces entre le ruisseau de Rohr-Bach et Breiteimbach, en face de notre droite. Cette partie méritait plus d'intérêt que notre gauche et devait décider du sort de l'armée. Lord Gramby tenait vis-à-vis de Melsungen; M. de Freytag était à Neu-Morschen; il y avait des détachements à Rothenburg, un plus petit camp à la cascade, et un autre à Duremberg; et, depuis l'expédition de MM. de Rochechouart et de Lostanges sur Carlshafen et Hoxter, le prince Frédéric de Brunswick, avec un corps, arrivait à Geismar pour couvrir la basse Diemel et

le Wéser. L'ennemi se retranchait; nous faisions de même dans la position que nous occupions depuis la retraite d'Uslar, et il y eut quelques canonnades très vives, mais peu meurtrières pour nous.

M. de Stainville, après quelques jours passés à Hersfeld, s'était replié sur Bebra, où il se trouvait le 8, et où il fut rejoint par des détachements que le prince de Condé avait envoyés sur Rothenburg, par la légion Royale, que M. de Guerchy lui avait fait passer de sa gauche, et par 8 B. des grenadiers de France et Royaux partis de Cassel; ce qui formait en tout un corps de 32 E. et 8 B.

Dans ces circonstances, M. le prince de Condé reçut, le 10, à Grunberg, la réponse de M. de Soubise à sa lettre du 3. Elle lui prescrivait de se borner à prendre une position près de Giessen, et de ne point attaquer le prince héréditaire sans une occasion favorable; il l'informait, en outre, qu'attendant des nouvelles de Versailles, le 11 ou le 12, on prendrait alors un dernier parti; que, si la jonction devenait nécessaire, il serait informé des mouvements que l'armée ferait en conséquence. Lorsque M. de Soubise écrivit cette lettre, il ignorait que le prince de Condé s'était porté aux sources de l'Ohm et se trouvait beaucoup plus avancé vers l'armée qu'il ne le pensait; ce fut le 11 seulement que les maréchaux en furent instruits.

L'arrivée de la réserve du bas Rhin à Grunberg ne rendait la position de l'armée ni moins fâcheuse ni moins embarrassante. Une lettre de M. de Choiseul du 26 juillet annonçait, il est vrai, que huit jours après on devait recevoir à Versailles les dernières résolutions de l'Angleterre sur la paix, et que, si elles n'étaient pas favorables, le roi laisserait les maréchaux maîtres absolus de leurs mouvements; mais, en attendant, S. M. exigeait d'eux de se maintenir encore pendant quinze jours dans leur position. Ce terme menait ainsi jusque vers le 12, et pendant ce laps de temps les fourrages s'épuisaient, les farines n'arrivaient point, et les ennemis pouvaient nous resserrer de plus en plus et même mettre obstacle à l'exécution de notre mouvement pour joindre les troupes du bas Rhin. Les maréchaux pensaient que, dans de telles circonstances, il ne pouvait être question de prendre la position d'Immenhausen indiquée dans un mémoire que le duc de Choiseul leur adressa. Le manque absolu de ressources dans les plaines de Grebenstein et de Hohenkirchen ne permettait pas de suivre le plan indiqué.

Le 8, l'armée ennemie se mit en bataille devant tous les points faibles de notre ligne et vis-à-vis des débouchés par lesquels nous pouvions aller à elle. En même temps qu'il déployait ainsi ses forces, le prince Ferdinand ordonnait un grand feu d'artillerie sur notre gauche, surtout contre le camp de M. de Guerchy, mais sans résultat, et faisait passer un gros détachement d'Anglais dans une presqu'île formée par la Fulda au-dessus de Guckshagen, près de Buchenwerra. Ce détachement se retrancha et sembla vouloir établir une tête de pont, ce lieu étant favorable à un passage.

M. de Flavigny marcha, dans la nuit du 8 au 9, avec la brigade de Lyonnais, contre ce détachement, qu'il attaqua à la baïonnette; mais il ne put se rendre maître du poste, déjà abrité par des abatis. Cette affaire coûta environ une centaine d'hommes tués ou blessés (1).

Ces manœuvres de l'ennemi durèrent trente-six heures, avec quelques simulacres d'attaque sur les Saxons à la droite, et sur les brigades de Lyonnais et de Champagne à la gauche; mais, le 10 au matin, dès que le brouillard fut dissipé, on vit ses troupes dans la même position, excepté la droite, qui du ruisseau de Werckel s'avançait près de la Fulda jusqu'à hauteur de Brunslar, d'où sa ligne s'étendait sur les hauteurs de Gudensberg, laissant ce village derrière elle et gagnant par la gauche la gorge de Niedenstein.

Pendant ce mouvement, l'armée française se préparait à recevoir le combat; mais tel n'était pas le projet du prince Ferdinand. On ignorait que le prince Frédéric, à Geismar, passait en ce moment le Wéser et marchait vers Gottingen; aussi quelle fut la surprise

(1) *Le maréchal de Soubise au duc de Choiseul.*

« Krumbach, le 10 août 1762.

« Depuis avant-hier matin les ennemis sont en mouvement et manœuvrent devant nous; ils ont passé trente-six heures en bataille vis-à-vis de tous les points les plus faibles de notre position et des débouchés par lesquels nous pouvions aller à eux. Ils ont fait un grand feu d'artillerie, surtout à notre gauche où nous tenons les ponts de Melsungen et de Rohrenfurth; mais sans aucun effet. La brigade de Lyonnais a eu une escarmouche assez vive hier matin au village de Walrode, au-dessus de Gucksagen. Les Anglais avaient fait passer pendant la nuit un gros détachement dans une presqu'île de la Fulda soumise aux hauteurs d'Ellenberg: M. de Flavigny les a fait attaquer, et nos grenadiers les ont poussés très vivement, la baïonnette au bout du fusil, jusque dans des abatis qui leur servaient de retranchement. » (D. G., 3612, 76.)

d'apprendre qu'il avait dépassé cette place et paraissait sur la haute Werra du côté d'Eschwège. On lui prêta d'abord l'intention d'empêcher de tirer des vivres d'Hersfeld et de la Thuringe ; mais bientôt un plan plus important se laissa deviner quand on sut par M. de Stainville, à Bebra, que lord Gramby passait, le 8, la Fulda dans les environs de Melsungen.

Il y avait lieu de croire que les Anglais, de concert avec le corps du prince Frédéric, allaient agir entre la Fulda et la Werra et nous fermer les passages vers les sources de la Fulda. M. de Castries (1) fut immédiatement envoyé avec de l'infanterie et des carabiniers sur Gross-Almerode et Witzenhausen, où il devait réunir les troupes de M. de Chabo pour attaquer le prince Frédéric ; mais celui-ci s'était porté rapidement par sa gauche sur Wanfried, laissant Gottingen à sa droite et n'ayant envoyé que des détachements à Echwège, et il avait pris sur les hauteurs de la rive droite de la Werra une position inattaquable. La garnison de Gottingen avait envoyé sur ses derrières des détachements qui enlevèrent quelques prisonniers et des équipages. Le prince ne resta pas longtemps dans sa position de Wanfried, et quelques jours après il s'éloigna de la Werra (2).

M. de Castries, rappelé avant même la retraite de Wanfried, fut envoyé sur la gauche pour agir de concert avec M. de Guerchy, et M. de Chabo resta seul devant l'ennemi. Notre gauche avait en ce moment son flanc entièrement découvert par l'abandon de Bebra, d'où M. de Stainville, se croyant séparé de l'armée par lord Gramby, qu'on disait avoir passé la Fulda, s'était retiré pour se joindre au prince de Condé ; nouvelle heureusement sans fondement, car ce n'étaient que quelques détachements du corps de M. de Freytag, que MM. de Guerchy et de Castries firent replier en grand désordre, et la communication avec Hersfeld fut ainsi rétablie. M. de Stainville s'arrêta alors aux environs de cette ville et fut rejoint par M. de Chamborant; il eut ordre de la sou-

(1) Maréchal général des logis de la cavalerie, 16 avril 1759 ; à l'armée du bas Rhin et commandant la cavalerie, 1761 ; gouverneur de la Flandre et du Hainaut; ministre de la marine, 1780 à 1787 ; maréchal de France, 13 juin 1783 ; émigre en 1791 ; mort à Wolfenbuttel le 11 janvier 1801. Nerf, force de volonté, honnêteté. (D. G.)

(2) C'est vers le 11 août qu'il se retira.

tenir, car il était de la dernière importance de la conserver comme seul point sur lequel on pourrait se diriger si les circonstances forçaient à nous éloigner de Cassel (1).

Le prince de Condé, toujours à Grunberg (2), s'y retranchait en attendant le moment favorable d'attaquer le prince héréditaire à Homberg, ou de changer de position. Le prince de Soubise, sentant de plus en plus l'extrémité de la situation de l'armée, ne perdait pas de vue le projet de la marche sur Hersfeld, et pour la favoriser manda, le 10, au prince de Condé de s'approcher de cette place en occupant Alsfeld. Le prince de Condé fit à ce sujet plusieurs observations, demanda de nouveaux ordres et à rester dans la position de Grunberg. S'occupant principalement de sa communication avec M. de Stainville et de la sûreté de la Wettéravie, il avait renforcé la garnison de Marburg et envoyé 2 B. à Francfort.

Le prince de Condé au prince de Soubise.

« Grunberg, le 13 août 1762.

« J'ai reçu toutes vos lettres des 6, 7 et 10... Je ne vous ai point écrit depuis le 7 par l'embarras de vous faire parvenir les miennes, surtout ayant su le prince Frédéric à Eschwège... Le 8, M. de Conflans s'est emparé de Battenberg. Le 9, j'ai pris le château d'Ulrichstein. Le 10, M. de Conflans a emporté Frankenberg.

« J'ai reçu, le 9, la lettre de M. de Stainville, de Bebra, par laquelle il me mande que milord Gramby a passé la Fulda, que le prince Frédéric est à Eschwège et qu'étant absolument coupé d'avec vous, il va chercher à me joindre. Il me manda, le 11, d'Hersfeld, que M. de Chamborant l'avait joint et qu'il tentait de s'éloigner

(1) Voir la lettre de M. le prince de Condé au prince de Soubise, du 13 août.

(2) *Le prince de Condé au duc de Choiseul.*

« Grunberg, le 12 août 1762.

«... M. de Conflans, à qui j'avais mandé de se porter à Frankenberg, le croyant évacué, y a trouvé les ennemis, les a attaqués et a emporté la ville d'assaut, y a pris 140 hommes, 3 officiers et 4 pièces de canon... On ne peut pas se mieux conduire que ce corps n'a fait depuis le commencement de la campagne; il a joint la sagesse à la valeur la plus décidée. M. Bernard, capitaine de ce régiment, qui s'était distingué l'avant-veille à l'attaque de Battenberg, est encore entré le premier dans Frankenberg et mérite une marque de bonté du roi. » (D. G., 3612, 117.)

de ce poste, si mauvais qu'il y avait tout à craindre pour lui. Ce matin je reçus une lettre de lui, datée d'hier, par laquelle il me mande que vous lui recommandez fort de soutenir Hersfeld; j'en vois la raison par votre lettre du 10, où vous me marquez que vous projetez de vous y porter avec toute l'armée. Le mouvement que vous me marquez sur Alsfeld me paraît bien difficile; vous allez en juger :

« M. le prince héréditaire campe à Homberg, occupant Amœneburg, et M. de Luckner l'a joint hier, j'en ai la certitude. Si je passe l'Ohm pour m'approcher d'Alsfeld, je fais une marche en prêtant le flanc de très près au prince héréditaire, qui est à présent aussi fort que moi, et je m'expose à un combat; mais ce n'est pas là le plus grand inconvénient. Si vous l'ordonnez, nous le risquerons volontiers, nous ne demandons pas mieux; mais d'où vivrais-je? Je tire mon pain de Giessen; il sera facile aux ennemis campés à Homburg d'intercepter mes convois. M. de Stainville vous a mandé le peu de ressources qu'il y a à Hersfeld; il n'y a rien du tout à Fulda; il ne me reste donc qu'à tirer de Francfort, j'en serai fort loin, et d'ailleurs, dès que j'aurai passé l'Ohm, je découvre toute la Wettéravie, et rien n'empêchera le prince héréditaire de porter des détachements jusqu'aux portes de Francfort. Je ne vous parle pas de l'impossibilité où ce mouvement me mettrait de me reporter sur le bas Rhin, s'il en était besoin, parce qu'il est constant que le prince Ferdinand n'est occupé dans ce moment-ci que de vous faire quitter la Hesse et que c'est vers vous que toutes nos vues doivent se porter... » (D. G., 3612, 172.)

Le 14, les maréchaux, à la réception des ordres qu'ils attendaient avec tant d'impatience et qui les laissaient entièrement libres de leurs mouvements (1), résolurent de marcher sur Hersfeld le 16. Le

(1) Voici en quels termes le duc de Choiseul, au nom de S. M., rendait aux maréchaux la liberté de leurs mouvements :

Le duc de Choiseul au maréchal d'Estrées.

Paris, le 6 août 1762.

« Vos lettres représentent si bien les fâcheuses circonstances dans lesquelles l'armée du roi pourrait se trouver, si contre nos conjectures l'arrivée du prince de Condé avec un corps de 20,000 hommes ne rétablissait pas votre communication avec Francfort et le Mayn, que je n'hésite pas à vous mander que S. M. trouvera bon le parti que vous croirez devoir prendre relativement au bien de son

maréchal de Soubise écrivit immédiatement à Versailles pour annoncer cette résolution.

Le maréchal de Soubise au duc de Choiseul.

« 14 août 1762.

« Nous comptons mettre l'armée en mouvement le 16 au soir et la diriger sur Hersfeld, où nous passerons la Fulda; M. de Vaux sortira de Gottingen le même jour. Je viens d'écrire à M. de Stainville et à M. de Castries pour concerter entre eux une position qui les mette à portée d'attaquer le prince Frédéric de Brunswick, qui s'est avancé sur la haute Werra. Cette opération peut se faire au moment où l'armée s'approchera de Hersfeld; M. de Vaux attaquerait à la rive droite de la Werra, ou du moins se trouverait à portée de couper la retraite aux ennemis; si le prince Frédéric se retire, les différents détachements rejoindront l'armée. Aussitôt que notre position sera assise, nous chercherons à reprendre l'offensive, et vous pouvez juger, Monsieur, combien nous devons le désirer. Aucun de nos détachements n'a pu percer jusqu'à M. le prince de Condé; sa dernière lettre est du 7... J'espère que dans peu de jours la scène changera... »

De son côté, le maréchal d'Estrées écrivait le même jour au ministre, lui accusant réception de sa dépêche; mais il se montrait moins confiant dans l'avenir, et il déplorait qu'on n'eût pas pris plus tôt le parti qu'on venait enfin d'adopter. « Cette dépêche, disait-il à M. de Choiseul, nous mettra à notre aise pour Gottingen, puisqu'elle nous laisse la liberté d'en retirer la garnison et d'abandonner Cassel à ses propres forces; mais tous les inconvénients

service; elle vous laisse donc le maître de manœuvrer à votre volonté, et elle est persuadée que de concert avec le maréchal de Soubise vous vous déterminerez à celui qui vous paraîtra le plus avantageux.

« Il eût été à désirer, pour la politique, que vous eussiez conservé Cassel et Gottingen jusqu'au mois de novembre; mais votre position et celle des ennemis ne pouvant vous en donner le moyen, le roi consent à l'évacuation de Gottingen, et consentirait même à celle de Cassel, si elle devenait absolument nécessaire au projet de réunion de son armée du haut Rhin avec le corps aux ordres du prince de Condé et à la sûreté de la communication avec Francfort et le Mayn, d'où vous devez tirer les ressources indispensables à la subsistance de vos troupes. » (D. G., 3612, 47.)

prévus à l'époque du 16 juillet, et qui devaient être la suite d'un plus long séjour de l'armée du roi proche Cassel, ne se sont que trop réalisés et les ennemis ont employé tous les moyens possibles pour intercepter nos communications et nous resserrer dans nos mouvements; c'est à quoi ils n'ont que trop bien réussi en faisant des retranchements sur tous les points les plus essentiels, de façon que la marche sur Ziegenhain par le chemin le plus court est devenue totalement impossible. C'est cependant le point où vous proposiez d'établir la tête de nos quartiers d'hiver et duquel vous me paraissez vous occuper encore aujourd'hui. Je désire pouvoir y réussir. Nous ignorons dans ce moment où est le prince de Condé, qui sûrement n'a pu et ne pourra passer l'Ohm, le prince héréditaire étant posté sur les hauteurs de Kirchhain et d'Homberg; par conséquent il ne pourrait sans se commettre se rapprocher d'Alsfeld tant que nous serons à la rive droite de la Fulda. Si nous sommes forcés de marcher jusqu'à Fulda, alors nous ferons nos derniers efforts pour effectuer une jonction plus ou moins rapprochée avec le prince de Condé; je prévois qu'elle ne pourra être que dans la direction d'Ulrichstein et de Grunberg; mais ce ne sont que des aperçus éloignés de ce que nous avons à faire, et il serait bien difficile dans ce moment-ci de vous dire quels seront nos mouvements ultérieurs; les moments perdus à la guerre se réparent difficilement. Les ennemis préparent depuis un mois tous leurs moyens; depuis ce temps les nôtres sont interceptés, et il est indispensablement nécessaire, avant de former un nouveau plan, que nous ayons pris un point d'appui solide. Nous avons un si grand détour à faire pour marcher sur Ziegenhain ou sur Marburg, qu'il est à craindre que nous n'y soyons prévenus. » (D. G., 3612, 144.)

Le maréchal s'était, du reste, montré fort mécontent des ordres de Versailles qui enjoignaient de conserver Cassel; il ne s'en cachait pas dans sa correspondance avec M. de Choiseul, et celui-ci en laisse voir de l'irritation dans une lettre en date du 18 août, où il dit au maréchal : « La fin de votre lettre du 10, où vous me dictiez que vous éprouviez pour la première fois de votre vie que l'on pût mal servir son maître, même en le servant suivant sa volonté et ses ordres, m'affecte sensiblement; car comme j'ai été le porteur des ordres du roi, je craindrais que je ne les eusse altérés contre le bien de son service, si je ne les avais pas sous mes yeux

et si je n'avais pas la certitude que presque les mêmes de ceux que S. M. a donnés depuis trois mois ont été suivis, hors la tenue de Cassel qui a été bien reprochée; mais comme le roi ne fait la guerre que pour les avantages politiques, apparemment qu'il a cru que cette tenue pendant six semaines était plus nécessaire que de voir revenir son armée plus forte que celle des ennemis sur le Rhin. Au reste, soyez certain que, connaissant parfaitement votre façon de penser, je n'ai pas pris sur moi de vous écrire avec ce ton qu'après en avoir eu l'ordre, et je vous prie de ne me point imputer personnellement, mais aux circonstances et à la volonté du roi, si on n'a pas adopté vos projets de retraite. Au surplus, ma lettre du 6 a rétabli votre liberté... » (D. G., 3612, 189.)

Une garnison nombreuse, sous les ordres de M. de Diesbach, est laissée à Cassel et l'armée se met en marche, le 16, sur cinq colonnes pour se porter à Hersfeld, où elle devait arriver le 19. Ce mouvement s'exécuta tranquillement, mais fut très pénible pour l'artillerie et les arrière-gardes, malgré la précaution prise d'ouvrir les marches sur plusieurs colonnes, le pays que l'armée traversait à la rive droite de la Fulda étant couvert de bois, rempli de ravins, et n'offrant que des chemins très difficiles dans les montagnes.

Marche de l'armée sur cinq colonnes, dans la nuit du 16 au 17 août, pour se porter de sa position entre Munden et Melsungen, au camp de Spangenberg :

Colonne de gauche : M. d'Espiez, *brigades de Royal-Roussillon, Royal-Normandie, Orléans* (dragons). Arrière-garde : M. de Rochechouart, à Munden, sur la basse Fulda et sur la basse Werra. La garnison de Gottingen et les troupes de M. de Chabo à Witzenhausen ont rejoint cette colonne à Connefeld.

1re colonne : M. de Duras, *brigades de Vaubecourt, de Lyonnais, d'Auvergne, de Chatelux, de Champagne, 1re et 4e division d'artillerie.* Arrière-garde : M. de Guerchy; il campe à Kirchhof et ne s'est mis en mouvement qu'au moment où les autres colonnes ont été à hauteur de son camp.

2e colonne : M. de Mailly, *brigades de Castella, de Cuirassiers.* Arrière-garde : M. de Traisnel, *brigades de Navarre, 2 B. de grenadiers et chasseurs.*

3e colonne : M. de Muy, *brigades de Colonel-général et Saxons.* Arrière-garde : M. de Roth, *brigades de Picardie et cuirassiers saxons.*

4e colonne : M. de Poyannes, *Carabiniers, parc d'artillerie,* équipages de l'armée, caissons de vivres, hôpital ambulant. Arrière-garde : M. de Bréhant, *brigades de Royal-Suédois,* la Marck, Poitou.

Marche sur quatre colonnes, du camp de Spangenberg à Licherode, près Wichte :

1re colonne : M. de Duras, brigades de Vaubecourt, de Lyonnais, d'Auvergne et de Chatelux. Arrière-garde : M. de Ségur, brigade de Champagne.

2e colonne : M. de Villepatour, brigades de grenadiers et chasseurs, artillerie, équipages du quartier général. Arrière-garde : M. de Traisnel, brigades de Castella et Navarre.

3e colonne : le corps saxon, équipages de l'armée. Arrière-garde : M. de Muy, brigades de Colonel-général et Picardie.

4e colonne : M. de Poyannes, Carabiniers, caissons de vivres, gros équipages, pontons, hôpital ambulant, gros parc. Arrière-garde : M. de Bréhant, brigades de Royal-Suédois, de la Marck, de Poitou et Orléans (dragons).

Pendant que ces troupes suivaient leur direction, le prince Ferdinand avait passé la Fulda à Melsungen, et s'était avancé avec quelques chasseurs sur les hauteurs de Kirchhof pour nous reconnaître. M. de Guerchy les surveilla et ne les abandonna que lorsque toutes les colonnes de l'armée, dont il couvrait la marche, l'eurent dépassé. Les troupes s'arrêtèrent à Spangenberg et environs, et M. de Guerchy campa sur les hauteurs de Rothenburg.

Le 18, l'armée marche sur Licherode. La colonne de M. de Poyannes, obligée de s'avancer lentement avec tous les impédimenta dont elle était composée, continua sa marche sans se rapprocher de l'armée. Ce même jour, on forma un corps commandé par M. de Castries pour faire l'arrière-garde de l'armée, et on campa à Bebra.

Le 19, on continue la marche (1) sur Hersfeld, toujours couverts par la Fulda et les bois, et les troupes campèrent sur les hauteurs de Pétersberg et à Sorge. La tête de colonne de M. de Poyannes arrive également à Sorge le 19; l'arrière-garde de M. de Castries

(1) *Marche sur quatre colonnes le 19 août, du camp de Licherode à Sorge. Colonne de gauche.* M. de Poyannes : Carabiniers, vivres, équipages, hôpital, pontons. Arrière-garde : M. de Bréhant, Dauphin (dragons), brigades de Royal-Suédois, la Marck et Poitou.

se porte de Bebra à Licherode et occupe les hauteurs que nous venions de quitter. M. de Vaux évacuait Gottingen le 16, sans aucun obstacle, et arrivait le 19 au soir à trois lieues de l'armée. M. de Rochechouart abandonnait également Munden, et M. de Chabo à Witzenhausen avait marché sur le flanc gauche de la colonne de M. de Poyannes pour se réunir ensuite à M. de Vaux. M. de Stainville, qui depuis le 14 occupait Pétersberg, près Hersfeld, en partit quelques jours avant l'arrivée de l'armée pour aller à Mergshausen. MM. les maréchaux détachèrent M. de Guerchy avec 4 brigades afin de le soutenir.

Le maréchal de Soubise au duc de Choiseul.

« Au camp de Sorge près Hersfeld, le 19 août 1762.

« L'armée a quitté les environs de Cassel le 16 au soir; la marche dans les montagnes a été très pénible pour l'artillerie, les ennemis n'ont point suivi; il n'y a eu que quelques coups de fusil au village de Kirchkof, où l'on prétend que le prince Ferdinand et milord Gramby sont venus reconnaître nos mouvements et se sont fait précéder par 4 ou 500 chasseurs. Nous avons campé près de Spangenberg le 17, hier 18, à Licherode, et nous venons d'arriver vis-à-vis Hersfeld; l'armée campera sur les hauteurs de Pétersberg. M. le comte de Stainville est parti pour aller d'ici à Hergenhausen, en remontant la Fulda; je le fais soutenir par M. de Guerchy avec 3 brigades d'infanterie et 1 de cavalerie. Les débouchés d'Hersfeld ont été reconnus très difficiles à la rive gauche, et l'on préfère passer cette rivière à la hauteur de Nieder-Aula ou de Nieder-Josse. Je compte que l'armée séjournera demain. La partie de la Hesse que nous venons de traverser est bien difficile pour les marches d'une armée. M. de Vaux a conduit tout le canon de bronze qui était à Gottingen; il arrivera ce soir à trois lieues d'ici. M. de Poyannes et de Bréhant sont à Thafhausen, à la vue du grand convoi dont la

1re *colonne*. M. de Duras : brigades de Champagne, d'Auvergne, Lyonnais, Chatelux, arrière-garde, brigade de grenadiers Royaux.

2e *colonne*. M. de Roth : brigades de Picardie, Navarre, infanterie saxonne. Arrière-garde : M. de Castella.

3e *colonne*. M. de Muy : brigades de Colonel-général, Cuirassiers, Cravates, Royal-Roussillon, cuirassiers saxons.

tête est ici. M. de Chabo, M. de Rochechouart et M. de Bissy en couvrent le flanc, et j'ai laissé M. de Castries avec un gros corps d'infanterie et de troupes légères au camp que nous venons de quitter pour réunir tous ces détachements. Je compte que demain au soir tout sera rentré à l'armée. »

L'ennemi ne se montrait nulle part, et on n'avait en ce moment que des renseignements très incertains sur les mouvements du prince Ferdinand par la gauche de la Fulda; cependant des avis assurèrent, le 19, que M. de Luckner se trouvait aux environs du château d'Iessberg, où il avait jeté un poste depuis longtemps déjà, et que milord Gramby marchait par sa droite sur Michelbach.

Toute l'armée, réunie à Hersfeld, prit deux jours de repos, et pendant ce temps les maréchaux décidèrent de leurs mouvements ultérieurs et de ceux du prince de Condé. Il avait été question, au moment où on résolut de rassembler l'armée à Hersfeld, de passer la Fulda à cette ville; mais les débouchés se réduisant à la gorge trop difficile d'Obergeiss, on dut changer d'avis, et il fut arrêté que le passage aurait lieu près de Nieder-Aula et Nieder-Josse, sur la Jossa, qui se jette à cet endroit dans la Fulda. M. de Stainville reçut alors l'ordre d'occuper ce point et d'observer les troupes ennemies placées dans les environs d'Iessberg. Il était très important d'être maître du passage choisi, parce qu'il pouvait nous conduire à Alsfeld sans un grand détour et permettre la jonction avec la réserve du bas Rhin. MM. les maréchaux profitèrent du séjour de l'armée à Sorge pour visiter les camps de MM. de Guerchy et de Stainville et prendre par eux-mêmes connaissance du pays; ils y apprirent que le prince Ferdinand avait prononcé un mouvement et qu'il se trouvait à Homberg; qu'il devait marcher le même jour (20 août) à Schwartzenborn, lord Gramby à Ober-Beifsheim et M. de Luckner à Alsfeld.

Cette disposition de l'ennemi renversa les nouvelles combinaisons du passage de la Fulda à Nieder-Aula, et on dut choisir à l'armée un autre chemin. Il ne fut plus question alors de marcher sur Alsfeld, ni de faire avancer le prince de Condé; l'idée d'une jonction prochaine semblait évanouie, et il fallait se résoudre à remonter la Fulda jusque près de la ville de ce nom, et peut-être entrer ensuite dans la vallée de la Kintzig pour arriver au Mayn. Ces fâcheuses circonstances rendaient la situation de l'armée du bas

Rhin très délicate ; le prince Ferdinand, maître de toute la rive gauche de la Fulda, pouvait non seulement renforcer le prince héréditaire, mais s'avancer lui-même jusque sur l'Ohm et écraser le prince de Condé. M. de Soubise ne perdit pas un instant à instruire le prince de notre situation, et lui manda que, dans le cas où les ennemis se porteraient sur lui avec des forces trop supérieures, il ne devait pas hésiter à prendre la direction de Francfort ; que cependant on allait tenter tous les moyens pour se rapprocher de lui, ou au moins pousser de gros corps en échelons et les faire suivre de l'armée dès qu'elle pourrait marcher.

On pensait pouvoir quitter les environs d'Hersfeld le 21, mais les retards éprouvés par la marche de l'artillerie ne le permirent point. Ces retards avaient autant d'inconvénients pour nous que d'avantages pour l'ennemi, s'il voulait se porter et sur le prince de Condé et sur nos débouchés même les plus éloignés ; effectivement, dès le 21, M. de Luckner parut, avec un corps considérable, aux postes avancés du prince de Condé. M. de Wurmser, déjà à Ruppertenrod, aux sources de l'Ohm, fut attaqué et eut beaucoup à souffrir dans cette affaire ; heureusement, M. de Luckner se retira. Deux jours auparavant, M. de Conflans, attaqué à Frankenberg par un parti détaché du corps du prince héréditaire, fut obligé de se retirer sur Battenberg. Ce même corps campa à Wetter après l'affaire, et fit penser qu'il était peut-être destiné au siège de Marburg, ce qui engagea le prince de Condé à envoyer un renfort à M. de Gantès, major de la place.

Le 22 seulement, l'armée s'éloigna d'Hersfeld et alla camper près d'Hunfeld. Pour continuer à couvrir le flanc droit, M. de Castries part de Bebra au moment où l'armée quittait Hersfeld. M. de Guerchy jette des ponts sur la Fulda pour la passer le lendemain en même temps que l'armée la traverserait près de Fulda.

Le maréchal de Soubise au duc de Choiseul.

« Hunfeld, le 26 août 1762.

« Le gros de l'armée a marché aujourd'hui et est venu camper la droite près d'Hunfeld, la gauche s'allongeant vers la Fulda, que nous devons passer demain. M. le comte de Stainville et M. de Guerchy réunis ont jeté des ponts à Pfordt, vis-à-vis Schlitz; demain

matin ils se porteront sur Stokhausen; M. de Duras les soutiendra avec les brigades de sa division. M. de Castries, après avoir retiré la garnison d'Hersfeld, suivra la même direction. M. de Valière avait été envoyé à Grebenau avec la légion Royale; il vient de se replier sur Schlitz sans aucune perte et éclairant la marche de trois colonnes ennemies qui ont décampé ce matin de Schwartzenborn... Nous sommes à portée de les éclairer. L'armée marchera demain et me paraît résolue de bonne grâce à souffrir les fatigues inséparables d'un mouvement aussi intéressant. » (D. G., 3612, 226.)

Entre les troupes de M. de Stainville, de M. de Castries et de M. de Duras, il y avait dans cette partie les hussards de Chamborant, de Berchiny et des troupes légères.

Le 23, l'armée passa la rivière et campa près du Schulzenberg, à Maber-Zell. MM. de Stainville et de Guerchy campèrent sur la Lutter près Klein-Luder, où ils furent joints par MM. de Duras et de Castries. Les ennemis parurent dans cette contrée; mais ils n'osèrent s'avancer, et donnèrent seulement lieu à quelques escarmouches.

Il y eut séjour le 24, par suite des grandes pluies qui avaient rendu les chemins impraticables et retardé la marche de l'artillerie et de l'ambulance.

On avait compté jusqu'alors qu'il serait peut-être possible de déboucher par Lauterbach pour joindre le prince de Condé et marcher ensuite contre le prince Ferdinand; mais, le 22, le prince héréditaire, aidé de M. de Luckner, après avoir passé l'Ohm, s'était avancé avec toutes ses forces sur les troupes du bas Rhin, qui lui offrirent le combat dans le camp de Grunberg qu'elles occupaient. L'ennemi s'y étant refusé, et dans la crainte de le voir se renforcer pendant la nuit et d'être obligé le lendemain de subir un combat inégal, le prince de Condé se retira le soir sur Annerod.

Les alliés se firent honneur de cette retraite comme d'une victoire; voici en quels termes ils l'annoncèrent de leur camp de Schwartzenborn dès le 23 août :

« Le prince héréditaire a attaqué hier un corps aux ordres de M. de Lévis qu'il replia sur l'armée de Condé en lui prenant la moitié de son camp et presque tous les équipages avec nombre de prisonniers. Ce prince a offert la bataille à M. le prince de Condé; mais il abandonna son camp retranché, et on est à sa poursuite. Le prince héréditaire a fait cette attaque sans canons à cause

des défilés; M. de Luckner, qui était à Alsfeld, est venu le joindre. » (D. G., 3612, 107.)

Le prince de Soubise au duc de Choiseul.

« Camp de Maberzel, le 24 août 1762.

« En arrivant hier au camp de M. de Stainville, je trouvais une lettre du prince de Condé du 22 à sept heures du soir; il me mandait ce qui s'était passé dans la journée et le parti qu'il prenait de se retirer sur Annerod. Il n'est pas douteux que les ennemis pouvaient être renforcés dans la nuit, et je suis persuadé qu'ils l'ont été; le prince Ferdinand avait continué à marcher. La bonne contenance du prince de Condé en a imposé au prince héréditaire, qui n'a jamais osé attaquer. M. le prince de Condé n'étant plus à Grunberg, il n'a plus été question de songer à déboucher par Lauterbach. MM. de Guerchy et de Stainville sont partis ce matin avec leurs deux corps, qui composent une très forte avant-garde, pour se rendre à deux marches de Birstein; l'armée les suivra demain; il n'a pas été possible d'éviter le séjour ici, la pluie a gâté les chemins au point que l'artillerie n'est arrivée que très tard dans la nuit. M. de Rochefort a fait l'arrière-garde; il n'a point été suivi; M. de Duras et M. de Castries ont passé la Fulda au village de Pfordt et jusqu'à midi ont occupé les hauteurs de Schlitz. Les ennemis ont paru dans cette partie. Hier M. de Sombreuil a passé la Fulda et a fait prisonniers des chasseurs de Freytag. Je me débarrasserai demain de tout ce qui peut retarder la marche de l'armée; je voudrais qu'il fût possible de faire une plus grande diligence. » (D. G., 3612, 235.)

Le prince de Condé au duc de Choiseul.

« Langgons, le 25 août 1762.

« Le 22 à trois heures et demie, je reçus une lettre du maréchal de Soubise par laquelle il me mandait qu'il n'avait pu passer la Fulda. Ma position ne me paraissant plus tenable dès ce moment-là, j'allais m'occuper des moyens de la quitter, quand j'appris que mon avant-garde avait été attaquée vigoureusement et que le prince héréditaire avait passé l'Ohm. M. de Lévis me manda qu'il marchait

sur moi avec la plus grande rapidité et que je n'avais pas un moment à perdre. Cependant je fis réflexion que je courais moins le risque d'être battu en recevant le combat qu'en cherchant à l'éviter. En conséquence, je pris le parti d'envoyer mes équipages à Giessen. Mes dispositions, faites d'avance, furent bientôt exécutées, et j'attendis le prince héréditaire... Je ne tardais pas à voir ses colonnes, quelques efforts qu'eût faits M. de Lévis pour les retarder par des charges vigoureuses faites à propos. Je m'attendais à tout moment à être attaqué par M. le prince héréditaire; mais il ne fit que manœuvrer toute la journée et finit par camper à trois quarts de lieue de moi sur les hauteurs d'Alzenhain. Je vis distinctement que Luckner l'avait joint et qu'il se proposait de m'attaquer le lendemain matin. Je ne crus pas devoir rester dans la position où j'étais, pouvant avoir, le lendemain, une grande partie de l'ennemi sur les bras, et, dès que la nuit fut venue, je pris la direction d'Annerod et de Giessen... Le 23, on vint m'avertir que les ennemis débouchaient sur mes colonnes... Ce n'était que le corps de M. de Luckner; j'aperçus le camp du prince héréditaire sur les hauteurs de Grunberg; je pris le mien, et j'en partis le lendemain matin pour me porter sur le plateau de Grüningen, où je fus obligé de m'arrêter... A 7 heures du soir, on vint me dire qu'il y avait deux grosses colonnes fort à portée de mon camp, entre la Wetter et moi. Un peu avant la nuit, les ennemis firent filer beaucoup de troupes par leur gauche. Je ne trouvais pas trop vraisemblable qu'ils se portassent sous Friedberg, me laissant sur leur flanc; cependant cela avait tout l'air de m'y prévenir. Les troupes que j'avais vues filer par leur gauche m'empêchèrent de me porter sur Friedberg, ne voulant pas me risquer à une affaire de nuit. Je trouvais le parti de me retirer sous Giessen bien timide; je me décidai donc au plus audacieux, qui était d'attendre le prince héréditaire. J'employai toute la nuit à faire des changements dans ma position; je mis devant moi une landwert que j'avais derrière, et je m'attendais à être attaqué au point du jour par M. le prince héréditaire... A 9 heures du matin, il a marché sur moi sur trois colonnes très fournies, dont deux se sont dirigées sur ma gauche et sur mon front. Malgré mon peu d'artillerie, je les ai foudroyées au point de les empêcher de se former en bataille et de les obliger à se retirer. Le prince a voulu faire une petite tentative sur ma droite, elle n'a

pas mieux réussi, et au bout de deux heures de combat il a pris le parti de la retraite, après m'avoir abandonné 3 pièces de canon du parc et la plus grande partie de ses blessés... » (D. G., 3612, 233 *bis*.)

L'abandon de Grunberg amenait à renoncer à la jonction par Lauterbach; cependant les maréchaux, sentant l'impérieuse nécessité de faire passer au prince de Condé des secours qui, par des diversions ou en le joignant, pussent le mettre en état de le soutenir; désirant également s'ouvrir un chemin qui leur évitât le fâcheux inconvénient de se servir de la vallée de la Kintzig, ils firent partir, le 24, MM. de Stainville et de Guerchy à la tête d'une forte avant-garde pour se rendre en deux marches à Birstein et prévenir les ennemis à Budingen. Ces derniers campèrent le même jour à Weydenau, où ils apprirent qu'un gros corps ennemi avait paru dans les environs de Lauterbach.

Le 25, toute l'armée partit de Maber-Zell; pour rendre la marche plus légère, on fit prendre aux caissons, à l'artillerie venue de Gottingen et aux gros équipages, la route de Gemunden par la vallée de Brukenau. La colonne de gauche, composée de la plus grande partie de l'artillerie et de tous les moyens de transport de l'armée, suivit la vallée de la Kintzig qui offrait la route la plus praticable et la plus sûre. Cette colonne ne devait rejoindre les autres qu'après avoir débouché par Gelnhausen. L'armée, se dirigeant à la droite de la vallée de la Kintzig, alla camper à Freien-Steineau; et les détachements de M. de Castries, qui commandait l'arrière-garde, se portèrent jusqu'à Ober et Unter Moos et à Crainfeld, où ils virent quelques patrouilles ennemies.

Le 26, on alla à Hitzkirchen (1). L'avant-garde déboucha de la gorge de Budingen par Marienborn et entra dans les plaines de la Wettéravie, où elle cantonna sur la Nidda.

Depuis le départ des troupes de Cassel, les pluies presque conti-

(1) *Marche de l'armée du 26 août, sur deux colonnes de Frien-Steinau à Hitzkirchen.*

Colonne de gauche. M. de Flavigny : brigade de Lyonnais, tous les petits équipages de l'armée, une division de l'hôpital ambulant, régiments de la Marck et de Poitou.

Colonne de droite. M. de Roth : brigade de Champagne, de Chatelux, de Castella, de Royal-Suédois, d'Auvergne, de Navarre, de Picardie.

nuelles avaient beaucoup contrarié leur marche, et il serait difficile de se faire une juste idée de l'horreur de la journée du 26 : une pluie torrentielle gonfla les ruisseaux et les fit déborder; tous les ponts furent emportés; quelques conducteurs d'équipages, entraînés par le courant avec leurs voitures, furent noyés, et l'armée, obligée de s'arrêter entre Birstein et Budingen, campa à Hitzkirchen, où elle eut encore beaucoup à souffrir pendant la nuit. Une partie s'était abritée dans les villages environnants. Le maréchal de Soubise alla jusqu'à Marienborn, afin d'être à portée de l'avant-garde et de faire toutes les dispositions pour activer la jonction avec le prince de Condé, pour lequel on avait en ce moment de grandes inquiétudes.

On entendit, le 25, une grande canonnade de son côté, et comme on était encore sans aucune nouvelle, les craintes semblaient d'autant plus fondées que, dans la soirée du 25, l'arrière-garde avait entendu une réjouissance dans les camps ennemis d'Alsfeld et de Schlitz. Les succès ou les malheurs de la réserve du bas Rhin pouvaient décider du sort de toute l'armée, qui, dans l'état de dispersion forcée où elle était momentanément, n'était pas dans le cas de se présenter devant l'ennemi; mais dans la soirée on connut l'avantage remporté par le prince de Condé au landwert de Gruningen.

Cette affaire, aussi avantageuse pour la situation de notre armée que glorieuse pour le prince par l'habileté et l'audace de ses manœuvres, assura notre jonction. La réserve du bas Rhin eut à lutter avec 20,000 hommes contre 30,000 environ. Il paraît que le prince héréditaire n'avait laissé en Westphalie que les garnisons et les deux corps de troupes légères de Trimbach et des volontaires wallons. M. d'Auvet trouva ces deux corps près de Hamm lorsque, le 24 août, il s'approcha de cette place, espérant la surprendre; ce qui l'engagea à se contenter d'y jeter quelques bombes. Cette opération ne produisit aucun effet utile. Le prince héréditaire se retira sur Lich et prit la route de Grunberg; M. de Luckner se dirigea sur Amœneburg.

Le prince de Condé, ne s'occupant principalement que de la jonction, ne songea qu'à se rapprocher des débouchés de la Wettéravie, et, après avoir passé la nuit sur le champ de bataille, il marcha, le 26, sur Friedberg; mais le mauvais état des chemins ne lui permit que d'arriver à Polgons, et il ne fut rendu à Johannisberg

près de Friedberg que le 27; il établit son quartier général aux salines de Nauheim et plaça ses troupes légères à Schwalheim, Dorheim, Melbach, d'où elles communiquèrent avec celles de MM. de Stainville et de Guerchy, qui occupaient Assenheim et Nieder-Florstadt.

Dès ce moment la jonction était considérée comme faite, et, le 27, l'armée se dirigea sur les environs de Marienborn. Cette marche, faite dans un pays inondé, fut encore plus pénible que les précédentes; elles arrivèrent harassées de fatigue, et on dut les placer pendant quelques jours dans des cantonnements pour les remettre en état d'agir. La colonne qui marchait par la vallée de la Kintzig arriva également à Marienborn le 27, malgré toutes les difficultés qu'elle avait éprouvées. L'armée fut placée dans le pays compris entre la rive gauche de la Nidda et la rive droite du Mayn, à hauteur de Hanau. L'arrière-garde de la gauche fut établie à Gelnhausen, celle de M. de Castries resta dans les environs de Budingen; enfin toutes les parties de l'armée étaient à portée de se rassembler en peu de temps, sauf la colonne du parc et des caissons, dirigée sur Gemunden, et que la crue des eaux avait empêchée de passer le Mayn; retard qui donnait, en ce moment, quelques craintes, à cause de tout le matériel de transport qui s'y trouvait et sans lequel on ne pouvait exécuter les mouvements qu'on se proposait de faire en avant. On savait que le prince Ferdinand avait rejoint le prince héréditaire à Grunberg, et des avis assuraient qu'il était déjà arrivé à Ulrichstein avec toute son armée, n'ayant laissé en Hesse que quelques B. avec quelques E. aux ordres du prince Frédéric de Brunswick pour bloquer Cassel.

Lorsque le roi se décida à laisser les maréchaux libres de leurs mouvements, il manifesta l'intention de les voir employer tous les moyens pour se joindre au prince de Condé le plus près possible de Ziegenhain, ou au moins à la rivière d'Ohm. MM. de Soubise et d'Estrées avaient, par leurs dispositions, prévenu ces ordres, et deux fois ils essayèrent de percer; la première en passant la Fulda aux environs d'Hersfeld, et la seconde en voulant se porter de Hunfeld à Lauterbach. Les ennemis s'y étaient opposés, et il aurait même été possible au prince Ferdinand, s'il n'eût perdu du temps, de nous prévenir aux débouchés de la Wettéravie; car l'armée française commença à s'éloigner de Cassel dès le 15 au soir, et le

prince Ferdinand ne se mit en marche de son camp de Wolfershausen que le 18 (1).

Notre situation, d'abord si critique, loin de sembler désespérée, se relevait, et il était question maintenant de reprendre l'offensive pour réparer le temps perdu. Le roi voulait que l'on marchât vers Giessen et Marburg, qu'on chassât l'ennemi de l'Ohm, qu'on rouvrît la communication avec Ziegenhain et que l'on revînt au secours de Cassel, si le prince Ferdinand en entreprenait le siège. Il faisait dépendre l'honneur de la campagne et la force des négociations pour la paix de la conservation des places de la Hesse. La paix semblait dès lors à peu près certaine, et le duc de Choiseul, écrivant au prince de Soubise, lui disait, dans une lettre de Choisy en date du 27 août :

« Je crois à présent que la paix se fera cette année, et j'espère que vous serez content des conditions; cependant il ne faut la regarder comme faite que lorsqu'elle sera signée; et elle ne le sera que quand les différends de l'Espagne seront arrangés, ce qui peut, malgré notre bonne volonté, traîner encore quelque temps, surtout si la nouvelle de la prise de la Havane se confirme (2). Quant à ce qui regarde l'armée du roi, la cour d'Angleterre n'a point répondu

(1) *Quartiers généraux du prince Ferdinand du* 18 *au* 28.
18. Wolfershausen à Homberg; 19, Ober-Geiss; 20. Hausen; 23. Grebenau; 25, Maar; 26, Ulrichstein; 27, Herbstein; 28, Schotten.

(2) La France avait compté que les opérations de l'Espagne en Portugal produiraient une diversion qui lui serait favorable. La faiblesse de l'armée, la haine du peuple contre M. de Pombal, le mauvais état des places fortes et de leurs fortifications, semblaient promettre une conquête prompte et assurée, quand deux points contribuèrent à sauver le roi de Portugal : 1° la généreuse délicatesse de Charles III, qui laissa le temps à la cour de Lisbonne de se préparer à la guerre et d'obtenir des secours considérables de l'Angleterre; 2° l'incapacité et l'imprévoyance du général marquis de Sarria. Le rendez-vous de l'armée espagnole était fixé à Zamora; il fallait traverser le Duero, et on s'aperçut, en arrivant sur ses bords, qu'il n'y avait pas assez de pontons, ce qui contraignit de s'y arrêter quelques jours. Les Espagnols prirent pourtant Miranda, Bragance et Chiava, quand les troupes françaises vinrent les joindre devant Almeida, qui n'attendit pas l'assaut. La signature des préliminaires de paix termina une guerre à peine commencée, dispendieuse et peu honorable pour les Espagnols, mais qui, poussée avec vigueur quelques mois plus tôt, eût sauvé la Havane, en forçant les Anglais de porter en Portugal les troupes avec lesquelles ils conquirent cette place.

M. le comte d'Aranda résidait à Varsovie en qualité d'ambassadeur d'Espagne. (Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*, Expédition de Portugal.)

du tout à notre insinuation sur la suspension d'armes. J'en ai fait, par le courrier qui est parti hier, une plus positive en faisant observer qu'il y avait de la cruauté, pour la seule gloire du prince Ferdinand, de faire tuer des hommes dans un pays que nous consentions à évacuer. Cependant je vous dépêche un courrier, afin que les bruits de paix ne dérangent rien à vos opérations, que vous devez continuer avec la même vigueur et la même précaution jusqu'à ce que vous receviez des ordres contraires de la part du roi... » (D. G., 3612, 269.)

L'armée, réunie aux troupes du prince de Condé, devenait supérieure à celle du prince Ferdinand; mais elle avait besoin de repos et de réparations. Tout fut prêt en deux jours; jamais on n'avait vu pareille activité, et il fut décidé que, le 29, l'armée serait rassemblée sur les hauteurs de Windecken sur la Nidder pour marcher le 30.

Le prince de Condé occupait toujours le Johannisberg avec la faculté de se servir de l'avant-garde de MM. de Stainville et de Guerchy. Ayant vu, dans la journée du 28, le prince héréditaire se rapprocher de lui, ignorant le mouvement prochain de notre armée, et se trouvant devant des forces considérables, il se retira sur les hauteurs de Homburg, à Bommersheim, dans la nuit du 28 au 29. Aussitôt ce mouvement exécuté, le prince en donna avis au ministre :

Le prince de Condé au duc Choiseul.

« Bommersheim, le 29 août 1762.

« Quoique MM. les maréchaux aient approuvé ma marche d'aujourd'hui, ce mouvement m'a paru assez important pour mettre directement sous les yeux du roi les raisons qui m'y ont déterminé.

« Hier, dans l'après-midi, je vis des camps s'élever de toutes parts; le corps du prince héréditaire s'établit derrière Ziegenberg, celui de M. de Luckner à Langenhain, et j'en aperçus un beaucoup plus considérable qui me parut dans la direction d'Ullf. Il ne me parut pas douteux que c'était le prince Ferdinand, et cela était vrai; je me trouvais donc dans cette situation : l'armée de M. le prince héréditaire, que j'avais combattue il y a trois jours, au nombre de

25,000 hommes, à deux lieues de moi ; la réserve de M. de Luckner, dont j'ignorais la force actuelle, à la même distance ; et le prince Ferdinand à quatre lieues de moi. Je crois, dans cette circonstance, qu'il n'y a pas un militaire qui pût trouver ma position tenable, surtout si on veut bien se rappeler que l'armée de MM. les maréchaux était cantonnée et qu'il fallait au corps de MM. de Guerchy et de Stainville, le plus à portée de moi, dix à douze heures pour se rassembler. Cette considération seule suffirait pour en faire sentir l'impossibilité ; mais, de plus, ce corps avait deux rivières très grosses à passer pour venir à moi, et j'appris que le camp de Bingenheim avait déterminé les troupes légères qui étaient sur la Nidda à rompre les ponts de cette rivière, ce qui donnait toute facilité aux ennemis de venir sur moi en leur prêtant le flanc, sans crainte d'en être inquiété (il s'agit du camp de Bingenheim). Je me suis donc déterminé à me retirer par les hauteurs sur Homburg, où j'étais en sûreté et tout aussi à portée d'exécuter les ordres de MM. les maréchaux, soit qu'ils fussent de me porter en avant, soit qu'ils aimassent mieux me faire passer la Nidda pour me coudre à leur gauche.

« J'avais pris la précaution, avant d'abandonner Friedberg d'évacuer l'hôpital et les effets du roi qui pouvaient s'y trouver ; mais cette précaution devient inutile par la résolution que viennent de prendre MM. les maréchaux d'y marcher demain et de passer la Nidda. J'ai reçu l'ordre me reporter en avant à leur hauteur, et je l'exécuterai ponctuellement... » (D. G., 3612, 286.)

Dans la matinée du 29, pendant que le prince Condé s'établissait dans son camp de Bommersheim, l'armée sortait de ses cantonnements pour se porter à Windecken et campa à la gauche de la Nidder (1). M. de Guerchy alla de l'autre côté de la rivière, sur les hauteurs de Reicheim, avec 18 B., 6 E. de cavalerie, les Carabiniers et 2 brigades d'artillerie, pour soutenir l'avant-garde de M. de Stainville, dont les troupes bordaient la Nidda depuis Staden jusqu'à Ilbenstadt.

(1) *Marche de l'armée partant le 29 août des environs de Budingen et de Marienborn pour se porter au camp de Rossdorf.*

Toutes ces troupes, précédées de leur campement et suivies de leurs équipages, partirent de leurs cantonnements respectifs à la pointe du jour pour se porter au camp de Rossdorf. M. de Muy, avec sa colonne, qui s'était séparée de l'armée en partant du camp de Maber-Zell, arriva ce même jour à Rossdorf.

Le mouvement du prince de Condé avait été approuvé, et il reçut ordre de se reporter en avant, le lendemain 30, à hauteur de l'armée, qui devait le même jour passer la Nidda et marcher sur Friedberg (1).

Le 30 de grand matin, toute l'armée et la réserve du bas Rhin se mirent en marche. Ce mouvement donna lieu à la bataille dite de Johannisberg, où le prince de Condé remporta sur le prince héréditaire un avantage signalé. Le prince héréditaire et M. de Luckner étaient campés à trois quarts de lieue de Friedberg sur les hauteurs de la rive gauche du Wetter. A l'arrivée de nos têtes de colonnes dans les plaines à la droite de cette rivière, on vit dans le camp des ennemis différents mouvements dont il fut difficile de deviner l'objet; ils portèrent à leur gauche un corps de troupes légères soutenu de leur cavalerie; il y eut des escarmouches très vives au delà du Wetter; nous fîmes prisonniers quelques hussards noirs et jaunes prussiens. Les ravins et les bois nous cachaient le mouvement que faisait à leur droite un gros corps d'infanterie et de cavalerie avec une nombreuse artillerie; leur objet était de s'emparer de la montagne de Johannisberg, près des salines de Nauheim, à une demi-lieue de Friedberg. M. de Lévis l'occupait avec l'avant-garde du prince de Condé; les colonnes de l'armée étaient encore loin, et MM. les maréchaux, voyant la nécessité de renforcer ce poste, y portèrent M. de Stainville avec l'avant-garde à ses ordres. La marche des ennemis fut si

(1) *Marche de l'armée, sur quatre colonnes, du camp de Rossdorf à Friedberg, le* 30 *août.*

Colonne de gauche : M. de Rochechouart : brigade de Castella, toute l'artillerie.

1re *colonne :* une partie des troupes légères du corps de M. de Stainville, Carabiniers, brigade de Royal-Allemand, 3 divisions d'artillerie, infanterie de M. de Guerchy, infanterie de M. de Stainville, brigade de Colonel-général, 3 divisions d'artillerie, brigades de Picardie, de Navarre et des Cravates.

2e *colonne :* brigades de Cuirassiers, d'Auvergne, de Lyonnais, Royal-Suédois, Boccard, infanterie de M. de Castries.

3e *colonne :* brigade de Royal-Roussillon, Champagne, Chastellux, régiments de la Marck et de Poitou, dragons du corps de M. de Castries et Royal-Normandie. Toutes les troupes légères de M. de Lillebonne, ainsi qu'une partie de celles de M. de Castries, ont occupé la partie entre le Nidder et la Nidda, pour couvrir le flanc de l'armée. L'autre portion des troupes légères de M. de Castries éclaira la rive gauche de la Nidda. Tous les équipages de l'armée sont restés à Rossdorf.

rapide, qu'avant l'arrivée de M. de Stainville ils eurent le temps de gagner les sommets de la montagne. La troupe de Conflans, celle des volontaires du Dauphiné, les régiments de grenadiers Royaux, de d'Ailly et de Cambis et les dragons de Wurmser, l'avant-garde de M. de Lévis, MM. d'Apschon et de Melfort, maréchaux de camp, soutinrent la première attaque avec une grande fermeté et disputèrent longtemps le terrain ; MM. de Wurmser, de Conflans et de Viomesnil s'y distinguèrent particulièrement.

Le maréchal de Soubise s'y porta de sa personne ; le maréchal d'Estrées, qui était à la tête de l'armée, faisait de son côté les dispositions nécessaires pour faire déboucher des troupes sur le flanc gauche des ennemis, et, après avoir fait occuper Friedberg, il se rendit aussi au Johannisberg. Quelques brigades des troupes de M. de Condé et de celles de l'armée arrivaient; aussitôt que celle de Boisgelin, qui en avait la tête, fut formée, le prince de Soubise la mena aux ennemis; les grenadiers Royaux, de Narbonne, le Camus, d'Argentré, de la Rochelambert, de l'Espinasse, de Dailly et de Cambis, suivis des grenadiers de France, étaient à la droite. Tout attaqua en même temps sans tirer et avec le courage le plus décidé. Les ennemis furent chassés des bois qu'ils occupaient et culbutés du haut de la montagne, qu'ils descendirent dans un désordre incroyable. La cavalerie des ennemis, postée dans la plaine de Nidermesle, attendait leur infanterie ; le prince de Condé la fit charger par les dragons, et elle plia ; mais s'étant ralliée au delà d'un ravin, elle revint avec une grande célérité. La seconde charge que fit M. de Stainville fut vive et obstinée de part et d'autre; mais elle nous réussit entièrement, les ennemis y perdirent beaucoup. La troupe de Conflans prit l'étendard d'un régiment de cavalerie hanovrien. A la faveur de cette charge, l'infanterie ennemie, éparpillée et dans le plus grand désordre, regagna le ravin dans lequel coule le Wetter. Nous prîmes 15 pièces de différents calibres et nous fîmes 1,500 prisonniers... La brigade de Boisgelin était aux ordres de M. de la Guiche, de M. le commandant de Chantilly et de M. de Jenner, maréchaux de camp. L'affaire, commencée à neuf heures du matin, ne finit qu'à deux heures de l'après-midi.

La lettre suivante du prince de Condé annonça à Versailles le succès que nous venions d'obtenir :

Le prince de Condé à M. de Choiseul.

« Aux salines de Friedberg, le 30 août 1762.

« Le prince héréditaire vient d'être battu par le corps que le roi a bien voulu me confier, conjointement avec celui de M. de Stainville. Les troupes ont fait des prodiges, et particulièrement le régiment de Boisgelin, commandé par MM. de Chantilly et de Jenner.

« Cette journée nous a coûté peu de monde ; j'évalue la perte des ennemis à 7 ou 800 hommes tués ou blessés. Nous avons jusqu'à présent 1,000 à 1,200 prisonniers, 18 officiers, 10 pièces de canon et 2 étendards. » (D. G., 3612, 293.)

De son côté, le maréchal de Soubise écrivait de Friedberg, le 30 août, à M. de Choiseul :

« L'artillerie étant arrivée dans la journée d'hier et toutes les troupes se trouvant à peu près réunies, il a été résolu de marcher ce matin, et de ne pas donner aux ennemis le temps de s'établir dans une position qui nous aurait gênés et importunés. MM. de Guerchy et de Stainville ont débouché les premiers. Nous avons vu détendre le camp du prince héréditaire et celui de M. de Luckner ; ils ont commencé à manœuvrer, et, après bien des coups de fusil sur les flancs et aux différents postes de la Nidda et du Wetter, ils se sont déterminés à l'attaque du Johannisberg, où M. de Lévis était arrivé sur les 6 à 7 heures du matin. Il s'est parfaitement bien défendu pendant plus de deux heures ; mais il perdait du terrain et il était obligé d'abandonner le poste, quand nous sommes arrivés, M. de Stainville et moi, d'un côté, avec du canon, les grenadiers de France et Royaux et les dragons de Choiseul, de Nicolaï et de Schomberg ; en même temps la tête de colonne du prince de Condé nous a joints, et le régiment de Boisgelin, sans tirer un coup de fusil, a marché aux ennemis déjà maîtres de la hauteur et les a culbutés avec une valeur et une vivacité qu'il est impossible d'exprimer. Les grenadiers Royaux ont attaqué de même ceux qui occupaient la crête des bois, et dans un moment toute l'infanterie ennemie a été mise dans un désordre qui ne s'est point rétabli. Nous avons beaucoup de prisonniers ; et, sans la difficulté du passage du Wetter, toute l'infanterie ennemie était prise... La grande armée du prince Ferdinand n'a point paru pendant l'action ; il s'y est aussi trouvé très peu d'Anglais. » (D. G., 3612, 291.)

Pendant cette affaire, l'armée avait continué sa route sur Friedberg; en y arrivant, elle s'y établit, la gauche et la droite à hauteur de Nieder-Wolstadt. M. de Castries est chargé de la sûreté de la Nidda depuis Ilbenstadt jusqu'à Wilbel, et M. de Lusace, avec le corps saxon, 1 régiment de dragons et les volontaires d'Austrasie, campe à Windecken. Le prince de Condé, maître du champ de bataille, resta sur le Johannisberg, et son avant-garde occupa Langenhain. M. de Conflans envoya des détachements à Ober-Weisel et Ostheim, et M. de Stainville campa entre le Johannisberg et Ockstadt. Les troupes du prince héréditaire se retirèrent derrière les bois des environs de Muntzenberg et continuèrent d'occuper les hauteurs de Wolfersheim et de Melbach. Le jour du combat, le prince Ferdinand, qui s'était porté de Schotten à Nidda le 29, se retira à Bingenheim.

CHAPITRE XIII.

DE LA BATAILLE DE JOHANNISBERG A LA PAIX.

AOUT-DÉCEMBRE 1762.

Août. 31. Le prince Ferdinand à Bingenheim. Levée du siège de Marburg par les Anglais.

Septembre. 2. Le corps du prince héréditaire entre Munzenberg et Wolfersheim. — 6. La réserve à Ober-Weisel derrière la landwert, à hauteur de Gruningen. — 7. A Annerod. — 12. A Ronhausen. — 13. A Gosfelden, après avoir pris part au combat d'Amœneburg et aux mouvements de l'armée après ce combat. — 7. A Langgons. — 7 au 15. Le prince Ferdinand manœuvre par sa gauche vers les sources de l'Ohm. — 9. A Burkhardsfeld. — 4 au 9. L'armée en avant; la réserve sur Ober-Weisel; l'armée sur Giessen. Réunion de la réserve près Grunberg. — 12. A Crofdorf. — 13 au 16. Le prince Ferdinand se retire dans la direction de Frankenberg. — 10 au 15. Mouvement de l'ennemi sur l'Edder. — 17. L'armée prend position dans la plaine de Seelheim. — 19. A Nieder-Weimar. — 20. L'armée a son quartier général à Buauerbach près Marburg; la réserve à Gosfelden. — 21. Combat près d'Amœneburg, où l'ennemi est battu. — 22. Le château capitule. — 23 au 30. Mouvements à la droite et à la gauche de l'armée. Le prince Ferdinand replie sa droite, sauf le corps de Luckner qu'il laisse entre Munchausen et Wolmar; il se renforce sur l'Ohm. — 25. Mouvement sur Ziegenhain. — 29. M. de Poyannes revient à Alsfeld et rejoint l'armée, le 30, à Mertzhausen.

Octobre. 1er. M. de Caulincourt soutient M. de Poyannes à Gemunden. — M. de Conflans se replie sur Berleburg en parcourant le duché de Westphalie et une partie de la Hesse. — 9. M. de Soubise à M. Diesbach. — 23. Cassel assiégé et bombardé. — 27. Les pluies continuelles, la distance de huit à dix lieues qui sépare l'armée de ses magasins, la détérioration complète des chemins, les pertes considérables de chevaux, forcent les maréchaux à cantonner la cavalerie dans les villages derrière le camp, sur le rayon d'une lieue, et à conserver seulement à Klein-Seelheim un certain nombre de chevaux dans chaque brigade.

Novembre. 1er. L'armée à Bauerbach. — 2. Cassel capitule, la garnison rejoint l'armée. — 3. Au moment où Cassel tombe au pouvoir de l'ennemi, préliminaires

de la paix avec l'Angleterre signés à Versailles. — 7. Les maréchaux apprennent la signature. Cessation des hostilités. — 10. Les régiments des gardes françaises et suisses, les fonds des régiments de cavalerie, sont renvoyés sur le Mayn et l'artillerie sur Giessen. — 14. Suspension d'armes. — 15. L'armée quitte Bauerbach pour s'établir entre Giessen et Marburg. — 16. Elle continue sa marche, s'arrête à Giessen le 18. — 18. Le maréchal de Soubise reste seul chargé du commandement; il achemine sur la frontière les détachements de la maison du Roi et les régiments destinés depuis le 15 septembre à rentrer en France : 51 B. et 47 E., ce qui réduit à 90,000 hommes les forces françaises devant rester en Allemagne jusqu'à la paix. — 19. A Butzbach. — 20. M. de Soubise à Friedberg. — 21. A Francfort. Convention de neutralité. Irruption des Prussiens en Franconie. — 28. Le général Kleist à Nuremberg. — 29. Les Saxons réunis à Wurtzburg.

Décembre. 9. L'avant-garde de l'armée de l'Empire arrive dans les environs de Baireuth. — 19 au 21. L'armée, réduite, quitte ses cantonnements pour se rendre à Francfort. L'entière évacuation de l'Allemagne doit être effectuée le 31 décembre. 19 B., 21 E., sont dirigés sur Valenciennes (1); 13 B., 12 E., sont dirigés sur Coblentz et Thionville (2); 26 B., 26 E., sont dirigés sur Landau (3). Total : 58 B., 59 E. — Réorganisation de l'armée; 4 régiments de dragons, 2 B., restent dans les Pays-Bas à la disposition du prince Charles de Lorraine.

Cette journée, aussi heureuse pour la suite des opérations que glorieuse pour les troupes qui y prirent part, semblait apparaître comme un gage de futurs succès, d'autant plus à désirer qu'en ce moment l'ouvrage de la paix avançait : on venait de recevoir des réponses favorables de l'Espagne et de l'Angleterre, et il était question d'une suspension d'armes. Cependant le roi voulait que les maréchaux continuassent l'offensive, les espérances de paix ne devant rien changer encore à leurs instructions.

D'après ces ordres, les maréchaux devaient se décider sur la

(1) Boisgelin, 4; Dauphin, 2; Briqueville, 2; Limousin, 2; Orléans, 2; Condé, 2; Puységur, 2; brigade d'artillerie, 1; milices de Paris, 1; Falaise, 1 (19 B.); détachement de la maison du Roi, grenadiers à cheval, 1; Berry, 4; Orléans, 4; Chartres, 4; Condé, 4; Nicolay, 4 (21 E.).

(2) Grenadiers royaux de Cambis, 2; d'Ailly, 2; Auvergne, 4; Poitou, 2; Lyonnais, 2; B. de Joigny, 1 (13 B.); Gendarmerie, 8; Bourbon, 4 (12 E.).

(3) Brigade des gardes, 6; Chatellux, 4; Vaubécourt, 2; Touraine, 2; Aquitaine, 2; Bretagne, 2; gardes lorraines, 2; Provence, 2; Tournaisis, 1; milices, Lons-le-Saulnier, 1; Rouen, 1; Saint-Denis, 1 (26 B.); Roussillon, 4; Royal-Picardie, 4; Royal-Normandie, 4; Artois, 4; Fitz-James, 2; dragons du Roi, 4; la Ferronnays, 4 (26 E.).

manière d'opérer pour combattre le prince Ferdinand sur la Nidda. ou pour le laisser sur notre flanc droit et nos derrières afin de nous diriger sur Giessen. Ce grand objet les occupait le jour même du combat de Johannisberg. Mais il était difficile d'exécuter l'un ou l'autre de ces mouvements sans avoir pourvu aux moyens de faire vivre l'armée; nos transports n'étant pas encore arrivés, il devenait indispensable de rester quelques jours dans l'inaction. Marcher sur Giessen pour gagner ensuite Marburg et faire en sorte de prévenir les ennemis sur l'Ohm, restait une entreprise qui pouvait causer la perte de leur armée, car ce projet n'était pas sans grands inconvénients. Quelques généraux pensaient que, si nous nous éloignions ainsi du Mayn et de nos principaux points d'appui, le prince Ferdinand, campé à Bingenheim, profiterait de notre éloignement pour se jeter sur Francfort. Les maréchaux, jugeant que ce prince, qui n'avait pas les moyens de se procurer en si peu de temps, ni par la vallée de la Kintzig ni par le milieu du pays entre cette rivière et la Lahn, des établissements et des communications pour ses subsistances, penserait plutôt à se rapprocher de la Hesse, insistèrent pour le mouvement sur Giessen et Marburg, et les dispositions furent prises en conséquence.

L'ennemi fit de nouvelles démonstrations très menaçantes sur la contrée du Mayn. En effet, le prince Ferdinand s'en rapproche le 2 septembre, en se portant de Bingenheim sur l'Horlof à Staden, où il campe à la rive gauche de la Nidda. Le corps du prince héréditaire occupait toujours sa position derrière les bois et fut joint par un corps sous M. d'Hardenberg, qui prit le commandement, le prince héréditaire ayant été blessé d'un coup de feu au combat du 30. M. de Luckner se trouvait dans les environs de Butzbach. Cette nouvelle position, qui semblait confirmer l'idée de l'entreprise sur Francfort, ne changea rien dans la pensée de M. de Soubise, qui n'attribua à ces manœuvres d'autre but que d'attirer notre attention vers le Mayn et de se donner le temps de préparer les moyens de s'emparer de quelques-unes de nos places. On craignait pour Marburg, dont les faibles moyens de défense exigeraient peu de monde pour en faire le siège; mais on était loin de penser que le prince Ferdinand s'attaquerait à Cassel, d'autant plus qu'on venait d'apprendre l'arrivée d'un corps aux ordres de lord Conway, à la date du 27, en avant de Marburg, dont il commençait l'investissement; mais

à la suite de l'affaire du 30 août, ce général s'était retiré avec précipitation sur Amœneburg.

Le 3, la gauche du prince Ferdinand parut prononcer un mouvement, et pour le couvrir 30 E. s'avancèrent le long de la Nidda, soutenus par un corps d'infanterie. Marchant entre la Nidda et le Nidder, cette gauche pouvait menacer les Saxons campés entre Windecken et Bergen, et MM. de Castries et de Lillebonne durent la surveiller. Les troupes légères se battirent toute la journée sur les hauteurs voisines de Bonstadt et d'Erbstadt. A la nuit, les ennemis établirent leurs chasseurs et les Écossais dans ces deux villages, et nous conservâmes les hauteurs entre eux et Assenheim sur la Wetter et Ilbenstadt.

Pour maintenir M. de Lusace à Bergen contre les forces supérieures que l'ennemi aurait pu envoyer contre lui, M. de Soubise approcha, le 5, M. de Castries de Vilbel; le prince de Condé s'avança à Butzbach et campa à Ober-Weisel, sa droite à Osthein et sa gauche en arrière de Butzbach; M. de Lévis, avec son avant-garde, fit replier toutes les troupes ennemies qui se trouvaient à la droite du Wetter, et toute cette contrée se trouva entièrement libre. C'est alors que le prince de Condé fut remplacé au Johannisberg par M. de Stainville. Dans cette nouvelle position, nous pouvions pousser des détachements en avant et préparer le mouvement projeté sur Giessen. Versailles en parut inquiet et, craignant les mouvements du prince Ferdinand vers le Mayn, douta du succès de l'opération; aussi exprima-t-il le désir de voir l'armée se porter dans l'intervalle qui séparait le prince héréditaire du prince Ferdinand, afin d'obliger celui-ci à s'éloigner des places du Mayn; mais les choses avaient bien changé de face lorsque la lettre du duc de Choiseul arriva à l'armée; la marche sur Giessen était exécutée.

Le prince de Soubise, toujours persuadé que l'ennemi ne ferait aucun mouvement important vers le Mayn et qu'il craindrait plutôt pour ses derrières, résolut la marche sur Giessen. Notre communication avec le Mayn lui paraissait hors d'atteinte, tout faisant supposer le prince Ferdinand sans aucun moyen pour former un siège; il était persuadé, au contraire, qu'il voudrait s'opposer à notre marche ou nous devancer sur l'Ohm. Il était nécessaire, avant d'entreprendre ce mouvement, de pourvoir à la sûreté de Francfort et de Hanau : la garnison de cette dernière place fut renforcée du régi-

ment d'Aquitaine; M. de Lusace, avec les Saxons, le régiment de cavalerie allemande, 1 E. de Fitz-James et les volontaires d'Austrasie, furent postés à Bergen pour veiller sur Francfort et nos magasins du Rhin.

Le mauvais temps retarda la marche jusqu'au 6; ce même jour, l'armée campe vers Hohen-Weisel, sa gauche à Butzbach. Le prince de Condé se porte derrière le landwert à hauteur de Gruningen, d'où nos troupes légères chassèrent celles de l'ennemi. M. de Stainville, dans Butzbach, en avant de la gauche de l'armée, attaque le pont de Griedel, sur un petit affluent du Wetter, et l'emporte après quelque résistance. M. de Castries se rapproche de Friedberg, laissant ses troupes légères jusque sur la Nidda.

Le 7, l'armée s'établit sur les hauteurs de Gruningen; M. de Stainville occupe Schiffenberg, à une lieue de Giessen, et le prince de Condé s'avance jusqu'à Annerod.

Le 8, séjour. L'armée du prince Ferdinand restait toujours à Bingenheim; seulement, par des avis, l'on sut que la gauche, composée d'Anglais, avait marché le 7. M. d'Hardenberg, qui occupait Munzenberg, marcha également le même jour et campa derrière l'abbaye d'Arnsburg, sur les hauteurs de la rive gauche du Wetter, avec M. de Luckner à sa droite. Ces deux corps formaient ensemble environ 25 à 30,000 hommes, qu'on croyait destinés à l'arrière-garde du prince Ferdinand s'il marchait, selon toute probabilité, par sa droite, afin de gagner ses communications soit par Grunberg, soit par Ulrichstein.

Le maréchal d'Estrées, informant le duc de Choiseul de ces divers mouvements par une lettre datée de Langgons, le 8 septembre, lui disait : « La marche sur Giessen, en abandonnant la communication avec Francfort, était leste, mais absolument nécessaire; elle nous a réussi, puisque nous avons déposté le prince Ferdinand des rivières de la Nidda, du Nidder et du Wetter, où sa position nous gênait à tous égards. Pendant le séjour qu'il y a fait, il a enlevé beaucoup de grains et de fourrages qui nous auraient servi utilement, car nous avons grand besoin de réparer nos chevaux, qui ont prodigieusement souffert par les marches continuelles que nous avons été obligés de faire et par les pluies affreuses qui nous ont toujours accompagnés. Le prince Ferdinand a pris sa route vers les sources de l'Ohm; nous marcherons demain pour

nous approcher de lui. Nous voilà parvenus vraisemblablement au moment où nous pourrons penser à marcher sur l'Ohm ; ce ne peut être que successivement, à moins d'achever de tout ruiner, car il n'y aura jamais de marche aussi fatigante que celle que nous venons d'exécuter. » (D. G., 3613, 83.)

Effectivement, pendant la nuit du 7 au 8, le prince Ferdinand quittait sa position de Bingenheim et on vit, dans la soirée du 8, le corps de M. d'Hardenberg abandonner son camp et appuyer par sa droite. Toute l'armée ennemie se dirigeait vers les sources de l'Ohm, du Wetter et de l'Horlof, et l'on mit à sa poursuite les troupes légères de MM. de Castries et de Lillebonne.

Le maréchal de Soubise en donna aussitôt avis au duc de Choiseul par courrier du 8 septembre, en date de Langgons : « Le prince Ferdinand a quitté sa position, et la plus grande partie de son armée a marché pendant la nuit. Le camp de M. Hardenberg a été détendu sur les cinq heures du soir, et les troupes marchent par leur droite. Tout se dirige vers les sources des rivière de l'Ohm, du Wetter et de l'Horlof. On a vu paraître à l'entrée de la nuit quelques tentes sur les hauteurs en arrière de Grunberg. Les troupes légères aux ordres de MM. de Castries et de Lillebonne sont à la poursuite des ennemis ; nous commençons à gagner du terrain, et j'espère que nous soutiendrons nos premiers avantages. On doit s'attendre à des difficultés ; le prince Ferdinand ne cédera pas aisément le passage de la rivière d'Ohm, qui lui est favorable dans presque tous ses points : nous mettrons tout en usage pour les déposter une seconde fois. » (D. G., 3613, 85.)

En arrivant au camp, à la vue de la tête de la colonne ennemie établie sur les hauteurs de Grunberg, notre armée s'arrête entre le Wetter et le ruisseau de Wiseck, à environ deux lieues de Grunberg. Nos troupes légères se jettent sur Laubach, à la gauche des Prussiens, et, ayant enlevé une grande partie des équipages, se retirent, le 10, sur Lich.

Après un séjour de quarante heures au camp de Langgöns, l'armée française se mit en marche le 9, et arriva au camp de Burkhardsfeld par des chemins presque impraticables ; aussi la plus grande partie de l'artillerie ne put y parvenir que le 10. Cette contrariété, causée par les grandes pluies, fut d'autant plus regrettable que le succès de l'opération dépendait de la rapidité du mouve-

ment. Il fallait prévenir le prince Ferdinand sur l'Ohm, ou du moins y arriver aussitôt que lui; mais le séjour forcé au camp de Langgöns donna au général ennemi le temps de gagner Grünberg en marchant jour et nuit, pendant lesquels il ne fut arrêté ni par les débordements des rivières ni par les obstacles de routes défoncées.

Beaucoup plus occupé de sa droite que de ce qui se passait à sa gauche, le prince Ferdinand cherchait à nous devancer sur l'Ohm, et, le 10, M. de Luckner, avec son avant-garde, se dirigeait sur Kirchhayn. Il n'y avait plus un moment à perdre pour empêcher l'ennemi de s'établir en force dans des postes qu'on regardait comme inattaquables, et M. de Stainville, qui occupait le village d'Oppenrod, fut dépêché à la tête de 10 B., 3 régiments de dragons, la légion Royale, les hussards de Chamborant et les volontaires de Flandre, pour remonter la Lahn, s'avancer par la droite de cette rivière jusqu'à Wetter et s'y établir, s'il n'y trouvait pas trop de résistance, afin de tourner l'ennemi et l'obliger à abandonner la position de Kirchhayn et de Homberg. Les maréchaux persistaient ainsi dans l'intention de suivre M. de Stainville, de tourner par la haute Lahn toutes les positions que le prince Ferdinand pouvait prendre sur l'Ohm et de le prévenir sur l'Edder. M. de Castries se porte à Oppenrod, et M. de Lusace, resté à Bergen, arrive à Friedberg le 10.

Cependant Versailles voyait plus d'un inconvénient aux décisions prises par les maréchaux. Une lettre du 10 septembre, adressée par M. de Choiseul au prince de Soubise, contient à cet égard de justes observations et des critiques assez sévères. « Lorsque je vous ai mandé que le roi vous verrait avec plaisir marcher en avant et dans la direction de Giessen et de Marburg, S. M. supposait que les ennemis ne s'écarteraient pas de la rivière d'Ohm, et puisqu'ils sont non seulement descendus jusqu'à Friedberg, où ils vous ont donné occasion de les battre, mais encore qu'ils cherchent à vous dépasser par votre droite pour se porter entre Francfort et vous, il lui paraît que la direction de vos mouvements sur Giessen peut avoir plusieurs inconvénients : premièrement celui de découvrir Francfort, ce qui pourrait leur donner les moyens de se porter sur les hauteurs de Bergen, d'où vous ne les déposteriez pas, à cause du passage du Nidder. Secondement, Hanau se trouverait livré absolument à ses propres forces, et les ennemis pourraient faire des courses dans le pays de Darmstadt et même jusqu'à Wurtzburg sur le haut Mayn,

sans que vous puissiez les en empêcher. Troisièmement, si vous reveniez sur vos pas, pour marcher droit à eux et les attaquer, vous ne le pourriez avec quelque apparence de succès qu'en cherchant à y arriver par leur droite; car il ne paraît pas qu'il fût possible de tenter le passage de la basse Nidder pour arriver à eux du côté de la gauche de la position qu'ils pourraient prendre, et, s'ils voulaient se refuser au combat, pendant que vous marcheriez pour vous avancer du côté de Budingen, Marienborn ou Windecken, ils se porteraient sur Friedberg et vous sépareraient totalement de Giessen. Il paraît d'ailleurs singulier qu'après l'avantage du 30 août, on voit l'armée du roi marcher par sa gauche, tandis que les ennemis font leurs mouvements par sa droite. Ces réflexions et l'alternative de tous les mouvements dont elles font mention semblent exiger, Monsieur le maréchal, une détermination plus décisive de votre part (déjà trop allongé, puisque vous tenez depuis Bergen jusqu'à Butzbach) pour marcher droit aux ennemis et ne pas leur donner le temps de se poster, ni de faire des établissements pour assurer des subsistances. La direction qui paraît la plus convenable est celle de l'intervalle qu'il peut y avoir entre les corps du prince héréditaire et de Luckner à l'armée du prince Ferdinand, parce qu'ils ne se laisseront pas séparer, et que c'est un moyen assuré d'éloigner le prince Ferdinand des places du Mayn et d'éviter les inconvénients dont je viens de vous parler. »

Pendant la nuit du 10 au 11, le prince Ferdinand lève son camp de Grünberg et marche pour franchir l'Ohm à ses sources. Aussitôt instruit de ce mouvement, M. de Castries se met à sa poursuite; mais, débarrassé de toute son artillerie et de ses équipages partis en avant, l'ennemi marcha avec une telle rapidité, que M. de Castries n'atteignit l'arrière-garde que près des passages de la rivière, où elle s'était rapprochée des colonnes; il fit plusieurs charges heureuses et ramena des prisonniers, au nombre desquels se trouvait M. de Dohna, aide de camp du prince Ferdinand. Deux de nos piquets un peu aventurés furent ramenés avec perte. L'artillerie de nos B. de grenadiers et chasseurs canonna vivement une colonne anglaise qui dut se jeter dans un bois; enfin nos troupes légères poursuivirent l'arrière-garde des colonnes ennemies jusqu'à portée de leur camp qui s'établit, la droite vers Schweinsberg et la gauche dépassant Homberg.

Le maréchal de Soubise, après s'être porté au delà de Grünberg pour reconnaître la position ennemie, revint à Burkhardsfeld, et le lendemain, 12, toute l'armée marcha pour traverser la Lahn dans les environs de Giessen, gagner ensuite le revers de Marburg en repassant la Lahn au-dessous de l'embouchure de l'Ohm, et se trouver ainsi sur les flancs et les derrières de l'ennemi. Le gros de l'armée s'établit à Crofdorf, et le prince de Condé s'avance jusqu'à Fronhausen; M. de Stainville se rend ce même jour à Gosfelden, et M. de Castries reste sur la rive gauche de la Lahn, à Stauffenberg, en vue des mouvements ennemis. Une partie des troupes légères passées sur la rive droite reçoit l'ordre de se répandre par Ulrichstein sur les derrières de l'armée ennemie pour reconnaître l'emplacement des dépôts de leurs subsistances.

Tous ces mouvements des armées ne s'accomplissaient pas sans amener des engagements partiels assez vifs où les nôtres avaient souvent l'avantage ; le maréchal de Soubise le constate dans une lettre au duc de Choiseul, datée de Crofdorf, le 12 septembre : « Nos troupes légères ne s'oublièrent point; elles suivaient les colonnes des ennemis; M. de Sombreuil a fait des prisonniers et enlevé beaucoup d'équipages aux Anglais. Les volontaires de Nassau, mon régiment et les volontaires de Verteuil attaquèrent l'escorte des pontons de l'ennemi et, après une vigoureuse résistance, la mirent en fuite, la suivirent jusqu'au delà de Laubach, se rendirent maîtres des pontons, d'un très grand nombre de caissons de munitions et d'une grande quantité d'équipages. Comme la ville de Laubach se trouvait soumise à la gauche du camp ennemi, M. de Bargemont, qui commandait le détachement, ne jugea pas à propos d'y passer la nuit; il fit briser les haquets des pontons qu'il ne put emmener, et nos troupes se retirèrent à une demi-lieue en deçà de la ville.

« Le lendemain matin, 10, on apprit que les ennemis y avaient envoyé 2 B. pendant la nuit et qu'ils travaillaient à réparer leurs voitures pour retirer les pontons. Nos volontaires y remarchèrent sur-le-champ, et tous les officiers qui s'y sont trouvés disent qu'ils n'ont jamais vu attaquer avec plus de nerf et plus d'audace : les grenadiers de mon régiment, l'infanterie, les volontaires de Verteuil, ceux de Saint-Victor, ont chassé de la ville les 2 B. ennemis, les ont suivis sur une hauteur où ils étaient soutenus par d'autres troupes, les ont culbutés et sont demeurés maîtres de Laubach, des pontons et des

équipages. On a fait beaucoup de prisonniers, tué et blessé beaucoup de monde, et de notre côté nous avons perdu une centaine d'hommes, presque tous de mon régiment et des volontaires de Verteuil. » (D. G., 3613, 116.)

Après cette expédition, MM. de Lillebonne et de Bargemont se retirèrent sur Lich, où se trouvait encore M. de Castries.

Le 13, l'armée s'avance à Nieder-Weimar. M. de Stainville eut ordre d'occuper Wetter, où il devait être rejoint par le prince de Condé; mais, par suite de quelque retard éprouvé dans leur marche, le prince de Condé et M. de Stainville ne purent faire passer sur la rive gauche de la Lahn que leurs avant-gardes, et campèrent sur les hauteurs entre Marburg et Gosfelden. M. de Lusace arrive à Langgons; M. de Castries s'avance, en poussant des détachements jusque sur l'Ohm, et communique avec l'armée par Marburg et le pont de Neumuhl. Le prince Ferdinand, voyant sa droite menacée, y fit marcher quelques troupes le 13, et, la nuit suivante, il quitta sa position : d'après sa direction, on pensait qu'il allait sur Frankenberg. C'était déjà un bien grand avantage de l'avoir déplacé, mais ce n'était pas assez pour pouvoir nous porter nous-mêmes à la rive droite de l'Ohm. En s'éloignant, le prince Ferdinand avait laissé dans Homberg une forte garnison, et sa gauche restait à portée de soutenir ces postes; on voyait un camp à Schonstadt à deux lieues de Marburg, sur le grand chemin de Cassel, mais on ignorait encore la direction qu'avait prise le prince.

Dans cette incertitude, toute l'armée garda, le 14, la position du 13; le 15, on fut mieux instruit du véritable dessein des ennemis; M. de Luckner parut du côté de Wolmar, et l'on vit déboucher des bois voisins de Melnau les colonnes du prince Ferdinand.

En quittant le camp de Bingenheim sur la Nidda, la nuit du 6 au 7, le prince Ferdinand était allé à Hungen, le 8 à Grunberg, le 11 à Schweinsberg, le 13 à Kirchhayn, le 14 à Schwaitzenborn, et le 15 à Wetter. M. de Luckner manœuvra toute la journée pour déborder M. de Lévis, dont les troupes campaient près de Wolmar et d'Amonau; les Conflans, qui étaient à Wetter, manœuvrèrent de leur côté avec toute leur audace et leur intelligence habituelles, et nos autres troupes légères, postées sur les hauteurs de cette ville, s'y maintinrent pendant la plus grande partie de la journée; mais elles finirent par céder aux forces de l'ennemi qui, avec sa droite et son

centre, venait couronner toutes ces hauteurs. Le prince de Condé et M. de Stainville se préparèrent pendant la nuit à recevoir le combat, car tout portait à croire que le prince Ferdinand chercherait le lendemain à nous rejeter entièrement derrière la Lahn. Le 16, l'armée se tint prête à se porter en avant. Le duc de Duras est envoyé sur le Lahnberg à l'embouchure de l'Ohm, et M. de Muy s'avance pour soutenir M. de Lévis, qui s'était replié d'Amonau et fermait la gauche du prince de Condé, près Michelbach. M. de Lusace arrive à Viseck, et M. de Castries campe au débouché des bois entre Marburg et Gros-Seelheim, sur le chemin de Kirchhayn. Vers 11 heures du matin, l'ennemi, loin de nous attaquer, quitte les hauteurs le 15, et se retire à peu de distance dans une position d'où il pouvait nous prévenir sur Frankenberg, en même temps qu'il pouvait s'opposer à notre passage de l'Ohm; cependant, comme cette position était fort étendue, on ne désespérait pas de tenter avec succès une entreprise sur cette rivière.

Le 17, M. de Castries attaque une redoute et un moulin près de Schweinsberg et s'empare de toute la troupe qui les défendait; il dut abandonner ce poste, qu'on ne pouvait garder sans être maître d'Amœneburg. Le maréchal de Soubise, s'adressant au duc de Choiseul pour le tenir au courant de la situation, constate la résistance de l'ennemi et les difficultés qu'il sait habilement nous opposer.

Le maréchal de Soubise au duc de Choiseul.

« Marburg, le 17 septembre 1762.

« Les trois jours, depuis ma dernière lettre, se sont passés en différentes manœuvres qui n'ont pas produit de grands événements, mais qui prouvent que les ennemis n'ont pas voulu abandonner les passages de la rivière d'Ohm. En quittant les hauteurs de Schweinsberg et de Homberg, ils ont laissé une bonne garnison dans ce dernier poste et dans Amœneburg; leur gauche ne s'en est jamais écartée.

« Le 15 au matin, le centre et la droite du prince Ferdinand ont couronné les hauteurs du Wetter; nos troupes légères s'y sont maintenues jusqu'à cinq heures et se sont repliées dans le plus grand ordre et sans perte; les ennemis sont restés en bataille dans le terrain où ils ont campé. Pendant la soirée et la nuit le prince de Condé

et M. de Stainville se sont préparés à recevoir le combat, si les ennemis se déterminaient à venir attaquer Gosfelden, comme leurs mouvements et les déserteurs l'annonçaient. Nous fîmes avancer 2 brigades d'infanterie et de l'artillerie pour renforcer le prince de Condé, et l'armée se tint prête à marcher ; M. de Duras fut porté sur le Lahnberg avec 3 brigades d'infanterie et M. de Muy avec 3 autres pour soutenir M. de Lévis, qui fermait la gauche du prince de Condé ; M. de Luckner avait cherché toute la journée à le déborder sans y pouvoir réussir. Les Conflans ont très bien manœuvré pendant toute la journée. M. de Castries me mande dans le moment qu'avant la pointe du jour il a fait attaquer une redoute et un moulin que les ennemis voulaient fortifier près de Schweinsberg. Ce poste a été emporté par les volontaires de Hainaut ; le capitaine qui y commandait a été pris et très peu ont échappé... » (D. G., 3613, 144.)

L'ennemi paraissant vouloir s'étendre par sa droite, on porta la plus grande partie de l'armée vers l'Ohm. Presque toute la cavalerie et 8 brigades d'infanterie allèrent de Nieder-Weimar camper dans la plaine de Seelheim ; M. de Castries, qui occupait Bauerbach, fut porté à la droite près de Rossdorf.

Le 19, M. de Lusace arrive avec son corps sur les hauteurs vis-à-vis de Homberg, où l'armée s'étendait depuis Haarshausen jusqu'à Gosfelden. Cette nouvelle position défectueuse à notre droite, qui restait ouverte, ne nous permettait que l'avantage de pouvoir déployer notre cavalerie ; mais on ne paraissait pas craindre d'y être attaqué, pensant, au contraire, que l'ennemi se mettrait en état d'assurer sa défensive pour empêcher le passage de l'Ohm et celui de la Lahn. Quant à nos projets offensifs, la correspondance du maréchal de Soubise montre qu'ils ne donnaient que peu d'espoir de succès : il y avait à compter avec la difficulté d'assurer nos vivres de l'autre côté de l'Ohm, les maladies qui commençaient à se prononcer, et enfin les bruits de paix qui avaient répandu sur l'armée un esprit d'inaction tel qu'il n'inspirait plus dans les troupes autant de confiance que par le passé. Cependant il fallait se mettre en mesure de profiter des circonstances heureuses qui pouvaient se présenter, et les maréchaux résolurent alors de rassembler la plus grande partie de leurs forces sur l'Ohm. MM. de Roth et de Guerchy, restés à Nieder-Weimar avec quelques brigades d'infanterie, joignirent, le 20, les troupes déjà campées dans la plaine

de Seelheim, en sorte que toute l'armée se trouva rassemblée. Alors, pour être plus à portée de leur droite, les maréchaux transportèrent leur quartier général de Marburg à Bauerbach, résolus de prendre le château d'Amœneburg sans lequel la position de l'armée ne pouvait être soutenue. Pendant qu'on s'occupait de mettre ce château dans un bon état de défense et qui exigeât un véritable siège, nos troupes légères, lancées par notre droite sur les flancs et les derrières de l'ennemi, ne cessaient de lui causer du mal, sans cependant inquiéter le prince Ferdinand ni l'engager à changer de position.

Le 16, l'avant-garde de M. de Saint-Victor, composée des détachements des volontaires de Soubise et de Nassau et de deux corps de cavalerie et de dragons, joignit, près d'Alsfeld, les bagages et la boulangerie des ennemis qui se retiraient vers Neustadt; elle attaqua l'escorte avec une telle vivacité, que pendant quelque temps on fut maître de la totalité du convoi, dans lequel il se trouvait plus de mille chevaux. On en prit autant qu'on put en amener, et on coupa les jarrets d'un nombre infini d'attelages; mais la troupe de M. de Freytag, soutenue d'un corps de cavalerie, étant arrivée, il ne fut pas possible à un aussi petit corps de pousser plus loin ses avantages. On se retira, après avoir fait un dommage inexprimable aux ennemis et en ramenant des prisonniers. M. de Saint-Victor, ne pouvant plus rien entreprendre dans cette partie, se porta jusqu'à Homberg, en Hesse, d'où l'hôpital anglais n'était pas entièrement évacué; il y fit des prisonniers et enleva une grande quantité de chevaux. Il se replia ensuite sur Ziegenhain, où il apprit que la garnison avait fait différentes prises aux ennemis depuis que leur armée s'était éloignée de l'Edder et de la Fulda. M. d'Arembures, que M. de Lusace avait détaché avec le régiment de volontaires d'Austrasie, ayant appris que la cavalerie du corps de M. de Freytag, après avoir fait entrer son infanterie sous Neustadt, s'était dirigée vers Treyssa, s'y porta le 17, l'attaqua pendant la nuit avec le plus grand succès, et fit beaucoup de prisonniers.

Pendant la nuit du 20 au 21, on plaça de l'artillerie pour battre en brèche le château d'Amœneburg, et M. de Castries s'empara du pont en pierre du moulin de Bruckmuhl, au pied de la montagne d'Amœneburg, qui offrait un débouché vers la Hesse. Ce poste importait fort à l'ennemi pour la communication de son camp avec le

château et pour arriver sur nous dans la plaine de Seelheim. M. de Muy s'avança en même temps sur la chaussée de Kirchhain pour masquer ce débouché, et M. de Lusace eut ordre de faire la même opération au chemin de Homberg.

Le 21, les batteries ouvrirent le feu ; le premier coup de canon fut comme le signal d'un mouvement que fit l'ennemi à la faveur d'un brouillard très épais ; il descendit des hauteurs vis-à-vis d'Amœneburg et attaqua vers huit heures du matin le poste dont M. de Castries s'était emparé. Les volontaires de Hainaut, commandés par M. de Grandmaison, le défendirent avec courage contre la première attaque, et bientôt, soutenus par les B. de grenadiers et chasseurs d'Alsace, de Waldner, d'Arbonnier et de Lochmann, aux ordres de M. de Schwengsfeld, colonel, et par la brigade de Vaubecourt, que M. de Castries avait fait avancer, l'affaire s'engagea avec la plus grande violence. Cachés par le brouillard, les combattants s'étaient très rapprochés, bien que séparés par la rivière ; aussi la brigade de Vaubecourt et les grenadiers et chasseurs, qui occupaient le pont et le moulin, eurent beaucoup à souffrir. Le combat dura toute la journée avec un grand bruit d'artillerie et de mousqueterie, et s'éteignit en laissant les deux armées dans leurs positions. Notre perte fut de 8 officiers tués et 77 blessés, 350 soldats tués et 730 blessés.

Cette journée, quoique à notre avantage, nous coûta cher, mais elle fut encore plus pénible pour l'ennemi ; la capitulation de la place d'Amœneburg en fut la conséquence, et ses pertes montèrent à 1,900 hommes tués ou blessés. Le salut de la garnison d'Amœneburg ne valait certainement pas tant de sang répandu, et il est difficile d'imaginer pourquoi le prince Ferdinand ne l'avait pas retirée quand il nous vit arriver en force dans la plaine de Seelheim.

Une lettre écrite du camp des alliés, près Kirchhayn, le 22 septembre, mentionne la vivacité de la canonnade dans cette journée : « ... Là-dessus on amena de part et d'autre un plus grand nombre d'artillerie ; les ennemis portèrent dans leurs batteries une trentaine de pièces de parc contre nous, la canonnade redoublait et dura jusqu'à 8 heures du soir. Pendant ce temps une partie de l'infanterie ennemie, s'étant rangée de l'autre côté de l'Ohm, au pied de la montagne d'Amœneburg, commença à s'y retrancher. Ils firent des maisons qui s'y trouvaient un feu très vif de mousqueterie

sur notre batterie et les maisons que nous occupions en deçà de la rivière. En même temps ils attaquèrent Amœneburg. »

Il y a tout lieu de croire que le combat de cette journée (21 septembre) eut lieu sans qu'aucun des belligérants ait eu l'intention de l'engager; le brouillard en fut certainement la cause en rapprochant des nôtres les troupes ennemies qui prenaient les précautions d'usage, sur l'avis d'une réjouissance qu'on devait faire au camp français. De chaque côté, on se crut attaqué, et il n'est pas étonnant si dans cette espèce de surprise réciproque le canon, perdu dans les vapeurs, se soit donné un si grand jeu, connu pour en imposer par son tapage. On n'avait pas encore entendu, paraît-il, une pareille canonnade.

Une lettre du 24, du camp des alliés, rapporte qu'environ six jours avant cette affaire, le capitaine lieutenant Tapp, fait prisonnier de guerre par les ennemis, fut envoyé au camp de lord Gramby, où se trouve le régiment de Krausshaar dans lequel il sert. M. le maréchal de Soubise l'avait chargé du compliment suivant pour le lord, « qu'il espérait pouvoir bientôt l'embrasser lui-même et lui donner, vers le 25, la main en qualité d'ami; qu'en attendant, le lord ne devait point prendre ombrage si, pour la réjouissance de la prise d'Almeïda, en Portugal, faite par les Espagnols, il faisait mettre son armée sous les armes pour faire tirer. » Le lord donna sur-le-champ avis à M. le prince Ferdinand, qui fit notifier, le 20, veille de la canonnade, à tous les officiers généraux de son armée, par le général adjudant de Rheden, ce qui suit :

« Ce 20 septembre 1762.

« S. A. S. fait savoir à toute l'armée qu'il avait été mandé de la part de l'armée française au lord Gramby que l'on y ferait incessamment une réjouissance de la prise d'Almeïda et que l'on pouvait à cet égard être entièrement tranquille dans notre armée sans en prendre la moindre inquiétude. S. A. S., notre gracieux chef, laisse cet avertissement amical dans sa valeur; mais comme la prudence exige de redoubler plutôt la vigilance que de la diminuer, c'est pourquoi il charge MM. les officiers généraux des différents corps de faire observer scrupuleusement cette vigilance. Les piquets seront relevés demain à l'heure accoutumée. »

La possession d'Amœneburg assurait entièrement notre position

par sa droite, jusqu'alors fort en l'air; mais elle ne nous procurait pas un débouché suffisant pour passer à la rive droite de l'Ohm, les retranchements en amphithéâtre de l'ennemi empêchant de tenter ce passage. Dès le 22, le prince Ferdinand repliait sa droite, sauf le corps de M. de Luckner, resté entre Munchausen et Wolmar et renforcé sur l'Ohm, et portait son quartier général à Kirchhayn.

Par sa lettre datée de Bauerbach le 24, le maréchal de Soubise informait le duc de Choiseul de la nouvelle disposition donnée à l'armée depuis la prise d'Amœneburg et en conséquence des mouvements opérés par l'ennemi, et il ajoutait : « M. le prince de Condé a détaché M. de Conflans, qui doit chercher à tourner la droite du prince Ferdinand et se porter sur ses communications; M. de Lévis est destiné à le soutenir et à protéger ses opérations. M. de Conflans était hier à Hatzfeld sur l'Edder, ses postes avancés à Battenberg. Les ennemis occupent Frankenberg et en seront les maîtres aussi longtemps qu'ils le voudront, à moins que le prince Ferdinand ne s'occupe davantage de sa gauche, ce que je désirerais.

« Les volontaires de Saint-Victor, de Nassau et de mon régiment sont dans les villages aux environs de Ziegenhain et dans les faubourgs de cette place. M. de Poyannes est parti ce matin avec la brigade de Navarre, celle de Carabiniers, de dragons Berchiny, les volontaires du Hainaut et de Verteuil; il passera l'Ohm au-dessus de Burggemunden et se portera sur la Schwalm... M. de Freytag est à Treyssa et dans les environs; il a été renforcé par un gros corps de cavalerie qui depuis quelques jours l'a mis en état d'en imposer à nos troupes légères qui sont à Ziegenhain et qui faisaient journellement des prises sur les communications de Fritzlar à l'armée ennemie. Comme il n'est pas possible de passer la rivière d'Ohm de vive force devant les ennemis, il faut se borner à chercher les moyens de les déposter, et je n'en néglige aucun. De leur côté, ils s'obstinent à conserver leur position; je m'occupe de la resserrer, et, si nos détachements de droite et de gauche réussissent, j'espère qu'ils perdront du terrain. » (D. G., 3613, 186.)

Il y eut aussi dans notre camp quelques changements; mais la nouvelle disposition de l'ennemi rendait plus difficile que jamais le passage de la rivière de vive force, et MM. les maréchaux pensaient que, même dans le cas où on y parviendrait par les entreprises les

plus déterminées et les plus hasardeuses, ce succès ne mènerait pas à faire passer la Diemel au prince Ferdinand, comme le roi l'avait espéré. Dans une lettre adressée de Bauerbach, le 25 septembre, au duc de Choiseul, le maréchal d'Estrées avoue les embarras de sa situation et peut-être l'impossibilité de passer l'Ohm : « Outre les obstacles naturels que présente le passage de cette rivière, le prince Ferdinand y en a préparé de nouveaux depuis plusieurs mois et il y en a ajouté tous les jours. La consommation d'une armée qui a 70,000 chevaux à nourrir dans un pays où la récolte a été mauvaise fournit de grands embarras quand les moyens de s'en procurer à prix d'argent sont nuls ; c'est une considération qui mérite toute votre attention, surtout si la Franconie ne se prête pas aux réquisitions. Je crains bien que la situation critique où sont les affaires n'augmente... Il ne faut pas se le dissimuler, on gagnerait ici une bataille, qu'il ne serait pas plus facile de prendre des quartiers en Hesse, et si on la perdait, on pourrait essuyer de grands revers, malgré la valeur des troupes et leur constance... » (D. G., 3613, 201.)

Il est vrai qu'en ce moment on ne pensait guère différemment à Versailles sur la situation de l'armée ; on prévoyait les difficultés infinies et presque insurmontables résultant de la position de l'ennemi et de la disette des fourrages. Cette lettre ne laisse aucun doute à cet égard :

Le duc de Choiseul au maréchal de Soubise.

« Versailles, 27 septembre 1762.

« J'ai reçu votre lettre du 17 de ce mois, par laquelle je vois que les ennemis vous ont prévenu sur les hauteurs de Wetter et de Melnau. N'auriez-vous pas pu les occuper en force avant le prince Ferdinand, lorsque M. de Lévis était cantonné à Amonau? Il résultera de la position qu'ils ont prise que vous trouverez beaucoup d'obstacles : premièrement au passage de la Lahn, par rapport aux hauteurs qui la bordent ; secondement au passage de l'Ohm, vu la position du lord Gramby dans les environs de Kirchhayn. Il serait fâcheux que vous ne puissiez pas établir votre communication avec Ziegenhain. Si vous remontiez la Lahn pour passer au-dessus de Gosfelden ou de Michelbach, vous vous jetez dans un pays dénué de

toutes ressources; si vous passiez cette rivière au pont près du moulin où se trouve le confluent de l'Ohm, vous vous trouveriez subordonné aux hauteurs et vous n'auriez pas d'espace pour vous développer sur plusieurs colonnes. Je ne vois donc de ressources qu'au passage de l'Ohm en avant de Bauerbach et de Gros-Seelheim, du côté de Ginseldorf ou de Schonbach, où les Anglais peuvent vous opposer de la résistance et où, en supposant que vous eussiez la liberté d'établir vos ponts, vous trouveriez de grands embarras pour vos débouchés, et n'auriez pas le temps de vous former avant l'arrivée du prince Ferdinand et sa réunion avec milord Gramby. Le peu de vitesse que vous avez mise dans vos mouvements, depuis que les ennemis ont passé l'Ohm, leur a donné le temps de réfléchir, et il y a tout à craindre que vous ne les dépostiez pas, que le manque de fourrage ne vous oblige à rétrograder, et que la perte de Ziegenhain et successivement celle de Cassel n'achèvent de couronner la campagne du prince Ferdinand. Je comprends fort bien que Marburg et Giessen sont en sûreté, puisque l'armée du roi est sous la première de ces places; mais je tremble que vous ne donniez lieu à la prophétie du prince Ferdinand de s'accomplir; car il ne soutient des postes sur la rive gauche de l'Ohm que dans l'espérance de passer cette rivière lorsque les subsistances vous forceront à rétrograder, et je désire beaucoup plus que je ne puis vous le dire le succès de l'entreprise que vous me paraissez à la veille d'exécuter et qui doit vous remettre sur le ton d'offensive... »

Quelque embarrassante que fût cette situation dans les circonstances présentes, elle était encore plus effrayante pour l'avenir. Cassel était menacé d'un siège, et M. de Diesbach, qui y commandait, annonçait que le prince Frédéric la resserrait de plus en plus. Ce prince lui avait proposé déjà plusieurs fois d'évacuer la place avec les honneurs de la guerre et la liberté de tous les effets du roi; mais ces avances furent toujours repoussées (1). On jugeait très important pour la politique de ne point accepter la capitula-

(1) Dans une lettre du 24 septembre, écrite de Bauerbach par le prince de Soubise au duc de Choiseul, on lit cette phrase : « J'ai reçu un nouveau billet de M. Diesbach ; il est sûr que les propositions de l'ennemi seraient très bonnes à accepter dans un mois, mais je doute qu'elles soient renouvelées à cette époque. » (D. G., 3613, 186.)

tion; on voulait que la place fût au pouvoir du roi au moment de conclure la paix, et il fallait y tenir jusqu'à la fin de novembre. Les instructions du duc de Choiseul portaient qu'à cette époque il serait possible d'en retirer la garnison, en y abandonnant tout ce qui pouvait paraître embarrassant, mais sans aucune espèce de capitulation, afin de ne point augmenter en Europe l'effet déjà produit par les succès de la campagne du prince Ferdinand.

Le but des maréchaux devait donc tendre à se rapprocher de Cassel, soit avec toute l'armée pour obliger les ennemis à se retirer, soit au moyen de corps détachés capables de favoriser l'évacuation au terme fixé par Versailles (1). Comme ils n'avaient aucun espoir de forcer le passage de l'Ohm en présence de l'ennemi, ils pensèrent pouvoir réussir à chasser le prince Ferdinand en le resserrant ou en tournant sa position. Alors M. de Conflans fut détaché sur la droite de l'ennemi et ses communications ; il s'avança, dès le 23, jusqu'à Hatzfeld sur l'Edder, passa cette rivière, se dirigeant sur Korbach. M. de Lévis, chargé de le soutenir, après avoir fait enlever un détachement à Battenberg, apprenant que l'ennemi se rassembiait, rejoignit l'armée sans aucune perte; son arrière-garde fut attaquée par les troupes légères ennemies, mais quelques coups de canon suffirent pour les éloigner. Dès ce moment les corps de Bock et de Luckner vinrent reprendre le camp de Wetter.

Les volontaires de Saint-Victor, ceux de Nassau et du régiment de Soubise, après leur expédition du côté d'Alsfeld sur la Schwalm et de Neustadt, s'étaient portés sur Ziegenhain ; mais M. de Freytag, qui occupait Treyssa et les environs, ayant été renforcé, se trouvait en état d'empêcher ces troupes légères de continuer leurs succès sur la communication de Fritzlar; M. de Poyannes y fut envoyé pour les soutenir.

Dans sa marche il rencontra quelques détachements auxquels il

(1) La lettre du prince de Soubise au duc de Choiseul, de Bauerbach le 24 septembre, se termine ainsi : « Si nous approchons de Cassel, nous exécuterons facilement l'évacuation de la garnison et de l'artillerie... Quant à la démolition des ouvrages militaires, je ne la regarderai jamais comme bien intéressante. Cassel sera toujours une très mauvaise place et même un mauvais poste pour les ennemis, qui craindront toujours la destruction de la ville neuve et seront forcés par cette considération de nous ouvrir leurs portes lorsque nous nous présenterons. » (D. G., 3613, 186.)

enleva des prisonniers; il alla par Alsfeld, passa la Schwalm, et se proposait d'attaquer le lendemain le corps de M. de Freytag campé à Neukirchen, mais ce dernier se retira.

M. de Soubise tenait exactement le cabinet de Versailles au courant de la situation.

Le maréchal de Soubise au duc de Choiseul.

« Bauerbach, le 27 septembre 1762.

« J'ai reçu une lettre de M. de Poyannes, datée du bivouac près Alsfeld, du 25 au soir; il avait passé la Schwalm et comptait attaquer le lendemain matin le corps de M. de Freytag, qui s'était avancé à Neukirchen. Si celui-ci ne se trouve pas assez fort, il se sera retiré, car il a été averti. L'avant-garde de M. de Poyannes a rencontré un détachement de hussards dont on a fait une douzaine de prisonniers; les autres se sont échappés... Hier dans l'après-midi on a vu plusieurs détachements de cavalerie et d'infanterie sortir de différents camps et marcher du côté de Ziegenhain. Comme il n'est pas douteux que c'est pour renforcer M. de Freytag et s'opposer aux entreprises de M. de Poyannes, j'ai, de mon côté, fait partir cette nuit de la cavalerie et 3 B. de grenadiers et chasseurs, aux ordres de M. de Caulincourt, qui suivront le chemin de Romrod et d'Alsfeld pour diviser l'attention des ennemis, joindre M. de Poyannes ou favoriser son retour, selon les circonstances.

« A notre gauche, M. de Conflans a passé l'Edder près de Battenberg et s'est dirigé sur Korbach; nous serons plusieurs jours sans en entendre parler. M. de Lévis, qui protégeait sa marche, a fait enlever par M. de Viomesnil un détachement de hussards et d'infanterie anglaise dans Battenberg et s'est porté à Rodenau, ayant rempli son objet et apprenant que les ennemis se rassemblaient et se portaient en force vers Hallenberg... » (D. G., 3613, 210.)

On jeta dans Ziegenhain tout ce qui lui était nécessaire, et M. de Poyannes revint ensuite camper à Alsfeld. En se retirant de ce poste vers l'armée, son arrière-garde fut attaquée; mais elle repoussa vivement l'ennemi, et M. de Sombreuil, dans une charge brillante,

fit beaucoup de prisonniers (1); il rejoignit l'armée le 29. Les troupes légères que M. de Poyannes devait dégager de Ziegenhain, ennuyées de se voir bloquées, avaient traversé les postes ennemis la veille de l'arrivée de ce secours, et arrivèrent le 30 au soir à Mertzhausen.

Le maréchal de Soubise rendit compte de ces divers faits de guerre au duc de Choiseul dans une lettre qu'il lui écrivit de Bauerbach le 29 septembre : « M. de Lévis est rentré au camp du prince de Condé sans avoir rien perdu. Il y a eu une houzarderie à son arrière-garde qui a fini par quelques coups de canon tirés pour éloigner les troupes légères. Les ennemis ont fait revenir le corps de MM. de Bock et de Luckner et ont repris le camp de Wetter. On dit que Luckner a marché sur ses derrières pour chercher M. de Conflans, qui se tirera bien d'affaire. » Il termine sa lettre en exprimant sa confiance dans la résistance de Ziegenhain : « Le commandant de cette place me mande qu'il est abondamment pourvu de tout, et me promet une longue et vigoureuse défense. »

M. de Caulincourt, qui soutenait M. de Poyannes, eut quelques difficultés pour sa retraite; un corps posté à Felda et Burggemunden lui coupait le chemin, et il fut obligé de se replier par Ober-Seibertenrod; la cavalerie ennemie, qui le suivait de près, fut chargée par ses dragons et rejoignit sans autres inconvénients. M. de Conflans, pendant ce temps, livré à son initiative, parcourait le duché de Westphalie et une partie de la Hesse, enlevait plusieurs détachements et se repliait ensuite sur Berleburg pour continuer à troubler les convois et à nous procurer des subsistances. Il y fut attaqué par M. de Luckner quelques jours après; mais celui-ci fut obligé de battre en retraite en laissant une trentaine de prisonniers. Le maréchal de Soubise avait raison de dire : « Conflans se tirera bien d'affaire. »

Par sa lettre de Bilstein du 12 octobre, le marquis de Conflans

(1) *Le maréchal de Soubise au duc de Choiseul.*

« Bauerbach, le 29 septembre.

« M. Jameret, colonel des hussards prussiens jaunes, est pris et un adjudant général du prince Ferdinand, qui commande les hussards de Brunswick depuis l'affaire de Riedesel, quelques autres officiers et un assez grand nombre de hussards, de dragons et chasseurs. » (D. G., 3613, 218.)

rend ainsi compte au prince de Condé du succès de son coup de main sur Smalenberg : « Le 9, à 11 heures du matin, j'appris que l'ennemi avait porté de Belburg un gros détachement sur Smalenberg et un sur Laspe; je me suis replié à Ober-Hundt dans l'objet d'y attendre un détail de la force du détachement qui occupait Smalenberg... Je n'ai pas balancé un moment à marcher à Smalenberg. En chemin, j'ai rencontré une patrouille; je l'ai prise. La position de Smalenberg, où l'on ne peut guère arriver d'aucun côté, surtout celui où je venais, sans être vu d'une forte demi-lieue par les grand'gardes, me faisait craindre beaucoup de ne pas réussir dans mon objet; cependant j'ai amusé la grand'garde d'un côté, et j'ai manœuvré d'un autre, profitant de toutes les montagnes pour couvrir mon mouvement avec tant de promptitude et de bonheur, qu'au même instant l'ennemi a vu déboucher sur la droite de la ville mes hussards, sur la gauche mes dragons, les grenadiers et chasseurs, marchant droit à la ville, le reste de mon infanterie masquant le débouché de Belburg sur Smalenberg. L'ennemi a pris le parti de la retraite, mais trop tard; ma cavalerie a joint la sienne, mon infanterie également celle ennemie, et de la totalité de mon faible détachement, j'en ai fait prisonniers 95 d'infanterie, 132 de cavalerie et 14 officiers, dont un lieutenant-colonel... Mon objet rempli, je me suis replié à Salhausen, le lendemain à Bilstein.

« J'avais détaché, le 8 au matin, le capitaine Bernard avec sa compagnie de chasseurs et 80 hussards sur Sachsenberg; ma canonnade, qu'il a entendue, l'a empêché de pousser jusqu'à ce point; il a pris à Medebach un quartier-maître anglais et 150 fantassins détachés pour les fourrages; il s'est replié à temps et fort adroitement, et m'a rejoint le 11 à Bilstein, n'ayant perdu de son détachement que deux hussards; il a fait rétrograder un convoi considérable de fourrages, et j'ai donné de Smalenberg des contre-ordres à tous les bailliages sommés d'en livrer à l'armée alliée... »

M. de Poyannes, de concert avec M. de Lusace, continuait à notre droite les mêmes manœuvres que M. de Conflans faisait à notre gauche, et procurait à la cavalerie de cette partie les moyens de fourrager avec sûreté, même fort loin : c'était un objet très important en ce moment; mais les courses de ces détachements, quoique heureuses, ne produisaient pas l'effet attendu de chasser le

prince Ferdinand. Il fallait donc se déterminer à l'emploi d'une mesure plus efficace pour qu'il rétrogradât, ou nous mettre à portée de tendre la main à Cassel, soit en soutenant la place ou la ravitaillant, soit pour en retirer la garnison au moment voulu.

Le 9 octobre, M. de Soubise écrivait à M. de Diesbach : « On a beaucoup parlé de paix ces jours-ci; la prise de la Havane, que les ennemis paraissent ignorer encore, peut déranger les négociations. Les ennemis ne nous ont fait aucune proposition sur la garnison de Cassel. Je n'ai point de réponse aux billets que je vous ai envoyés par différentes voies; vous vous en tiendrez toujours à demander de faire part aux généraux des propositions, et vous n'en accepterez point de moins favorables que les premières qui vous ont été faites. Il ne faut même point les accepter avant les premiers jours de novembre; si les ennemis n'offrent point de capitulation, nous chercherons les moyens de vous retirer. »

La seule opération regardée comme possible devant la proposition du prince Ferdinand était de marcher par notre droite en s'approchant de Ziegenhain. Quoique sujet à bien des inconvénients, surtout si l'ennemi allait prendre poste aux environs de Treyssa, Neustadt et Homberg, les maréchaux arrêtèrent les dispositions nécessaires à l'exécution de ce projet. Ils paraissaient décidés à se commettre à tous les événements qui les porteraient sur l'Edder, quand la nouvelle de la prise de la Havane par les Anglais fut pour le quartier général un nouveau sujet de réflexions et d'embarras. Cette malheureuse nouvelle, arrivée au moment où l'on traitait de la paix, ne pouvait être indifférente à la marche des négociations; les plénipotentiaires devaient, suivant toutes les apparences, attendre de nouvelles instructions de leurs gouvernements.

Le retard que ces circonstances devaient nécessairement apporter à la conclusion du traité, et par conséquent aux dernières résolutions que Versailles avait à prendre sur le sort de Cassel, donna à penser aux maréchaux que le principal intérêt de leur mouvement consistait à retirer la garnison de cette place; qu'il était trop tôt pour le commencer, et que d'ailleurs les difficultés continuelles causées par les pluies et les neiges rendaient convenable d'ajourner ce mouvement jusqu'à l'époque où il serait question de prendre les quartiers d'hiver, avec l'espoir qu'alors la gelée favoriserait la marche. Ce ne fut pas sans peine qu'ils prirent ce parti; le maréchal

d'Estrées disait que s'il y avait un moment favorable pour retirer la garnison, c'était avant la fin d'octobre, avec l'armée ennemie encore loin de l'Edder; il prévoyait des difficultés insurmontables pour tenter cette opération à la fin de novembre et désespérait de pouvoir l'exécuter avec succès, et de sauver à la fois la garnison et les effets du roi sans une capitulation, formellement contraire aux intentions du cabinet de Versailles.

A la date du 9 octobre, les maréchaux adressaient à Versailles leurs appréciations sur les divers partis qu'on pouvait prendre à l'égard de Cassel : « Les mouvements de l'armée du roi par sa gauche ne paraissaient pas devoir engager l'ennemi à repasser l'Edder, ses convois étant dirigés par Waldeck et Fritzlar, ni donner d'autre moyens de favoriser la retraite de la garnison de Cassel que celui d'une diversion éloignée. L'ennemi étant inattaquable dans son front, il ne reste plus qu'à tenter si, en faisant un mouvement par les sources de l'Ohm et en portant l'armée vers Ziegenhain, on pourra trouver quelque moyen de favoriser la sortie de la garnison de Cassel. Toute convention devant être refusée avant la fin de novembre, la garnison de Cassel ne peut plus sortir que de deux manières : la première, dans le cas où n'étant pas suffisamment resserrée elle prendrait le parti d'évacuer la place sans attendre aucun secours; l'autre, à l'aide d'un gros détachement que l'on pourra envoyer vers Cassel quand l'armée sera rapprochée de Ziegenhain. Dans l'un et l'autre cas, il ne sera pas possible d'amener aucun des objets du roi et la plus grande partie des équipages de la garnison, n'y ayant ni chevaux ni voitures; de plus, on sera obligé de laisser les malades et un nombre de troupes quelconque pour capituler, ce qui nous a paru ici moins avantageux qu'une convention qui permettrait à la garnison de sortir avec les malades et les effets du roi. Il eût été désirable de retirer la garnison de Cassel avant la fin de ce mois et pendant que l'armée ennemie en est éloignée; quand même l'armée serait proche de Ziegenhain, rien n'est moins sûr que la sortie de cette garnison puisse s'effectuer autrement que par une convention; la marche de l'armée vers les sources de l'Ohm et de là vers Ziegenhain rencontrera de grandes contrariétés; les différents mouvements qu'elle fera peuvent engager à une affaire dont même le succès ne peut procurer de grands avantages. »

A cette communication des maréchaux le duc de Choiseul répondit, le 16 octobre, par une longue lettre à la fois politique et militaire. En ce qui concerne Cassel, le ministre s'y explique nettement : « Il ne se présente, dit-il, que trois partis à prendre relativement à Cassel : ou celui de faire sortir la garnison, la faire marcher sur la Werra, d'envoyer un détachement à sa rencontre pour assurer sa retraite et d'abandonner avec quelque peu de troupes les hôpitaux et les effets du roi; ou bien de proposer la capitulation qui a été offerte par le prince Ferdinand; ou enfin, par un mouvement sur Ziegenhain, de trouver le moyen de ravitailler la place de façon qu'elle puisse tenir jusqu'au printemps... Si l'armée ne doit rentrer que pour retirer ses 14 B. et perdre Cassel et ce que l'on sera forcé d'y laisser pour une capitulation, il vaut beaucoup mieux que l'armée ne bouge point, et chercher à procurer à la garnison de Cassel et aux effets qui y sont la capitulation proposée, laquelle, selon ce que l'on a lieu de croire, ne serait pas refusée par le prince Ferdinand.

« Il reste à savoir si la perte de Cassel n'autoriserait pas les ennemis de la paix à y mettre des entraves par le bruit qu'ils feront sur cette évacuation de notre part. Ne sera-t-il pas même fâcheux que nous ayons fait cette capitulation, s'il arrive, comme on peut l'espérer, que les trois cours soient en état de signer les préliminaires au commencement de novembre ? Mais, d'un autre côté, si la paix n'avait pas lieu, ne serait-il pas trop tard le 7 novembre, temps auquel on pourra savoir à l'armée la décision finale de la paix ou de la guerre, de proposer une capitulation, si la guerre continue? C'est sur ce point incertain qu'il faut se décider. L'on ne voit qu'un moyen à soumettre aux lumières des généraux du roi, qui est celui de se porter avec toute l'armée sur Ziegenhain, et de là faire entrer un convoi dans Cassel qui approvisionne la garnison jusqu'à la fin d'avril. On croit qu'on pourrait la diminuer de 2 B.; il faudrait en même temps approvisionner Ziegenhain pour le même temps et, cette opération finie, entrer en quartier d'hiver. Si ce parti peut avoir lieu, il est certainement le meilleur dans l'incertitude où nous sommes...

« On observera de plus qu'en prenant ce parti et en supposant, comme il est de toute vraisemblance, que les ennemis ne feront pas le siège de Cassel pendant l'hiver, qu'il leur sera fort difficile, vu

la nature et la disette du pays, de se porter de façon à bloquer la place et à empêcher qu'on ne puisse avoir avec Cassel une communication quand elle sera nécessaire. »

Après avoir délibéré au sujet de cette lettre du ministre, les maréchaux adressèrent à Versailles, le 22 octobre, une réponse collective portant qu'ils jugeaient impossible de faire entrer dans Cassel avant le 21 novembre un convoi assez considérable pour donner à la garnison de cette place les moyens d'y tenir jusqu'aux premiers jours d'avril, et qu'il faudrait pour protéger ce convoi mettre en mouvement la totalité ou la plus grande partie de l'armée. En conséquence il leur avait paru d'autant plus convenable de donner à M. de Diesbach la permission de sortir de Cassel au moyen d'une capitulation qui lui permît d'emmener les malades, les blessés et les effets du roi que l'on ne pouvait espérer par aucune voie possible de retirer. Ils lui prescrivaient en même temps d'insister sur la sortie de l'artillerie et généralement de tous les effets du roi. « Il paraît cependant, ajoutaient les maréchaux, par une lettre écrite en date du 13 de ce mois par M. de Diesbach, que plus la saison s'avance, moins les propositions du prince Ferdinand sont avantageuses... Malgré cela, nous avons cru devoir mander à M. de Diesbach de s'en tenir aux premières propositions et nous lui avons recommandé de plus de faire traîner la conclusion de cette capitulation jusqu'au 8 ou au 10 de novembre. Il a paru nécessaire de rapprocher l'époque de la sortie de la garnison, afin que M. le prince Ferdinand trouvât quelque avantage qui pût l'engager à accorder à la garnison des conditions plus honorables ; si cependant ce général, comme le bruit s'en répand, voulait attaquer Cassel avant la fin de la campagne et faisait en conséquence quelque détachement considérable, on pourrait encore avoir la ressource de le combattre lorsqu'il serait affaibli, ce qui, en cas de succès, rendrait peut-être ses propositions moins onéreuses; car on ne verrait pas, même après ce succès, plus d'apparence de conserver Cassel. »

La réponse de Versailles fut un acquiescement aux idées émises et aux mesures adoptées par les maréchaux. Dans sa lettre à M. de Soubise, du 28 octobre, M. de Choiseul reconnaît que plus on retardera la capitulation de Cassel, moins les propositions de l'ennemi seront avantageuses, et il ajoute : « En considérant les difficultés des chemins, l'embarras des subsistances et la mauvaise saison, le

roi a approuvé que vous ayez donné la permission à cet officier général de capituler aux premières conditions qui lui ont été présentées... En réfléchissant d'ailleurs sur l'impossibilité que vous trouvez à ravitailler cette place jusqu'à l'époque de l'ouverture de la campagne prochaine, je pense que vous préféreriez même encore la capitulation suivant les secondes propositions à la détermination du mouvement d'un gros détachement qui ne remplirait pas le même objet, qui ne ferait rien pour les négociations, puisqu'à la réception de ma lettre elles auront réussi ou manqué, et pourrait compromettre ce corps de troupes, malgré les précautions que vous prendriez d'occuper les ennemis dans les autres parties. Je ne peux pas imaginer que M. le prince Ferdinand s'affaiblisse à un certain point devant vous et qu'il ose entreprendre le siège de Cassel avant la fin de la campagne; ainsi vous ne vous trouverez pas dans le cas de vous compromettre à une action, et votre campagne se terminera vraisemblablement d'ici à la fin de novembre sans événement bien intéressant. »

Le prince Ferdinand, peu inquiet des désordres causés dans ses subsistances, restait tranquillement dans sa position, et le prince Frédéric, libre devant Cassel, commençait à y jeter quelques bombes; le 23, s'en étant trop rapproché, il fut repoussé par une sortie de la garnison.

A la date du 17 octobre, M. de Diesbach écrivait au maréchal de Soubise : « Les ennemis ont ouvert la tranchée la nuit dernière; ils font deux attaques, l'une sur les lunettes en avant de la porte d'Annaberg, l'autre sur la ville allemande entre la Fulda. Ils ont commencé leurs tranchées de si près que je me suis déterminé à faire attaquer celle de la ville allemande, ce qui a été exécuté avec succès par M. de Grave à midi, et on les a chassés de leurs boyaux, qui ont été entièrement comblés. Nous leur avons fait 104 prisonniers... On leur a tué et blessé beaucoup de monde dans la plaine... »

Les maréchaux ne paraissaient point inquiets du sort de Cassel, M. de Diesbach lui-même avait témoigné le désir de voir ouvrir la tranchée devant la place, et ils comptaient sur une défense opiniâtre. Il fallait néanmoins ne pas perdre de vue que, dans le cas où la paix serait manquée ou différée, Cassel pourrait courir des risques. La marche sur Ziegenhain ayant été jugée impossible, on songea à d'autres moyens. Sans que, malheureusement, cela pût

influer beaucoup en notre faveur sur le résultat de la campagne, nos troupes continuaient dans une foule d'engagements partiels à occasionner les plus grandes pertes à l'ennemi. Dans une lettre du 1er novembre, adressée de Bauerbach au duc de Choiseul, le maréchal de Soubise constate avec satisfaction ces succès isolés dus à l'intelligence de nos officiers et à la bravoure de nos soldats : « Nos troupes légères continuent à bien faire; les volontaires d'Austrasie ont pris avant-hier, près Nieder-Gemunden, 1 officier et 30 hommes; hier, 25 hussards. M. de Lamotte fait merveilles de son côté; il a surpris et attaqué en plein jour 3 escadrons de hussards noirs et autres. Il me mande qu'il me ramène le major commandant les hussards noirs, 2 capitaines, 4 lieutenants, 4 cornettes, 60 hommes et 180 chevaux. Il craint que les ennemis ne lui reprochent d'avoir tué beaucoup de monde; mais dans les premiers moments il n'aurait pas été prudent de faire quartier. Voilà plusieurs actions qui le décident très bon et très heureux partisan. Je venais de lui annoncer la grâce que le roi venait de lui faire en lui accordant la croix de Saint-Louis; il me mande que son zèle en a redoublé et qu'il en a été encouragé à tenter l'expédition qu'il vient d'exécuter. » (D. G., 3614, 121.)

Quoique jusqu'alors le passage de vive force de la rivière eût paru impossible, les maréchaux revinrent sur ce projet, et, après de mûres réflexions, il fut décidé de l'entreprendre dans les premiers jours de novembre, après l'arrivée des nouvelles attendues sur les négociations et la baisse des eaux, que les pluies avaient fait de nouveau déborder. Si l'opération subissait de nouvelles contrariétés, il fallait, vers le 10, par le manque de vivres, se résoudre à un mouvement rétrograde. En attendant le moment où les négociations et les inondations permettraient d'exécuter le projet combiné, les maréchaux, confiants dans le peu d'effet que produisait le prince Frédéric avec sa petite troupe, qu'ils ne croyaient pas en état d'entreprendre un siège en règle, et dans l'exactitude de M. de Diesbach à exécuter leurs ordres de n'accepter aucune capitulation avant le 8 ou le 10 novembre, étaient loin de s'attendre à la capitulation, qui eut lieu le 2 novembre, d'autant plus qu'on savait, par des lettres de M. de Diesbach du 1er novembre, que l'ennemi, ayant réellement entrepris le siège, on avait fait plusieurs sorties avec le plus grand succès. La nouvelle de la reddition de la place fut

donnée par l'ennemi, et ce ne fut que dans la nuit du 2 au 3 qu'une lettre de M. de Diesbach l'annonça officiellement (1). Son unique objet fut sans doute de sauver la garnison; mais impossible d'être

(1) *Capitulation de Cassel.*

ARTICLE 1[er]. Les honneurs de la guerre pour la garnison ; elle sortira tambour battant, mèche allumée, avec armes et bagages, pour être conduite par le plus court chemin.	Accordé, jeudi de bon matin.
ARTICLE 2. On accordera la libre sortie des hôpitaux, tant des malades que de tous les effets qui y sont attachés, et l'on fournira des voitures et des bateaux gratis pour cette évacuation, à mesure que les malades et les blessés seront en état d'être transportés à l'armée du roi.	Les hôpitaux pourront avoir une libre sortie avec leurs effets, mais les voitures ou bateaux ne seront point fournis gratis.
ARTICLE 3. L'artillerie et tous les effets royaux seront transportés à l'armée du roi par bateaux ou voitures du pays, gratis.	Non. En faveur de la bonne défense, j'accorde au commandant deux pièces de canon de 12 balles et un de 4 pour le général Diesbach.
ARTICLE 4. Il sera fourni des voitures et bateaux couverts pour le transport des équipages et des éclopés, lesquels ne pourront être visités.	
ARTICLE 5. Le trésorier, les employés des vivres et autres sortiront avec leurs effets et papiers sans nul empêchement.	La garnison sera fournie en pain, viande et fourrages, mais les payera.
ARTICLE 6. La garnison sera fournie en pain, viande et fourrages, gratis, chacun selon son grade, jusqu'à l'arrivée à l'armée du roi.	Accordé.
ARTICLE 7. Tous les effets appartenant aux officiers de troupes du roi pourront être transportés ou renvoyés librement.	Accordé.
ARTICLE 8. Lorsque la capitulation sera signée, on permettra d'envoyer à MM. les maréchaux un officier pour leur en faire part.	Accordé.
Signé : ZUCKMANTEL. *Signé :* Baron de DIESBACH.	*Signé :* FRÉDÉRIC-AUGUSTE.

autant surpris qu'affligé de la précipitation avec laquelle il avait demandé à capituler.

Il est facile de juger de la peine qu'on ressentit à l'armée et à Versailles de cet événement aussi inattendu que contraire aux intentions du roi, et qui arriva dans des circonstances d'autant plus intéressantes qu'au moment où M. de Diesbach traitait à Cassel les articles de la capitulation, on signait à Fontainebleau les préliminaires de la paix.

Voici les principales stipulations de ce traité de paix, en ce qui concerne particulièrement la France :

Art. 2. — S. M. T. C. renonce à toutes les prétentions qu'elle a formées autrefois, ou pu former, à la Nouvelle-Écosse ou l'Acadie en toutes ses parties et la garantit tout entière et avec toutes ses dépendances au Roi de la Grande-Bretagne. De plus, S. M. T. C. cède et garantit à S. M. B., en toute propriété, le Canada avec toutes ses dépendances, ainsi que l'île du cap Breton et toutes les autres îles dans le golfe et fleuve Saint-Laurent, sans restriction et sans qu'il soit libre de revenir sous aucun prétexte contre cette cession et garantie, ni de troubler la Grande-Bretagne dans les possessions susmentionnées.

Art. 3. — Les sujets de la France auront la liberté de la pêche et de la sécherie sur une partie des côtes de l'île de Terre-Neuve, telle qu'elle est spécifiée dans l'article 13 du traité d'Utrecht, lequel article sera confirmé et renouvelé par le prochain traité définitif (à l'exception de ce qui regarde l'île du cap Breton, ainsi que les autres îles dans l'embouchure et dans le golfe Saint-Laurent), et S. M. B. consent de laisser aux sujets du Roi T. C. la liberté de pêcher dans le golfe Saint-Laurent, à condition que les sujets de la France n'exercent la pêche qu'à la distance de trois lieues de toutes les côtes appartenant à la Grande-Bretagne, soit celles du continent, soit celles des îles situées dans le golfe Saint-Laurent, et pour ce qui concerne la pêche hors dudit golfe, les sujets de S. M. T. C. ne l'exerceront qu'à la distance de quinze lieues des côtes de l'île du cap Breton.

Art. 4. — Le Roi de la Grande-Bretagne cède les îles Saint-Pierre et de Miquelon en toute propriété à S. M. T. C. pour servir d'abri aux pêcheurs français, et S. M. s'oblige sur sa parole royale à ne point fortifier lesdites îles, à n'y établir que des bâtiments civils

pour la commodité de la pêche et à n'y entretenir qu'une garde de cinquante hommes pour la police.

Art. 5. — La ville et le port de Dunkerque seront mis dans l'état fixé par le dernier traité d'Aix-la-Chapelle et par les traités antérieurs.

Art. 7. — Le Roi de la Grande-Bretagne restituera à la France les îles de la Guadeloupe, de Marie-Galante, de la Désirade, de la Martinique et de Belle-Isle, et les places de ces îles seront rendues dans le même état où elles étaient quand la conquête en a été faite par les armées britanniques.

Art. 8. — Le Roi T. C. cède et garantit à S. M. B., en toute propriété, les îles de la Grenade et les Grenadines, et le partage des îles appelées neutres est convenu et fixé de manière que celle de Saint-Vincent, la Dominique et Tabago resteront en toute propriété à l'Angleterre, et que celle de Sainte-Lucie sera remise à la France pour en jouir pareillement en toute propriété, les deux couronnes se garantissant réciproquement le partage ainsi stipulé.

Art. 9. — S. M. B. restituera à la France l'île de Gorée dans l'état où elle s'est trouvée quand elle a été conquise, et S. M. T. C. cède en toute propriété et garantit au Roi de la Grande-Bretagne le Sénégal.

Art. 10. — Dans les Indes orientales, la Grande-Bretagne restituera à la France les différents comptoirs qu'avait cette couronne sur la côte de Coromandel, ainsi que sur celle de Malabar, aussi bien que dans le Bengale, au commencement des hostilités entre les deux compagnies dans l'année 1749, dans l'état où ils sont aujourd'hui, à condition que S. M. T. C. renonce aux acquisitions qu'elle a faites sur la côte de Coromandel depuis ledit commencement des hostilités entre les deux compagnies dans l'année 1749. S. M. T. C. restituera, de son côté, tout ce qu'elle pourra avoir conquis sur la Grande-Bretagne aux Indes orientales, pendant la présente guerre, et elle s'engage aussi à ne point ériger de fortifications et à n'entretenir aucune troupe dans le Bengale.

Art. 11. — L'île de Minorque sera restituée à S. M. B. ainsi que le fort Saint-Philippe, dans le même état où ils se sont trouvés lorsque la conquête en a été faite par les armes du Roi T. C.

Art. 12. — La France restituera tous les pays appartenant à l'électorat de Hanovre, au landgrave de Hesse, au duc de Brunswick

et au comte de la Lippe-Buckeburg, qui se trouvent ou se trouveront occupés par les armées de S. M. T. C. Les places de ces différents pays seront rendues dans le même état où elles étaient quand la conquête en a été faite par les armes françaises.

Art. 13. — Après la ratification des préliminaires, la France évacuera, aussitôt que faire se pourra, les places de Clèves, Wesel et Gueldre et généralement tous les pays appartenant au roi de Prusse; les armées françaises et britanniques évacueront tous les pays qu'elles occupent ou pourraient occuper pour lors en Westphalie, basse Saxe, sur le bas Rhin, le haut Rhin et dans tout l'Empire, et se retireront chacune dans les États de leurs souverains respectifs, et LL. MM. T. C. et B. s'engagent, de plus, et se promettent de ne fournir aucun secours dans aucun genre à leurs alliés respectifs qui resteront engagés dans la guerre actuelle en Allemagne.

Art. 14. — Les villes d'Ostende et de Nieuport seront évacuées par les troupes de S. M. T. C. aussitôt après la signature des présents préliminaires.

Par une lettre datée de Fontainebleau, le 3 novembre, et parvenue à l'armée le 7, le duc de Choiseul informait le maréchal d'Estrées que les préliminaires de la paix avaient été signés le jour même : « Le roi m'a ordonné, disait le ministre au maréchal, de vous expédier un courrier pour vous mander cette heureuse nouvelle et vous marquer de la faire connaître aux généraux de l'armée alliée qui vous sont opposés, afin que de part et d'autre, en attendant la formalité de la ratification, vous évitiez, en cas que le prince Ferdinand en convienne, l'effusion du sang humain... Si le prince Ferdinand veut convenir avec vous de l'évacuation de Cassel, les troupes, les hôpitaux et les effets du roi et des particuliers qui se trouvent dans cette ville venant librement vous joindre par le plus court chemin, S. M. vous autorise à signer avec ce prince une convention à ce sujet; mais en même temps elle vous prévient que si M. le prince Ferdinand veut continuer les hostilités contre Cassel et contre l'armée du roi, malgré la participation que vous lui ferez de cette lettre, son intention est, quoique avec regret, que vous employiez son armée pour empêcher que la ville de Cassel ne soit prise de vive force et pour repousser, par les moyens qui sont sous vos ordres, toute entreprise du prince Ferdinand. »

Dans notre position en présence de l'ennemi, à la rareté des fourrages venaient encore s'ajouter un temps affreux et des pluies continuelles qui retardaient ou empêchaient d'arriver ceux qu'on était obligé d'aller chercher bien loin; aussi l'artillerie et la cavalerie eurent à subir de grandes pertes et on fut obligé de cantonner cette dernière à une lieue et demie derrière le camp. Chaque brigade laissa 150 chevaux au centre de la position afin d'avoir toujours sous la main un corps de cavalerie. L'ennemi était plus heureux que nous; les dépenses exorbitantes qu'il faisait pour les fourrages engageait les habitants à lui en apporter de tous les points; néanmoins il fut obligé de reculer également sa cavalerie. Pour intercepter les secours que l'appât du gain amenait à l'ennemi, quelques détachements de nos troupes légères continuèrent, sur les flancs et les derrières du prince Ferdinand, les courses qui leur avaient tant de fois réussi; M. de la Motte surprit dans Medebach un détachement et en ramena des prisonniers, dont 2 officiers. Les hussards de Berchiny et les volontaires de Hainaut, avancés jusqu'à Lauterbach, firent aussi quelques prises.

Les maréchaux prirent immédiatement les mesures nécessaires pour arrêter l'effusion du sang et donner aux troupes la tranquillité que leur assurait l'approche de la paix; ces mesures, qui ne paraissaient devoir éprouver aucune contradiction, tournèrent en négociation par les difficultés que fit le prince Ferdinand sous prétexte d'attendre un courrier de Londres. Il refusa de consentir à nos propositions, ou du moins y mit des conditions inacceptables, particulièrement l'évacuation de Ziegenhain, devant lequel il annonça qu'il était à la veille d'ouvrir la tranchée. Ces négociations traînèrent ainsi jusqu'au 19, jour où les postes de l'ennemi cessèrent de tirer. Nous fîmes de même, et nos détachements n'eurent plus à guerroyer; mais cela ne suffisait pas à assurer la cessation des hostilités et à nous donner la liberté de renvoyer sur nos derrières une partie de nos troupes qui souffraient au camp autant de la rigueur du temps que de la disette des fourrages. Si certaine que paraissait la paix, on ne pouvait convenablement prononcer un mouvement rétrograde avant que les ennemis n'en eussent fait un de leur côté. Seulement sont renvoyés sur le Mayn les régiments des gardes françaises et suisses, les fonds des régiments de cavalerie et tous

les équipages; l'artillerie gagna Giessen, et dut rester en état dans cette position jusqu'au 16 ou au 17.

M. de Guerchy, au moment des contestations pour la cessation des hostilités, était entré en pourparlers avec lord Gramby et continuait ses conférences dans l'espoir d'arriver à une entente avec le prince Ferdinand sur les arrangements des troupes. M. de Soubise s'étant trouvé à une de ces entrevues, le général anglais fit part au général prussien de son entretien; mais cette démarche ne produisit que des réponses peu satisfaisantes de la part de ce dernier. Enfin, dans la nuit du 13 au 14, un courrier, qu'on attendait d'Angleterre pour conclure la suspension d'armes, arriva au prince Ferdinand, porteur d'une dépêche du comte de Halifax.

Milord Halifax à M. le duc Ferdinand de Brunswick.

« Saint-James, le 8 novembre 1762.

« Un messager qui est arrivé ce matin ayant apporté au roi les articles préliminaires signés le 3 de ce mois à Fontainebleau... je dois dire à V. A. S. que, comme la cour de Versailles a expédié incessamment l'ordre aux maréchaux français de faire cesser d'abord les hostilités de part et d'autre, tant entre les armées respectives que par rapport à la ville de Cassel, en cas que V. A. en convînt (comme elle verra plus en détail par les copies ci-jointes de l'article et de l'ordre susdit), c'est l'intention du roi que V. A. S. concerte sans délai avec les maréchaux les mesures nécessaires pour une suspension d'armes immédiate et pour prévenir une effusion ultérieure du sang humain. S. M. entend de vous y autoriser, Monseigneur, par la présente; et pour ce qui est de la manière dont il faudra mettre en œuvre cette suspension, et de toutes les autres particularités qui pourront la regarder, elle s'en repose entièrement sur la sagesse reconnue de V. A. S. » (D. G.)

Le duc de Brunswick écrivit immédiatement aux maréchaux d'Estrées et de Soubise :

« 14 novembre 1762.

« Le courrier anglais attendu depuis plusieurs jours est arrivé ici il y a une heure. Je m'empresse de faire part à Vos Altesses et Excellences de la dépêche qu'il m'a remise de la part de M. le comte

d'Halifax... Je suis charmé qu'elle lève la seule difficulté qui pouvait retarder la conclusion d'une suspension d'armes. Je prie M. le lieutenant général Howard de la traiter finalement avec M. le comte de Guerchy dans le rendez-vous dont il me marque d'être convenu avec lui pour demain. »

Les maréchaux d'Estrées et de Soubise répondirent sur-le-champ au duc de Brunswick :

« 14 novembre 1762.

« Nous sommes très sensibles à l'empressement que V. A. S. témoigne en nous donnant part de l'arrivée du courrier d'Angleterre et communication de la lettre de milord Halifax. Les volontés de S. M. B. se trouvant conformes aux intentions de V. A. S., toutes difficultés cessent et la conférence entre M. le comte de Guerchy et M. le lieutenant général Howard se terminera promptement. Ce serait ajouter à la satisfaction réciproque, si nous pouvions nous flatter de voir dès aujourd'hui V. A. S. et de partager avec elle la joie que va répandre parmi les deux nations un aussi grand événement. Si vers midi elle voulait nous indiquer un rendez-vous, ou choisir celui du moulin d'Amœneburg, nous nous y trouverons et nous serons charmés de lui présenter les hommages de tous les sentiments de la très haute estime et de la considération très distinguée avec laquelle nous avons l'honneur d'être, etc. »

La convention, signée le 14 à midi, fut ratifiée le même jour dans la maison du pont de Bruckmuhl, le théâtre du sanglant combat du 21 octobre.

Dès le lendemain 15, l'armée quitta le camp de Bauerbach et cantonna entre Giessen et Marburg.

Le 16, elle continua sa marche et s'arrêta jusqu'au 18 dans les environs de Giessen.

Le prince de Condé et le maréchal d'Estrées partirent pour rentrer en France; M. de Soubise resta chargé du commandement, et confia le corps du bas Rhin à M. de Monteynard.

Le prince Ferdinand s'éloigna le 16 ; les Anglais se retirèrent les premiers; les Allemands partirent le 18.

Dès le 15 septembre il avait été résolu à Versailles, même dans le cas où la guerre aurait continué, de faire rentrer en France, à la fin de la campagne, 51 B. et 47 E., non compris le détachement de

la maison du Roi, et de réduire à 90,000 hommes les forces en Allemagne (1). M. de Soubise, afin d'éviter les consommations, ne perdit aucun moment pour acheminer vers la frontière les régiments appelés à rentrer; ils se mirent en marche sur trois colonnes, et elles franchirent le Rhin, se dirigeant sur Landau, Valenciennes et Thionville.

L'armée marcha le 19 sur Butzbach. Le 20, le maréchal de Soubise était à Friedberg, et le 21 à Francfort, tandis que les troupes continuaient leur itinéraire vers les quartiers d'hiver. En même temps aussi on transporta à Francfort toute l'artillerie de Giessen, afin de l'embarquer lorsqu'il serait question d'évacuer l'Allemagne.

Le roi n'attendit point l'arrivée des ratifications pour faire connaître ses intentions sur cette évacuation. Dès le 20 les dépêches de M. de Choiseul traitèrent les détails de cette opération, et des ordres furent expédiés pour qu'elle fût terminée le 1er janvier 1763.

Pendant qu'on était occupé de ces dispositions, une déclaration du roi de Prusse à la diète de Ratisbonne montra le désir de ce prince de rétablir la paix avec l'Empire, et son ministre fut autorisé à traiter et conclure, avec tous les électeurs, princes et États disposés à cesser la guerre, une convention de neutralité.

(1) *État des troupes que le roi a résolu de retirer dès à présent de l'Allemagne (le 20 novembre).*

Du haut Rhin : Navarre, 4; grenadiers de France, 4; grenadiers Royaux, d'Argentré, 2; le Camus, 5; la Rochelambert, 2; Narbonne, 2; d'Epinay, 2; Royal-Deux-Ponts, 3; Royal-Suédois, 3; Nassau, 3; la Marck, 3; Courten, 2; Eptingen, 2; brigade de Villepatour, 1; milices, 4 (39 B.).

Du bas Rhin : Anhalt, 3; Royal-Bavière, 3; Vierset, 2; Bouillon, 2; Reding, 2; milices, 2 (14 B.).

Troupes devant rester en Allemagne jusqu'à l'évacuation.

Sur le haut Rhin : Picardie, 4; Bourbonnais, 4; Alsace, 4; Boccard, 2; Diesbach, 2; Waldner, 2; Castella, 2; Salis, 2; brigade d'Invilliers, 1; Saxons, 15 (42 B.); dragons-Dauphin, 4; Languedoc, 4; Choiseul, 4; Autichamp, 4; Orléans, 4; Saxons, 4; (24 E.); Colonel-général, 4; Royal-Allemand, 4; Nassau-Ussingen, 2; Cuirassiers, 4; Carabiniers, 10; Berchiny, 6; Chamborant, 6; Royal-Nassau, 4 (40 E.); troupes légères, légion Royale, volontaires de Hainaut, d'Austrasie, de Soubise, de Wurmser.

Sur le bas Rhin : Champagne, 4; Piémont, 3; d'Arbonnier, 2; brigade de Loyauté, 1; Lochmann, 2 (13 B.); dragons de Flamarens, 4; Schomberg, 4 (8 E.); volontaires de Clermont, de Dauphiné, de Cambefort, de Conflans.

Sur la Meuse : Royal, 4; Royal-Cravates, 4; Royal-Piémont, 4; Dauphin, 4; dragons de Chapt, 4 (20 E.).

« Nous, Frédéric, par la grâce de Dieu roi de Prusse, etc., etc., faisons savoir et déclarons par la présente que, désirant ardemment de concourir à mettre fin aux ravages de la guerre et à rétablir au plus tôt la paix et la tranquillité de l'Empire, nous avons à cet effet autorisé et muni de pleins pouvoirs notre ministre privé actuel d'État et de guerre, et envoyé, accrédité à la diète générale à Ratisbonne, Érich Christophe Plotho, comme nous l'autorisons par la présente, laquelle lui sert de pleins pouvoirs, dans les formes les plus obligatoires, pour traiter et conclure en notre nom une convention de neutralité avec tous les électeurs, princes et États de l'Empire qui jusqu'ici ont pris part à la guerre que la maison d'Autriche a suscitée contre nous, et qui à présent seraient disposés à s'accommoder avec nous et à prendre le parti de la neutralité. Nous assurons de la manière la plus solennelle que non seulement nous agréerons et ratifierons ce que notre ministre promettra et conclura en notre nom, mais que nous le remplirons aussi avec la plus grande exactitude.

« En foi de quoi nous avons signé de notre propre main, etc.

« Fait à Berlin... »

On eut avis en même temps qu'un corps de troupes prussiennes entrait en Franconie, dont une partie était arrivée le 21 à Bamberg, où le prince-évêque s'était réfugié dans la forteresse de Wurzburg, demandant avec instance un régiment de nos troupes légères et que l'on pressât la marche de quelques B. saxons, en attendant l'arrivée du corps entier de cette nation en marche pour prendre des quartiers dans son pays. Ce n'était certes pas le moment de donner à nos troupes l'occasion de commettre des hostilités envers celles du roi de Prusse, et M. de Soubise, loin d'accéder à la demande de l'évêque, donna ordre aux volontaires de Hainaut et aux hussards de Berchiny, qui se rendaient dans le Wurzburg, de suspendre leur marche, et rappela tous les officiers français employés dans ce pays ou attachés au corps saxon.

M. le chevalier de la Touche avait agi d'après les mêmes principes et, instruit de la suspension d'armes, il avait, sur les premières nouvelles de l'irruption des Prussiens en Franconie, rapproché de Wurzburg le détachement de Saxons sous ses ordres pendant la campagne, laissant au major Otto le soin de s'opposer aux partis

prussiens avec le détachement des troupes de l'Empire qu'il commandait, et se réduisant à pourvoir à la sûreté de Wurzburg avec les Saxons, des grenadiers de Picardie et 1,800 hommes de milices que l'évêque y avait fait entrer depuis quelque temps. La citadelle se trouvant en état de défense et approvisionnée pour trois mois, il n'y avait nulle apparence que les Prussiens se décidassent à y attaquer les Saxons, dont le corps entier y fut réuni le 29.

Quelques détachements s'en approchèrent; mais les Prussiens avaient d'autres objets à remplir non moins avantageux et d'une exécution plus facile. Le général Kleist, qui les commandait, commença par ravager l'évêché de Bamberg et le plat pays de Wurzburg, qui se trouvait sans défense. Les troupes légères étendirent leurs courses, d'un côté jusqu'à Windsheim et Rothenburg, et de l'autre jusqu'à Schweinfurth et Hamelburg sur la Saale; partout elles exigèrent des sommes exorbitantes.

Le général de Kleist marcha, le 28 novembre, à Nuremberg avec quelques B. et E.; le lendemain il força la ville à lui ouvrir ses portes et y prit un million d'écus, 12 pièces de canon, 24 caissons et une grande quantité d'armes.

On se rendra facilement compte de la terreur qui se répandit dans l'Empire au moment où il n'avait plus aucune protection à attendre de l'armée française ni de la sienne, à peine ralliée sur les confins de la Bohême, après l'échec éprouvé à Freyberg par le prince de Stolberg. L'alarme se répandit jusque dans le Wurtemberg, en Bavière et dans le Palatinat. Les deux électeurs, craignant pour leurs États d'Amberg et de Sulzbach, souscrivirent à la déclaration du roi de Prusse.

Le duc de Wurtemberg pensa différemment et se porta sur-le-champ avec un corps de ses troupes sur la frontière, résolu à repousser la force par la force et à soutenir glorieusement la cause commune et la conservation de ses États. Il dépêcha même un officier à M. de Soubise pour lui faire part de sa résolution et l'engager à le seconder; mais la circonstance ne nous autorisait nullement à agir contre les Prussiens. Ces derniers continuaient leurs exactions dans les petites villes du cercle de Franconie et principalement dans les évêchés de Bamberg et de Wurzburg. Les désordres infinis qu'ils causèrent et les menaces de réduire Bamberg en cendres intimidèrent le prince-évêque et le déterminèrent

à accepter la neutralité envers les deux évêchés, avec promesse de retirer ses troupes de l'armée autrichienne, ainsi que son contingent de l'armée de l'Empire. Le général de Kleist, ne rencontrant point d'obstacle, obtenait ainsi les succès plus prompts et les plus avantageux aux affaires politiques et militaires de la Prusse; mais dans la crainte que l'armée de l'Empire, qui venait d'être renforcée d'un détachement de 8 B. et 4 régiments de cavalerie et qui marchait à grandes journées sur Amberg, ne lui rendît sa retraite difficile, il pourvut à sa propre sûreté, quitta Nurenberg le 3 décembre, se dirigea sur Bamberg, qu'il n'abandonna entièrement que le 8, pour gagner Coburg et Hoff et repasser les montagnes. L'avant-garde de l'armée de l'Empire arriva heureusement le 9 dans les environs de Baireuth.

Depuis cette époque les Prussiens ne reparurent plus en Franconie; une grande partie de leur armée prit ses quartiers en Thuringe; le roi établit son quartier général à Leipzig, et peu de jours après, quoiqu'il ne fût pas encore question de paix avec l'Impératrice, il fit avec les généraux autrichiens une trêve qu'on pouvait rompre réciproquement en avertissant quatre jours d'avance (1). L'armée de l'Empire ne fut point comprise dans cette convention, mais bientôt plusieurs princes et États se soumirent à la déclaration du roi de Prusse et acceptèrent la neutralité.

Les troupes françaises faisaient leurs dispositions pour rentrer dans le royaume; toute la cavalerie fut portée sur la rive gauche du

(1) « Nous Frédéric, par la grâce de Dieu, roi de Prusse, etc., etc., savoir faisons et déclarons par la présente que, désirant ardemment de concourir à mettre fin aux ravages de la guerre et à rétablir au plus tôt la paix et la tranquillité de l'Empire, nous avons à cet effet autorisé et muni de pleins pouvoirs notre ministre privé actuel d'État et de guerre, et envoyé accrédité à la diète générale à Ratisbonne, Erich-Christophe Plotho, comme nous l'autorisons par la présente, laquelle lui sert de pleins pouvoirs, dans les formes les plus obligatoires, pour traiter et conclure en notre nom une conventiou de neutralité avec tous les électeurs, princes et États de l'Empire qui jusqu'ici ont pris part à la guerre que la maison d'Autriche a suscitée contre nous, et qui à présent seraient disposés à s'accommoder avec nous, et à prendre le parti de la neutralité.

« Nous assurons de la manière la plus solennelle que non seulement nous agréerons et ratifierons ce que notre ministre promettra et conclura en notre nom, mais que nous le remplirons aussi avec la plus grande exactitude.

« En foi de quoi nous avons signé de notre propre main, etc. »

Rhin de crainte que les glaces ne s'opposassent bientôt à son passage; mais la difficulté pour l'évacuation des places augmentait chaque jour par le manque de voitures. Ziegenhain et Marburg ne furent remis aux alliés que le 12, et Giessen le 15; il restait encore à évacuer, dans la partie du haut Rhin, Hanau, Francfort et Rheinfeld. On travaillait sans relâche à l'embarquement de l'artillerie et de tout le matériel, que successivement on descendait par le Mayn; mais cet embarquement si considérable, dans le port de Francfort, exigeait beaucoup de temps et un grand nombre de bateaux, et la suite de cette opération pouvait traîner longtemps et être contrariée par les glaces; cependant le maréchal de Soubise, jugeant les choses assez avancées, quittait Francfort le 20 pour rentrer à Versailles, en laissant les derniers soins de l'évacuation à MM. Dessalles et de Vogué.

Dans le bas Rhin, au moment de quitter les places appartenant au roi de Prusse, il était question de les remettre aux Autrichiens; mais ces derniers n'avaient de ce côté aucune troupe pour nous remplacer. Il ne se trouvait dans toutes les possessions de l'Impératrice aux Pays-Bas que 4 B., et celles de l'armée de l'Empire se trouvaient, pour ainsi dire, les seules à portée des nôtres. Ces circonstances rendaient notre situation dans le bas Rhin d'autant plus embarrassante, que dès les premiers jours de décembre un corps prussien arrivait sur la Lippe et envoyait des détachements en deçà de la ligne de démarcation, pour occuper Dortmund, Essen et Recklinghausen. La présence de ces troupes fit entrevoir le projet d'une entreprise de leur part sur Wesel, ou du passage du Rhin pour s'opposer à l'entrée des Autrichiens dans les places prussiennes, et MM. de Monteynard et de Langeron, qui commandaient à Wesel, se mirent en mesure d'éviter une surprise; mais en même temps, pour empêcher tout acte d'hostilité, M. de Monteynard assura la tranquillité par une convention qu'il fit, le 25 décembre, avec le colonel Bauer, suivant laquelle ce dernier s'engageait à ne point franchir le Rhin et même à ne pas avancer davantage. Cette convention devant expirer le 6 janvier 1763, M. de Monteynard eut de nouveaux sujets d'inquiétude en apprenant, dans les derniers jours de décembre, qu'un corps d'environ 10,000 hommes, aux ordres du général Stuterheim, devait arriver à Munster au commencement de janvier; il craignit que ce corps, joint aux troupes du colonel Bauer, ce

qui l'aurait porté à 15,000, ne passât le Rhin pour se mettre entre Wesel et Gueldre et s'opposer au passage des Autrichiens.

Les préliminaires de la paix furent signés le 3 novembre. La réforme ainsi que la nouvelle formation de l'armée furent arrêtées et ordonnées le 5 décembre; le succès justifia l'intention. L'esprit de critique, celui de mécontentement, l'embarras d'être obligé de faire ce que l'on ne savait pas, comme des colonels de commander leur régiment eux-mêmes, produisirent une discipline nécessaire. Cette émulation répandue dans tous les rangs fut poussée à un tel excès dans la cavalerie et les dragons, qu'il fallut la contenir. L'infanterie obtint plus d'immobilité sous les armes, de la justesse, de la célérité dans ses manœuvres; tous les régiments atteignirent au même point d'instruction. Cette instruction n'était pas sans principes; or le principe réel dans l'état militaire est la formation des troupes. Avant cette organisation, il y avait peu de troupes égales, c'est-à-dire que dans la même arme on trouvait des régiments d'une composition différente. La cavalerie présentait des régiments de 4 E. et de 2 E.; dans les régiments allemands de cavalerie il y avait plus ou moins de compagnies, des états-majors et une composition qui différaient des régiments de cavalerie française. De même dans les dragons, ceux qui n'avaient pas fait la guerre restaient en entier à pied. Enfin il n'y avait pas pas deux légions semblables. Dans l'infanterie, cette différence était encore plus sensible; les Suisses n'étaient ni comme les Allemands ni comme les Irlandais et les Italiens; parmi les régiments français, il y en avait de 13 compagnies par B., tandis que la composition en exigeait 17.

Jusqu'à cette époque, toutes les formations et créations se produisirent selon le hasard ou le besoin du moment, et les réformes avaient été la suite du même hasard. De là étaient venues toutes les incohérences à supprimer. A partir de ce moment il n'existe plus qu'un principe : l'uniformité. Toutes les troupes, de quelque nation qu'elles soient, deviennent uniformes chacune dans leur arme.

Le 10 décembre, paraît l'ordonnance par laquelle le roi fait une grande réforme dans ses troupes, et réduit son infanterie à 19 régiments de 4 B., 22 de 2 B., et 6 de 1 B. Elle décide que tous les régiments porteront désormais des noms de province, pour mieux conserver la mémoire de leurs actions, et que le roi se réserve de nommer

à l'avenir les lieutenants-colonels et les majors; elle crée une caisse et un trésorier pour chaque régiment; fixe les engagements de soldats à huit années, au lieu de six; établit une demi-solde et un habillement pour ceux qui ne se retireront qu'après avoir servi le temps de deux engagements, et une solde entière pour ceux en ayant servi trois, avec le choix de la porter chez eux, ou d'être reçus aux Invalides; augmente les appointements des officiers, surtout en temps de guerre; se charge des recrues et armements dont les officiers étaient auparavant chargés; et enfin arrête que tous les régiments d'infanterie française seront à l'avenir vêtus de blanc, à l'exception de celui des gardes lorraines.

Par d'autres ordonnances de ce mois, le corps des Carabiniers, de 40 compagnies, est fixé à 30; celui des grenadiers de France est établi sur le pied de 48 compagnies de 50 grenadiers chacune. Le régiment Royal-Corse, réformé, est incorporé dans Royal-Italien.

La cavalerie est réduite à 30 régiments, non compris celui des Carabiniers.

Les compagnies des gardes françaises sont réduites de 140 hommes à 126; les régiments d'infanterie allemande fixés à 2 B., à l'exception de celui d'Alsace, établi sur le pied de 3 B., et les dragons formés à 17 régiments.

CHAPITRE XIV.

DE LA PAIX DE PARIS A LA MORT DU ROI.

1763.

Janvier. 20. L'évacuation des places n'ayant pu, à cause de la saison, être effectuée le 1er janvier 1763, une convention avec le roi de Prusse permet d'attendre la belle saison pour l'achever.

Février. 10. Traité de Paris entre Louis XV, le roi d'Espagne et la Grande-Bretagne. — 11. A Ratisbonne, la diète rappelle ses contingents. — 15. Traité d'Hubertsburg entre le roi de Prusse et le roi de Pologne.

1764.

Février. 28. Les dernières troupes quittent Francfort.

Mars. 1er. Ordonnance du roi conservant quatre légions. — 11. Pendant les négociations entre Vienne et Berlin, évacuation des derniers pays occupés par les troupes françaises et les armées alliées. — Affaire du jésuite Lavalette à la Martinique. Lemercier de la Rivière aux Antilles. — Du titre de l'impératrice de Russie. — Projets d'attaque sur l'Angleterre. M. de la Rosière.

Avril. 21. Cession de la Louisiane à l'Espagne.

Septembre. 7. Poniatowsky (Auguste IV) est proclamé roi de Pologne. — Mort de l'archiduc Léopold. — Joseph II sur le trône. — Mariages des maisons d'Autriche et de Savoie. — Transformation de l'artillerie en brigades.

1765.

Août. 18. Mort de François, empereur d'Autriche. — Engagements de la France et de l'Autriche, pour l'élection d'un prince de Saxe en Pologne. — Politique de famille en Italie. — Camps d'instruction.

Décembre. 20. Mort du Dauphin.

1766.

Janvier. 14. Mort de Frédéric V, roi de Danemark et de Norwège.

Février. 23. Mort du roi Stanislas. — De la tactique en France et des formations successives de Frédéric II.

1767.

Organisation de l'artillerie de marine.

Mars. 13. Mort de la Dauphine; sentiments du roi à son égard. — Correspondance secrète du roi.

1768.

Octobre. 5. Diète de la Pologne. — L'obligation du logement. — Expulsion des

jésuites. — Création des régiments de recrues. — 24. Mort de la reine de France; ses enfants.

1769.

Août. 15. Réunion de la Corse à la France (1). — Des parlements. — La cherté du pain. — Le Danemark et ses armements.

1770.

Janvier. — Composition du ministère du roi. — Union des Hapsburg aux Bourbons. — 21. Anneau nuptial envoyé par le Dauphin.

Mai. 6. Marie-Antoinette à Schuttern. — 14. Au Pont-de-Berne, forêt de Compiègne. — 15. A la Muette. — 16. Bénédiction nuptiale. — 30. Feu d'artifice sur la place Louis XV; ses suites. — Projet de mariage du roi. — Succès de Catherine contre la Turquie. — Le duc d'Aiguillon, la Chalotais. Luttes entre la royauté et le parlement.

Décembre. 24. Exil dans leurs terres de MM. les ducs de Choiseul et de Praslin.

1771.

Janvier. 4. Ministère. — 19. Arrestation des membres du parlement.

Février. 4. Arrivée du prince royal de Suède à Paris. — 15. Le chancelier de Maupeou organise le parlement de Paris.

Avril. 1er. Création des deux compagnies de gardes du corps.

Juin. — Changement de ministère. — M. d'Aiguillon.

Juillet. 30. Lettre d'Horace Walpole.

1772.

Août. — Milices, troupes provinciales. — Troupes détachées aux colonies. — Les princes du sang. — Révolution en Suède. — Négociations pour le partage de la Pologne. — Pacte de famine. Question des grains.

1773.

Troubles de la Pologne. — Suite de la correspondance secrète du roi: prince de Conti, chevalier Douglas, chevalier d'Éon. — Conséquence de la guerre entre la Russie et la Turquie. — Abdication du roi Stanislas.

Juin-août. — Lettres du comte Mercy d'Argenteau à Marie-Thérèse. — Réformes, créations, organisations, effectifs de l'armée, régiments provinciaux.

Juillet. 21. Suppression des jésuites.

1774.

Janvier. 28. Ministère d'Aiguillon. — État de l'armée.

Février. 19. M. d'Argenteau à Marie-Thérèse.

Avril. 27. Le roi à Trianon. — 28. Mauvaise nuit. — 29-30. Affaissement général.

Mai. 1er au 9. Bulletin, confession, extrême-onction. — 10. Mort du roi. — 11. Lettre de Louis XVI à M. de Maurepas. — 12. Le corps du roi Louis XV à Saint-Denis.

La plupart de nos troupes avaient déjà quitté le bas Rhin et la Meuse pour rentrer en France, quand M. de Monteynard demanda à prolonger la convention. M. de Bauer y consentit, et après qu'il eut reçu

(1) Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*.

du roi de Prusse des instructions, cette convention, qui n'avait jusqu'alors été que verbale, fut écrite et signée le 20 janvier. Elle assura entièrement la tranquillité, et nos transports, arrêtés par les glaces, purent attendre le moment du dégel pour l'achèvement de l'évacuation.

Le duc de Choiseul, voyant le peu de succès des armées françaises, avait dit : « Puisque nous ne réussissons pas par la guerre, il faut faire la paix. » L'Angleterre avait payé ses triomphes de beaucoup de sang et d'argent, la Prusse ne continuait ses armements qu'à l'aide des subsides anglais; de part et d'autre on laissait pressentir des dispositions à la paix. C'est ainsi que déjà les cours de Londres et de Berlin, par une note du 25 novembre 1759, faisaient connaître aux ministres de France, de Vienne et de Russie « qu'elles étaient prêtes à envoyer des plénipotentiaires dans le lieu qui serait estimé le plus convenable, afin d'y traiter conjointement d'une paix solide et générale ». En conséquence Versailles ordonna au comte d'Affry, ambassadeur de France à la Haye, d'entrer en explication avec le chevalier d'York, envoyé extraordinaire d'Angleterre. La cour de Vienne apprit avec chagrin les dispositions pacifiques de Versailles, ou du moins l'intention d'obtenir un armistice. On était au mois de mars 1761; le comte de Kaunitz en fixa le terme au 1er juillet.

La France publia donc le 26 mars 1761, tant en son nom qu'en celui des cours de Vienne, de Pétersbourg, de Stockholm et de Varsovie, une déclaration par laquelle les puissances invitaient les cours de Londres et de Berlin à renouer les négociations, et proposaient la ville d'Augsburg comme siège du congrès. Mais pour écarter beaucoup de difficultés le roi écrivit directement au roi d'Angleterre : « Le Roi propose à S. M. Britannique de convenir que, relativement à la guerre particulière de la France et de l'Angleterre, ces deux couronnes resteront en possession de ce qu'elles ont conquis, et que la situation où elles se trouveront au 1er septembre 1761 aux Indes orientales, au 1er juillet de ladite année en Afrique, et au 1er mai prochain en Europe, sera la position qui servira de base au traité. »

William Pitt (1), successeur de M. Fox aux affaires étrangères,

(1) Pitt (William), né en 1708. Il suivit d'abord la carrière militaire. Contraint

et devenu l'idole du peuple anglais, se détermina à accepter, sauf négociations sur les époques. M. de Bussy, premier commis aux affaires étrangères, qui avait déjà été envoyé en 1754, au sujet de contestations, près du roi George en Hanovre, partit avec des instructions précises. C'est dans cet intervalle qu'eut lieu, devant Belle-Isle, l'expédition d'une flotte anglaise forte de cent quinze voiles, dans le but de compenser par la conquête de cette place la perte de Minorque. Par suite des dispositions peu favorables des deux gouvernements, M. de Bussy fut rappelé et Pitt donna sa démission le 5 octobre 1761. En se retirant du conseil, il reçut une récompense magnifique de ses services passés; il fut créé pair d'Angleterre sous le nom de lord Chatam, avec une pension de 3,000 livres sterling. Cependant les négociations furent reprises à Fontainebleau, et les préliminaires signés le 3 novembre 1762, par le comte de Choiseul pour la France, le marquis de Grimaldi pour l'Espagne et le duc de Bedfort pour l'Angleterre. A cette occasion, M. de Choiseul fut créé duc de Praslin. Par ces préliminaires de paix, les intérêts de l'Allemagne n'étaient entrés qu'accessoirement dans les négociations; les puissances contractantes s'étaient obligées seulement à retirer leurs armées respectives du territoire de l'Empire qu'elles occupaient, et à ne plus donner aucun secours à leurs alliés. Quoique les préliminaires eussent été signées le 5 novembre 1762, la paix définitive ne fut signée à Paris que le 10 février 1763. Par ce traité, qui contient 27 articles, la paix est rétablie entre les quatre puissances. Voici les stipulations plus particulières à la France, et quelques-unes de celles qui concernent les autres puissances signataires :

Art. 13. — L'évacuation des places de Clèves, de Wesel, Gueldre et autres lieux appartenant au roi de Prusse, est stipulée pour le 15 mars, avec promesse réciproque de ne point fournir de secours aux alliés.

Art. 16. — Le sort des prises faites en temps de paix sera décidé par les cours de justice, selon le droit des gens et des traités.

Art. 17. — Dans la baie de Honduras, appartenant à l'Espagne, le roi d'Angleterre fera démolir les ouvrages et fortifications qu'il y a fait faire.

par sa santé de l'abandonner, il étudia les lois et se forma à l'éloquence par la lecture des grands écrivains. Membre du Parlement en 1735, un des grands hommes d'État d'Angleterre et des plus grands orateurs; mort le 11 mai 1778. Le Parlement lui érigea un monument dans l'abbaye de Westminster.

Art. 18. — Le roi d'Espagne se désiste de ses prétentions à la pêche de Terre-Neuve.

Art. 19. — Restitution par l'Angleterre à l'Espagne de l'île de Cuba et de la place de la Havane.

Art. 20. — Cession par l'Espagne à l'Angleterre de la Floride et de la baie de Pensacola.

Art. 21. — Les places prises en Portugal par les Espagnols et les Français seront rendues.

Art. 23. — Tous les pays et territoires qui pourraient avoir été conquis de part ou d'autre, non compris dans le présent traité, seront rendus respectivement.

Art. 25. — Tous les États du roi d'Angleterre, comme électeur de Brunswick-Lunebourg, sont compris et garantis par ce traité.

Le roi de Portugal accéda à ce traité par un acte particulier, signé le même jour par dom Mello de Castro, son ambassadeur et plénipotentiaire. Quant à Frédéric II, par l'expédition qu'entreprit, antérieurement à la signature de la paix à Paris, le corps de Kleist en Franconie et en Bavière, il avait su contraindre les plus importants États de l'Empire à observer la neutralité. A Ratisbonne, la diète de l'Empire, en acceptant la déclaration de l'Impératrice-reine, qui dispensait les États de l'Empire de tous secours ultérieurs, permit aux États de rappeler leurs contingents. Cette neutralité avait été ménagée par la médiation de la France. Ainsi, pour le roi de Prusse, c'était la paix, une paix aussi honorable qu'avantageuse, qui allait enfin, après de courtes négociations (1) et sans intervention étrangère, récompenser son énergie, sa persévérance et la supériorité de ses talents militaires, en lui assurant de nouveau la possession de la Silésie.

Le 15 février 1763, un double traité de paix était signé séparément, à Hubertsburg en Saxe, entre S. M. le roi de Prusse et S. M. le roi de Pologne, électeur de Saxe, d'une part, et entre S. M. l'Impératrice-reine et S. M. le roi de Prusse, d'autre part.

Principales dispositions du premier traité, entre Frédéric II et Auguste III :

(1) Elles ne durèrent qu'une quinzaine de jours, de la fin de janvier à la mi-février.

Par l'article 1er, il devait y avoir entre les parties contractantes une paix solide, une amitié sincère et un bon voisinage, un oubli éternel de tout ce qui était arrivé à l'occasion de la présente guerre, et il n'était pas permis de demander de dédommagement de part ni d'autre, sous quelque prétexte que ce pût être, mais toutes les prétentions réciproques occasionnées par cette guerre devaient demeurer entièrement éteintes, annulées et anéanties; condition bien dure pour le roi de Pologne, en lui faisant sentir toute la pesanteur de la loi du plus fort. Cependant, pour alléger un peu le lourd fardeau qu'on lui faisait porter, par le même article S. M. Prussienne promettait en son particulier que, dans les occasions qui se présenteraient de pouvoir procurer des convenances à S. M. Polonaise ou à sa maison, sans que ce fût aux dépens de ladite M. Prussienne, elle y contribuerait avec le plus grand zèle, en se concertant à cet effet avec S. M. Polonaise et avec leurs amis communs.

Cette promesse était belle; il ne s'agissait plus que d'en avoir quelques effets, surtout après la mort d'Auguste III, roi de Pologne, mort qui fit vaquer le trône de ce royaume.

Les articles 2, 3 et 4 regardaient l'évacuation de la Saxe, le renvoi des prisonniers et la restitution de l'artillerie saxonne encore en Saxe. La rivière de l'Oder était établie pour faire la limite territoriale des deux États de Saxe et de Brandeburg.

Par l'article 5, le traité de paix conclu à Dresde, le 25 décembre 1745, fut renouvelé et confirmé.

Dans l'article 8, on fit un changement au traité de Dresde, et l'échange pour quelques droits de péage à l'avantage du roi de Prusse.

Par l'article 9, le roi de Pologne avait le libre passage par la Silésie pour se rendre en Pologne.

Par les 12 et 13e articles, il était stipulé que dès le 11 février le roi de Prusse ferait nourrir ses troupes de ses propres magasins, sans être à charge au pays, et que toutes contributions cesseraient. Mais le roi de Prusse avait déjà tant exigé, que la Saxe, hors d'état de payer tout comptant, avait été obligée de s'acquitter par des lettres de change. Dans un article séparé, le roi de Prusse produisit une spécification de ces lettres de change; elles montaient à 2,455,223 écus d'Allemagne, que la Saxe fut encore obligée de payer au roi de Prusse.

Cette paix donna matière à bien des réflexions; le public ne put la concilier avec les manifestes que S. M. Prussienne fit publier lorsqu'il entra en Saxe comme ami, en déclarant qu'il garderait la Saxe en dépôt, et que ce dépôt serait toujours sacré pour lui, jusqu'à ce que le moment arrivât qu'il pût le rendre à son légitime souverain. Le contenant du dépôt fut rendu au roi de Pologne, mais le contenu n'y était plus, et la malheureuse Saxe se souvint longtemps de cette guerre ruineuse pour elle; guerre à laquelle elle fut obligée malgré elle de prendre part, pour la seule raison qu'elle était à la convenance d'une puissance qui aimait la guerre. Auguste III, roi de Pologne, après le traité d'Hubertsburg, put rentrer dans son électorat de Saxe, n'ayant plus aucune action sur les partis et factions de la Pologne, et mourut à Dresde le 5 octobre 1763, à l'âge de soixante-seize ans.

Stipulations essentielles du second traité, entre Marie-Thérèse et Frédéric II :

Par le 5e article, l'Impératrice-reine cédait et restituait au roi de Prusse la ville et comté de Glatz, et généralement tous les États, pays, villes, places et forteresses que S. M. Prussienne avait possédés avant la présente guerre en Silésie ou autre part.

Par le 12e article, les articles préliminaires de la paix de Breslau, du 11 juin 1742, et le traité définitif de la même paix, signé à Berlin le 25 décembre 1745, furent renouvelés et confirmés.

Par le 13e article, on renonçait de part et d'autre à toutes prétentions que chaque partie contractante pourrait former sur les États de l'autre. Par des articles secrets, le roi de Prusse promit sa voix à l'archiduc Joseph lors de l'élection du roi des Romains, et à l'archiduc qui épousera la princesse de Modène pour l'expectative des États de Modène.

Pendant qu'on négociait entre Vienne et Berlin, on profita du dégel pour activer l'évacuation autant que la rigueur de la saison le permettait. Hanau avait été remis dès le 28 décembre aux Hessois, et les dernières troupes françaises quittèrent Francfort le 28 février. Enfin Clèves, Gueldre et Wesel furent entièrement évacués le 11 mars. L'armée alliée se sépara successivement et les Anglais s'embarquèrent à Willemstadt. L'armée de l'Empire fut licenciée au commencement de mars, et les Saxons, qui, avant leur paix avec la Prusse, avaient été destinés à joindre l'armée de l'Em-

pire le 1er mars, époque à laquelle ils devaient cesser d'être à la solde du roi de France, se mirent en marche pour rentrer dans leur État. Ce traité mettait fin à la guerre de Sept ans.

Déjà dans les diverses instructions en 1750 à M. d'Hautefort (1), en 1752 à M. d'Aubeterre (2), le roi semblait abandonner les anciennes défiances qui depuis Charles-Quint faisaient regarder la maison d'Autriche comme une rivale implacable de la maison de France. Tant que l'Autriche resta unie à l'Angleterre, la France avait besoin d'une alliée contre l'Autriche et elle avait pour cela la Prusse. Mais celle-ci, liée encore pour quelques mois par le traité de 1741, fit défection en 1755. A ce moment où recommençait la guerre maritime, la France consacra son alliance avec l'Autriche par le traité de Versailles du 1er mai 1756, événement qui eut le droit d'étonner le public, et cependant qui s'explique par la défection de Frédéric. Louis XV n'entendait pas accomplir un renversement dans la politique traditionnelle de la France; car on voit par sa correspondance en 1757 (3), en 1759 (4), en 1761 (5), qu'il ne voulait qu'arrêter l'ambition de la Prusse. En définitive, la France demandait à l'Autriche de paralyser les alliés de l'Angleterre, et l'Autriche demandait à la France d'écraser la Prusse. Il en résulta que, pour tenter de rendre la Silésie à l'Autriche, la France se fit battre par l'Angleterre et perdit ses colonies : c'est ainsi que malheureusement se termina la guerre de 1763.

Les malheurs de la guerre de Sept ans n'avaient pas été tout à fait inutiles; on comprenait enfin la nécessité d'améliorer l'organisation de l'armée. A cette époque parurent une ordonnance du roi, portant réforme d'une partie des troupes légères (par laquelle le roi conservait quatre légions de ces troupes : la légion Royale, celle

(1) Marquis d'Hautefort, ambassadeur à Vienne le 14 septembre 1750 (M. de Saint-Contest, ministre des affaires étrangères). (Voir t. III, p. 570.)

(2) M. d'Aubeterre, maréchal de camp (M. de Puysieulx, ministre des affaires étrangères), était encore à Vienne lorsque fut conclu le traité de 1751.

(3) M. de Stainville, depuis duc de Choiseul. Son instruction avait été dressée par M. de Bernis, qui remplaça, le 29 juin 1757, M. de Rouillé aux affaires étrangères.

(4) M. de Choiseul-Praslin, duc de Choiseul en août 1758, quitte Vienne en novembre 1759, remplace M. de Bernis aux affaires étrangères.

(5) Comte du Châtelet, 29 juin 1761 à la cour d'Autriche; il a pour successeur M. le marquis de Durfort, 21 septembre 1766.

de Flandre, celle de Hainaut et celle de Conflans, outre les régiments des volontaires de Clermont et de Soubise), et plusieurs règlements pour la discipline de ces troupes. (Voir le septième volume des *Guerres sous Louis XV*.)

Les affaires de la France n'étaient guère dans une situation plus satisfaisante au delà des mers que sur le continent. Depuis la banqueroute de trois millions faite aux Antilles, en 1762, par le père jésuite la Valette, les lettres de change des colonies restaient sans valeur. Lemercier de la Rivière (1), économiste, administrateur énergique, habile, se conduisit avec éloge aux Antilles, où il avait été nommé intendant des îles du Vent en 1759. Le crédit du roi était ruiné par les malheurs de la guerre, il y substitua le sien, emprunta en son nom des millions à l'aide desquels il releva la Martinique à peine sortie de son siège glorieux. Il ne put empêcher la Martinique de succomber lors de son second siège, entrepris par les Anglais avec des forces si supérieures en 1762 ; mais ce malheur lui fournit les occasions de manifester son dévouement. Il se ruina pour tâcher de diminuer les pertes de l'État, et ne fut que très tard et imparfaitement indemnisé de ses avances. Après la paix, renvoyé à la Martinique, il essaya avec succès l'application de la liberté du commerce. Il écrivait à M. de Choiseul : « J'étais au lit, la jambe ouverte par les suites d'une fièvre maligne, lorsqu'en 1758 je reçus le premier ordre de m'embarquer ; je ne vis que les ordres du roi, et je partis. Je suis encore au lit, la jambe ouverte par un nouvel accident, au moment où je reçois votre lettre pour une opération semblable ; je ne verrai que les ordres du roi, et je partirai. Quant à mes affaires domestiques, elles ne me feront certainement pas balancer, lorsque ma santé même n'en a pas le pouvoir. Je sais tout sacrifier pour le service du roi, rien ne me coûtera. » (Joubleau, Paris, 1858, *Notice sur Lemercier de la Rivière*.)

Vers le mois d'octobre s'élevèrent les premières difficultés, puis la déclaration réciproque de la France et de la Russie, au sujet du titre impérial, tranchées par l'avis du comte Panin, qui, le 3 décembre 1762, adressa à tous les ministres étrangers cette formule : « Le titre impérial que Pierre le Grand, de glorieuse mémoire, a pris pour lui et ses successeurs, appartient tant aux souverains

(1) Un des disciples du docteur Quesnay, médecin du roi.

qu'à la couronne et à la monarchie de toutes les Russies; en conformité de ce sentiment, le titre impérial n'apportera aucun changement au cérémonial usité. » Versailles, trouvant cette note trop hautaine, crut devoir, en date du 18 janvier 1763, présenter une contre-déclaration. La publicité de l'insertion dans la *Gazette de France* fut un grand déplaisir pour la cour de Pétersbourg. Ce mécontentement se montra dans la première entrevue avec M. de Breteuil, à qui l'impératrice fit l'accueil le plus froid. Puis cette première impression s'effaça, et le baron de Breteuil ne tarda pas à être l'objet de beaucoup de témoignages de bienveillance et même d'attentions, car l'impératrice était très habile dans l'art de plaire et de captiver, quand sa politique ou son cœur l'y portaient. Dans l'intervalle, M. de Breteuil (1), nommé ambassadeur du roi en Suède depuis l'année précédente, quitta la Russie le 16 mai 1763 pour retourner en France.

Cependant cette paix qu'avait acceptée la France malheureuse, cette paix attristait bien des âmes. Une de ses conditions, surtout celle qui nous obligeait à détruire de nos propres mains les fortifications du port de Dunkerque, sous l'inspection d'un commissaire anglais, consternait les hommes de cœur. Louis XV ne s'était point courbé sans rougir sous le joug de cette impitoyable nécessité; aussi chercha-t-il à se relever. Terrassé dans cette lutte, il n'accepta pas comme inexorable sa défaite, il employa au contraire les heures de son abaissement à méditer la vengeance et à chercher le côté faible par lequel il pourrait atteindre et renverser son vainqueur. Déjà en 1756 il y avait eu des projets et moyens proposés par un sieur Floquet, ingénieur, pour faciliter et assurer le passage d'une armée française en Angleterre. Des camps étaient établis sur les côtes de l'Océan, de Saint-Malo à Dunkerque, et des

(1) Breteuil (Louis-Auguste le Tonnelier, baron de), né à Preuilly (Touraine), en 1733; successivement guidon dans la gendarmerie et aux chevau-légers; de bonne mine, d'élégantes manières. Son caractère vif, entreprenant, le fit remarquer en 1758; de colonel de cavalerie devient ministre près de l'électeur de Cologne; en 1760, passe en Russie, d'où il était absent lors de la révolution qui éleva Catherine II au trône; est appelé en Suède, assiste à la diète de 1769, et travaille à la constitution de ce royaume; en 1770, à Vienne, où il est remplacé par le cardinal de Rohan; passe à Naples, puis revient à Vienne au congrès de Teschen, 1778; en 1783, ministre d'État; en 1789, remplace M. Necker; en 1792, se retire à Hambourg; mort à Paris le 2 novembre 1807.

manœuvres exécutées par les troupes, afin de les exercer aux différentes attaques en cas de débarquement (1).

Depuis des siècles que la France luttait contre l'Angleterre, elle ne l'avait jamais combattue que hors de chez elle, sur le continent, soit en Allemagne, soit dans les Pays-Bas. Cette ennemie ne nous avait jamais attaqués que jointe à nos ennemis, qu'elle soudoyait contre nous. Nous ne pouvions que la toucher sans la saisir, la blesser sans l'étouffer; c'était donc dans son île qu'il fallait songer à la trouver.

Dès 1763 Louis XV songea sérieusement à se venger un jour ou l'autre des humiliations qu'il avait reçues, en opérant un débarquement en Angleterre, et il s'occupa de ces préparatifs à l'avance. Le 7 avril, c'est-à-dire le lendemain du traité de Fontainebleau, il en cherche les moyens. Il ordonnait au comte de Broglie de faire procéder à des études en Angleterre; on envoyait un officier capable, intelligent, M. de la Rozière (2), reconnaître les côtes d'Angleterre. Il existe encore aux archives du ministère des affaires étrangères des plans de descente et d'invasion qui furent combinés à ces différentes époques. L'un d'eux surtout concorde entièrement avec ceux mis à l'étude sous le premier empire.

De Versailles, le 3 juin 1763, Louis XV écrivait cette lettre confidentielle :

« Le sieur d'Éon recevra mes ordres de MM. de Broglie ou de Tercier sur des reconnaissances à faire en Angleterre, soit sur les côtes, soit dans l'intérieur du pays, et se conformera à tout ce qui lui sera prescrit à cet égard comme si je le lui marquais directement. Mon intention est qu'il garde le plus grand secret de cette affaire et qu'il n'en donne connaissance *à personne qui vive, pas même à mes ministres nulle part.*

« LOUIS. »

(1) Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV.*

(2) Carlet (Louis-François), marquis de la Rozière, né au Pont-de-l'Arche, près Charleville en Réthelais, le 10 octobre 1735 ; entre comme volontaire dans Conti; lieutenant, en 1746, dans Touraine; fait la campagne de Flandre; en 1757, à Rossbach, commande l'artillerie et remplace le général Revel tué; en 1759, à Bergen ; en 1760, à Corbach ; en 1761, à la prise de Cassel ; blessé à Frauenberg ; lieutenant-colonel au régiment du Roi ; après la paix de 1763, passe en Angleterre pour reconnaître les côtes ; un des officiers les plus distingués du génie ; maréchal général des logis de l'armée destinée à la descente en Angleterre ; maréchal de camp le 5 décembre 1781 ; émigre en 1791 ; mort à Lisbonne le 7 avril 1808.

A ce projet, formé par Louis XV, se joignaient deux autres plans accessoires : 1° celui d'un soulèvement de l'Irlande, 2° celui d'une restauration en faveur des Stuarts. Quand plus tard, au mois de novembre 1770, il fut un instant question d'avoir la guerre avec les Anglais, les plans recueillis par M. de la Rozière furent présentés au conseil à Fontainebleau, mais écartés au maintien de la paix, par suite du renvoi de M. de Choiseul.

Le 21 avril 1764, le ministère fait publier un article secret du traité de 1762, par lequel la France cède la Louisiane à l'Espagne. Cette publication produisit un mécontentement général. C'est alors que les colons de cette partie de l'Amérique adressèrent de vives réclamations au gouvernement ; mais ils ne furent pas écoutés.

Du côté de la Pologne, les événements prenaient une tournure qui faisait déjà pressentir le sort réservé à ce malheureux pays. Le 15 mars, le marquis de Paulmy (1), ambassadeur du roi à Var-

(1) Argenson, famille originaire de Touraine, possédant de temps immémorial, la terre de Paulmy. En 1596, Argenson (René de Voyer, comte d') fut le premier qui abandonna l'armée pour la magistrature ; mourut en 1651 ambassadeur à Venise.

Marc-René, filleul de la république ; investi de la confiance du régent, devient en 1718 président du conseil des finances, garde des sceaux, et meurt en 1721.

Argenson (René-Louis, marquis d'), fils aîné du garde des sceaux ; intendant du Hainaut de 1720 à 1724 ; appelé au ministère le 28 novembre 1744 ; secrétaire d'État aux affaires étrangères ; réunit le congrès d'Aix-la-Chapelle ; s'efforce de faire respecter et estimer la France en cherchant la paix au milieu de la conflagration générale. Ne laissa qu'un fils, le marquis de Paulmy.

Marc-Pierre, second fils du garde des sceaux, né en 1696, mort en 1764.

Argenson (Marc-Pierre de Voyer de Paulmy, comte d'), né le 16 août 1696 ; avocat du roi au Châtelet, 1718 ; conseiller au parlement, août 1719 ; maître des requêtes, novembre 1719 ; lieutenant général de police de la ville de Paris, du 5 janvier au 1er juillet 1720 ; intendant de Tours, février 1721 ; lieutenant général de police, du 26 février 1722 à janvier 1724 ; surintendant des finances du duc d'Orléans, de septembre 1723 à août 1742 ; secrétaire d'État le 8 janvier 1743 ; directeur des fortifications de terre, mars 1743 ; surintendant des postes, 28 avril 1749 ; directeur des haras, qu'il résigna, le 2 janvier 1752, en faveur du marquis de Voyer, son fils. Intègre, laborieux, grand par sa puissance de volonté ; élevé chez les jésuites au collège Louis le Grand, avec son frère René-Louis, le dernier ministre resté fidèle aux vues de Richelieu, de Mazarin et de Louis XIV pour l'abaissement de la maison d'Autriche. Malgré les efforts faits jusqu'à ce moment, l'armée manquait encore de code. Suivant l'expression du général Bardin, dans son *Dictionnaire de l'armée de terre,* « les bureaux de la guerre étaient un royaume dépourvu de constitution : chaque ministre arrivant leur octroyait une charte

sovie, annonçait au prince primat le plaisir de voir monter sur le trône de Pologne le prince Xavier de Saxe, frère de la Dauphine, qui avait combattu avec honneur dans les armées françaises, tout en reconnaissant le droit de la nation polonaise de se donner un chef, quel qu'il fût. L'impératrice Catherine II montrait moins de respect pour l'indépendance polonaise, et dans une conférence publique des ministres de Russie et de Prusse avec les sénateurs, le 8 août 1764, le comte Stanislas Poniatowski (Auguste IV), fils du célèbre compagnon de Charles XII et de Stanislas Leczynski, et époux de la princesse Constance Czartoryska, était présenté au choix des électeurs, et, le 7 septembre 1764, il était proclamé roi de Pologne. Pour ne pas être témoins de cet acte d'usurpation, les ambassadeurs de France et d'Autriche et le résident d'Espagne se retirèrent, et jusqu'en 1787 il n'y eut plus d'ambassadeur à Varsovie.

Dans le Nord, la mort du roi de Pologne et celle de l'Empereur donnèrent lieu à réaliser les prévisions du traité de Vienne. De même que la France s'était engagée avec l'Autriche à favoriser l'élection d'un prince de Saxe en Pologne, elle la secondait dans l'élection de Joseph, fils de Marie-Thérèse, comme roi des Ro-

viagère ». Cet état de choses se modifia sous son ministère, un des plus habiles. Il apporta dans toutes les branches de l'administration ses vues élevées et patriotiques. Au milieu du désarroi des finances, malgré la nécessité de soutenir une longue guerre, il sut réunir et entretenir une armée nombreuse dont il s'appliqua à développer l'instruction militaire. Reprenant l'idée de Louvois, il fonda l'École militaire et l'École d'application d'artillerie de Mézières. Le régime du soldat fut particulièrement l'objet de sa sollicitude. Il réorganisa les manutentions militaires, améliora la qualité du pain, donna le premier aux hommes des matelas, introduisit l'usage du havresac, etc. Avant lui, les troupes étaient presque toujours logées chez l'habitant, à l'exception des détachements préposés à la garnison des citadelles et des forts. Il fit construire pour elles les premières casernes et multiplia le nombre des hôpitaux. Les uniformes étaient jusque-là aux couleurs des colonels; il imposa une couleur unique pour chaque arme, créant ainsi l'uniforme national. Profitant de la suppression de la charge de directeur général des fortifications (1743), et de la mort du comte d'Eu, dernier grand maître de l'artillerie (1755), il réunit ces attributions à celles du ministre de la guerre. Il retira au corps des ingénieurs la construction et l'entretien des routes et créa, pour diriger ces travaux, le corps des ponts et chaussées. Il conçut l'idée d'exécuter la grande carte de France par Cassini de Thury. Sacrifié à des ambitions de cour, il reçut une lettre de cachet en termes fort durs et se retira aux Ormes près de Tours, le 1er février 1757. Après avoir soutenu pendant cinq ans sa disgrâce non sans une certaine fermeté, succombant à l'ennui, il obtint la

mains. S'étant assuré de la coopération du roi de Prusse par le traité d'Hubertsbourg en Saxe, Joseph fut nommé sans opposition par le collège des électeurs, le 27 mars 1765. Cette nomination écartait toute chance de troubles dans l'Empire à la mort de l'Empereur.

Le 5 août, on célébrait à Inspruck le mariage de l'archiduc Léopold avec Marie-Ludovicke d'Espagne, fille de Charles III ; le 18, en sortant de l'opéra et suivant un corridor du château impérial, il tomba tout à coup frappé d'une apoplexie foudroyante, entre les bras d'une sentinelle qui gardait le passage. Le baron de Reischach, qui l'accompagnait, le transporta dans une pièce voisine et le plaça sur un lit de camp; on le saigna, mais les secours furent inutiles. Son corps, rapporté à Vienne, fut inhumé dans le tombeau des princes de la maison d'Autriche. Joseph II montait sur le trône impérial.

En Italie, c'était par une politique de famille que M. de Choiseul cherchait à resserrer l'alliance entre les diverses branches de la maison de Bourbon pour mieux unir encore les cours de Ver-

permission de revenir à Paris pour y mourir le 22 août 1764, la tête pleine de projets. Sa disgrâce fut un malheur pour Diderot, d'Alembert et les gens de lettres, qu'il protégeait. Il emportait aussi les regrets et l'estime de l'armée. Les détails du ministère ne l'absorbèrent pas tout entier. Chargé des académies depuis l'exil de Maurepas, c'est par lui que Voltaire, son ancien condisciple, devint historiographe de France, gentilhomme de la chambre du roi et diplomate.

Paulmy (Antoine-René de Voyer d'Argenson, marquis de), fils du secrétaire d'État des affaires étrangères René-Louis, marquis d'Argenson ; né le 22 novembre 1722 ; avocat au Châtelet, 1742 ; conseiller au parlement, 1744 ; maître des requêtes, 24 août 1747 ; ambassadeur en Suisse, 4 décembre 1747 ; secrétaire d'État de la guerre en survivance de son oncle avec adjonction à l'exercice, 8 octobre 1751 ; devenu seul titulaire le 3 février 1757 ; ministre d'État, 6 février 1757 ; démissionnaire le 22 mars 1758 ; ambassadeur en Pologne, 1762-1764 ; à Venise, 1766-1770; mort le 13 août 1787, dans son gouvernement de l'Arsenal, laissant cette magnifique bibliothèque qu'il avait reçue de son père.

Marc-René, marquis d'Argenson, né en 1722, se distingue à Fontenoy ; maréchal de camp en 1752 ; gouverneur de Saintonge ; préside à l'assainissement des marais de la Rochelle, où il contracte les germes d'une maladie pernicieuse qui l'enlève en 1782. Il avait épousé la fille du maréchal de Mailly, dont il eut :

Marc-René de Voyer d'Argenson, né en 1771, mort le 2 août 1842, aide de camp du général Lafayette, député ; épouse la veuve du prince Victor de Broglie et passe le reste de ses jours dans la terre des Ormes, s'occupant d'agriculture et d'idées républicaines.

sailles et de Madrid. Il essaya d'unir ces branches par des mariages avec les maisons d'Autriche et de Savoie. Le nouveau grand-duc de Toscane, Léopold, épouse en 1765 Marie-Louise, fille du roi d'Espagne. Le prince des Asturies épouse une sœur du duc de Parme. Le mariage de don Ferdinand, qui, le 18 juillet 1765, avait succédé à son père don Philippe, et celui de l'autre Ferdinand, son cousin, roi de Naples, fut arrangé avec deux archiduchesses, filles de Marie-Thérèse, et l'on parlait encore de marier deux des petits-fils de Louis XV, comme on le fit plus tard, avec deux princesses de Sardaigne. C'est ainsi que la maison de Bourbon se flattait par tous ces mariages, malgré bien des mécomptes, d'unir les divers États d'Italie dans un seul intérêt.

Le 13 août, les sept brigades de Royal-Artillerie sont transformées en autant de régiments différents, qui prirent les noms des sept écoles où ces corps étaient alors en garnison. Les sept régiments de la Fère, Metz, Besançon, Grenoble, Strasbourg, Auxonne et Toul, réunis sous le commandement d'un inspecteur général permanent, continuèrent de compter dans l'infanterie sous le nom collectif de Royal-Artillerie, qui garda le rang qu'il avait entre le régiment allemand d'Anhalt et Royal-Italien. (Voir le septième volume des *Guerres sous Louis XV.*)

Les désastres de la guerre de Sept ans, que les chefs de l'armée voulurent attribuer à la supériorité de l'instruction des troupes prussiennes et non point à leurs propres fautes, donnèrent l'idée de réunir tous les ans des troupes dans des camps d'instruction. A partir de cette année, le camp de Compiègne vit successivement passer la plupart des régiments d'infanterie. On s'imagina que nos ennemis n'avaient dû leurs triomphes qu'à des marches cadencées; cette instruction n'eut d'autre résultat que d'apporter plus de régularité dans les manœuvres, plus d'ensemble, plus d'aplomb; mais cette école allemande ne donnait pas le génie de la guerre, sans compter que son application ne convenait point à l'esprit de nos troupes. (Voir le septième volume des *Guerres sous Louis XV*, Camps.)

A la fin de 1765, un deuil cruel atteignit la famille royale et la France tout entière. La mort du Dauphin fut considérée comme une calamité nationale, tant on s'était habitué à faire reposer sur sa tête des espérances de meilleur avenir. Ce prince, mort à trente-

six ans, avait mérité que la nation comptât sur lui pour réparer un jour les fautes et soulager les maux dont elle souffrait.

Le 4 septembre 1729, la reine avait donné le jour à Louis de France, dauphin. Il fut accueilli avec joie, on crut y voir un gage de paix. Depuis soixante-huit ans la France n'avait vu de Dauphin; les cérémonies d'usage en pareille occasion durent être recherchées. Ses premières années, comme celles de Louis XV, se passèrent sous la surveillance de la duchesse de Ventadour; mais on lui donna bientôt le duc de Châtillon pour gouverneur, MM. de Muy et Polastron pour sous-gouverneurs. Son caractère ombrageux et défiant engagea le roi à l'éloigner des affaires; aussi n'entra-t-il au conseil qu'à vingt et un ans et au conseil d'État qu'à près de trente ans. Il s'était rendu à Metz en 1744, lors de la maladie du roi, malgré la défense qui lui en avait été faite, et alors s'accusa chez lui l'impatience d'un successeur, qui fit sentir combien il était urgent de le marier; il jeta les yeux sur Marie-Thérèse-Antoinette-Raphaëlle, infante d'Espagne, sœur cadette de la princesse Marie-Anne-Victoire, que lui-même avait été sur le point d'épouser. M. de Vauréal, évêque de Rennes, négocia cette alliance avec Philippe V, dont le consentement ne se fit pas attendre. Le mariage fut célébré à Versailles le 23 février 1745. Trois mois après, il accompagnait son père dans la campagne de Flandre; il partit le 7 mai 1745, se rendant au camp devant Tournai, et, quatre jours après, il assistait à la bataille de Fontenoy. Sans parler des éloges prodigués par Voltaire, ses seize ans et le courage des princes de sa race, lui firent essuyer dignement son baptême du feu. Revenu au mois de septembre, la Dauphine lui donna, le 22 juillet 1746, une fille à la naissance de laquelle la mère ne survécut que deux jours (1). Six mois après, son choix s'arrêtait sur Marie-Josèphe de Saxe, née en 1732, et fille de Frédéric-Auguste, roi de Pologne. La bénédiction nuptiale eut lieu à la chapelle de Versailles le 8 février 1747.

Le Dauphin se produisit peu à la cour; il vivait à l'écart, « assez

(1) La cour de Madrid se hâta d'insinuer aussitôt l'infante sa sœur. Enfin on proposa une princesse de Savoie et une princesse de Saxe, toutes deux catholiques et pouvant servir par l'influence de leurs pères aux succès des relations politiques. L'expulsion des Français de l'Italie et la conquête de Gênes par les Autrichiens causèrent la rupture de la négociation avec la cour de Turin.

près (dit du Rozier) pour tout connaître et s'instruire, assez loin pour n'être point aperçu ». Il n'avait encore joué aucun rôle quand eut lieu l'attentat de Damiens (5 janvier 1757); cependant le roi lui confia la direction des affaires, mais pour peu de temps. Un camp existait à Compiègne; le Dauphin, dont le goût pour les exercices militaires avait été trop rarement satisfait, parut y prendre plaisir en commandant les manœuvres; de là il suivit le roi à Fontainebleau, où il succomba par suite de fatigues, le 20 décembre 1765, âgé de trente-six ans et demi. Il laissa trois fils, Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, et deux filles, Madame Clotilde, mariée à Charles-Emmanuel-Ferdinand, roi de Sardaigne, et Madame Élisabeth, qui eut une fin si lamentable. Ce prince, dont les qualités intimes étaient si grandes, devint un modèle de toutes les vertus par son caractère attachant, timide, réservé, contenu : il aimait peu la chasse et le monde, tout ce qui enfin constituait la vie de cour. Son gouverneur, M. de Châtillon (1), lui inspira une grande circonspection et le tenait à l'écart, en défiance même de la société. Ce ne fut qu'après son exil que le Dauphin se familiarisa un peu avec ceux qui l'entouraient. Dans les promenades à cheval, il devenait plus expansif, sans jamais se livrer. M. le duc de la Vauguyon, suivant l'usage, présenta au roi le prince qui régna, huit ans après, sous le nom de Louis XVI. On annonça le Dauphin. Le roi embrassa son petit-fils et s'écria : « Pauvre France! un roi âgé de cinquante-six ans et un Dauphin âgé de onze. » Malgré ses aptitudes et son instruction, le Dauphin, malheureusement, ne fut pas un rouage intelligent dans la marche de la monarchie. Ses querelles avec les ministres, ses bouderies avec le roi, son isolement, affaiblirent le principe d'autorité.

Cette année fut marquée par la mort de deux souverains.

Frédéric V (2), roi de Danemark et de Norvège, fils de Christian VI, né en 1722, mourut le 14 janvier 1766; il était monté sur le trône

(1) Châtillon (Louis-Gaucher, duc de), né le 27 juillet 1739, mort le 15 novembre 1762; lieutenant général. Il n'eut que deux filles, les duchesses d'Uzès et de la Trémoille. Laissa une bibliothèque remarquable par ses belles éditions et ses reliures.

(2) Il s'était marié en premières noces à Louise, fille de George II, roi d'Angleterre, mère de Christian VII; après la mort de celle-ci en 1751, il épousa Marie de Brunswick, mère du prince héréditaire Frédéric et grand'mère de Christian VIII. Du mariage d'Adolphe-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, héritier du roi

en 1746, à la mort de son frère. Sous ses auspices l'envahissement germanique fut combattu, et l'influence française favorisée dans les mœurs, les habitudes et les lettres. Il éleva des écoles et s'entoura de conseillers éclairés. Malheureusement un différend avec la Russie arrêta ce progrès dans la civilisation. A la mort d'Élisabeth (1762), le duc de Holstein, Charles-Pierre-Ulrich, fils de Charles-Frédéric (Pierre III), exigea du Danemark la cession du Schleswig. Une armée russe occupa le Mecklemburg et s'approcha des frontières danoises. Le Danemark fit des efforts inespérés et réunit une flotte de 30 vaisseaux et une nombreuse armée, dont l'avant-garde était confiée au général de Saint-Germain, lorsque, la mort de Pierre III étant survenue, Catherine rappela ses troupes et signa la paix en 1767. La Russie renonça au Schleswig et céda sa partie du Holstein en échange d'Oldenburg.

Stanislas Leczinky, né à Léopol le 20 février 1677, arrivé à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, n'avait rien perdu de sa vivacité d'esprit et jouissait encore d'une santé excellente. Le 5 février au matin, en s'approchant de sa cheminée, il mit le feu à sa robe de chambre; il voulut éteindre les flammes qui le gagnaient, perdit l'équilibre, tomba dans le foyer, se blessa dans sa chute sur la pointe d'un chenet, et n'eut pas la force de se relever. L'odeur de la fumée s'étant répandue partout, le factionnaire donna l'alarme; alors son valet de chambre et d'autres personnes accoururent, mais il était trop tard. Le roi expira le 23. Il fut inhumé dans la chapelle de Bon-Secours, près de Nancy, fondée par lui en 1738, où déjà reposaient les cendres de sa femme Catherine Opalinska, morte à Lunéville le 19 mars 1747. Le 22 septembre 1768, on y ajouta le cœur de Marie Leczinska. En 1793, les cendres de cette famille furent profanées et dispersées; mais, en 1831, la reconnaissance des Lorrains éleva à Stanislas une statue en bronze sur la place Royale. Il se fit chérir par sa sagesse, la douceur de son gouvernement, diminua les impôts, embellit Nancy et Lunéville, fonda des collèges, bâtit des hôpitaux; il ne lui manqua que l'énergie nécessaire pour gouverner une nation toujours prête à s'agiter.

Frédéric I[er], mort sans enfants en 1751, avec Louise-Ulrique, sœur de Frédéric II, sont issus : Gustave, né le 24 janvier 1746; Charles, né le 7 octobre 1748, régent après la mort de Gustave III; Frédéric-Adolphe, né le 18 juillet 1757, mort en 1803; Sophie-Albertine, née le 8 octobre 1753, morte en 1829.

On sentait de plus en plus, à cette époque, le besoin d'améliorer l'organisation militaire.

Avant le dix-huitième siècle, il n'existait pas de règles officielles françaises à l'égard des évolutions, une des premières ordonnances est celle du 2 mars 1703; puis celles du 1er juin 1733, 1er mars 1746, 7 mai 1750, 29 juin 1753, 14 mai 1754, qui consistent surtout en fait à attaquer sur trois rangs et à se défendre sur six. Cette dernière dénota la première les airs de tambours, par conséquent l'origine du pas tactique. Vinrent enfin celles du 6 mai et 22 juin 1755, formant le premier rang des plus anciens soldats, le second des plus jeunes, exigeant que les officiers apprissent sérieusement leur état, astreignant les troupes à des exercices réguliers, caractérisant les droits, délimitant les pouvoirs de chacun.

Celles du 20 mars 1764 et 1er janvier 1766 se ressentirent de l'esprit prussien; puis celle du 1er mai 1769, qui par sa clarté mérite une sérieuse étude, d'où découlent les grandes discussions des déploiements, la combinaison des carrés, de la formation des masses et des ordres minces, compacts et profonds. Ce n'est que vers 1740 qu'on commence à regarder sérieusement la cadence comme importante en fait d'études tactiques. Le maréchal de Saxe, en 1742, l'encouragea beaucoup en recommandant le tact des coudes d'homme à homme. Ainsi les ordonnances du 14 mai 1754 et 6 mai 1755 introduisent l'ensemble du pas cadencé, régulier. Celle du 1er mai 1769 fait mention la première du pas de course appliqué à la tactique de l'infanterie légère, moyen rapide de formations successives d'une colonne se portant sur une nouvelle ligne. Au 1er janvier 1766, époque à laquelle le principe de ne pas occuper plus de front que de profondeur n'était pas généralement consacré, l'infanterie française agissait encore à rangs ouverts. Le 11 juin 1774, les rangs ouverts deviennent rangs de parade.

Frédéric II, que nous imitâmes, organisa le recrutement local encore en usage; l'avancement n'eut plus lieu qu'après avoir parcouru les grades inférieurs, la discipline devint d'une rigueur restée traditionnelle; il dut séparer l'officier du soldat, en lui donnant la plus haute idée de ses fonctions. L'infanterie fut formée par le prince d'Anhalt; il la décomposa en infanterie légère ou B. francs, corps composés de braconniers, gardes-chasse, etc., etc., seulement pour la guerre; en infanterie de garnison, de B. destinés à

ne pas faire campagne; enfin en infanterie de bataille. Le régiment était à 2 B. avec un colonel ou un colonel en deuxième et un lieutenant-colonel. Chaque B. avait 6 compagnies, 5 de fusiliers, 1 de grenadiers, les derniers souvent séparés de leurs B. La compagnie était forte de 140 à 150 hommes, avec des surnuméraires en serre-files pour combler les vides, plus 4 sapeurs par compagnie et 2 pièces d'artillerie par B. La supériorité de cette infanterie se manifestait par son armement; aussi cherchait-elle toujours l'effet de son feu, qui était de deux sortes, feux de file et feux à commandement, supériorité remarquée surtout dans la guerre de Silésie de 1741 à 1746. De 1740 à 1757, Frédéric perfectionne encore son infanterie; il s'attache surtout à la rapidité des mouvements d'ensemble au camp de Potsdam. Le mécanisme du B. n'est pas changé, mais l'ordre de bataille est modifié. C'est alors que le prince d'Anhalt proposa la formation sur deux rangs, qui lui fut refusée. Les mouvements de l'infanterie étaient toujours des mouvements de B. en avant, avec 1 B. de direction, ou une marche en colonne à distance entière, et par extrême précaution le camp de Potsdam était sévèrement interdit. Le premier règlement, daté de 1726, est l'œuvre du prince d'Anhalt; le deuxième est de 1746, et présente quelques changements.

Cette supériorité de l'armée prussienne provenait beaucoup de ce que jusqu'en 1756 elle n'eut devant elle que des troupes mal instruites, lui laissant le temps de manœuvrer et même de les prendre par le flanc. Frédéric, voyant ses ennemis le copier et prévoyant que ces mouvements deviendraient impraticables, introduisit l'usage de la colonne serrée, dans laquelle le B. formait ses subdivisions à trois pas de distance. Cette disposition n'était pas adoptée en vue de combattre, mais de faire tenir, avant l'action, beaucoup de monde dans un petit espace. Dans ce cas, pour prendre l'ennemi en flanc, on se formait en colonne par un déploiement, puis la colonne changeait de direction de pied ferme par B., et aussitôt qu'elle était arrivée sur la ligne, le déploiement s'opérait.

On employa encore la tactique linéaire, ou une première ligne de 20 à 30 B., commandée par un général, puis une deuxième ligne commandée de même par un général; mais tout à fait indépendante de la première. Ce qui prouve que, d'après ces formations,

les Prussiens évitaient toujours les terrains accidentés et cherchaient au contraire les terrains plats et unis.

Frédéric fit réellement une révolution dans l'art de la guerre. Écoutant à la fois les leçons anciennes et les inspirations de son génie créateur, il perfectionna toutes les armes. L'infanterie part de la phalange grecque; des déploiements prompts et faciles, qui permettent de passer en quelques instants de l'ordre en colonne à l'ordre en bataille, des exercices continuels, lui apprirent à marcher, tout en se servant d'un feu vif. La cavalerie, avant lui lourde et peu maniable, put franchir de grandes distances sans perdre ses rangs. L'artillerie à cheval, qu'il inventa, suivit la cavalerie dans ses mouvements rapides et la mit à même de profiter de toutes les chances de la fortune et des fautes de l'ennemi.

Frédéric n'est pas seulement un éminent stratégiste : ses ennemis, trop lents, trop indécis, lui ont laissé le temps de marcher à sa guise : jamais il ne se préoccupe de ces grandes combinaisons qui devaient immortaliser nos armées de la république et de l'empire. Tout son génie s'applique à la tactique proprement dite, ou à l'emploi particulier des troupes sur le terrain de combat. C'est sur le champ de bataille que Frédéric attend son ennemi. La règle générale de l'ordre de bataille était alors de ranger l'armée sur deux lignes, avec des intervalles égaux au front de 1 B. ou de 1 E., l'infanterie au centre, la cavalerie sur les ailes; les pleins de la deuxième ligne répondaient aux vides de la première, et la réserve se plaçait au gré du général en chef. Le quartier général restait au centre entre les deux lignes, et l'artillerie était répartie entre les divers corps. Toute la difficulté consistait à établir cette double ligne de bataille, appelée ordre mince. Il ne se passait pas moins de vingt-quatre heures avant que tout fût terminé. Une fois établie, le général n'aurait pas osé la quitter en face d'un danger quelconque dans la crainte de jeter ses troupes dans la confusion. C'est qu'alors les B. ne manœuvraient qu'au moyen de colonnes par peloton, à distance entière, et on n'arrivait sur la ligne de bataille qu'au moyen de grands mouvements processionnels. Ainsi, pour former en bataille sur la tête de la colonne 1 B. marchant à distance entière, on commençait à le mettre en bataille par le flanc, puis on le portait sur la ligne par un grand quart de conversion de tout le B. déployé. Alors l'armée rangée en bataille la première

et attaquant tout de suite avait toutes les chances de l'emporter sur les troupes opposées encore en manœuvre, c'est-à-dire désunies et ne pouvant se défendre que très difficilement. Pénétré de ce principe, Frédéric s'appliqua tout entier à rendre ses troupes manœuvrières, passant rapidement de l'ordre de marche à l'ordre en bataille et réciproquement, et à manœuvrer devant l'ennemi pour menacer une de ses ailes et déborder un de ses flancs. Frédéric opéra donc une véritable révolution dans la tactique de l'infanterie, en introduisant la formation et le déploiement des colonnes serrées par division. Sous la main de ses généraux et sous ses yeux, les colonnes se prêtèrent à une foule de combinaisons inconnues jusqu'alors : changements de front, échelons, passages des lignes, formations de carrés. Frédéric plaça surtout sa confiance dans les feux. Il ne s'agit pas, disait-il, de repousser l'ennemi par des manœuvres menaçantes, mais bien de le détruire le plus possible. Les feux d'ensemble étaient les seuls employés; on exigeait que les coups partissent ensemble, à ce point de négliger même d'ajuster pour obtenir la masse et la vitesse. On cite ce major qui, à la bataille de Molwitz, craignant un feu inégal, commande à son B. : « Relevez armes ! » malgré la proximité de l'ennemi. Si la baïonnette fut presque proscrite dans l'infanterie prussienne, le sabre devint la seule arme de la cavalerie. Frédéric lui interdit l'usage de charger au trot en faisant feu, et ordonna que, sans tenir compte des feux des B., elle chargeât au galop, l'épée à la main : conduite par les intrépides Seydlitz et Ziethen, elle devint formidable. La veille d'Iéna, on disait encore : « Prenez garde à la cavalerie prussienne. » L'artillerie fut allégée. Enfin l'art de la tactique, perfectionné par les modifications de Frédéric, fut bientôt introduit et adopté en France. Il y avait deux hommes différents dans le roi de Prusse : le sergent minutieux, qui tenait à ce que les moindres détails du règlement fussent suivis à la lettre, convaincu qu'avec la composition de ses troupes c'était l'unique moyen d'avoir une bonne armée; et le général organisateur et le tacticien. Malheureusement on attribua en France ses succès à une discipline et à des exigences qu'il n'eût pas imposées à notre armée.

Les réformes militaires suivaient leur cours. Une des plus heureuses et des plus importantes fut sans contredit celle qui, en 1767, organisa l'artillerie de marine et en forma un corps de 10,000 ca-

nonniers qu'on exerça très régulièrement pendant dix ans, et qui montrèrent en 1778 ce qu'on leur avait appris et ce qu'ils étaient capables de faire.

Dans une autre sphère et sur un autre théâtre survenaient aussi divers changements. La mort venait de faire un nouveau vide auprès du trône. Depuis la mort du Dauphin, la Dauphine n'avait fait que languir. Son courage dominant sa douleur, elle y puisait la force de veiller à l'éducation de ses enfants. Son mari l'avait aidée à remplir cette tâche; après lui, elle s'en chargea seule. Elle s'appliquait surtout à instruire ses fils des devoirs qu'une position élevée leur imposait. Son âme resta combattue entre le sentiment qui l'appelait à rejoindre son époux et sa tendresse maternelle qui l'attachait à cette terre. Marie-Josèphe de Saxe succomba le 13 mars 1767, quinze mois après le Dauphin, âgée de trente-cinq ans. Louis XV, depuis la mort de son fils, redoubla de tendresse et d'affection pour cette princesse. Consulté sur le rang qu'elle devait tenir à la cour après son veuvage, il répondit : « Il n'y a que la couronne qui puisse décider absolument du rang; le droit naturel le donne aux mères sur leurs enfants; madame la Dauphine l'aura sur son fils jusqu'à ce qu'il soit roi. »

Le roi avait imaginé un cabinet diplomatique secret, dont les opérations n'étaient point connues du ministre des affaires étrangères, et quelquefois se trouvaient en opposition avec ses projets. C'est en 1743, après la mort du cardinal Fleury, que le prince de Conti, homme d'un esprit élevé, commença à travailler avec le roi à l'insu des ministres. En 1745, l'ambassade polonaise étant venue offrir au prince de Conti ses vœux pour son élection au trône de Pologne, le roi l'autorisa à diriger sa politique en conséquence, c'est-à-dire à maintenir en Europe l'équilibre établi par les traités de Westphalie, unir par une alliance la Turquie, la Pologne, la Suède et la Prusse; séparer la maison d'Autriche de la Russie. Ce fut alors que le prince de Conti proposa au roi l'établissement de cette correspondance secrète. Les négociations, suivies pendant douze ans, avaient parfaitement réussi, depuis le jour où Versailles conclut le traité du 1er mai 1756 jusqu'à la mort de Tercier (1) en 1767.

(1) Tercier, né en 1704, secrétaire d'ambassade près de M. de Monti à Dantzig. Fait prisonnier le 28 juin 1734 ; sa détention en Russie dure jusqu'en 1736. Premier

Dans le cours de la guerre s'éleva l'orage qui devait entraîner la ruine des jésuites. Attaqués par l'université, mal accueillis par le parlement de Paris, ils avaient su résister à leurs ennemis et élever des établissements nombreux qui bientôt éclipsèrent en France tous les ordres religieux. Expulsés par Henri IV, leur disgrâce ne fut qu'un orage passager, car il leur avait donné son cœur, placé dans l'église du collège de la Flèche. Tout-puissants à la cour de Louis XIII et de Louis XIV, ils s'étaient attachés la noblesse, devenue même un des agents de leur politique, et le peuple lui-même se sentait entraîné par l'éloquence des prédicateurs et leurs dehors austères. Le parlement de Paris épiait depuis longtemps l'occasion d'attaquer cette société, ou au moins de réduire son influence. En avril 1761, au moment de la conclusion de la paix, l'attention publique s'était portée sur un procès dans lequel se trouvait impliquée la société de Jésus. Les créanciers du père la Valette, supérieur des missions à la Martinique, ayant vainement adressé leurs réclamations au général des jésuites à Rome, s'étaient pourvus au parlement. Le 8 mai, la grand'chambre les condamna à payer. La joie fut aussi universelle que la haine. (Voltaire, *Histoire du Parlement.*) Depuis l'attentat dont le roi de Portugal avait failli être victime en 1758, et qui avait amené, l'année suivante, l'expulsion de tous les jésuites établis dans ses États, on n'attendait en France qu'une occasion pour éclater contre eux; on la trouva dans ce procès. Le 6 août 1761, le parlement rendait ses arrêts, dont l'exécution, fixée au 1er octobre 1761, fut reculée au 1er avril 1762. A l'exemple du parlement de Paris, ceux de Rennes, de Rouen, d'Aix, de Bordeaux, de Besançon, de Grenoble, précipitèrent les événements. La Chalotais, procureur au parlement de Bretagne, prononça à cette occasion son célèbre compte rendu, qui démontrait l'impossibilité de conserver cet institut si dange-

commis aux affaires étrangères, place qu'il obtint lors de son retour en France. Censeur royal, 15 août 1758, il fut chargé d'examiner le fameux livre *De l'esprit* (œuvre d'Helvétius), supprimé par arrêt du conseil d'État et regardé comme scandaleux, licencieux, dangereux. On prit un prétexte pour le destituer de ses fonctions aux affaires étrangères. Louis XV l'en dédommagea par des pensions et lui conserva sa confiance. Le surcroît de travail que ses mystérieuses dépêches lui occasionnèrent abrégea ses jours, et il mourut à Paris le 21 janvier 1767. Mme Tercier était fille du célèbre avocat Baize.

reux pour l'État. L'ordonnance du 6 août 1762 prononçait la dissolution de la société, confirmée par un édit royal de février 1763, et enfin en novembre 1764 le roi déclarait la société supprimée dans toute l'étendue du royaume. A la suite du conflit entre le parlement de Bretagne et le ministère sur l'exécution des derniers édits bursaux, tous les membres de ce parlement avaient donné leur démission le 20 mai 1765. Sur l'ordre du roi, six d'entre eux, dont le procureur général la Chalotais, furent rarêtés; trois conseillers d'État et douze maîtres des requêtes allèrent à Rennes instruire leur procès. Le parlement de Paris proteste; le 3 mars 1766, le roi se rend dans le sein du parlement et fait biffer l'arrêt sous ses yeux. A la fin le ministre transige, rappelle les commissaires de Bretagne, reconstitue le parlement de Rennes avec quelques nouveaux magistrats que le duc d'Aiguillon, commandant la province, est chargé de choisir, et on lui notifie que S. M., ne voulant pas trouver de coupables, substituait l'exil à la prison. Les jésuites venaient d'être chassés d'Espagne dans la nuit du 31 mars au 1er avril 1767; le parlement les chasse de France par arrêt royal du 8 mai 1767. Les jésuites furent expulsés du Portugal en 1759, par Carvalho, marquis de Pombal; la société, supprimée en France par la déclaration royale de novembre 1764, permit cependant à ses membres de vivre en particuliers dans le royaume en se conformant aux lois. Charles III imita bientôt l'exemple de ses voisins, et en avril 1767 une pragmatique royale supprimait la société et l'expulsait de toute la monarchie d'Espagne. M. d'Aranda les avait fait embarquer et diriger sur Civita-Vecchia. Les navires qui les transportaient furent reçus à coups de canon. Les infortunés ainsi repoussés errèrent sur la Méditerranée pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que M. de Choiseul leur permit de débarquer en Corse.

Si la mort de la Dauphine avait été un sujet de tristesse pour les amis de la famille royale et pour tous ceux qui admiraient les vertus de cette princesse, ce qui se passa cette année à Varsovie ne fut pas de nature à rassurer le patriotisme des Polonais et des partisans de l'influence française dans ce pays. Le 5 octobre, une diète extraordinaire est convoquée à Varsovie, et les séances deviennent très tumultueuses. Les Polonais se plaignent avec énergie des prétentions de la Russie, qui veut s'immiscer par la violence et la voie des armes dans leurs différends d'opinions et de police intérieure.

En 1768, s'opéra une réforme importante dans le régime militaire à l'intérieur du pays, nous voulons parler du logement des soldats. L'obligation du logement entraînait souvent de nombreux abus. Le soldat était le maître de la maison dans laquelle on l'avait logé, et rien ne protégeait le propriétaire contre la violence des troupes. De là une invincible horreur pour cette sorte d'impôt qu'on appelait le logement des hommes de guerre. Louis XIV avait fait d'utiles ordonnances pour alléger cette charge. Sous Louis XV, l'ordonnance de 1768 exige que l'officier donne reçu des meubles qui lui seraient confiés. Enfin l'impôt du logement étant devenu insupportable, l'établissement des casernes eut pour objet d'en affranchir totalement; mais on ne pouvait y parvenir qu'en temps de paix, et dans l'état stationnaire. Dans quelques cas forcés, le soldat logea chez l'habitant et même en reçut l'hospitalité tout entière. Le gouvernement ne perdait pas un moment de vue l'amélioration de notre état militaire. Par ordonnance du 1er mai 1768, S. M., en réformant différents régiments de recrues, établit en leur lieu et place quatre dépôts destinés à donner des secours extraordinaires aux régiments qui se trouveraient en avoir besoin, pour les entretenir toujours sur le pied complet. Les emplacements de ces quatre dépôts, formés par les soins et l'autorité du major, étaient Saint-Denis, Lyon, Toulouse et Tours; ils étaient commandés chacun par un capitaine et un lieutenant. (Voir le septième volume des *Guerres sous Louis XV*, Uniformes, Organisations, Ordonnances de l'armée, 1715 à 1774.)

Les querelles religieuses occupent, on le sait, une place dans l'histoire du dix-huitième siècle; elles devaient avoir pour dénouement en France sous ce règne l'expulsion des jésuites, M. d'Aubeterre (1) étant ambassadeur à Rome.

(1) Aubeterre (Joseph-Henri Bouchard d'Esparbès de Lussan, marquis d'), né le 24 février 1714; aux mousquetaires, 1730; colonel de Provence, 1738; maréchal de camp, 1748; lieutenant général, 1749; maréchal de France, 13 juin 1783; mort en 1790. Gentilhomme de bonne race, ayant toujours bien servi à la guerre; 1753 à 1756, ministre plénipotentiaire à Madrid; 1757 à 1760, ambassadeur extraordinaire; en 1763, à Rome; ne paraît pas avoir pris l'esprit nécessaire pour y réussir. Trop soldat, trop net, trop franc, trop porté aux extrémités, trop disposé à des mesures violentes qui gâtent tout, trop dépourvu des finesses lentes qui sont le fait des femmes et des prêtres. Pour peu qu'on hésitât à lui céder, qu'on laissât passer le temps sans lui répondre, il s'emportait et se préparait aux coups d'éclat. En théo-

Le duc de Parme, Ferdinand de Bourbon, à l'exemple des princes de sa maison, expulse les jésuites de ses États et réforme les ordres religieux. Clément XIII qualifie ces actes d'illégitimes et se déclare unique souverain des États de Parme et de Plaisance. C'était une insulte à la maison de Bourbon et un retour aux prétentions du saint-siège. Le parlement supprima cet acte, confirmé par arrêt royal, et, Clément XIII refusant, sur les représentations de Louis XV, de retirer le bref, il donne l'ordre de se saisir d'Avignon et du comtat Venaissin, et, le 11 juin 1768, le commandant de la province en prend possession, pendant que l'Espagne menace de saisir les revenus de l'Église. La suppression de l'ordre les jésuites jeta Clément XIII dans les plus grands embarras, et il prit alors le moment où leur société venait d'être proscrite en Portugal et en France pour confirmer tous leurs privilèges. Les difficultés entre le pape et ces divers États prenaient le caractère le plus inquiétant. En 1769, après l'expulsion des jésuites de France et d'Espagne, Louis XV et Charles III demandèrent formellement au pape la suppression définitive de la société de Jésus. Clément XIII (Charles Rezzonico, Vénitien), élu le 6 juillet 1758, mourut le 3 février 1769, dans la nuit qui précéda le consistoire où l'on devait traiter la question, et on le crut empoisonné par le père Ricci. On choisit pour le remplacer Clément XIV (Laurent Ganganelli), né près de Rimini, mort en 1774. Instruit, tolérant, plein d'esprit, il chercha à gagner du temps. On prétend que des prédictions de mort et des menaces de poison lui furent adressées, si sa décision était contraire aux jésuites. Pressé par les instances de la France et de l'Espagne, le pontife dut enfin se décider, et, le 20 juillet 1773, paraissait le bref d'abolition. Quelque temps après, Clément XIV mourait dans de cruelles souffrances. Le cardinal de Bernis, ambas-

logie, il ne savait que ce que savent d'ordinaire les lieutenants généraux, trouvant que c'était bien assez. Pour secrétaire, il n'avait pas non plus un de ces anciens serviteurs du département des affaires étrangères qui, immobilisé à son poste depuis des années, pût lui servir de guide et corriger ses fausses impressions. C'était, de 1763 à 1769, un sieur Melon (Joseph), fils d'un bourgeois, devenu chargé d'affaires à Liège en 1771, et qui, après avoir accompagné M. d'Aubeterre aux états de Bretagne de 1775 à 1779, fut envoyé commissaire aux îles de France et de Bourbon, où il mourut en 1792. Le marquis d'Aubeterre eut sa dernière audience du pape Clément XIV le 11 juin 1769, partit le 13, et M. de Bernis reçut son chapeau de cardinal à la cérémonie du 22 à Monte-Cavallo.

sadeur à Rome, écrivait le 28 septembre (dépêche C) : « Le genre de maladie du pape et surtout les circonstances de sa mort font croire qu'elle n'a pas été naturelle. Les médecins qui ont assisté à l'ouverture de son corps s'expliquent avec prudence, et les chirurgiens avec non moins de circonspection. » Le ministre Tanucci ne croit pas à l'empoisonnement; mais il suppose que le pape, qui craignait pour sa vie, abusa des contrepoisons au point d'en être victime. Pie VI (Jean-Ange Braschi), né à Cesena, élu en 1775, mort en 1799, fut son successeur.

Cette année encore, un nouveau deuil vint attrister Versailles : la reine succomba, le 25 juin 1768, à une maladie de langueur qu'avaient aggravée des chagrins domestiques. Marie Leczinska (1), fille unique de Stanislas Leczinski, ex-roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, était née à Posen le 23 juin 1703; on l'avait mariée à Louis XV le 5 septembre 1725 (2).

Une double date à signaler : c'est le 15 août 1768 que Louis XV

(1) « La reine n'est ni belle ni laide, mais très agréable, très spirituelle. » (De Luynes.) Grâce au pinceau des Vanloo, des Tocqué, des Latour, des Nattier, on est à même de contrôler ces assertions. Sainte-Beuve dit : « La lèvre fine, un peu mince, retroussée à l'angle, l'œil petit, brillant, le nez un peu mutin. Tout respire dans sa physionomie, douceur, finesse, malice. Ignorez le rang, ignorez le nom, sa personne a certainement la repartie juste, à propos, le grain de sel sans amertume, figure captivante. » (Voir sa correspondance avec le président Hénault, recueillie par V. des Digueres, 1886.) Mme du Deffand écrit : « Beaucoup d'esprit, cœur sensible, humeur douce, toute en Dieu. Le respect qu'elle inspire tient plus à ses vertus qu'à sa dignité. »

(2) De ce mariage sont nés :

1° Louise-Élisabeth de France, née le 14 août 1727, morte le 6 décembre 1759; mariée, le 25 octobre 1759, à l'infant don Philippe, duc de Parme;

2° Anne-Henriette de France, née le 14 août 1727, morte le 10 février 1752;

3° Marie-Louise de France, née le 28 juillet 1728, morte le 19 février 1733;

4° Louis de France, dauphin, né le 4 septembre 1729, mort le 20 décembre 1765;

5° Le duc d'Anjou, né le 30 août 1730, mort le 7 avril 1733;

6° Marie-Adélaïde de France, née le 23 mars 1732, morte à Trieste le 18 février 1800;

7° Marie-Louise-Thérèse-Victoire de France, née le 11 mai 1733, morte à Trieste le 7 juin 1799;

8° Sophie-Philippine-Élisabeth-Justine de France, née le 27 juillet 1734, morte le 3 mars 1782;

9° N. de France, née le 16 mai 1736, morte le 28 septembre 1744, sans avoir été nommée;

10° Louise-Marie de France, née le 15 juillet 1737, morte le 23 décembre 1787; religieuse carmélite à Saint-Denis depuis le 1er octobre 1771.

consacra par un édit la réunion de la Corse à la France (1) ; l'année suivante, jour pour jour, naquit Napoléon.

Le 5 mai 1768, le parlement avait réclamé la suspension de la liberté d'exportation, qu'il avait demandée le 3 août 1752; la population de Paris resta tranquille, mais dans les provinces on se porta aux plus graves excès. Dans les premiers jours de 1769, la cherté du pain se maintenait toujours; le parlement s'occupait de remédier au mal et ordonnait des informations sur les accapareurs. La création de nouveaux impôts que le gouvernement déclarait nécessaires, en janvier et février, pour fermer les plaies qu'une guerre longue et ruineuse avait faites à l'État augmentait l'irritation du peuple. Le gouvernement, dévoré par sa dette, cherchait à se créer des ressources, et, au mois de février 1770, sous l'abbé Terray, paraissaient les arrêts du conseil qui diminuaient les pensions et les rentes. Les parlements des provinces se montrèrent alors moins faciles que celui de Paris relativement à la prolongation des impôts. Une lutte constante s'établit à cet égard entre le parlement de Toulouse et le duc de Fitz-James, chargé de faire exécuter les ordres de Versailles en Languedoc. M. le duc d'Aiguillon éprouva la même résistance de la part du parlement de Bretagne. Au milieu de ces querelles, le parlement de Paris, en présence des pairs et pour cause d'incompétence, cassa l'arrêt du parlement de Toulouse rendu contre le duc de Fitz-James.

De temps en temps des complications extérieures venaient menacer une paix toujours chancelante. C'est ainsi que l'Angleterre, inquiète du pacte de famille et des liens de parenté que les Bourbons avaient noués avec l'Autriche, s'était alliée avec la Russie et le Danemark; la Suède était devenue l'arène où combattaient les deux alliances contraires. On voyait prévaloir l'influence française, et la Russie était menacée par les Turcs. L'Angleterre poussa le Danemark à armer une flotte; Choiseul protesta contre cet armement, enjoignant au Danemark de ne pas se mêler de ces contestations. Le comte de Fuentès l'appuyait; mais le Danemark continua ses préparatifs, et une guerre paraissait imminente. (Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV.*)

En janvier 1770, le conseil du roi se composait ainsi : M. le duc

(1) Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV.*

de Choiseul, réunissant les affaires étrangères et le ministère de la guerre; le duc de Praslin, à la marine; le comte de Saint-Florentin, à la maison du roi; M. Bertin, au commerce et aux manufactures; M. de Maupeou, chancelier, et l'abbé Terray (1), contrôleur général.

C'est ce cabinet qui mit la dernière main à l'œuvre du rapprochement de la France et de l'Autriche et fit consacrer par le mariage du Dauphin et d'une archiduchesse l'union politique des deux pays. La future reine de France était née à Vienne le 2 novembre 1755, fête des Morts, le jour même où un formidable tremblement de terre couvrait Lisbonne de ruines. Marie-Antoinette, que sa destinée appelait à unir les Hapsbourgs aux Bourbons, avait reçu de l'Impératrice sa mère les enseignements les plus élevés et les plus sérieux; cette princesse, réservée au sort le plus tragique (2), devait résumer en elle toutes les joies et toutes les angoisses, tous les triomphes et toutes les douleurs de la femme.

Le 21 janvier 1770, elle recevait l'anneau nuptial envoyé par le Dauphin, et 23 ans après, jour pour jour, la hache révolutionnaire la rendait veuve. Le 16 avril, le marquis de Durfort faisait la demande officielle; le 17, l'archiduchesse renonçait à ses droits de succession en Autriche; le 18, les fêtes commencèrent à Vienne et se continuèrent jusqu'au 21, jour fixé pour le départ. Le 19, elle se mariait par procuration; le Dauphin était représenté par l'archiduc Maximilien. La main de Marie-Thérèse trembla, dit-on, en prenant la plume. Le Dauphin ayant désiré que sa fiancée lui annonçât elle-même qu'elle consentait au mariage, Marie-Antoinette lui écrivit :

(1) De tous les ministres chargés des finances, celui-ci a été le plus en butte aux accusations. Pour soutenir un État dont il s'agissait d'assurer l'existence, et non de changer la constitution, ce qu'une révolution seule pouvait effectuer, le contrôleur général déploya dans cette tâche ingrate une habileté extraordinaire, à laquelle ses ennemis eux-mêmes ont rendu justice. Il avait trouvé, en arrivant au contrôle général, un déficit de soixante millions et treize mois de revenus royaux consommés par anticipation. Il parvint à combler ce déficit, et fournit aux dépenses accoutumées, à des préparatifs de guerre et à des frais extraordinaires.

(2) Morte sur l'échafaud le 2 novembre 1793. Les anges ont porté sa belle âme au ciel. Elle laissait un fils, Louis-Charles, âgé de dix ans et deux mois, mort au Temple, à trois heures après midi, le 8 juin 1795 (20 prairial an III), enterré le 12 juin 1795 (24 prairial au III) au cimetière Sainte-Marguerite, faubourg Saint-Antoine. (Actes et archives de l'hôtel de ville.)

« Je vous remercie des expressions si pleines de bienveillance que vous employez envers moi; j'en suis bien profondément touchée et honorée, et je sens tout ce que tant de bontés de votre part m'imposent d'obligations. L'exemple et les leçons de ma glorieuse et tendre mère m'ont élevée à l'accomplissement de tous mes devoirs, et, avec l'aide de Dieu, j'espère, par tous mes efforts, me rendre digne de la nouvelle destinée qui m'est faite. Vous voulez bien demander que mon consentement à votre choix accompagne celui de l'Impératrice-reine, et vous avez besoin, dites-vous, de le tenir aussi de moi-même. Je peux vous répondre, puisqu'elle m'y autorise, que j'ai reçu avec autant de plaisir que de respect les ordres de ma mère. Vous trouverez en moi une épouse fidèle et dévouée, n'ayant d'autres pensées que de mettre en pratique les moyens de vous plaire, de mériter votre attachement. »

Le 21, la jeune fiancée quittait la capitale de l'Autriche, s'avançait vers la France, et, le 6 mai, arrivait à Schuttern, la dernière ville allemande avant Kehl et le pont du Rhin, qui aujourd'hui baigne deux rives prussiennes, mais dont les eaux coulaient alors le long d'une rive française. Dans la grande île du Rhin, un pavillon, appelé le pavillon de l'Échange, avait été construit, composé d'une grande salle et de deux pièces latérales; l'une où devaient se tenir les dames et seigneurs de la cour de Vienne chargés d'accompagner la princesse jusqu'au seuil de sa nouvelle patrie; l'autre destinée à la suite française, les dames d'honneur, la comtesse de Noailles, la duchesse de Cossé, le comte de Saulx-Tavannes, le comte de Tessé, l'évêque de Chartres. Au moment où Marie-Antoinette entra dans le pavillon de l'Échange, le temps était orageux et couvert, un nuage épais assombrit l'horizon du côté de Strasbourg, s'avançant lentement vers la grande île du Rhin.

Le lendemain 8, elle entrait dans la cathédrale, reçue par le jeune prélat, le prince Louis de Rohan, la mitre en tête, la crosse en main, revêtu de la chasuble d'or. « Madame, dit-il, les deux nations réunies dans ce temple s'empressent de rendre d'immortelles actions de grâce au Dieu des empires, qui va cimenter une alliance dont le but a été de protéger la religion et de faire régner la paix. Vous voyez l'Alsace faire éclater sa joie, la France vous attend pour couronner ses vœux. » La Dauphine continua sa route au milieu des ovations; des jeunes filles en blanc lui offraient des bouquets, et

chacun pouvait contempler à loisir sa beauté, son sourire, sa douce physionomie.

Le 14 mai 1770, dans la forêt de Compiègne, au carrefour du Pont-de-Berne, le roi et le Dauphin la recevaient les bras ouverts.

Le 15 au soir, elle couchait au château de la Muette, où le roi lui offrait ce fameux collier de perles d'un seul rang, apporté en France par Anne d'Autriche, et destiné aux reines et aux dauphines; le lendemain, elle entrait dans Versailles et descendait de voiture à la cour de marbre.

Le 16, la bénédiction nuptiale a lieu, à dix heures du matin, et, à trois heures de l'après-midi, le ciel se couvre de nuages, une pluie torrentielle se mêle au tonnerre. « Elle est très bien faite, proportionnée dans tous ses membres; ses cheveux d'un beau blond. Elle a le front beau, la forme du visage d'un ovale gracieux, mais un peu allongé; ses yeux sont bleus, sans être fades, et jouent avec une vivacité pleine d'esprit; son nez est aquilin, un peu effilé par le bout ; sa bouche est petite, ses lèvres sont épaisses, surtout l'inférieure qu'on sait être la lèvre autrichienne. La blancheur de son teint est éblouissante, et elle a des couleurs naturelles qui peuvent la dispenser de mettre du rouge; son port est celui d'une archiduchesse, mais sa dignité est tempérée par sa douceur. Il est difficile, en voyant cette princesse, de se refuser à un respect mêlé de tendresse. » (Bachaumont.)

C'était un grand événement pour la cour, pour l'Europe et pour M. de Choiseul, qui avait préparé de longue main cette union mémorable. Il semblait que sa position en fût considérablement fortifiée. Marie-Thérèse avait recommandé à sa fille de ne jamais oublier que ce mariage était l'œuvre de M. de Choiseul, et Marie-Antoinette fut toujours fidèle à cette recommandation de sa mère.

La ville de Paris illumina le 16 mai, jour du mariage du Dauphin ; une seconde fête fut donnée le 30 mai, qui devait se terminer par un feu d'artifice sur la nouvelle place Louis XV et par des illuminations; elle fut attristée par un affreux malheur dû à des mesures d'ordre mal combinées par M. Bignon, prévôt des marchands, et ses échevins. Alors que l'on devait prévoir l'affluence d'une foule considérable de curieux, il n'avait été ménagé sur la place qu'un débouché insuffisant. La foule s'y portait, en même temps qu'arrivaient des voitures conduisant aux loges du gouverneur de la ville

les personnes invitées. Le choc fut épouvantable, la mêlée horrible. Aux abords de la place se trouvaient des fossés qui n'avaient point été comblés et qui deviennent des précipices dans lesquels des centaines de personnes, poussées de tous côtés, tombèrent en poussant des cris de désespoir. Le nombre des victimes déposé dans le cimetière de la Madeleine s'élevait à cent trente-trois. Dans cette journée, considérée par le peuple comme un sinistre augure, périt près de trois cents personnes; plusieurs fois la Dauphine s'était écriée : « Et peut-être ne nous dit-on pas tout. »

Le Dauphin, très impressionné par cette terrible catastrophe, voyant que les 2,000 écus destinés à ses menus plaisirs n'arrivaient pas, écrit au lieutenant général de police :

« On m'apporte ce que le roi me donne tous les mois, je vous l'envoie; secourez les plus malheureux. Pénétré du malheur arrivé à mon occasion,

« LOUIS-AUGUSTE.

« Versailles, 2 juin 1770. »

Un autre mariage encore faillit-il s'accomplir à cette époque? Oui, s'il faut en croire un document inconnu jusqu'à ce jour et tiré de la correspondance secrète. (Archives générales, K, 157, Versailles, 6 juin 1770.) Contrairement à ce qu'on pouvait attendre de toutes les habitudes du roi, alors entièrement subjugué, il écrivit son désir de se remarier (avec l'archiduchesse Élisabeth) (1), et, pour ne donner aucun soupçon à Vienne et conserver le plus grand secret, il chargea Durand (2) de bien examiner la personne de la tête aux pieds.

Pendant que la France et l'Autriche cimentaient ainsi leur alliance, la Russie essayait de s'étendre vers l'Orient. Catherine II était en guerre avec la Turquie depuis 1768 (3). En 1769, elle avait suscité contre l'empire ottoman une vaste conjuration dont les

(1) Marie-Élisabeth-Josèphe-Jeanne-Antoinette de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, fille de Marie-Thérèse et de François, née le 13 août 1743; morte sans alliance, abbesse du chapitre noble d'Inspruck.

(2) Durand d'Aubrigny, d'abord secrétaire d'ambassade à Varsovie, ministre plénipotentiaire; homme d'esprit, diplomate très honnête, très froid; ses dépêches sont des volumes.

(3) En attendant que la Russie s'appropriât par la diplomatie et par la force la plus grande partie de la malheureuse Pologne, Catherine II, usant pour elle-

foyers principaux étaient le Monténégro et la Morée. L'insurrection du Monténégro ne réussit pas; mais la flotte russe entra dans la Méditerranée en novembre 1769, et elle abordait en Morée le 17 février 1770. Réunis aux Grecs, qui désiraient secouer le joug de la Turquie et qui se soulevèrent immédiatement, les Russes remportèrent d'abord de véritables succès; mais les troupes de débarquement, vu leur insuffisance, durent se retirer, et l'insurrection fut étouffée dans des flots de sang. Les Russes prirent leur revanche dans une grande victoire navale où leur flotte, sous les ordres d'Alexis Orloff, mais dirigée en réalité par lord Elphinson, détruisit celle de capitan-pacha dans le golfe de Tchesmé, entre Chio et la côte de Smyrne (5 juillet 1770). Le massacre des Turcs fut horrible, et le lendemain encore les eaux du golfe rougissaient de sang. Les Dardanelles étant sans défense, si l'on avait écouté Elphinson, on faisait voile droit sur Constantinople; la capitale de l'empire ottoman succombait. Orloff refusa d'avancer avant d'avoir reçu des renforts; quand ils furent arrivés, c'était trop tard, Constantinople et les Dardanelles avaient été mis en état de défense par l'habileté du Hongrois Cott.

Le 17 juillet, Romanzof, loin d'être battu, remportait deux grandes victoires; le 30, l'armée ottomane, qui marchait au secours de la Bessarabie, est mise en déroute après un combat sanglant sur le Kaghoul, entre le Danube et le Dniester; le 26 septembre, Bender est emporté d'assaut après une défense héroïque, et à la fin de la saison les Turcs abandonnaient Ismaïl, qui commande les bouches du Danube, et les Russes prenaient possession de toute la rive gauche de ce fleuve. Ces désastres devaient porter malheur aux Polonais et furent le motif de la visite de Frédéric II à Joseph II à Neustadt. C'était déjà le pressentiment du grand partage, en y adjoignant des propositions à la Russie.

La France ne fut jamais une monarchie vraiment absolue; les grands vassaux d'abord, puis les communes, enfin les parlements, furent autant d'obstacles à l'absolutisme. C'est avec le plus grand intérêt qu'il faut suivre les parlements dans leur constante et cou-

même de moyens plus légitimes, acquérait en 1768 toute la collection du comte Henri de Bruhl, ce fastueux, cet impérieux ministre de l'électeur de Saxe, roi de Pologne, Auguste III, auquel on pardonne ses fautes politiques et ses extravagances financières parce qu'il créa la galerie de Dresde.

rageuse résistance aux édits ruineux qui, dans la dernière moitié du règne de Louis XV, ne cessèrent de porter la désolation dans les provinces, précédemment épuisées par les guerres de Louis XIV. Les années 1725, 1749, 1759 et 1760 offrent le résumé de toutes les inventions imaginées pour pressurer les contribuables, résumé effrayant. A la vue de ces innombrables impôts, l'indignation croissait chaque jour. Mais n'y avait-il pas, du moins, plus de prévoyance chez les conseillers de la couronne qui défendaient l'autorité royale que chez les membres des parlements signalant à l'indignation publique ce qu'on appelait la violation du *pacte social*, reproche qui deviendra plus tard le véritable chef d'accusation contre la monarchie? Ce qu'il y a de certain, c'est que les parlements, avec toute leur érudition, auraient été aussi embarrassés pour découvrir l'existence de cette prétendue constitution de l'État, consacrant les prérogatives qu'ils s'attribuaient, que ne l'auraient été les ministres du roi pour prouver qu'il pouvait se passer de leur concours. Lorsque le gouvernement, par son édit du 31 mai 1763, ordonna le recensement au moyen du cadastre général des propriétés du royaume, c'était une mesure qui devait introduire dans la répartition des impôts une proportion équitable.

Le 10 mars 1764 avait eu lieu, dans une audience solennelle, un rapprochement entre le roi et le parlement; mais cette réconciliation n'était qu'une trêve. Ces dernières années présentent une lutte continuelle des parlements contre la royauté. Ils veulent que leur magistrature soit instituée non seulement pour rendre la justice, mais pour gouverner l'État. Ils ne voient dans la formalité des lits de justice qu'un outrage à leur indépendance. Le roi a tant de fois livré à leurs jugements les hommes qu'il voulait perdre, qu'ils se croient autorisés à poursuivre ceux qu'il protège. On peut mesurer dès ce moment les progrès considérables qu'avait réalisés dans la nation l'esprit de critique et d'indépendance. Déjà en 1758 de graves dissentiments existaient entre M. d'Aiguillon et le parlement de Rennes pour l'enregistrement de quelques édits. Il régnait en Bretagne une agitation qui finit par ne plus se contenir dans les limites de cette province et gagna le royaume. Un ordre du conseil, du 12 octobre 1762, portait atteinte aux constitutions de la Bretagne. Le parlement et les états de Bretagne, croyant que le gouvernement attentait par ses édits aux droits, franchises et li-

bertés de la province, refusèrent d'enregistrer les édits. Le procureur général la Chalotais (1) fit des réquisitoires; la cour, des remontrances et des arrêtés.

Le 22 mai 1765, les officiers du parlement, à l'exception de douze, donnèrent leur démission. Le duc d'Aiguillon, pair de France et gouverneur de Bretagne, accusa le procureur général d'un complot tendant à renverser les lois de la monarchie. La Chalotais fut arrêté, conduit au château du Taureau, puis à la citadelle de Saint-Malo. Son fils, avocat général, et cinq conseillers au parlement le suivirent en prison. Le roi nomma pour les juger une commission ou chambre royale qui s'assembla à Saint-Malo. Enfin la fermentation des esprits et les remontrances des cours souveraines déterminèrent le roi à arrêter le cours des procédures. La Chalotais, son fils et quatre conseillers, furent exilés à Saintes.

Les états et le parlement de Bretagne vengèrent la Chalotais en attaquant le duc d'Aiguillon (2). Ils commencèrent contre leur ancien gouverneur une procédure dans le but d'inculper son admi-

(1) Chalotais (Louis-René de Caradeuc de la), né à Rennes le 6 mars 1701; procureur général du parlement de Bretagne; fut un des premiers magistrats qui provoquèrent l'expulsion des jésuites. Il s'attira l'inimitié du duc d'Aiguillon, gouverneur de la Bretagne, par la chaleur avec laquelle il défendit les privilèges du parlement. Accusé par M. de Calonne, alors maître des requêtes, d'être l'auteur anonyme des lettres publiées contre le duc d'Aiguillon, il avait été, le 11 novembre 1765, arrêté avec son fils et mis en prison à Saint-Malo. Ses mémoires, répandus dans toute la France, excitèrent l'indignation générale contre le gouvernement. Les autres parlements de la France prirent fait et cause pour le parlement de Bretagne, qui avait déclaré la Chalotais et son fils innocents. La captivité de la Chalotais ne finit qu'après la mort du roi, en 1775; il mourut dix ans après, le 12 juillet 1785. — Son fils, né en 1733, procureur général au parlement de Bretagne, traduit au tribunal révolutionnaire, mourut sur l'échafaud le 10 juillet 1794, en même temps que le fils de Buffon.

(2) Ce procès célèbre rappelle naturellement le nom d'un homme dont les plaidoyers et les écrits eurent à l'époque un immense retentissement.

Linguet (Simon-Charles), né à Reims le 14 juillet 1736, suivit en Pologne le duc de Deux-Ponts, en qualité d'aide de camp; puis, comme secrétaire, le prince de Beauvau, commandant l'expédition contre le Portugal; à vingt-huit ans, se fait avocat. Doué d'une diction pleine de feu et de saillies, de connaissances littéraires très étendues, Linguet, qui, dès sa jeunesse, s'était destiné au barreau, aurait puy occuper le premier rang sans son caractère querelleur, son esprit dominant. Le duc d'Aiguillon étant accusé par le parlement de Bretagne, il fut son défenseur. L'habile avocat eut le talent de lier la cause de son client avec les intérêts du gouvernement, et il parvint non seulement à le sauver, mais à lui ouvrir la porte du

nistration arbitraire et d'obtenir le rappel des chefs du parquet encore exilés. Le procès fut évoqué au parlement de Paris le 18 juillet 1763, et cette cour menaça de frapper l'accusé judiciairement. Le 3 mars 1766, le roi signifie en lit de justice au parlement de Paris ce qui s'était passé à Rennes et à Pau, en ajoutant : « Je ne souffrirai pas qu'il se forme dans mon royaume une association de résistance, ni qu'il s'introduise dans la monarchie un corps imaginaire qui ne pourrait qu'en troubler l'harmonie. » Un arrêt du parlement, du 11 février, raya sur les registres les affaires de Bretagne; néanmoins le parlement de Paris décida, le 19 mars 1767, que les officiers du parlement de Rennes, accusés, seraient conservés, et, le 20, le roi arrêta par nouvelles remontrances que le pouvoir législatif réside sans partage dans la personne du souverain. Les états de Bretagne furent donc convoqués en session extraordinaire en février 1768, et on donna commission au conseiller Flesselles (1) en remplacement du duc d'Aiguillon, pourvu d'un commandement dans les troupes de la maison du roi et de l'intendance de Bretagne. L'affaire, évoquée par le roi, à raison de la qualité de l'accusé, devant le parlement de Paris réuni en cour des pairs à Versailles (4 avril 1770), fut brusquement terminée par un lit de justice le 27 juin. Des lettres patentes annulèrent les poursuites entamées, déchargèrent le duc d'Aiguillon de toute accusation et imposèrent un silence absolu aux parties. Le parlement, mécontent, répondit par un arrêt, du 2 juillet, qui déclarait le duc privé des droits et privilèges de la pairie, jusqu'à ce qu'il se fût purgé des soupçons qui entachaient son honneur. Cette déclaration est immédiatement cassée par un arrêt du conseil. Pour humilier le parlement, le roi décida que, dans un lit de justice tenu à Versailles, le duc d'Aiguillon siégerait parmi les pairs. On enleva du parlement toutes les pièces de la procédure, qui fut ainsi anéantie.

ministère. Poursuivi par la haine de ses confrères, il est interdit de ses fonctions par arrêt du parlement. Après avoir voyagé en Belgique, en Hollande, en Angleterre, il se fixe à Vienne, reçoit bon accueil de l'empereur Joseph. Pour le punir de sa maladresse de soutenir les insurgés du Brabant, l'empereur l'exila d'Autriche. Il revint en France. En 1794, il est condamné à mort par le tribunal révolutionnaire pour avoir encensé « les despotes » de Vienne et de Londres. A laissé de nombreuses productions.

(1) Prévôt des marchands de Paris en 1789, massacré le jour de la prise de la Bastille.

En définitive, Louis XV, aigri par la résistance opiniâtre que rencontraient tous ses actes, ne vit plus qu'avec une aversion profonde les grands corps judiciaires, imbus, disait-il, d'idées républicaines et prétendant le tenir en tutelle et s'emparer de son autorité royale. Dans l'édit de décembre 1770, éclatant manifeste de la royauté contre les prétentions des parlements, Louis XV leur reproche d'avoir fait du droit de remontrance un droit de résistance. La lutte entre la royauté et le parlement était arrivée à son apogée. Le roi, voulant mettre fin aux prétentions des parlements envers la couronne, fait entrer au conseil le duc d'Aiguillon et laisse à M. de Maupeou tout pouvoir. Le parlement avait refusé d'enregistrer l'édit qui interdisait toute correspondance avec les parlements et toute suspension de service : dans la nuit du 19 au 20 janvier, tous les membres du parlement de Paris sont arrêtés dans leurs maisons et sommés de répondre oui ou non à un ordre de reprendre leurs fonctions habituelles. Ils répondent non, et sont envoyés en exil. Après l'exil du parlement, les membres du conseil d'État furent chargés provisoirement de rendre la justice à Paris. Tel fut le dénouement de cette lutte engagée depuis Louis XI, continuée par la Ligue et la Fronde, suspendue pendant le règne de Louis XIV, reprise dès la régence et arrivée à sa dernière limite. A la suite de ce coup d'État qui brisa les parlements, et que l'on supposait propre à rendre à l'autorité monarchique toute sa puissance, la consternation devint grande; quoique les esprits fussent plus disposés à la violence qu'à la désertion, beaucoup pensèrent à s'expatrier. Ceux que leur position enchaînait protestèrent de leur douleur par des déclamations qui ne remédièrent à rien, mais qui soulageaient. Le peuple resta immobile, et le parlement dissous fit bientôt place sans résistance au nouveau parlement du nom du chancelier Maupeou. Cette violence érigea en héros les victimes du pouvoir. Peu de jours après, le chancelier installa les nouveaux conseillers, fort mal accueillis. Mais pouvait-il en être autrement, quand les princes du sang, les d'Orléans, les Condé, les Conti, refusaient de les reconnaître pour les vrais magistrats du pays ?

Louis XIV, au faîte de sa puissance, cassait les parlements et les rétablissait. Louis XV imita quelquefois la colère de son auguste aïeul; mais les circonstances étaient déjà bien changées : l'esprit national se développait, comme il arrive toujours, par les longues

guerres et par l'élévation forcée donnée aux hommes populaires, qui commençaient à remplacer la noblesse du sang et les privilèges aristocratiques par la noblesse du cœur et la hardiesse prospère des entreprises. Enfin, les penseurs, les écrivains, classe composée d'hommes de toutes conditions, qu'un même but, une même idée, le progrès intellectuel et l'émancipation des classes moyennes, avait associés, se plaçaient entre le peuple, devenu partie dans l'État, et la royauté ou la noblesse. Voltaire s'écriait qu'en dépit des rigueurs exercées contre l'*Encyclopédie*, la France, l'Europe même, étaient encyclopédistes, et le 17 avril 1769, chez Mme Necker, une réunion de dix-sept philosophes lui vota une statue par souscription. Louis XV finit par ôter à la couronne toute sa force morale et le prestige de respect dont elle avait été jusqu'à ce jour entourée. Elle était sur l'autel comme une chose sainte venue de Dieu; il habitua le peuple à jouer avec elle. Il commença ce qu'achevèrent les états généraux en 1789.

La disgrâce de M. de Choiseul ne devait pas tarder à suivre la chute des parlements. Les ennemis de ce ministre lui adressaient plus d'un reproche. Les personnes religieuses lui attribuaient l'expulsion des jésuites et voyaient en lui un ami de Voltaire. Les conservateurs et les autoritaires l'accusaient de faiblesse pour les parlements. Les partisans de la paix trouvaient sa politique extérieure inquiétante et le soupçonnaient d'être sur le point de faire ce que Louvois avait réalisé sous le règne de Louis XIV, de mettre le feu à l'Europe pour prouver la bonne direction du ministère de la guerre. Louis XV, qui en vieillissant devenait de plus en plus timide, s'effraya avec raison. L'alliance des cours du Nord existait déjà en principe; l'Angleterre était toujours menaçante. Un conflit entre les Anglais et les Espagnols venait d'éclater aux îles Falkland. Louis XV crut à l'imminence d'une coalition, d'une nouvelle guerre de Sept ans, due à la légèreté et à l'imprudence de Choiseul; car tant en France qu'en Espagne, d'après les dépêches du 20 décembre, les ministres croyaient la guerre inévitable. La France était donc menacée encore d'une guerre maritime suscitée par l'Angleterre, et, si la paix entre la Porte et la Russie se concluait, elle pouvait se compliquer d'une guerre continentale. C'est alors que le roi se décida à éloigner Choiseul, conseillé par le chancelier et se fondant sur ce que cette disgrâce aurait pour effet immédiat d'assurer la

paix à l'extérieur en obligeant l'Espagne à accepter les conditions de l'Angleterre, et à l'intérieur en montrant au parlement toutes ses craintes sur les embarras que causerait une grande guerre.

Depuis longtemps le maréchal de Richelieu et le duc d'Aiguillon cherchaient à renverser M. le duc de Choiseul. Le prince de Condé se joignait à eux, sans compter les intrigues du chancelier et les attaques de Terray. Le roi, agité d'une inquiétude continuelle sur les affaires politiques et intérieures, sentait le besoin de se tranquilliser.

Le 23 décembre, un courrier portait à Madrid la dépêche que le roi écrivait à son cousin pour le supplier de souscrire à la paix, et le 24, à dix heures du matin, le duc de la Vrillière apportait au duc de Choiseul (1) ce billet que Louis XV gardait sur lui depuis trois jours : « J'ordonne à mon cousin le duc de Choiseul de remettre la

(1) La maison de Choiseul tire son nom de la terre de Choiseul, ancienne baronnie du Bassigny, comté de Champagne, créée en 937. Elle a donné quatre maréchaux de France : Choiseul (Charles de), marquis de Praslin, 24 octobre 1619 ; Choiseul (César de), duc de Choiseul, comte du Plessis en 1645, qui battit Turenne à Rethel, 1650 ; Choiseul (Claude, comte de), 27 mars 1693 ; mort le 11 mars 1711 ; Choiseul (Jacques de), dit le comte de Stainville, né le 24 décembre 1727 ; sert en Hongrie ; successivement colonel ; général-major en février 1759 ; général lieutenant ; feld-maréchal ; passe, avec le grade de lieutenant général, au service de France, 18 mai 1760 ; bat les Prussiens, en 1761, au combat de la haute Nidda ; inspecteur des grenadiers de France de 1761 à 1771 ; maréchal de France, 13 juin 1783 ; mort en 1789. — Choiseul-Stainville (Béatrix de), duchesse de Gramont, sa fille, et la duchesse du Châtelet, son amie, furent mises à mort par le tribunal révolutionnaire le 22 avril 1794.

Choiseul (Étienne-François de), comte de Stainville, né le 18 juin 1719 ; colonel du régiment de son nom de Stainville, 1743 ; de Navarre, 1745 ; brigadier, 1746 ; maréchal de camp, 1748 ; lieutenant général, 1759 ; duc de Choiseul, 1758 ; colonel des Suisses et Grisons, 1762 ; cumule le ministère des affaires étrangères, 1758, avec celui de la guerre, 27 janvier 1761, et celui de la marine et des colonies, 13 octobre 1762 ; cède le portefeuille des affaires étrangères à son parent Choiseul-Chevigny, duc de Praslin ; en 1766, reprend ce ministère ; exilé le 24 décembre 1770 jusqu'en 1774 ; mort le 8 mai 1785. Parvenu à la plus haute faveur, il concourut à la réunion de la Corse à la France, fonda les académies d'équitation destinées à l'instruction des régiments de cavalerie ; il y en eut à Douai, Metz, Besançon, la Flèche, Cambrai, Versailles, et organisa en 1770 celle de Saumur, la seule conservée.

Troisième branche de Beaupré, de 1580 ; éteinte en 1838 :

XX. — Choiseul (Antoine, comte de), marquis de Beaupré, né le 16 mars 1664 ; colonel d'Agénois en octobre 1692, pour sa belle conduite à Steinkerque ; brigadier

démission de sa charge de secrétaire d'État et de surintendant des postes, et de se retirer à Chanteloup (1) jusqu'à nouvel ordre de

23 octobre 1702; maréchal de camp, 26 octobre 1704; lieutenant général, 8 mars 1718; mort le 19 mai 1726.

Choiseul (François-Martial, comte de), né le 4 octobre 1717; colonel de Flandre, 7 juin 1746, puis des grenadiers de France, 1747; maréchal de camp, 10 février 1759; lieutenant général, 25 juillet 1768.

XXI. — Choiseul-Beaupré (Charles-Marie, marquis de), né le 8 septembre 1698; sous-lieutenant des gendarmes écossais; brigadier, 1740; maréchal de camp, 1744; lieutenant général, 10 mai 1748; chevalier de la reine de Pologne; mort le 2 décembre 1769. — Choiseul (Nicolas, marquis de), capitaine de vaisseau; mort en 1760.

XXII. — Choiseul-Beaupré (Marie-Gabriel-Florent, comte de), né le 7 décembre 1728; gravement blessé à la bataille de Laufeldt; colonel de Boulonnois, 1748; de Navarre, 1751; mort à Strasbourg le 6 septembre 1753.

XXIII. — Choiseul-Beaupré (Marie-Florent, comte de), puis de Choiseul-Gouffier, né le 29 septembre 1752; entre au service, devient colonel de la Couronne-infanterie, puis s'embarque à bord de l'*Atalante*, 1776; a laissé : *Voyage pittoresque en Grèce;* membre de l'Académie; lieutenant général, 13 avril 1814; mort le 20 juin 1817.

Branche de Meuse :

XX. — Choiseul (Henri-Louis, marquis de), né le 22 juillet 1689; colonel d'Agénois en mars 1705; blessé à Denain, 24 juillet 1712; maréchal de camp, 7 mars 1734; lieutenant général, 24 février 1738; mort le 9 avril 1754.

XXI. — Choiseul (François-Honoré de), comte de Meuse, né le 1er octobre 1716; colonel de Forest, 3 mars 1738; de Dauphin, 1744; maréchal de camp, 6 juin 1745; mort près d'Anvers, aide de camp du roi, le 31 mai 1746.

XXII. — Choiseul de Meuse (François-Joseph, comte de), né le 31 juillet 1736; colonel des grenadiers de France, 1759; brigadier, 22 janvier 1769; maréchal de camp, 1er mars 1780; mort le 10 décembre 1815.

Branche de Chevigny :

XXI. — Choiseul (César-Gabriel de), comte de Chevigny, duc de Praslin, né le 14 août 1713, entre aux mousquetaires; mestre de camp de Conti, 6 mai 1739; maréchal de camp, 2 mai 1744; lieutenant général, 10 mai 1748; ambassadeur à Vienne, 1758; mort le 15 octobre 1785.

XXII. — Choiseul-Renaud (César-Louis, dit le vicomte de), né le 18 janvier 1734; entre au service comme cornette dans la Rochefoucault; colonel de Poitou, 1757; puis dans les grenadiers de France; brigadier, 27 juillet 1762; maréchal de camp, 3 janvier 1770; député de la noblesse; mort en 1791.

XXIII. — Choiseul (César-Hippolyte, comte de), né en 1758; sous-lieutenant aux gendarmes écossais; colonel de Beaujolais; meurt en émigration, 21 février 1793.

Branche de Bussières :

Choiseul (Marie-Gabriel de), baron de Bussières, né le 6 juin 1734, cornette aux chevau-légers d'Orléans, 1758; brigadier, 3 janvier 1770; maréchal de camp, 1er mars 1780; mort le 22 février 1799.

(1) Château situé à 6 kilomètres d'Amboise, construit sur l'emplacement de

ma part. » Le ministre supporta cette épreuve avec calme et dignité, demandant pour toute faveur de rester à Paris jusqu'au 26 pour mettre ordre à ses affaires; elle lui fut refusée. Il partit le lendemain, jour de Noël, à midi. Son hôtel, rue de Richelieu, fut assiégé par les personnages de toutes les classes de la société, qui venaient s'inscrire, dernier et suprême hommage dont jusqu'à ce jour un ministre disgracié n'avait point encore été l'objet. On dit que le roi se releva jusqu'à trois fois la nuit et qu'il brûla plusieurs fois sa lettre. La consternation fut donc générale, et il n'y eut personne qui ne cherchât à donner une marque d'attachement et de vénération au ministre tombé du pouvoir.

Le duc de Praslin fut compris à la même date dans la même mesure. Son départ pour Praslin (château près de Melun) fut suspendu de quelques jours par son état de santé. Ces deux exils produisirent donc une grande sensation. Ce qui étonnait dans le monde, c'était de voir, contre les règles ordinaires, disgracier deux ministres sans pourvoir à leur remplacement.

La politique extérieure de M. de Choiseul se résumait ainsi : préparer notre revanche de concert avec l'Espagne contre les outrages de l'Angleterre et la paix humiliante qu'elle imposait, entretenir dans nos ports des bâtiments propres à un débarquement, fomenter les troubles de Pologne, exciter la guerre des Turcs pour obliger les Russes à porter leurs flottes dans la Méditerranée et forcer l'Angleterre à se dégarnir de sa marine pour seconder la puissance de son alliée. La chute de Choiseul n'eut pas toutes les conséquences que s'en promettait Louis XV. Elle décida l'Espagne aux sacrifices du maintien de la paix; mais elle ne fit pas cesser la résistance des parlements.

La succession ministérielle de M. le duc de Choiseul devait rester en partie vacante. Le 4 janvier 1771, le lieutenant général marquis de Monteynard, inspecteur général, commandant en Dauphiné, est appelé au ministère de la guerre; ceux des affaires étrangères et de la marine sont confiés, par intérim, au duc de la Vrillière et au contrôleur général Terray. C'est le 8 juin que le roi nomma le duc d'Aiguillon secrétaire d'État aux affaires étrangères. M. de Jarente, évêque d'Orléans, était exilé, M. Dusson remplacé en Suède par

celui de la princesse des Ursins. Sa position au point central des allées de la forêt est des plus pittoresques.

M. de Vergennes, M. de Breteuil révoqué de l'ambassade de Vienne, M. de Rulhière privé de sa place aux affaires étrangères. Le ministère ainsi constitué devait, sauf le secrétaire d'État de la guerre, présider jusqu'à la mort de Louis XV aux destinées du royaume. A l'extérieur, la France isolée fut impuissante à empêcher les puissances du Nord de resserrer leur alliance et de procéder au premier partage de la Pologne.

Le 4 février, arrivait à Paris le prince royal de Suède, le futur Gustave III. Il y vint incognito, sous le nom de comte de Gothland, invité à ce voyage secret par M. de Choiseul, qui lui écrivait : « Nous travaillerons ensemble au bonheur et à la gloire des deux royaumes, nous préparerons à la Suède le destin le plus brillant. » C'était son premier pas dans la difficile entreprise de son coup d'État; mais la dépêche de M. de Choiseul (1) était du 9 février 1769, et depuis il était tombé. Il alla beaucoup au Temple chez le prince de Conti, le centre de l'opposition parlementaire. Il fréquenta les réunions des philosophes.

En février 1771, le chancelier Maupeou (2) créa un nouveau par-

(1) M. de Choiseul, homme d'esprit aimable, d'un caractère élevé, avait rendu des services réels à la France. On lui devait le pacte de famille entre les souverains de la maison de Bourbon, qui régnaient en France, en Espagne, à Naples, à Parme. Ce pacte, signé le 16 août 1761, avait pour but de balancer les coalitions qui pouvaient se former entre les puissances du Nord contre la France; il eut également pour résultat de les tenir en méfiance contre l'ambition de la maison de Bourbon.

(2) Le 15 septembre 1768, le chancelier Lamoignon de Blancmenil se démet de son office; René-Charles Maupeou, alors vice-chancelier, lui succède et vingt-quatre heures après démissionne en faveur de son fils René-Nicolas-Charles-Augustin, né le 25 février 1714, conseiller au parlement le 11 août 1733, président le 1er avril 1737. « C'était un rare sujet pour l'esprit, la science et la politesse. » (Barbier, III, 470.)

Contrairement à l'opinion répandue, le président Maupeou était un homme de progrès. Il a laissé des notes, des plans conservés aux archives, où se révèle son esprit supérieur. La plupart des réformes de la révolution, il les voulait : l'abolition des justices seigneuriales, la suppression des juridictions prévôtales, la dation d'un défenseur aux accusés, l'instruction rendue publique après la confrontation, la torture abrogée, les peines déterminées pour chaque crime, la confiscation supprimée, etc., enfin la confection d'un code général. Il avait songé aussi à l'éducation : on trouve de lui cette phrase : « En France point d'éducation civile. On instruit les esprits, lorsque jamais on ne façonne les citoyens. Le peuple, presque abandonné à lui-même, ne connaît du gouvernement que la force qui le contient et le réprime. » Et il ajoute : « Dans mes vues, chaque école eût été une manufacture ou un atelier. »

D'où venait donc la si grande haine des vieux parlementaires contre leur prési-

lement de Paris ; c'est alors que les parlements de province ne trouvèrent d'autre remède que la demande de convocation des états généraux, nom qui ne cessera de retentir comme une menace contre la royauté jusqu'en 1789.

Le 15 février 1771 amenait le lit de justice où étaient lus les trois édits ; le premier, cassant le parlement de Paris ; le deuxième, cassant la cour des aides ; le troisième, transformant le grand conseil en nouveau parlement. Le roi terminait la séance sur ces mots impérieux : « Je défends toute délibération contraire à mes volontés et toutes représentations en faveur de mon ancien parlement, car je ne changerai jamais. » (Mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker, an VI, vol. III.)

M. de Maupeou chercha l'appui du clergé. Ce ne furent pas les embarras du procès d'Aiguillon qui poussèrent le chancelier ; il voulut échapper aux difficultés de la situation financière. Les expédients inaugurés par l'abbé Terray, les édits bursaux, se multiplièrent, et ainsi se manifesta l'acte d'autorité qui détruisit les parlements ; ainsi se passa cette année 1771, une des plus troublées du siècle de Louis XV.

Ces conflits entre les dépositaires de l'autorité avaient porté leurs fruits ; l'esprit d'opposition faisait déjà dans les hautes classes des progrès tels que les étrangers eux-mêmes en étaient frappés. Le 30 juillet, Horace Walpole écrit : « Il y a ici une détresse incroyable, surtout à la cour ; Compiègne est abandonné ; Villers-Cotterets et Chantilly, les résidences du duc d'Orléans (1) et du prince de Condé, alors en disgrâce pour avoir pris le parti de l'ancien parle-

dent, devenu chancelier ? C'est qu'il se posait en réformateur d'abus et demandait hautement la suppression de la vénalité des affaires. Jusqu'au bout, il garda la ferme attitude d'un champion qui ne se laisse ni abattre ni intimider. Il ne donna jamais sa démission, et jamais on n'osa le soumettre à enquête. On rapporte de lui ce trait de désintéressement qui caractérise bien le haut personnage. En 1790, apprenant que le trésor manquait de numéraire, il y envoya cinq cent mille livres d'or, non comme don, mais comme dépôt sans intérêts. Il mourut chancelier de France, le 29 juillet 1792, à Thuit près des Andelys ; par son testament, il faisait à la nation un legs de 800,000 francs.

(1) Orléans (3e duc d'), né le 4 août 1703, fils du régent et de Françoise de Bourbon, seul neveu de Louis XIV ; marié, le 18 juillet 1724, à Marie-Jeanne, princesse de Baden-Baden, fille de Guillaume de Bade, généralissime des troupes de l'Empire (née le 10 novembre 1704, morte le 4 août 1726) ; se retira du monde à l'abbaye

ment contre celui du chancelier Maupeou, sont encombrés. Chanteloup, la terre et le lieu d'exil du duc de Choiseul, est encore en vogue. » Jusqu'à ce moment, l'opposition reste encore dynastique; elle s'enveloppe des formes les plus respectueuses pour la personne du souverain, rejetant le mal sur les ministres. Les parlements bravaient le pouvoir, mais en observant les formes; ils devenaient républicains sans s'en douter, et ils préparaient eux-mêmes la révolution. Louis XV, qui, malgré ses défauts, était observateur, appréciait la gravité de la situation, mais il fallait un génie pour y porter remède. Concilier les libertés nécessaires avec l'autorité indispensable n'était point un problème facile à résoudre, et les choses marchaient au jour le jour. Le pouvoir se discrédite chaque jour; toutes les parties du vieil édifice se minent, tous les ressorts se détraquent sans rien élever. Cependant la grande partie de la bourgeoisie résiste encore à l'envahissement, répétant : « Sans monarchie et sans église pas de gouvernement, » continuant de respecter la royauté comme un dogme. « C'est une loi de l'État consacrée dans tous les siècles par la loi divine, de respecter le souverain. » (Mémoires de Regnaud, procureur, sur le coup d'État de 1771.)

Le 1er avril, eut lieu la création de deux compagnies de gardes du corps. (Voir le septième volume des *Guerres sous Louis XV*.)

Les milices furent rappelées le 4 août 1771, sous le nom de troupes provinciales (1), et prirent rang dans l'infanterie française après

de Sainte-Geneviève, étudiant le grec, le syriaque, le chaldéen, l'hébreu, pour comprendre mieux la sainte Écriture, sur laquelle il a écrit des commentaires; mort le 4 février 1752.

Son fils, le duc de Chartres (4e), né le 12 mai 1725, épouse, le 9 décembre 1743, Henriette de Bourbon-Conti (née le 20 juin 1726, morte le 9 février 1759), fille du prince de Conti; ce qui amena la réconciliation entre les deux branches de la maison de Bourbon. Colonel du régiment de son nom, 28 mars 1739; maréchal de camp, 2 juillet 1743; lieutenant général, 2 mai 1744; fait les campagnes de Flandre, 1741 à 1747; à l'armée du bas Rhin, 1757 à 1761; mort à Sainte-Assise, 18 novembre 1785. De son mariage il eut :

1° Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, né le 13 avril 1747; mort sur l'échafaud le 6 novembre 1793;

2° Louise-Marie-Thérèse d'Orléans, née le 9 juillet 1750, morte le 10 janvier 1822; mariée, le 24 avril 1770, à Louis-Henri-Joseph, duc de Bourbon. (Voir le premier volume des *Guerres sous Louis XV*, p. 5, et 122 à 129.)

(1) Voir, pour les détails d'organisation, le septième volume des *Guerres sous Louis XV*.

les régiments créés sous Louis XIV. Ces troupes provinciales occupaient alors dans l'infanterie le 86e rang, entre Royal-Bavière et Salis-Marschlins. Elles formèrent 12 régiments de grenadiers royaux, et 47 régiments provinciaux, qui furent bientôt portés à 50.

L'œuvre de la réorganisation militaire se poursuivait; M. de Saint-Germain, aidé de M. de Guibert (1), y travaillait. Le 18 février 1772, une décision royale mettait fin aux embarras sans cesse renaissants que causait l'entretien des troupes détachées aux colonies, et faisait rentrer au service ordinaire les 23 régiments affectés à la garde des pays d'outre-mer. Ils sont remplacés par 8 régiments spéciaux de 2 B. chacun. Enfin on créa en même temps un corps royal d'infanterie de marine pour le service des ports et la garnison des vaisseaux. Ce corps comptait aussi 8 régiments, qui furent réunis en un seul le 26 décembre 1774.

L'agitation produite par les questions irritantes de politique intérieure avait été trop générale et trop profonde pour se calmer aussi vite qu'on l'espérait. Elle continuait à se manifester. Les princes du sang persistaient dans leur opposition, les libelles devenaient plus agressifs, bien que poursuivis par les arrêts de mars et d'avril. A la fin de l'année, les princes du sang, tout en restant fidèles dans une certaine mesure à leurs premières protes-

(1) Guibert (Jacques-Antoine-Hippolyte, comte de), né à Montauban, le 11 novembre 1743; mort en 1790. Après d'assez bonnes études dirigées par son père, général de division, mort gouverneur des Invalides, il commence son apprentissage dans le régiment d'Auvergne; sert avec distinction dans la guerre de Sept ans à l'état-major du duc de Broglie, puis en Corse: maréchal de camp, il emploie les loisirs que lui crée la paix à méditer, dans son petit domaine de Caussade, sur l'organisation prussienne, que son père avait déjà étudiée dans sa captivité de dix-huit mois après Rossbach. Appelé par le ministre, il coopère aux réformes tentées : il se tourne vers les lettres. On lui doit : *Essai de tactique*, qui le rendit célèbre; *Défense du système de guerre*, *Traité de la force publique*, et des tragédies : *le Connétable de Bourbon*, *la Mort des Gracques*, etc., etc. Reçu à l'Académie en 1786, cet officier, aussi remarquable par les avantages du corps que par ceux de l'esprit, inspira une vive passion à Mlle de Lespinasse (Julie-Éléonore), qui, sans fortune, sans naissance, sans beauté, était parvenue à rassembler chez elle une société d'élite. Elle était née le 18 novembre 1732, et mourut le 23 mars 1776. Sa correspondance avec Mora et Guibert, toute sentimentale, est pleine d'une flamme dont le reflet dure encore dans ses lettres, flamme toute terrestre, passion complète du cœur, de l'imagination et des sens. — La comtesse de Guibert, née en 1758, morte en 1826, resta veuve à trente-deux ans.

tations, étaient revenus à la cour, et les membres du parlement avaient fini par céder; l'opposition semblait s'être lassée.

Tandis qu'en France l'autorité royale allait s'affaiblissant, elle était soudainement rétablie en Suède par un coup d'État du souverain. Ce pays se trouvait depuis longtemps déjà divisé en deux factions qui agitaient l'État et se déchiraient mutuellement. L'une, qui désirait le maintien du gouvernement aristocratique et la prééminence du sénat sur l'autorité royale, prétention qui se fondait sur la constitution établie en 1719 et consentie par le successeur de Charles XII, était connue sous le nom de parti des Bonnets; l'autre faction, plus digne peut-être de ce titre, puisque son but était le renversement des lois de son pays, était désignée sous le nom de faction des Chapeaux : elle voulait rétablir la prérogative royale sur les ruines de l'autorité du sénat. La première était soutenue par la Russie; la seconde se vantait de la protection de la France. Celle-ci voulait la guerre; le parti des Bonnets ne désirait que le maintien de la paix. Les Bonnets triomphaient depuis plusieurs règnes et possédaient la faveur populaire, lorsque la diète de 1769 procura une victoire momentanée aux Chapeaux, qui, tombant dans la faute commune à presque tous les partis vainqueurs, abusèrent de leur victoire en dépouillant de leurs emplois tous les membres du parti opposé. Telle était la situation de la Suède lorsque la mort d'Adolphe-Frédéric fit parvenir au trône son fils Gustave III (1), prince spirituel, habile, entreprenant et dissimulé. Une diète convoquée à son avènement rendit la victoire aux Bonnets, malgré les efforts du nouveau roi; et ceux-ci firent subir aux Chapeaux de rigoureuses représailles, et profitèrent de l'occasion pour s'efforcer d'enchaîner plus que jamais l'autorité du roi, que l'on savait être livré à la faction des Chapeaux. Gustave cacha son ressentiment et parut céder; mais, blessé profondément dans son amour-propre,

(1) Gustave III quitta Stockholm le 8 novembre 1770, arriva à Paris le 4 février 1771. C'est pendant son séjour qu'il apprit à l'Opéra, le 1er mars, la mort du roi Adolphe-Frédéric. Parti pour Berlin le 18 mars, il y présenta ses hommages à son oncle Frédéric II, dont il ne suivit pas les conseils, et rentra dans sa capitale le 30 mai 1771. Il conserva tout le temps ses relations avec la cour comme avec Chanteloup, pour ne pas se trouver au dépourvu vis-à-vis des changements que pouvait amener parmi les alliés naturels de sa politique la force de l'opinion. (Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*.)

et secrètement excité par la France, il médita une révolution qu'il exécuta avec autant d'adresse que de bonheur, le 19 août 1772. Il fit naître un soulèvement contre le sénat; des émissaires parcoururent les provinces pour agiter les esprits; un officier dévoué à la cause royale, nommé Hellichius, se mit à la tête d'une troupe insurgée. Le roi feignit d'être irrité contre ces rebelles; le prince Charles, son frère, se chargea de les réduire à l'obéissance; mais tandis que la cour jouait cette comédie, le sénat, qui se méfiait d'elle, se prépara à prendre de véritables mesures pour arrêter les progrès de la révolte. Gustave vit alors qu'il n'y avait point à différer, et il résolut d'agir.

Le 19 août au matin, il se présente aux compagnies qui montaient la garde au palais; il convoque les officiers, leur expose le malheureux état du royaume, les dissensions de la diète, la nécessité d'abolir une orgueilleuse aristocratie et de rétablir l'ancienne constitution; il a toutefois la précaution de manifester son aversion pour le despotisme. « Voulez-vous m'être fidèles, leur dit-il, comme vous l'avez été à Gustave Wasa et à Gustave-Adolphe, et je risquerai ma vie pour votre bien et celui de la patrie. » Un morne silence régnait parmi les assistants. « Quoi! s'écrie le roi tout surpris, personne ne me répond? — Oui, reprend un jeune officier, nous vous suivrons; serait-il quelqu'un assez lâche pour abandonner son roi? » Chacun prête alors le serment d'obéir. Les régiments des gardes et l'artillerie imitent cet exemple. Les B. commandés par le sénat reçoivent l'ordre de rétrograder. Ils l'exécutent. Ces mesures prises, il n'est pas difficile de consommer la révolution, achevée sur les cinq heures du soir sans avoir coûté une goutte de sang. Le lendemain, le magistrat de la ville prêta serment, et les états sont convoqués pour le 21. Ce jour-là, le palais est investi par des troupes; des canons sont braqués contre l'assemblée. Le roi, assis sur le trône, prononça un discours véhément, à la suite duquel une constitution nouvelle fut présentée, lue et signée sans réclamation par les quatre ordres du royaume. Le roi tira ensuite un livre de cantiques de sa poche, et entonna le *Te Deum*. Toute l'assemblée le chanta avec lui. Les provinces imitèrent l'exemple des états, et la révolution était achevée. La nouvelle constitution abolissait toutes les lois introduites depuis 1680. La succession au trône se trouva restreinte aux mâles par ordre de primogéniture. Le roi

nommait le sénat, chargé de donner un simple avis sur les lois; la décision appartenait au monarque, qui nommait à tous les emplois, tant militaires que civils et ecclésiastiques. Il se réservait de plus la direction des finances. Le roi convoquait les états, qui avaient seuls le droit de consentir les impôts, excepté en cas de guerre; alors le roi participait à cette faculté, sauf à convoquer ensuite les états. Diverses autres dispositions garantissaient la sûreté individuelle et l'indépendance de la magistrature. Telle fut la révolution du 19 août 1772. Elle s'exécuta sans trouble et sans opposition, mais elle devint par la suite la cause d'une foule de désordres; on doit, dit le général Dumouriez, regarder la mort de Gustave, assassiné par Anckarstrœm, le 16 mars 1792, comme un des derniers effets de ce coup d'État, dont Gustave IV ne profita guère, puisqu'il fut déposé par les états en 1809 et remplacé par Charles XIII qui, se trouvant sans successeur naturel, adopta le prince Bernadote, depuis roi sous le nom de Charles XIV. Louis XV aimait beaucoup Gustave III; on prétend qu'il lui avait tracé le plan qu'il suivit. M. le comte de Broglie, ami de Schœffer, confident de Gustave III, y avait beaucoup travaillé. Comme on craignait l'influence russe, il fut question d'envoyer au jeune roi ou les sept millions ou les sept mille hommes promis par traité entre la France et la Suède. Vu le manque d'argent, M. le duc d'Aiguillon pensait y envoyer la brigade allemande, dont on voulait donner le commandement au marquis de Castries, depuis maréchal de France et ministre de la marine; personnage de belle figure, devenu très riche par l'héritage du maréchal de Belle-Isle, grand travailleur, et qui avait fait la guerre d'une manière brillante. Il s'agissait d'envoyer les troupes de France en Suède. Par terre, c'était impossible; il fallait avoir la permission des Anglais, et que le transport eût lieu sur des navires anglais et sous l'escorte de leurs frégates. Les conditions de l'Angleterre étant inadmissibles, le contingent de sept mille hommes devait être fourni par des déserteurs qui devaient se réunir à Liège, Hamburg et Dantzig. De cette façon on évitait la honte du transport par vaisseaux anglais et le démembrement de l'armée. Dumouriez fut choisi par Louis XV, sur la présentation de M. de Monteynard, et reçut l'ordre de se rendre à Hamburg, où deux maréchaux de camp et un nombre proportionné d'officiers de tous grades le suivraient. Au mois de juin, les deux

factions des Chapeaux et des Bonnets s'étant accommodées, et tout étant pacifié, l'expédition projetée n'avait plus d'objet.

Le 17 janvier 1772, éclatait en Danemark un coup d'État, précédé d'une émeute militaire provoquée par la suppression du régiment royal des gardes à pied. M. de Saint-Germain n'avait pris aucune part à ces événements de Copenhague, et fut remplacé à la direction de la guerre par le comte de Rantzau. On vit alors quels souvenirs M. de Saint-Germain avait laissés dans l'armée. Retiré à Lauterbach, il travaillait à ses mémoires, quand M. de Maurepas, sur la proposition du maréchal de Muy, l'envoya chercher pour lui confier la tâche de remanier de fond en comble la constitution militaire de l'armée française. Le 25 octobre 1775, il devenait ministre de la guerre, et cette nomination était saluée par Frédéric (1), par Voltaire (2) et par l'opinion générale (3). Présenté au roi Louis XVI par Turgot et Maurepas, il fut accueilli avec bonté : « Monsieur de Saint-Germain, lui dit-il, on m'a persuadé que vos talents me seraient utiles. Répondez à l'attente qu'on a de vous; je vous rends votre grade et votre ordre de Saint-Louis. »

Toute continentale, la question de Pologne est une question presque française. Intercalé entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, ce pays semblait devoir être la sentinelle vigilante et dévouée de la France. Cette vaillante nation avait dominé pendant près de deux siècles ; aux quinzième et seizième, elle s'étendait depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire. En 1572, la race des Jagellons s'étant éteinte, le trône devint purement électif. Le premier prince étranger appelé par les Polonais fut un Français, Henri d'Anjou (4). Toujours en quête d'un roi, enchaînée par la loi du *liberum veto*, qui permettait à un seul membre de la diète de paralyser la volonté de

(1) 4 décembre 1775.

(2) 13 novembre 1775, 11-12 février, 4 juillet 1776.

(3) Lettres de Mlle de Lespinasse à Guibert, 24, 26 octobre 1775. Correspondance de Mme du Deffand, 25, 29 octobre 1776.

(4) Henri III, quatrième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né le 19 septembre 1551, porta d'abord le titre de duc d'Anjou et de Bourbonnais, et ensuite celui de duc d'Orléans. Nommé lieutenant général du royaume en 1567 ; élu roi de Pologne le 9 mai 1573 et couronné à Varsovie le 15 février 1574 ; succède à Charles IX, son frère le 30 mai 1574 ; mort à Saint-Cloud le 2 août 1589, sans postérité, ayant pour successeur le roi de Navarre.

tous, la Pologne déclina rapidement et se vit enlever la plus grande partie de ses provinces orientales par les Russes et les Prussiens. Sobieski lui donna cependant encore un moment de splendeur, quand il délivra Vienne assiégée par les Turcs (1683). Mais c'était le dernier éclat d'une puissance qui s'évanouit, et la Pologne n'eut pas à attendre un siècle la reconnaissance de l'Autriche. La Hollande qui avait développé chez elle la liberté la plus entière et étendu son commerce à toutes les mers voisines du pôle, depuis Archangel jusqu'au fond du golfe de Finlande, affranchit le Danemark sous Frédéric III et réprima l'ambition de Charles-Gustave. Cette diversion maritime sauva la Pologne, garantit Dantzig et amena la paix d'Oliva. Lorsque ensuite le Danemark voulut attaquer la Suède et la maison de Holstein-Gottorp, la Hollande rétablit l'équilibre du Nord par le traité de Travendald; mais depuis la guerre de la Succession elle perdait peu à peu son influence dans le nord et dans le midi de l'Europe par l'opposition de la maison d'Autriche, alors ennemie de la France, et par celle de l'Angleterre qui lui disputait l'empire des mers. Elle paya bien cher le traité de Bavière de 1709. De tous côtés la Hollande voyait décroître sa puissance; elle entre, malgré elle, dans la quadruple alliance en 1718; dans la guerre de 1741 et dans celle de 1756 elle trembla d'être entraînée hors de la neutralité. Toutefois sa situation restait encore florissante, lorsque le partage de la Pologne vint écraser Dantzig et asservit son commerce par le voisinage du roi de Prusse en Ost-Frise et sur le bas Rhin.

Marie-Thérèse, depuis ses revers, n'attendait que l'occasion de réparer la perte de la Silésie. L'État autrichien confinait à la république de Pologne par les parties conservées de la Silésie et par le royaume de Hongrie. La décadence où la république était tombée depuis quelques années en faisait une proie facile. Le système d'élection des souverains, pratiqué par une tumultueuse et anarchique noblesse, destinait fatalement le pays à subir une domination étrangère. L'aristocratie polonaise avait disséminé ses forces. Pour des voisins ambitieux les prétextes d'intervenir ne manquaient pas; Marie-Thérèse crut donc devoir se mêler au démembrement de la Pologne avec la Prusse et la Russie. L'idée première du partage doit être attribuée assurément à Frédéric II, qui avait déjà essayé

de s'entendre avec les cours de Pétersbourg et de Copenhague pour le démembrement de la Suède.

En 1772, à l'occasion des succès de la Russie sur les Turcs, succès qui avaient appelé la médiation de l'Autriche, il proposa d'offrir un dédommagement à la Russie en Pologne afin de sauver la Turquie; mais la Prusse et l'Autriche devaient aussi prendre leur part de cette république en lambeaux. Catherine II accéda facilement à cette combinaison. Joseph II, après les entrevues de Neisse et de Neustadt, se laissa gagner également. Marie-Thérèse, informée de ces résolutions entre les cours de Prusse et de Russie, écrivait à son ministre à Berlin : « J'avoue qu'il m'en coûte de me décider sur une chose dont je ne suis nullement rassurée qu'elle est juste, si même elle était utile; mais je ne trouve pas même l'utile. Par quel droit dépouiller un innocent qu'on a toujours prôné vouloir défendre et soutenir? Pourquoi tous ces grands et coûteux préparatifs et tant de bruyantes menaces pour l'équilibre du Nord ? La seule raison de convenance pour ne pas rester seule entre les autres puissances, sans tirer quelque avantage, ne me paraît pas suffire, ni même un prétexte honorable pour se joindre à deux injustes usurpateurs dans la vue de plus abîmer encore sans aucun titre un troisième. Je ne comprends pas la politique qui permet qu'en cas que deux se servent de leur supériorité pour opprimer un innocent, le troisième peut et doit, à titre de précaution pour l'avenir et de convenance pour le présent, imiter et faire la même injustice, ce qui me paraît insoutenable... Que diront la France, l'Espagne et l'Angleterre, si tout d'un coup on se lie étroitement avec ceux auxquels nous avons voulu imposer et dont nous avons déclaré les procédés injustes? Ce serait un démenti formel de tout ce qui s'est fait pendant trente ans de mon règne. Tâchons plutôt de diminuer les prétentions des autres au lieu de penser à partager avec eux dans des conditions si inégales. Passons plutôt pour faibles que pour malhonnêtes. »

Dans une autre pièce sans date, Marie-Thérèse cherche à expliquer les raisons qui l'ont forcée à adhérer au partage : « L'intérêt de notre propre sûreté et celui de l'Europe entière ont exigé que nous prissions, quoique à regret, le parti de chercher à contre-balancer le surcroît de forces que la Russie et la Prusse acquéraient, en nous réservant à nous-mêmes une part de ce démembrement,

sur laquelle nous avons des droits incontestables. » Par ces dernières paroles, la raison l'emportait sur les scrupules. Le traité de partage est signé le 25 juillet 1772. Plus tard, dans une lettre à Mercy, l'ambassadeur d'Autriche près la cour de France, Marie-Thérèse regrette à la fois de s'y être associée et d'en avoir trop profité : « J'ai cédé, ne pouvant faire la guerre, mais bien contre ma conviction. Je souhaite que la monarchie ne s'en ressente encore après mon existence. » Enfin elle écrit encore à Kaunitz (1) : « Quand tous mes pays étaient menacés, j'avais confiance en mon droit et en l'assistance de Dieu; mais en cette affaire où non seulement le droit crie au ciel contre nous, mais où aussi toute équité et le bon sens sont contre nous, il faut que je reconnaisse que de ma vie je n'ai été aussi angoissée. Quel exemple nous donnons au monde en prostituant notre honneur et notre réputation pour un morceau de Pologne ou de Moldavie et de Valachie! Je vois bien que je suis seule et non plus en vigueur : voilà pourquoi je laisse les choses aller leur chemin, mais non sans le plus grand chagrin. » Frédéric II la juge alors avec son cynisme habituel : « Elle pleurait toujours, et prenait toujours. » Le partage une fois résolu, il fallait trouver des prétextes. La reine de Bohême et de Hongrie invoqua les droits anciens et fictifs de ces deux royaumes sur certaines portions du territoire de la république. On réclama d'abord les treize villes du comté de Zips, engagées en 1412 par Sigismond au roi de Pologne Wladislaw. La prise de possession n'eut lieu que le 5 novembre 1772. Puis l'Autriche présenta, le 16 septembre 1772, de nouvelles réclamations. Les prétentions de la Hongrie s'appuyaient sur la petite Russie et la Podolie; celles de la Bohême, sur les duchés d'Osviecin et de Zator. L'Autriche acquit ainsi la Russie Rouge, une partie de la Podolie, les palatinats de Sandomir et de

(1) Kaunitz (Vinceslas, prince de), comte de Rietberg, né à Vienne en 1711, mort en 1794.

Le prince de Kaunitz, doué de toutes les qualités d'un homme d'État, se distinguait par un discernement fin, un esprit prompt et facile, de la sagacité, de l'élévation dans la pensée, de la justesse dans les aperçus et beaucoup de dextérité dans les affaires, un discernement à l'épreuve, de la discrétion, un caractère vrai et sûr. Son extrême réserve consistait à ne pas dire ce qu'il pensait, et non à dire ce qu'il ne pensait pas. Le traité de 1756 fut son ouvrage, autant que celui de M. de Bernis, et le lia intimement aux affaires de France. Il aimait les Français, tout en les taxant de légèreté et de suffisance.

Cracovie, avec les riches mines de sel de Wielezka et Bochina. Ces nouvelles possessions prirent le titre officiel de royaume de Galicie et de Lodomerie; ce fut une possession immédiate de la couronne. La capitale du nouveau royaume fut établie dans la ville de Lemberg, et, le 29 décembre de l'année 1773, les états, le clergé, la noblesse et les bourgeois durent prêter serment à la dynastie autrichienne.

Le démembrement de la Pologne était prévu depuis longtemps (1) : déjà en 1753 Stanislas Leckzinski écrivait : « Nous serons un jour la proie d'un conquérant, ou peut-être les puissances voisines s'accorderont à partager nos États. » Ces prophéties avaient déjà cours au seizième siècle, elles s'accentuent au dix-septième et s'accomplissent au dix-huitième. Il ne restait qu'une seule chance à la Pologne : l'appui de l'Autriche, intéressée à la conserver et liée par le souvenir de Sobieski, le héros qui par sa bravoure héroïque avait sauvé Vienne. Marie-Thérèse (2), à sa louange, résista longtemps; toute la honte appartient à Joseph II, Empereur depuis 1765, et que sa mère avait associé au gouvernement des États autrichiens. Il eut, à Neisse, le 15 août 1769, et à Neustadt, en septembre 1770, deux entrevues avec Frédéric II. Ils convinrent d'une politique de neutralité commune dans les différends entre l'Angleterre et la France. L'Autriche abandonna les Polonais et les Turcs, laissa faire les Prussiens (3) et les Russes, et scella son entente avec eux par le premier traité de partage de la Pologne, le 25 juillet 1772.

(1) Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*.

(2) Marie-Thérèse, pendant la dernière époque de sa vie, était devenue monstrueusement grosse, ne pouvant plus quitter le palais de Vienne. Jamais elle ne fut plus courtisée par les ministres, les ambassadeurs, les ambitieux de tout genre. Le 20 novembre 1780, elle mourut étouffée par un asthme. Un esprit nouveau agitait déjà les masses ; la guerre de la succession de Bavière avait augmenté les impôts, et on dit que, le jour de son convoi, les injures du peuple grondèrent autour de son cercueil ; un régiment de grenadiers dut le protéger contre la foule. Comme Louis XIV, elle descendit dans la tombe avec la malédiction du pauvre et la haine des esprits désireux du progrès.

(3) La Prusse prit toute la Prusse polonaise, sauf Thorn et Dantzig, les districts septentrionaux de la Grande-Pologne et de la Cujavie avec Bromberg : environ 600.000 habitants. Cette annexion reliait les États prussiens et rejoignait le Brandeburg à la Prusse royale.

La France, tenue à l'écart de ces négociations, essayait encore de soutenir les Polonais et les Turcs. L'Autriche, qui n'avait pas pu ruiner la Prusse dans la guerre, s'empressa de se réconcilier avec elle après la paix, et le résultat de cette réconciliation fut, sous les yeux de la France exploitée, de dépouiller un des plus fermes soutiens (1) de sa politique en Europe.

Parmi les difficultés qui, pendant ce règne, devinrent une cause presque continuelle de trouble pour le pays et contribuèrent le plus à dépopulariser le gouvernement et le roi lui-même, il ne faut pas oublier ce qu'on appelle la question des grains. Dès le 17 décembre 1754, le ministère, frappé d'entendre toujours répéter que l'Angleterre devait sa prospérité agricole à la libre exportation, avait accordé l'entière liberté du commerce des grains dans l'intérieur du royaume, sans passeports ni permissions, de province à province, avec la pleine liberté d'exportation pour les deux généralités du Languedoc et d'Auch, et dans la pensée de l'étendre aux autres provinces. En août 1761, des encouragements sont donnés au défrichement des terres incultes. Le 25 mai 1763, la permission de libre circulation des grains à l'intérieur, sans droits, est renouvelée avec permission de former des magasins de blé. En juillet 1764, parut un édit en faveur de la libre exportation des grains, édit dont les résultats ne furent pas de nature à le rendre bien populaire. Peu importante au début, la question des grains devint grave à la suite des mauvaises mesures prises par le gouvernement; il en résulta des émeutes dans les provinces. Ces soulèvements, insignifiants d'abord, se reproduisirent périodiquement et agitèrent le pays. Le gouvernement céda devant la clameur publique, suspendit l'exportation, et l'abbé Terray (2) y substitua un régime arbitraire. Ainsi, quand la récolte était bonne en Lan-

(1) Voir le sixième volume des *Guerres sous Louis XV*, Pologne.

(2) Terray (Joseph-Marie), né à Boen (Forez) en décembre 1715; mort à Paris le 18 février 1778. Se signale d'abord par une vie austère, une compréhension très prompte des affaires. Conseiller clerc au parlement, il hérite de la fortune immense de son oncle, premier médecin de la mère du Régent. Prend une part active à l'expulsion des jésuites; devient contrôleur général le 21 septembre 1768. La base de son système de finances fut de ne s'astreindre à aucun principe et de ne prendre en considération que l'utilité du moment. La mort du roi amena sa chute, bien qu'il ait tenté de se faire accepter par Louis XVI.

guedoc, on y défendait l'exportation et on faisait enlever les grains à vil prix; en même temps on ouvrait les ports dé Bretagne et on en tirait des masses de grains qu'on envoyait à Jersey, pour les en faire revenir quand la hausse avait été poussée artificiellement à son comble. La vraie cause du mal consistait dans les accaparements à l'intérieur et dans les monopoles protégés; le prix des grains ne diminuait pas et les provinces affamées voyaient les émeutes se succéder sans interruption. Quoiqu'un arrêt du conseil du 14 juillet 1770 eût suspendu l'exportation des grains et que le parlement de Paris, en janvier 1771, eût rendu encore plusieurs arrêts contre les accapareurs, la situation ne s'était nullement améliorée.

Terray n'avait suspendu la libre exportation que pour la remplacer par un système d'abus, au point que le nouveau parlement de Toulouse rendit en 1772, pour le maintien de la libre exportation, un arrêt qui fut cassé par le conseil. Le mal grandit donc avec la spéculation, qui porta le nom de pacte de famine. C'est ainsi que sous un roi impopulaire la malveillance n'est jamais à court d'inventions; mais il en arrive de celles-ci comme de toutes les légendes historiques, elles sont renversées par l'évidence des faits mieux approfondis. Parmi les accusations portées contre l'ancienne monarchie, une des plus excessives est le pacte de famine, dont Louis XV surtout fut une des victimes; car l'édit de 1764 n'était pas le premier qui autorisât la libre exportation des grains, mais il était le premier qui posât cette mesure en principe général. A trois reprises pendant son règne, l'administration, en présence des récoltes s'annonçant mal, interdit le commerce des denrées d'une province à l'autre et à l'étranger, les 12 juillet 1731, 11 juin 1741 et 14 mars 1747. De tout temps ceux qui se sont occupés du commerce des blés ont été les victimes de la haine souvent injuste des populations. En effet, les consommateurs leur reprochent la cherté du pain, et les producteurs son bon marché. L'administration de cette époque se trouvait donc en présence de grandes difficultés lorsque malheureusement les récoltes étaient mauvaises. Cette question des subsistances et des mesures à prendre pour soulager le peuple remonte dans notre histoire à Charlemagne. Sous Philippe le Bel paraît l'ordonnance de 1304, et sous Charles VI celle du 10 juin 1391. Le 23 février 1515, pour faire

face à la disette, François Ier défend l'exportation des grains. Le 4 février 1537, il rend un nouvel édit de faire réserves et magasins publics. Une ordonnance de Henri III (27 novembre 1577) et du Châtelet (13 décembre 1630) permet pourvoyance en greniers publics. Enfin, par ordonnances de 1660 et 1661, 12 avril 1662, 1684 et 1692, le roi, par sa sage prévoyance, assure les besoins du peuple. On avait installé partout des greniers d'abondance, qui, suivant la nécessité, furent formés par les corps municipaux. Un arrêté du conseil (13 septembre 1774) rétablit la pleine liberté du commerce des grains à l'intérieur et révoqua les règlements restrictifs renouvelés par Terray en décembre 1770; mais le roi Louis XVI ajourna la liberté de la vente hors du royaume, jusqu'à ce que les circonstances fussent devenues plus favorables.

Des disettes se montrèrent en 1740, 1741 et 1752 sous le régime prohibitif; on en eut en 1767, 1768, 1769 et 1775 (1) avec la liberté d'exportation.

Les premiers troubles de la Pologne s'élevèrent à la mort d'Auguste III. Les Russes devaient naturellement profiter de ces événements pour constater leur présence dans cet État, pour y décider les contestations qui existaient depuis longtemps sur leurs limites avec la république de Pologne et s'emparer de l'Ukraine. Ce projet causa de l'incertitude au roi de Prusse; devait-il s'y opposer ou le favoriser? En se joignant à la Russie, il obtenait pour son concours les provinces de la Pomérelie (2) et de la Warmie (3), qui arrondissaient ses États, et que leur population et leur fertilité faisaient regarder comme la meilleure partie de la Pologne. Il travailla donc dès le commencement avec l'impératrice de Russie à en préparer le succès. Les seuls obstacles pouvaient venir de la Turquie, de la cour de Vienne, de la république de Pologne, soutenue par la France; enfin des puissances maritimes, qui devaient voir avec om-

(1) Les misères doivent être réduites à de justes proportions, car Voltaire écrivait le 2 janvier 1775 : « J'ai mangé du pain bis, et je m'en trouvais bien. Quoi qu'on en ait dit, je n'ai jamais vu aucune mort causée uniquement par l'inanition. C'est une vérité trop reconnue qu'il y a plus d'hommes morts de débauches que de faim. »

(2) Ou Poméranie, comprise entre la Vistule, la Netze, la mer Baltique et la Prusse. Province acquise en 1772 par le démembrement de la Pologne.

(3) Capitale Heilsberg, sur l'Alle.

brage les établissements que la Russie et la Prusse allaient former sur les côtes de la Baltique.

Dans ces circonstances, l'impératrice, informée de la décadence du gouvernement ottoman, de son anarchie, porte ses flottes dans l'Archipel, pendant que ses armées de terre s'avancent jusque sur le Danube. Le succès de ces entreprises, en Moldavie, en Valachie, en Crimée, sur le Dniester, dépassa ses espérances. Pour arrêter ces envahissements, il devenait nécessaire de donner à la partie la plus nombreuse de la population polonaise encore attachée à son indépendance les moyens d'y opposer une barrière solide. Les cours de France et d'Autriche s'y trouvaient intéressées. Il est certain qu'au moment de la confédération de Bar des secours en hommes et en argent auraient mis les Polonais à même d'opérer la diversion la plus efficace en faveur des Turcs. C'est alors que Vienne devait prendre une attitude menaçante; mais dans les conférences de Neustadt en 1770, entre l'Empereur et le roi de Prusse, il avait été déjà question de ce démembrement. L'envahissement du comté de Zips, les occupations de Nowitang, Sandeck, Bietz et Pizno dans le palatinat de Cracovie, où les Autrichiens s'étaient établis, ne permettaient pas de douter que dès cette époque M. de Kaunitz n'eût formé la résolution de les réunir à la Hongrie, en faisant valoir des droits chimériques sur des possessions cédées en 1238 par Boleslas le Chaste, roi de Pologne, en faveur de Bela IV, roi de Hongrie. C'est dans ces circonstances que M. le comte de Mercy vint annoncer à M. le duc d'Aiguillon la réunion des forces russes, prussiennes et autrichiennes en vue d'un démembrement de la Pologne.

En avril 1773, la France semble perdre son rang à la tête des grandes puissances, n'ayant, depuis la paix, d'autre allié en Allemagne que la cour de Vienne et dans le Nord que la Suède. On s'était accoutumé à regarder la puissance autrichienne comme un corps avancé, derrière lequel nous étions à l'abri de toute surprise. Point de négociations pour renouer d'anciennes alliances, en former de nouvelles, ou se rapprocher des cours qui s'étaient éloignées dans la dernière guerre. Le roi « entendait bien, voyait clairement le pour et le contre, avec son esprit juste, mais ne faisait pas la moitié de ce qu'il voulait faire, cédant aux représentations et laissant dans le travail avec les ministres une partie des affaires se décider contre

son gré ». (De Luynes.) Par tradition de son aïeul, qu'il se proposait souvent mais vainement comme modèle, il sentait avoir besoin d'être informé par plusieurs voies de ce qui se passait dans les autres cours de l'Europe. La lecture quotidienne qu'il faisait des lettres reçues par le cabinet secret des postes lui suggéra l'idée de surveiller et de contrôler ses représentants officiels. L'établissement de cette diplomatie secrète de Louis XV était tout à la fois une preuve de l'intérêt qu'excitaient encore en lui les relations extérieures de la France et de la défiance que lui inspirait son propre ministère.

M. le prince de Conti, ayant plus de goût pour les affaires, plus d'activité que les autres princes du sang, commença à travailler avec le roi, à l'insu des ministres, à la correspondance secrète du roi, commencée en 1743, le cardinal de Fleury ayant eu sa confiance exclusive jusqu'à sa mort. Afin de garder la haute direction des affaires, il voulut que les départements restassent indépendants les uns des autres, et M. Amelot de Chaillou fut placé aux affaires étrangères. C'est à peu près à cette époque que le prince de Conti fut consulté sur la politique. Le comte de Broglie avait été nommé ambassadeur de France en Pologne le 14 mars 1752. Le surlendemain, M. le prince de Conti lui remit un billet du roi lui enjoignant de se conformer à tout ce qu'il lui prescrirait et d'en garder le secret. Dès ce moment il reçut du prince de Conti (1) les ordres secrets

(1) Bourbon-Conti (Armand de), premier du nom, frère du grand Condé, né le 11 octobre 1629, mort le 21 février 1666, dont les descendants sont :

François-Louis, surnommé le Grand, frère du précédent, né le 30 avril 1664, mort le 22 février 1709 ;

Louis-Armand, son fils, né le 10 novembre 1695, mort le 4 mai 1727 ;

Louis-François de Bourbon, prince de Conti, né le 13 août 1717 ; marié, le 22 janvier 1732, à Louise-Diane d'Orléans, Mlle de Chartres, fille de Philippe II, duc d'Orléans, régent de France, née le 26 juin 1711, morte le 26 septembre 1736 ; débute dans la campagne de 1733 ; lieutenant général en 1736 ; sert en Bavière en 1741 ; est chargé en 1744, avec l'infant don Philippe, de forcer les Alpes. Instruit, studieux, brûlant de justifier par un mérite réel le commandement prématuré qu'il devait à sa naissance ; il savait par cœur les campagnes de Vendôme et de Catinat ; en 1745, à la tête de l'armée d'Allemagne ; en 1746, en Flandre. Ainsi que son aïeul, il avait trop de popularité dans l'armée pour rester en faveur. Il fut écarté pendant la guerre de Sept ans. Chef d'une opposition, ce prince, auquel on reprocha de grands écarts dans sa jeunesse, conquit la faveur populaire par son indépendance. Mort le 22 août 1776. Ce fut le chef de la correspondance secrète du roi. Son

du roi et les instructions relatives à ses projets sur la Pologne. Le 1er mai 1755, il remit à M. Douglas ses projets sur la Courlande.

Les relations diplomatiques étaient interrompues entre la France et la Russie; après le traité de Paris et l'alliance avec l'Autriche, le prince de Conti, toujours animé de l'espérance d'une couronne, chercha un rapprochement. Comme un représentant officiel était impossible et que l'envoi d'agents secrets présentait des dangers, il choisit le chevalier Douglas avec M. d'Éon, qui durent renouer les rapports amicaux, tout en songeant soit à la main d'Élisabeth, soit à une principauté, celle de Courlande. C'est le 1er juin 1755 qu'ils partirent; mais Douglas, empêché d'arriver à Pétersbourg par les soupçons de l'ambassadeur d'Angleterre, laissa le chevalier d'Éon pénétrer jusqu'à l'impératrice et repartit pour la France avec une lettre autographe demandant un représentant officiel, qui fut Douglas, auquel on donna pour secrétaire d'Éon, cette fois en costume masculin. Par leurs efforts, ils parvinrent à détacher Élisabeth de la Prusse et de l'Angleterre; la Russie accéda au traité de Versailles, et les troupes russes, rassemblées en Livonie et en Courlande pour soutenir les Anglais et les Prussiens, durent opérer avec les armées de Louis XV et de Marie-Thérèse.

Une des grandes préoccupations du roi fut toujours la future succession de la couronne de Pologne. Les candidats à ce trône, qui n'était pas encore vacant, furent, outre le prince de Conti, un infant d'Espagne et plusieurs fils de l'électeur de Saxe, roi de Pologne, dont le prince Xavier, frère de Mme la Dauphine. Tout en promettant, Louis XV ne voulait donner ni argent ni troupes. A un moment où on parlait de l'abdication d'Auguste III (6 décembre 1757), le roi écrivit : « J'aimerais mieux le prince Xavier que le prince électoral; mais par-dessus tout la liberté des Polonais. »

Le 21 août 1773, M. le comte de Broglie fut averti par un billet de la propre main du roi des mauvais services qu'il lui rendait. Il

fils unique, Louis-François-Joseph, né le 1er septembre 1734, connu longtemps sous le nom de comte de la Marche, sert au début de la guerre de Sept ans; se trouve à Hastembeck, Crefeld ; opposé aux idées de son père, il est le seul prince du sang au lit de justice où furent enregistrés les édits de Maupeou; hostile à toute réforme ; émigre en 1789; rentre en 1790; en 1795, se réfugie à Barcelone, où il meurt le 20 mars 1814, sans enfants légitimes; avec lui s'éteint la branche de ce nom.

paraît qu'embarrassé d'avouer sa correspondance secrète, il regarda comme un moyen d'y parvenir de saisir la lettre de M. de Broglie du 22 septembre au duc d'Aiguillon pour le soustraire aux poursuites dirigées contre lui, en l'impliquant dans une procédure qui ne tendait à rien moins qu'à le faire regarder comme ayant une correspondance et des émissaires dans toutes les cours pour y discréditer les opérations des ministres du roi.

Stanislas-Auguste, resté depuis 1768 dans l'attente d'un ordre du vainqueur, proteste contre le démembrement de son royaume et, le 8 février 1773, convoque la diète, qui ne s'ouvre à Varsovie que le 19 avril. Le 21 et le 22, la salle des séances est entourée de gardes, et on modifie le partage par une commission dite conseil permanent. Par le premier partage, la Prusse s'appropria la Prusse royale, moins Dantzig et Thorn, et une partie de la Grande-Pologne jusqu'à Notetz : l'Autriche se réserva la Russie Rouge, une partie de la Podolie et une de la Petite-Pologne jusqu'à la Vistule ; enfin la Russie s'empara de Polotsk, Witebsk, Mcislaw jusqu'à la Dwina et le Dniéper. Ce qui restait de ce pays fut garanti par les trois puissances.

Après de si violentes agitations, la Pologne resta quelques années dans l'abattement. Enfin survinrent les années 1776 et 1780, termes de la diète, dans l'intervalle desquelles on s'occupa de délibérations sur les progrès à introduire dans l'instruction et l'agriculture, bien que toujours sous les yeux des agents russes, qui veillaient sans cesse à écarter les projets qui auraient pu tirer la Pologne de l'anarchie. La guerre ayant éclaté entre la Russie et la Porte, les Polonais essayent encore de relever leur république en 1791, en modifiant la constitution ; ils suppriment le *liberum veto* et déclarent la royauté héréditaire. Alors Catherine II, sous prétexte que la diète polonaise était la représentation d'idées révolutionnaires, fait occuper le pays par ses troupes, et, de concert avec le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III, qui revenait vaincu de Jemmapes, elle procède en 1792 à un second partage. La Russie prend ce qui reste de la Lithuanie et presque tout le pays compris entre le Dniester et le Dniéper ; la Prusse eut Dantzig et Thorn. La journée du 10 octobre 1794 fut la dernière pour la Pologne. Après plusieurs combats partiels, elle succombe tout entière dans cette bataille de Maciejowic, sur les bords de la Vistule. Son chef meurt blessé en s'écriant : *Finis Poloniæ !* Varsovie capitule le 9 novem-

bre, la dissolution de l'armée a lieu le 18. Le roi Stanislas reçoit l'ordre de quitter la Pologne au commencement de 1795, pour vivre à Grodno, et y signe son acte d'abdication le 25 novembre, jour anniversaire de son couronnement. Au décès de Catherine (novembre 1796), il se rend à Pétersbourg, où il meurt le 12 février 1798.

Par le dernier partage, les rives de la Pilica, de la Vistule, du Bug et du Niémen marquèrent les frontières de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. Après dix siècles d'existence, la Pologne était rayée du nombre des États indépendants. Ce grand et dernier partage devait avoir pour le monde les conséquences les plus funestes en changeant l'équilibre européen. Jusqu'alors la Pologne, servant de barrière aux invasions des peuples d'Orient, arrêtait les Russes; maintenant que le pays leur appartient, ils peuvent inonder l'Europe des rives du Volga aux bords du Rhin.

L'ordonnance du 19 octobre porte le nombre des régiments provinciaux de 47 à 53, non compris celui de l'île de Corse; 7 de ces régiments sont à 3 B., 44 à 2, 2 à 1; ils marchent entre eux dans l'ordre où ils sont dénommés et avant les régiments d'infanterie créés depuis le 25 février 1726, époque de l'organisation des milices (1).

Cette année 1773 vit enfin se réaliser le vœu si souvent exprimé par les jansénistes, les parlementaires et les philosophes : la suppression de l'ordre des jésuites. Ce fut une rude atteinte portée à l'Église romaine. Au mois de mai 1758 était mort le pape Benoît XIV, sans avoir pu accorder au roi de Portugal Joseph Ier (mort le 24 février 1777), et à son ministre le marquis de Pombal, l'interdiction de l'ordre des jésuites dans ce royaume où ils exerçaient depuis longtemps la domination la plus absolue. Ce n'est que dans le cours de la guerre entre la France et l'Angleterre que s'éleva l'orage qui amena leur ruine.

Le temps, qui avait amené tant de changements sous ce long règne, semblait aussi vouloir bientôt en amener la fin. Le 16 juin 1773, le comte Mercy d'Argenteau écrivait à Marie-Thérèse : « Quoique depuis un mois la santé du roi n'ait point empiré, on remarque

(1) Voir le septième volume des *Guerres sous Louis XV*, renfermant toutes les organisations militaires de 1715 à 1774.

souvent qu'il devient toujours plus sujet aux vapeurs et à l'ennui. » A la date du 14 août, il lui écrivait encore : « Le roi vieillit et il paraît avoir des retours sur lui-même. Il se trouve isolé, sans secours, sans consolation de la part de ses enfants, sans zèle, sans attachement, sans fidélité du ministère, de la société et ses entours. » On pouvait déjà pressentir l'aurore d'un nouveau règne.

Par suite des réformes et des réductions opérées dans son organisation en 1773, l'armée ne consiste plus dans le fond que dans 150,675 hommes, dont 27,647 de troupes à cheval. Par la constitution donnée aux régiments lors de la réforme de 1762, on peut effectuer une augmentation sans en créer de nouveaux. C'est une précaution qu'on ne prit pas dans les précédentes réductions opérées uniquement par économie, et qui par le fait ne diminuaient que momentanément les dépenses. En effet, quand la guerre recommençait, au lieu de fondre dans les anciens cadres les nouvelles levées, on en formait un grand nombre de régiments, de B., de compagnies, dont la dépense était excessive, qui avaient l'inconvénient de ne pouvoir servir souvent pendant la campagne. C'est ce que l'on éprouva pendant la guerre de 1740. Les 300 compagnies de cavalerie levées en 1743, pour former les 3e et 4e E. de cavalerie et le 5e de dragons, étaient à peine en état de servir en 1748 au moment de la paix. 40 nouveaux B., créés en 1747, se trouvèrent dans le même cas lors de leur suppression et avaient cependant coûté les frais de la levée. Ces pratiques ne présentaient qu'une économie apparente, vu la multitude d'officiers supprimés auxquels il fallait conserver des appointements sans en retirer de services. Tous ces inconvénients déterminèrent à garder un plus grand nombre de troupes en 1748 que dans les réformes précédentes, afin d'éviter autant qu'il serait possible les nouvelles levées de régiments et de B. entiers; mais on n'atteignit pas encore le véritable but, faute d'avoir donné aux troupes une organisation qui les rendît susceptibles de recevoir des augmentations considérables d'hommes sans recourir à aucune création de régiment ni de compagnie. C'est sur ce principe que la réforme de 1762 s'opéra. On s'y proposa deux objets principaux : 1° l'économie présente et à venir; 2° les considérations politiques et militaires. (Voir le septième volume des *Guerres sous Louis XV.*) L'économie présente consistait à diminuer sur-le-champ la dé-

pense par une suppression de troupes. L'économie future exigeait que cette réforme dispensât de lever de nouveaux corps en cas de guerre, et qu'elle ne forçât qu'à une simple augmentation d'hommes, sans création d'états-majors ni d'officiers qu'il faudrait licencier à la paix avec des appointements en surcharge aux finances. Les considérations politiques et militaires prescrivaient, d'une part, de faire le moins possible de mécontents, en évitant de nouvelles réformes d'officiers, et de l'autre, d'être prêt à tout événement sans beaucoup de frais et promptement, soit pour attaquer, soit pour se défendre.

L'ordonnance du 19 juin 1771 établit les compagnies de fusiliers à 60 hommes, mais l'économie les laisse tomber à 54. C'était bien un inconvénient que la faiblesse des B. à 484 hommes, vu l'obligation de suffire à la garde de 162 places de guerre, puisque la totalité des B. n'est que de 231, y compris les 10 des gardes françaises et suisses, qu'on n'y envoyait pas en garnison, ainsi que les 14 d'artillerie; mais l'obligation, depuis 1769, d'occuper la Corse avec une garnison de 16 B. devait infailliblement forcer à une augmentation sur les garnisons du royaume. Ainsi l'administration de la guerre se réglait à cette époque (fin de 1773) sur le nombre de troupes des autres puissances; elle adoptait pour base d'une armée solide et bien constituée le calcul des troupes qui lui étaient indispensables en paix et en guerre. L'ordonnance du 1er décembre 1762 réduisit la ration de pain de 28 onces à 24; celle du 21 décembre, concernant la composition des troupes, portait qu'en cas de guerre la solde du fantassin et du cavalier serait augmentée d'un sou par jour.

Le 28 janvier 1774, le département de la guerre se trouvait réuni à celui des affaires étrangères entre les mains du duc d'Aiguillon. Ses attributions étaient la guerre, le taillon, les maréchaussées, l'artillerie, le génie, les fortifications de terre et de mer, tous les états-majors, à l'exception des gouverneurs généraux et des lieutenants de roi; les provinces et généralités; les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun; la Lorraine et le Barrois, l'Artois, la Flandre, le Hainaut, l'Alsace, la Franche-Comté, le Roussillon, le Dauphiné, Sedan et dépendances, l'île de Corse.

La maison militaire du roi absorbait 8,023,000 livres; gardes françaises, 1,905,412; gardes suisses, 1,301,825; gardes du corps et

grenadiers à cheval, 2,116,746; chevau-légers et mousquetaires, 788,287; gendarmerie, 1,204,346; dépenses diverses et extraordinaires, 706,304.

L'effectif sous les drapeaux était de 152,758 hommes, décomposé en 93 régiments d'infanterie : 2 régiments de la maison du roi à 6 et 4 B.; 66 régiments français, dont 20 à 4 B., 39 à 23, et 7 à un seul; 10 régiments suisses, 8 allemands et 2 italiens à 2 B.; 5 régiments irlandais à 1 B. Les troupes légères formaient 7 légions uniformément composées de 17 compagnies, 1 de grenadiers, 8 de fusiliers et 8 de dragons. La cavalerie, comme l'infanterie, fut l'objet d'une réforme. A côté de l'armée active, qui se recrutait par la voie des engagements volontaires, figurait le corps de la milice. Les deux ordonnances des 10 août 1771 et 10 décembre 1772 groupaient les 106 B. en 54 régiments provinciaux.

Le Royal-Carabiniers, donné en propriété, le 13 mai 1758, à Monsieur de Provence et formant une division de cavalerie, rendait compte directement au roi en présence du secrétaire d'État.

L'artillerie, constituée le 13 août 1765 par Gribeauval, présentait 7 régiments de 20 compagnies; effectif de 8,500 officiers, bas officiers et soldats, réduits à 6,418 par ordonnance du 23 août 1772. Cette même ordonnance fixa l'état-major à 1 directeur général, 7 chefs de départements et 7 commandants (Besançon, Douai, Auxerre, Strasbourg, Metz, Grenoble, la Fère, avec 4 inspecteurs des fabrications d'armes (Charleville, Saint-Étienne, Maubeuge et Klingenthal). La direction des fortifications appartenait à la guerre depuis la mort du maréchal d'Asfeld.

En 1758, les dépenses fixes du département de la guerre s'élevaient à 94 millions, et cependant on trouve qu'en 1759 ces mêmes dépenses s'élèvent à 168,947,499 livres : on était alors en guerre. En 1768, elles sont de 72,500,000; en 1772, de 56 millions, non compris 10 millions pour l'artillerie et les fortifications, et 2,500,000 pour la maréchaussée. En 1774, les fonds de la guerre sont ainsi fixés : les troupes, 64,000,000 de livres; artillerie et fortifications, 10,000,000; maréchaussée, 2,000,000; maison militaire du roi, 8,000,000. Total : 84,000,000.

Ces améliorations successivement apportées à l'organisation de l'armée furent un des mérites du gouvernement d'alors; elles produisirent d'heureux résultats pour notre avenir militaire. Ainsi,

jusqu'à la révolution, de grands perfectionnements sont donnés à nos institutions militaires; malheureusement, les désordres des finances et la versatilité des ministres apportent des entraves aux progrès de l'administration. C'est en 1788 qu'on essaya de travailler à un projet sérieux d'élaboration des codes militaires. Cet ouvrage fut suspendu par la révolution, et la tempête révolutionnaire devenant de plus en plus violente, il s'ensuivit un bouleversement général dans la législation de l'armée. Mais n'est-il pas juste de rappeler, au moment où ce règne va finir, ses efforts, ses progrès et son influence?

Louis XV, en effet, s'acheminait visiblement vers la tombe : il le sentait lui-même, et tout le monde autour de lui s'en apercevait depuis quelque temps. Le 19 février 1774, M. d'Argenteau écrivait à Marie-Thérèse : « Le roi commence à tenir de temps en temps des propos sur son âge, sur l'état de sa santé et sur le compte effrayant qu'il s'agira de rendre un jour à l'Être suprême. Ces réflexions occasionnées par le trépas de quelques personnes de l'âge du roi, et mortes presque sous ses yeux, ont fort alarmé les gens qui entourent ce monarque, et dès ce moment chacun croit devoir songer aux moyens de trouver un abri selon les événements possibles. »

Le 27 avril, le roi, arrivé la veille à Trianon, se trouva indisposé; il ne put suivre la chasse à cheval, et se plaignit, en descendant de voiture à son retour, d'un violent mal de tête. Il crut à une indisposition; mais le malaise augmentant, il fit appeler Lemonnier, son premier médecin, qui lui trouva de la fièvre, mais aucun symptôme de nature à donner de l'inquiétude. Bien que la famille royale ne fût pas avertie de l'indisposition du roi, elle fut connue dans la journée à Versailles; le Dauphin envoya à son grand-père le chirurgien la Martinière, qui depuis un an avait pris une certaine influence sur l'esprit du roi.

Le jeudi 28, la Martinière, arrivé à Trianon, n'eut pas de peine avec sa parole impérative et brusque à triompher de l'irrésolution d'un malade; il décida le roi, dès que les voitures seraient arrivées, à se faire transporter au pas à Versailles. Le roi se mettait au lit en arrivant, recevait la famille royale, mais seulement un instant, et la congédiait, disant au Dauphin de ne revenir que quand il le ferait appeler. La nuit du 28 fut mauvaise; le roi avait la fièvre,

des hallucinations, et commençait à être frappé de son état.

Le 29 avril, les médecins Lemonnier et la Martinière décidaient, à 7 heures du matin, une saignée, en demandant d'adjoindre d'autres médecins pour ouvrir une consultation permanente. Encore ignorants de la nature de la maladie, ils annonçaient une nouvelle saignée, enfin une troisième pendant la nuit, si la seconde ne débarrassait pas le roi de son mal de tête.

Samedi 30, un médecin approchait du visage de Louis XV une bougie, qui éclairait sur son front et ses joues des rougeurs où se voyaient déjà des boutons formés. Il n'y avait plus à en douter, c'était la petite vérole. Les médecins, heureux d'être sortis de leur incertitude, annonçaient la maladie avec l'assurance que tout irait bien; mais Bordeu, le médecin appelé, s'écria : « La petite vérole à soixante-quatre ans, avec le corps du roi, c'est une terrible maladie ! » Dans la chambre pestiférée, Mesdames Adélaïde, Victoire et Sophie s'étaient enfermées avec leur père, tandis que le Dauphin et ses deux frères, le comte de Provence et le comte d'Artois, ne paraissaient que rarement. Le roi tombait dans un affaissement extrême.

Le 1er mai, nouvelle consultation des médecins. — Le 2, l'archevêque de Paris, quoique souffrant, se rendit auprès du roi et en sortit sans lui parler de confession. — Le 3, le bulletin du matin annonçait le délire. — Le 4, le duc d'Aiguillon prit encore les ordres. — Le 5, le duc d'Orléans demanda l'archevêque de Paris.

Dans les journées du 6 et du 7, le roi, à 9 heures du soir, donna l'ordre, comme à l'ordinaire, de laisser entrer dans sa chambre. — Le 8, à 3 heures du matin, le roi dit au duc de Duras d'appeler l'abbé Maudon, son confesseur, avec lequel il resta seul quinze à seize minutes; puis il eut une conférence avec le grand aumônier et reçut les sacrements. Alors le cardinal de la Roche-Aymon adressa aux personnes présentes ces paroles : « Quoique le roi ne doive compte de sa conduite qu'à Dieu seul, il est peiné d'avoir causé scandale à ses sujets; il ne vivra désormais que pour le soutien de la foi, de la religion et pour le bonheur de ses peuples. »

Le 9, le roi conservait encore sa tête; il reste assoupi et reçoit l'extrême-onction entre 11 heures et minuit.

Louis XV, né le 15 février 1710, mourut le 10 mai, à 2 heures 52 minutes, à l'âge de soixante-quatre ans, après un règne de cinquante-

neuf ans. Vers 4 heures 1/2 du soir, M. le duc de Bouillon, grand chambellan, s'avança jusqu'à la barrière qui séparait l'Œil-de-bœuf, et dit :

« Messieurs, le roi est mort. »

L'huissier de la chambre ajouta :

« Passez, Messieurs, » et fit sortir tout le monde.

Marie-Antoinette écrivit aussitôt à l'Impératrice sa mère : « Que Dieu veille sur nous ! Le roi a cessé d'exister dans le milieu du jour. Mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? M. le Dauphin et moi sommes épouvantés de régner si jeunes. Ma chère mère, ne ménagez pas vos conseils à vos malheureux enfants. »

Au moment de la mort de Louis XV, le 10 mai, le ministère se trouvait ainsi composé : le duc d'Aiguillon (1), secrétaire d'État des affaires étrangères, département auquel il réunissait depuis le mois de janvier celui de la guerre ; de Maupeou, chancelier et garde des sceaux ; le duc de la Vrillière, secrétaire d'État de la maison du roi et du clergé ; Bertin, secrétaire d'État, ayant son département spécial, constitué en 1763 ; Bourgeois de Boynes, secrétaire d'État de la marine ; l'abbé Terray, contrôleur général des finances.

Mais Louis XVI ne voulait point garder ce ministère. Le lendemain même de la mort de son aïeul, le jeune roi écrivit à M. de Maurepas (2) :

Le roi à M. de Maurepas.

« Choisy, le 11 mai 1774.

« Dans la juste douleur qui m'accable, j'ai de grands devoirs à remplir. Je suis roi, et ce nom renferme toutes mes obligations ;

(1) Aux termes des lettres patentes du 18 août 1617, les secrétaires d'État prenaient toujours rang entre eux, chacun d'après l'ordre de sa réception, s'il n'était revêtu d'une charge ou dignité qui lui conférait la préséance : M. de Machault, en 1754, comme garde des sceaux ; le duc d'Aiguillon, en 1774, comme duc et pair.

(2) Maurepas (Jean-Frédéric Phelypeaux, comte de), né le 9 juillet 1701 à Versailles, où il est mort le 21 novembre 1781 ; à vingt-quatre ans, prend possession de sa charge de secrétaire d'État de la marine, dont il devint ministre quelques années après, et où il rendit de grands services. Il brilla dans le monde par une conversation spirituelle ; disgracié le 24 avril 1749, il est remplacé par son beau-frère, le comte de Saint-Florentin, duc de la Vrillière. A l'avènement de Louis XVI, après vingt-cinq ans de disgrâce, il reçut la direction du gouvernement.

mais je n'ai que vingt ans et n'ai pas toutes les connaissances nécessaires. La certitude que j'ai de votre probité et de votre connaissance profonde des affaires m'engage à vous prier de m'aider de vos conseils. »

La première pensée de Louis XVI avait été d'appeler à la direction des affaires un homme bien différent de Maurepas, Machault (1), qui s'était distingué dans trois ministères par ses lumières et son intégrité. On ne saurait trop déplorer les funestes influences qui portèrent le jeune prince, animé d'intentions si louables, à choisir ce vieillard sans cœur, exilé depuis vingt-cinq ans, qui ne rentra au pouvoir que pour être le mauvais génie du prince et de la France.

Le 12 mai, jour de l'Ascension, le corps du roi Louis XV fut emporté, par le bois de Boulogne et la porte Maillot, vers Saint-Denis, à 10 heures du soir, dans un grand carrosse suivi d'un seul autre, tous les deux de couleur noire, escortés de gardes du corps et de pages, en tout 300 personnes à cheval, avec des flambeaux, et allant au grand trot.

Ainsi finit ce règne, précédé des grandeurs de Louis XIV, suivi de la révolution qui entraîna le naufrage de la royauté.

(1) Machault (Jean-Baptiste de), né le 13 septembre 1701; contrôleur général en 1745; proposa beaucoup de mesures financières, qui devaient porter sur tous les biens sans distinction. Le roi, cédant aux réclamations, le plaça à la marine, en lui conservant le titre de garde des sceaux reçu en 1750. Grâce à son initiative, la France en 1756 pouvait lutter sans trop de désavantage contre l'Angleterre. Après avoir essayé de défendre le trésor royal contre les prodigalités, il quitta le ministère le 1er février 1757 et vécut oublié jusqu'à la révolution. Machault s'était réfugié à Rouen en 1792; il ne put échapper à la haine des révolutionnaires, qui l'enlevèrent malgré son grand âge et le conduisirent à Paris, aux Madelonnettes, où il mourut au bout de quelques semaines, le 12 juillet 1794.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

ERRATA.

Pages	50, 58,	*lisez :*	Lembeck, et non Gembeck.
—	83, 84,	—	Hameln, pour Hemel.
—	88,	—	1,800, au lieu de 18,000.
—	192,	—	Driburg, 30 juillet 1761.
—	207,	—	Moringen, et non Mornigen.
—	262,	—	Louis-Henri-Joseph de Bourbon, prince de Condé, marié le 3 mai 1753, mort à Saint-Leu le 27 août 1830.
—	353,	—	Herborn, et non Herbern.

TABLE DES CHAPITRES.

GUERRE DE SEPT ANS.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 359 101 3

